Prix : 15 $ 00

BULLETIN
DE
L'École Française
D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XXXI. — 1931

Nos 1-2

Janvier-Juin 1931

HANOI

1932

SOMMAIRE

I. Études cambodgiennes, par G. Cœdès. XXV, Deux inscriptions sanskrites du Fou-nan. XXVI, La date de Kòḥ Ker. XXVII, La date du Bàphûon . . .
II. Quelques points de comparaison fournis par la Chine protohistorique, par E. Patte 25
III. Etudes indiennes et indochinoises, par P. Mus. IV, Deux légendes chames. . . 39
IV. Lexique đày-français, accompagné d'un petit lexique français-đày et d'un tableau des différences dialectales, par F. M. Savina. 103

Notes et mélanges.

I. Le piédestal de Trà-kiệu, par G. Cœdès 201
II. L'or des fourmis au Siam, par J. Burnay 212
III. Contribution à une monographie de l'Ile aux Buissons (Hongay), par le C^ne^ Pinault 213
IV. Anciens canaux reconnus sur photographies aériennes dans les provinces de Tà Kèv et de Châu-đốc, par P. Paris. 221

Bibliographie.

Indochine française. *Ch. Robequain,* L'Indochine française (G. Cœdès), p. 225. — *H. Gourdon,* L'Indochine (Id.), p. 225. — *Biran Raj Chatterji,* Indian cultural influence in Cambodia (Id.), p. 229. — *G. H. Monod,* Le Cambodgien (Id.), p. 232. — *Tây Dương* (*R. P. G. Hue*), Petit Passe-partout de la presse sino-annamite (Nguyễn-văn-Tồ), p. 234. — *G. Cordier,* Cours de langue annamite. 1ère année. Textes (Id.), p. 235. — *H. Russier,* L'Indochine française (Id.), p. 236. — *J. de Galembert,* Les Administrations et les Services publics indochinois, 2e éd. par *E. Erard* (Id.), p. 238.

Birmanie. *Mrs. Leslie Milne,* A Dictionary of English-Palaung and Palaung-English (G. Cœdès), p. 239.

Chine et Corée. *Osvald Sirén,* Histoire des Arts anciens de la Chine (J. Y. Claeys), p. 240. — *H. D'Ardenne de Tizac,* Les hautes époques de l'art chinois d'après les collections du Musée Cernuschi. *Id.,* L'art décoratif chinois d'après les collections du Musée Cernuschi (Id.), p. 245. — W. *Perceval Yetts,* The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of Chinese and Corean bronzes..., Vol. II (Id.), p. 246. — *V. M. Alekseev,* Leao tchai (E. Gaspardone), p. 248. — *Erich Haenisch,* Untersuchungen über das Yüan-ch'ao pi-shi, die geheime Geschichte der Mongolen (Id.), p. 249. — Kiao-yu yen-kieou (Id.), p. 250. — *Lo Tchen-yu* et *Chang Tch'eng-tsou,* Yin-k'iu wen-tseu lei-pien. *Id.,* Yin-k'iu wen-tseu tai wen pien. *Lo Tchen-yu,* Yin-k'iu chou-k'i k'ao-che. *Hou Kouang-wei,* Kia kou wen li (Id.), p. 251. — *P. Pelliot,* Le premier voyage de « l'Amphitrite » en Chine (Id.), p. 253. — *S. M. Shirokogoroff,* Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L. (Id.), p. 255. — *Yang Tch'eng-tche,* Yun-nan min-tsou tiao-tch'a pao-kao (Id.), p. 256.

Japon. *O. Nachod,* Geschichte von Japan, II. Band (E. Gaspardone), p. 256. — Bulletin de la Maison franco-japonaise (Id.), p. 258.

Asie centrale. Innermost Asia (V. Goloubew), p. 263.

Inde et Bouddhisme. *L. Renou,* Grammaire sanscrite (P. Mus), p. 280. — W. *E. Soothill,* The Lotus of the Wonderful Law or the Lotus Gospel (Id.), p. 280.

Amérique. *Erland Nordenskiöld,* L'archéologie du bassin de l'Amazone (J. Y. Claeys), p. 283.

Chronique.

Indochine française. Ecole française d'Extrême-Orient, p. 285. — Tonkin, p. 318. — Annam, p. 319. — Cochinchine, p. 325. — Cambodge, p. 325. — Laos, p. 329.

France, p. 342.

Etranger, p. 342.

Nécrologie.

Le Lieutenant-colonel Bonifacy (L. Finot), p. 343.

Documents administratifs 351

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XXXI — 1931.

HANOI

—

1932

A Monsieur ALBERT SARRAUT

Ministre des Colonies

ÉTUDES CAMBODGIENNES[1]

Par GEORGE CŒDÈS
Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

XXV. — DEUX INSCRIPTIONS SANSKRITES DU FOU-NAN.

Notre connaissance de l'histoire du Fou-nan est basée sur les textes chinois rassemblés par M. Pelliot (*BEFEO.*, III, p. 248). Les rares allusions de l'épigraphie cambodgienne aux événements antérieurs au règne de Bhavavarman I (cf. *BEFEO.*, XXVIII, pp. 127-131) ne sont devenues intelligibles que le jour où la sinologie a projeté quelque lumière sur l'histoire de l'Indochine méridionale avant 550 A. D.

Aucun vestige matériel n'a pu être jusqu'à présent attribué avec certitude à l'époque du Fou-nan. Parmi les monuments d'art khmèr primitif relevés par M. Parmentier, il n'en est pas un seul qu'il y ait une raison décisive de faire remonter plus haut que le milieu du VIe siècle. On a pu, pour la commodité de l'exposition, parler de « statuaire du Fou-nan » ; mais cette expression, pas plus que celle d' « art de Dvāravatī » (2), n'est fondée sur autre chose que des présomptions. Enfin, les inscriptions de Bhavavarman I et de Citrasena-Mahendravarman, les deux conquérants du Fou-nan, fondateurs de la première dynastie cambodgienne, sont considérées comme les plus anciens documents épigraphiques découverts au Cambodge.

On pourrait en conclure que l'émancipation des Kambujas et la fondation de leur puissance sur les ruines du Fou-nan eurent pour conséquence un développement, inconnu auparavant, de l'architecture en matériaux durables, de la statuaire en pierre et de l'épigraphie. Cette conclusion, basée sur un de ces arguments *a silentio* qui masquent généralement notre ignorance ou l'insuffisance de notre information, ne serait pas fondée en ce qui concerne l'épigraphie. Je suis en effet en mesure de faire connaître deux inscriptions sanskrites qui ont passé jusqu'ici pour des inscriptions du Cambodge, mais qui émanent en réalité du Fou-nan. Il est possible qu'il s'en cache encore quelques-unes dans nos collections d'estampages ; il est probable qu'on en découvrira d'autres dans le bas Cambodge ou en Cochinchine.

---

(1) Voir *BEFEO.*, XI, 301 ; XIII, VI ; XVIII. IX ; XXIV, 345 ; XXVIII, 81 ; XXIX, 289.

(2) G. CŒDÈS, *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, Ars Asiatica, XII, p. 23.

* * *

La première inscription (K. 5) est gravée sur un piédroit de schiste qui se trouvait primitivement parmi les ruines du monument de Pràsàt Prằṃ Lovêṅ sur le tertre de Tháp-mười, dans la Plaine des Joncs. Cette pierre fut transportée vers 1878-1879 à l'inspection de Sadec (1), où elle fut estampée par Aymonier (*Cambodge*, I, p. 139), par le Ct L. de Lajonquière (*Inventaire*, III, p. 478) et par moi-même (*BEFEO.*, XII, IX, p. 184) ; elle y resta jusqu'en 1928, date de son envoi au Musée Blanchard de la Brosse à Saigon.

Le texte comprend 22 lignes qui se répartissent en 12 stances : 8 *vasantatilaka* (I-III, V-IX), 1 *çloka* (IV), 2 *çārdūlavikrīḍita* (X-XI), et 1 *aupacchandasika*. Les deux premières lignes sont presque entièrement ruinées ; les neuf suivantes donnent une lecture fragmentaire qui permet cependant de comprendre le sens général ; à partir de la ligne 12, la pierre est bien conservée et permet un déchiffrement complet, à part quelques caractères qui, heureusement, ne sont pas d'une importance essentielle. Ma lecture est basée sur une première transcription des estampages Aymonier (Bibl. Nat., n. 305), faite à Paris il y a près de 25 ans, que j'ai revue sur la pierre originale et les estampages de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (Pl. III et IV).

L'acte commémore la consécration d'une image des pieds de Viṣṇu (2) sous le nom de Cakratīrthasvāmin. Cette œuvre méritoire et les prescriptions qui s'y rattachent ont pour auteur un certain Guṇavarman, qui est qualifié de « fils du roi ». C'est de ce roi, et peut-être de ses prédécesseurs immédiats, qu'il devait être question dans les premières stances dont on ne saurait trop regretter la ruine. Tout ce que l'on peut tirer du texte, c'est que le roi père de Guṇavarman était de la race de Kauṇḍinya, et qu'il avait mis son fils à la tête d'un domaine « conquis sur la boue », c'est-à-dire évidemment récupéré par drainage et assèchement sur les alluvions du Mékong qui constituent l'actuelle Plaine des Joncs.

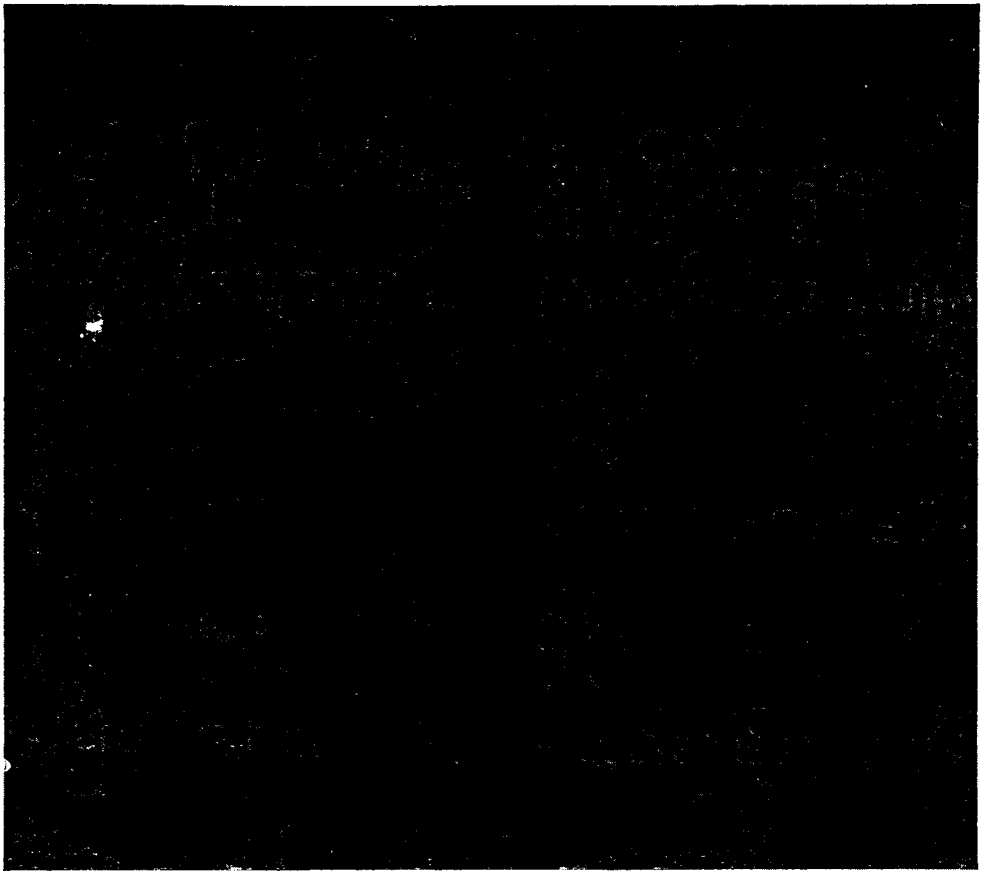
On sait que les premiers rois du Cambodge, Bhavavarman I et ses successeurs, prétendaient descendre du brâhmane Kauṇḍinya, mais ils n'avaient fait qu'adopter la tradition généalogique des souverains du Fou-nan dont ils étaient peut-être les descendants plus ou moins directs (3). La mention de Kauṇḍinya comme ancêtre du roi est donc insuffisante à elle seule pour décider s'il s'agit d'un roi du Fou-nan ou du Cambodge primitif. Mais les

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XIII, I, p. 60.

(2) On notera que l'inscription de Pūrṇavarman à Či Arutön (Java) qui, ainsi qu'on le verra plus loin, est contemporaine de celle de Tháp-mười, compare aux pieds de Viṣṇu (*viṣṇor iva padadvayam*) la représentation des pieds du roi au-dessous de laquelle elle est gravée.

(3) *BEFEO.*, XXVIII, pp. 130-131.



A



B

A. — Spécimen d'écriture de Mahendravarman (Thăm Prasăt, K 508). Cf. p. 3.
B. — Inscription de Tà Prohm (Bàti), fin de la ligne 6 (*tatpitrā jayavarmmaṇā*). Cf. p. 8.

caractères paléographiques de l'inscription de Tháp-mười permettent de trancher la question.

Un examen, même superficiel, de l'écriture révèle un état nettement antérieur aux inscriptions de Bhavavarman I et de Mahendravarman (1). La forme du caractère *r* formé de deux traits inégaux, celui de gauche ne remontant pas aussi haut que l'autre, suffirait à dater l'inscription de Tháp-mười du Ve siècle. Mais il y a d'autres indices d'ancienneté. Le procédé employé pour indiquer qu'une consonne finale doit être prononcée sans voyelle inhérente, consiste à écrire le caractère de dimensions réduites au-dessous de la ligne, avec un petit trait au-dessus ; dans les inscriptions de Mahendravarman, le caractère garde ses dimensions normales et est écrit sur la ligne, à l'alignement des autres, avec un trait au-dessus. A Tháp-mười, *ṇ* alvéolaire ne se distingue de *n* dental que par deux petits crochets tracés de part et d'autre de l'extrémité supérieure de la lettre ; à l'époque de Mahendravarman, il a déjà les quatre jambages qu'il a encore de nos jours. A ces traits essentiels, on pourrait encore en ajouter quelques-uns de moindre importance. A Tháp-mười, le crochet qui forme la partie gauche de *y* est moins haut que les deux jambages de droite ; — le petit trait courbe qui distingue *ç* de *g* est accroché au jambage droit ; — *m* affecte la forme d'un X dont les extrémités inférieures seraient réunies par un trait courbe : ces formes sont inconnues des inscriptions de Mahendravarman dans lesquelles la boucle de *y* a la même hauteur que les deux jambages, le trait intérieur de *ç* est accroché au jambage gauche ou barre le caractère dans presque toute sa largeur, et *m* s'éloigne de la forme en X pour tendre vers la forme en H.

En comparant l'écriture de l'inscription de Tháp-mười avec celle des premières inscriptions du Champa et de l'Insulinde, on peut arriver à dater Guṇavarman d'une manière approximative. Une pénétrante analyse paléographique des inscriptions de Mūlavarman à Kutei (Bornéo) a prouvé à M. J. Ph. Vogel (*Bijdr.*, 74, 1918, p. 222 et suiv.) qu'elles sont un peu postérieures à celles de Bhadravarman I, roi du Champa (par rapport auxquelles elles présentent certaines innovations), mais probablement antérieures à celle de Pūrṇavarman à Čі Arutön (Java) (2). Or, plusieurs indices tendent à placer l'écriture de Guṇavarman à une date plus récente que celle de Mūlavarman et assez proche de celle de Pūrṇavarman. Le trait supérieur des caractères (*box-head*) est moins développé que dans l'épigraphie de Mūlavarman ; par contre, le

(1) Phnoṃ Bantāy Năn, K 213 ; Chăn Năkhon, K 363 ; Khăn Thevăda (Pāk Mun), K 496, 497 ; Thăm Prasāt, K 508, 50 ; Thma Krè, K 122 ; Črŭoy Ampĭl, K 116 ; Văt Xŭmphon (Sŭrĭn), K 377. — Je reproduis ici (Pl. I, A), pour illustrer la discussion paléographique, l'inscription de Thăm Prasāt (K 508) qui donne le même texte que Chăn Năkhon et Khăn Thevăda (*BEFEO.*, III, p. 442 ; XXII, p. 57), mais qui est beaucoup mieux conservée.

(2) Fac-simile dans Kern, *Verspr. Geschr.*, VII, p. 5.

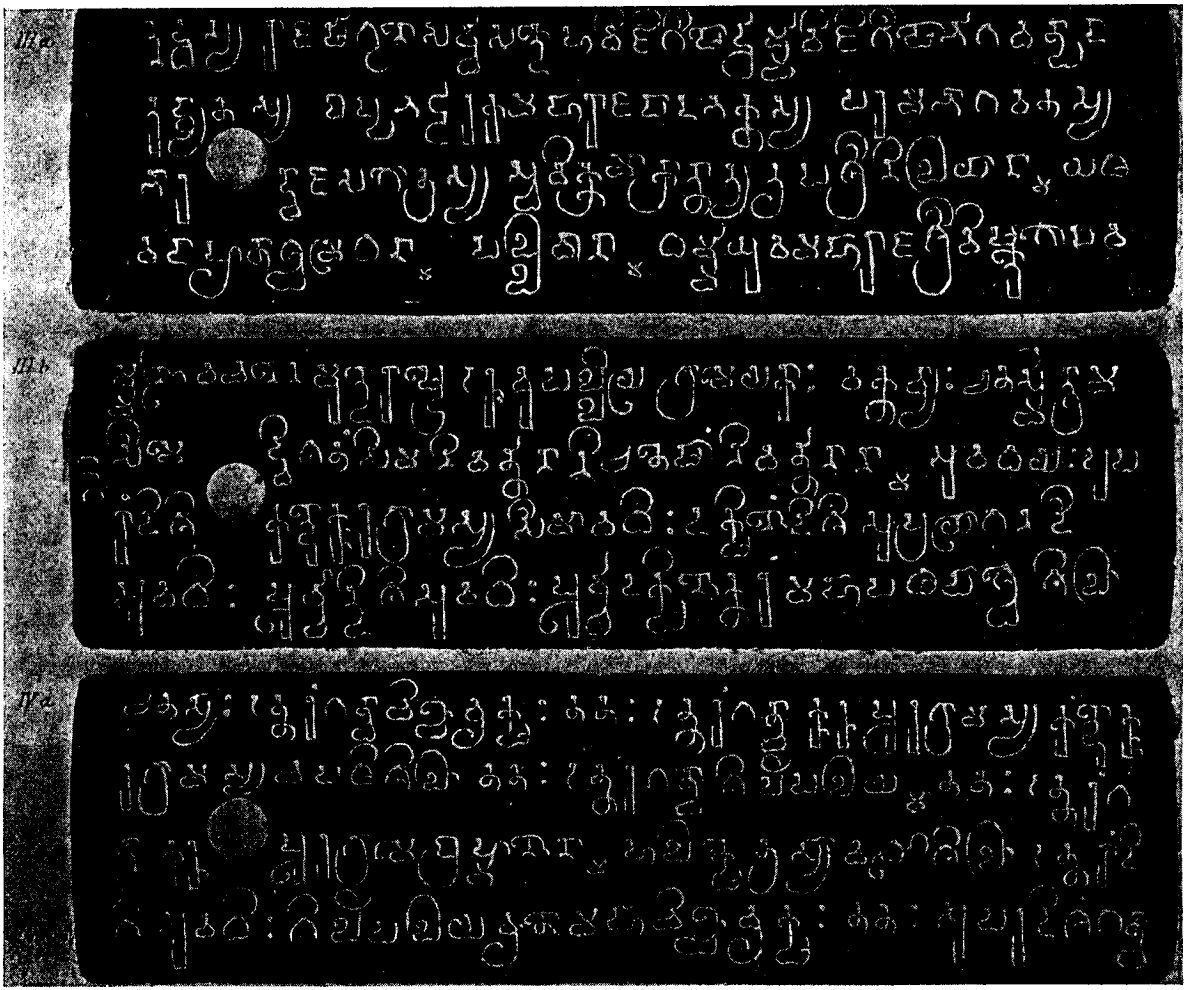
trait inférieur de *k* et le signe de la voyelle *u*, qui se terminent à Kutei par un simple petit crochet tourné vers la gauche, remontent assez haut à gauche, comme à Čï Arutön ; la ligne de base des caractères *j*, *p*, *m*, *b*, *v*, *h* n'est pas droite comme à Kutei, mais ondulée comme à Čï Arutön ; le signe du virāma au-dessus des caractères réduits est une innovation par rapport à l'épigraphie de Mūlavarman ; le signe de la voyelle *ī* affecte la forme d'une spirale fermée comme à Čï Arutön et non ouverte comme à Kutei. Bref, l'inscription de Guṇavarman ne saurait être très éloignée dans le temps de celle de Pūrṇavarman. Si l'identification de Bhadravarman I, roi du Champa, avec Fan Hou-ta qui d'après les témoignages chinois régnait vers 400, est fondée, Mūlavarman doit se placer vers 450 et Pūrṇavarman vers 500. Mais l'identification n'est pas certaine (1), et la seule paléographie tendrait plutôt à remonter Bhadravarman I vers 350, Mūlavarman vers 400 et Pūrṇavarman vers 450. Si maintenant on compare l'écriture de Guṇavarman avec celle des chartes émanant des rois Pallava, on constate qu'elle est aussi semblable que possible, pour ne pas dire identique, à celle de la charte d'Uruvupallī (*IA.*, V, p. 50), gravée par ordre du Yuvamahārāja Viṣṇugopavarman, dans la 11e année du règne de Siṃhavarman (Pl. II). La date exacte de ce dernier n'est malheureusement pas connue, mais on s'accorde à le localiser dans la première moitié du Ve siècle (2). On voit que de toute façon la paléographie conduit à placer l'inscription de Guṇavarman au plus tard dans la seconde moitié du Ve siècle.

On ne saurait invoquer contre une date aussi haute la possibilité d'une évolution plus lente de l'écriture dans la région de Tháp-mười, d'un retard sur les modes qui la transformaient dans les pays voisins. L'étude de la paléographie indienne a toujours montré, au contraire, avec quelle rapidité ces modes se propageaient d'un bout à l'autre de l'Inde extérieure. D'ailleurs, dans le cas particulier de l'inscription de Tháp-mười, il y a un moyen de contrôle. Plusieurs autres inscriptions ont été trouvées au même endroit ou dans les environs : l'une d'entre elles (K. 9) est datée de 639 (561 ç.) et son écriture est identique à celle des inscriptions de la même époque trouvées à l'autre extrémité de l'ancien Cambodge, à Khảo Răng (K. 505) et Khảo Nọi (K. 506), près d'Aranya (Siam). Il n'y a donc aucune raison de douter que la fondation de Guṇavarman ne date bien du Ve siècle et ne soit antérieure de près d'un

---

(1) G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 63.

(2) R. Gopalan, *History of the Pallavas of Kanchi*, 1928, pp. 42-45. — La seule différence importante entre l'écriture de Siṃhavarman et celle de Guṇavarman réside dans la forme des caractères *n* et *ṇ*. A Tháp-mười, comme d'ailleurs à Kutei et à Čï Arutön, ces caractères ont une boucle à la partie inférieure gauche, forme plus archaïque que le type sans boucle de la charte d'Uruvupallī. Les inscriptions de Mahendravarman présentent les deux types pour *n*, avec boucle à Thầm Prasăt et sans boucle à Khăn Thevăda ; pour *ṇ*, ces inscriptions ont, comme je l'ai dit plus haut, un type entièrement différent.



Spécimen d'écriture pallava (règne de Simhavarman).
Fragment de la charte d'Uruvupallī
(*IA.*, V, p. 50). Cf. p. 4.

siècle à la conquête du Fou-nan par Bhavavarman I et Citrasena-Mahendravarman.

Ceci exclut la possibilité que l'expression «lune de la famille de Kauṇḍinya» (st. VII) puisse désigner l'un de ces deux rois, ou quelqu'un de leurs successeurs ayant régné au Cambodge au VIIe siècle. Ce descendant de Kauṇḍinya, dont le nom est malheureusement perdu, est certainement un roi du Fou-nan.

Texte (Pl. III-VI).

I (1) — — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —

(2) — — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — *vid iva* — ⏑ *taga* ⏑ — —

II (3) ‖ *tasya prasādaja* ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — ⏑ (1) *nṛpatir jja* ⏑ — ⏑ — — (2)

(4) *yasyāgrahastaparimṛṣṭajalas samudra* +
kṣīrodako py amṛtavad draham abhya — —

III (5) ‖ *jārāṅga* ⏑ ⏑ ⏑ — *yudhi vīra* — — (3)
nāmnā narādhipatinā saha yu ⏑ — —

(6) *çrī* — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — — *r*
yyonau ⏑ — *pari caturbhuja* — ⏑ — — (4) ‖

IV (7) ‖ *k.* — — — — — — — — — — — *tab.* ⏑. *ā*
svahṛdi (5) — — — *hanti nirddagdhārāma* . *ā* (6) ⏑ *mā* ‖

V (8) ‖ *padma* ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ *yo bhuvi* — ⏑ *sarvva*
. *i* — ⏑ — *ripugaṇās sva* ⏑ *jā* ⏑ *yena* (7)

(9) *sa* — ⏑ — ⏑ ⏑ *vataç* (8) *ca jagaty anekā* (9)
— — ⏑ — ⏑ ⏑ *dhanai*× *paritoṣitāç ca* ‖

---

(1) Le premier caractère de ce *pāda* a complètement disparu ; le second pourrait être lu *çrī* ; les deux suivants ressemblent tous deux à un *n* ; le dernier se composait d'un groupe de consonnes comportant peut-être un *t* souscrit.

(2) Après *jja* on distingue un trait courbe qui paraît être le premier jambage de *ya*, ce qui pourrait donner *Jaya*[*varman*].

(3) On peut songer à Vīravarman, Vīrasena, Vīradāman.

(4) Le caractère suivant *ja* est presque certainement *ca* ; l'antépénultième comportait un *y* souscrit.

(5) Très douteux ; le second caractère peut se lire aussi *pṛ* ou *dya* (?).

(6) La consonne précédant cet *ā* est un *v* ou un *d*.

(7) Le caractère suivant *jā* est *b* ou *ç* ; *ye* est douteux.

(8) Je crois distinguer *saṃsthā*[*pi*]*tā* [*bhaga*]*vataç*.

(9) Le caractère final *kā* est peu net.

VI (10) ‖ *tasyāvanī* (1) ⏑ — ⏑ *ter* (2) *guṇavarmmanāmā*
. *r* — ⏑ — ⏑ ⏑ *ṇabuddhir abhūn mahātmā*
(11) *se* — ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ *saṅkramacārukāñcī*
yene (3) ⏑ — ⏑ *dayitā janitā manojñā* ‖
VII (12) ‖ *yaç çrīmatā vijayavikramivikra*[*mena*] (4)
kauṇḍi[*n*]*ya*[*vaṅ*]*çaçaçinā vasudhādhipena*
(13) *jambāttabhojakapade nṛpasūnu* — — (5)
bālo pi [*sa*]*nn adhikṛto guṇaçauryyayogāt* ‖
VIII (14) ‖ *tenedam ātmajananīkarasaṃpra* — —
— *sthāpitaṃ bhagavato bhuvi pādamūlam*
(15) *yasyaiva rūpam atuladyuti yena* . *r* —
— — *sa necchati parapratimā* × *pṛthivyām* ‖
IX (16) ‖ *asyāṣṭame hni vicitrair upavedaveda-*
vedāṅgavidbhir amarapratimair dvijendraiḥ
(17) *saṃskāritasya kathitaṃ bhuvi cakratīrttha-*
svāmīti nāma vidadhuç çrutiṣu pravīṇāḥ ‖
X (18) ‖ *sthānaṃ yo guṇavarmmaṇā guṇavatā çraddhāvatā tyāginā*
puṇyañ citra ⏑ — ⏑ — *kṛtam idaṃ çrīcakratīrtthasya ha*
(19) *tadbhakto dhivased viçed api ca vā tuṣṭāntarātmā jano*
mukto duṣkṛ[*ta*]*karmmaṇas sa paramaṅgacchet padaṃ vaiṣṇavam* ‖
XI (20) ‖ *dattaṃ yad guṇavarmmaṇā bhagavate dharmmārtthinā çaktito*
viprair bhāgavatair anāthakṛpaṇais tatkarmmakārais tathā
(21) *tat sarvvair upayujyatāṃ samayato yair anyathā bhujyate*
yujyantāṃ narake yamasya patitās te pañcabhi × *pātakaiḥ* ‖
XII (22) ‖ *abhivarddhayatīha yo mahātmā*
bhagavaddravyam idaṃ guṇāhva — ⏑
sa tu yatkuçalaṃ (6) *labheta viṣṇo* ×
paramaṃ prāpya padaṃ mahad yaçaç ca ‖

Traduction.

I. (ruiné).

II. ... la faveur de celui..... le roi Ja..... par le bras de qui l'Océan de lait lui-même, débarrassé de son eau (7), (fut transformé en) un lac d'ambroisie.

---

(1) Le *ta* n'est pas net.

(2) *avanīdharapater* irait bien pour le mètre.

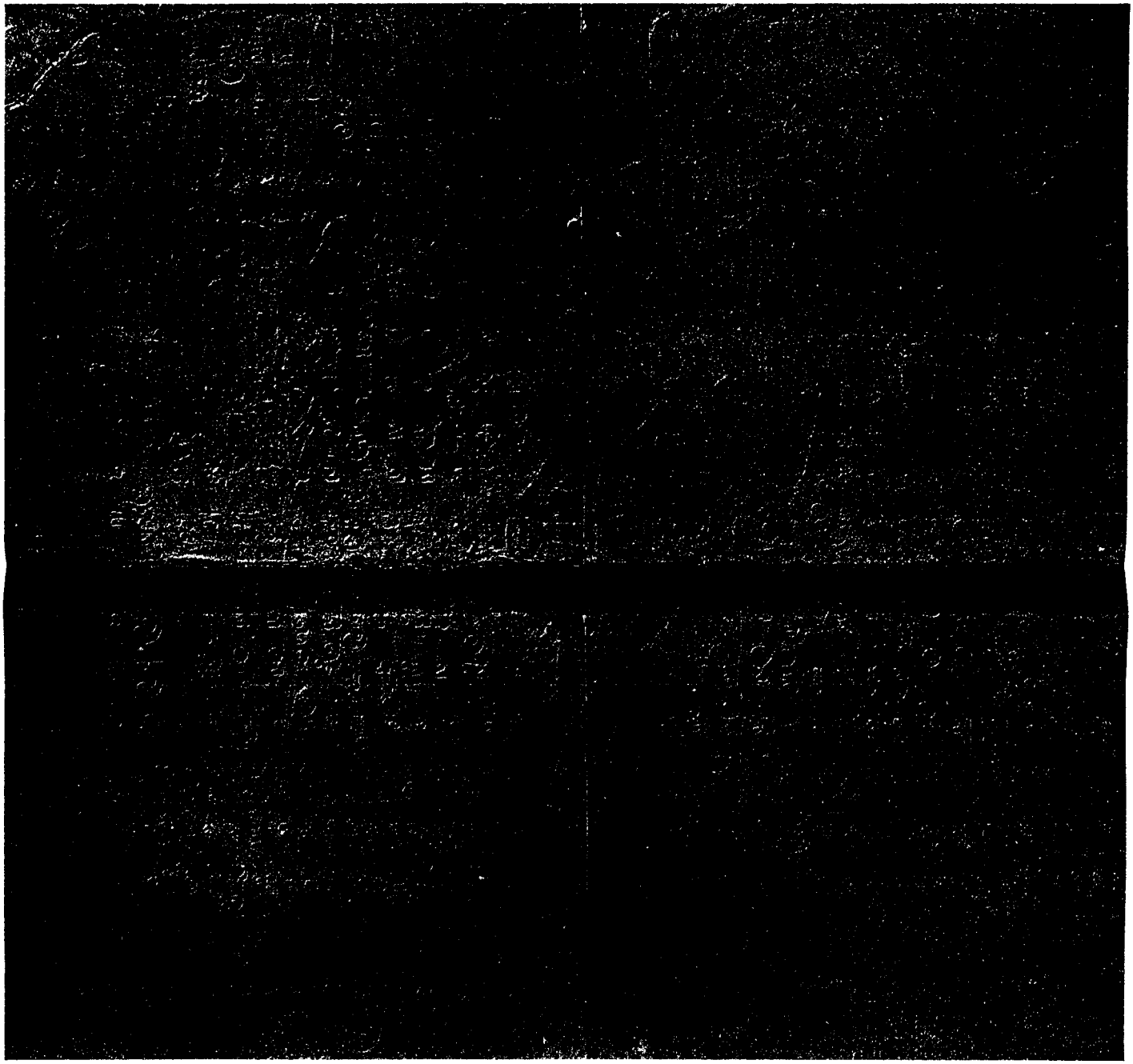
(3) Ou *yeno*...

(4) La lecture *vijaya* est douteuse.

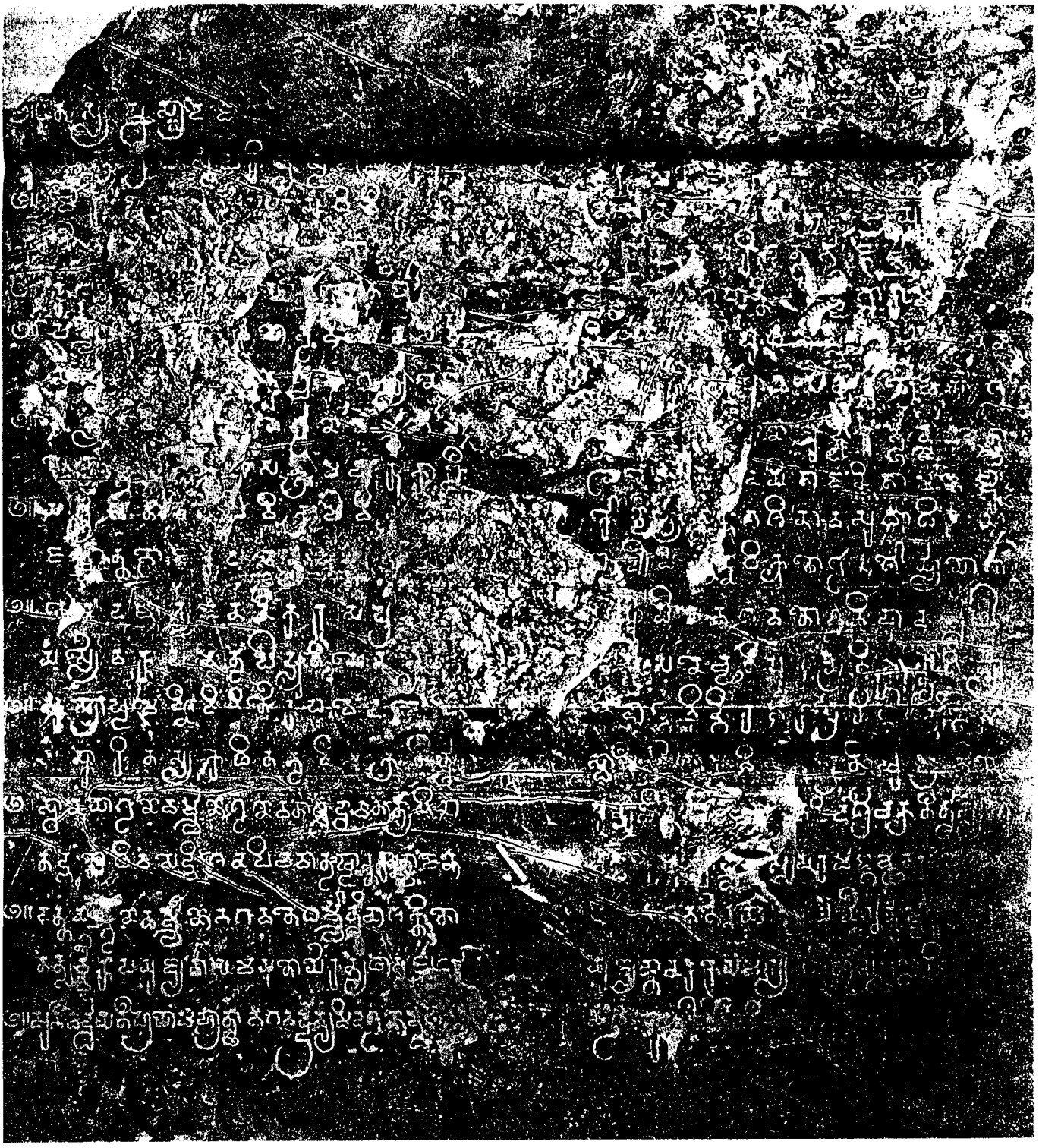
(5) Les deux caractères de *sūnu* sont peu distincts, mais la lecture est pratiquement certaine.

(6) La lecture *yat* est douteuse.

(7) En même temps qu'au mythe du barattement de l'Océan, ce passage fait peut-être allusion aux travaux d'assèchement de la Plaine des Joncs qui sont mentionnés explicitement à la stance VII.



Inscription de Thâp-Mười
(estampage d'après le procédé de Lottin de Laval. EFEO 329).
Cf. p. 5.



Inscription de Thap-mười
(estampage à la chinoise, EFEO n. 15).
Cf. p. 5.

III. ... dans la bataille, avec le roi nommé Vīra..... Caturbhuja.....

IV. ..... ārāma détruit par le feu (?).....

V. ... lotus ... sur la terre ... tous ... les troupes ennemies ... par lui furent fondés en ce monde d'innombrables (sanctuaires) de Bhagavat pourvus de richesses.

VI. Ce roi qui avait pris pour épouse une femme ravissante ayant une démarche ... et une belle ceinture, eut (un fils) nommé Guṇavarman, de qui l'âme était noble et l'intelligence (1)...

VII. Par le roi fortuné qui a la démarche victorieuse (?) de Vikramin (2) et qui est la lune de la lignée de Kauṇḍinya, ce fils de roi, bien que jeune, a été, parce qu'il réunit en lui la vertu (3) et la valeur, désigné comme chef d'un domaine religieux (4) conquis sur la boue.

VIII. Par ce (Guṇavarman) ... de sa propre mère, a été placée sur terre la plante des pieds de Bhagavat. Celui dont la représentation à l'éclat incomparable a été (fondée) par lui, ne désire pas d'autres images sur la terre.

IX. Le huitième jour, cette (image) consacrée par les divers brâhmanes connaissant les Veda, les Upaveda et les Vedāṅga, semblables aux immortels, a reçu des sages versés dans la Çruti le nom, proclamé sur la terre, de Cakratīrthasvāmin (5).

X. Que l'homme dévot envers ce (dieu) qui habite ce lieu consacré à Çrī Cakratīrtha, œuvre pie ... de Guṇavarman, vertueux, pieux et généreux ; ou même que celui qui (seulement) y pénètre, aille au suprême séjour de Viṣṇu, l'esprit satisfait, délivré de son mauvais karman.

XI. Ce qui a été donné à Bhagavat par Guṇavarman, avide de justice, doit être, en vertu de son ordre, à la disposition de tous les religieux Bhāgavatas,

---

(1) Cette traduction est hypothétique, d'abord à cause des lacunes, et aussi par suite de l'ambiguïté de certains mots : *dayitā*, que je prends dans le sens d'« épouse », peut signifier simplement « aimée, chérie » ; *janita* que je traduis par « produit, devenu », a aussi le sens de « né, engendré » ; enfin *yena* que je rapporte à *tasya*, c'est-à-dire au roi, pourrait se rapporter à Guṇavarman. On aboutirait ainsi à la traduction suivante : « Ce roi eut un fils nommé Guṇavarman, par qui fut engendrée (une fille) chérie ... ». Mais on ne voit pas pour quelle raison serait mentionnée cette fille de Guṇavarman dont il n'est plus question ensuite. Par contre, la stance VIII nomme la mère de Guṇavarman, et comme la stance VII dit qu'il était fils du roi (*nṛpasūnu*), il est raisonnable de penser que la femme citée dans cette stance VI est la même princesse, épouse du roi.

(2) *Vikramin* « marcheur » est un surnom de Viṣṇu conquérant le monde en trois pas (*Trivikrama*). Mais *vikramin* a aussi le sens de « valeureux » et de « lion » ; et l'on pourrait traduire *vikramivikrama* par « fort comme un lion ». La traduction reste hypothétique du fait que le premier terme du composé (*vijaya* ?) est d'une lecture douteuse.

(3) Allusion au nom de *Guṇa*-varman.

(4) Exactement « séjour de personnes vivant d'offrandes ».

(5) *Cakratīrtha* est le nom d'un tīrtha mentionné dans divers Purāṇas.

que celle de l'inscription précédente, indique cependant une époque nettement antérieure à Bhavavarman I. En effet, si la lettre *r* avec ses deux hastes égales a déjà l'aspect qu'elle revêt dans les premières inscriptions du Cambodge primitif, le caractère *ṇ* a encore la forme très archaïque relevée dans l'inscription de Guṇavarman et totalement inconnue de celles de Bhavavarman I et de ses successeurs. Ce trait suffit à faire remonter l'inscription de Bàti à une époque un peu antérieure au milieu du VIe siècle.

Or, les textes chinois rassemblés par M. Pelliot nous apprennent qu'en 514 le roi du Fou-nan nommé Jayavarman mourut et que son fils Rudravarman, né d'une concubine, lui succéda après avoir mis à mort l'héritier légitime (1). L'identification de ces deux rois avec ceux de l'inscription s'impose avec la force de l'évidence, et se trouve encore renforcée par le caractère bouddhique de l'invocation. Les textes chinois montrent en effet que le bouddhisme était florissant au Fou-nan sous le règne de Jayavarman : le placet envoyé par lui en 484 à la cour de Chine par l'intermédiaire du bonze indien Nāgasena est d'inspiration bouddhique, et c'est sous son règne que les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla, tous deux originaires du Fou-nan, vinrent s'établir en Chine où ils traduisirent des textes sanskrits (2). Les témoignages sont moins précis à l'égard de Rudravarman : on sait cependant qu'en 539 il offrit à l'empereur de Chine de lui céder une relique du Buddha consistant en un cheveu long de douze pieds.

Les termes assez vagues des deux stances d'invocation ne permettent malheureusement pas de décider à quelle école appartenait celui qui les composa. Rien en tout cas n'y trahit l'influence du Mahāyāna (3), et l'inscription de Palembang datée 684 (*BEFEO.*, XXX, pp. 38, 54) reste provisoirement le plus ancien témoignage épigraphique de l'existence dans les pays indianisés d'Extrême-Orient d'un bouddhisme à tendances nettement mahâyânistes.

Texte (Pl. V).

1 (1) *jitaṃ vijitavāsanāsahitasarvvadoṣāriṇā*
nirāvaraṇabuddhinādhigatasarvvathā[sampadā] (4)
(2) *ji[n]ena karuṇātmanā parahitapravṛttātmanā*
digantaravisarppinirmmalabṛhadyaça — ⏑ —

---

(1) *BEFEO.*, III, pp. 257 et suiv., 284-285.

(2) Les textes traduits en Chine par les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla dont on trouvera la liste dans Nanjio, appartiennent tous au Grand Véhicule, mais on n'en saurait rien conclure quant à la forme que le bouddhisme avait revêtue au Fou-nan : les deux bonzes ont pu n'adopter le Mahāyāna qu'après leur arrivée en Chine.

(3) M. de La Vallée Poussin, à qui j'ai communiqué ce texte et qui a bien voulu me proposer les restitutions indiquées plus bas, me fait remarquer que la stance II relative aux saintes reliques du Buddha semble plutôt inspirée par le Hīnayāna.

(4) Restitution proposée par M. de La Vallée Poussin.

que celle de l'inscription précédente, indique cependant une époque nettement antérieure à Bhavavarman I. En effet, si la lettre *r* avec ses deux hastes égales a déjà l'aspect qu'elle revêt dans les premières inscriptions du Cambodge primitif, le caractère *ṇ* a encore la forme très archaïque relevée dans l'inscription de Guṇavarman et totalement inconnue de celles de Bhavavarman I et de ses successeurs. Ce trait suffit à faire remonter l'inscription de Bàti à une époque un peu antérieure au milieu du VIe siècle.

Or, les textes chinois rassemblés par M. Pelliot nous apprennent qu'en 514 le roi du Fou-nan nommé Jayavarman mourut et que son fils Rudravarman, né d'une concubine, lui succéda après avoir mis à mort l'héritier légitime (1). L'identification de ces deux rois avec ceux de l'inscription s'impose avec la force de l'évidence, et se trouve encore renforcée par le caractère bouddhique de l'invocation. Les textes chinois montrent en effet que le bouddhisme était florissant au Fou-nan sous le règne de Jayavarman : le placet envoyé par lui en 484 à la cour de Chine par l'intermédiaire du bonze indien Nāgasena est d'inspiration bouddhique, et c'est sous son règne que les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla, tous deux originaries du Fou-nan, vinrent s'établir en Chine où ils traduisirent des textes sanskrits (2). Les témoignages sont moins précis à l'égard de Rudravarman : on sait cependant qu'en 539 il offrit à l'empereur de Chine de lui céder une relique du Buddha consistant en un cheveu long de douze pieds.

Les termes assez vagues des deux stances d'invocation ne permettent malheureusement pas de décider à quelle école appartenait celui qui les composa. Rien en tout cas n'y trahit l'influence du Mahāyāna (3), et l'inscription de Palembang datée 684 (*BEFEO.*, XXX, pp. 38, 54) reste provisoirement le plus ancien témoignage épigraphique de l'existence dans les pays indianisés d'Extrême-Orient d'un bouddhisme à tendances nettement mahâyânistes.

Texte (Pl. V).

I (1) *jitaṃ vijitavāsanāsahitasarvvadoṣāriṇā*
nirāvaraṇabuddhināḍhigatasarvvathā[*sampadā*] (4)
(2) *ji*[*n*]*ena karuṇātmanā parahitapravṛttātmanā*
digantaravisarppinirmmalabṛhadyaça — ⏑ —

(1) *BEFEO.*, III, pp. 257 et suiv., 284-285.

(2) Les textes traduits en Chine par les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla dont on trouvera la liste dans Nanjio, appartiennent tous au Grand Véhicule, mais on n'en saurait rien conclure quant à la forme que le bouddhisme avait revêtue au Fou-nan : les deux bonzes ont pu n'adopter le Mahāyāna qu'après leur arrivée en Chine.

(3) M. de La Vallée Poussin, à qui j'ai communiqué ce texte et qui a bien voulu me proposer les restitutions indiquées plus bas, me fait remarquer que la stance II relative aux saintes reliques du Buddha semble plutôt inspirée par le Hīnayāna.

(4) Restitution proposée par M. de La Vallée Poussin.

III. ... dans la bataille, avec le roi nommé Vīra..... Caturbhuja.....

IV. ..... ārāma détruit par le feu (?).....

V. ... lotus ... sur la terre ... tous ... les troupes ennemies ... par lui furent fondés en ce monde d'innombrables (sanctuaires) de Bhagavat pourvus de richesses.

VI. Ce roi qui avait pris pour épouse une femme ravissante ayant une démarche ... et une belle ceinture, eut (un fils) nommé Guṇavarman, de qui l'âme était noble et l'intelligence (1)...

VII. Par le roi fortuné qui a la démarche victorieuse (?) de Vikramin (2) et qui est la lune de la lignée de Kauṇḍinya, ce fils de roi, bien que jeune, a été, parce qu'il réunit en lui la vertu (3) et la valeur, désigné comme chef d'un domaine religieux (4) conquis sur la boue.

VIII. Par ce (Guṇavarman) ... de sa propre mère, a été placée sur terre la plante des pieds de Bhagavat. Celui dont la représentation à l'éclat incomparable a été (fondée) par lui, ne désire pas d'autres images sur la terre.

IX. Le huitième jour, cette (image) consacrée par les divers brâhmanes connaissant les Veda, les Upaveda et les Vedāṅga, semblables aux immortels, a reçu des sages versés dans la Çruti le nom, proclamé sur la terre, de Cakratīrthasvāmin (5).

X. Que l'homme dévot envers ce (dieu) qui habite ce lieu consacré à Çrī Cakratīrtha, œuvre pie ... de Guṇavarman, vertueux, pieux et généreux ; ou même que celui qui (seulement) y pénètre, aille au suprême séjour de Viṣṇu, l'esprit satisfait, délivré de son mauvais karman.

XI. Ce qui a été donné à Bhagavat par Guṇavarman, avide de justice, doit être, en vertu de son ordre, à la disposition de tous les religieux Bhāgavatas,

---

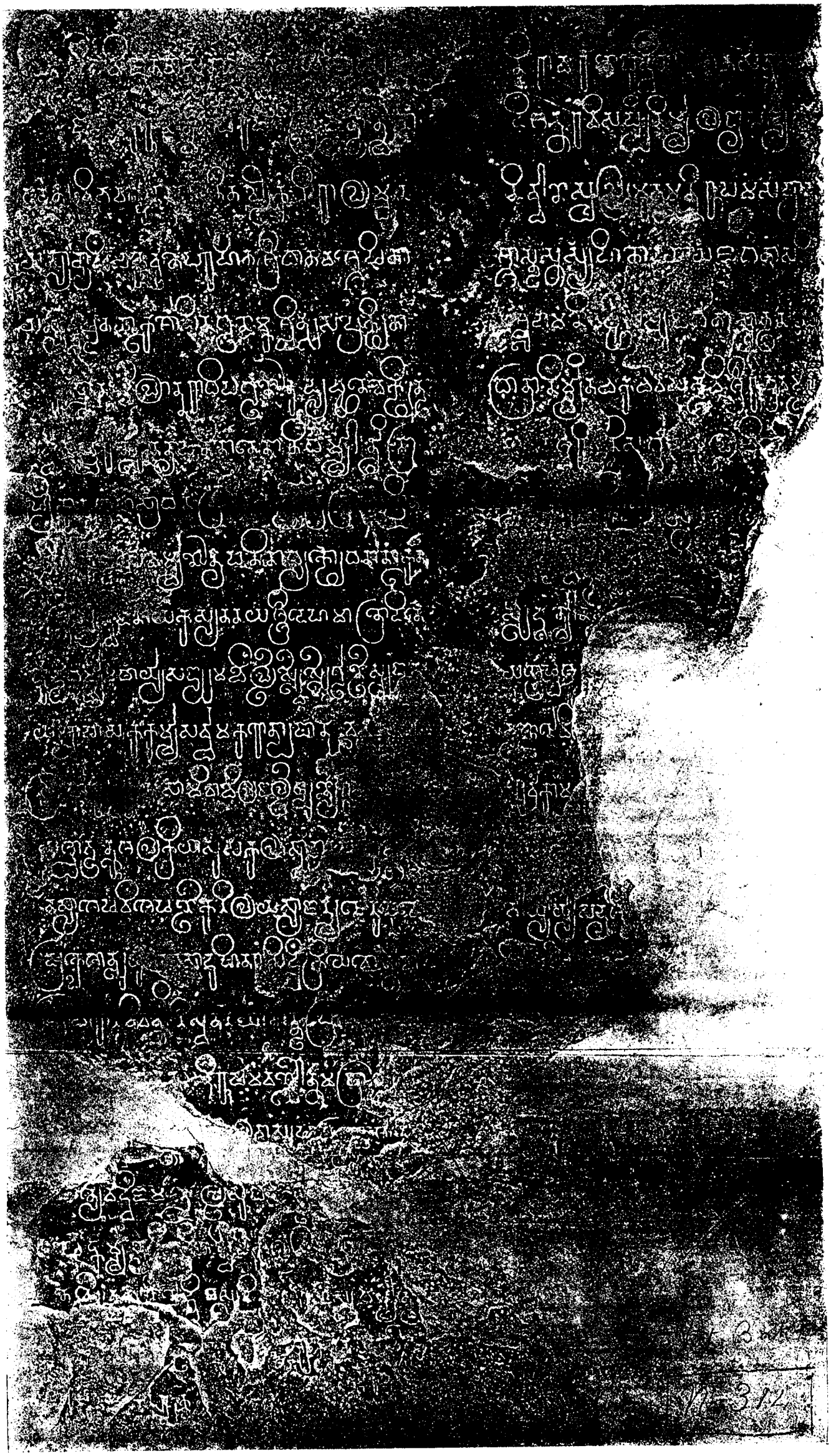
(1) Cette traduction est hypothétique, d'abord à cause des lacunes, et aussi par suite de l'ambiguïté de certains mots : *dayitā*, que je prends dans le sens d'« épouse », peut signifier simplement « aimée, chérie » ; *janita* que je traduis par « produit, devenu », a aussi le sens de « né, engendré » ; enfin *yena* que je rapporte à *tasya*, c'est-à-dire au roi, pourrait se rapporter à Guṇavarman. On aboutirait ainsi à la traduction suivante : « Ce roi eut un fils nommé Guṇavarman, par qui fut engendrée (une fille) chérie ... ». Mais on ne voit pas pour quelle raison serait mentionnée cette fille de Guṇavarman dont il n'est plus question ensuite. Par contre, la stance VIII nomme la mère de Guṇavarman, et comme la stance VII dit qu'il était fils du roi (*nṛpasūnu*), il est raisonnable de penser que la femme citée dans cette stance VI est la même princesse, épouse du roi.

(2) *Vikramin* « marcheur » est un surnom de Viṣṇu conquérant le monde en trois pas (*Trivikrama*). Mais *vikramin* a aussi le sens de « valeureux » et de « lion » ; et l'on pourrait traduire *vikramivikrama* par « fort comme un lion ». La traduction reste hypothétique du fait que le premier terme du composé (*vijaya* ?) est d'une lecture douteuse.

(3) Allusion au nom de *Guṇa*-varman.

(4) Exactement « séjour de personnes vivant d'offrandes ».

(5) *Cakratīrtha* est le nom d'un tīrtha mentionné dans divers Purāṇas.



xi (21) *ṣaṭkarmmany a* ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —

(22) *te. ai* — ⏑ ⏑ — *divijasya .i* ⏑ — — — *sya dharmmātma* —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —

(On distingue encore sur la pierre les traces de plusieurs lignes, mais aucun caractère n'en est reconnaissable.)

Traduction.

I. Victorieux est Celui qui a vaincu cet ennemi que sont toutes les passions avec leurs traces (1), Celui dont la raison ne connaît pas d'obstacle, qui a obtenu (la perfection) en toutes choses, le Jina dont l'esprit est compatissant et tourné vers le bonheur d'autrui, dont la gloire immense et sans tache est répandue dans les régions de l'espace.

II. Après avoir sauvé le monde tombé dans l'océan des trois conditions d'existence (2), et atteint le sol imperceptible (3), sublime, incomparable du Nirvāṇa . . . ce Maître dont les saintes reliques, laissées en vue de la production du bonheur des créatures, causent encore aujourd'hui le bonheur d'autrui. . .

III. (Le roi) qui, malgré sa supériorité, ne considère aucune vertu comme insignifiante, qui tel un joyau ornant la tête . . . se tenir sur la tête des créatures, et s'efforce d'observer toutes les vertus royales réunies, ce Çrī Rudravarman a été véritablement créé unique sur la terre par le Créateur.

IV. Tout le bien fait par ce roi extrêmement dévoué au dharma . . . en vue de réaliser ses bonnes dispositions envers le monde, et non pas (en vue de réaliser) les devoirs du kṣatriya qui lui sont opposés . . .

V. Le père de ce (roi), le roi Jayavarman, nomma inspecteur des biens le fils d'un religieux chef des brâhmanes . . .

VI. Il . . . le Buddha, le Dharma, le Saṅgha, chacun avec toutes ses vertus, excellent . . . . . ; il accomplit tous les actes d'un upāsaka, exempt de péché. . .

(La suite ne donne pas de traduction suivie ; à la stance VIII, il devait être question de la femme et de la fille du personnage nommé dans les stances précédentes.)

---

(1) M. de La Vallée Poussin m'écrit au sujet de ce passage : « *doṣa* me paraît être un substitut métrique de *kleça* (passions en activité) et leurs traces (*vāsanā*) sont en même temps leurs semences, c'est-à-dire les passions à l'état de sommeil (*suptakleça, kleçabīja*) ou *anuçaya*. C'est le *savāsanāprahāṇa* de Koça, VII, p. 83. »

(2) L'existence sensuelle (*kāmabhava*), l'existence corporelle (*rūpabhava*) et l'existence incorporelle (*arūpabhava*).

(3) Parce que sans attributs (*nirālambana*). Sur *ālambana*, cf. la note de S. Lévi, *Mahāyānasūtrālaṃkara*, trad., p. 32, n. 3.

* * *

Nous voici désormais en possession de deux inscriptions sanskrites dont l'une nomme les deux derniers rois du Fou-nan et dont l'autre, plus ancienne, mentionne un prince « lune de la famille de Kauṇḍinya » qui ne peut être qu'un roi du Fou-nan. Ces deux textes n'ajoutent rien à notre connaissance de l'histoire de ce pays, telle qu'elle a pu être reconstituée avec l'aide des textes chinois. Ils confirment ce que ceux-ci nous avaient appris sur l'essor de la culture indienne au Ve siècle et sur la faveur dont jouissaient l'hindouisme et le bouddhisme. Ils prouvent que les Kambujas n'ont pas, comme on aurait pu le croire, introduit l'habitude de graver des inscriptions sur pierre pour commémorer les fondations religieuses. Ils sont surtout précieux en tant que reliques tangibles d'un passé que l'on ne connaissait jusqu'ici que par des sources étrangères.

XXVI. — LA DATE DE KÒḤ KER.

D'après la chronologie d'Aymonier qui, à ma connaissance, n'a jamais été contestée sur ce point par personne (1), Jayavarman IV commença de régner en 850 ç. (928 A. D.) et quitta aussitôt Aṅkor pour aller fonder à *Chok Gargyar* = Kòḥ Ker une nouvelle capitale où il installa le Devarāja (*Cambodge*, I, p. 409 ; III, p. 489).

La date 850 ç. est tirée d'une inscription de Pràsàt Nāṅ Khmau (K 35 ; *Inscr. du Cambodge*, Pl. XIX) : *khaçarāṣṭa*, « huit, les (cinq) flèches et l'atmosphère (= zéro) », soit 850 (2). Mais, en plaçant la fondation de Kòḥ Ker après cette année-là, Aymonier ne s'est pas aperçu, ni personne après lui, qu'il y avait contradiction avec l'inscription sanskrite du Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker (*ISCC.*, LXIV), qui est datée 843 ç. (921 A. D.). Il est vrai que cette date ne figure pas dans le texte laissé par Bergaigne ; mais elle est établie avec un grand luxe de détails dans une note de Barth (p. 559) qui n'aurait pas dû échapper à Aymonier.

Avant d'examiner ce problème chronologique, il ne sera pas inutile de reprendre le texte de l'inscription de Pràsàt Thoṃ. Bergaigne n'en avait laissé qu'une transcription incomplète ; Barth poussa plus loin le déchiffrement, mais sa lecture n'épuise pas tout ce qu'on peut tirer des estampages, et ne donne pas, notamment, le nom, pourtant fort distinct, du dieu érigé à Pràsàt Thoṃ. Dans la transcription qui suit, je mets en italique les passages pour lesquels j'ai pu améliorer ou compléter celle de ces deux savants.

---

(1) C'est ainsi que M. Stern, *Le Bàyon d'Angkor*, p. 17, parle de la « capitale éphémère où le roi qui avait abandonné Angkor vint s'établir pendant 16 ans *de 928 à 944*. »

(2) Citée par Bergaigne, *Chronologie de l'ancien royaume khmèr*, JA., 1884 (I), p. 65.

Texte.

(1) [ç]rī [*siddhi s*]va[s]ti [*ja*]*ya*

I. yo nādir ādir akhilasya caturmmukh[ā]der
vviṣṛ ⏑ [ata]nur aṣṭa tanūs tanoti
— — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — *s* [*t*]*ribhuva*(2)*neçvaranāmadhāme* ‖

II. [çā]kendro hutabhuksamudravasava[ḥ] pauṣyo [ṣṭa]māhas sitas
sūryyas saindava — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — ⏑ — — ⏑ —
(3) — — (1) — kalaçaṃ kavis samudayo mānan dadhāty arkkajaḥ
kālāḥ kāryyakarāḥ kra[meṇa] ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ — ‖

III. (4) kṛtvā sākam açeṣabhūpatipatiṃ yaṃ hetumātraṃ ha — s
siddhiṃ yas sadasī çriyā ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(5) [te]na [çrījaya](2)varmmaṇā *vijayinā* rājyasya sārādbhutaṃ
bhaktyā sarvvam adīyata tri ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ — (3) ‖

Traduction.

Fortune ! Succès ! Bonheur ! Victoire !

I. Celui qui, sans commencement lui-même, est le commencement (le principe) du monde entier, à commencer par le dieu aux quatre visages, qui . . . étant sans corps, prend cependant huit corps . . . . . dans la demeure nommée Tribhuvaneçvara (4).

II. (5) Le roi des Çakas est (figuré) par les (trois) feux, les (quatre) mers et les (huit) Vasus ; c'est le (huitième) jour clair de Pauṣa ; le soleil avec Mercure (est dans le . . .) ; Vénus et l'horoscope sont . . . dans le Verseau ; Saturne est dans la Balance ; tels sont, dans l'ordre, les temps propices . . . . .

III. A ce Tri[bhuvaneçvara] qui (6) l'a fait maître de tous les maîtres de la

---

(1) Les deux premiers caractères semblent être *sāñji*.

(2) Sur un estampage particulièrement net, je crois distinguer le *ja* et les deux jambages droits de *ya*, mais la lecture *tena çrī* me paraît douteuse.

(3) Il faut probablement restituer Tribhuvane(çāya ?).

(4) C'est-à-dire dans le *temple* dédié à Tribhuvaneçvara ; à moins qu'il ne faille prendre *dhāma* dans un autre sens et traduire (Çiva) sous son *aspect* nommé Tribhuvaneçvara.

(5) Je reproduis textuellement la traduction de Barth.

(6) Barth rapporte *yas* à un personnage qui serait nommé dans la lacune et qui, de son vivant, aurait associé Jayavarman au pouvoir en qualité de vice-roi ; il traduit : « Lui qu'avait fait maître de tous les maîtres de la terre conjointement avec lui-même (le roi) . . . ». *Tri-* étant presque certainement le début du nom *Tribhuvaneça*, dieu à qui est faite la donation, il semble raisonnable de rapporter *yas* à celui-ci et de voir dans le début de la stance le motif de la dévotion du donateur. Mais j'avoue que ma traduction reste hypothétique.

terre, en même temps qu'un moyen de . . . le succès . . . . . (1) ce [Çrī Jaya]varman victorieux a donné avec dévotion tout ceci, merveille et essence de la royauté (2).

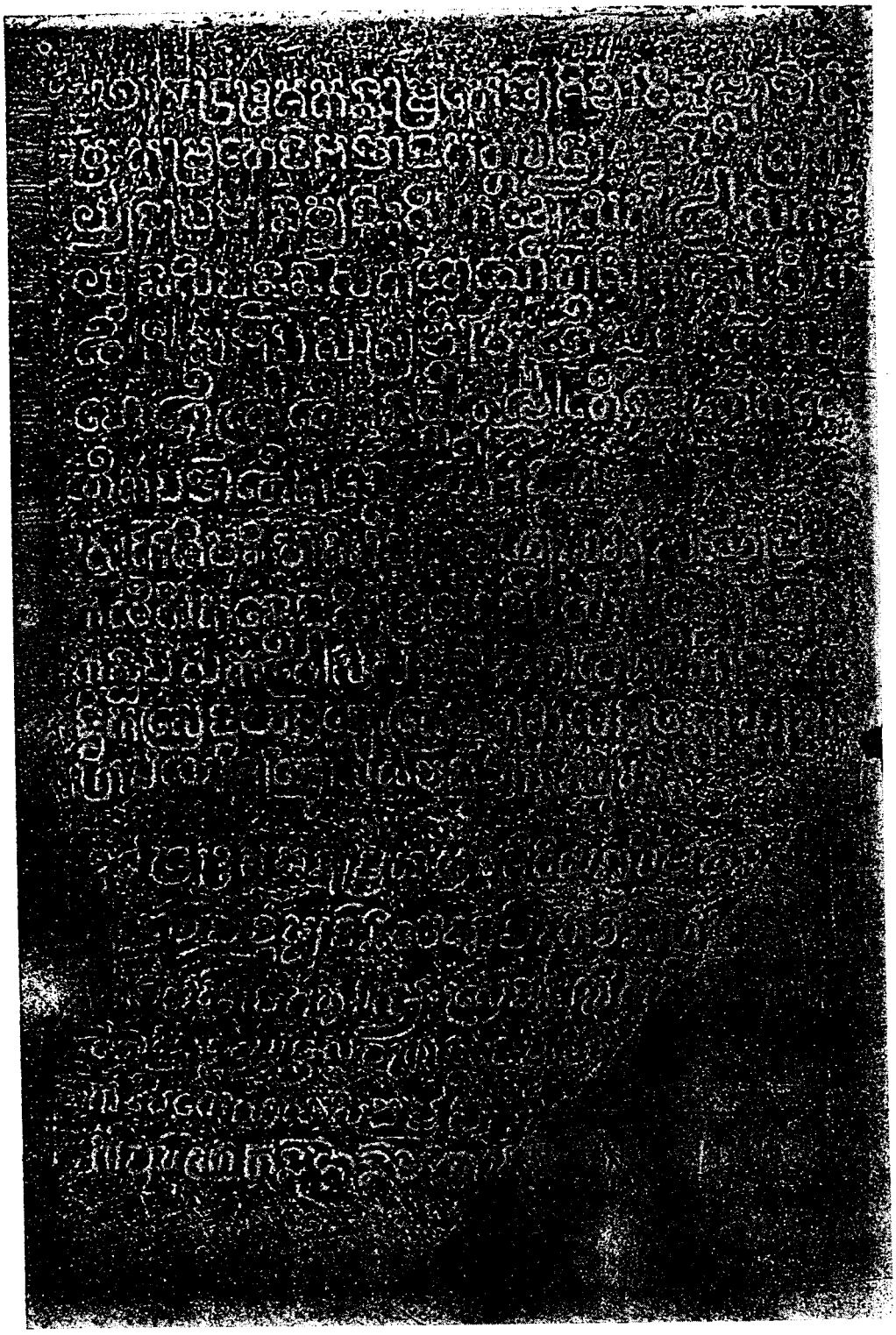
Cette nouvelle lecture apporte une donnée intéressante, en faisant connaître le nom du dieu en l'honneur de qui fut construit le Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker : Tribhuvaneçvara. Or, toutes les inscriptions khmères du même monument énumèrent les donations faites au *Kamrateñ jagat ta rājya*, au « dieu de la royauté ». On peut se demander si l'expression *Kamrateñ jagat* qui, à ma connaissance, apparaît pour la première fois dans l'épigraphie précisément à Kòḥ Ker, n'est pas la traduction en khmèr de *Tribhuvaneçvara*, et si cette expression qui a fini par être appliquée à toutes sortes de dieux et de personnages divinisés, n'a pas à l'origine désigné exclusivement le dieu du Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker en qui était censée résider l'essence de la royauté (*rājyasya sāraḥ*).

Mais revenons à la date. Barth qui n'ignorait pas que l'inscription de Pràsàt Nāñ Khmau place en 850 ç. l'avènement de Jayavarman IV, supposait que la fondation commémorée par celle de Kòḥ Ker avait été faite par ce prince en qualité de vice-roi (*ISCC.*, p. 557, n. 1). J'ai proposé une traduction assez différente de la stance III, où Barth avait cru trouver une allusion à cette position subordonnée de Jayavarman. D'ailleurs, si celui-ci n'agissait à Kòḥ Ker qu'en qualité de vice-roi d'un souverain régnant à Aṅkor, on ne comprend pas comment le Dieu royal aurait pu se trouver à Kòḥ Ker. On ne manquera pas de faire remarquer que ce dieu n'est pas expressément nommé dans le texte, que mon interprétation de *rājyasya sāra* est hypothétique et que le Devarāja a pu n'être amené à Kòḥ Ker qu'en 850 ç. et installé dans

---

(1) Si, comme il me semble, *sadasī* est bien écrit avec un *ī*, ce mot est alors au duel et doit se traduire « le ciel et la terre ».

(2) *Sarvam*, « tout ceci », désigne apparemment le monument et les biens énumérés ensuite par la partie khmère de l'inscription. Barth traduit *sārādbhutam* par « qui est la merveille de son royaume et ce qui s'y trouve de plus précieux ». Mais si le *Kamrateñ jagat ta rājya* du texte khmèr désigne bien le Devarāja ou Dieu-Roi de l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ, il est probable que *rājya* signifie ici « royauté » et non « royaume », et que *sāra* a le sens d'essence de la royauté (Cf. *BCAI.*, 1911, p. 12, n. 4). En donnant à *Tribhuvaneçvara* cette essence dont le roi se nourrit (régner = *svey rājya* = manger la royauté), il en faisait le dieu royal, appelé ailleurs *Devarāja*. D'après la stèle de Sdŏk Kăk Thom, le culte du Devarāja aurait été institué par Jayavarman II, mais nous n'en avons en réalité aucune autre preuve. C'est à Kòḥ Ker qu'apparaît pour la première fois le Dieu royal. — Je crois devoir signaler que dans les traités d'architecture indienne, *sāra* et *adbhuta* désignent deux types de monuments à étages. Cf. P. K. Acharya, *Dict. of Hindu archit.*, s. v. Les deux interprétations ne s'excluent pas nécessairement, car il faut compter avec un jeu de mots toujours possible dans ces textes.



Inscription gravée sur un pilier du gopura Est de la deuxième enceinte de Prasat Thom (Koḥ Ker). Partie supérieure. Cf. p. 15.

un édifice commencé en 843 ç. par Jayavarman, alors vice-roi. Cette explication est rendue impossible par la découverte, récemment faite par M. Parmentier, d'une nouvelle inscription (gravée sur un pilier du gopura Est de la deuxième enceinte de Pràsàt Thoṃ) qui mentionne en toutes lettres le *Kamrateṅ jagat ta rājya*, en cette même année 843 ç. En voici le texte (Pl. VI) :

(1) ~ *843 çaka nu mrateṅ çikhāvindu khloṅ vnaṃ* (2) *vraḥ kamrateṅ añ jagat ta rājya ° jvan sruk* (3) *ryyuṅ pramān thaoṅ ° si kañcū si kaṃvrau si kañ*(4)*yvan si pandan si kañcū sot si kanso si kaṃ*(5)*vai si saṃap si srac ta vraḥ ° tai phtal tai pan*(6)*he tai krau tai anaṅga tai khmau tai jnau tai kaṃvai* (7) *tai kaṃpañ tai kanteṅ tai aṅgāra ° phsaṃ 19 °* (8) *sruk çivanivāsa pramān chpar ransi si chpoṅ si* (9) *kaṃvai si kanteṅ si vrahey tai kanhey si* (10) *kandhap si kaṃvrau si saṃap si kaṃvrau tai bhājana tai* (11) *jvik sre jvay anle 1 sre thmo bhval anle 1 phsam 11 °* (12) *krapi ye 21 jmol 9 canmat 30 thmur 50*

(13) ~ *843 çaka nu mratāñ çrīvīrendrārimathana* — — (14) — — *n dāc paṅgaṃ thpvaṅ nivedana pi duk camnāṃ ta* [*v*]*r*[*aḥ kamra*](15)*t*[*e*]*ṅ añ jagat ta rājya ° sre canpār aṃ* — — — — — (16)*ñcāñ oy yajña saṅkrānta je mvāy* — — — — — — — — (17) *kaṃvai* — *tāsa ° si dharmma si aṃ* — — — — — — — (18) *kaṃpūr tai kan in mahā* — — — — — — — —

« En 843 çaka, le Mrateṅ Cikhāvindu, Khloṅ vnaṃ (1) du dieu royal, donne le pays de Ryyuṅ, dans le district de Thaoṅ (suit une liste de serfs au nombre de 19) ; le pays de Çivanivāsa dans le district de Chpar Ransi (suit une liste de 11 serfs) ; 30 buffles dont 21 femelles et 9 mâles ; 50 bœufs.

« En 843 çaka, le Mratāñ Çrī Vīrendrārimathana... informe respectueusement (le roi) qu'il fait des fondations en faveur du dieu royal (suit la liste, ruinée, des rizières avec leurs redevances et leurs serfs). »

La date de 843, répétée deux fois par deux mains différentes, est d'une netteté parfaite : toute possibilité d'erreur ou de confusion entre les chiffres 4 et 5 doit être écartée. Le dieu royal se trouvait donc à Kòḥ Ker dès 843 ç. (921 A. D.), c'est-à-dire sept ans plus tôt qu'on ne le croyait. L'erreur, dira-t-on, n'est pas considérable, et sa correction n'est pas de nature à renouveler notre

---

(1) *Vnaṃ* désignant régulièrement une construction à étages, *Khloṅ vnaṃ* signifie peut-être « chef de chantier », à moins encore que ce ne soit un « gardien du temple ».

(2) Ces deux inscriptions sont suivies d'une troisième, en très mauvais état, qui offre la particularité d'avoir pour auteur Udayādityavarman I, roi éphémère dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'une seule inscription (*BEFEO.*, XI, p. 400). La date est en effet 923 ç. : le chiffre 9, à vrai dire, n'est pas fort net, mais comme Udayādityavarman II régna de 971 à 990 ç., il ne peut s'agir que d'Udayādityavarman I dont la seule date connue est 943. L'objet de l'acte semble être de confirmer les privilèges relatifs aux fondations des deux premières inscriptions.

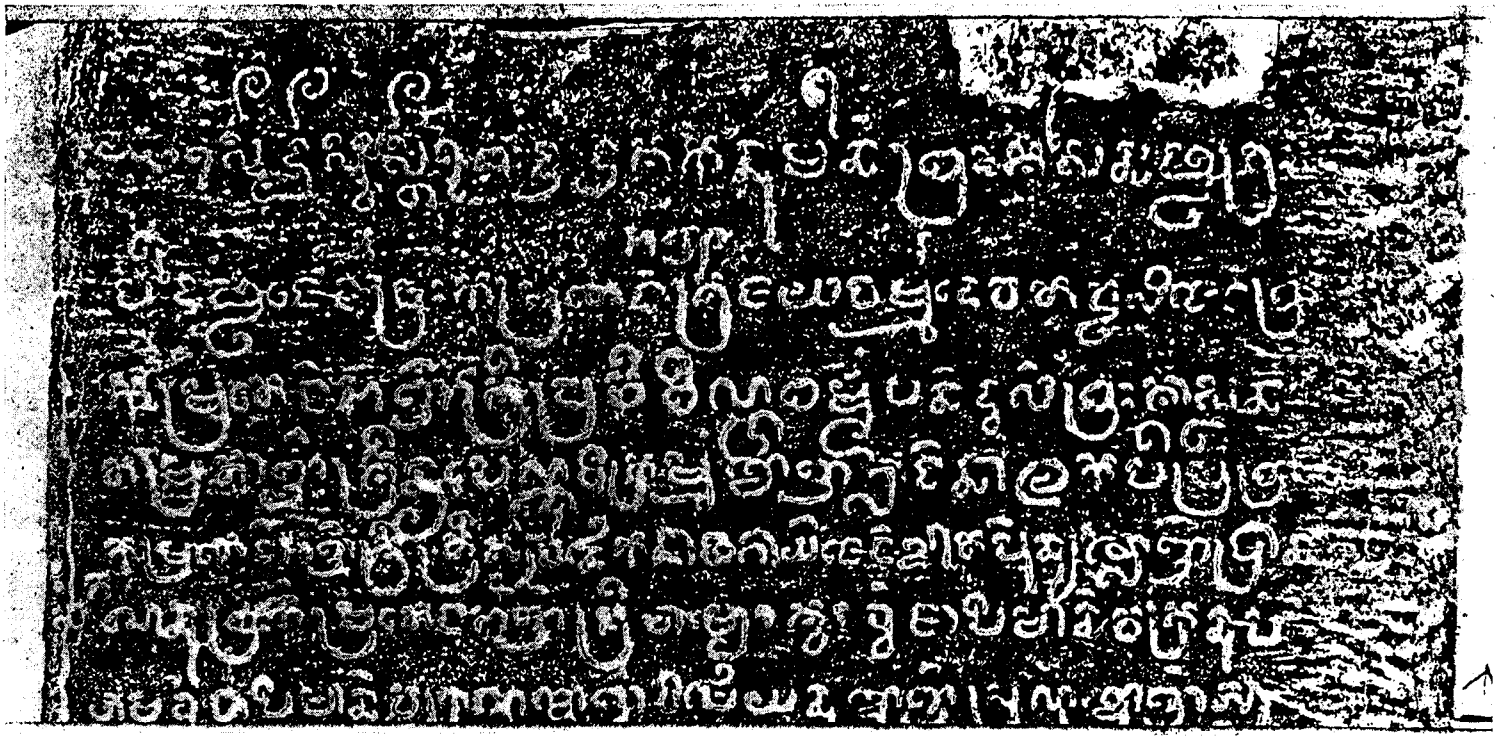
connaissance de l'art khmèr au Xe siècle. Je l'admets ; mais sans compter qu'une correction de sept ans à propos d'un groupe dont la construction et l'occupation s'étendent au plus sur une vingtaine d'années n'est pas sans importance, cette date de 843 ç. nous met en présence d'un autre problème : celui de l'avènement de Jayavarman IV.

Il faut, à ce sujet, poser une question préjudicielle : est-ce bien Jayavarman IV qui est l'auteur de l'inscription de Pràsàt Thoṃ ? Car, après tout, le nom n'est pas clairement lisible, et sa restitution par Bergaigne, acceptée par Barth comme « très probable » (*ISCC.*, p. 557, n. 1), n'est tout de même qu'une restitution. J'ai dit plus haut qu'elle me semblait confirmée par un estampage particulièrement net. Si, d'autre part, on met en doute son exactitude, comme aucun des prédécesseurs de Jayavarman IV (Yaçovarman, Harṣavarman, Īçānavarman) n'a un nom convenant aux exigences du mètre, on est obligé de supposer que l'inscription de Pràsàt Thoṃ est l'œuvre d'un roi nouveau, inconnu par ailleurs, et l'on s'embarque alors sur un océan de difficultés.

Je crois donc que l'inscription de Pràsàt Thoṃ émane bien de Jayavarman IV, et confirme les textes qui s'accordent à nous le montrer installant le dieu royal à Kòḥ Ker. Il faut alors en conclure qu'il arriva au pouvoir, régulièrement ou non, au moins sept ans avant la date donnée par l'inscription de Pràsàt Nāñ Khmau.

Serait-ce lui qui est nommé dans une inscription de Čơṅ Aṅ (K 99) débutant ainsi : ॥ *siddhi svasti* ॥ *844 çaka nu mān vraḥ çāsana dhū[li] vraḥ pāda dhū[li] jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrījayavarmmadeva ta dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrīprathivīndravarmma pandval vraḥ çāsana ta mratāñ çrīnṛpendravikramma khloṅ glāṅ nā eka pi pre vraḥ kamrateṅ añ çrītribhuvanaikanātha āy jeṅ oṅ...* « En 844 çaka, il y eut un ordre de S. M. Jayavarmadeva au Kamrateṅ Añ Çrī Pṛthivīndravarman qui remit cet ordre au Mratāñ Çrī Nṛpendravikrama, chef des magasins, de la première (classe), pour faire (ériger ?) (1) le Vraḥ Kamrateṅ Añ Çrī Tribhuvanaikanātha à Jeṅ Oṅ (= Čơṅ Aṅ) ». Aymonier (*Cambodge*, I, p. 293) qui avait lu la date 7844, proposait de la corriger en 784 et d'attribuer l'acte à Jayavarman II. Mais ce qu'il a pris pour un 7 est en réalité un trait ornemental, signe de ponctuation après *svasti* (Pl. VII). Le millésime est donc 844, et cette inscription de Čơṅ Aṅ, qui relate l'érection du dieu *Tribhuvanai*kanātha, a bien l'air d'avoir pour auteur le roi qui installa au Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker le dieu *Tribhuvane*çvara, au Pràsàt Kračăp du même groupe le dieu *Tribhuvana*deva, et semble bien aussi être contemporaine des inscriptions de Pràsàt Kravăṅ (K 269-271) qui mentionnent en 843 ç. l'érection des dieux *Trailokya*nātha et *Tribhuvana*svāmi.

(1) Peut-être simplement : « ordre... relatif au service (du dieu) ».



Inscription de Čoṅ Aṅ (début). Cf. p. 16.

Mais si Jayavarman IV régnait dès 843/844 ç., que faire du témoignage de l'inscription de Tûol Pĕi (K 164) qui nomme à cette date le roi Harṣavarman I ? Elle débute en effet par cette formule :

844 çaka daçamī ket āṣāḍha mān vraḥ çāsa[na dhūli] vraḥ pāda dhūli jeñ vraḥ kamrateñ añ çrīharṣa[varmma]deva ta mratāñ çrīnarendrārimathana pre... « En 844 çaka, le 10e jour de la lune croissante d'āṣāḍha, il y eut un ordre de S. M. Harṣavarmadeva au Mratāñ Çrī Narendrārimathana lui ordonnant... »

Ici, la date est certaine. En faisant provisoirement abstraction du témoignage de Pràsàt Nāñ Khmau, on pourrait à la grande rigueur essayer de concilier les données de Čơṅ Aṅ et de Tûol Pĕi, en supposant que le règne de Harṣavarman I prit fin peu après le mois d'āṣāḍha 844 ç. et qu'après une apparition éphémère d'Īçānavarman II sur le trône d'Aṅkor, Jayavarman IV prit le pouvoir avant la fin de cette même année 844 ç. Mais cela n'expliquerait toujours pas pourquoi dès l'année précédente, en 843 ç., Jayavarman IV et le dieu royal étaient déjà à Kòḥ Ker !

Faut-il alors avoir recours à la même explication que pour Jayavarman VI (*BEFEO.*, XXIX, pp. 298-302) et admettre que Jayavarman IV, qui n'avait d'autre lien de parenté avec ses deux prédécesseurs que son mariage avec leur tante maternelle, se serait proclamé roi à Kòḥ Ker dès 843 ç., alors que Harṣavarman I régnait à Aṅkor ? Plus tard, l'inscription de Pràsàt Nāñ Khmau aurait arrangé les choses, en ne faisant partir le règne de Jayavarman IV que de l'extinction de la dynastie légitime à la mort d'Īçānavarman II en 850 ç.

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, et en faisant d'autant plus de réserves que, si le nom de Jayavarman est incertain dans l'inscription de Pràsàt Thoṃ, de son côté le nom de Harṣavarman n'est en réalité pas très net à Tûol Pĕi. Aymonier (*Cambodge*, I, p. 443) dit que le nom a disparu, mais est vraisemblablement Īçānavarman II. En fait, le premier caractère *ha* est net à la fin de la ligne 2, mais au début de la ligne 3 le groupe *rṣa* n'est rien moins que sûr et les deux syllabes *varmma* ont complètement disparu. Les sceptiques qui douteront de la restitution de Bergaigne [*te*]*na* [*çrījaya*]*varmmaṇā* dans l'inscription de Pràsàt Thoṃ et ne reculeront pas devant les difficultés créées par l'introduction d'un nouveau roi dans la liste dynastique, auront beau jeu pour restituer à leur tour dans l'inscription de Tûol Pĕi, au lieu de *Harṣa*varman, un autre nom tel que *Hara*° ou *Hari*varman commençant aussi par la syllabe *Ha* et satisfaisant aussi bien que *Jaya*varman au mètre de l'inscription de Kòḥ Ker.

Ce qu'il faut retenir de la discussion précédente, c'est que le Devarāja ou plus exactement le *Kamrateñ jagat ta rājya* était à Kòḥ Ker dès 843 ç. (931 A. D.) dans le Pràsàt Thoṃ qui était probablement en cours de construction ; il y était adoré sous le nom de Tribhuvaneçvara ou du moins associé au culte de ce dieu dans le temple connu aujourd'hui sous le nom de Pràsàt Thoṃ. Qu'il y ait été installé par Jayavarman IV, celui-ci s'étant proclamé roi du

vivant même de son neveu Harṣavarman I, cela est possible et même probable, mais avant d'émettre une opinion décisive sur ce point, il faut attendre que de nouvelles découvertes viennent combler les lacunes et remédier aux regrettables défaillances des textes dont nous disposons.

XXVII. — LA DATE DU BÀPHÛON.

Les inscriptions de Tà Kèv (K 278), de Pràsàt Kôk Pô (K 255) et de Lovêk (K 136) (1) mentionnent un ou plusieurs monuments sous les noms de *Hemagiri*, *Hemaçṛṅgagiri*, *Hemādri*, *Svarṇādri*, en les associant aux règnes de Jayavarman V, de Sūryavarman I et d'Udayādityavarman II. Voici ces textes :

TÀ KÈV, A, 5-6 (2).

çrīyogīçvarapaṇḍitas... hemagires samāpanakṛto rājño gurusthāpakaḥ
çrīsūryyavarmmagurur . . . vyadhatta . . . sa . . . hemagiriveçmani
pañcaçūlam

« Çrī Yogīçvarapaṇḍita , . . . guru et exécuteur des travaux du roi qui acheva le Hemagiri,... guru de Çrī Sūryavarman... établit un pañcaçūla sur l'édifice du Hemagiri. » (3)

TÀ KÈV, B, 7.

hemaçṛṅgagirau devapūjāvṛddhyāy adhiṣṭhipat
rājaçrījayavarmmā yaṃ darçane guṇadoṣayoḥ

« Sur le Hemaçṛṅgagiri, pour le développement du culte des dieux, le roi Çrī Jayavarman (V) préposa (Çivācārya) à l'inspection des qualités et des défauts. »

TÀ KÈV, B, 19.

ahipatrāṅkitāṃ dolāṃ lavdhvā yas tadanugrahāt
hemaçṛṅgagirāv āpa darççanaṃ guṇadoṣayoḥ

« Ayant reçu de la faveur de (Sūryavarman I) un palanquin orné d'ailes de dragon, il (Kṣitīndropakalpa) obtint sur le Hemaçṛṅgagiri (la charge de) l'inspection des qualités et des défauts. »

PRÀSÀT KÔK PÔ, ll. 6-7 et 10-11.

. . . . . khñuṃ [ta ro]ḥ neḥh ti añ duñ ta vāp çivavrāhma kāla thve
vraḥ hemaçriṅgiri nu vraḥ mandira vraḥ çrījayendranagiri . . . . . .

---

(1) Sans parler de la grande inscription d'Aṅkor Vat (K 300) qui nomme le *Haimaçṛṅga* (st. 64).

(2) Je remplace par des points les passages qui ne se rapportent pas au Hemagiri et encombreraient inutilement la discussion.

(3) L'inscription khmère de Tà Kèv (K 276) mentionne encore le Hemaçṛṅga parmi les lieux ou monuments auxquels ce personnage fit des donations, sous le roi Sūryavarman I.

khñuṃ ta roḥ nehh ti añ duñ ta vāp . . . vāp lo vāp in kāla thve ñār
vraḥ hemaçriṅganagiri nu vraḥ mandi[ra vra]ḥ çrījayendranagiri

« Ces esclaves, je les ai achetés au vāp Çivabrāhma au moment où je construisais (1) le Hemaçṛṅgagiri et le palais de Çrī Jayendranagarī . . . Ces esclaves, je les ai achetés aux Vāp . . . Lo et In au moment où je travaillais (1) au Hemaçṛṅgagiri et au Palais de Jayendranagarī. »

(La fondation dont faisaient partie ces esclaves remonte à 900 ç., Jayavarman V régnant, v. AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 383.)

LOVÊK, A, 25.

uditoditavañçau dvau kavī çrījayavarmmaṇā
nyayujyatāṃ çemuṣiddhau hemaçṛṅgeçayājakau ||

« Deux membres de cette race de maîtres savants, poètes tous deux, de la plus brillante intelligence, furent employés par Çrī Jayavarman (V) comme prêtres de Hemaçṛṅgeça. »

LOVÊK, B, 23-26.

vīkṣya madhyasthahemādrijamvudvīpaṃ surālayam
antassvarṇādrim akarot svapurīṃ sparddhayeva yaḥ ||
tasmin svarṇādriçikhare divye jāmvūnade rucā
prāsāde kāladhautaṃ yaç çaivaliṅgam atiṣṭhipat ||
rājñoditoditas tena dhīraç çaṅkarapaṇḍitaḥ
nyayujyata gurur vvīkṣya satrasatkṛtatām inām ||
trailokyatilake çaile svarṇṇaliṅgasya yājakaḥ
sa çuklaç çuklapakṣena tenāyujyata bhūbhṛtā ||

« Voyant qu'au milieu du Jambudvīpa, la demeure des dieux, s'élevait la montagne d'or (*Hemādri* = le Meru), il (Udayādityavarman II) fit faire, comme par émulation, une montagne d'or (*svarṇādri*) au centre de sa ville. Sur le faîte de cette montagne d'or, dans un temple d'or, brillant d'un éclat céleste, il érigea un liṅga de Çiva honoré d'ablutions aux temps (prescrits). Par ce roi, le sage Çaṅkarapaṇḍita, versé dans toute science, fut employé comme guru, à la vue de la parfaite efficacité de ses sacrifices. Sur cette montagne, l'ornement des trois mondes (*trailokyatilaka*), cet illustre, dans la quinzaine fortunée du mois, fut institué prêtre de ce liṅga d'or par ce protecteur de la terre. »

En résumé, ces textes nous parlent : 1° du *Hemaçṛṅgagiri*, en cours de construction en 900 ç. (978 A. D.) ou un peu avant, sous Jayavarman V (Prâsàt Kôk Pô), et sur lequel le même roi, puis Sūryavarman I, installèrent un inspecteur des qualités et des défauts, c'est-à-dire leur ministre de la justice (Tà Kèv, B, 7, 19) ; — 2° du *Hemagiri*, achevé par le roi dont Yogīçvarapaṇḍita était le guru (Jayavarman V ou Sūryavarman I, cf. *BEFEO.*, XXVIII, p. 83, n. 1), sur lequel Yogīçvarapaṇḍita éleva un *pañcaçūla* sous le règne

(1) A moins que ce ne fussent les Vāp qui travaillaient à cette construction.

de Sūryavarman I (Tà Kèv, A, 5-6) ; — 3° de la montagne d'or (*svarṇādri*) comparable au Meru (*hemagiri*), édifiée par Udayādityavarman II au milieu de sa capitale pour y installer un liṅga dans un temple d'or.

Aymonier, après avoir identifié le Hema(çṛṅga)giri avec le Bàphûon dont il attribue la construction à Jayavarman V et à Sūryavarman I, faisait observer « que le roi Udayādityavarman (II), second successeur de Jayavarman V, revendiquera, lui aussi, la construction d'une montagne ou tour d'or au centre de sa ville, ce qui désignerait très positivement le Ba Phuon, si toutefois cette ville était Angkor Thom. Il est à craindre, en somme, que la plupart de ces potentats n'aient eu quelquefois des prétentions exagérées, en qualifiant de construction ce qui pouvait n'être qu'embellissement ou restauration. » (*Cambodge*, III, p. 495).

Voici maintenant l'opinion de M. Ph. Stern (*Le Bàyon d'Angkor*, pp. 41, 46-48) :

« A la rigueur, le Bàphuon peut être à la fois le Hemaçṛṅgagiri et le Hemagiri bien qu'il soit curieux qu'un temple de dimensions relativement modestes, qui ne porte guère traces de remaniements, puisse avoir déjà eu des prêtres sous Jayavarman V et n'avoir été achevé que par Sūryavarman I. Mais le Bàphuon ne peut correspondre en plus à l'inscription de Lovêk, ce qui supposerait un nouveau remaniement et un couronnement différent de celui qui a disparu : ce dernier, probablement en bois, ne répondant guère à la magnifique construction vantée par l'inscription de Lovêk qui date d'une époque où l'on avait certainement déjà atteint la maîtrise dans l'emploi de la pierre. De plus, le Bàphuon, ce qu'on ignorait quand M. Aymonier écrivait son grand ouvrage, n'est pas au centre de la ville ».

« Le Hemaçṛṅgagiri (Mont de la corne d'or) et le Hemagiri (Mont d'or) sont-ils un seul et même monument ? Nous l'ignorons et aucune indication ne permet de se prononcer. Si les deux noms désignent un même édifice, il y a toute chance pour que ce soit le Bàyon qui, d'après les récents travaux de M. Parmentier, aurait subi deux changements de plan en cours d'exécution, ce qui, avec le plan primitif, donne trois états. Le monument, par sa grandeur, sa complexité et les deux changements de direction observés dans les travaux, pourrait être à la fois le Hemaçṛṅgagiri, le Hemagiri et la montagne d'or d'Udayādityavarman. Nous avons vu que le Bàphuon ne pouvait jouer ce rôle.

« Si, ce qui est plus probable, les deux appellations se rapportent à deux édifices différents, le doute ne semble pas possible. Le premier en date, fin du premier style, le Bàphuon, serait le Hemaçṛṅgagiri construit sous Jayavarman V (968-1001), nettement après Kòḥ Ker (1er style), nettement avant le grand Bouddha de Tép Praṇàṃ (2e style, 1005 ?) ; le Hemagiri désignerait le Bàyon et la date de Sūryavarman I (1002-1049) correspondrait à celle du Bouddha de Tép Praṇàṃ.

« Une difficulté demeure, dans l'un ou l'autre cas, qui nous a longtemps arrêtés. Le Hemagiri étant le Bàyon, et ayant été achevé par Sūryavarman,

dit l'inscription de Tà Kèo, comment son successeur, Udayādityavarman, peut-il revendiquer l'honneur d'avoir bâti une montagne d'or au centre de la ville, ce qui paraît encore désigner le Bàyon ? Pour que ce fût possible, il aurait fallu que le monument eût été terminé, puis repris après démolition d'une partie de l'édifice et que des différences se montrassent entre la partie reprise et les précédentes : le caractère bouddhique, par exemple, étant plus marqué dans la partie construite par Sūryavarman, roi certainement bouddhiste, que dans celle, plus récente, édifiée par son successeur.

« Cette hypothèse paraissait invraisemblable ; or, c'est exactement ce que des recherches récentes ont dévoilé ». (Suit l'exposé, d'après M. Finot, des découvertes de bas-reliefs bouddhiques au Bàyon.)

Mes recherches sur la date du Bàyon (*Et. camb.*, *XIX*, BEFEO., XXVIII, p. 81) ont mis ce monument hors de cause. Dans mon mémoire, j'ai indiqué « comme une *possibilité* à laquelle on n'a pas encore songé » (p. 84) l'identification du Hemaçṛṅgagiri de Jayavarman V avec la Terrasse du Roi lépreux. Je regrette qu'en proposant cette hypothèse, la réelle beauté des figures qui ornent la Terrasse du Roi lépreux ait oblitéré dans mon souvenir la médiocrité de la construction de cet édifice. Mais tout n'est peut-être pas à rejeter dans mon hypothèse. La Terrasse du Roi lépreux avec ses rangées superposées de Nāga, de Garuḍa, de Kumbhanda, de Rākṣasa, de Gandharva, veut certainement représenter le Meru. Et de même que l'Inspecteur des qualités et des défauts siégeait sur le Hemaçṛṅgagiri, de même la statue de Dharmarāja, qui remplit le même office auprès des morts, trône sur la Terrasse du Roi lépreux à qui elle a donné son nom. Je crois donc que cette Terrasse correspond à *un* Hemagiri, mais j'ai sans doute eu tort d'y placer celui de Jayavarman V : il doit s'agir d'un édifice sensiblement postérieur.

Le problème de l'identification des monuments cités dans les inscriptions de Tà Kèv, de Pràsàt Kôk Pô et de Lovêk reste donc entier, Je crois être en mesure d'en résoudre une partie.

Un fait me paraît hors de doute. Le *svarṇādri* de Lovêk désigne un édifice complètement différent du *Hemagiri* et du *Hemaçṛṅgagiri* de Tà Kèv (soit que ces deux noms s'appliquent à deux monuments, soit au contraire qu'ils ne se rapportent qu'à un seul). On ne peut en effet, sans faire violence à la lettre et à l'esprit de l'inscription de Lovêk, l'appliquer à une construction entreprise par un prédécesseur d'Udayādityavarman II. Cette montagne d'or que ce roi a faite (*akarot*), comme par émulation (*spardhayeva*), parce qu'il avait remarqué (*vīkṣya*) qu'il y a une montagne d'or au milieu du Jambudvīpa, ne peut absolument pas être un édifice conçu et commencé sous un règne précédent, sans quoi aucun des mots de cette stance ne porterait. On peut donc tenir pour certain qu'Udayādityavarman II fit construire au milieu de sa capitale, quelle qu'ait été celle-ci, un temple comparé au Meru et portant à son sommet un temple d'or (ou simplement doré) abritant un liṅga.

Quant au Hemagiri et au Hemaçṛṅgagiri, voici comment la question se pose. Le Hemaçṛṅgagiri était en cours de construction en (ou avant) 900 ç. (978 A. D.), sous le règne de Jayavarman V qui y installa son ministre de la justice. Du Hemagiri, tout ce qu'on sait, c'est qu'il fut achevé par un roi qui eut pour guru le brâhmane Yogīçvarapaṇḍita : celui-ci fut certainement guru de Sūryavarman I, mais il peut aussi l'avoir été de son prédécesseur Jayavarman V (*BEFEO.*, XXVIII, p. 83, n. 1). Ces maigres données permettent-elles de décider si Hemagiri et Hemaçṛṅgagiri désignent deux monuments ou un seul ? Je ne le crois pas, mais l'inscription de Prasàt Kôk Pô semble interdire l'identification du Hemaçṛṅgagiri avec le Bàphûon.

Dans ce texte, en effet, la construction du Hemaçṛṅgagiri est associée à celle du palais de Jayendranagarī. Cette cité est mentionnée dans l'inscription de Tûol Prasàt (K 158) comme la résidence de Jayavīravarman (= Sūryavarman I) en 925 ç. (1003 A. D.). Aymonier (*Cambodge*, III, pp. 494-498) y voit un autre nom d'Aṅkor Thoṃ. Mais, à ma connaissance, cette ville ne fut jamais appelée autrement que Yaçodharapura. Les inscriptions de Tà Kèv qui datent de Sūryavarman I, la nomment Yaçodharapura, et Jayavarman VII lui-même, qui marqua toutes ses fondations de son sceau, en leur donnant un nom commençant par *Çrījaya-*, n'osa pas changer le nom de la capitale séculaire du royaume lorsqu'il la reconstruisit à la fin du XIIe siècle sous le nom de Yaçodharapura (*BEFEO.*, XXVIII, p. 89). La ville qui était en construction vers 900 ç. et où résidait Sūryavarman I en 925 ç., tout au début de son règne, alors qu'il ne s'appelait encore que Jayavīravarman, correspondrait-elle au groupe de Práḥ Khằn dans Kŏṃpŏṅ Svày qui, avec son grand bassin, ses longues levées de terre, sa pyramide de Práḥ Daṃrĕi (analogue au Phimānàkàs d'Aṅkor Thoṃ et au Pràṅ du Prasàt Thoṃ de Kòḥ Ker), donne assez l'impression d'une ville royale, et où la seule inscription découverte jusqu'ici (K 161) date précisément de Sūryavarman I ? Je me réserve de reprendre plus tard cette question, et je me contente ici de noter que le Hemaçṛṅgagiri n'étant vraisemblablement pas à Aṅkor, il ne saurait être identifié avec le Bàphûon.

Restent le Hemagiri de l'inscription de Tà Kèv et le Svarṇādri de l'inscription de Lovêk. Si le Hemagiri est identique au Hemaçṛṅgagiri, son affaire est réglée par ce qui vient d'être dit. Si c'est un monument différent, rien ni dans son nom, ni dans ce qu'en dit l'inscription n'invite à y voir le Bàphûon plutôt qu'un autre édifice. Alors que la « corne » (*çṛṅga*) du Hemaçṛṅgagiri avait à la rigueur quelques titres à faire valoir en faveur d'un rapprochement avec le faîte du Bàphûon « dont la vue, disait Tcheou Ta-kouan, est réellement impressionnante », Hemagiri = « montagne d'or » = Meru peut désigner n'importe quelle construction à terrasses ou à galeries étagées. Le peu que nous savons du Svarṇādri de l'inscription de Lovêk favorise, au contraire, son identification avec le Bàphûon.

On a vu qu'au sommet de la montagne d'or construite au milieu de la capitale, Udayādityavarman II avait installé un liṅga dans un temple d'or. Vu

sa situation, ce liṅga devait être associé au culte du Dieu-Roi s'il n'était pas l'effigie du dieu lui-même. La stèle de Práḥ Ṅòk (K 289) nous apprend que le moi subtil et invisible (*sūkṣmāntarātman*) du roi Udayādityavarman II résidait dans un liṅga d'or, auquel le général Saṅgrāma voulut offrir les richesses reçues du roi en récompense de ses victoires (*ISCC.*, XVIII, D, 27). Or cette stèle qui a pour objet de commémorer cet événement a été trouvée *au pied même du Bàphûon.*

Il y a plus. L'inscription de Lovêk appelle la montagne d'or d'Udayādityavarman II : « ornement des trois mondes », en sanskrit *trailokyatilaka.* Ce terme, dans lequel Barth n'a vu qu'une épithète, rappelle ce *vasudhātilakaṃ çilākṛtam* « ornement de la terre fait en pierre », de la grande inscription du Phimānàkàs (K 485, st. xci ; *BEFEO.*, XXV, pp. 384, 391) que M. Finot a justement soupçonné de désigner un « objet ». *Trailokyatilaka* et *Vasudhātilaka* sont tout à fait analogues aux noms de divers types de monuments décrits par les Çilpaçāstras, tels que *Avaniçekhara*, *Bhuvanatilaka*, *Bhuvanamaṇḍana*, *Kṣonīvibhūṣaṇa*, *Pṛthvītilaka* (cf. *Samarāṅganasūtradhāra*, Gaekw. O. S., XXV, chap. 30). Le *Vasudhātilaka* fait en pierre de la stèle du Phimānàkàs appartient certainement à cette nomenclature et n'est peut-être qu'un synonyme de *Pṛthvītilaka.* Quant au *Trailokyatilaka* de la stèle de Lovêk, je crois fermement qu'il faut y voir aussi un terme technique désignant un édifice d'un type déterminé, et probablement synonyme de *Bhuvanatilaka* (1). Les pràsàdas énumérés par le *Samarāṅganasūtradhāra*, parmi lesquels se trouvent le Bhuvanatilaka et le Pṛthvītilaka, ont tous pour caractères communs l'existence de galeries concentriques avec une construction centrale reposant sur quatre piliers et pouvant comporter un nombre d'étages allant jusqu'à seize (dans le cas du Kṣonīvibhūṣaṇa). *Or le plan du Bàphûon appartient nettement à ce type architectural.* Les présomptions en faveur de l'identification du Svarṇādri d'Udayādityavarman II avec le Bàphûon sont donc très fortes, et si les textes nous faisaient connaître le nombre d'étages que comportait le pavillon supérieur, construit probablement en matériaux légers, nous pourrions nous représenter en imagination avec une certaine précision l'aspect de cette « tour de cuivre » dont la vue impressionnait Tcheou Ta-kouan.

---

(1) Un esprit ingénieux pourrait même être tenté d'expliquer le nom *Bàphûon* par *Braḥ Bhuvana(tilaka)* et de retrouver *Braḥ Pṛthvī(tilaka)* dans le nom du *Práḥ Pithu* qui correspondrait peut-être alors au *Vasudhātilaka* de la stèle du Phimānàkàs. On notera que les deux autres grands monuments d'Aṅkor Thom portent aussi des noms désignant des types d'édifices : *Bàyon* = *Vaijayanta*, *Phimānàkàs* = *Vimānākāça* (avec les deux termes du composé *Ākāça-vimāna* inversés suivant les règles de la syntaxe cambodgienne).

QUELQUES POINTS DE COMPARAISON

FOURNIS PAR

LA CHINE PROTOHISTORIQUE

Les haches à tenon indochinoises et les *ko*. — Les poignards de Binh-ca (Tonkin). — Les poteries au panier. — Les anneaux de jade. — Comparaisons avec l'art de l'âge du Fer au Caucase.

par ETIENNE PATTE

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Poitiers.

Les haches à tenon indochinoises. — En prenant connaissance du superbe livre publié en 1929 par M. Osvald SIRÉN, professeur à l'Université et conservateur au Musée de Stockholm (*Histoire des arts anciens de la Chine : la période préhistorique; l'époque Tcheou; l'époque Tch'ou et Ts'in*), j'ai été très intéressé par la reproduction d'un objet en jade fixé dans un manche de bronze incrusté de turquoise (pl. 17, fig. A = fig. 1). Cet objet de la collection David Weill est attribué à l'époque Yin, époque allant de 1401 à 1122 avant J.-C. et caractérisée par ses vases de bronze très décorés et par l'existence d'une écriture pictographique ; il est figuré sous le nom de *ko*. La pièce de jade possède un tranchant à peine évasé et un talon rétréci légèrement, mais très nettement en forme de tenon : elle est donc absolument comparable aux haches à tenon classiques de l'Indochine.

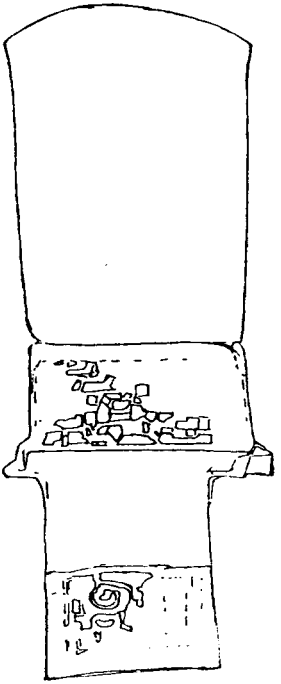


Fig. 1. — *Ko* EN JADE A MANCHE DE BRONZE.

Je ne veux pas voir dans ce rapprochement un moyen de dater le soi-disant néolithique indochinois, car la Chine est le pays des survivances, mais il y a là une comparaison intéressante quant à l'emploi ou la valeur rituelle de certaines haches indochinoises et à leur emmanchement.

La pièce figurée par M. Osvald Sirén a un manche en bronze ayant lui-même la forme d'un tenon avec courte garde transversale, de sorte qu'elle prend la forme d'un poignard dont la lame serait rectangulaire au lieu d'être pointue; mais il faut remarquer que la moitié du tenon du manche située contre la garde est dépourvue d'incrustations ; ce manche n'apparaît donc que comme une gaine d'emmanchement très perfectionnée, rappelant un peu certaines gaines de hache de nos stations lacustres d'Occident.

En réalité, ce jade ne mérite peut-être que, par extension, le nom de *ko* ; de toute façon, certaines pièces forment la transition entre lui et les vrais *ko* ; le couteau de jade à manche de bronze orné (pl. 18, fig. B (1) = fig. 2) et le *ko* en bronze à lame triangu-

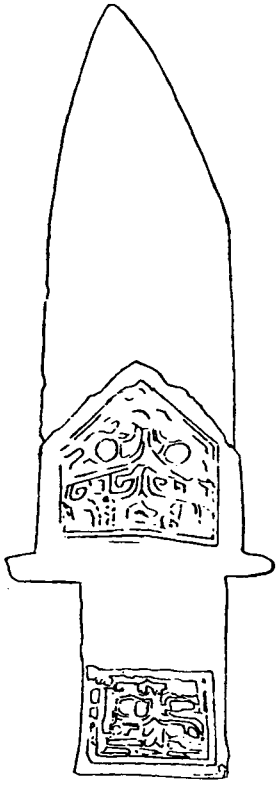


Fig. 2. — Couteau de jade a manche de bronze.

laire et à incrustations de turquoise (pl. 18, fig. C (1) = fig. 3) sont significatifs à cet égard ; il est remarquable que l'ornementation est absente de la même partie du tenon que sur la pièce précédente, ce qui indique bien un emploi ou un emmanchement analogue (2).

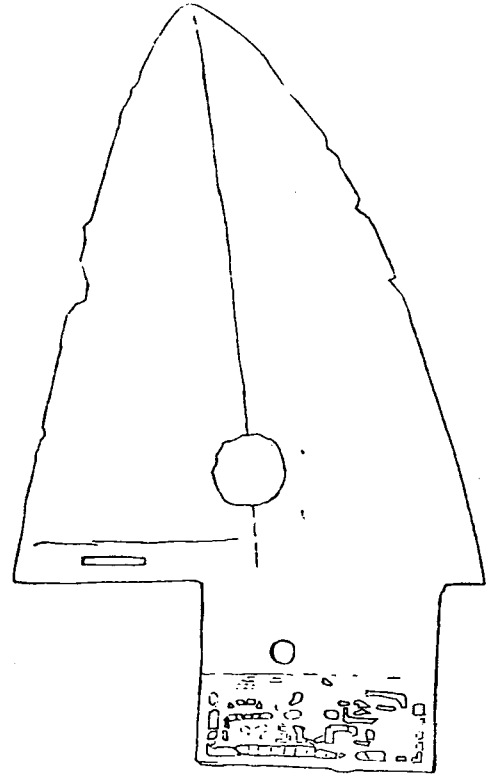


Fig. 3. — *Ko* en bronze.

(1) Epoque Yin.

(2) Comparer, à ce sujet, la hache de bronze figurée par M. A. de Mortillet (1913, fig. 2).

Jacques de Morgan (1927, p. 227, fig. 223, n° 3) a figuré, malheureusement sans référence, une pièce très instructive. Ce *ko* forme le chaînon intermédiaire parfait entre les pièces B et C de la planche 18 de M. Sirén ; et, bien plus, elle montre que le soi-disant poignard B peut aussi bien être et est un *ko*. L'ornementation est, en effet, répartie de la même façon sur les deux bronzes qui ont exactement la même forme générale : or le trou pratiqué dans la soie du bronze de Jacques de Morgan ne laisse pas de doute sur l'attribution de cet objet à la classe des *ko*.

Voici d'après M. Osvald Sirén ce qu'il faut entendre par *ko* : c'est (p. 62) essentiellement une hache ou un poignard fixé perpendiculairement sur une longue hampe, c'est une *hache-hallebarde*.

Le *ko* n'est d'ailleurs spécial ni à la Chine, ni à l'époque Yin. Dans les sépultures Tcheou, on trouve des hachettes-hallebardes qu'on fixait à de longs manches en bois (p. 50) ; ces *ko*, munis d'une mèche et d'une sorte de garde, sont parfois décorés à la base (pl. 57) (1). M. Osvald Sirén fait remarquer qu'on ne peut pas leur assigner une date exacte, car leur usage fut courant en Chine dès une époque reculée.

Notre ami, M. Vayson (fig. 3-4), a figuré un certain nombre de *ko* appartenant à diverses époques. L'Annam et le Laos ont fourni un certain nombre de *ko*, très simples et sans ornements, il en est figuré dans les comptes rendus de la *Mission Pavie* ; M. Vayson (fig. 1) en a représenté un provenant, dit-on, de la Chaîne annamitique. Dès 1882, John Evans en a figuré un exemplaire de Chine (p. 284, fig. 330) (2). Pavie a signalé une pièce de cette forme emmanchée en poignard, mais il s'agit d'une pièce emmanchée par les Laotiens actuels. M. André d'Argence, professeur honoraire, à qui toutes les questions extrême-orientales sont si familières, a bien voulu me signaler autrefois la ressemblance avec le kris malais. M. Mansuy (1928, p. 18) les a comparés, avec doute, à des faucilles.

Souvent le manche peut convenir à un poignard, mais il peut alors convenir aussi bien à une hallebarde. Il est d'autres cas où l'objet n'a pu servir que de hallebarde, il en est ainsi pour une très belle pièce de la collection C. T. Loo et Cie figurée par M. Sirén (pl. 95, fig. B = fig. 4) ; la présence d'une douille ne laisse aucun doute à cet égard ; cette pièce est à retenir à cause de sa forme et de son extrémité postérieure tourmentée et richement ornée tenant la place du tenon des autres hallebardes et des prétendus poignards. Il est cependant possible que certains *ko* soient de vrais poignards. Le *ko*, orné de dragons, auquel nous faisons allusion, date probablement de l'époque Ts'in, c'est-à-dire de 255 à 206 avant J.-C.

---

(1) Les 3 *ko* de la planche 57 ont été figurés par M. Vayson, *L'étamage des armes de bronze en Chine* (L'Anthropologie, 1924, p. 507, fig. 9).

(2) Voir également de Morgan, 1927, fig. 223, n° 6.

Ainsi que je l'ai déjà écrit (1923, p. 13), il y a lieu de conserver le nom de hache pour les pièces à tenon d'Indochine. Cependant, comme M. Parmentier, j'avais été amené à comparer certaines haches en pierre d'Indochine à des

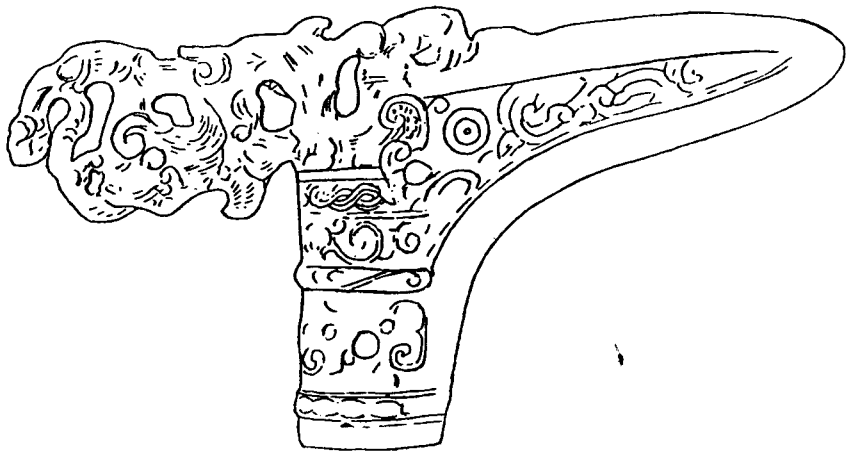


Fig. 4. — *Ko* orné de dragons.

outils aratoires. Deniker, dans son traité classique sur les races humaines, avait déjà signalé leur ressemblance avec les houes des Nagas. On peut signaler aussi à titre de comparaison, les « palstaves » ou « paalstab », sortes de bèches étroites encore en usage en Islande. John Evans (1882, p. 77, fig. 48 et 49) en a figuré deux ; l'une a une armature comparable à la hache classique d'Indochine, l'autre peut être rapprochée de certaines haches de pierre sans tenon et très allongées du Laos ou encore des très grandes pièces à tenon figurées par M. Mansuy (1925, pl. VII) ; j'ai toujours pensé que ces dernières pièces ayant une trentaine de centimètres de long, étaient des instruments aratoires, peut-être utilisés comme les socs de charrue de l'ancienne Egypte.

J'ai vu, en Espagne, près de la frontière portugaise, à la Frageneda, aux mines de cassitérite, un fer à tenon sans trou, mais emmanché ingénieusement à l'aide d'une bride, à la façon d'une sorte de binette.

Toutes ces comparaisons montrent qu'il est difficile de trouver le mode ou, mieux, les modes d'emploi de ces différents objets de pierre (1) à propos de la comparaison de ces haches avec certains *ko* ; il faut rappeler que l'idée de la hache à tenon n'est pas spéciale à l'Indochine et aux régions voisines. En dehors de l'Indochine, de la Birmanie, de l'Inde où elle est

(1) A propos des paalstab, John Evans écrit (p. 78) que ce mot désignait autrefois en Scandinavie et en Islande, une arme destinée à fracasser les boucliers des ennemis.

sporadique, de la Malaisie où elle est douteuse (1), et d'autres points que j'ai rappelés en 1923 (p. 28), on trouve des haches à tenon un peu partout, dans les stations lacustres (par martelage), en Scandinavie (Sven Nilsson, 1868, p. 92, pl. VIII, fig. 164), en Lithuanie (Aspelin, 1874, p. 285, fig. 2). Aspelin (ibid., p. 287, fig. 11) et Morlot (1868, p. 40, fig. 24) ont décrit l'un de Finlande, l'autre du Mecklembourg, deux haches à tenon presque identiques ; le nom de « coin à manche » leur a été donné, ce sont des outils pouvant atteindre 38 cm. (chiffre comparable à celui des grandes pièces indochinoises) ; ils sont signalés, quoique assez rares, au Danemark et dans le Nord de l'Allemagne. Ces haches, à tenon de type très spécial, caractérisent donc une province baltique : Scanie, Danemark, Mecklembourg, Lithuanie, Finlande.

John Evans (1878) a figuré des haches comparables, à extrémité rétrécie tendant au tenon : une hache taillée de Lakenheath (Suffolk) (p. 93-94, fig. 38) ; — une hache polie de Cottenham (comté de Cambridge) (fig. 80 et p. 129) ; Evans dit en avoir vu une semblable de Carnac ; — une hache polie, courte et à extrémité légèrement rétrécie en soie (fig. 79 et p. 129) de Daviot (Inverness) ; — une hache polie évasée, d'un type différent, de Malton (Yorkshire) (p. 131, fig. 81) ; il y en aurait une semblable de Rhénanie, au Musée de Bonn. Il signale des haches à tranchant évasé, de la Caroline du Sud (p. 131).

A Suse, comme je l'ai rappelé en 1923, on a signalé depuis longtemps des haches à tenon d'un type très spécial. M. de Mecquenem vient d'en figurer, d'un type différent (1930, p. 228, fig. 3) ; il s'agit de « haches spatuliformes » faites de gros galets du fleuve, choisis à cause de leur forme plus ou moins adaptée. En réalité, toutes ces haches ne sont comparables qu'à certaines formes indochinoises et justement aux moins typiques.

Le jade emmanché figuré par M. Osvald Sirén doit, au contraire, être comparé aux « haches » de la région indochinoise ; malheureusement, si la comparaison est intéressante au point de vue des relations entre peuples, elle n'éclaire que peu le problème de l'âge et de l'usage soit du *ko*, soit des haches à tenon.

Il faut d'ailleurs se méfier d'une chose : en Chine et en Indochine comme naguère en Europe, les haches en pierre sont considérées comme des pierres de tonnerre (John Evans, 1878, p. 61) et aux Indes, il y a un culte des haches polies, celles-ci étant placées au pied des idoles ou constituant elles-mêmes des idoles (ibid., p. 61). En devenant objets cultuels ou cérémoniels, ces objets ont pu changer de signification et persister.

---

(1) D'après Evans (Ivor) (C. R. dans l'*Anthropologie*, 1928, p. 188), il y en a une de provenance inconnue au Musée de Taiping. Il faut prendre garde aux échanges modernes. Pineau (A. F. A. S., 1892, p. 261) a signalé une hache du Tonkin colportée par un coolie.

Il suffit de rappeler le cas des haches cérémonielles ou symboliques, bien connues, de Tahiti et de l'archipel de Cook, haches au manche pyramidal et ajouré, et absolument inutilisables, possédant d'ailleurs un tenon comme les haches indochinoises.

En particulier, voici ce qu'écrit M. Osvald Sirén (pp. 61-62) au sujet de certains jades rituels dits *kouei*, nom qui a servi à désigner des objets assez différents par la forme et par l'usage : « A l'origine, il se peut que le *kouei*... fût un objet « en forme de marteau » symbolisant le pouvoir souverain, mais ceux qui nous sont parvenus sont plutôt en forme de ciseau : ce sont des plaques rectangulaires terminées par une pointe ou un tranchant droit ou incurvé... » L'empereur portant le *ta kouei* (tablette majeure) à la ceinture et le *tchen kouei* (tablette de puissance) dans les mains, offrait, les matins de printemps, des sacrifices au Soleil. L'empereur accordait aussi des *kouei* aux princes comme insigne de leur rang.

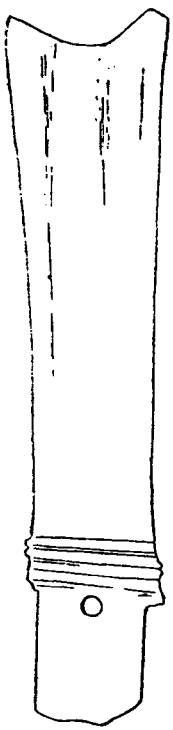


Fig. 5. — *Kouei* EN JADE.

Les termes de *ko* et de *kouei* sont, en réalité, assez élastiques et certains objets de jade sont aussi bien l'un que l'autre. Certains *kouei* sont des jades en forme de *ko* (SIRÉN, 1929, pl. 72, fig. A = fig. 5). Lorsque leur matière est le jade, ce sont des objets rituels.

De toute façon, le rapprochement est intéressant ; et il m'amène d'ailleurs à un autre.

On trouve aux alentours du Delta tonkinois des haches polies percées d'un trou d'axe perpendiculaire à leur aplatissement et différemment situé suivant les pièces, placé par exemple dans un angle de l'extrémité tranchante. Il y a même parfois plusieurs trous. J'en ai vu des exemples au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et dans la collection d'Argence. Un rapprochement peut être tenté avec des haches en bronze à trou central figurées par Adrien de Mortillet (1913, p. 405, fig. 1 et 2 ; cf. VAYSON, 1924, fig. 7). Il est remarquable que ces haches chinoises en bronze ont la forme des haches classiques d'Indochine. M. de Mortillet a fourni, à ce propos, des comparaisons archéologiques. On connaît des haches en pierre polie à tenon et à trou rond de l'Amérique du Nord, spécialement du Sud et du Sud-Est des Etats-Unis, des haches en pierre, cuivre ou bronze, ainsi percées de l'Equateur, de Bolivie, du Pérou.

Le *ko* en bronze à large lame triangulaire, dont j'ai déjà parlé (SIRÉN, pl. 18, fig. 6), permet une comparaison intéressante avec des pièces rares, mais qui ne paraissent pas exceptionnelles et dont je ne connais d'exemples que de Cochinchine. M. Holbé en a figuré une longue de 17 centimètres (HOLBÉ, fig. 25 = fig. 6). Une pièce tout à fait comparable, rapportée par

le C^el^ Grossin, peut se voir au Musée de St-Germain, salle de Mars (fig. 7) ; elle provient de l'île Cù-lao Ruà. Ces pièces à tenon rectangulaire ou carré, à lame large et lancéolée, doivent être comparées au *ko* malgré la disposition légèrement récurrente de leurs ailes latérales ou épaulements.

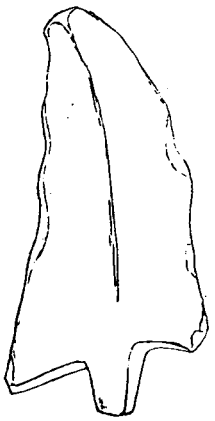


Fig. 6. — Hache.

Cette disposition pourrait tendre à s'opposer à la comparaison ; en effet, d'après la répartition de l'ornementation, le *ko* triangulaire en bronze était certainement emmanché, l'axe de la pointe perpendiculaire au manche ; or la disposition récurrente des talons des 2 pièces en pierre est comparable à celle qui s'observe chez certains objets (fig. 8) (1) qui, d'après la forme de leur tranchant et de leur talon, étaient vraisemblablement des bèches, leur axe prolongeant le manche ; mais il se peut que celui-ci ait été coudé et que ces outils aient été emmanchés comme des binettes. Il s'agit, en réalité, de deux types différents et la faible récurrence peu accentuée des objets recueillis par Holbé et par Grossin, permet d'envisager deux modes d'utilisation avec manche dans le plan d'aplatissement, soit que ce manche ait été perpendiculaire à l'axe de la pointe, soit qu'il ait été situé dans son prolongement.

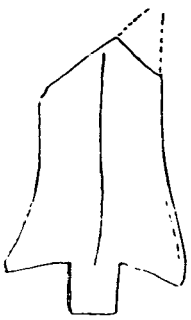


Fig. 7. — Hache.

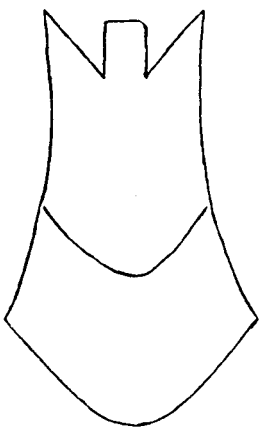


Fig. 8. — Hache.

Les magnifiques *ko* décrits par M. Osvald Sirén, sont, de toute évidence, des objets cérémoniels ; ces objets sont-ils toujours dérivés de prototypes ayant servi d'armes ? Il ne faut pas oublier que les Chinois, comme les Annamites, ont l'esprit fort peu militaire et que bien des rites mi-politiques, mi-religieux sont en rapport avec l'agriculture. Rappelons-nous que l'empereur de Chine semait tous les ans 5 céréales dont le riz et le blé, et qu'une cérémonie rituelle de printemps, analogue, manifestement inspirée par la Chine, a lieu encore à la cour d'Annam (2). Les *ko* (?) en pierre de Cochinchine peuvent avoir servi d'outils agricoles, par exemple à travailler dans la boue des rizières. Je ne fais que signaler une possibilité, car ils peuvent très bien avoir servi d'armes.

(1) Croquis pris au Musée de Nantes ; Cochinchine (d. p. M. de Laprade).

(2) Faits rappelés par Jean Brunhes (1925, pp. 305 et 329).

Je propose pour ces curieux instruments lancéolés le nom de *ko en pierre* ; le terme n'est peut-être pas très exact, mais il est aussi convenable que celui de « hache » lorsqu'il est appliqué à divers instruments en pierre.

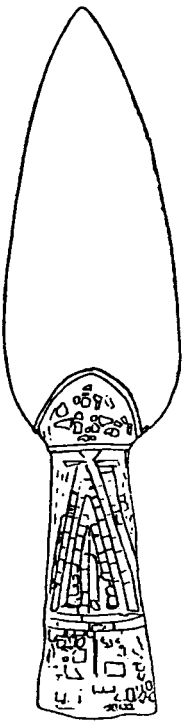


Fig. 9. — Poignard en jade a manche de bronze.

Les poignards de Binh-ca. — M. Osvald Sirén figure également un poignard en jade à manche de bronze incrusté de turquoise (pl. 17, fig. B = fig. 9) ; je ne puis m'empêcher de le rapprocher, sans pouvoir faire plus, des « pointes de lances ou de sagaies (?) en schiste (1) provenant de Binh-ca (Tonkin, aux environs de Tuyên-quang) et signalées par M. Mansuy (1920, pl. IV, fig. 4, 5, 6). Ces pointes sont minces, assez acérées, de section losangique ; deux d'entre d'elles ont le talon brisé, l'autre a le talon en partie conservé ; leur longueur est variable ; la plus grande, brisée, atteint encore 115 millimètres.

Le poignard de jade est attribué à l'époque Yin. M. Mansuy (1924, p. 29) a rappelé l'existence des pointes de Binh-ca à propos d'objets de Mandchourie méridionale signalés par Torii.

La poterie au panier. — M. Sirén représente des vases de l'époque Tcheou (1134 à 255 av. J.-C.) ornés du « dessin de natte » (*mat pattern*) et faits à la main. Il s'agit, à mon avis, de poterie au panier ou d'une copie de poterie au panier ; je me refuse à admettre l'explication avancée par M. Andersson : recherche d'une meilleure surface de chauffe.

Les formes sont variées, il y a des tripodes (*li*), etc. (pl. 28). J'ai précédemment signalé la ressemblance des poteries actuellement fabriquées à Nhommalat (Laos) et de celles trouvées par les RR. PP. de Pirey dans les dunes de

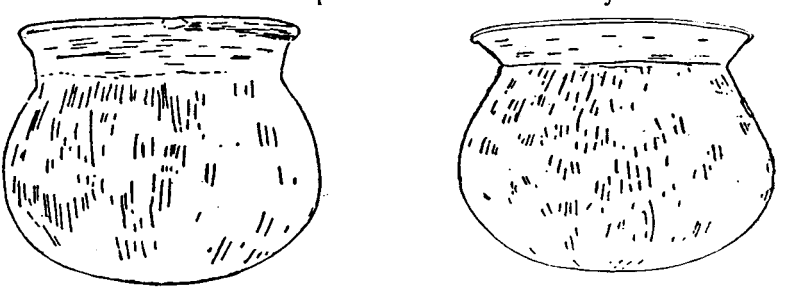


Fig. 10. — Poterie de Nhommalath.

(1) M. Andersson a signalé, du Honan, des pointes de flèche en schiste (Teilhard de Chardin, 1926, p. 48). Il est curieux de constater que, pour les objets de schiste, nous trouvons encore des points de comparaison dans la région de la Baltique (Schetelig, 1926, p. 31-34) ; mais l'on ne peut étayer aucune hypothèse sur ces faits de convergence, dus à la matière première.

Tam-toà près Đồng-hới (PATTE, 1925, pl. VI, fig. 1-3) ; j'ai eu le tort d'indiquer les premières comme préparées à l'aide du procédé au panier. M. Cœdès, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, veut bien me signaler que les poteries de Nhommalat sont faites à l'aide d'un tour primitif, que les stries, donnant l'apparence d'empreintes de panier, sont obtenues, avant cuisson, à l'aide d'une spatule striée et du support de base lui-même ; il s'agit donc d'une imitation de poterie au panier ; il y a encore, jusqu'à un certain point, survivance (1) et il n'est pas inutile de figurer des types actuels du Laos, d'après des photographies communiquées aimablement par M. Fromaget (fig. 10). Les anciennes poteries au panier de Tam-toà et les imitations actuelles du Laos méritent d'être rapprochées des produits protohistoriques chinois.

Les anneaux de jade. — M. Sirén présente des anneaux de jade rituels dits *pi* (pl. 69 et 70) ; les uns sont fermés, les autres interrompus le long d'un rayon (pl. 70, B ; coll. Gieseler). Ils ne sont que provisoirement attribués à l'époque Tcheou, car la forme est restée immuable à travers les siècles (p. 59-62), ce qui est logique pour une forme aussi élémentaire. Ces anneaux sont bien connus des préhistoriens en raison des comparaisons et rapprochements que l'on a tentés pour les anneaux trouvés dans les sépultures énéolithiques d'Occident (Morbihan, etc.) (2). Ces anneaux rentrent dans la catégorie des inventions que j'appelle *conceptions élémentaires*. Il faut observer des associations et mieux des *combinaisons de conceptions élémentaires* pour se permettre des rapprochements. Mais il est intéressant pour nous de savoir (p. 60) que les grands anneaux plats dits *pi* ont été, à l'origine, des emblèmes du Soleil ou du Ciel, donc aussi de l'Empereur. Il est à remarquer également que le rayon intérieur doit être inférieur ou au plus égal à la moitié du rayon extérieur ; si les proportions diffèrent, ce sont des *yuan* ou des *hou*, non plus des *pi*, et le sens varie. Que ceci nous mette en garde contre les comparaisons trop généralisées. L'empereur donnait des *pi* aux princes pour qu'ils les portent. Dans les sépultures, il semble que les *pi* soient placés sur la poitrine ou sous le dos. M. Sirén signale des *pi* dans une sépulture coréenne du IIIe siècle.

On connaît de semblables anneaux de Samrong Sen (Cambodge) (3). M. Mansuy et M. Chauvet, entre autres, en ont figuré ; les exemplaires figurés par M. Chauvet et par M. Mansuy (1923, p. 6, pl. IV) ne répondent pas à la définition des *pi*.

---

(1) Cette survivance d'une ornementation imitant les empreintes de panier est un fait banal signalé ailleurs en ethnographie (cf. en particulier : BREUIL, 1926, p. 369).

(2) Cf. Bibliographie *in* DÉCHELETTE, 1908 (*Manuel...*, pp. 520-523) ; CHAUVET, 1927, p. 296 ; CAPITAN, 1909.

(3) Mlle Colani (1928) en a découvert également à Chợ Gành, etc.

Comparaison avec l'âge du Fer au Caucase. — Deux plaques de bronze de la collection Oppenheim (SIRÉN, 1929, pl. 62 = fig. 11) sont en forme d'animaux assis, les membres sont grêles, de largeur presque uniforme, les gueules ont un aspect très spécial, et je ne puis m'empêcher de songer, en les voyant, aux gravures sur ceintures de bronze, représentant soit des quadrupèdes soit des hommes, appartenant à l'âge du Fer et provenant d'Akthala dans le massif du Lelwar (DE MORGAN, 1927, p. 296-297, fig. 296-297 ; DE MORGAN, 1921, p. 236, fig. 131). Il y a aussi une certaine ressemblance avec des figurations des sépultures de Koban (Ossétie) (DE MORGAN, 1927, p. 315, fig. 320, p. 323, fig. 230 ; DE MORGAN, 1926, p. 235, fig. 130) ainsi qu'avec deux animaux affrontés (DE MORGAN, 1927, p. 329, fig. 338, d'après CHANTRE).

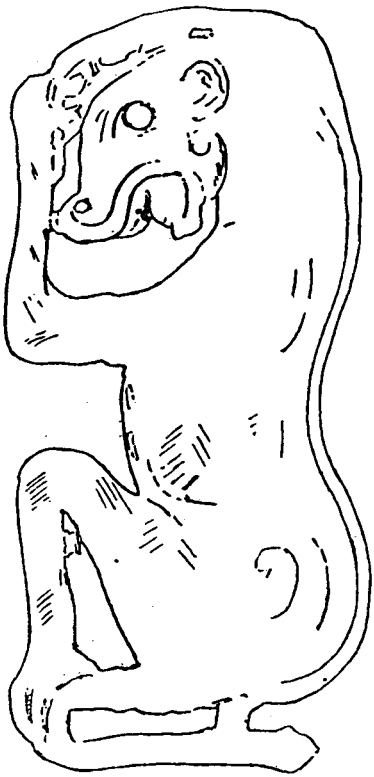


Fig. 11. — PLAQUE DE BRONZE.

Ce n'est pas la première fois que ces découvertes du Caucase se prêtent à des comparaisons avec des pays plus ou moins éloignés. Chantre (1880, p. 837) comparait les trouvailles de Koban à celles de Hallstatt, de Villanova et de Bismentova en Haute-Lombardie. Déchelette (1910, p. 65) reconnaît que, en particulier, des plaques de ceinturon gravées et même ornées d'émaux champlevés à figures d'animaux, peuvent avoir été inspirées par l'art oriental (Perse, Chaldée) et qu'il y a des affinités manifestes avec l'Europe centrale, affinités dont l'origine serait égéenne. Celles-ci s'expliqueraient par des influences d'origine commune, suivies de dégénérescence (p. 525). Quant aux émaux des plaques de ceinturon, ils correspondraient, par leur composition, à ceux d'Egypte et d'Assyrie. La prolongation du rayonnement de la culture assyrienne jusqu'au VIIIe et VIIe siècle est d'ailleurs démontrée par la découverte de cunéiformes dans la vallée de l'Araxe. De Morgan (p. 329), à propos des animaux affrontés de Koban, a remarqué qu'il s'agit d'une conception non indigène et que l'idée, sinon l'objet, était venue de Chaldée, d'Assyrie ou de Phénicie.

On a, d'autre part, trouvé à Koban un scarabée phénicien (?) et de l'ombre balte ; le commerce se faisait donc dans différentes directions. Aussi les analogies relevées plus haut entre le Lelwar et l'Ossétie sont-elles très naturelles ; d'ailleurs, de Morgan avait déjà écrit (p. 327) que les gravures

d'animaux d'Osséthie rappellent beaucoup celles du Lelwar. Cet auteur avait également attiré l'attention sur les relations entre le Lelwar et la région du Tigre et en avait donné des preuves (p. 330). De Morgan a admis aussi les analogies entre les civilisations de Hallstatt, d'Arménie et d'Osséthie (1921, p. 142) et considéré (ibid., p. 237) comme possibles des relations commerciales avec la région de l'Altaï, ceci, d'une part, d'après des découvertes récentes en Sibérie, d'autre part, d'après celles de vases zoomorphes et de certaines ciselures en Osséthie.

Nous sommes donc amenés à des comparaisons avec des manifestations artistiques contemporaines de la civilisation hallstattienne d'Europe ; or, les bronzes chinois, qui nous intéressent, datent de l'époque Tcheou, époque qui a duré de 1134 à 255 av. J.-C ; on ne peut pas rêver une coïncidence plus parfaite.

Les relations entre la Chine et l'Occident ou le proche Orient remonteraient d'après les découvertes récentes d'Arne, d'Andersson, à l'âge du bronze (civilisations de Suse ou d'Anau). Des relations à l'âge du fer ont été pressenties depuis longtemps ; Paléologue (1887-1910, p. 102) a signalé des influences chaldéennes ; Mou wang (1001 à 946), empereur appartenant justement à la dynastie Tcheou, fit un voyage dans les contrées de l'Occident de la Chine ; il ramena des ouvriers et des architectes, le pays n'est malheureusement pas précisé, Médie, Chaldée, Assyrie, Susiane, Chaldée ? Paléologue s'est donc cru autorisé à comparer certains monuments chinois dit *taï* (p. 103) avec les grandes tours à 7 étages et à escaliers extérieurs de Chaldée et d'Assyrie (1).

Dans ces conditions, le rapprochement entre les bronzes chinois et les gravures du Caucase n'a rien d'extraordinaire (2). On ignore quelles sont les relations entre les civilisations de Hallstatt et de Koban ; de Morgan (1921, p. 234) a suggéré que les tombes d'Osséthie seraient les témoins du passage

---

(1) Dussaud (1914, p. 214) a considéré comme superficiels les rapprochements entre l'art mycénien et celui d'Extrême-Orient ; le meilleur avait trait à la représentation du « galop volant ». Le « galop volant » se retrouve bien à l'âge du fer en Osséthie (DE MORGAN, 1027, fig. 336, n° 13) ; mais n'est-il pas téméraire de comparer le cheval de Koban et le griffon de Mycènes (DUSSAUD, fig. 154) ? Le « galop volant » est une *conception élémentaire* capable, comme toutes, de germer n'importe où, en tout temps, chez les Magdaléniens de Saint-Marcel (Indre) par exemple.

(2) On a déjà cherché à expliquer l'ornementation des bronzes chinois archaïques, par une dérivation du Proche-Orient. Rostowtzeff, cité par Andersson (1925, p. 31), pense que certains types n'ont pas été inventés en Chine, mais qu'il s'agit des types favoris de l'art assyro-babylonien qui les aurait tenus lui-même de l'art sumérien ; il serait impossible de supposer que des créations aussi particulières aient été inventées indépendamment par les Sumériens et, plus tard, par les Chinois. Le rapprochement proposé aujourd'hui a le gros mérite de respecter les synchronismes.

des Hallstattiens au travers du Grand Caucase ; elles dateraient de l'époque où les Aryens, dans leur marche lente vers l'Occident, seraient entrés en possession du fer (1927, p. 338). De Morgan considérait ceci comme une pure hypothèse et il écrivait : « Ce que nous venons de voir élargit singulièrement le champ de cette civilisation (hallstattienne), mais ne donne pas la solution quant à son origine » (*ibid.*, p. 338). Après avoir fait le rapprochement entre les gravures du Caucase et de Chine, je fais mienne la phrase précédente ; il faut, d'ailleurs, être réservé quant au rapprochement lui-même ; les convergences sont aussi, sinon plus, courantes en art qu'en zoologie, et il se peut que les deux productions artistiques n'aient rien de plus en commun que le canard et le *Trachodon*, reptile crétacé à bec de canard.

M. Osvald Sirén signale une convergence ou une ressemblance très curieuse entre les *tao-t'ie* chinois de l'époque Yin et certaines images de têtes démoniaques ou bestiales appartenant à des monuments de l'Amérique centrale, stèles, mosaïques, poteries du Guatemala, de l'Honduras, du Mexique, monuments attribués, les uns à l'art maya, les autres à l'art zapotèque et aztèque (pl. 21). Les analogies sont frappantes, à tel point que l'on ne sait si elles sont un appel à l'audace ou à la prudence (1), audace dans le cas particulier, prudence en général.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, par un exemple, la complexité des problèmes relatifs aux influences artistiques. D'après plusieurs archéologues, Pottier, Salomon Reinach, etc., il faut rechercher en Perse, en Assyrie, en Susiane, l'origine de certains motifs de la décoration mérovingienne (2). Ainsi que l'a parfaitement exposé Salomon Reinach (1921, p. 290-292 ; 1922, p. 106), la décoration mérovingienne qui rappelle plus celle de l'ancienne Gaule que celle de la Gaule romaine, ne doit des affinités avec Byzance qu'à une communauté d'origine ; l'art barbare, comme l'art byzantin, a été influencé par la civilisation gothique de la Mer Noire et celle de la Perse des Sassanides, le courant s'étant propagé vers l'Europe par l'Arménie et le Caucase. Certains caractères de l'art mérovingien se retrouvent d'ailleurs, plus anciennement, parmi des objets de Hallstatt et du Caucase (Koban).

Justement, un bijou mérovingien de la nécropole de Lavoye (Meuse) (Musée de St-Germain, n° 57274 ; Reinach, 1921, fig. 170) se trouve présenter un certain air de parenté avec le bronze chinois étudié ; celle-ci ne serait donc pas fortuite ; elle s'expliquerait par l'influence prolongée d'un même foyer.

---

(1) Pour la bibliographie, voir, outre S. Reinach, Chauvet, 1907, et Morin-Jean, p. 118 et 119.

(2) Sur l'origine mongolique des Américains, voir, en particulier : Licent et Teilhard in *L'Anthropologie*, 1925, p. 63, à propos d'instruments agricoles. — Voir plus haut les comparaisons avec l'Extrême-Orient fournies par les haches américaines à tenon et à perforation. Voir enfin Rivet, 1925, p 295.

En résumé, la difficulté rencontrée dans la désignation des objets par suite de la variété d'usages ou de sens des pièces en apparence voisines, difficulté se trouvant par suite dans les rapprochements, doit être méditée par les préhistoriens. Le cas des anneaux-disques est typique à cet égard. Mais il n'est pas moins vrai que la protohistoire chinoise nous a amené à des rapprochements avec le Caucase d'une part, avec l'Indochine d'autre part ; ces derniers sont les plus fermes, ils ont trait aux haches à tenon, aux *ko* en pierre de Cochinchine, à la poterie au panier, aux anneaux de jade. Plusieurs des faits comparés débordent d'ailleurs du domaine de la Chine, de l'Indochine et du Caucase. Les comparaisons suggérées par les belles planches du travail d'Osvald Sirén n'amènent pas toujours à de fermes conclusions, elles méritaient néanmoins d'être enregistrées ; elles peuvent devenir fertiles en conséquences.

C'est pour moi un devoir que de remercier M. Osvald Sirén qui a bien voulu m'autoriser à reproduire au trait quelques-unes des magnifiques photographies qui illustrent son mémoire.

Ouvrages cités.

Andersson (J. G.), 1925. *Preliminary report on archaeological research in Kansu* (Mem. of the Geolog. Survey of China, Series A, n° 5, juin 1925).

Aspelin (J. R.), 1874. *Sur l'âge de la pierre des régions finno-ougriennes* (Cong. intern. d'Anthrop. et d'Archéol. préhist., Stockholm, 1874).

Breuil (H.), 1926. *Les origines de l'art décoratif* (Journal de Psychologie normale et pathologique, Paris, Alcan, 1926).

Brunhes (Jean), 1925. *La géographie humaine*, 3e édit. (Paris, Alcan).

Capitan (Louis), 1909. *Les grands anneaux de poitrine des anciens Mexicains. Comparaison avec les anneaux similaires japonais, océaniens et préhistoriques de la Gaule* (XVIe Congr. intern. des Américanistes, Vienne, 1909, p. 103-106).

Chauvet, 1907. *Une fibule barbare en forme d'oiseau* (Bull. Soc. arch. et hist. de la Charente, séance du 12 décembre 1906).

Colani (Madeleine), 1928. *Notice sur la préhistoire du Tonkin.* I, *Deux petits ateliers* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XVII, fasc. 1, Hanoï, 1928).

Evans (John), 1878. *Les âges de la pierre, instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne* (trad. franç., Paris, 1878).

Evans (John), 1882. *L'âge du Bronze, instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (trad. franç., Paris, 1882).

Mansuy (H.), 1920. *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine.* II. *Gisements préhistoriques des environs de Lang-Son et de Tuyen-Quang, Tonkin.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. VII, fasc. 2, Hanoï, 1920).

Mansuy (H.), 1923. *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine.* III. *Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement*

préhistorique de Somrong Sen (Cambodge), suivi d'un *Résumé de l'état de nos connaissances sur la Préhistoire et sur l'Ethnologie des races anciennes dans l'Extrême-Orient méridional* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. X, fasc. 1 ; Hanoï, 1923.)

MANSUY (H.), 1925. *Contribution...* VI. *Note sur deux instruments en pierre polie provenant de l'île de Tré (Annam).* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 2, Hanoï, 1925).

MECQUENEM (R. DE), 1930. *Outillage préhistorique d'un nouveau sondage profond dans l'Acropole de Suse* (Anthropol., 1930, p. 225 sqq.).

MORGAN (Jacques DE), 1925-1926-1927. *La préhistoire orientale* (ouvrage posthume publié par Louis GERMAIN, Paris).

MORIN (Jean), 1908. *Archéologie de la Gaule et des pays circumvoisins.* Paris, Alcan, 1908.

MORLOT (A.), 1868. *L'archéologie du Mecklembourg, d'après les travaux du Dr. Lisch, comparée à celle de l'Europe centrale.* 1ère partie. *Âge de la pierre* (Zurich, 1868).

MORTILLET (Adrien DE), 1913. *L'Age du bronze en Chine* (Rev. anthr., 1913, p. 397 sqq.).

NILSSON (Sven), 1868. *Les habitants primitifs de la Scandinavie* (traduction française).

PALÉOLOGUE (M.), 1887-1910. *L'art chinois.* Paris, Quantin (1887, Bibl. de l'enseignement des beaux-arts).

PATTE (E.), 1923. *Notes sur le préhistorique indochinois.* I. Résultats des fouilles de la grotte sépulcrale néolithique de Minh-Cam (Annam). (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 1, Hanoï, 1923).

PATTE (E.), 1925. *Notes sur le Préhistorique indochinois.* IV. *Le Kjökken-möding néolithique du Bau-Tro à Tam-Toa près de Dong-Hoi (Annam).* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, Hanoï, 1925; et Bull. Ec. Franç. d'Extrême-Orient, XXIV et XXV).

REINACH (Salomon), 1921. *Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales au Château de St-Germain-en-Laye.* T. II. Paris, 1921.

REINACH (Salomon), 1922. *Guide illustré du Musée de Saint-Germain.* 3e éd. Musée de Saint-Germain, 1922.

RIVET (P.), 1925. *Les origines de l'homme américain* (L'Anthropologie, 1925, p. 293).

SCHETELIG (Haakon), 1926. *Préhistoire de la Norvège.* Oslo, 1926.

SCHETELIG (Haakon), 1927. *Préhistoire de la Norvège* (Bull. Soc. préhistorique française, 1927, p. 176 sqq.).

VAYSON DE PRADENNE, 1924. *L'étamage des armes de bronze en Chine* (L'Anthropologie, 1924, p. 481 sqq.).

ÉTUDES INDIENNES ET INDOCHINOISES[1]

Par PAUL MUS

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

IV. — DEUX LÉGENDES CHAMES.

INTRODUCTION : LE LIVRE DES HYMNES. — Dans ses *Nouvelles Recherches sur les Chams*, M. Cabaton a transcrit et traduit un livre d'hymnes auquel il joint un commentaire composé par un prêtre de Phanrang et renfermant, nous dit-il, « à peu près tout ce que les Chams savent de leurs divinités » [2] : ce recueil serait comme l'inventaire des croyances non-islamiques actuelles. Mais le contenu déçoit. Le nom de yaṅ In, où M. Cabaton a reconnu Indra, et une allusion à Sītā qu'il a cru rencontrer [3], voilà la part des religions indiennes, assez prospères jadis pour couvrir le pays de tant de sanctuaires, où l'on sait que s'abritent encore dans le Sud les dernières lueurs des cultes chams. Quelques hymnes s'apparentent à la légende historique (hymne à Pō Binsvơr) [4], et l'on voit ailleurs un héros, le Pō Riyak, s'en venir de la Mecque (*mơkaḥ*), ce qui trahit un apport islamique [5]. Mais les textes n'offrent que des indications maigres et triviales sur ce panthéon mélangé. Qu'on en juge d'après l'hymne à Pō Klauṅ Garai, tel que l'a donné M. Cabaton :

« Le dieu Pō Klauṅ adore les filles. Il ne consent à manger les mets du sacrifice que rangés sur deux files, offerts entre la deuxième et la troisième veille.

---

(1) Voir *BEFEO.*, XXVIII, p. 147, XXIX, p. 331.

(2) A. CABATON, *Nouvelles Recherches sur les Chams*, PEFEO., vol. II, Paris, Leroux, 1901, p. 11.

(3) *Ibid.*, p. 116, n. 1 : « yaṅ In est probablement Indra » et p. 11, n. 1 : « une allusion à Sītā est sans doute la preuve qu'il existait une version chame du Rāmāyaṇa », cf. infra, p. 75.

(4) *Nouvelles Recherches*, p. 118. Cf. E. AYMONIER, *Légendes historiques des Chames*, Excursions et Reconnaissances, t. XIV, n° 32. Saigon, Imp. Coloniale, 1890, p. 164.

(5) Hymne au « Roi des flots », *Nouvelles Recherches*, p. 117. Sur l'immixtion musulmane dans la tradition chame, voir surtout E. M. DURAND, *Les Chams Bani*, BEFEO., III, 1903, p. 62, et *Notes sur les Chams*, III, *la Chronique royale*, ibid., V, 1905, p. 378.

« C'est ainsi qu'il faut disposer les oblations pour qu'elles soient agréables à Pō Klauṅ ; il descendra alors de sa montagne, la tête ornée d'un beau turban, les pieds chaussés, pour prendre part au sacrifice. » (1)

Cet exemple est particulièrement instructif, du fait que Pō Klauṅ Garai nous est connu d'autre source : un conte en partie traduit par Aymonier rapporte tout au long sa légende et la chronique royale, qui d'ailleurs ne se distingue guère des légendes, du moins pour les hautes époques, en fait un des premiers rois du pays (2). Pō Klauṅ Garai est encore vénéré dans le liṅga à visage de la grande tour rouge de Phanrang : elle a même pris son nom. Or il est clair que si l'hymne cité n'a rien de commun avec la légende populaire, rien non plus n'y évoque le dieu Çiva auquel, à Phanrang, le héros est ainsi identifié. Doit-on désespérer de textes qui ne se rattachent pas aux traditions indiennes et qui, pris en eux-mêmes, semblent presque dénués de sens ?

M. Cabaton n'a pas décrit le manuscrit unique qu'il a utilisé. Il porte le n° 13 du fonds cham de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. C'est un mauvais cahier de papier annamite non collé, quatre feuillets écrits sur une seule face, pliés par le milieu, à la chinoise, en pages doublées de o m. 23 × o m. 25, et cousus le verso du feuillet à l'intérieur. L'écriture, au pinceau et à l'encre de Chine, est d'une main souvent confuse, hâtée plutôt qu'inexperte, et le texte s'avère fautif en maint endroit, comme la ponctuation, par traits verticaux simples et doubles, fréquemment maladroite. Au total, copie récente et peu soignée, observation qui n'est pas sans importance, le manuscrit présentant à la lecture de grandes difficultés, bien que le traducteur n'en ait pas averti.

« Etudiés avec attention, écrit au contraire M. Cabaton (p. 96), les alphabets et exercices conduiront sans peine du déchiffrement relativement facile des manuscrits à celui plus compliqué des nombreux documents épigraphiques de l'ancien Campā. » Or, les hymnes ne semblent nullement d'une lecture ou d'une interprétation moins épineuses que les inscriptions. On y rencontre des termes qui sont absents du dictionnaire publié par Aymonier et M. Cabaton, et les quelques lettrés qui subsistent en pays cham ne sont trop souvent d'aucun secours pour éclaircir ou corriger la leçon. L'auteur des *Nouvelles Recherches* n'en avertit pas (3), bien que ses traductions, données *de plano*,

(1) *Nouvelles Recherches*, p. 111.

(2) *Légendes historiques*, p. 157. Cf. A. Landes, *Contes tjames*, Exc. et Recon., t. XIII, n° 29, 1889, p. 53 : l'histoire de Noix de Coco, *čěi balauk laū*, est une variante populaire de la légende de Pō Klauṅ Garai. Pour des analogies indonésiennes, voir références ap. R. O. Winstedt, *The Folk-tales of Indonesia and Indo-China*, JSBRAS, n° 76, 1917, p. 125. — Landes traduit une seconde légende du même cycle, op. cit., p. 128 : *Histoire du Seigneur Klong Garai* ; c'est celle de la guérison miraculeuse ; cf. infra, p. 47.

(3) Ceci valant surtout pour les hymnes : M. Cabaton s'est montré plus circonspect à l'endroit des *Prières des Grandes Fêtes* (p. 119) et du *Chant du Kadhar au sacrifice du buffle* (p. 182).

soient parfois assez difficiles à apparier au texte. La médiocrité du manuscrit laisse espérer que quelques lectures pourront s'améliorer à les serrer de plus près, en même temps que le progrès des études chames, dû pour une si large part à M. Cabaton lui-même, permettra de réduire certaines difficultés insolubles il y a trente ans.

* * *

Il convient tout d'abord d'observer que le texte est métrique, ce dont il semble que M. Cabaton ne se soit pas avisé. Selon les règles de la versification chame, les finales ne riment pas entre elles, mais chacune, dans le haut style, se répercute deux fois dans le corps du vers suivant, qui marque deux césures sur ces assonances. Ces éléments métriques sont fortement accusés à la récitation. Un exemple fera saisir le mécanisme :

yaḥ kyơṅ hū anơk likĕi kā nōrāpă
papōk niçar dī grơp adhvā
pākvơč tabơṅ dī grơp jalan ‖
gaḥ tathik pāṅap dhơr dī ṅauk butar
tơṅ nī mơḥ brĕi dan
dī grơp pabaḥ lāmơṅō̃ ‖
dơṃ nan nōrāpat čan sauṅ nōramō̃
pāṅap nī dhar dī lāmơṅō̃
sauṅ abiḥ dī grơp jalan ‖ (1)

---

(1) On a coupé chaque vers par deux alinéas aux césures. Cette disposition répond aux arrêts qu'y marque le récitant. Elle a en outre l'avantage de faire ressortir les mots portant l'assonance, ce qui peut guider pour l'interprétation : c'est là que sont ordinairement les points faibles de la construction, particules vides, mots explétifs : *nī, nan, lō rĕi,* ainsi que les éléments ou les articulations de sens les plus difficiles : doublets néologiques : *čaraṅ = čaraḥ,* parallélisme enchaînant des emplois forcés, e. g. *khaṅ* répondant à *bī draḥ,* parallèlement à *čaraṅ, čaraḥ,* etc.

Dans ce passage il s'agit d'un roi qui désire vainement un héritier. Son astrologue dit :

« Si l'on veut que le roi ait un garçon, — qu'il accomplisse de bonnes œuvres sur toutes les routes, — qu'il fasse creuser des puits près de tous les chemins,

« Au bord de la mer, qu'il fasse des œuvres pies, sur la terre ferme, — qu'il pèse l'or pour le répandre en dons — à l'embouchure de tous les fleuves [ou : dans tous les ports]. »

« Or donc le roi dit à la reine — qu'ils devaient accomplir des œuvres pies aux embouchures [ou dans les ports] — et en tous lieux, par tous les chemins. »

Niçar = niçal « cordial, complaisant, bienfaisant, œuvre pie » (D) [je renvoie par cette initiale à E. Aymonier et A. Cabaton, *Dictionnaire čam-français,* PEFEO., VII, 1906]. — *Butar = butal* (malais *butala* < sk. bhūtala), la terre; ici, la terre ferme par opposition avec *tathik* ; *butar* (D. om.) n'est plus connu que dans l'expression *dih dī butar,* coucher en plein air, à la belle étoile. — *Čan* : les lettrés glosent [*bi*]*čan* (sk. vacana) ; je n'ai toutefois pas d'autre exemple de cette aphérèse, qui semble bien brutale.

J'extrais ces lignes d'un roman traduit du malais, qui est encore très populaire chez les Chams de l'Annam (1). Dans son état actuel, leur littérature montre toutefois peu d'exemples soutenus d'une prosodie régulière. Le livre des Hymnes en est bien éloigné. Les deux assonances qui étayent intérieurement le vers s'y retrouvent, mais le plus souvent sans répondre à la finale du vers précédent. Le fait dénonce l'inconsistance du texte ; des vers en ont pu tomber : du coup s'expliquerait assez bien l'incohérence flagrante de plusieurs petites pièces. On remarque d'autres traces de corruption dès qu'on se réfère aux règles de la versification, comme pour l'hymne à yaṅ In, mal ponctué et incomplet par endroits dans la leçon qu'on en a publiée ; faute d'en avoir tenu compte, la traduction s'en est naturellement ressentie (2). Mais les ressources que la métrique peut fournir pour l'établissement et l'interprétation de nos textes se verront mieux après l'examen d'un morceau de quelque étendue.

On est en droit d'attendre certaines indications de l'emploi rituel des hymnes et des circonstances mêmes du culte. Les *Nouvelles Recherches* ne s'étendent pas sur ce point : « les hymnes aux divinités chames sont dans la mémoire de tous les prêtres ; on les chante plusieurs fois de suite pendant les cérémonies » (p. 11). En décrivant la consultation de la pajau, l'auteur ajoute seulement : « le kathar... chante les hymnes sacrificiels aux divinités chames. Une libation est versée pour chacune des divinités nommées dans les hymnes. L'alcool des libations est recueilli dans un vase pour être bu à l'issue de la cérémonie. A chacune des divinités correspond une prière chantée par le baçaiḥ et le kathar. Ces prières ou hymnes sacrificiels s'appellent adauḥ daā Pō Yaṅ, chants pour inviter les dieux » (p. 35). Il n'en est plus fait mention au chapitre qui traite des fêtes religieuses des Chams. Cependant ces morceaux sont chantés dans toutes les cérémonies : à celles du culte public où officient conjointement le baçaiḥ et la pajau, comme à

---

(1) *Ākayet dēvāmanū* = ḥikâyat Devamandu. Cf. Ph. S. van Ronkel, *Catalogus der Maleische Handschriften* in het Museum v. h. Batav. Genootschap v. Kunsten e. Wetenschappen, Verhand. v. h. B. G. v. K. e. W., Deel LVII, Batavia — La Haye, 1909, nos XCI-XCVI, p. 99-104. La ville de Gaṅsa Indra devient en cham *gançrik inra*, etc... Je me demande si « *Kanōrapā*, nom d'un roi » [D], n'est pas bâti sur notre *Kā nōrapā* (supra, vers 1). Les informateurs d'Aymonier et de M. Cabaton connaissaient l'ouvrage. Ils ont même fourni le nom de Devamanū : « *Devāmanō* (sk. devamaṇi ?) : Devamaṇi, an surnom de Çiva (?) » [D]. Cette étymologie n'est pas à retenir. De même « *ākayet*, commencement » [D] est un faux-sens ; *ākayet* est l'arabe et malais *ḥikâyat* « histoire, récit ». Mais ce mot se trouve en fait *placé au commencement* des récits, en tête du titre : on a dû mal comprendre une explication de lettré.

Le texte cham est versifié ; je ne suis pas en mesure d'établir si l'original malais qu'il traduit est l'*ḥikâyat* même, donc en prose, ou déjà une version métrique.

(2) *Nouvelles Recherches*, p. 105 et 116.

celles des cultes privés et domestiques où la pajau paraît ordinairement seule, assistée d'un simple mơdvơn, parfois d'un kathar, qui font office de chantres Dans les cérémonies collectives célébrées aux temples, le récitant répète, semble-t-il, les hymnes de « tous les personnages divins qui ont, à un titre quelconque, illustré le pays » (1). Il ignore quelquefois un ou plusieurs des treize morceaux donnés par M. Cabaton — d'autres en ajoutent. Il importe de spécifier qu'éléments essentiels du rituel, c'est seulement par ces chants qu'est provoquée la « descente » des dieux, *pātrun pō yaṅ*.

Cependant, il suffit de parcourir la traduction de M. Cabaton pour s'en assurer, on célèbre les gestes de ces dieux sans joindre d'imprécations qui les lieraient magiquement. A l'examen se décèle un autre point notable : presque tous sont donnés pour des hommes divinisés et plusieurs chants relatent simplement un épisode de la vie du héros avant l'apothéose. Plutôt qu'il ne serait une formule abstraite contraignant la divinité, l'hymne cham a donc une efficacité magique certes, mais aussi lourde d'éléments épiques, voire dramatiques : l'état précaire des cultes ne permet pas d'en décider à première vue. Les pratiques et le mobilier cultuels, celui-ci malheureusement presque réduit à néant, prennent du coup un grand intérêt. Nous pourrons y trouver trace de quelques motifs tombés des hymnes.

Telles sont les remarques succinctes dont on peut s'aider pour l'examen de textes dont jusqu'ici l'intérêt n'a pas semblé égal aux difficultés qu'ils présentent.

*
* *

Le premier hymne transcrit et traduit par M. Cabaton est l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī :

« *Commentaire cham.* — Pō Ganvơr Mơtrī « Seigneur chef des ministres », est le dieu des sculpteurs, des graveurs et des charpentiers. Pendant sa vie terrestre, Mơtrī vécut en ascète et s'abstint toujours de manger de la viande de bœuf.

« Pō Klauṅ Garai, le roi Lépreux, en fit son ami et son confident. Il le chargea plus tard de sculpter sa statue et celle de sa monture, un bœuf de cinq ans.

« Les statues terminées, Pō Ganvơr Mơtrī les présenta au roi ; celui-ci, après les avoir considérées quelques instants, disparut soudain.

« La figure qui orne le fronton du temple de Phanrang est Mơtrī ; le liṅga à figure représente le roi Pō Klauṅ Garai ; le bœuf de pierre placé à gauche dans le couloir du temple est Kapila, le bœuf du roi, que montent les morts dans les enfers.

(1) E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, V, *La Déesse des étudiants*. BEFEO., VI, 1906, p. 287.

« *Hymne.* — Mơtrī alla loin, il revint vers son frère et changea une épine en figuier religieux.

« Mơtrī s'éloigna encore, il revint vers son frère et créa le palmier épineux.

« Il s'en alla et revint de nouveau ; avec une aiguille de palmier il toucha son frère.

« Son frère se retourna sur sa couche, s'éveilla et aperçut des éléphants qui s'avançaient.

« Des éléphants chams qui pénétrèrent dans l'enceinte du palais, passèrent devant lui et poursuivirent leur route. » (1)

La photographie du texte correspondant est reproduite page 101 des *Nouvelles Recherches* : c'est l'incipit du manuscrit, qu'on trouvera également ci-contre (Pl. VIII). On contrôlera aisément l'étude rapide que j'en vais tenter. Ma lecture est à gauche, à droite celle de M. Cabaton (2).

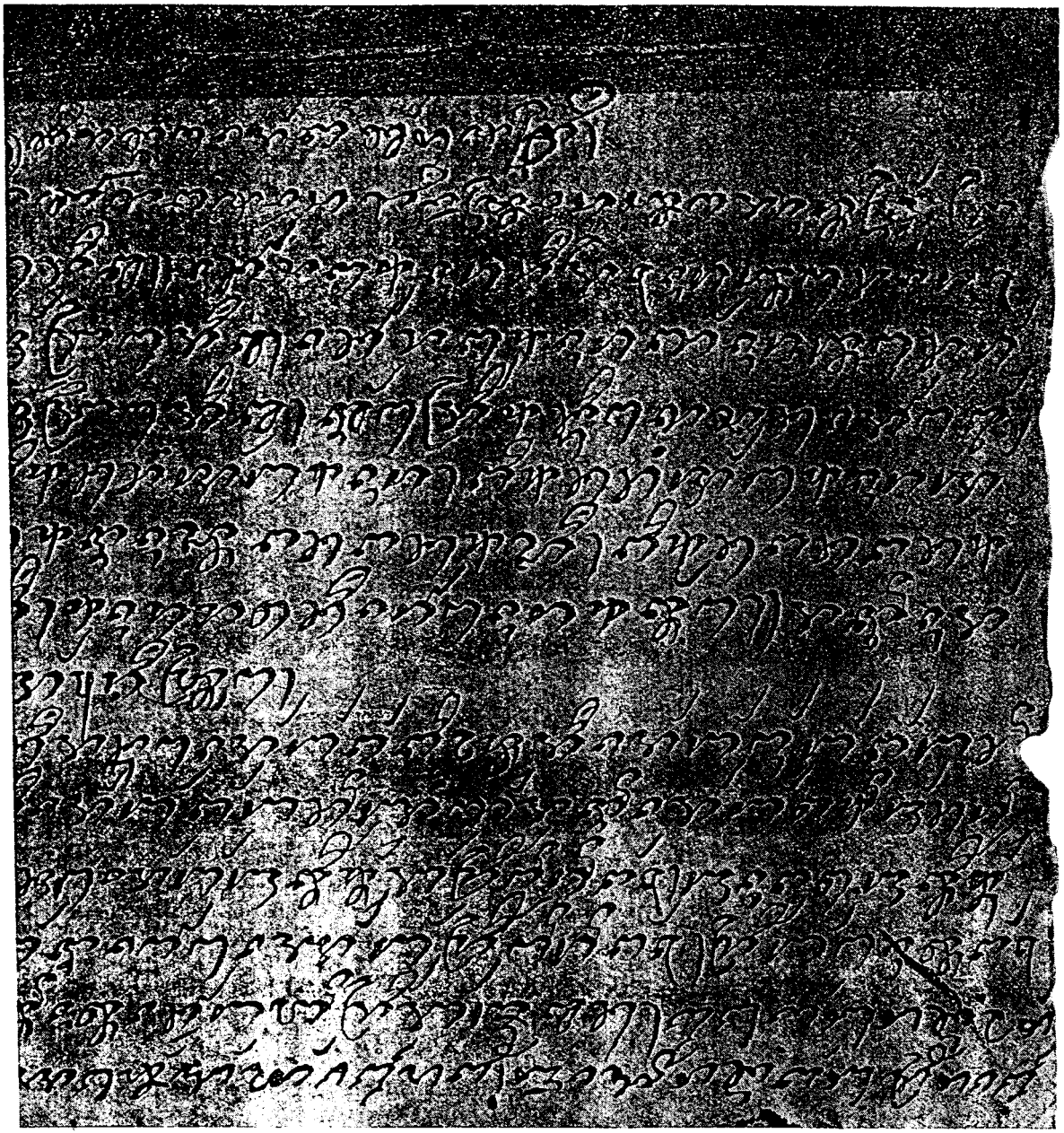
---

(1) *Nouvelles Recherches*, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 102. Pour faciliter la comparaison, j'ai partout ramené la transcription de M. Cabaton à mon système, en principe celui du *Dictionnaire*, avec quelques changements. Je rends les consonnes *ajoutées*, en cham *akhar prauṅ* « les grandes lettres » par la petite capitale : Ñ, D, B. J'écris de même Pā le *pā* écrit en cham *dā*. Les semi-voyelles *y* et *v* seront rendues, en toutes positions, par un même signe : *yaṅ*, *byuḥ*, *var*, *ganvơr*, appuyé sur une apostrophe quand le signe cham pend à un *a* de support : *'yā*, *'vak*. J'ai confondu la nasale gutturale figurée par l'adjonction d'un croissant ou trait ascendant et celle qui s'écrit par la lettre pleine, affectée, à la finale, du virāma (cf. *Dictionnaire*, p. XVII). On pourrait rendre la première par l'italique : *rauṅ*, l'autre par la lettre droite du corps : *rauṅ*. Ainsi transparaîtrait la différence que l'écriture chame introduit entre les nasales dans *aṅvĕi* et dans *aṅkā* : mots qui seraient transcrits *aṅvĕi* et *aṅkā*. Mais cette finesse est inutile : il suffit d'observer que dans l'écriture des mss. les deux graphies sont interchangeables à la finale, et qu'à l'intérieur des mots *ṅ* s'écrit par la lettre pleine devant voyelle (*aṅan*) ou semi-voyelle (*baṅvū* ; quelquefois, au Cambodge devant sifflante : *saṅsai*, D), par le croissant devant occlusive nasale ou devant sifflante — ces deux graphies notées ici l'une et l'autre par *ṅ* seront donc, au besoin, aisément distinguées par position, c'est-à-dire par la considération de la lettre qui les suit.

glơṅ (v. 4) « regarder », écrit avec un double croissant = *ơ* + *ṅ*, paraît volontiers se prononcer *glaṅ*, comme s'il n'en portait qu'un = [*a* inhérent +] *ṅ*. De même *pơṅ*, prononcé *paṅ* « entendre », etc... Le *Dictionnaire* donne les doublets graphiques *glaṅ/glơṅ*, *paṅ/pơṅ*, sans signaler l'équivalence de prononciation. Je m'en suis tenu à une translittération : *aṅ* chaque fois que le signe est simple, *ơṅ* quand il est redoublé. D'après Aymonier, le croissant sert à noter, outre la nasale et la voyelle *ơ*, une autre voyelle qu'il transcrit *â*, différente de *a* et de *ơ* (*Grammaire de la langue chame*, Exc. et Recon., t. XIV, n° 31, 1889, p. 25, et *Première étude sur les inscriptions tchames*, JA., 1891, I, p. 13). Dans l'usage actuel je n'ai pas cru reconnaître de différence très accentuée.

Le préfixe *mơ* est fréquemment écrit *mơṅ*. Pour Aymonier, la graphie est fautive : « ce préfixe dans les manuscrits est souvent écrit d'une manière fautive *mœng*, *mœng anœk* pour *mœ anœk* » (*Gram.*, p. 40). Cette écriture répond pourtant bien à



Incipit du livre des Hymnes : Ganvor Motrī et Pō San (cf. p. 44).

nī danak PŌ *ganvơr mơtrī*

nau bal mơrai bī BRAI
rai svak darvai
drōṅ jrak dī ai ‖
nau bal mơrai bi draḥ
rai svak čaraḥ
drōṅ jrak dī ai ‖
nau bal mơrai khaṅ
rai svak čaraṅ
drōṅ jrak dī ai ‖

nau bal mơrai bī *mrai vak* darvai drōṅ jrak dī ai. nau bal mơrai bī draḥ rai *vak çaraḥ* drōṅ jrak dī ai. nau bal mơrai khaṅ rai hvak čaraṅ drōṅ jrak dī ai.

*'vơk drěi mơ*DIK *çaban*
dauk glơṅ limơn
čaṃ ryơp mơrai ‖
limơn čaṃ ryơp mơrai
ryơp mơadhvai
gan lan mơdhī ‖
limơn gan lan mơdhī
mơbai bat nī
rauk rai mơgvơk ‖

'vơk drěi *mơnik çadan* dauk glaṅ limơn čaṃ ryơp mơrai limơn čaṃ ryơp mơrai ryơp *mơadvai khan* gan [lan] mơdhī. limơn gan *gan* mơdhī *mơrai* bat nī rauk rai *mơlvơk*.

J'ai souligné dans la colonne de droite quelques mots qui m'ont paru entachés de légères erreurs de lecture (1). On peut traduire :

---

la prononciation actuelle, du moins au Bình-thuận ; on lit *mơṅkaḥ, mơṅgvơč* plutôt que *mơkaḥ, mơgvơč*, même quand ces mots sont ainsi écrits. On dit *mơñanơk, mơñrai* aussi bien que *mơanơk, mơrai* et l'on peut même dire *mơṅtơḥ, mơṅbauḥ* pour *mơtơḥ, mơbauḥ*. La nasalisation gutturale répond donc en cham, en toutes positions, à la nasalisation plus nuancée dont le préfixe malais *mě* est affecté devant *h*, alif et consonne explosive ou sifflante (*měñ, měn, měm, měñ*). La prononciation chame flotte, mais fait manifestement un plus grand emploi que l'écriture de l'infixe *ṅ*, que nous transcrirons donc chaque fois que nos mss. le donnent.

(1) Vers 1. Le mot que M. Cabaton lit *mrai* est nettement écrit BRAI (Pl. VIII, 1, 2 ; cf. infra, p. 46, n. 2). M. C. a d'autre part sauté un mot : *rai*. *Vak* corrigé en *hvak* est *svak* (l. 2, 3, 4). La correction *hvak* « manger » est incohérente et M. C. lui-même n'en a pas tenu compte pour la traduction.

Vers 2. *Çaraḥ*, lire *čaraḥ*. Le ms. (l. 3) donne *čareḥ* « lotus » ou « échelle » [D]. Le contexte et la rime exigent la suppression du signe vocalique.

Vers 4. *Mơnik* m'est inconnu. Le ms. (l. 5) donne *mơ*DIK < DIK « monter » ; *çadan*, lire *çaban* (l. 5).

Vers 5. *Mơadvai*, lire *mơadhvai* (l. 7, cf. infra, p. 47, n. 1) ; *khan*, lire *gan* (l. 7).

Vers 6. *Gan*, lire *lan* (imposé par le sens) ; *mơrai*, lire *mơbai* ; *mơlvơk*, lire *mơgvơk* (cf. infra, p. 47, n. 3).

L'hymne s'achève par une invocation : *daā* PŌ *lyơṅ bī thruk* : « nous vous prions,

« Parti au loin (1), je reviens tard (2), je reviens arracher les épines de *drŏṅ* (3) dont vous êtes blessé, Seigneur !

« Parti au loin, je reviens en hâte, je reviens arracher les lancettes de *drŏṅ* dont vous êtes blessé, Seigneur !

« Parti au loin, je m'en reviens tout roide (4), je reviens arracher les lancettes de *drŏṅ* dont vous êtes blessé, Seigneur !

« S'asseyant en grand apparat (5) sur le trône, il regarde les éléphants que les Chams amènent (6).

Seigneur, de festoyer à satiété ». M. C., dans sa transcription, a écrit *khaṅ* (pour *lyơṅ*) : il rétablit *lyơṅ* en note (p. 102, n. 5). *Kh* et *ly* sont facilement confondus. Toutefois, le signe *ơ* et la lettre pleine rendant la nasale gutturale finale écartent ici la lecture *khaṅ* de M. C. ; c'est bien *lyơṅ* qu'a son texte, il faut l'y rétablir et sa note 5 est à supprimer.

(1) M. Cabaton a traduit *nau bal* par « s'éloigner » (cf. D., s. v. 4 *bal*). J'inclinerais à traduire « parti pour quelque temps... » [D., s. v. 5 *bal* < sk.' *velā*], n'ayant pas jusqu'ici rencontré *bal* au sens de « loin, éloigné » dans les textes. Toutefois, ce simple sentiment ne m'autorisait pas à corriger une traduction très admissible : je l'ai conservée. Les lettrés traduisent *bal* par « capitale ». Ils ne comprennent d'ailleurs plus cette phrase dont on trouvera ci-dessous un essai d'interprétation.

(2) Le ms. donne *bī* ʙ*rai*. ʙ*rai* se rapproche de ʙ*rač* (pron. ʙ*rai*), ʙ*rvač*, ʙ*rvak* « sortir, passer, traverser ». Toutefois, si ʙ*rač* n'a pas une acception adjective, qui me reste inconnue, *bī* ʙ*rač* correspond mal à *bī draḥ* et *bī khaṅ*. Je corrige en *bī thrvai*, adverbe de structure normale : le ʙ et le signe combiné *thv* sont d'ailleurs aisés à confondre (cf. *thruk*, Pl. VIII, l. 9).

(3) *Drŏṅ*, rhapis flabelliformis L'Hérit. [D]. — Les trois mots *darvai*, *čaraḥ* et *čaraṅ* désigneraient par métaphore le même objet : au propre, *darvai* = épine [D] ; *čaraḥ* = « flèche garnie d'une pointe de fer » [D] se dit aussi des aiguilles ou lancettes de bambou fichées en terre, la pointe en haut, en travers d'un sentier pour l'interdire ; *čaraṅ* serait un doublet de *čaraḥ*, appelé par la rime (j'ai rencontré ailleurs l'alternance *padak*, *padaṅ*, épée, à la rime, en même position qu'ici *čaraḥ*, *čaraṅ*). Les feuilles du *drŏṅ* (le *trăṅ* des Cambodgiens) sont armées d'épines. D'autre part, son bois fibreux et dur pourrait s'employer au lieu du bambou pour la confection des lancettes. Je n'en ai toutefois pas rencontré l'usage. Par contre, des esquilles de bois de *drŏṅ* ont certains emplois rituels ou magiques. C'est ainsi qu'on en pique auprès des sépultures pour clouer l'âme défunte au sol et l'empêcher de revenir tourmenter ses proches. On en enfonce aussi dans des figurines de terre, selon l'universelle pratique de l'envoûtement. C'est plutôt sur ces emplois que s'appuie la métaphore dont use notre texte (infra, p. 47).

(4) *Khaṅ*, solide, dur ; ici *mơrai bī khaṅ*, s'en revenir « tout roide » ?

(5) *Vơk drèi*, s'habiller, se parer ; cf. *'vak drèi*, « se laver » [D].

(6) *Ryơp mơrai*. Le *Dictionnaire* a « *ryơp*, préparer, arranger », sens ici peu satisfaisant : il n'est d'ailleurs attesté qu'au Cambodge. Un bon lettré m'a traduit *ryơp* = appeler de loin, en criant. La plupart corrigent et lisent *tyap* « chasser ». Le sens fourni par D. serait utilisable à condition de faire de *mơrai* le verbe principal : *ryơp mơrai* = amener en bon ordre, caparaçonner et amener.

« Les Chams amènent les éléphants en file (1) au milieu de la cour du palais (2).

« Les éléphants au milieu de la cour du palais . . . . . (3) ramenant en cortège de la chasse (?). »

La traduction reste incertaine en quelques points, surtout à la fin. Elle fait cependant apparaître un sens plus compréhensif. Les trois premiers vers sont du discours direct. *Ai*, employé sans déterminations, telles que [*ai*] *ñu*, [*ai*] *sā tyan*, ne signifie pas seulement « frère aîné », comme le prend M. Cabaton, mais équivaut volontiers à un pronom personnel, et le plus souvent à celui de la seconde personne, acception respectueuse. Ce mot désignerait ici Pō Klauṅ Garai, de qui Pō Ganvơr Mơtrī fut le ministre (4). Les *épines* dont Pō Klauṅ Garai est blessé sont probablement toutes métaphoriques. Elles pourraient représenter (comme en sanskrit *kaṇṭaka*) les ennemis du prince, évoquant ses luttes pour conquérir ou garder le trône, aidé par le personnage énigmatique qui, ici, s'adresse à lui. J'y vois plutôt une allusion à la lèpre dont il fut atteint dans sa jeunesse. Un épisode de la légende soutient cette interprétation :

« Le Pō Klauṅ rencontre le Bhō Paṭiḥ et se lie d'amitié avec celui-là. Ils vont et viennent, faisant commerce de bétel comme tout le monde. Ils arrivent à la roche fendue. Là, pris de maux à la tête et aux pieds, le Pō Klauṅ Garai ne peut plus porter le bétel. Très inquiet, le Pō Klauṅ Čan [= Bhō Paṭiḥ] lui dit : « Permets-moi de te laisser là afin que j'aille prévenir ta mère, qu'elle prépare le riz et une gourde d'eau que trois hommes apporteront ». Ils viennent, ils s'approchent, voient la roche fendue et le dragon léchant le lépreux qui devenait resplendissant de beauté. Le Pō Klauṅ Čan réfléchit et se dit : « Celui-là même que j'appelais cadet est seigneur d'origine divine ». Il offre le riz, le bétel et la gourde d'eau au seigneur qui avait faim et devait manger le premier. Le seigneur fait des reproches à Pō Klauṅ Čan, lui disant : « Pourquoi m'as-tu quitté pour aller prendre ce riz ? Nous sommes unis comme des frères : je suis malade à en perdre le sentiment, et tu m'offusques ! » [Note d'Aymonier : c'est-à-dire : « tu m'offusques en m'appelant seigneur, toi qui jusqu'à ce jour

---

(1) *Mơadhvai* « en file indienne, un par un ».

(2) *Mơdhī* = *mơdhir* [D] ; noter l'allongement de la voyelle et la chute de l'*r*, pour la rime, cf. infra, p. 50, n. 3.

(3) Phrase difficile. Pour *mơbai bat nī*, je n'ai aucun sens méritant mention ; *mơgvơk* serait un doublet de *mơgvơč* « chasser » < *gvơč*, *gveč* [D] « chasser, prendre au lacet ». L'alternance *k*/*č* à la finale n'est point anormale : *brvāk*/*brvāč*, *dvơk*/*dvơč* (*dvič*). La construction elliptique *rai mơgvơč* « revenir *de* la chasse » se rencontre fréquemment en poésie : *rai mơkaḥ* « revenir *de* la Mecque ».

(4) Ganvơr Mơtrī n'est qu'un titre. C'était, disent encore les Chams, « le ministre qui gardait la porte intérieure du roi », définition imagée, qui explique bien l'application du titre au Çiva dansant sculpté au tympan de la porte du sanctuaire, e. g. à Pō Klauṅ Garai de Phanrang.

m'as donné le titre de cadet » (1)]. Y a-t-il contamination entre la légende de Pō Klauṅ Čan et celle de Pō Ganvơr Mơtrī — ou mieux *du* Ganvơr Mơtrī de l'hymne ? Ces deux personnages n'en font-ils qu'un ? Les deux textes s'accordent du moins sur quatre points essentiels : maux dont est affligé le seigneur — départ et retour de son ami — secours qu'il lui apporte — vocable dont il use en s'adressant à lui. Il semble donc que l'on soit en droit de s'aider du récit légendaire pour l'établissement et l'interprétation de notre texte, qui en a dû être comme une amplification métrique, dont nous n'avons plus que des fragments.

La seconde partie de l'hymne introduit un défilé d'éléphants. Suivant la légende traduite par Aymonier, l'élévation au trône de Pō Klauṅ Garai a été l'œuvre de ces animaux (2) : on ne peut rien faire d'une analogie aussi lâche (3).

Mais l'hymne fournit encore une indication intéressante : « S'asseyant en grand apparat sur le trône, il regarde, chante-t-on, les éléphants que *les Chams* amènent. » Or, à ma connaissance, il est sans exemple que l'ethnique ait jamais servi autrement que par opposition avec l'étranger : le peuple considéré en lui-même ou dans sa sujétion au souverain national se nomme normalement *bvơl*, *bhap*, *bhap parī*, *subhap palĕi*, etc. . . Si donc le mot *čaṃ* paraît dans le fragment étudié, il appelle implicitement un terme antagoniste par rapport auquel il ait été dit, et qui sera tombé de notre mauvais texte. Il semblerait ainsi qu'intervînt dans la légende de Pō Klauṅ Garai et par contrecoup dans celle de Pō Gavơr Mơtrī le thème épars dans la tradition d'une influence extérieure s'immisçant en pays cham. Le délabrement du texte ne laisse pas présumer de sa nature. D'autres traditions mais confuses et qui devront être traitées avec précaution, appuient ce faible indice d'un rôle joué par l'étranger *khur*, *lauv* ou *javā*, dans la carrière légendaire de Pō Klauṅ Garai.

* * *

Quoi qu'il en soit, un premier point semble acquis : les hymnes rituels se fondent sur le cycle légendaire. Nous en trouverons plus bas ample confirmation. Il est ainsi manifeste que seule la légende complète de chaque dieu, si elle se retrouvait, donnerait un lien sensible aux vers décousus qu'on lui adresse, tout faits d'allusions à des thèmes apparemment perdus. Mais on voit quelles précautions sont ici nécessaires et que si la langue difficile des hymnes et leur mauvais état ne permettent souvent d'en comprendre un passage qu'à la lumière d'une légende parallèle, on risquera constamment de s'engager sur de fausses analogies, et d'autant plus qu'il y aura moins de points

(1) *Légendes historiques*, p. 160.
(2) *Ibid.*, p. 161.
(3) *Infra*, p. 100.

clairement établis de par eux-mêmes dans le texte étudié. Nous devrons donc d'abord nous priver des facilités qu'offre la méthode comparative, traitant chaque morceau avec les seules ressources qui sont en lui, pour l'affermir, autant qu'il l'admet, en toute indépendance. A cette fin, rien ne sera plus utile que l'étude de la métrique.

Le vers cham (*kanaiṅ āriyā*) est normalement composé de trois membres (*kanaiṅ paɒit*), de longueur variable, que déterminent deux césures : *klău kanaiṅ paɒit ṅap jyơṅ sā kanaiṅ āriyā* « de trois membres est fait un vers ». Le nombre de syllabes n'est pas fixe. S'il en manque une, on prolonge l'émission de la dernière accentuée. Une syllabe supplémentaire atone ne fait pas position et passe, sans rompre le mètre, avec la ou les syllabes atones qui séparent ordinairement deux ictus. Beaucoup d'irrégularités apparentes se laissent d'ailleurs réduire. L'écriture rend assez mal la prononciation chame actuelle : des doublets tels que *akan* = *ikan, bakan* = *bikan* = *bukan*, la fréquence de l'aphérèse : *akan* > *kan, akauk* > *kauk*, ne dénoncent pas des variantes réelles, mais l'irréductibilité de la prononciation à l'écriture. En fait, on ne dit ni *akan*, ni *ikan*, ni *kan* : la syllabe accentuée est précédée d'une aperture glottale qui n'a pas de notation alphabétique propre et que l'on exprime par l'une des voyelles brèves *a, i, u*. Il en résulte que pour les Chams eux-mêmes, la notation ou l'omission de pareilles initiales restent arbitraires : d'où des licences métriques. Quoiqu'il scande *'kak nau kā byā* « on l'attache pour l'envoyer à la reine », le scribe écrit fort bien *ikak nau kā byā*. D'autre part, si les préfixes non accentués *mơ, ka*, etc., s'adjoignent dans le corps d'un vers ou tombent librement, c'est que leur vocalisme, et partant leur valeur métrique, sont presque imperceptibles. Il est souvent impossible de savoir à l'oreille si par exemple *yaḥ* n'est pas précédé d'un écrasement de son préfixe ordinaire *mơ* : (*m*)*yaḥ*. La graphie *mơyaḥ kyơṅ kuměi* « si on désire une femme », ne peut donc à la rigueur être tenue fautive, là même où le rythme demande *yaḥ kyơṅ kuměi*, en quatre syllabes : le préfixe reste hors de la mesure.

Il semble d'autre part qu'il soit loisible d'ajouter un pied ou deux à tout *kanaiṅ paɒit*, et surtout au premier : ce sont ordinairement des iambes, pied qui connaît en cham une fortune exceptionnelle, le fonds de la langue étant au moins pour moitié de dissyllabes oxytons à initiale brève. Mais de telles surcharges restent en somme l'exception. On peut ici les négliger.

Dans les formules métriques ordinaires, le premier membre est presque toujours le plus long et les deux derniers sont volontiers égaux. Les formules 5. 4. 4, 6. 4. 4, 10. 7. 7, sont particulièrement fréquentes :

ṅap saṅ dvěi taléi
yaḥ kyơṅ kuměi
glơṅ tvěi pajaiḥ

« Quand on fait une maison, on [en] tire le [plan au] cordeau ; — quand on prend une femme, — qu'on examine sa parenté ! »

klak gơp ranaṃ uraṅ
tabyak Bơṅ *jaṅ*
raṅ klau balĕi

« Si vous quittez les vôtres pour prendre des amis — en dehors de vos portes, — le monde se moquera de vous. »

Comme l'a noté M. H. Maspero (1), les vers chams « sont surtout caractérisés par la rime : le dernier mot du premier vers de chaque distique rime avec un mot placé à peu près au milieu du deuxième vers. » — M. Maspero considère en effet comme un vers le premier *kanaiṅ* PADIT, comme un second vers les deux derniers membres, que je sépare l'un de l'autre : son « distique » est mon vers (*kanaiṅ āriyā*). Dans le poème qu'il a excellemment édité et traduit, « l'hémistiche qui suit la rime est presque toujours une formule qui se répète à chaque distique. A la première strophe l'hémistiche final est toujours *yaṅ po Nagar*, à la deuxième *haup dauk dī khan*, etc... » Nous avons rencontré un exemple de cette forme de composition aux trois premiers vers de l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī. De tels refrains dénoncent peut-être une veine populaire : dans la poésie savante le dernier membre change au contraire à chaque vers et s'enchaîne aux premiers membres du vers suivant en rimant avec eux, comme plus haut dans l'exemple tiré du roman de Devamanū, ou comme aux trois derniers vers de l'hymne. Les treize pièces du recueil publié par M. Cabaton suivent l'une ou l'autre de ces règles dans les rares passages présentant un sens cohérent : on peut donc bien croire que les vers ne s'enchaînant pas sont les restes d'une version plus étendue.

Outre ces rimes, les *kanaiṅ* PADIT admettent parfois une rime intérieure : la plus courante est au premier membre, de la pénultième à la quatrième *retrorsum*, ou surtout de la finale à l'antépénultième :

kunơ PŌ *bi*DAṄ *blauḥ* PAṄ
panvơč syaṃ mơlaṄ
doṃ anơkhan (2)

« Je vous supplie, ô déesse, de vous manifester et d'entendre, — ô très belle et très bonne, la prière — que je vous adresse ! »

L'oreille discerne en cham trois espèces de rimes, qu'on peut nommer, à l'imitation des Khmèrs, rimes longue, moyenne et tronquée. La première repose sur des voyelles finales (syllabes ouvertes), obligatoirement longues (3). La seconde porte sur des syllabes fermées par semi-voyelle, nasale ou sifflante,

---

(1) H. MASPERO, *La prière du bain des statues divines chez les Čam*, BEFEO., XIX, v, p. 2.

(2) E. M. DURAND, *la Déesse des étudiants*, BEFEO., VI, 1906, p. 270-289.

(3) E. AYMONIER, *Grammaire*, p. 31. L'écriture néglige souvent de noter cet allongement. De là vient que Himly ait pu parler de voyelles brèves à la finale, trompé par les transcriptions de Landes. Cf. K. HIMLY, *Sprachvergleichende Untersuchung des Wörterschatzes der Tscham. - Sprache*, Sitz. - B. d. philos. philol. u. hist. Class. d. A.W. M., 1890, Heft III, p. 337, 343.

ou affectées de l'anusvāra. La rime tronquée joue sur des syllabes fermées par les sourdes *k*, *t*, *p*, ou par le visarga, *ḥ*. On remarque parfois une disposition comparable à celle de nos rimes plates, les rimes longues et tronquées (ou moyennes) alternant comme nos féminines et masculines. Le meilleur exemple que j'en connaisse est fourni par le début de l'*Ākāyet Dēvāmanū* (1).

Les lois de la prosodie sont assez difficiles à dégager des formules proprement musicales ; les vers se chantant, selon les circonstances, sur des rythmes variables, leur scansion paraît présenter d'assez notables différences d'un système à l'autre. Le jeu des longues et brèves de nature et des allongements par position semble d'autre part influencé par la distribution des mots dans le vers. Un mot normalement prononcé *rĭyắk* devient *rīyắk* au début du vers, l'initiale atone et la finale accentuée, brèves de nature, s'allongeant toutes deux ; tandis qu'à la fin du vers on pourra scander :

yāṅ PṒ *rĭyắk* ||

et dans un membre intermédiaire :

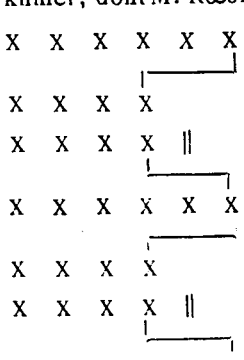
hătắn rĭyắk.

Un trait notable est souvent, au second membre, la prolongation de l'antépénultième comme pour préparer et mettre en relief la rime, appuyée sur la brève non accentuée qui la précède régulièrement :

kunơ PŌ *bi*DAṅ *blauḥ paṅ*
panvơč sya —— *ṃ mơ*LẮṄ
doṃ anơkhan ||

L'iambe *mơlaṅ* est ici très nettement détaché. A en juger sur ces débris, la métrique chame reconnaît les mêmes règles que la métrique cambodgienne, si l'on s'en rapporte d'autre part pour celle-ci à l'étude de M. Rœské (2). La coupe du vers, le mètre et les libertés qu'il admet, la nature des rimes et leur disposition, l'enchaînement sont pareils : le mètre ordinaire des hymnes est identique au *Bat Phučŭṅ lilā* khmèr, dont M. Rœské fournit le schéma suivant :

X X X X X X
X X X X
X X X X ||
X X X X X X
X X X X
X X X X ||



(1) Une licence assez fréquente est la chute d'une occlusive ou d'une semi-voyelle finale, transformant une rime tronquée en rime longue : e. g. dans le passage cité p. 41, *nōrapā* pour *nōrapat* (écrit ainsi deux vers plus loin) ; *mơdhī* pour *mơdhir*.

(2) RŒSKÉ, *Métrique khmère, Bat et Kalabat*, Anthropos, t. VIII, 1913, p. 670-687 et 1026-1043.

Il est intéressant de rappeler qu'au Cambodge comme au Champa les vers sont toujours chantés. Le même mètre « peut se chanter sur plusieurs airs : par exemple il y a plusieurs airs sur le rythme du *Bat Kàkatĕ* ». A la fin de sa note sur *la Déesse des étudiants*, le P. Durand donne de son côté une liste de rythmes ou thèmes (*ragaṃ*, sk. *rāga*) par lesquels l'orchestre doit répondre à l'appel du nom de chaque dieu (en l'espèce, d'ancêtres divinisés) : rythmes du *gurat*, de la grande cymbale, du *batañ*, etc. Il convient d'ajouter qu'après cette entrée instrumentale, rythme et mélodie sont repris par le kathar qui entonne l'hymne sacré : par exemple l'hymne à Pō Klauñ Garai se chante sur l'air *daṃ çrī* au cours de la cérémonie dite Rijā harĕi ; la kaïn yañ règle sa danse sur le même rythme. C'est là, en réduction, toute une séance dramatique, où se retrouve l'essentiel des danses religieuses javanaises ou cambodgiennes.

Au Cambodge, « il y a toujours, poursuit M. Rœské, un rapport entre le vers et le rythme. Autrefois chaque rythme correspondait à un état psychologique ou à une action du personnage que l'on représentait. Ainsi, pour chanter un combat, exposer un récit, on jouait le *Bat pumnôl*, ou bien sur l'indication de la souffleuse, on jouait l'air du *Bantô kàk*. Quand le héros marchait ou se baignait, on jouait le *Bat Prohm kĭt* et les descriptions se faisaient sur le rythme du *Bat kàkatĕ*. » On observe dans la récitation des hymnes chams ces changements de mélodie aux tournants de l'action : c'est ainsi que dans l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī, entre le 3e et le 4e vers, mètre, rythme et mélodie accusent le passage du style direct à la narration. Telle formule rythmique correspond obligatoirement aux récits héroïques, une autre s'emploie pour les morceaux galants.

On a donc là quelques raisons de croire que le rituel cham a reposé sur une mise en scène plus ou moins rudimentaire de la Vie des Dieux. Ainsi se trouverait expliqué ce fait surprenant que dans l' « hymne » à Pō Ganvơr Mơtrī rien ne ressemble à une prière et rien même à une glorification de ce personnage. Discours direct, fragments descriptifs, tout ce qu'on y rencontre se suivrait sans lien et resterait comme en suspens, si l'on n'accordait en dehors du texte quelque principe organique de continuité. Il est remarquable que le vrai héros du poème soit Pō Klauñ Garai, à ce que l'on croit voir, plutôt que le Mơtrī. Incohérente, à supposer que l'hymne soit une prière, la donnée répond au contraire très bien à notre hypothèse : si l'on a pu jadis représenter scéniquement l'entretien du Mơtrī avec son seigneur, on conçoit que les fragments du texte devaient garder trace de sa subordination — et ceux-là mêmes où son rôle est assez notable pour qu'on soit venu à en faire un « hymne à Pō Ganvơr Mơtrī » (1).

(1) Cf. P. Mus, *Littérature chame* in *Indochine*, ouvrage publié sous la direction de M. Sylvain Lévi, Paris, 1931, T. I, p. 195. On comparera ces cultes dramatiques aux rites secrets décrits par M. Nguyễn-văn-Khoan dans son très intéressant *Essai sur le đình et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin*, BEFEO., XXX (1930), p. 107-139. « Pendant les cérémonies célébrées à l'occa-

Mais les danses rituelles sont confiées aujourd'hui à une unique danseuse, pajau ou kaïn yaṅ, aux mouvements d'une désolante monotonie : si jamais on a fait davantage, rien ne paraît plus, dans l'ordinaire des cultes, en témoigner matériellement. Oblations, libations, des chants et ces danses fastidieuses, voilà tout ce qu'offrent actuellement les cérémonies chames proprement dites (1). Il serait donc peu profitable — si même notre hypothèse est fondée — de tenter une restitution de l'action dramatique en s'appuyant sur les fragments de texte conservés. Leur état n'autorise, on l'a vu, que peu d'espoirs et la légende en prose ou la tradition orale resteraient sur bien des points le seul recours : il est précaire. On se trouverait ainsi tout à fait désarmé, si certains cultes locaux n'apportaient parfois d'utiles éléments d'interprétation. C'est à l'examen sommaire de deux d'entre eux que s'attachera la présente étude.

* * *

I. — La légende du Seigneur des Flots. — Le douzième hymne du recueil est intitulé par M. Cabaton « hymne à Patan Gahlău ». Patan Gahlău, nous dit-il, est le nom du « roi du bois d'aigle » :

« Les [trois] rejetons de Gahlău et le Roi des Flots ont le même cœur. Ils ont conclu une alliance et fondé un royaume.

« Mille poissons escortent ces seigneurs qui reviennent de Mơkkaḥ.

« Ils reviennent de Mơkkaḥ et les poissons les précèdent.

« Au milieu de la nuit les poissons s'assemblent, ils suspendent à l'extrémité des vagues des clochettes qui se mettent à tinter.

---

sion de la grande fête (*vào đám*) un rite rappelle les traits saillants de la vie du génie. On organise ainsi une scène de combat pour un génie guerrier (village de Phù-đổng), une scène de cambriolage pour un génie voleur (village de Lộng-khê). Ce rite appelé *hèm* en annamite, très souvent tenu secret, est un des traits essentiels des cultes communaux... » (p. 123-24). Cf. encore R. C. Temple, *The thirty-seven Nats*, a phase of Spirit worship prevailing in Burma, Londres, 1906, p. 60, culte de Kyawzwá, de son vivant ministre du roi de Pagan et mari d'une marchande de liqueurs fortes : « Kyawzwá se prit d'un goût soutenu pour les spiritueux de son épouse ; quand il se trouvait de sang-froid, il employait tout son temps à courir les combats de coqs et les feux d'artifice. Il mourut et devint Nat... Sous le pavillon élevé lors de sa fête, les *natkadaws* s'en viennent tous pareillement vêtus d'un *pasó* rouge dont le bout est rejeté sur l'épaule, avec un turban rouge. Ils miment le tir de pièces d'artifice et la conduite d'un combat de coqs, et frappent à plusieurs reprises de la main droite leur biceps gauche (comme fait tout bon Birman pour lancer un défi à la lutte ou à la boxe) ; ensuite, ils dansent et attaquent le *Nat-than* : « Me voilà, c'est moi, Maung Kyawzwá, l'époux bien-aimé de Má Bóme du village de Pópá, dans mon habit rouge à paillettes : c'est moi qui me gorgeais de boissons fortes, qui raffolais de feux d'artifice et de combats de coqs... » Là-dessus éclate une musique orgiaque et les danseurs s'élancent en croisant leurs pas. »

(1) Plus complexe est l'ordonnance des cérémonies *bani* dites *rija* ; cf. E. Aymonier, *Les Chams et leurs Religions*, Rev. d'Hist. des Religions, t. XXIV, 1891, p. 291 sq.

« Le Roi des Flots entend leur son, il se change en cygne et nage à la surface de l'eau.

« Il se rend sur le mont Dil pour chercher un lieu de repos dans l'épaisse forêt.

« Sa demeure, gardée par des Annamites, est bâtie dans un site enchanteur. » (1)

Telle est du moins la traduction proposée dans les *Nouvelles Recherches*. Rétablissons l'incipit, visiblement très corrompu dans le Ms. Ch. 13 ; je lis :

nī danak PŌ *taṅ gahlău*

gahlău athal sauṅ PŌ *hata ṅrayak nan*
PĂK PŌ *sā tyan*
doṅ panroṅ blauḥ ṅap nogar ‖

On voit du premier coup que les kanaiṅ padit I et III sont distendus par des interpolations : on essaiera d'en rendre compte plus bas. Le point le plus important est que le « roi du bois d'aigle » tombe de notre texte. M. Cabaton semble l'avoir implicitement tiré d'une correction de PŌ *taṅ gahlău* en PŌ *patău* [! *patau*] *gahlău*, matériellement inadmissible, et qui le conduit par surcroît à intituler, sans commentaire, « hymne au roi du bois d'aigle » un hymne au seigneur des flots. Le premier vers du texte porte bien *hataṅ* et non **pataṅ*, comme écrit M. Cabaton ; *taṅ*, que donne le titre, n'est que l'abréviation de *hataṅ* (cf. *hajyoṅ / jyoṅ*, *havaṅ / vaṅ*, etc.).

Tout ce début, il faut l'avouer, reste bien confus et l'on ne pouvait guère s'y reconnaître sans secours extérieur. En fait, l'hymne de M. Cabaton réunit deux fragments indépendants. Le titre et le premier vers sont le début d'un hymne aux Seigneurs Gahlău, Hataṅ moḥ por et Athal ; on pourrait restituer :

gahlău sauṅ PŌ *athal*
hataṅ moḥ nan
klău PŌ *sā tyan* ‖

« Gahlău, les Seigneurs Athal — et Hataṅ moḥ, — [sont] trois frères de même mère », conformément au mètre, et à l'imitation du vers qui ouvre l'hymne aux trois Pō dans une version que j'en ai retrouvée :

gahlău sauṅ PŌ *athar*
hataṅ moḥ par
klău PŌ *sā tyan* ‖

M. Cabaton a pris *athal* au sens de « lignée, race » : c'est ici un nom propre ; d'autre part,... *sā tyan*, plutôt que « [ont] le même cœur », signifie « [sortent] du même ventre, sont frères » — c'est du moins ainsi que cette expression

(1) *Nouvelles Recherches*, texte, p. 105, trad., p. 117.

est comprise aujourd'hui : 同胞兄弟, frères nés de la même matrice, glose le tri-huyện d'An-phước. Certaines traditions rapprochent le génie des flots, Pō Riyak (*ou* Rayak), et ces trois Seigneurs. Il est manifeste qu'un mơdvơn a voulu ici l'introduire à leurs côtés (PĀK PŌ *sā tyan*) dans la première stance d'un hymne auquel il était d'abord étranger : tentative maladroite et qui est allée contre le mètre.

L'hymne authentique aux trois Pō se continue par une suite de vers dont le refrain est « *dauk* (ou *rai*) *ṅap nơgar* » ; le texte de M. Cabaton démarque cette formule (*blauḥ ṅap nơgar*), dont le sens apparaîtra plus clairement dans l'original (1) :

sā phun gihlău klău dhan
klău PŌ *sā tyan*
dauk ṅap nơgar ‖
ō kan gihlău klak glak
PŌ *thai tabyak*
rai ṅap nơgar ‖ etc.

« Le tronc c'est le Gahlău, les trois branches — [en] sont les trois Seigneurs frères, — Instituteurs du pays.

« Ce n'est point là un Gahlău échoué et laissé dans la vase (2), — c'est le Ciel qui l'envoie — pour l'Institution de ce pays. »

Quel est ce bois d'aigle (*gahlău*, *gihlău*) dont semblent issus les trois frères ? On insiste sur son caractère surnaturel : c'est le Ciel qui l'envoie (3). *Ṅap nơgar*, d'autre part, selon toutes mes autorités, veut dire ici non : « fonder un royaume », mais plus précisément : « donner la civilisation au pays. » (= sino-ann. *hóa* 化, dans *giáo hóa* 敎化). La légende a donc quelque analogie, au moins dans son détail, avec celle de la déesse Thiên-y-a-na, transportée également dans un tronc de bois d'aigle (4) et investie, elle aussi, d'une mission civilisatrice (5). Un thème commun semble se retrouver au fond des deux

---

(1) Le troisième membre du vers, tel que le donne M. Cabaton, est augmenté d'une expression : *dơṅ panrơṅ*, dont je ne sais que faire. M. Cabaton lit *dơṅ pačraṅ*. L'*n* est cependant une lecture certaine. Qu'est *panrơṅ* ? Faut-il corriger en *panraṅ* = Phanrang : « s'établissent à Phanrang » ? Ou *panrơṅ* dérive-t-il de *prơṅ* « s'efforcer, s'appliquer » [D], comme *panrauṅ* < *prauṅ* ? En tout cas, je ne vois pas clairement comment peut se justifier la traduction que l'on a proposée : « conclure une alliance ».

(2) *Glak* = *glōt*, *glut*, *gluḥ*, « s'enliser, embourbé » [D]. On m'a expliqué *glak* par *bauk* : *kayău glak* = *kayău bauk*. Cf. D., s. v. *bauk*.

(3) Le mot Pō employé seul a le sens de « pouvoir suprême, destin, providence », sens abstrait, sans spécification de la personne divine, cf. infra, p. 76, l. 24.

(4) ĐÀO THÁI HANH, *Histoire de la déesse Thiên-Y-A-Na*, BAVH., 1914, p. 164. — A. SALLET, *La Légende de Thiên-Y-A-Na*, I, *La Princesse de Jade*, Extrême-Asie, juillet-septembre 1926, p. 12 ; II, *Détails et particularités*, ibid., avril 1930, p. 186.

(5) ĐÀO THÁI HANH, *loc. cit.*, p. 165 ; A. SALLET, *loc. cit.*, I, p. 13-14.

contes. Mais il n'y a pas lieu de s'étendre : l'hymne de M. Cabaton tourne court au premier vers, quitte le thème et passe au Pō Riyak, en omettant toutefois les premiers vers du chant qui est le propre de ce Seigneur des Flots.

Ce nouvel hymne resterait lui-même d'interprétation incommode, si l'on ne tenait mieux la légende dans une courte version en prose, d'une langue plus facile. Elle figure à la suite d'une recension de la Chronique Royale dont le Dr Sallet a fait don à l'Ecole Française d'Extrême-Orient — recension récente, sur deux cahiers de format écolier, l'un de 80, l'autre de 43 pages écrites : ils portent les numéros 42 (a) et 42 (b) du fonds cham. Le copiste, que j'ai retrouvé, n'a pu me montrer son original : sans qu'il en ait voulu convenir, peut-être a-t-il simplement mis par écrit une tradition orale (1). Outre la légende du Pō Riyak, il transcrit dans le cahier 42 (b) une version également en prose de la légende du Pō Tabai, inséparable de l'hymne au Pō yaṅ In. Les deux textes, d'inégale longueur, sont réunis sous le titre : *ni daṃnơy* Pō *yaṅ dī hu dalaṃ dak rai patau ō*, « Histoire des Génies qui ne sont pas dans les Généalogies royales ». Le second sera examiné dans la suite de cette étude. Voici le premier :

ja aiḥ vā nơsak ulā anaiḥ Diḥ *dī apvěi harěi 3 baṅun 4. dī balan* Pāk. *nan tak dī kal* Pō *rayak nau hayat dī mơṅkaḥ hu ganrơḥ blauh* Boḥ *čaṃ kājaik kyơṅ lvič rai patau likău dī grū nan* Pō *nơbī* (2). *kyơṅ vơk mơrai mơsuḥ mơk čaṃ vơk. blauḥ* Pō *nơbī dī brěi mai o. čaṃ ṅap patau doṃ nan jō. dauk čaṅ pơṅ gaun* Pō *prauṅ kā blauḥ vơk nau.* Pō *rayak dauk čaṅ čhvai lō dī* Boḥ *gaun brěi. mơyaḥ grū jaṅ oḥ brěi mai. barūv mơṅ* Pādyak *tyan lō hamyit yvơn dauk ṅap dī čaṃ* raBaḥ *lō. črōṅ plut lvā dơp mai krōḥ mơlaṃ hadaḥ jyơṅ harěi dī* Boḥ Pō *rayak o. barūv mơṅ grū dvaḥ dī* Boḥ *ō.* Pō *grū hvơč* Dā *mai ṅap* [*jhak*] *dī yvơn pak nơgar nī. blauḥ tablơk 'yā* Pō *prauṅ mơk glač. barūv mơṅ grū hataṃ sā bauḥ panvơč. mơyaḥ ja aiḥ vā hō̄ nau dī tasik nan ikan* Bơṅ. *mơyaḥ nau dī glai nan ramauṅ* Bơṅ. *barūv mơṅ* Pō *rayak mai mơṅtơḥ tasik ikan čamauḥ klaiḥ kauk. doṃ nan rup thơk čalaḥ dī kauk. akauk čalaḥ dī rap.* Pō *rayak ṅap jyơṅ rabuk tathauv lin mơṅklaṃ dī grơp pābaḥ laṃmoṅṅō. yvơn* Boḥ *yău nan mơk bā tagok ṅap jyơṅ bamoṅ bhuttik.* Pō *grū amyơṅ*

---

(1) Il ajoute à la fin du cahier un poème de son cru sur les malheurs des temps et la déchéance de sa race : il a donc bien pu rédiger les pages précédentes sur de simples souvenirs.

(2) J'ai respecté la ponctuation originale, souvent opposée à notre coutume : elle aide à restituer la construction et si souvent, par négligence, elle est réellement maladroite, encore faut-il y bien regarder. On écrit volontiers, comme ici, plusieurs phrases à la suite sans ponctuer, la barre verticale (je la rends par un simple point) servant alors surtout à détacher les passages en style direct, que l'absence de flexion rend difficiles à délimiter.

Boḥ yvoṅ moṅk atuv talaṅ nan bhuktik hvoč Dā *haraṃ tanuv akhar. moṅ* Pō *grū tathit nau jyoṅ kayaun 'yā radak. toṅl lvič* Pōlisī. *throṅḥ jyoṅ yaṅ aṅan ja rayak.* Boṅ *tvĕi atuv aṅan kuramat dī tuk.* Boṅ *tvĕi čĕi aṅan čĕi trauṅ.*

moṅduḥ Pō *grū tathit jyoṅ voṅk sā* Boṅ *trā kayvā* Pō *rayak amal hayat nan gunroṅḥ toṅl abiḥ. sauṅ* Pō *riyak nan aval min.*

« Ja Aiḥ vā, en l'an du Petit Serpent, naquit au feu le 3e jour de la quinzaine claire du 4e mois, un mercredi (1).

« En ce temps là, le Pō Riyak s'en fut vivre à la Mecque (2), où il passa maître ès-sciences magiques. [Jetant les yeux sur son pays,] il vit les Chams sur le point de n'avoir plus de rois. Il adressa cette prière à son maître, le Nabi : « Je voudrais rentrer pour arracher les Chams [à leurs oppresseurs] ». Mais le Nabi ne le laissa pas partir : « La royauté chame [, répondit-il,] est

---

(1) Cette phrase semble une simple note incorporée au texte : les dernières lignes du récit présentent aussi ce caractère. Je n'ai pas retrouvé ailleurs Ja Aiḥ vā. Dans le texte, on lui attribue naturellement par anticipation le titre de Pō Riyak qu'il n'a pris qu'après sa mort. Seul le guru l'appelle une fois par son nom personnel. — Sur l'expression *naquit au feu, diḥ dī apvĕi*, cf. D : « litt. coucher près du feu : accoucher (on entretient un feu auprès des parturientes) ; *Diḥ dī apvĕi anōk likĕi*, accoucher d'un fils » ; la construction est ici d'un certain intérêt ; elle fait ressortir toute la différence qui sépare le verbe cham du nôtre. Il est déjà surprenant de voir, dans l'exemple du D., une expression pour nous essentiellement intransitive « coucher au feu » admettre un régime direct. Ici nos règles sont encore moins applicables : c'est l'enfant qui semblerait le sujet du verbe accoucher : « Ja Aiḥ vā coucha au feu... ». C'est qu'en cham comme en malais, « lorsque la forme simple (sans préfixes) du verbe est employée, le verbe est le sujet logique de la phrase et le nom ou le prénom qui serait le sujet selon notre grammaire, lui est subordonné ». (R. O. Winstedt, *Malay Grammar*, Oxford, 1927, p. 65, n. 1.) Cette conception pénétrante a été pour la première fois suggérée par M. C. O. Blagden dans son important compte rendu de R. C. Temple, *A plan for a Uniform Scientific Record of the Languages of Savages* : « What I conceive as possible is the treatment of the verbal idea, the action, process, or (if one may so style it) the dynamic element of the sentence, as the subject, making the words that we should take as subject, object, etc., subordinate to it, while the real predicate... would either be represented by a particle of affirmation or be already implicitly involved in the form of the verb-subject itself » (JRAS., 1908, p. 1204). Il faudrait donc ici construire : « [En ce qui concerne] Ja Aiḥ vā, le coucher-au-feu [de sa mère] advint le... » On notera l'analogie de la construction chame (pour le malais, cf. Winstedt, *loc. cit.*, p. 167) et de celle qui place en tête de certaines propositions chinoises ce *déterminatif général* que le P. Lamasse nomme *exposé préalable du sujet*, et dont il fait si bien ressortir l'emploi dans son édition française du *Sin Kouo Wen* (2e éd., Hongkong, 1922, p. xiii sq.).

(2) *Nau hayat dī moṅkaḥ. Hayat* = malais *hayat, ḥayât*, arabe *ḥayât*, vie, vivre. Pourtant le mot malais ne paraît pas signifier *vivre à* = demeurer. Explication fournie par un lettré de Phanri : « se retirer dans les montagnes pour acquérir des pouvoirs magiques ». La formule est fréquente au début des biographies de génies.

arrivée au terme [marqué par le destin] : c'en est fait d'elle ! [Pour toi,] reste ici : attends, avant de t'en retourner, que le Seigneur veuille bien t'en accorder la permission ». Le Pō Riyak attendit très longtemps cette autorisation sans la voir venir, et pendant ce temps (1) son maître s'opposait toujours à son retour ; et son cœur brûlait au récit de tous les maux que les Annamites infligeaient aux Chams. [Enfin] il créa magiquement une pirogue (2) et s'échappa en secret au milieu de la nuit. Le matin, au jour levant, on ne le vit plus. Le maître se mit alors à sa recherche sans pouvoir le trouver. Il eut peur qu'il ne fût revenu ici pour malmener les Annamites et semer le désordre parmi eux (3). Craignant que le châtiment du Seigneur (4) ne retombât [sur sa propre tête], le Maître proféra cette malédiction : « Ô Ja Aiḥ vā ! si tu t'en vas par mer, que les poissons te mangent ! Si tu t'en vas par la forêt, que le tigre te mange ! » Comme le Pō Riyak arrivait au milieu de la mer, les poissons le mordirent, lui coupant la tête, et la tête s'en fut, flottant à part du corps, le corps à part de la tête (5).

« Le Pō Riyak souleva une grande tempête qui ensevelit dans les ténèbres tous les ports de la côte ; ce que voyant, les Annamites repêchèrent [ses restes] et lui élevèrent une pagode où ils lui rendirent un culte. Le Maître s'aperçut que les Annamites avaient recueilli ses restes pour les adorer. Craignant la perte (6) des formules magiques [qu'il lui avait transmises], il le fit renaître

---

(1) *Mơyaḥ* a ici le sens de cependant, or, mais = chin. *eul* 而. Mes deux principaux informateurs, le tri-huyện d'An-phước et le Bổ-Thuận (cf. *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 509 et 512), que je désignerai par les lettres A et B, ont l'un et l'autre une bonne connaissance des caractères chinois ; j'en ai profité pour noter quelques correspondances : on ne prétend pas ici ramener la construction chame à la chinoise, mais celle-ci l'éclaire souvent mieux que la traduction française ou qu'une comparaison à nos grammaires. A (Phanrang) et B (Phanri) représentent chacun la tradition d'un des deux groupements chams subsistant en Annam. J'ai toujours indiqué la source de mes informations orales. Les traditions chames, en pleine régression, doivent être fixées avec toute la rigueur possible pendant qu'il en est temps encore. La localisation en est d'autant plus indispensable que les deux groupes accusent de notables divergences (cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 510).

(2) *Plut*, canot fait dans un tronc d'arbre, cf. *pluk* « grand bateau » [D].

(3) *Tablơk 'yā*, bouleverser, détruire la nation. *'yā* = *'yā yvợn* [B].

(4) Pō *prauṅ*, le Seigneur suprême ; commentaire de B. : pō *mơhaṃmat nơbī açit* pō *aulvaḥ nơbī prauṅ* : « d'Allah et de Mahomet, le premier est le plus grand Nabi ».

(5) Suivant une tradition orale [A], la tête aurait été recueillie à Phanrang et le corps à Phanri. Cette bipartition des reliques est un thème favori des amplifications populaires, où elle sert surtout à justifier la coexistence d'un culte dans les deux régions que sépare le massif du Padaran : chacune reçoit sa part.

(6) *Hāraṃ tanauv akhar*. *Haraṃ*, « ce qui est défendu, illicite, péché » [D], aussi : profanation, injures, *revilement* ; selon B, ici = *palai*, « perte, destruction ; en vain, en pure perte » [D]. « Le grū ne veut pas avoir en pure perte transmis sa science à son disciple. »

dans la personne d'un Kayaun de 'yā Radak (1). Parvenu au terme de sa vie (2), il devint [enfin] un génie qui prit le nom de Pō Riyak. On lui rend un culte au rang des atuv sous le nom de Karamat dī tuk. On lui rend [également] un culte au rang des čĕi sous le nom de Čĕi Trauṅ (3).

« La raison pour laquelle le Maître le ressuscita, c'est que le Pō Riyak avait acquis par la vertu de sa retraite à la Mecque les pouvoirs magiques les plus grands (4) et qu'il était initié (5). »

Toute cette légende est d'une teneur franchement islamique : le maître du Pō Riyak, le Nabi de la Mecque, n'est autre que Mahomet, et dans le Suprême Seigneur on doit reconnaître Allah. La version que je donne est due cependant à un kaphir qui, semble-t-il, s'est contenté d'éviter les noms de Mơhaṃmat et d'Aulvaḥ, qu'un Bani eût sans doute écrits ; — mais il n'y a là, on le sait, nulle interdiction. En tout cas, la légende s'est intégrée dans la tradition *jat* (6).

On notera que dans ce conte la Mecque ne prend pas le caractère fabuleux que lui attribue ordinairement la croyance chame : ce n'est pas cette ville

---

(1) *Sic* B (cf. E. M. Durand, *Les Chams Bani*, BEFEO., III (1903), p. 54 : « nagara Ka-Yen Yarda ». Il y a là un problème qui mériterait d'être repris à part). Les Kayaun, selon B, seraient des Moïs demeurant dans le huyện de Tân-linh, phủ de Hoá-đa (Phanri), *'yā radak* serait *pəlĕi 'yā radak*, un village de cette circonscription [B]. — *Tathit* : transformer, métamorphoser [B : 化.]. D. om., mais cf. « *Pō tathit*, le dieu créateur », s. v. pō.

(2) *Pōrasī*, *pōlithī*, « vie, destin, destinée » [sino-ann. *sô mịnh* 數命], forme dérivant du sanskrit *puruṣa* ?

(3) Les *atuv* [D. : Mânes des ancêtres, esprits malins, fantômes, spectres, revenants] et les *čĕi* [D. : Prince, maître, appellation des divinités inférieures] sont deux classes d'êtres surnaturels sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir ailleurs. Les premiers auraient pour chef le Pō Barganā, les autres le Čĕi Çak bar baṅvū. Le Pō Riyak appartient aux deux ordres. Les noyés deviennent atuv de mer (*atuv tasik*) : il serait leur chef sous le nom de Karamat dī tuk. Son nom de čĕi est « le Čĕi Aubergine » (*trauṅ*).

(4) *Ganrơḥ tơl abiḥ*, superlatif absolu, cf. chinois 至極, 之至, siamois *t'i sût*, etc.

(5) *Aval* = initié [D] ; on m'a donné à Phanri cette définition concrète : « *dī hu bơn ralauv ajaḥ ralauv pabvĕi ō* = [qui] s'abstient de viande de lézard et de porc ».

(6) B m'a fourni en guise de préface un court résumé de ce que les Chams *jat* les plus instruits savent de la Mecque : « *tak dī kal barūv jyơṅ tanōḥ riyā akan. pō uvlvaḥ patrun sā bauḥ saṅ mơṅgrik dī nơgar mơṅkaḥ. kā grơp pō nơbī trun ṅap dat kamrvai daa pak nơgar nan dahlău. jā aiḥ vā anōk uraṅ dunyā nau hayat pak saṅ mơṅgrik nơgar mơṅkaḥ.* Juste après la création de la Terre et du Ciel, Allah fit descendre la Mosquée en la ville de la Mecque, pour que les Prophètes y descendissent réciter les prières, en cette ville, aux temps passés. Ja Aiḥ vā, [simple] enfant des hommes, s'en fut vivre à la Mecque, dans la Mosquée... » Cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, VII, *Le Livre d'Anouchirvân*, BEFEO., VII (1907), p. 329. Voir *Coran*, II, 119 ; III, 90-91. Pour les Chams, c'est la ka'ba tout entière qui est tombée du ciel et non la seule pierre noire des traditions authentiques.

bienheureuse flottant dans l'espace, d'où les génies *descendent* (*trun*) miraculeusement, et ne viennent pas tout uniment en barque comme notre Pō Riyak :

PŌ *mai mơñkaḥ mơrai livik*

« Le Pō s'en vient de la Mecque et reste longtemps en chemin », chante-t-on dans un hymne. L'hymne au Pō Riyak, que nous donnons ci-dessous est plus net encore. La conception positive, géographique, pourrait-on dire, qui transparaît au contraire dans le récit en prose permettrait de l'attribuer à quelque conteur connaissant la Ville Sainte autrement que par la fable cosmogonique des Chams.

Réservons l'examen de quelques particularités : on en a vu assez pour pouvoir aborder l'hymne lui-même. La version que j'en donne m'a été communiquée par le tri-huyện d'An-phước (Phanrang) : c'est le texte qui est chanté au temple de Sơn-hải 山海 (1). Toutefois j'ai introduit entre crochets deux vers fournis par le ms. de M. Cabaton : les deux versions sont trop proches pour mériter une présentation séparée (2).

nī danak PŌ *riyak*

mơyauṃ riyak kyơṅ jak kyơṅ ghơḥ
nau tok ginrơḥ
paḳ ṅauk mơṅkaḥ ‖
trun dī moṅkaḥ mơrai livik
DŌ *dil parik*
PŌ *oḥ tamō* ‖
PŌ *oḥ tamō lač jhak*
DŌ [*dil*] *kānak*

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 510.

(2) Le ms. de M. Cabaton a les vers 4-7 et 10-13, la version fournie par A les vers 1, 2, 3, 5, 6 et 8-15. Je désigne celle-ci par α, celui-là par β.

Vers 1, α : *kyơṅ jak kyơṅ thit kyơṅ ghơḥ*. On a signalé que le vers est susceptible d'extension. Toutefois A lui-même condamne le pied °*kyơṅ thit* °, qui sonne pauvrement entre *jak*, rimant intérieurement au vers avec *riyak*, et *ghơḥ* rimant à *ganrơḥ*. *Thit* = pouvoir magique, cf. *sanit*, saint [D] et *tathit*, ci-dessus, p. 59, n. 1.

Vers 1. 2. 3 ; β om.

Vers 2. α °*jiṅ*°. A reconnaît qu'il a introduit ce mot au lieu de ° *dil* ° qu'avait l'original du mơdvơn de Sơn-hải.

Vers 4-5 d'après β. Il semble qu'α ait fondu les deux vers ; il donne : PŌ *mai mơṅ daiḥ sĕi bā — sĕi thău akan di 'yā — kauṅ* PŌ *mơrai*.

Vers 6, *sic* α ; β om. ° *brok dayơp* ; β : ° *kău glaṃ* ° — ° *akan* et non *ăkaṃ* (Cabaton).

Vers 7, α om.

Vers 10 ; ° *čvơḥ ta ramvuv* ° [= RABUV ?] Cab. : ° *dvơḥ ča* BAUV °, incompréhensible.

Vers 11, *sic* α ; A propose de corriger *dil* en *diṅ*. β : PŌ *ṅap* KADAUṄ DAUṄ *tyauṅ*-DƠṄ *dva galauṅ dil blauḥ tamō*. M. Cabaton a lu : °*kanoṅ* pour *kadauṅ* (*sic* β). Cf. ann. *bồ nông*, pélican gris.

Pō oḥ tamō̆ ‖
[Pō mai moṅkaḥ thĕi thău
akan rabuv
kauṅ Pō di 'yā ‖]
Pō mai mŏṅkaḥ thĕi bā
ikan di 'yā
kauṅ Pō tagok ‖
Pō mai dī brok dayŏp krŏḥ mŏlaṃ
jak gŏp kā glaṃ
lač Pō ikan ‖
[ghon tvŏl dī kū
rayak tarrū
pŏṅ ghon mŏñī ‖]
paglŏḥ riyak kyŏṅ nau kyŏṅ Dvŏč
Pāmyit Bait pvŏč
dalaṃ riyak ‖
riyak čoḥ tā bilik
takai Pō Dik
nau sauṅ riyak ‖
riyak čoḥ tāamuv
takai Pō kuv
nau sauṅ riyak ‖
ṅap mŏkuDŏṅ Dŏṅ raḥ
Dŏṅ dvaḥ pabaḥ
dil blauḥ tagok ‖
uraṅ lač dil kāvŏk
padŏṅ jyŏṅ kvŏk
blauḥ dauk dī dil ‖
yaṅ Pō riyak byak jak
mŏk yvŏn Pābhak
blauḥ dauk dī dil ‖
jalan tvĕi 'yā tathik
drŏk av kañik
kyŏṅ tauṃ Pō klauṅ ‖
jalan tvĕi Bvon gihul
drŏk av tamul
kyŏṅ tauṃ Pō klauṅ ‖

« Gloire au [Pō] Riyak, qui, désirant science et puissance, — s'en fut acquérir la Vertu magique — là haut, à la Mecque (1) !

(1) C'est la Mecque transcendante.

« Il descend de la Mecque et s'en revient à longues journées (1). — Mais arrivé devant Parik, — le Pō n'entre pas (2) !

« Le Pō n'entre pas à Parik et maudit [le pays]. — Mais arrivé devant Kanak, — le Pō n'entre pas !

« Le Pō revient de la Mecque : et qui l'a su ? — Les poissons par milliers — l'accompagnent dans la mer (3).

« Le Pō revient de la Mecque : et qui l'escorte ? — Les poissons de la mer — l'escortent vers la côte (4).

---

(1) *Mơrai livik*, mot à mot : s'en revient *longtemps*.

(2) Tout ce vers est difficile, le mot *dil*, écrit suivant le cas *dil, dơl, dêl, dvơl, dvơr* [ces deux dernières leçons par suite d'une confusion sur laquelle nous reviendrons], n'étant plus compris clairement. A veut lire *jiṅ* [ou *diṅ*], que je n'ai pas rencontré ailleurs et qui désignerait une anse, une petite lagune ouverte sur la mer (?) ; B y a vu un nom de lieu : ultime ressource ! Le mot revenant plusieurs fois dans les diverses versions, il semble qu'on puisse en éclaircir le sens. Notons d'abord les significations données dans D. : *dil*, mer, et *dụal, dụơl* (khmèr *tuol*), tertre, plateau. Mais le cham *dil* répond à stieng *til*, bahnar *del* ; et à *tīl*, etc., dans divers dialectes de la péninsule Malaise [cf. W. W. Skeat and C. O. Blagden, *Pagan Races of the Malay Peninsula*, Londres, 1906, II, p. 681] : « lieu, endroit, traces, piste ». B, ayant consulté les divers lettrés de Phanri, m'a donné spontanément comme équivalent le caractère 處 « lieu, endroit ». Il m'a fourni d'autre part l'expression *dil 'yā* = étang, mare [confirmé par A, etc.]. Dans l'usage courant, il semble que le mot *dil* ne se soit conservé que dans cette expression. Il est probable que de là vient son emploi au sens d'*étendue d'eau*, avec ellipse de *'yā*. La phrase : *dơṅ dvaḥ pabaḥ dil blauḥ tamō* [β] « il flotte, cherchant l'embouchure du *dil*, puis il y entre . . . » impose ce sens, confirmé d'ailleurs par la légende en prose du Pō Tabai que nous retrouverons plus bas et où on lit : *čamauḥ 'yā nan jyơṅ dil, ev 'yā tapyơt, 'yā ralaṅ*, « cette étendue d'eau [laissée par une inondation] forma [deux] lagunes (*dil*), nommées *'Yā Tapyơt* et *'Yā Ralaṅ* » [infra, p. 85]. En fait, la côte peu hospitalière du Ninh-thuận et du Bình-thuận, bordée souvent de dunes énormes, offre des lagunes qui sont les meilleurs ports naturels. Celle de Sơn-hải, où les gens de Phanrang croient que s'est fixé le Pō Riyak, est complètement dissimulée, du côté de la terre, par le haut bourrelet des dunes rouges. De là vient l'expression *dil kavơk* « la lagune cachée » du vers 12, infra.

C'est sans doute encore sur cet emploi elliptique que repose le sens de Mer fourni par D., et dont on verra plus bas que la version γ semble donner confirmation. *Dil* a pu finir par désigner *la grande étendue d'eau* = la mer en général. En effet, s'il y a bien une lagune à Kanak (Ca-na des Annamites), par contre, je ne vois pas ce que peuvent désigner les mots *dil Parik* « le dil de Phanri » si ce n'est la côte à Phanri, la mer au large de Phanri, ou peut-être encore la large nappe d'eau formée par la rivière à son embouchure. Je traduis : devant Phanri. On peut risquer une traduction plus précise pour *dvaḥ pabaḥ dil* (vers 11). Pour *dvơl*, inadmissible ici, cf. infra, p. 65, n. 7.

(3) J'ai mis le singulier : ce texte est tout à fait indépendant de l'hymne à Gahlău, etc., qui a fourni à M. Cabaton son premier vers et, du coup, quelques raisons d'écrire : « escortent ces Seigneurs qui reviennent de la Mecque ».

(4) *Tagok* : aborder, monter sur la berge.

« Le Pō arrive le soir, en pleine nuit. — On s'assemble pour [lui] jeter des pierres (1), — on s'écrie : « c'est le Roi des poissons ! » (2)

« Des grelots (3) pendent à la poupe (4) ; — les vagues brisent (5) — et l'on entend sonner les grelots.

« Les vagues s'abaissent et [tous] d'aller et de courir ; — on entend une multitude qui parle — au milieu des vagues.

« Les vagues brisent, déferlantes (6), — et les pieds du Pō montent — suivant la vague.

« Les vagues brisent en nuages [d'embruns] (7), — et les pieds du Pō s'en vont — avec la vague.

« Il se fait un radeau (8) et va flottant de çà de là, — cherchant l'entrée — de la lagune, et puis débarque.

« On conte que dans ce coin caché — il bâtit une maison — et depuis il habite [au bord de] la lagune.

---

(1) *Glaṃ*, lancer (des pierres, des rochers) [D]. A prétend que *glaṃ* doit être lu *glaṅ* « regarder », la nasale finale ayant été modifiée pour la rime (l'alternance $^{o}ṃ$ /$^{o}ṅ$ n'est pas absolument inconnue en cham : cf. *sraṃ/sraṅ*, étudier ; *galaṃ/galaṅ*, collier, *vauṃ/vauṅ*, bât d'éléphant, D). B traduit « pour s'élancer, pour se précipiter [vers la côte] » : c'est un peu forcé. J'ai accepté le sens de D., bien qu'il ne fournisse pas d'exemples à l'appui, ce qui ordinairement doit inciter à ne l'employer qu'avec prudence.

(2) D'après tous mes informateurs : un homme, roi des poissons, mais non un poisson lui-même.

(3) *Ghơn*, collier orné de grelots [A, B]. Il est curieux que ce mot, traduit « grelot » par M. Cabaton, manque dans D.

(4) *Ikū* = *ikū ahauk*, poupe de navire [B]. M. Cabaton comprend *ikū rayak*, expression qui ne semble pas dans l'usage. L'enjambement est d'autre part moins commun entre les kanaiṅ pauit 1 et 2 que 2 et 3.

(5) *Tarvū* ou *tarrū* : briser (des vagues), cf. *rū*, murmurer, bruire [D].

(6) *Čơḥ tā bilik*, cf. *balik* [D].

(7) *Ta amuv* « ébranlé . . . , fumée, nuage de poussière » [D]. — B. : « rapidement », sens qu'il tire apparemment de l'annamite *mau*, vite (!).

(8) *Ňap mơkaɒcṅ*. Cabaton : se change en cygne. *Ňap mơṅ ňap*... veut bien dire : « faire semblant d'être... », mais je n'ai pas rencontré *ňap mơṅ*... en cet emploi. « Se changer en » se dit *yō* [*drĕi*] *jyơṅ*... qui ici convenait métriquement : *yō jyơṅ kaɒoṅ ɒoṅ raḥ* [*kaɒoṅ*, pélican, D]. L'interprétation de M. Cabaton, appuyée cependant par son *commentaire cham*, reste inconnue de mes informateurs. Elle est à écarter, du fait que l'expression reparaît dans un autre hymne, où elle s'applique au Pō Binnơthvơr, qu'on nous montre allant attaquer le pays annamite et qui ne passe pas pour s'être jamais métamorphosé en cygne non plus qu'en pélican. *Kaɒoṅ* est un radeau [A, B], de ɒoṅ, flotter. *Ňap mơṅ kaɒoṅ*, employer comme radeau, se faire un radeau de... Le grand prêtre de Pō Klauṅ Garai, qui n'admet pas l'interprétation de M. Cabaton, m'en a cependant offert une glose subtile : le Pō « se change en cygne » (ou plutôt en pélican), par simple métaphore ; c'est dire qu'il erre sur la mer comme cet oiseau, n'ayant plus de demeure où habiter. β a : *ňap moṅkaɒoṅ ɒoṅ tyauṅ*. B ne comprend pas ; A : « fait un radeau avec un *tyauṅ* » : ce mot serait annamite, désignant l'arbre nommé en cham *hadap* [« un grand arbre à épines dont le fruit ressemble à celui du tamarinier », D]. J'ai

« Puissant, en vérité, est le Génie des Flots ! — Les Annamites ont ramené sa dépouille (1) — et il habite [au bord de] la lagune.

« Par le chemin qui suit la mer, — revêtant un habit jaune d'or (1), — il va rejoindre le Pō Klauṅ (2).

« Par le chemin qui suit le dos des dunes, — revêtant un habit brodé de fleurs (3), — il va rejoindre le Pō Klauṅ. »

On voit que les versions α et β, provenant toutes deux de Phanrang, à trente ans d'intervalle, sont extrêmement proches l'une de l'autre. Un mơdvơn de Phanri m'a fourni, par contre, un recueil d'hymnes donnant de celui qui nous occupe un texte fort divergent. Nous désignerons cette source par la lettre γ (4).

çanơṅ drĕi dī paauk
dauk mauṅ ahauk
PŌ *mai mơṅ hvaiy* ‖
sĕi BŌḤ *čuk av kañik*
mai mơṅ tathik
yō jyơṅ akan ‖
uraṅ hu bamoṅ prauṅ dauk
PŌ *ṅap danauk*
ṅauk rauṅ akan ‖
yvơn čaiv galai
hō khvaṅ
PŌ *çrơḥ mơrai*
tabyak dī dvơr ‖
tānơḥ dvơr mơṅhavaṅ
PĀNƠḤ *jyơṅ gơṅ*
PŌ *dauk dī dvơr* ‖

---

vainement demandé à des Annamites un mot de leur langue comparable à *tyauṅ* (ailleurs *vyauṅ*). A et quelques *mơdvơn* écrivent aussi *dauṅ*. Si cette lecture se confirmait, on pourrait peut-être reconnaître là le sino-annamite *thông* 桐, pin. Selon A, il y aurait métonymie : se faire un radeau, un esquif d'un pin ; ce serait : construire [ou conduire] une flotte [dans le cas du Pō Binnơthvơr] ou une simple jonque [dans le cas du Pō Riyak].

(1) Ms. PĀBHAT = PĀBHAK [D], que j'ai rétabli pour la rime. B : *mơk yvơn* PĀBHAT « il a obligé les Annamites à l'adorer » [PĀBHAT pour PĀ + *bhaktik*]. Subtilité.

(2) *Kyơṅ* [*nau*] *tauṃ* « pour aller rejoindre » [B]. Le ms. a *khơṅ*, var. commune de *kyơṅ*. A lit *lyơṅ*, sous-entendant *nau* : « il va festoyer avec Pō Klauṅ [Garai] ». Cf. infra, p. 70-72.

(3) Selon A, l'*habit jaune d'or* et l'*habit à fleurs* sont une allusion aux sables jaunes et rouges bordant le chemin qui suit la mer, et à la végétation revêtant « le dos des dunes », que suit le second chemin.

(4) Dans un autre recueil d'hymnes provenant de Phanri, le Pō Riyak ne reçoit qu'un vers, correspondant au dernier de α ; var. : *pavak* au lieu de PĀNƠḤ, *dvơl* au lieu de *dvơr*. Ce nouveau recueil sera désigné par la lettre δ.

« En s'appuyant (1) à un manguier, — on regarde la jonque — du Pō qui s'en vient de Huê (2).

« Qui a-t-on vu (3), vêtu d'habits jaune d'or, — s'en venir de la mer — [et puis] se changer en poisson ?

« Les autres ont des temples spacieux où habiter. — Le Pō a fait sa résidence — sur le dos d'un poisson.

« Les Annamites dans leurs barques rament (4) [à grands cris de] *hō khvaṅ* ! (5) Le Seigneur (6) s'en vient, — sortant de la mer [ou de la lagune].

« Le terrain vers la lagune (7) forme des replis, — [à l'abri desquels] on élève des colonnes, — et le Seigneur [désormais] habite [au bord de] la lagune. »

---

(1) *Çanσṅ* [A] ou *ganσṅ* [corr. de B] « s'appuyer contre ».

(2) *Sic*, A, B.

(3) *Ou* : qui donc l'a vu.

(4) *Čaiv* = *tiav* (khmèr čèv) [D].

(5) *Hō khvaṅ* = ann. *hồ khoan* 胡寬, exclamation rythmant l'effort. Il convient d'observer que cette exclamation reste en quelque sorte en dehors du vers [cf. la position de la rime]. C'est un fait dont j'ai trouvé plusieurs exemples : ces mots sont criés plutôt qu'émis suivant le cours de la mélodie. — Selon B, les Chams, qui n'ont plus de marins ni de pêcheurs, se souviennent que le cri des bateliers ramant en cadence a été, dans leur langue : *ti mī* (?).

(6) *Çrσḥ* = sk. *çrī* [D].

(7) *Dvσr*, cf. au vers suivant : *tanσḥ dvσr mσhavaṅ* et *dauk dī dvσr*. Morphologiquement : *dvσr* = *dvσl*, khmèr *tuol*, tertre, éminence [D]. Nous avons noté que ce mot *dvσr* = *dvσl* = *dσl* s'écrit fréquemment pour *dil* [supra, p. 62, n. 2]. Le passage est obscur. On nous a successivement montré le Pō nageant dans la mer, puis monté sur un poisson, puis changé lui-même en poisson. On ajoute : « Les Annamites rament à grands cris et le Seigneur s'en vient, sortant du *dvσr* » : il n'y a pas de doute qu'on ne doive corriger *dvσr* en *dil* et traduire : *de la mer* [ou peut-être *de la lagune*, ouverte sur la mer, et où le Pō serait d'abord entré ?]. PŌ *dauk dī dvσr*, par analogie avec α et β, s'interprète de même : « Le Seigneur habite [sur le bord de] la lagune ». Le début du dernier vers fait davantage difficulté. A lit partout *dvσr* = monticule et ne comprend pas. B : « le sol vallonné [montueux : *tānσḥ dvσl*] se plisse — formant [comme] des colonnes — et le Pō demeure au milieu de ces monticules. » Glose : « Au lieu de mettre le toit sur des colonnes, on avait jadis fait reposer le bout de ses poutres maîtresses sur le haut des dunes ; l'intervalle entre deux de celles-ci, ainsi couvert, constituait la cella du temple. » Je n'ai pas trouvé trace d'une telle tradition en m'informant sur place : c'est sans doute une subtilité de B. On n'est nullement obligé de chercher dans le premier kanaiṅ paḍit le sujet de PĀNσḥ, verbe qui équivaut à *ṅap*, faire, construire, et se prend très bien à l'impersonnel. Le vers répond point pour point, à ce que je crois, aux vers parallèles de α et β :

α :	β :
-uraṅ lač dil kāvσk	*tanσḥ dvσr* [= *dil*] *mσhavaṅ*
padσṅ jyσṅ kvσk	PĀNσḥ *jyσṅ gaṅ*
blauḥ dauk dī dil	PŌ *dauk dī dil*

« Le terrain vers la lagune forme des ondulations qui dissimulent celle-ci. — On élève un temple [*ou* : on plante des piliers, métonymie], — et le dieu habite [au bord de] la lagune. »

Reste un dernier document : c'est le *commentaire cham* dont M. Cabaton a mis une traduction en tête de l'hymne, malheureusement sans transcrire le texte que sa traduction ne rend peut-être pas parfaitement :

« Les trois fils du roi du bois d'aigle (Patañ Gahlău !) et le roi Baleine (ou Roi des Flots) ont fait alliance pour gouverner ensemble leur domaine.

« Quand le roi Baleine se déplace, tous les poissons l'escortent. Malheur aux hommes qui lui jettent des pierres ou qui essaient de s'en emparer, les maladies les plus graves les atteindront.

« Le roi Baleine flotte à la surface de l'eau comme une bouée, de loin il paraît jaune. Pendant les tempêtes le roi Baleine se métamorphose en cygne, il se tient alors dans l'embouchure des rivières ou dans les mares d'eau douce à proximité de la mer.

« Il y a bien longtemps le roi Baleine habitait au Laos, il y fonda des temples dont il est le génie protecteur.

« Les bateliers qui entendent le troisième coup de tam-tam doivent implorer sa protection. Il les sauvera du naufrage, mais laissera périr les impies.

« Le roi Baleine veille toujours sur eux, la nuit il fait une ronde et renfloue les bateaux. Offrons-lui des présents de choix. Les Cambodgiens et les Annamites qui savent ce qui lui est agréable lui offrent des noix de coco, trois œufs cuits et de l'alcool (1) ».

Avec la version en prose, celles, étroitement apparentées, de α et β, γ et le *commentaire*, nous disposons donc de quatre rédactions distinctes. Comment mettre en ordre ces éléments disparates ? A vrai dire, leur complexité ne laisse pas d'être instructive, décelant les diverses influences qui ont régi l'évolution de la poésie chame. En gros, on reconnaît d'abord un thème commun, celui du retour de la Mecque. Seule la version γ s'en écarte franchement, où l'on fait venir le Pō de Huê. Eliminons cette donnée hétérogène : le vers est tiré de l'hymne au Pō Binnơthvơr, roi légendaire qui « s'empara du royaume yuon et subjugua l'Annam » (2). Voici en effet le début de cet hymne (3) :

haňvō drěi dī paauk
dauk glaň ahauk
Pō mai mơň hvō ‖
haňvō drěi dī ralai
dauk glaň gilai
Pō mai mơň hvō ‖

« Se suspendant (4) au manguier, — ils regardent la nef — du Seigneur [Bin nơthvơr] qui revient de Huê.

---

(1) *Nouvelles Recherches*, p. 117.

(2) *Légendes historiques*, p. 165.

(3) Texte fourni par un kathar de Phanri.

(4) *Haňvō dī...*, var. *haňvơy* [A] « se suspendre à, soulager le poids du corps en saisissant... avec les mains et en tirant » [A, B] ; *haňvơy dī takvai* : lever les bras

« Se suspendant au *ralai*, — ils regardent la jonque — du Seigneur qui revient de Huê. »

Position dans le contexte, convenances de signification (1), tout indique que le vers aberrant de γ est en place dans l'hymne au Pō Binnơthvơr. Voilà l'occasion de noter en passant l'importance dans l'art poétique cham du phénomène de *plasticité* : c'est le nom que lui donne M. Gaspardone qui l'a observé dans la chanson annamite (2). On a déjà pu se rendre compte des flottements que présente la composition des hymnes chams : un morceau, ailleurs très développé, peut se réduire dans certaines recensions à un vers unique (3).

La version fournie par γ semble assez mêlée. Il est remarquable qu'elle s'accorde avec le commentaire reproduit par M. Cabaton sur un point important où elle s'oppose aux trois meilleures sources, α, β et la prose qui ignorent en effet la métamorphose du Pō Riyak en poisson (le roi Baleine du commentaire).

Observons tout d'abord que la donnée implique contradiction. Si le vers 2 de γ dit : « il se change en poisson, *yō jyơṅ akan* », le vers suivant a : « [*ñap danauk*] *ñauk rauṅ akan*, [il s'installe] sur le dos d'un poisson ». Les Annamites eux-mêmes qui vénèrent le génie cham sous le nom de Prince [ou Esprit] des Mers du Sud (Nam Hải Vương *ou* Thần 南海王 *ou* 神) (4) n'en font jamais, que je sache, un poisson et tiennent son culte bien distinct de celui de la Baleine. La plupart des Chams ne commettent pas la confusion.

---

et croiser les mains derrière la tête [B]. Cf. *haṇvơl*, *haṇuay*, léger, alléger [D]. A ajoute : flâner, prendre du loisir. Il semble qu'il faille comprendre avec lui « s'accoter [peut-être : paresseusement] contre. . . », car il est bien impossible de se *suspendre* à un *ralai* [Homonaya riparia Lour., plante ressemblant au ricin. D]. Toutefois le nom de cette dernière plante vient surtout pour la rime.

(1) Naturellement on ne doit pas attacher trop d'importance à l'apparition du nom de Huê dans ces textes tardifs et remaniés sans cesse : le fonds de la légende a chance d'être antérieur à l'introduction du mot dans l'hymne. Cf. infra, p. 73.

(2) « J'entends par là la facilité avec laquelle ces chansons sont susceptibles de se scinder en morceaux indépendants, de s'agréger des chansons voisines, où de combiner en un nouvel ensemble leurs fragments désagrégés. » (E. Gaspardone, CR. de Nguyễn-văn-Ngọc, *Proverbes et chansons populaires*, et de Thiện-đình, *Vers populaires de notre patrie*, BEFEO., XXIX (1929), p. 378.) Du moins chez les Chams, ce qui distingue ce phénomène du simple emprunt, c'est la vie propre, si j'ose dire, qu'ont les membres dissociés. On ne cherche nullement à les fondre dans le texte où ils entrent. La division de l'hymne cham en groupes de vers admettant des rythmes différents est sans doute pour beaucoup dans cette *plasticité* (supra, p. 52).

(3) Supra, p. 64, n. 4.

(4) e. g, *Đại Nam nhất thống chí* 大南一統志, q. 12, p. 33 *b*, temple de Thạch-long 石龍. Toutefois dans la plupart des pagodes que j'ai visitées, le Pō Riyak n'occupe que le second rang, le grand dieu étant communément Quan-đế 關帝 [le Kouan-ti chinois] dont l'autre acolyte est très souvent la déesse Thiên-y-a-na.

Mais ne rendant pas (ou ne rendant plus) de culte aux baleines qui viennent parfois s'échouer sur la côte d'Annam, culte florissant parmi leurs conquérants, peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils cru que le génie marin adoré dans les pagodes dédiées au *cá ông* devait être leur Pō Riyak.

Le nom que prend le génie dans le *commentaire*, la manière dont s'exerce son activité protectrice (renflouements, etc.) paraissent montrer une contamination de la légende chame par la croyance annamite ; γ serait peut-être plus explicite encore : on sait que les cadavres de baleines ou de cachalots rencontrés au large sont remorqués en grand appareil jusqu'à la côte par les villages annamites de pêcheurs qui ont eu la bonne fortune de les découvrir (1). Est-ce la scène que décrit notre vers :

yvơn čaiv galai
hō khvaṅ
PŌ *çrơḥ mơrai*
tabyak dī dih‖

« Les Annamites dans leurs barques rament à grands cris de *hō khvaṅ* ! — Le Seigneur s'en vient — sortant de la mer (2). »

Les cultes annamites sont encore trop mal connus, particulièrement ceux du Sud, pour qu'il soit possible d'instituer ici une comparaison très étudiée. Notons seulement que les Annamites ont volontiers repris les coutumes indigènes. Celles mêmes de nos sources qui ignorent l'identification du Pō Riyak avec leur Génie Baleine attestent qu'ils dédient des pagodes au Pō et vont jusqu'à leur attribuer l'initiative de son culte. Nous verrons qu'il en est de même pour la reine du Pō Tabai, héroïne purement chame. Au Bình-thuận comme au Ninh-thuận, les Annamites ont progressivement mis la main sur tous les centres de quelque importance, accaparant les cultes avec les lieux où ils étaient rendus. Dans nombre de temples les deux races se

---

(1) « Vers le milieu du mois de mars 1898 un pêcheur du village de Thanh-hà, à l'embouchure du Sông Gianh, vit un énorme cachalot mort flottant au large. C'était une heureuse trouvaille pour lui et pour son village. Il s'empressa d'en faire part aux autorités communales qui réquisitionnèrent un grand nombre de barques pour aller remorquer le poisson divin, etc... » (L. CADIÈRE, *Croyances et dictons populaires de la vallée du Nguồn-sơn*, BEFEO., I (1901), p. 183.)

(2) Sur *dil* = mer, cf. supra, p. 62, n. 2. Pour l'interprétation générale du passage, comparez la prose : « les Annamites repêchèrent ses restes » ; α, β : « les Annamites ont ramené sa dépouille ». B, par contre, rapproche ce vers du passage de la légende où Aih_vā soulève une tempête : « les pêcheurs annamites, dit-il, luttent à grands cris contre la mer déchaînée ». On pourrait aussi voir là, le Pō revenant de Huê, quelque allusion à un équipage annamite : de toute façon le texte resterait incohérent. Si dans ce vers *gilai* est le vaisseau qui porte le Pō, comment se fait-il qu'on ait montré celui-ci, au vers précédent, assis sur le dos d'un poisson ?

coudoient. Souvent on voit, comme à Sơn-hải, les Chams de l'arrière-pays admis en corps, une fois l'an, le jour de la fête principale, dans les temples de villages côtiers d'où ils sont depuis longtemps complètement évincés. Enfin dans les villages mixtes, par exemple à Xuân-hội 春會 (Hoà-đa, Bình-thuận), l'on rencontre des pagodes où les génies chams sont titulaires de brevets délivrés par l'empereur d'Annam (1) : c'est cette assimilation graduelle que refléteraient, à divers degrés, les textes analysés.

Le *commentaire* fournit une autre donnée remarquable : « il y a bien longtemps, nous dit-il, le roi Baleine habitait au Laos... » Le nom de roi Baleine, emprunté selon toute probabilité aux Annamites de la côte, est ici particulièrement impropre. D'ailleurs, à ma connaissance, les Chams de l'Annam n'ont aucune idée distincte de ce qu'est le Laos et je doute que sur ce point l'interprétation de M. Cabaton soit sûre : il ne nous dit pas quel mot cham il traduit et son *Dictionnaire* n'atteste *lau* (khmèr *lāv*, siam. *lāo*) qu'au Cambodge. Il faut s'en tenir sans doute à une indication imprécise : à l'Ouest, dans l'intérieur. C'est ce que suggère l'analogie de l'hymne à Gahlău et consorts, dont nous avons signalé l'étroit rapport avec le Pō Riyak. Ces génies y font d'abord figure de gens de l'hinterland. On a remarqué d'autre part qu'à la fin du texte en prose Jā Aih vā renaît, avant sa déification, dans la personne d'un Moï. Nous touchons là de toutes parts à un ordre de conceptions qui n'est pas dénué d'intérêt. Il n'est pas rare qu'un dieu cham soit ainsi mis en relation avec les « frères aînés » de l'intérieur et l'on doit attacher de l'importance au fait que les Moïs participent à divers cultes chams. A Pō Klauñ Garai je les ai vus chargés en privilège de préparer la grande fête annuelle du Katē, coupant la végétation qui escalade le temple et débroussaillant le sol alentour (2) : il faut connaître le rôle essentiel joué par le sol du lieu sacré dans tous les cultes indochinois pour mesurer la portée d'une telle coutume. Cette venue annuelle des Moïs à Pō Klauñ Garai correspond exactement, en changeant les parties, à l'invitation des Chams par le village annamite de Sơn-hải pour la fête de son génie. Somme toute, on peut avancer que dans le Sud-Annam nombre de cultes se présentent comme des faits d'ordre géographique plutôt qu'ethnique.

* * *

Ayant ainsi fait la part des influences extérieures, que reste-t-il qui soit la légende même ? Notons d'abord une localisation : le Pō Riyak

(1) On m'a procuré la copie de brevets de Tự-đức [1865], Đồng-khánh [1886], Khải-định [1924], décernés au Pō Riyak de Xuân-hội et, outre des brevets aux mêmes dates que ci-dessus, deux brevets de Tự-đức [1880] et Duy-tân [1909] au nom de Thiên-y-a-na.

(2) Cf. H. PARMENTIER, *Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam*, PEFEO., vol. XI. Paris, 1909, t. I, p. 57.

passe Phanri et Cana sans toucher terre ; il maudit même Phanri, où les gens, semble-t-il, lui jettent des pierres. Le texte porte *lač jhak*, ce qui peut s'entendre de deux façons : ou bien *jhak* est adverbe et le Seigneur parle violemment, lance des paroles irritées ; ou bien encore c'est un régime et l'on traduira : « il dit [que Phanri est un pays de] méchants. » C'est seulement au Nord du Cap Padaran qu'il a pu aborder. Il paraît bien en effet que sa tradition appartient au Ninh-thuận plutôt qu'au Sud, où nous avons trouvé l'hymne réduit et tout mélangé (γ, δ). C'est à la lagune de Sơn-hải que se serait terminée sa carrière et c'est là qu'on le croit à demeure : *tanơḥ Pō riyak*, domaine du Pō Riyak, tel est le nom qu'on donne à l'endroit. On nous montre ailleurs le dieu s'en allant rejoindre « Pō Klauñ » par la route au bord de la mer ou par celle qui coupe les dunes : de Sơn-hải deux chemins répondant à cette description s'en vont vers Pō Klauñ Garai de Phanrang, (et en même temps, notons-le, vers le temple de Pō Romē, infra, p. 71-72).

On croit donc saisir ici quelque opposition des deux provinces : faible indice, dont on ne sait trop que tirer. « Malheur aux gens qui lui jettent des pierres, dit le *commentaire*, ou qui essaient de s'en emparer : les maladies les plus graves les atteindront », et plus bas : il « sauvera [les bons] du naufrage, mais laissera périr les impies... » Le conflit des deux groupes chams qui transparaîtrait là est-il dans une certaine mesure d'ordre confessionnel ?

Il semble que presque toutes les sources, à l'exception de γ et δ d'ailleurs lacunaires, tiennent explicitement le Pō Riyak pour un Bani. Dans beaucoup de légendes chames où elle figure, la descente de la Mecque n'est qu'un symbole : c'est simplement annoncer l'origine surnaturelle du héros. Il n'en est pas tout à fait de même ici. La tradition en prose fait du séjour d'Aiḥ vā à la Mecque un élément capital de l'action ; Aiḥ vā n'est d'autre part qu'un mortel qui est allé s'y instruire. Les hymnes dans leur meilleure recension (α, β) répondent dans une certaine mesure à cette dernière donnée : « Gloire à Riyak qui, désireux de science et puissance, s'en fut acquérir la vertu magique là-haut, à la Mecque... » Trouvant aujourd'hui sa légende intégrée dans les cultes dits brahmaniques, mais surtout à Phanrang, en conclura-t-on qu'une légende islamique s'est plus facilement vue adopter par eux dans cette province ?

Ces indications peu consistantes sont tout ce que permet l'état des recherches ; on n'y pourrait introduire quelque précision qu'après avoir daté les hymnes au moins approximativement, et c'est ce qui est tout à fait impossible. Jusqu'ici je n'ai retrouvé dans l'ensemble de la littérature chame, certains rituels et un vocabulaire sanskrit-cham mis à part, aucune tradition indienne authentique. Les fragments qui s'en montrent témoignent de singulières vicissitudes de transmission et nos documents sont d'époque tardive. Je soupçonne tel hymne du cycle de Gahlău, Riyak, etc., d'avoir été très remanié, sinon composé, au début du XIXe siècle. On voit combien il serait prématuré de s'enquérir du fonds de réalité historique que peuvent enfermer de tels hymnes. Les légendes historiques — c'est, on l'a vu, le nom qu'Aymonier donne prudemment aux

chroniques royales — ne doivent elles-mêmes s'employer qu'avec précaution. Il est bon, à ce propos, de se référer au culte birman des Nats, réplique des cultes chams, mais que l'on a pu aborder sur une meilleure documentation.

« J'attirerai particulièrement l'attention, écrit Sir R. C. Temple, sur le caractère extrêmement moderne de nombre de ces histoires. Les siècles précédant notre ère, le VIIIe, voire le XIe siècle A.D., sont peut-être des dates admissibles pour des histoires légendaires de génies, mais le gros de celles-ci relèvent de la période comprise entre le XIIe et le XVIIe siècle A.D. : une date aussi basse que 1558 est reconnue avec certitude pour la date authentique d'une histoire ; une date plus basse encore, ca. 1620, est presque sûre pour une autre. Il n'est pas jusqu'à un conquérant aussi tardif que Tabin Shwédé qui ne soit aujourd'hui un Nat éminent, lui qui régna de 1530 à 1550, du temps de notre Henri VIII, et qu'ont bien connu les premiers Européens établis au Pégou . . . » (1) Notons qu'on peut retrouver sous un même cycle légendaire deux ou même trois ordres de faits historiques séparés par plusieurs siècles [cf. ch. XII, *The Ava Mingaung and Pagan Alaungsithu mixed cycle*, p. 55 sq., mêlant des éléments, des VIIIe, XIe et XVe siècles] ; que des personnages insignifiants se voient diviniser, tel ce Maung Pó Tú « who was a trader of Pinyá and was killed by a tiger . . . » (p. 69) ; qu'on a proposé de reconnaître dans certaines divinités de simples dédoublements : « Taw Sein Ko de son côté rend compte autrement de ce qu'il nomme le Panthéon indigène de Birmanie [il s'agit d'expliquer comment les 33 dieux du ciel d'Indra sont devenus 37] . . . Le nombre de 37 s'est trouvé fixé dans l'esprit populaire par le fait que le livre des Hymnes chantés aux sacrifices qu'on leur fait se compose de 37 hymnes, certains des Nats ayant [i. e. ayant eu à l'origine] plusieurs hymnes en propre ». Citons enfin comme s'appliquant *verbatim* aux faits chams, quelques lignes du regretté Taw Sein Ko : « Les hymnes ne sont à proprement parler que de courtes esquisses biographiques versifiées que récitent des médiums [*natkadaw*] en état de possession ; ils montrent quelques tendances moralisantes . . . » (cité *ibid.*, p. 35).

Dans l'analogie de ces faits birmans, mieux élucidés, on trouve quelque aide pour débrouiller l'écheveau des traditions chames : elles ont comme eux des parties anachroniques et plusieurs personnages légendaires ou semi-historiques s'y peuvent dissimuler derrière un même dieu, comme aussi le même héros reparaître dans plusieurs hymnes sous des vocables différents (2).

Le Pō Riyak est un assez bon exemple de ces confusions. Aymonier, en effet, cite une tradition selon laquelle le Pō Romē, qu'il fait régner de 1627 à 1651, « eut pour général ou ministre Ja Thameñ Kĕi, qui naquit en l'année

(1) R. C. TEMPLE, *The thirty seven Nats*, p. 39.

(2) Voir aussi R. O. WINSTEDT, *The history of the Peninsula in Folk-tales*, JSBRAS., n° 57 (1911), p. 183-84.

du coq et qui devint aussi une grande divinité, le Pō Riyak ou dieu des flots » (1). Voilà donc le Ja Thameñ kĕi en compétition avec notre Ja Aiḥ vā, né en l'an du Petit Serpent.

Dans la superstition sino-annamite, il n'est pas rare que plusieurs individus (d'ailleurs nommés et datés avec précision) assument à leur mort le nom et le rôle d'un même génie. A proprement parler, plutôt que d'une personnalité, c'est d'un titre et d'une charge qu'ils sont ainsi pourvus : ils s'y succèdent. Jusqu'ici rien de tel ne m'est apparu chez les Chams. Autant que j'ai su me reconnaître au milieu de traditions confuses et constamment contradictoires, tout ce qu'ils admettent, c'est qu'un même dieu peut s'incarner plusieurs fois avant l'apothéose finale, dont je n'ai pas réussi à savoir si elle lui confère ou lui restitue seulement sa personnalité supérieure. J'ai souvent relevé la progression suivante : un [roi] cham → un Raglai (ou quelque autre Moï) → le dieu (e. g. Pō Klauñ Garai [en tant que roi] → le Raglai Tavak → Pō yaṅ In). Ici : Ja Aiḥ vā → un Kahaun → le Pō Rayak (2). Ces incarnations sont d'ordinaire des états nettement différenciés et constituent une progression réglée : tout se passe comme si le héros devait renaître chez les peuples à demi sauvages de l'Ouest, avant que d'accéder à son rang divin — c'est son stage dans la montagne, sur le chemin du ciel. Par contre, je n'ai pas observé qu'une même personnalité transcendante passât pour s'être incarnée dans plusieurs Chams du commun, fussent-ils devenus ministres. Jusqu'à plus ample informé, les deux *Jā*, antécédents humains du Seigneur des Flots, s'excluraient donc l'un l'autre : nous allons voir qu'on n'est pas, à leur sujet, sans quelques indices décelant deux traditions distinctes.

* * *

Le Pō Riyak illustre donc toute la complexité des cultes chams : éléments de provenance islamique, place faite aux Moïs, voire contamination annamite, rien ne manque à ce dieu du panthéon dit brahmanique. Mais si en ce sens l'étude de sa légende ne manque pas d'intérêt, elle se trouve, par contre, mal soutenue par l'observation connexe des pratiques cultuelles, féconde dans d'autres cas. Evincés qu'ils sont de la zone côtière, les Chams ne connaissent plus guère ce génie marin que par leurs livres d'hymnes, et nous savons quelle maigre part lui font certains mơdvơns : 8 lui consacre un vers !

J'ai relaté ailleurs ma visite à Sơn-hải en compagnie de M. le quản-đạo

---

(1) *Légendes historiques*, p. 172-73.

(2) A Xuân-hội, on m'a conté qu'avant d'être reconnu comme Seigneur des Flots, l'esprit de Ja Aiḥ vā s'*incarna* dans un Annamite. Mais ce n'est pas là une variante véritable : il ne s'agit, en l'espèce, que de possession, non d'une réincarnation. Telle quelle, la tradition mérite toutefois d'être retenue.

Nguyễn-khoa-Kỳ (1) et du Dr Galinier. Nous n'avons trouvé là qu'une pagode où trône Quan-đế, et le Pō Riyak, alias Nam-hải vương, n'y est plus que l'acolyte d'un si puissant seigneur. Le culte que les Chams continuent de lui rendre se réduit à la récitation de l'hymne ci-dessus traduit. Il en est à peu près de même à Xuân-hội et les brevets dont je tiens la copie n'apportent aucun complément d'information. Aux questions que l'on peut poser les Chams répondent par des bribes de la tradition conservée dans les écrits. Quant aux Annamites, ils n'ont guère plus à dire que le panneau à sentences parallèles suspendu contre l'autel du dieu à Xuân-hội : « 南國有生皆化育. 陽神. 海天無處不慈航, [Dédié au] génie masculin (2). Toutes les populations du Royaume du Sud [sont par lui] élevées à la civilisation. Sous le ciel de la Mer [du Sud], il n'est lieu où ne passe sa jonque charitable. » Ses autels, fréquentés également par les Annamites et les Chams, sont en grand renom auprès des patrons de jonques chinois : les dieux des navigateurs sont accueillants et leur clientèle naturellement composite (3). Adoré par des musulmans et par des brahmanistes dégénérés, par les bouddhistes annamites et par des Chinois, le Pō Riyak est le pendant du grand saint de la côte birmane, Badr'ud din Aulīyā (4).

Je tiens du mơdvơn de Sơn-hải une tradition populaire à Phanrang, que Phanri semble ignorer. Le bruit de la mer grondant la nuit sur les grèves désolées du Padaran, les coups sourds de la houle qui se brise, seraient le bruit des pas du Seigneur, un maléfice le tenant indéfiniment écarté de son sol natal, qu'il s'en venait délivrer de l'oppresseur. Ce dernier trait figure dans la version en prose ; les hymnes le passent sous silence. Seule la recension γ (selon l'une des interprétations possibles, celle de B, supra, p. 68, n. 2) en garderait l'écho. Mais justement γ s'oppose formellement à la prose en faisant venir le Pō, non de la Mecque, mais de Huê. C'est, nous l'avons dit, par contamination, et nous avons renvoyé à l'hymne du Pō Binnơthvơr. Or l'on sait que ce roi divinisé et le Pō Romē sont constamment confondus dans la tradition pseudo-historique (5). C'est un « roi de Huê » que le Pō Romē com-

---

(1) Aujourd'hui tổng-đốc du Nghệ-an. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 510, XXX, p. 552, et *BAVH.*, vol. II, 1915, p. 301.

(2) A la gauche de Quan-đế lui correspond comme génie féminin 陰神 la déesse Thiên-y-a-na, 天依阿那演玉妃.

(3) Ce n'est pas comme dieu de la guerre, mais plutôt comme génie militaire de la richesse (武財神), que Kouan-ti se trouve pris pour patron par des navigateurs et des marchands. Cf. B. M. Alexéiev, *The Chinese Gods of Wealth*, Londres, 1928, p. 9, 29 sq.

(4) R. C. Temple, *Buddermokan*, Journ. Burma Res. Soc., vol. XV, part 1, Apr. 1925, p. 1-33. Cf. *BEFEO.*, XXX (1930), p. 464.

(5) E. Aymonier, *Légendes historiques*, p. 172. Contrairement à ce qu'Aymonier écrit p. 166, Binnơthvơr, pour n'avoir pas une tour en propre comme Pō Klauñ Garai et Pō Romē, n'en est pas moins un roi divinisé et qui a sa place marquée dans le culte.

battit sa vie durant, et c'est de mains annamites qu'il reçut la mort. Le vers qui fait venir le Pō Riyak de *Hvāiy* a donc des affinités certaines, quoique peut-être indirectes, avec la tradition qui fait de lui le ministre de Pō Romē. On notera que c'est là le seul trait l'apparentant aux héros du cycle brahmanique ; que la donnée de γ provient d'une région qui n'est pas la terre d'élection du dieu (*tanōḥ* Pō *rayak* = Sơn-hải) ; que la source, enfin, où elle s'atteste, est la moins complète et la moins cohérente.

On l'a sans doute observé, si la tradition orale de Sơn-hải retient le thème de la malédiction interdisant au Seigneur l'accès de sa terre natale, explicitement fourni par la prose, quelque chose s'en retrouve aussi dans la recension α-β de l'hymne : celle-ci ne montre-t-elle pas le Pō maudissant successivement les ports de la côte chame, où il paraît ne pouvoir aborder ? Il semble que les habitants l'accueillent mal : cela n'est pas incompatible avec la version en prose ; les traditions agonisantes des Chams sont les premières à reconnaître qu'ils furent, par leurs dissensions, par leur intolérance d'un maître, les artisans de leur propre ruine. Notons enfin que le Pō, au terme de sa course errante, s'établit à l'abri du regard des hommes, derrière la haute dune retranchant sa lagune du pays, « auquel il tourne le dos, parce que les gens sont méchants » [A]. γ est un état de texte trop fragmentaire pour que, de ce qu'il ignore la donnée, l'on soit assuré qu'elle est rejetée par la tradition divergente qu'il représente.

Somme toute, on est contraint de faire deux parts de notre maigre moisson de documents : l'une est d'un comportement franchement islamique, et c'est la plus ample, relativement assez homogène dans l'ensemble. La seconde prétend relier le héros aux traditions locales. Elle n'est constituée que par une variante de l'hymne et par un témoignage qu'Aymonier cite en passant : même en sa brièveté, elle n'échappe pas à la contradiction ; le Pō, montant d'abord une jonque, s'y fait poisson, soudain homme sur le dos d'un poisson.

Ces considérations conduisent à attribuer à toute la légende une origine extérieure à la tradition *jat* proprement dite, où elle se serait imparfaitement et inégalement intégrée ; γ dénoncerait un essai tardif de réduction au panthéon national (1). Dans l'état de la question, aller plus loin serait œuvre de pure hypothèse. Si l'on attribue au Pō Riyak des origines au moins partiellement musulmanes, c'est bien sans doute, en ces pays, dénoncer une influence malaise ou javanaise. Il appartient aux malayisants de nous apprendre,

(1) J'ai eu accès jusqu'ici à trois recensions des hymnes : β, γ et δ, outre d'importants fragments fournis par divers mơdvơn de Phanri et de Phanrang. Mais ce n'est point suffisant pour affirmer que l'élément *jat* retracé dans la légende du Pō Riyak ne se montrera pas ailleurs plus développé, et peut-être assez pour qu'il faille réviser certains points de cette première étude.

le cas échéant, quelles en ont pu être les voies et si le Seigneur des Flots a fait par exemple quelque emprunt au *Grand Seigneur* malais, Si Raya, dieu de la mer, son quasi-homonyme (1).

* * *

II. L'HYMNE À YAṄ IN ET LA LÉGENDE DU ROI TABAI. — Nous avons noté que M. Cabaton a cru reconnaître Indra dans le Pō yaṅ In. Voici sa traduction de l'hymne adressé à ce dieu, le 11e de son recueil :

« Sur une belle montagne où croît l'arbre kalauṅ, le magicien yaṅ In opère des miracles.

« On dit qu'il fit sortir par magie de l'eau glacée de sa belle montagne.

« Yaṅ In a près de lui [son frère] Jaban qui le regarde pendant qu'il tient la corde d'un cerf-volant.

« Le cerf-volant plane dans les airs, agrémenté de banderoles ondulantes.

« On entend un grand bruit au milieu du jour, une bataille se livre et la gracieuse Sītā est enlevée. »

De cette version on retiendrait surtout le dernier vers : il serait très heureux que les hymnes chams eussent gardé cette trace des traditions indiennes, qui toutefois ne placent aucune bataille au moment de l'enlèvement de la Maithilī. Mais cette Sītā n'a pas meilleure consistance que les fameux sauvages Mada d'Aymonier. Bien que M. Cabaton traduise « la gracieuse Sītā », sa propre transcription est *çathaḥ*, où *ça* est une erreur de lecture pour *ba*. On ne nous dit pas comment cham *°thaḥ* se réduit à sanskrit *°tā* : opération hardie, qui a donné le jour à cette Sītā chame. Le ms. a *bathaḥ*, « mouillé, trempé » [D] : *kaměi balā bathaḥ*, ce qui n'est pas la gracieuse Sītā, mais « la fille de la Défense mouillée », qu'on rencontre d'ailleurs dans le dictionnaire, s. v. *bat* : « *bat bya bala bathaḥ*, une divinité féminine ». Ce nom énigmatique trouve son explication dans la seconde des « légendes relatives aux divinités dont il n'est pas fait mention dans les Généalogies royales ». Comme l'histoire de Ja Aiḥ vā nous est venue en aide à l'endroit de l'hymne au Pō Riyak, celle du Pō Tabai permet de mieux comprendre l'hymne au Pō yaṅ In : voyons ce qu'elle apporte.

[Pl. IX] *nī danak pō patau tabai sauṅ nai balā* (2) — *tak dī kal dauk hayat pak nogar moṅkaḥ. hamyit čaṃ dī hu patau ō. mai ñap patau. mai tol*

---

(1) W. W. SKEAT, *Malay Magic*, Londres, 1900, p. 91-92, cf. 104, n. 1.

(2) Transcription non de l'original, mais d'une copie que B en a faite pour la photographie (cf. pl. IX-XVI) et où il a introduit de légères variantes. Le ms. 41 (b) est trop peu clair pour qu'on l'ait pu reproduire directement. B a d'autre part adjoint in fine quelques indications qui m'ont paru valoir d'être conservées. J'indiquerai dans des

nɔgar čaṃ ṅap yut (1) *sauṅ* PŌ *patau yaṅ in. mɔṅ* PŌ *patau tabai ṅap ragĕi patyā kyɔṅ hanrak* DAV *katvaṅ.* PŌ *yaṅ in sauṅ* PŌ *tabai jak gɔp nau amar nau tamɔ̄ glai nɔḥ nau jyɔṅ dva jalan.* PŌ *tabai nau gan danau balā. kruṅ balā nan balā arap tvĕi mɔk patau tavak bā mai ṅap patau. tavak dī čyip mai ṅap patau o. barūv* PĀNɔḤ *arap mɔtai tak nan* (2). *blauḥ balā nan gunauṅ karaṃ tamɔ̄ tanɔḥ hadĕi jyɔṅ danau. athău* PŌ *tabai dī nau o. mauṅ dalaṃ danau blauḥ grauḥ čhvai. ev athău nan blauḥ athău dī čyip nau ō. barūv* PŌ *tabai* PADAR *baul bhap trun danau naṅ ravɔk* BOḤ *sā* BAIK *balā. baul* PĀTHĂU *vɔk sauṅ patau. lač dalaṃ danau nī hu balā. patau* PADɔr *doṃ baul daā bā tagok. barūv mɔṅ abiḥ mɔnviç nau amar nan čakoṅ tagok dī truḥ ō.* PŌ *tabai* BOH *yău nan trun* PŌK *bā tagok. blauḥ* PŌ *nan gulač mai saṅ. bā balā nan čroṅ ṅauk rāda.*

harĕi hadĕi PŌ *nan nau amar vɔk. tɔl tuk gulač mai saṅ* BOḤ *çalav lisĕi a*[Pl. X]*ryiṃ mɔta. sauṅ ahar gɔṃ pyauḥ kā* PŌ *nan. patau tabai jaṅ oḥ kā thău kā lithĕi thĕi ṅap ō. min gvɔn* (3) *patau tabai nau mar. nan nai balā lvā tabyak ṅap lithĕi 'yā blauḥ lvā tamɔ̄ dauk dalaṃ balā vɔk jɔ̄. kajaik tauṃ thun jaṅ ṅap yău nan rĕi. sauṅ tabul khan av baṅvū kā patau tabai habik.*

çak çak hamyit tɔl rak binthvɔr. rak nan krak PŌ *tabai nau mar rak nan yvɔ̄ drĕi jyɔṅ kačak pɔr mɔrai* DAṂ *dī bauḥ* BƆṅ BOḤ *nai balā tabyak dalaṃ balā syɔṃ banai lō. mɔṅ rak binṣvɔr yvɔ̄ drĕi jyɔṅ mɔnviç vɔk. ṅap mɔrūp* PŌ *tabai mai lvā* PŌ *byā nan.* PŌ *byā tañī. lač* PŌ *nau mar habar* PŌ *klak uraṅ* PŌ *mai saṅ vɔk. rak nan lač habar dī thău ō dahlak nau mɔtŏh jalan blauḥ* PŌ *črauk brĕi ka dahlak tamuḥ* BLAUV *dva bauḥ grain yău nī. nai balā mauṅ* BOḤ *karĕi dī* PŌ *tabai. dalaṃ tyan çanɔṅ lač dī Ñɔp pasaṅ drĕi o. kajaik tɔl tuk* PŌ *tabai mai saṅ. rak nan yvɔ̄ drĕi nau jɔ̄.*

PŌ *tabai mai tɔl saṅ. nai balā* DƆṂ *vɔk kā kruṅ rakuḥ rakvɔn.* PŌ *mai mɔṅ bak jalā. blauḥ* PŌ *nau vɔk* PAJɔ̄. *habar blauḥ* PŌ *mai vɔk.* PŌ *tabai tañi. uraṅ mai dahlău nan rūp ñu habar* BAUK *mɔta yău halĕi nai balā* DƆṂ *rūp* PĀBHAP *yău* PŌ. *halĕi tagĕi hu* BLAUV *dva bauḥ grain.* PŌ *tabai thău kā rūp rak binsvɔr* PĀJɔ̄. *blauḥ dī* DƆṂ *tabyak ō.*

harĕi hadĕi PŌ *tabai nau mar vɔk. daa kadhā tanrā* (4) *dī grɔp* [Pl. XI]

---

notes les quelques points où il s'est légèrement écarté de l'original ; elles prouveront assez que le médiocre texte du ms. ne méritait pas que l'on fît davantage. Pour faciliter la référence aux planches, j'en ai reproduit les numéros entre crochets dans ma transcription.

(1) Ms. *ṅap-gɔp tañrav.*

(2) Ms. *tvĕi mɔk patau tavak ṅanɔḥ mai mɔṅtai pak* (om. *nan*).

(3) Ms. *gaun.*

(4) Ms. *kadhā trā.*

bauḥ BƠṅ *vơk. rak binsvơr mai vơk. ñu* BƠḥ *grơp bauḥ* BƠṅ *uraṅ tanrā abiḥ. ñu yvơ drěi ñu tamō truḥ dalaṃ mơdhir. nai balā tañī ñu. ñu* DƠṃ *abiḥ* PĀnvơč *kadhā kā appābhap* PŌ *tabai dauk dalaṃ saṅ habar. nau mar habar. yău sā rūp sauṅ* PŌ *tabai. byaḥ dauk dalaṃ mơdhir* BƠṅ *hvơč klau sauṅ gơp yău hadyơp pasaṅ jō.* PŌ *tabai nau mơtöḥ jalan gulač mai krak mauṅ* BOḥ *dī grơp bauḥ* BƠṅ *dauk tamauv min. barūv mơṅ gulač nau mar vơk jō.*

rak nan mơĩn mơ'yač blauḥ likău drěi lač nau tauṃ PŌ *yaṅ in. nai balā ṅap* BADĪ *banyai. mơyaḥ nau dahlak ha'vơn* PŌ *lō. dauk tak nan ka dahlak ačiḥ mơk nuṃ rūp* PŌ *čaik vơk. mơyaḥ dahlak ha'vơn mơk tabyak mauṅ* PĀdvơl. *nai balā čiḥ blauḥ rak nan nau. byaḥ* PŌ *tabai mai. nai balā ba rūp nau čaik alā tul hadyơp pasaṅ* DIḥ. *čaik blauḥ vơr mơk kā pasaṅ mauṅ nōrūp thaik thauk nan. hvak* BƠṅ *blauḥ* PŌ *tabai nau* DIḥ *dahlău. rūp rak nan dauk mơṅ lā atul. kaik klơp* DIḥ *dī hu ō. barūv mơṅ* PŌ *tabai rvơh atul tagok.* BOḥ *rūp rak binsvơr.. mơk bā tabyak tañī nai balā. nai balā hvơč vơr glai kyơṅ* DƠṃ. *mơyaḥ* DƠm *tapak lijaṅ pasaṅ oḥ tapak hatai trā.* PŌ *tabai gunauṅ mơrūv tyơp hadyơp nai balā mơluv nau.*

PŌ *tabai anit hadyơp lō. hadyơp drěi tyơp blauḥ ñu nau* [Pl. XII] *yău nan. mơyaḥ kyơṅ pvơč anaiḥ bā mai saṅ vơk. jaṅ mơluv sī pvơč. burūv mơṅ* PŌ *tabai ṅap mơṅ mơtai ṅap jyơṅ* DAṃ *čuḥ. lauṅ hadyơp 'yơk klauḥ hatai sauṅ pasaṅ rěi. ṅap kajaṅ* (1) *blauḥ blai bā atuv* PŌ *nan tabyak nau* DIḥ *dalaṃ kajaṅ. hamyit tơl nai balā lač* PŌ *tabai mơtai. nai balā mai tamō dalaṃ kajaṅ dauk taphyā atuv blauḥ čauk.* PŌ *tabai* BOḥ *čauk abiḥ panvơč kadhā. kruṅ ṅap hadyơp pasaṅ sauṅ gơp.* PŌ *tabai palvā taṅin kačav hu nai balā.* PŌ *tabai* DƠṃ *likău čyip oḥ* ÑƠp *vơk ō* (2). *likău nai vơk nau mơdhir ṅap hadyơp pasaṅ vơk sauṅ gơp. nai balā* DƠṃ *vơk sauṅ* PŌ *tabai:* PŌ PADAṅ *palak taṅin tagok dahlak dauk dalaṃ* PĀlak *taṅin* PŌ *mơyaḥ* PŌ *apan vơk hu. nan dahlak nau mơdhir ṅap mơhadyơp vơk.* PŌ *tabai* PADAṅ *taṅin. nai balā tamō dauk.* PŌ *tabai kačav nai balā lan tabyak jyơṅ tamrak hataṃ. blauḥ çrơḥ tamō dauk dalaṃ balā vơk.*

çak çak PŌ *yaṅ in mai tauṃ* PŌ *tabai patyā tagak* PŌ *tabai patyā* PŌ *yaṅ in dvěi lādai. nai balā dauk dalaṃ balā* BOḥ PŌ *yaṅ in syơṃ likěi. burūv mơṅ kačvơč 'ya* PĀbaḥ ÑƠp PŌ *yaṅ in.* PŌ *yaṅ in ṅauk mauṅ* BOḥ *dalaṃ balā mơnviç* BLauv *akauk tabyak mauṅ* PŌ *yaṅ in.* PŌ *yaṅ in čaik dī tyan. tyā blauḥ blai.* PŌ *yaṅ in* [Pl. XIII] *jak* PŌ *tabai nau amar.* PĀgvơn *harěi mơlaṃ sauṅ* PŌ *tabai. tơl harěi tauṃ gơp pak čamauḥ nan. mơyaḥ thěi nau* (3)

---

(1) Ms. *rap* = ann. *raṇ*, hangar, construction temporaire, pavillon.

(2) Ms. PŌ *tabai čyip ōḥ ñơp ō pājō* : le Pō Tabai reconnut ses torts.

(3) Ms. *mơṅyah* PŌ...« si vous [arrivez le premier]...»

truḥ dahlău nan jauḥ halā kayău čaik pak čamauḥ (1) *nan.* PŌ *yaṅ in kanal tơl harĕi* PĀGVƠN *tagok* PĀGĒ PĀDAR *baul nau jauḥ halā kayău klak pak čamauḥ* PĀGVƠN. *nau tơl čơk glauṅ.* PŌ *patau tabai mơrai* BOḤ *halā kayău klak čamauḥ* PĀGVƠN *nan.* PŌ *tabai tvĕi nuṃ halā kayău nan nau* (2). *dauk* PŌ *yaṅ in nau pak mơdhir* PŌ *tabai mơk balā bā nau saṅ.* PŌ *tabai tvĕi lvơč halā kayău. dvaḥ dī* BOḤ PŌ *yaṅ in ō. laik tơl byơr harĕi gulač mai saṅ mauṅ dī* BOḤ *balā ō. thău kā* PŌ *yaṅ in klaik bā jō̆.*

PŌ *tabai gunauṅ dī* PŌ *yaṅ in. tyap* PĀNRAUṄ *jabaul nau tañī* PŌ *yaṅ in* DOK *balā vơk.* PŌ *yaṅ in* DƠṂ *vơk lač kău dī brĕi vơk kā* PŌ *hỗ ō. nau* DƠṂ *sauṅ* PŌ *hỗ vơk. sī ṅap habar blauḥ ṅap baik. gaun gulač mai* DƠṂ *vơk kā kruṅ panvơč* PŌ *yaṅ in* DƠṂ *yău nan. barūv mơṅ* PŌ *tabai gunauṅ jak* PŌ *yaṅ in mơsuḥ.* PŌ *yaṅ in* DƠṂ *vơk : mơyaḥ kyơṅ mơsuḥ nan thĕi hu ganrơḥ hagait blauḥ mơsuḥ.*

gaḥ PŌ *tabai hu sā drĕi kubav liṅō̆.* PŌ *yaṅ in črōṅ jālikauv. hanī* [Pl. XIV] *gūlimyơṅ. mơsuḥ sauṅ kubav liṅō̆ di ṅauk čơk liṅ tapin. dī hu kā gaḥ halĕi laḥ ō.* PĀVAK *gơp* PĀDĔI. *kubav mai mơdhir* DƠṂ *sauṅ* PŌ *tabai mơyaḥ dahlak mơsuḥ vơk sā* BƠṄ *trā. mơyaḥ glai glain dahlak habar čaik likău di* PŌ PĀGUDƠṄ *hatai. jvai svak yavā bā prön kā dahlak jvai.*

kubav liṅō̆ mơsuḥ sā BƠṄ *trā tajuḥ harĕi tajuḥ mơlaṃ.* PŌ *yaṅ in črōṅ gơṃ hauṅhagar* (3) *kaik kubav liṅō̆* DVƠČ TAPĀ *guhul. nan daraḥ* DVƠČ *bak mơṅ drĕi hauk bak čvaḥ. nan mơṅ hu čvaḥ bhoṅ kayvā daṃnơy kabav liṅō̆ yău nan. kubav liṅō̆* DVƠČ *tamō̆ 'yā. lijaṅ ñu tvĕi kaik dalaṃ 'yā rĕi. hamyit tơl patau tabai. lač kubav liṅō̆ yău nan.* PŌ *tabai* BVAḤ *kal. uraṅ mơblaḥ balā drĕi yău nan. blauḥ mơsuḥ yău nī. kubav liṅō̆ mơsuḥ jai rĕi o thău. glai glain kubav liṅō̆ lō yău nan. lvơč panvơč* PŌ *tabai* BVAḤ *ka kubav liṅō̆ libuḥ trun mơtai.* PŌ *tabai alaḥ dī* PŌ *yaṅ in jō̆.*

byaḥ PŌ *tabai ruv rī* BVAḤ *kar kā nai balā dī hu çanơṅ kā kruṅ krik hadyơp pasaṅ mơṅ kal sauṅ gơp o. hamyit tơl nai balā. tơl harĕi* PŌ *tabai mơnĕi dī črauḥ tapyơn yok. nai balā mơnĕi tapyơn ṅauk. kavơk gơp sā bauḥ glai gan. nai balā haluḥ baṅūk PĀJƠṅ sā uraṅ kamar. thơk mai* Ñơp PŌ *tabai.* PŌ *tabai* PŌK *tagok* BOḤ *kaměi. lăč bā nau rauṅ ṅap kamvon. bā mai saṅ apaḥ muk rauṅ. sā harĕi sa karĕi. prauṅ doṃ* [Pl. XV] *halĕi* (4) *syơṃ banai doṃ nan.*

---

(1) Ms. *čō̆* = ann. *chỗ*, lieu, endroit.

(2) Ms. *tvĕi halā kayău myơt. Myơt* = ann. *miệt*, droit devant soi, d'un trait. Voilà avec *rạp* et *čō̆* trois exemples d'emprunt pur et simple qui sont un avertissement. On devra traiter avec prudence des parallèles lexicographiques du cham à l'annamite. Les Chams ne savent que trop bien l'annamite : quelque adaptation phonétique, la transcription, et que d'emprunts passeront pour des correspondances !

(3) Ms. *hauṅgar.*

(4) Ms. *dō̆ halĕi.*

tơl nai nan prauṅ jyơṅ darā PŌ *tabai bā nau ravaṅ hamū. nau tơl črauḥ trun di ayun tapā 'yā sauṅ gơp. nai kamvon nau dahlău blaṅ khan tagok tơl phā prauṅ.* PŌ *tabai mauṅ* BOḤ *blauḥ tathrök. tơl vơk mai mơdhir.* PŌ *nan tañī doṃ kaḥpākar : Ñaṃ drěi palā dī* PĂGĀ *drěi. drěi* BƠṄ *vơk hu rěi ? doṃ kaḥpākar pơṅ pačhơṃ lač bauḥ kadhā tapak. thěi thěi jaṅ lač Ñaṃ drěi* PĀLĀ *drěi* BƠṄ *vơk hu. doṃ nan* PŌ *tabai gulač mơin sauṅ kamvon vơk.*

BLAUḤ *hatvā tajuḥ thun. tablơk taruṅ nơgar. 'yā dī krauṅ thū oḥ hu kyơṅ mơñuṃ. baul bhap mơtai liṅyơk* (1) *ralō lō.* PŌ *tabai* BOḤ *yău nan çanơṅ vơk kā rūp drěi. daā kaḥpākar mơrai bya* (2). *hatvā nơgar yău nī kayvā dahlak čvaṅ gơṃ sauṅ kamvon. yău nan bai bā trun lơk dva uraṅ dahlak dī krauṅ thū. mơyaḥ hajan 'yā mai dī krauṅ vơk. 'yā mơṅ guin lvai kău kā. 'yā mơṅ tada bā kau tagok. 'yā çvā mai tơl tada blauḥ gruṃ katal hajan liṅ mơklaṃ. doṃ kaḥpākar hvơč dī gruṃ katal dī kyơn bā tagok vơk. palau lvai dalaṃ 'yā tak nan.*

barūv mơṅ krauṅ DVƠČ *jyơṅ dva tanaḥ. sā tanaḥ krauṅ prauṅ* DVƠČ *tapak* PĀBAḤ *lāmơṅō tamō tasik. sā tanaḥ krauṅ barūv truḥ* DVƠČ *gan guhul* (3). *thơk bai nan tvěi tanaḥ krauṅ barūv nau tơl 'yā tabā mơṅ krauṅ thauk. bai nan kaDauṅ vơk tak nan jyơṅ danau prauṅ* BYAḤ *doṃ kaḥpākar sauṅ halun halak tvěi mơk a*[Pl. XVI]*tuv* PŌ *nan bā nau mơdhir ṅap* DAṂ *čuḥ mơk talaṅ ragěi çauṃ baṅvū ṅap bamoṅ bhuktik* (4).

dauk atuv nai nan yvơn thrauṅ bā tagok nau dal. baṅvukyavā nai na çrơḥ jyơṅ yaṅ. ev tvěi aṅan yvơn BĀ *thī lyim* DAY DAUṄ. *yvơṅ ṅap bamoṅ bhuktik plơk anak tau harěi tagok. min anak bamoṅ nan hu jalan uraṅ nau mai. thěi* DIK *yvun* DIK *athaiḥ oḥ trun o. laik uraṅ nan trun taglak daraḥ. tơl haděi hu oṅ kadơy. prauṅ yvơn aṅan lē byơṅ jyait dauk pak bai gaur bā baul nau mơsuḥ pak nơgar kvi ñoṅ. oṅ kadơy mai dơḥ* PĀD *tơp nan. uraṅ* DƠṂ *sauṅ oṅ nan. lač nai nan harơḥ lō thěi nau gan ana oḥ trun dī yvun dī athaiḥ ō laik uraṅ nan trun daglak daraḥ. barūv mơ oṅ kadơy* PĀYYOṄ *anak nai nan plơk pak čơk tauṃ čamauḥ 'yā kruṅ na nan tavak. urak nī čamauḥ 'yā nan jyơn dil ev 'yā tapyơt. 'yā ralaṅ. bamoṅ nai nan tauṃ thun doṃ prauṅ anaiḥ dauk pak gulaṅ hamū lithiṭ mơrai ṅap yaṅ sā* BƠṄ (5).

---

(1) Ms. *mơtai lihik. Lihik*, perdre, se perdre, est ici un complétif. *Liṅyơk = liṅiv*, dehors, en sortant, qui joue le même rôle, est une forme archaïsante qu'on rapprochera de *liṅyak* [épigr., D., s.v.].

(2) Corr. *byai.*

(3) Ms. *barūv mơṅ krauṅ dvơč jyơṅ dva bauḥ. sā bauḥ krauṅ. sā tanaḥ trā dvơč mơṅ* PĀBAḤ *byuḥ truḥ dalaṃ tasik.*

(4) Ms. ... *tvěi mơk hu dī danau 'yā tabā nan bā atuv* PŌ *tabai mai mơdhir ṅap* DAṂ *čuḥ mơk talaṅ bhuktik.*

(5) Tout cet alinéa dû à B. Fin du ms. : *dauk atuv nai nan dauk tak nan ayvơn (= yvơn) mơk tagok ṅap bamoṅ bhuktik. thrơḥ aṅan jyơṅ* BĀ *thī lyiṃ* DAI DAUṄ. *hajyơn urak ni danau nan ev. 'yā tap ơt. 'yā ralaṅ jŏ.*

« Jadis le Pō Tabai vivait à la Mecque. Il apprit que les Chams n'avaient plus de roi et s'en vint pour être leur roi. Parvenu au pays cham, il se lia d'étroite amitié avec le roi yaṅ In, [avec qui] il entreprit de forger une lance et une grande épée à deux mains. [Un jour,] le Pō yaṅ In et le Pō Tabai s'en furent ensemble à la chasse. En entrant dans la forêt, ils se séparèrent et chacun partit de son côté. Le Pō Tabai passa devant la mare de la Défense. Il faut savoir que cette défense était celle de l'éléphant blanc (1), qui jadis rattrapa le roi Tavak pour le ramener sur le trône. Ne voulant absolument pas être roi, Tavak le blessa d'une flèche et le tua en cet endroit. La défense, transportée d'indignation, s'enfonça dans le sol, donnant naissance à la mare. Le chien du roi Tabai s'y arrêta, aboyant longuement et regardant au fond de l'eau. On avait beau l'appeler, il ne se décidait pas à repartir. Le roi Tabai ordonna à ses gens de descendre dans la mare pour y fouiller. Ils y trouvèrent une défense et dirent au roi. « Il y a une défense dans cette mare. » Le roi commanda à ses gens de la ramener délicatement sur la rive. Mais toute la chasse, l'ayant soulevée d'un commun effort, ne vint pas à bout de la tirer de là. Quand le roi Tabai eut vu cela, il descendit et [à lui seul] la ramena sur la berge. Rentré chez lui, il la plaça sur une étagère.

« Le lendemain, le Pō retourna chasser. L'heure venue du retour au logis, il y trouva un plateau [chargé] de toutes sortes de mets et d'entremets, dressé à son intention : le Pō Tabai ne put savoir qui avait préparé ce festin. Or, chaque fois que le roi Tabai s'en allait à la chasse, la Dame de la Défense (*nai balā*) sortait secrètement pour lui préparer à manger et à boire, puis rentrait dans sa défense sans laisser de traces. Il en fut ainsi durant près d'une année. De plus, elle brodait à l'intention du roi Tabai des habits à ramages.

« La rumeur en parvint à l'oreille du rak Binsvơr. Ce rak épia le roi Tabai à son départ pour la chasse : se changeant en margouillat, il se percha sur la porte et vit la Dame sortir de la défense, dans toute sa beauté. Sur ce, le rak Binsvơr se transformant derechef prit l'aspect d'un homme, à l'exacte ressemblance du Pō Tabai et s'en vint courtiser la reine. Celle-ci lui dit : « Seigneur, vous étiez parti chasser ; quelle raison vous fit quitter vos compagnons et rentrer ? » Le rak répondit : « Je ne sais comment c'est arrivé : au beau milieu du chemin, voilà que la puissance divine m'a fait sortir ces deux crocs que voici. » La nai Balā les regarda et vit qu'il différait [par ce trait] du Pō Tabai. Elle se dit dans son for intérieur : « Cela ne ressemble pas à mon mari ! » Vers l'heure où le Pō Tabai rentrait, le rak s'esquiva en se changeant encore.

« Au retour du Pō Tabai, la nai Balā l'entreprit sur toute cette aventure :

---

(1) « *arap* (skt. *airāvaṇa, airāvata*, l'éléphant d'Indra), éléphant, éléphant blanc » [D].

« Seigneur, vous êtes venu sur les midi, puis reparti : comment se fait-il que vous voici encore ? » Le Pō Tabai demanda : « L'individu qui est venu, comment était-il de sa personne ? Quelle était sa figure ? » La dame répondit : « Identique à vous de toute sa personne, sauf, en fait de dents, deux boutoirs issant [des lèvres] ». Le Pō Tabai reconnut parfaitement là le rak Binsvor, mais n'en dit mot.

« Le lendemain, quand le Pō Tabai repartit à la chasse, il écrivit des formules magiques sur toutes les portes. Le rak Binsvor revint et vit qu'on avait mis des charmes à toutes les portes. Il réussit [cependant], en se métamorphosant, à pénétrer dans le palais. La nai Balā le pressa de questions ; il y répondit dans les propres termes que le Pō Tabai en personne eût employés : comment il s'était comporté à la maison et comment il s'en était allé à la chasse, si bien que tous deux mangèrent et folâtrèrent ensemble dans le palais comme de parfaits époux. Le Pō Tabai s'arrêtant à mi-route revint subrepticement examiner ses grimoires magiques qu'il trouva intacts à toutes les entrées : aussi s'en retourna-t-il chasser.

« Après s'être bien diverti, le rak prit congé, prétendant qu'il partait rejoindre le Pō yaṅ In. La dame imagina un artifice : « Après votre départ, je serai poursuivie par votre pensée : restez donc là le temps que je peigne votre portrait, que, quand le regret me poindra, je le sorte et me console en le regardant. » La dame fit son tableau et le rak s'en alla.

« La nai Balā avait placé le portrait sous le matelas du lit conjugal. Quand le Pō Tabai fut revenu, elle omit de l'y prendre pour montrer à son mari l'aspect du personnage. Après dîner, le Pō Tabai s'alla mettre au lit le premier. Mais le portrait du rak placé sous le matelas le meurtrissait et l'incommodait à n'en pouvoir reposer. Il retourna le matelas sens dessus dessous, vit le portrait du rak Binsvor et en demanda compte à la dame. Celle-ci, éperdue, ne sut que répondre : dît-elle même la vérité, que son mari ne pourrait davantage la croire. Enflammé de jalousie, le Pō Tabai chassa sa femme, et la dame s'en fut, toute honteuse.

« Le Pō Tabai aimait toujours sa femme d'un grand amour, mais chassée et partie de la sorte, il eut honte d'aller à elle pour lui demander son pardon et la ramener chez lui. Il fit donc mine de mourir et qu'on préparât l'incinération, pour mettre sa femme à l'épreuve et voir si elle serait frappée dans ses sentiments par [le décès de] son mari. Le pavillon crématoire [*kajaṅ*] confectionné, on y transporta le Seigneur pour l'y exposer. La rumeur en vint jusqu'à la nai Balā : « le Pō Tabai est mort ! » La dame vint au kajaṅ et, aux côtés du corps, éclata en sanglots. Le Pō Tabai, lui voyant rappeler, au milieu de ses sanglots, tous les souvenirs de leur union, subrepticement sortit sa main et saisit la dame. Il confessa ses torts et la supplia de rentrer au palais reprendre la vie commune. La dame répondit au Pō Tabai : « Seigneur, étendez la main, la paume en l'air ; j'y viendrai et, en fermant les doigts, si vous me prenez, je reviens au palais pour être de nouveau votre femme. » Le Pō Tabai étendit

la main, la nai Balā s'y mit, et le Pō la saisit: elle se changea en plomb fondu et rentra dans sa défense (1).

« A quelque temps de là, le roi yaṅ In vint forger une lance avec le Pō Tabai: le Pō Tabai forgeait, le roi yaṅ In activait la soufflerie. La dame cachée dans la défense aperçut le Pō yaṅ In [et le trouva] bel homme. Elle cracha dans sa direction (2). Le roi In, levant la tête, vit émerger de la défense une tête

---

(1) J'aurais incliné à ne voir qu'une métaphore dans l'expression *jyoṅ tamrak hataṃ*, m. à m. « se changer en plomb noir »: la nai rentre chez elle tout d'un trait, rapide comme une coulée de plomb fondu. De telles images sont familières aux Chams. Ici, j'hésite. La Reine Mouillée est en effet invoquée dans certaines formules magiques sous le nom de *byā tamrak hataṃ*. Il y a là-dessous une tradition qui m'échappe. — Sur cette fée capricieuse, quelques brèves remarques. Ce sont données fréquentes dans la légende chame que de ces petits génies habitant un fruit ou quelque autre réceptacle, parent du pot ou de la bouteille contenant un microcosme magique (l'univers du magicien) qui sont de si grand emploi notamment dans les *Mille et une Nuits*. La petite taille de la queen Mab Chame ressort clairement de la légende: ce qu'on ne dit pas, c'est comment un homme peut faire sa maîtresse d'une créature qui tient toute dans sa main. La nai Balā est en somme la divinité protectrice de la maison du roi. On doit rappeler à ce propos qu'une part considérable de la Vertu royale réside dans l'Eléphant blanc, dont cette fée habite une défense, et que c'est un axiome en matière magique que la partie vaut le tout: l'être magique d'une tortue subsiste dans une simple écaille, d'un oiseau dans l'une de ses plumes (cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, XII, *La Cendrillon chame*, BEFEO., XII (1912), n° 4, p. 19 sq.). Le rôle de la nai Balā se laisse donc entièrement interpréter en fonction des croyances chames. On peut cependant rapprocher de cette nymphe logée dans une défense d'Arap la tradition indienne situant tout un monde merveilleux sur celles d'Airāvaṇa: lacs, lotus et surtout danses d'Apsaras. Dans un commentaire en pāli sur la *Chagatidīpanī* [*Saḍgatīdīpanī*, cf. Sylvain Lévi, *Notes indiennes*, J.A., 1925, I, p. 38-40; *Encore Aśvaghoṣa*, ibid., 1928, II, p. 205-207; *Autour d'Aśvaghoṣa*, ibid., 1929, II, p. 253-259] dont j'ai préparé une édition sous la direction de M. Sylvain Lévi, au livre de la Destinée divine, chapitre des plaisirs de *Sakka devānaṃ Inda*, je lis cette description des défenses d'Erāvaṇa: *ekekasmiṃ dante satta satta pokkharaṇiyo honti... ekekassa padumapupphassa satta satta pattāni honti. ekekasmiṃ padumapatte satta satta vanitāyo naccanti ca gāyanti ca.* « A chaque défense sont sept étangs fleuris;... chaque fleur de lotus est pourvue de sept pétales; sur chaque pétale de lotus sept nymphes dansent et chantent. » Le passage se retrouve presque textuellement dans la version chinoise du *Saddharmasmṛtyupasthāna sūtra* [sur laquelle, cf. Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa*, J.A., 1918, I, p. 8 sq.]: 一一牙端有十華池...一一華臺有百華葉一一華中有百玉女以五音樂歌舞嬉戲... [正法念處經, Tōkyō, XIV, 11, 14b 3-4, cf. ibid., 17a, 12-13].

(2) Le personnage de la nai Balā manque de cohésion. Il y a un désaccord sensible entre deux des morceaux dont est bâtie sa légende: l'histoire du rak Binsvơr, où elle semble sincèrement attachée au Pō Tabai [dans la légende cambodgienne répondant à ce début, la reine que déçoit Rāvaṇa est aussi une épouse d'intentions irréprochables; infra, p. 90, n. 1] et l'histoire de son rapt, où elle court d'elle-même au devant de l'aventure. Noter encore que l'on ne dit pas précisément comment Tabai a démasqué son génie familier, ni comment il s'en est rendu maître.

humaine qui le fixait. Le Pō yaṅ In garda tout cela pour lui. Quand ils eurent fini de forger, le Pō yaṅ In invita le Pō Tabai à la chasse ; il convint d'un jour avec lui : « Au jour dit nous nous réunirons en tel endroit. Si l'un de nous arrive en avance, qu'il cueille des feuilles et les sème par terre ». Le Pō yaṅ In se garda bien d'oublier le jour fixé. Levé de bonne heure, il ordonna à ses gens d'aller couper des feuilles et de les semer du rendez-vous jusqu'au haut des montagnes. En arrivant, le Pō Tabai vit ces feuilles laissées au rendez-vous et partit sur leur trace. Quant au Pō yaṅ In, il alla droit au palais du Pō Tabai, prit la défense et l'emporta chez lui. Ayant suivi les feuilles jusqu'au bout, le Pō Tabai chercha en vain le Pō yaṅ In. Au coucher du soleil, il revint chez lui, et n'y trouvant plus la défense, il sut que le Pō yaṅ In l'avait volée.

« Le Pō Tabai s'emporta contre le Pō yaṅ In. Il lui envoya un officier pour exiger restitution de la défense. Le Pō yaṅ In répondit : « Je ne la rendrai pas à ton maître : va lui dire qu'il peut bien faire ce qu'il voudra ». L'envoyé vint rapporter ces paroles du Pō yaṅ In. Le Pō Tabai, furieux, défia le Pō yaṅ In. Celui-ci riposta : « Combattons donc, et que chacun y aille des armes magiques qu'il possède ! »

« Pour sa part, le Pō Tabai disposait d'un buffle tavelé (1). Le Pō yaṅ In créa des guêpes, des abeilles et des bourdons (2) qui luttèrent contre le buffle sur les montagnes, obscurcissant le jour [comme un nuage]. La lutte resta indécise entre les deux partis et l'on s'arrêta d'un commun accord pour prendre du repos. Le buffle revint au palais et dit au Pō Tabai : « Quand je reprendrai la lutte, si épuisé que je sois, je vous supplie d'imposer silence à vos sentiments : ne vous lamentez pas sur moi. »

« Le buffle tavelé reprit la lutte, sept jours et sept nuits durant. [Alors] le Pō yaṅ In suscita des guêpes géantes dont les piqûres chassèrent le buffle à travers les dunes. Ruisselant de tout son corps, son sang inonda le sable, et c'est cet épisode de son histoire qui explique les [dunes de] sables rouges [qui bordent la côte chame, de part et d'autre du Cap Padaran]. Le buffle tavelé courut se jeter dans l'eau. Mais les guêpes géantes le poursuivirent jusque dans l'eau pour le piquer. Le roi apprit où en était son buffle. Le roi Tabai se répandit en lamentations : « Voilà qu'on m'a volé la défense, puis voici que nous avons combattu sans que le buffle tavelé obtienne le moindre avantage, et le voilà [maintenant] à bout de force, etc. » Comme le Pō Tabai

---

(1) *Kubav liṅō*, le Buffle Sésame. Ce serait là le nom commun des bestiaux à peau tachetée, notamment des buffles albinos dont la peau rose montre des tavelures « en forme de grains de sésame » [A].

(2) *Jālikauv* [D. *jilakauv*, abeille commune], *hanī* [D. abeille], *gulimyɑ̄ṅ* ou *galimyɑ̄ṅ* [D. om.] : abeilles sylvestres, rangées ainsi par ordre de grandeur croissante [B]. Les *galimyɑ̄ṅ* sont plutôt des guêpes : elles ne feraient pas de miel [A].

achevait ces paroles, le Buffle tavelé périt noyé : le Pō Tabai était définitivement vaincu par le Pō yaṅ In (1).

« Un certain temps s'écoula. Le roi Tabai, plein de chagrin, se désolait de ce que la nai Balā eut perdu tout souvenir du temps de leur union. La dame l'apprit : un jour qu'il se baignait dans la rivière, en aval, elle s'y baigna, [mais] en amont ; ils étaient cachés l'un à l'autre par la forêt les séparant. [Se dédoublant,] la dame changea son ombre en une petite fille qui vint au fil de l'eau jusqu'au Pō Tabai. Le Pō Tabai l'élevant dans ses mains vit que c'était une fillette. « Je l'emmène, dit-il ; je l'élèverai comme ma nièce ». Ramenée au palais, on engagea pour elle une nourrice. De jour en jour elle se transforma, embellissant à mesure qu'elle grandissait.

« Comme elle atteignait l'adolescence, le Pō Tabai la prit avec lui, un jour qu'il s'en allait inspecter ses domaines. Arrivés au ruisseau, ils descendirent de palanquin pour passer l'eau ensemble. La jeune fille qui marchait devant troussa haut sa robe jusqu'au gros des cuisses, et le Pō Tabai y aperçut du sang. En rentrant au palais, le roi consulta ses officiers : « Les légumes qu'on a de sa main plantés dans son propre jardin, les peut-on soi-même consommer ? » Et chacun à son tour de répondre : « Il est permis de consommer ce qu'on a planté. » Sur ce, le roi Tabai s'en revint vers sa nièce et en jouit (2).

« Alors survint une sécheresse de sept ans, qui bouleversa le pays : l'eau tarit dans les ruisseaux, l'on n'avait plus rien à boire et une foule de gens moururent de soif. Devant ce désastre, le Pō Tabai fit un retour sur lui-même et convoquant son conseil : « Cette sécheresse dans le royaume, dit-il, est causée par mes débordements incestueux à l'endroit de ma nièce. Donc mettez-nous tous deux en cage et nous exposez dans le lit desséché de la rivière (3). S'il pleut et que l'eau revienne dans le lit,

---

(1) Il semble que Tabai ait causé la perte du buffle par ses lamentations, qui lui ont comme retiré son pouvoir magique. Ce motif se retrouve dans d'autres légendes chames : un buffle, fils du Pō Binsvơr, perd la vie dans des circonstances analogues.

(2) A-t-on là quelque lointain écho des croyances étudiées par M. Granet [cf. *La Civilisation chinoise*, Paris, 1929, p. 204 et 216] ? Le passage du ruisseau n'est qu'épisodique dans notre conte et s'il prépare une union sexuelle, ce n'est qu'indirectement.

(3) Sur l'exposition du Chef pour obtenir la fin d'une sécheresse, cf. M. Granet, *op. cit.*, p. 226, comparer J. Przyluski, *Le Concile de Rājagṛha*, Paris, 1928, p. 254 sq. — Le Pō Tabai est doublement coupable : il a entretenu des relations criminelles avec sa « nièce » ; il a d'autre part négligé d'observer la période d'interdiction habilitant rituellement une fille au commerce sexuel, une fois déclarée la puberté physiologique. Cf. J. G. Frazer, *The Golden Bough* (3rd Ed.), *Balder the Beautiful*, I, p. 31, et surtout la pénétrante étude de M. Lévy-Bruhl sur *les transgressions et l'inceste* (*Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1931, p. 227-269 ; nombreuses références au domaine indonésien).

tant qu'elle n'atteindra qu'aux reins, laissez-m'y. Venez me reprendre dès qu'elle montera à la poitrine. » Mais quand l'eau s'éleva jusqu'à sa poitrine, la foudre et le tonnerre se déchaînèrent et des torrents de pluie obscurcirent la lumière du jour. Les gens du roi, terrifiés par la foudre, n'osèrent l'aller chercher et l'abandonnèrent au fil de l'eau.

« Sur ces entrefaites, le cours du fleuve [gonflé par les pluies] se sépara en deux bras ; l'un, le fleuve principal, [continua] d'aller tout droit jusqu'à l'embouchure où il se jette dans la mer (1) ; l'autre, le nouveau [défluent], court à travers les dunes. La cage dériva le long du nouveau bras jusqu'à 'Yā Tāba. Quand la rivière décrût, il se fit là une vaste mare ; la cage s'échoua en cet endroit. Tous les officiers et les serviteurs du roi vinrent reprendre ses restes, qu'ils ramenèrent au palais pour procéder à l'incinération. On recueillit les os nobles et on leur consacra un bumoñ au village de Çaum Bañvū.

« Quant au corps de la demoiselle, les Annamites le repêchèrent pour l'ensevelir. Son esprit devint un génie dont le nom en annamite est Bā thī lyim Day Dauñ (2). Les Annamites lui élevèrent un temple orienté face au soleil levant. Devant le temple passait une route fréquentée ; or, quiconque omettait [en cet endroit] de descendre de palanquin ou de cheval se trouvait soudain jeté à terre, vomissant le sang. Par la suite le Grand Eunuque, l'illustre seigneur annamite Lē byoñ jyait (3) qui résidait à Bai gaur (4), emmenant ses troupes guerroyer du côté de Kvi ñoñ (5), fit une halte en cet endroit. Les gens dirent au grand mandarin : « La Dame qui est ici est très puissante, si l'on passe devant elle sans descendre de litière ou de cheval, on est jeté à terre, vomissant le sang (6). » Le Grand Eunuque prescrivit alors de retourner la Dame face aux montagnes vers l'étendue d'eau où elle s'était trouvée retenue [dans la cage et noyée]. Aujourd'hui cette étendue d'eau a formé deux étangs nommés 'Yā Tapyơt et 'Yā Ralañ. Une fois par an les fonctionnaires de tous grades de la place de Hamū Lithit (7) viennent rendre un culte au temple de cette Dame. »

---

(1) Le *Sông Lāy*, cham *krauñ byuḥ*.

(2) Bà Thủy-liêm đại-đồng 妃水廉大洞.

(3) Le Maréchal Lê-văn-Duyệt (1763-1832), illustre serviteur de Gia-long.

(4) Saigon.

(5) Qui-nhơn, citadelle qui fut, comme on le sait, le pivot de la guerre contre les Tây-sơn.

(6) Croyances analogues ap. R. C. Temple, *37 Nats*, p. 12 ; A. Sallet, *Les souvenirs chams dans le folklore et les croyances annamites du Quảng-nam*, BAVH., X, 1923, p. 226. [Pagode de Bà Thái-dương Phu-nhơn, village de Phô-thị, canton du An-thái, phủ de Thăng-bình, Quảng-nam : Lê-văn-Duyệt marchant contre les Tây-sơn vit ses éléphants immobilisés devant cette pagode jusqu'à ce qu'il eût rendu hommage à la déesse.]

(7) Phan-thiết.

* * *

Ce texte s'écarte sur plusieurs points de l'hymne au Pō yaṅ In, dont voici la version la plus complète que j'aie retrouvée : elle m'a été remise par le Tri-huyện d'An-phước. Beaucoup plus étendue que celle des *Nouvelles Recherches*, elle la recouvre entièrement (1).

syaṃ čo·k syaṃ kalauṅ
ginro·ḥ PŌ *klauṅ*
yaṅ in sunit ‖
syaṃ čo·k syaṃ bituv
ginro·ḥ PŌ *kău*
yaṅ in sunit ‖
syaṃ čo·k syaṃ baDar
ginro·ḥ 'yā ñar
yaṅ in sunit ‖
mo·ṅ kal haveĕi jyo·ṅ vauṅ
ginro·ḥ PŌ *klauṅ*
yaṅ in sunit ‖
mo·ṅ kal haveĕi jyo·ṅ truk
ginro·ḥ PŌ *kuk*
truk jyo·ṅ batuv ‖
PŌ *klauṅ dar dreĕi dī ñuk*
dauk glaṅ rabuk
aryo·ṅ patĕi ‖
X X X X X X
ginrauṅ dar dreĕi
dreĕi dar ginrauṅ ‖
yaṅ in tačik rakauṅ
athauḥ ganrauṅ
aryo·ṅ kataṃ ‖
yaṅ in tačīk akauk
thauḥ ka čarauk
pak saṅ raglai ‖
yaṅ in baPŌ *pak ṅauk*
trun jvak takhauk
do·ṅ črat kalaṅ ‖
pan sauṅ čaban dauk čaṅ
yaṅ in baDaṅ
apan taĕi ‖

(1) Cf. *Nouvelles Recherches*, p. 105 (texte) et 116 (traduction).

kalaṅ lauk drĕi mơklaṃ
taléi broṅ čaṃ
yaṅ in papơr ||
kalaṅ lauk drĕi ADAḤ
akū syaṃ laḥ
yaṅ in papơr ||
harak dī rauṅ kalaṅ
ikak nau kā yaṅ
in 'vơn palō ||
harak dī gvơr halā
ikak nau kā byā
balā bathaḥ ||
kalik bar bauḥ jamuv
kalik PŌ *kău*
balā bathaḥ ||
danuy phav bak jalā
rā PŌK *jyơṅ byā*
balā bathaḥ ||
danuy phav krōḥ harĕi
mơthuḥ mơk kuméi
balā bathaḥ ||

« Sa belle montagne ! son beau *kalauṅ* (1) ! — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Sa belle montagne ! sa belle pierre ! — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Sa belle montagne ! sa belle liane ! — Puissante est l'eau qui sourd — [au domaine de] yaṅ In à la grande Vertu magique !

« De rotins, il fit jadis un bât à éléphant. — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Le rotin jadis s'amoncelait en tas. — Puissant est le Seigneur (2) ! — Il changea ces monceaux en pierre.

---

(1) « Kalauṅ (kh. *khlŏṅ*), Dipterocarpus crispalatus » [D]. B : « le beau village de Kalauṅ (*nơgar kalauṅ*) ». D connaît en effet « paléi kalauṅ, un village de Panrik ». Il est probable que le village tire son nom de l'arbre, le culte de yaṅ In se trouvant toujours en étroite liaison avec un arbre (qui dans l'usage actuel n'est toutefois pas nécessairement un kalauṅ, cf. infra, p. 97 sq.). Je traduis donc avec M. Cabaton « son beau kalauṅ ».

(2) Ms. *g̃inrơḥ* PŌ *huk*. B comprend : « le seigneur possède (*huk* — *hū*) la puissance magique. » Je corrige en PŌ *kuk*, parallèlement à PŌ *klauṅ* et PŌ *kău*. C'est un trait fréquent que ces cascades de synonymes à la rime : nous avons vu que c'est une source habituelle de néologismes (supra, p. 41, n. 1).

« Le Seigneur plonge et tout autour de lui — regarde l'orage — [soulevé par] les crabes [qui] battent [l'eau de leurs pattes.] (1)

« . . . . . — les pinces grosses comme le corps, — le corps de la grosseur des pinces (2).

« Yaṅ In tend le cou, — [cherchant] en vain une pince — de crabe noir (3).

« Yaṅ In tend la tête, — [cherchant] en vain le čarauk — au pays des Raglai.

« Yaṅ In, Seigneur d'En-Haut, — descend sur la terre — pour lancer un cerf-volant.

« Pan et Çaban (4) sont là, qui attendent — que yaṅ In paraisse — tenant la corde [du cerf-volant].

« Le cerf-volant se balance et se perd [dans le ciel] (5). — Avec une corde de chanvre (6) — yaṅ In le fait planer.

« Le cerf-volant se balance, tendu [par le vent] (7) ; — sa belle queue se partage [en deux banderoles]. — Yaṅ In le fait planer (8).

---

(1) Passage difficile. A avoue qu'il ne comprend pas. Le dieu serait, selon lui, plongé (*ñuk*) dans le torrent de poussière soulevé par le soufflet de la forge qu'il met en mouvement de concert avec le Pō Tabai. La traduction que je tente repose sur le sens que B attribue à *patĕi* [faire sauter en claquant, battre], qui n'est connu ni de A, ni de D. A corrige *aryơṅ* en *araṅ* [bruit sec, D] : le vent fait claquer les bananiers [*patĕi*]. Mais les vers suivants semblent garantir la lecture *aryơṅ*, « crabe ».

(2) Le premier membre du vers manque.

(3) *Aryơṅ kataṃ*, une espèce de crabe de couleur noire (confusion avec *hataṃ* ?) qui vivrait dans les rochers au bord de la mer (?) [B] ; une carapace vide de crabe [A]. Je prends *athauḥ* adverbialement : « en vain ». A traduit « vide » : la pince vide, ce serait, par métaphore, la défense vide de la nai Balā (!). Ma traduction s'appuie sur l'analogie du vers suivant : *thauḥ kā čarauk*.

(4) Ce personnage s'appellerait indifféremment *Ja baṅ*, *Čaban* et *Çaban*. Ce dernier terme désigne la 9e dignité parmi les prêtres de la caste royale. Cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, VI, *les Bazêḥ*, BEFEO., VII (1907), p. 316.

(5) *Lauk*, se balancer, osciller. *Mơklam*, ténèbres, obscurité [D], est pris ici dans une acception assez remarquable : *lauk drĕi mơklaṃ*, [monter] en se balançant jusqu'à n'être plus qu'un point obscur qui cesse d'être perçu.

(6) *Brōṅ čaṃ*, chanvre, ou plus exactement ortie de Chine (苧).

(7) *Adaḥ*, cf. « *ḍak*, courbe, courbé, tordu, creusé » [D].

(8) Le ms. de M. Cabaton dit :

kalaṅ lvauk drĕi anaiḥ
kū gaḥ likaiḥ
yaṅ in papơr.

Lvauk drĕi anaiḥ = [monter] en se balançant jusqu'à [n'] être [plus qu'une tache] minuscule. *Likaiḥ*, beau, joli [B].

Il ne semble pas que le cerf-volant ait aucun emploi rituel en dehors de ce que nous relevons infra, p. 98 sq. Cf. W. W. Skeat, *Malay Magic*, Londres, 1900, p. 485.

« La lettre, au dos du cerf-volant — liée, s'en va vers le Seigneur — In [témoigner que la Dame] se souvient sans cesse (1).

« La lettre [écrite] sur la feuille de bétel — s'en va vers la Reine — de la Défense mouillée.

« Une peau qui a la couleur du fruit du *jamauv*, — [telle est] la peau de la Reine de la Défense mouillée.

« Le fracas des fusils au milieu du jour, — c'est l'élévation de la Reine — de la Défense mouillée.

« Le fracas des fusils en plein midi, — c'est l'enlèvement de la Demoiselle — de la Défense mouillée. »

Le manuscrit utilisé par M. Cabaton ne fournit que les vers 1, 3, 11, 13 (variante) et 18 de la présente version. δ (2) a une leçon plus sommaire encore :

syaṃ čo·k syaṃ kalauṅ
syaṃ 'yā krauṅ
yaṅ PŌ *tau li in* ‖
kalik bar bauḥ mo·kyā
gunro·ḥ PŌ *byā*
balā bathaḳ ‖

« Une belle montagne, avec un beau *kalauṅ*, — une belle eau courante, — [voilà le domaine] du Roi de Li in.

« Une peau de la couleur de la figue de Chine, — puissante est la Reine — de la Défense mouillée ! »

Par contre, ce recueil est, à ma connaissance, le seul qui fournisse un embryon d'hymne au nom du Pō Tabai :

tabyak dī byuḥ BOḤ *raloṅ*
nau BOḤ *bamoṅ*
patau tabai ‖
kaměi doṃ byā mo·hik
limo·n o DIK
DOK *rā čakauṅ* ‖

« Au sortir de la citadelle on voit une forêt — où, en entrant, se voit le sanctuaire — du roi Tabai.

« La jeune fille, la Reine de MO·hik — ne veut pas monter à éléphant. — Il faut que ses gens la portent sur leurs épaules, [en litière.] »

---

(1) *'vo·n* = *ha'vo·n*, *palō* = *ralō* (?). Le Seigneur lance le cerf-volant. La Dame y met une lettre. Le Seigneur la reçoit et envoie une réponse écrite sur la feuille de bétel [B]. Cette histoire est assez obscure. Où se trouve la nai, pour qu'on doive l'atteindre à l'aide d'un cerf-volant ? A traduit « la lettre attachée au dos du cerf-volant s'en va [témoigner] que le Seigneur In n'oublie pas ». Cette interprétation va contre le parallélisme de la construction : ... *nau kā yaṅ*, ... *nau kā byā*.

(2) Supra, p. 64, n. 4.

* * *

Les traditions orales m'ont apporté quelques indications sur les différents héros de ce cycle ; mais trop souvent l'on n'obtient qu'une paraphrase des textes. Un point peut être marqué : l'influence islamique, si nette dans le conte précédent, ici se montre peu. La Mecque paraît, mais seulement comme une manière de Cité ou d'Ile des Bienheureux, aussi imprécise que son équivalent, le P'ong-lai 蓬萊 qui fleurit dans la croyance sino-annamite.

La Dame de la défense ne m'est point connue d'ailleurs. Son nom se trouve expliqué par le récit. Notons cependant qu'on peut traduire *nai balā bathaḥ*, soit : la Dame de la défense mouillée, i. e. de la défense repêchée par le Pō Tabai, soit : la Dame mouillée de la défense. On dit encore : *nai balā byā bathaḥ*, « la Dame de la défense, Reine Mouillée », et la comparaison de sa peau avec l'éclat humide d'une baie appuie cette interprétation (*kalik bar bauḥ jamuv*).

La reine de Mơhik n'est que le double, l'ombre de la Reine mouillée. Le fragment d'hymne qu'on vient de lire semble évoquer l'épisode du ruisseau, quand l'enfant descend de son palanquin, dit le conte, se trousse et dévoile un événement intime. Mơhik, village voisin de Phanri, est voué au culte de cette déesse.

Le Rak Binsvơr — je ne puis expliquer ce nom — n'est pas un seigneur de mince importance. Il revient dans plusieurs contes populaires et trahit notamment sa véritable identité dans un *Rāmāyaṇa* réduit à quelques pages, de rédaction tardive, que j'ai eu la bonne fortune de retrouver : c'est Rāvaṇa en personne.

L'identification vient à point : on n'a pas été sans remarquer la ressemblance de la légende chame du rākṣasa jouant les Jupiter chez Alcmène à la barbe du Pō Tabai, et d'une légende cambodgienne du cycle d'Indra : Rāvaṇa, métamorphosé en caméléon, se poste sur le linteau de la porte d'Indra et surprend la formule magique dont le dieu use pour interdire l'entrée du palais. Il se donne la taille et le visage du maître du logis dont il vient caresser la femme (1). Le conte cambodgien et le conte cham procèdent visiblement d'un même cycle légendaire. On

---

(1) G. Cœdès, *Notice archéologique*, in *Le Bayon d'Angkor Thom, Les Bas-reliefs*, publiés par la Commission archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la mission H. Dufour avec la collaboration de Ch. Carpeaux, Paris, 1913, t. I, p. 20-22. « Les dieux tremblent devant la puissance de Rāvaṇa. Indra lui-même, pour soustraire ses femmes aux convoitises de l'impudent Rākṣasa, ne trouve d'autre moyen que de les enfermer dans une caverne où il va les visiter toutes les semaines. La porte de cette grotte ne s'ouvre qu'au moyen d'une formule magique. Rāvaṇa imagine de se changer en lézard : il se blottit au-dessus de la porte et écoute

peut donc penser que yaṅ In, l'un des héros du second, est en vérité l'Indra des traditions indiennes, quoiqu'il ne paraisse pas, dans la version chame, exactement en même posture que dans le récit khmèr correspondant. Dans notre cycle, c'est en effet le Pō Tabai, et non yaṅ In, le mari trompé : yaṅ In, son ami, le trompera même à son tour. Mais on ne doit pas trop demander à des traditions croulantes et l'apparentement même lâche des légendes fournit au moins une présomption en faveur d'une identification qu'appuie l'hymne, énumérant comme attributs de yaṅ In sa montagne, son arbre, sa pierre, toutes choses qui conviennent fort au dieu indien. Yaṅ In, d'ailleurs, est seul à adjoindre à son nom l'appellatif yaṅ, « le dieu », au milieu de tous les rois et seigneurs divinisés qui encombrent le livre des hymnes.

Cependant, à lui accorder cette origine, il faut avouer qu'il s'est fort écarté de sa personnalité première. Dans la légende du roi Tabai, le Pō patau yaṅ In — on le nomme aussi Pō tau In, le roi In — se trouve sur le même pied que son rival moins fortuné : il ne fait nullement figure de dieu supérieur. Il y a mieux. Une tradition conservée près de Phanri verrait en lui un simple chef montagnard briguant la royauté chame. Il semble que les vers 4 à 9 de l'hymne y souscrivent. Ils sont, il est vrai, des plus obscurs et les lettrés de Phanrang n'en ont aucune interprétation tolérable. Voici pourtant le commentaire qu'en a fait le mơdvơn de Hamū Katrip (1) et que B m'a remis :

mơṅ kal dihlău dī čơk nan havĕi yău rā PĀBUK. *pō yaṅ in huganrơḥ truk havĕi patauṃ vơk jyơṅ bauḥ an dī haluv krauṅ la in ṅap thak.* PŌ *nan hu ganrơḥ tathit havĕi nan jyơṅ patuv čakak 'yā vơk. panvơč lač çơṅ bơk 'yā ṅap thak haləi dalaṃ tyān* PŌ *nan čakak 'yā vơk dī adaṃ. ṅap kā adaṃ dauk mơjaik hatvā dī 'yā tagok nau likău 'yā dī* PŌ *nan. hajyơṅ čaik daṃnơy kyak byel nī thun haləi hatvā adaṃ tagok nau ṅap kubav kā* PŌ *nan mơṅ hū hujan 'yā trun kā adaṃ.*

PŌ *yaṅ in bơk thak blauḥ 'yā tơk vơk* PŌ *nan mơnĕi* Ñ*uk dalaṃ 'yā* BOḤ *ikan hadaṅ aryơṅ mơin čadak 'yā čhai rabuk. dī taṅ 'yā nan hu sā drĕi aryơṅ prauṅ ganrơṅ* DŌ *rūp rūp* DŌ *ganrauṅ.* PŌ *yaṅ in tačik ta rakauṅ čauṅ kyơṅ* BƠṄ *aryơṅ kataṃ. kayvā* PŌ *nan čauṅ kyơṅ jyơṅ patau. nơgar čaṃ si* PŌK *patau tagok drŏṅ rai patau krŏ si* BƠṄ *aryơṅ kataṃ. ikan čarauk. bak kluṃ* [= *klău*] *harĕi kluṃ mơlaṃ.* PŌ *yaṅ in tačik akauk tagok dvaḥ mauṅ ikan čarauk blauḥ mauṅ thauḥ min dī kā hu ikan ō. ikan dauk pak saṅ raglai ataḥ lō.*

---

le mantra qu'Indra prononce sans défiance. Le lendemain, sous la forme d'Indra, il pénètre sans difficulté dans le harem et joue son rôle près de sa première femme Sucitrā. »

(1) Infra, p. 96.

« Au temps jadis, sur cette montagne, les rotins s'amoncelaient comme mis en tas. Par sa puissance surnaturelle, le Pō yaṅ In les ratissa en un seul monceau, faisant [comme] une digue (1) à la source du ruisseau de La in, pour le barrer (2). Par un effet de sa puissance surnaturelle, le Seigneur métamorphosa ces rotins en pierre, interceptant le courant. La tradition enseigne qu'il coupa l'eau en construisant un barrage, parce que son intention cachée était d'obliger ainsi les mortels à venir la lui redemander, quand ils se verraient près de [périr par] la sécheresse. C'est pourquoi de nos jours (3), lorsque vient une année où sévit la sécheresse, on monte sacrifier un buffle au Seigneur pour que la pluie revienne sur les mortels.

« Quand le Pō yaṅ In cessa de l'intercepter, l'eau reprit son niveau et le Seigneur, s'y baignant, plongea au fond. Il y vit des poissons, des crevettes et des crabes qui, en s'ébattant, frappaient d'eau [de leurs queues et de leurs pattes] et la bouleversaient toute en tempête. Dans ce gouffre se trouvait également un grand crabe dont les pinces étaient grosses comme le corps et le corps de la grosseur des pinces (4). Le Pō yaṅ In tendit le cou ; il avait envie de manger du crabe noir : la raison en est qu'en pays cham, lorsqu'on procédait à l'investiture du souverain, il devait [au préalable] se nourrir trois jours et trois nuits [de certains aliments prescrits, notamment] de crabes noirs et de čarauk (5). Le Pō yaṅ In tendit la tête, espérant apercevoir le čarauk. Mais il regardait en vain, il n'y avait point de ce poisson : il demeurait bien loin de là chez les Raglai (6). »

Faute de trouver de ces aliments rituels, conclut l'informateur, yaṅ In ne devint pas roi des Chams. C'est le montrer non sous le jour d'un maître des dieux, mais bien de quelque héros local marchant de pair avec les Pō Tabai et consorts. A Paläi Hamū Katrip, on montre son vêtement magique, à

---

(1) *An* pour *ar* [B].

(2) *Thak*, nasse, barrage de claies, cf. *that* [D] et ann. *sa*, espèce de nasse [Génibrel]

(3) *Kyak byel* (= *bel*, sk. *vela*, D) *nī* = jusqu'à ce jour, ann. *đến bây giờ* [B].

(4) Sur ce crabe tapi au fond d'un gouffre, je n'ai guère d'informations ; cf. peut-être Skeat, *Mal. Magic*, p. 7 et 92, mais surtout M. Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926, II, p. 479, n. 1 : « Les démons de la sécheresse se nourrissent de crabes de montagne », cf. *ibid.*, p. 508.

(5) Qu'en mangeant de certains poissons on accède au trône : cf. Mission Pavie, *Etudes diverses*, vol. II, 1898, p. 120, Histoire de Chantapinit : « ... près des lieux d'aisances, il y a des aubergines, vas-en cueillir, mange-les avec de la pâte de poisson, lave-toi ensuite soigneusement. Tu es appelé à une grande fortune. » Noter que le héros de la légende laotienne n'est d'abord qu'un misérable colporteur de bétel : tels sont aussi les débuts de Pō Klauṅ Garai, qu'une tradition met en étroit rapport avec le Pō yaṅ In (supra, p. 72, infra, p. 97, n. 2).

(6) Il semble cependant que ce soit yaṅ In plutôt que le čarauk qui se trouve au pays des Raglai : « yaṅ In, au pays des Raglai, attend en vain le čarauk (?) ».

l'épreuve des balles, tout comme ailleurs on conserverait la cuirasse du Pō Romē. Rien d'impossible même à ce qu'un personnage plus ou moins authentique, quelque chef de la montagne entre Chams et Raglai, divinisé, ait fourni un apport à la légende : les parallèles birmans abondent en de telles superpositions. Nous avons noté la variante Patau Li in ou La in qui omet le *yaṅ* : « le roi [de] Li in ». Li in est ici un toponyme : une rivière notamment porte ce nom (1). De toutes les formes que la tradition chame prête au Pō yaṅ In, ce « roi de Li in » est en un sens ce qui s'écarte le plus d'une origine indienne, ce qui s'étaie le plus sur les particularités locales.

Au premier abord, certaines stances de l'hymne sembleraient, au contraire, s'adresser à un dieu supérieur plutôt qu'à un roi :

« Yaṅ In, Seigneur d'En-Haut — descend en ce monde, etc... »

Il n'en est rien ; toutes ces expressions appartiennent au langage spécial dont, à l'exemple d'autres peuples indochinois, les Chams paraissent avoir usé pour décrire les faits et gestes du Roi (2). *Bapð pak ṅauk* ne désigne pas nécessairement un dieu régnant au ciel, mais fort bien aussi « le roi, qui demeure toujours au sommet de son palais » [B] ; « descendre marcher avec des chaussures », c'est fouler la terre, et *bidan*, se montrer au peuple, « ce que le roi faisait au moins une fois par jour devant son palais » [B ; cf. *mơdhir baḍaṅ*, s. v. *baḍaṅ*, D.].

---

(1) Il y a quelque rivalité entre le ruisseau que nous avons suivi et le cours d'eau que la carte nomme yan In, qui naît et descend de la montagne sacrée parallèlement au précédent. L'ancien village dont le bumoṅ marque la place se serait appelé, lui aussi, paläi La in ou Li in. J'ai pu faire quelques observations sur le rôle de dieu des eaux qu'assume yaṅ In en ces vallées ; je n'insisterai pas là-dessus, le Dr Sallet préparant une étude sur certaines traditions folkloriques du Bình-thuận, où la question se trouvera parfaitement traitée.

(2) Il va sans dire que cette terminologie vaut pour les dieux comme pour le roi, puisque l'application qu'on en fait à celui-ci procède de son identification à la majesté divine. L'expression *jvak takhauk*, marcher chaussé, rappelle la tradition selon laquelle le roi seul portait chaussure (mais cf. R. C. Majumdar, *Champa*, Lahore, 1927, p. 221-22). On comparera l'hymne au Pō yaṅ In et ces vers que je tire d'un hymne au Pō Gahlău, où les diverses expressions dont use l'étiquette royale se trouvent appliquées à un dieu :

yaṅ pō guhlău pak ṅauk
takai jvak takhauk
jraṅ bal alā ||
oḥ kơn guhlău dunyā
guhlău dēbatā
palaik mơṅ svơr ||

« Le génie Bois d'Aigle, cet habitant du Ciel, — chaussures aux pieds — descend en ce bas monde.

« Ce n'est point un bois d'aigle [comme il en pousse] en ce monde — Ce Bois d'Aigle là, les dieux — l'ont envoyé du ciel. »

Telle qu'elle nous est accessible, la légende se montre donc par plus d'un trait comme réduite à l'ordinaire des croyances chames. On y retrouve cependant les traces d'un fond ancien, où yaṅ In est plus proche du prototype indien, le meurtrier de Vṛtra, libérateur des Vaches célestes et dispensateur des pluies bienfaisantes. C'est à yaṅ In que l'on s'adresse en dernier ressort quand une sécheresse rebelle désole le Bình-thuận : culte toujours vivant et qu'on a eu l'occasion de rendre en 1929, quelques mois avant mon arrivée à Phanri. Sans doute dans le commentaire cité le dieu construit-il lui-même le barrage qui retient les eaux et qu'on lui demande de rompre. Ce n'est point contre une puissance malfaisante que s'exerce son intervention. Mais la croyance déborde visiblement cette interprétation étroite : yaṅ In est bien le grand libérateur des eaux célestes, et ce qu'on réclame de lui, d'après le texte lui-même, ce n'est pas la simple rupture d'un barrage sur le modeste ruisseau de La in, mais explicitement le retour des pluies trop longtemps retardées : *hū hujan 'yā trun kā adaṃ*.

Cet ordre de préoccupations tient d'ailleurs tant de place dans l'ensemble du cycle de yaṅ In qu'on y pourrait trouver les éléments d'un mythe saisonnier : on emploierait à cela Indra et son barrage, le sacrifice du Pō Tabai et de la Nai, voire la mise à mort du buffle Liṅō, et jusqu'au nom de la Reine Mouillée. On nous excusera de ne point insister, faute de données plus cohérentes.

Restent le Pō Tabai et le Pō Tavak : ces personnages nous ramènent aux légendes historiques que le livre des Hymnes côtoie souvent. Dans la tradition de Phanri [B], le Pō Tavak est un Raglai : « Les dignitaires du royaume cham s'en étaient allés à la recherche d'un roi, le trône se trouvant vacant. Ils rencontrèrent une troupe de Raglai, d'entre lesquels Tavak seul sut porter convenablement l'habit des rois. On l'invita à monter sur l'éléphant royal et on le ramena triomphalement. Il se tint coi quelques années, mais ne put s'accoutumer à l'ennui d'aller vêtu : un beau jour il feignit de partir pour la chasse et s'esquiva dans les grands bois. Son éléphant mis à ses trousses le rejoignit, et s'agenouillant versa d'abondantes larmes, dont il fut attendri : il se laissa ramener, mais pour s'enfuir encore au bout de quelques jours. Derechef l'éléphant le rattrapa. Mais, cette fois inébranlable, Tavak, en désespoir de cause, lui décocha une flèche qui le tua net. C'est depuis ce temps que le tronc du figuier (*kayău harā*) n'est plus droit : adossé contre un figuier pour bander son arc, Tavak, dans son effort, le tordit. »

Nous retrouvons là le *Tivak*, « roi uraṅ glai rejeté par la Chronique royale » du Dictionnaire. Aymonier lui consacre quelques lignes : « Les traditions indigènes placent après le Pō Klong Garai deux rois que la chronique a rejetés, les Chames s'accordant à reconnaître que leur amour-propre souffre de mentionner ces deux personnages nommés Tivak et Dibai » (1).

(1) *Légendes historiques*, p. 163.

« Par la suite se voit un homme de la nature de la chouette ; il est roi. Tout travail est pénible, toute parole est difficile. Alors Tivak est roi. » Tel est le paragraphe sybillin relatif au règne de Tivak, dans le manuscrit *mơnbalai*. Aymonier commente : « Tivak, disent les Chames, prohibait tout d'une manière inintelligente. » — Dībai, « nom d'un roi rejeté par la Chronique » [D], est, semble-t-il, notre roi Tabai : il faut rappeler que la légende de ce dernier se trouve rangée sous la rubrique « génies qui ne sont pas mentionnés dans les Généalogies royales ». Aymonier ne nous apprend rien à son sujet et je ne connais aucune tradition orale s'écartant sensiblement de nos textes.

* * *

On a constaté qu'en ce qui a trait au rituel du culte voué au Pō Riyak, mon enquête en pays cham n'a mené qu'à de médiocres résultats : on en a vu la raison. J'ai été plus heureux avec le Pō yaṅ In. Il se trouvera d'utiles compléments d'information dans la description sommaire de plusieurs cérémonies auxquelles j'ai assisté, ou dont on m'a fourni la description détaillée.

J'ai rendu compte ici même de mon excursion à la Montagne de yaṅ In en décembre 1929 (1) : c'est la crête que la carte de l'Indochine au 1.100.000e nomme Núi Gia-Bàng (éd. d'avril 1927, feuille 213b, [Dji]ring, long. 117°93', lat. 12°75'). On y accède (d'ailleurs assez malaisément) en suivant à partir de Lệ-nghi le haut cours du Sông Mao, petit affluent du Sông Lũy. Au lieu dit Xuân nhan Inh, on passe un bumoṅ de yaṅ In, modeste maisonnette en pierre, couverte de tôle ondulée et ouvrant à l'Est. Au fond, sur une dalle nue, quatre cailloux ovoïdes dressés sur un rang : yaṅ In, la nai Balā, et deux panrauṅ (grands officiers), plus petits, à leur gauche. Une étagère vitrée, en arrière, est vide. Nous fîmes une halte, mais sans cérémonie : le tri-phủ, chef de notre compagnie, se contenta d'offrir quelques cigarettes aux cailloux. C'est que yaṅ In ne demeure plus là, si parfois il y vient encore. Voici ce que l'on m'a conté : « On conservait jadis en cet endroit une magnifique défense d'éléphant, longue, dit-on, de près de deux mètres, l'authentique balā de la Nai. Mais, voici quelque vingt ans, une bande de brigands pilla le temple, emportant la défense, dont jamais plus on n'ouït parler. Le site profané fut délaissé et le hameau avec les prêtres se reporta à quelques kilomètres, au pied du núi Gia Bành. » Qu'étaient ces brigands ? Des Moïs,

(1) *BEFEO.*, XXIX (1929), p. 511-513. Cette excursion a été préparée et conduite par le tri-phủ de Hoà-đa, M. Trần-đình-Khuyến, à qui je tiens à exprimer ici ma gratitude. Sérieusement blessé à la cheville par une ruade, dès le départ, je ne pus le dissuader de m'accompagner sur ce rude parcours de trente-cinq kilomètres à cheval et vingt à pied — ceux-ci sur des pentes abruptes, où il n'avançait qu'appuyé sur un domestique : belle leçon d'énergie.

m'a-t-on dit devant le tri-phủ, mais derrière son dos : des Annamites de la plaine — version qui paraîtra peut-être la plus vraisemblable, quoiqu'en général les Annamites n'aillent pas volontiers braver les dieux indigènes, dont ils s'accommodent si bien dans leurs propres temples.

Le nouveau site se nomme Village du champ du Katrip (*paləi hamū katrip*) (1). Ce n'était qu'un champ de bon rapport, que venaient cultiver les gens de Yaṅ In (nhan Inh). On a transporté là les débris du trésor et l'on s'y est installé après le désastre : c'est en ce lieu, au pied d'un jaquier, sur le bord de la claire rivière, que nous dûmes rendre hommage au dieu pour obtenir de visiter sans risques sa « belle montagne ». On m'avait promis que l'on me conduirait au palais de yaṅ In, ou du moins à ses restes, une porte monumentale marquant l'entrée ; c'est un simple accident de terrain : deux grands rochers qui dominent toute la vallée et qui ressemblent à quelque portail découronné. L'on m'avait annoncé d'autre part que le čaṃnəi de yaṅ In me montrerait « la veste magique, à l'épreuve des balles, du dernier des rois chams ». Ce renseignement m'avait été donné par le tri-huyện de Phan-ly, un métis, ou plutôt un Annamite avec quelques gouttes de sang cham, qui ne parle même pas la langue. J'ai bien vu un habit magique, mais l'on m'a formellement assuré que yaṅ In, et yaṅ In seul, en est le propriétaire : aucun roi ne l'a porté.

La figure 12 donne le schéma des lieux. Une paillote sur pilotis en plein champ (*a*) abrite le « trésor ». Le čaṃnəi et le mədvən demeurent à proximité dans des cases accolées (*b*). Sur la rive Ouest du ruisseau, quelques cases encore. A notre arrivée, on étendit des nattes sous le jaquier (*c*) ; nous y rangeâmes les offrandes apportées et le čaṃnəi fournit un petit brûle-parfums garni d'un peu de bois d'aigle (*d*). Les assiettes et plateaux alignés au bord de la natte (*e*) portaient : un poulet bouilli, vingt œufs, du sel, un régime de bananes sur un petit tas de riz, un pamplemousse, une boîte de sar-

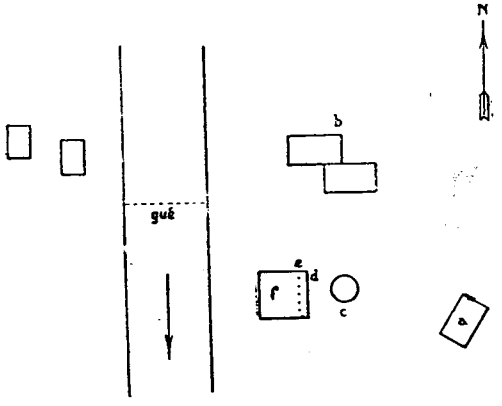


Fig. 12. — Le hameau de Hamū Katrip.

(1) *Katrip* est-il *katip*, ar. *kāteb*, lecteur de la loi [D] ? Je signale le problème que pose ce nom sur lequel je n'ai pu obtenir d'éclaircissements. Y a-t-il eu contamination entre les cultes musulmans et celui du dernier dieu indien dont les Chams conservent quelque connaissance ?

dines, des paquets de bâtonnets d'encens et une bouteille d'alak (alcool de riz). On avait joint à l'intention de la nai Balā un éventail roulé dans un mouchoir de soie rouge. Aucune place ne nous fut assignée, et nous nous tînmes derrière l'officiant. Le čamnĕi (*f*) flanqué du mơdvơn s'installa sur la natte et entonna une invocation, en versant de l'alcool: *traiy* PŌ. PŌ *patau yaṅ in ghơḥ dī haluv krauṅ hadĕi nai bat balā byā* PĀTHAḤ *bat byā balā mơhik. čơk vauṅ krauṅ daṅ byā kakơp byā kayauv.* Telle est du moins la transcription qu'il m'a donnée après coup. « Libation au dieu ! au Seigneur yaṅ In, puissant à la source de la rivière ; puis à la dame de la défense, la reine Mouillée [et] à la reine de la défense de Mơhik . . . le mont de la Selle, la rivière barrée (?) . . . la reine de Kakơp, la reine de Kayauv » (1). Après quoi, il cassa les œufs, prit les bâtonnets d'encens, les brisa, en jeta des fragments sur son feu de gahlău, brûla au pied de l'arbre les papiers qui les enveloppaient et aspergea le tronc de quelques gouttes d'alcool. Il fit connaître au dieu notre requête (*PĀthău pāhalal*). Escorté de deux ou trois hommes qui frappaient sur un petit tamtam, il s'en fut ensuite chercher le « trésor » en *a*. Dans un pauvre panier, il avait à nous montrer une robe de toile blanche semée de signes cabalistiques et de lettres arabes enchevêtrées : ce n'est plus guère qu'un haillon. L'autre pièce remarquable est une petite défense d'éléphant, longue d'un pied ; on n'a pu trouver mieux pour remplacer la grande pièce volée. Il est probable que cet objet a sa légende, mais le prêtre s'est montré réticent.

Le Pō yaṅ In ne reçoit plus guère la visite des gens de la plaine qu'à l'occasion des grandes sécheresses. La pauvreté rituelle de la cérémonie qu'on vient de décrire paraît dénoncer un culte décadent. Yaṅ In cependant est encore fréquemment invoqué par les Chams de la plaine, dans la forêt, si elle n'est pas trop éloignée, en tout cas en plein air et à l'ombre d'un arbre, en faveur d'un malade que les médications ordinaires ne parviennent pas à guérir (2).

J'ai vu rendre ce culte à Phanrang. Il est couramment pratiqué à Phanri et B m'a fourni un schéma rituel de son ordonnance que je reproduis ici

---

(1) *Traiy = thraiy ?* — Si la reine de Mơhik est l'« ombre » de la reine Mouillée, Indra a deux fois détroussé Tabai. Mais il se peut que le dédoublement de la déesse n'ait été qu'épisodique et qu'ici l'on ait affaire à une personnalité unique, la nai ayant récupéré son « ombre ». La reine de Kakơp serait « l'épouse légitime de yaṅ In, qu'il n'aime pas » [B].

(2) Cette offrande à l'ombre d'un arbre rappelle l'*offrande à l'ombre des bois* (*ṅap yaṅ dī halvĕi glai*) qui, elle, est adressée à Pō Klauṅ Garai. C'est un nouveau point de contact entre ce personnage et yaṅ In (supra, p. 72). Le mobilier rituel est le même dans les deux cérémonies, sauf qu'on n'apporterait pas de cerf-volant pour Pō Klauṅ Garai.

(fig. 13). On se met à midi sous l'ombre d'un grand arbre (*a*). Sous un second arbre, au Nord et à proximité du précédent (*b*), on suspend un cerf-volant. Si l'emplacement choisi n'offre pas un second arbre ainsi disposé, on pique une branche en terre et l'on y attache l'objet. On plante à la file trois armes rituelles, du genre des « armes de pagode » annamites : une lance (*hanrak*), un sabre à deux mains (*dav katvaṅ*, c'est un couperet à deux tranchants et emmanché long), un étendard (*dok*); enfin on ajoute une feuille de papier montée sur deux baguettes fichées en terre, et sur un côté de laquelle on a dessiné un éléphant (la figure montre avec quelle naïveté). La pajau (*P*) est assise sur une natte, le visage à l'Ouest (orientation exceptionnelle) et regarde l'arbre (*a*). Le kathar est à sa gauche, muni du kuñi. Au pied de l'arbre, sont rangés un plateau à bétel (*thauṅ halā*), portant 18 chiques, et cinq plateaux (*çalav*) de riz et de viande de chèvre, ces six ustensiles pourvus chacun d'une bougie. Le thauṅ halā et deux çalav sont sur une petite natte (*c*), les trois autres à même le sol, ainsi que deux petits bols (*batil*) d'eau lustrale (*'yā mū*). La pajau a sous sa main droite, en *e*, une bouteille d'alak et un plateau chargé de riz (*braḥ galaṅ*) qu'ornent trois bougies. Devant elle (*d*), une couple de petites tasses sur un plateau, un brûle-parfums (*pādhuk*); plateau et brûle-parfums ont chacun sa bougie, ce qui fait au total onze bougies. A sa gauche, un bol d'eau lustrale (*'yā gahlău*).

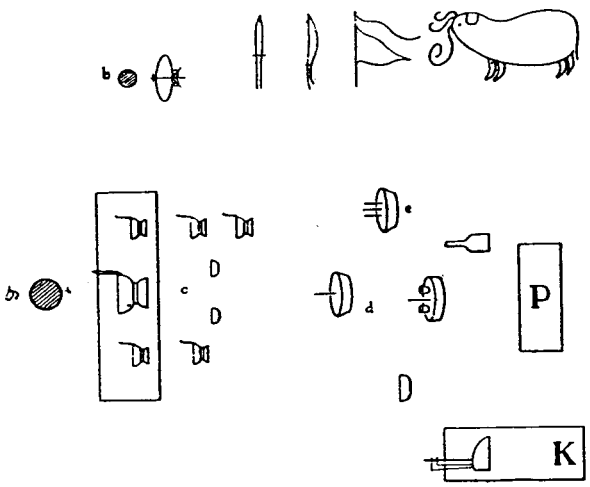


Fig. 13. — Cérémonie en l'honneur de Pō yaṅ In.

Du menu rituel, l'essentiel est fourni par une chèvre, dont la chair garnit les cinq çalav. On l'a tuée avant de se mettre en route, devant la maison familiale (une seule règle : elle ne peut être égorgée par un homme dont la femme serait enceinte). Avant le sacrifice, on lui fait boire trois fois de l'eau, de force s'il en est besoin. On la lie, on la couche sur le côté, la tête au Sud, les pattes à l'Ouest. Le sacrificateur est à l'Est de la victime, face à l'Ouest. Il lui tranche la gorge, on la dépèce et on en cuit la viande.

Revenons à l'arbre sacré. La pajau et le kathar « invitent les dieux (*daā Pō yaṅ*) dans les formes ordinaires. Le prêtre chante les hymnes. La pajau allume les onze bougies avec une braise de bois d'aigle. Pour chaque dieu, elle verse une libation d'alcool dans les tasses placées devant elle, puis jette

quelques gouttes dans le brûle-parfums. Elle tient à la main un petit goupillon, le *gan* (1), fait de trois fleurs rouges (dites *bañū yañ*) dont les longues tiges, avec leurs feuilles, sont étroitement liées ensemble. Elle s'en sert pour asperger tout le matériel de culte, après chaque *daā* PŌ *yañ*. Quand elle trempe le *gan* dans l'eau de bois d'aigle, elle cache la tasse de sa main gauche.

Tous les dieux assemblés, la pajau réunit en faisceau dans sa main gauche les onze petites bougies qu'elle éteint d'un seul coup en les coiffant d'une grande chique de bétel : cette manipulation demande une certaine dextérité. Elle prononce entre temps une formule dont je n'ai pu obtenir communication : j'ai saisi au passage les mots *bañuk yavā* « esprits vitaux », et le rite s'appelle bien, m'a-t-on dit, *ev bañuk yavā*, évocation des esprits vitaux. La chique de bétel est remise au malade, qui la consomme. La pajau éteint le petit feu de gahlău, qu'elle noie avec l'eau des tasses placées en *b*. On se retire, abandonnant le cerf-volant, le dessin et la panoplie, dont à aucun moment l'on n'a paru se soucier.

On doit sans doute interpréter le geste de la pajau comme un rappel des esprits vitaux du malade : il n'est mal en point que par leur évasion et guérira s'il les récupère en les avalant avec la chique qu'on lui offre. Le détail du rite porte à croire que ces esprits seraient au nombre de onze. Je n'ai pu me faire confirmer cette supposition : *bañuk yavā*, dans chaque individu, paraît être tenu pour un principe unique. Selon B (que je ne crois pas devoir suivre), la pajau évoque non les esprits du patient, mais « ceux de tous les membres de la famille, vivants et morts ».

Le Pō yañ In est le « chef » de cette cérémonie, bien que tous les dieux s'y rangent à ses côtés : tous mes informateurs en conviennent. Cependant, ni dans les chants ni dans le rite, rien n'en témoigne. Son hymne passe à son rang ordinaire et nul geste, nulle manipulation rituelle ne tranche sur l'ordinaire monotonie des pratiques chames, qui soit en relation avec la personnalité du dieu. En a-t-il toujours été de même ? Il n'est pas indifférent que le mobilier sacré de cette cérémonie soit précisément l'illustration des divers épisodes de sa légende, telle que nous l'ont fait connaître nos textes : on y voit le cerf-volant du Pō et les armes qu'il a forgées avec le roi Tabai (*hanrak* et *dav katvañ*, supra p. 80). L'éléphant n'est pas moins instructif : on sait que le Pō Tavak, avatar de yañ In, n'eut pas de plus fidèle serviteur que l'éléphant *arap*. Ce mot signifie « éléphant, éléphant blanc ; sk. *airāvaṇa*, *airāvata*, l'éléphant d'Indra » [D]. Selon le *Dictionnaire*, on en a fait un nom commun (2) ; nous ne nous prévaudrons donc pas de cette étymologie.

---

(1) D. om. — Cf. E. M. DURAND, *Notes sur une crémation chez les Chams*, BEFEO., III (1903), p. 452 et n. 1.

(2) Je n'ai rencontré le mot que dans le présent texte et ne puis déterminer sa valeur exacte.

Dans une certaine mesure on a pourtant là une indication. Quand nous avons énuméré les attributs que le génie cham et le grand dieu indien ont en commun, l'arbre, la pierre et le mont, nous n'avons rien dit de l'éléphant : il semble qu'on ait maintenant quelques raisons de l'ajouter. Il figure dans le mobilier rituel auprès du cerf-volant et des lances, qui sont bien la propriété de yaṅ In. Il n'est pas absent de sa légende. Du moins a-t-on vu la place considérable qu'y tient le *vauṅ*, c'est-à-dire le bât d'éléphant que le dieu créa par son pouvoir magique. La toponymie en fait foi : l'invocation prononcée à Paləi hamū Katrip nomme « Mont du Bât d'Eléphant » (*Čơk vauṅ*), la montagne de yaṅ In. C'est le bât fait de rotin que connaît l'hymne et qui se serait changé en pierre (*jyơṅ batuv*). C'est là d'ailleurs le sens de Núi gia bành : « mont des joncs (qui forment un) bât », s'il faut en croire la tradition locale. Le *bàng* de la carte semble fautif (1).

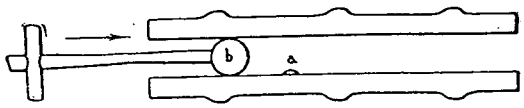
On m'a encore décrit un culte voué à yaṅ In, où les instruments rituels ne restent pas, comme dans l'exemple précédent, de pur décor. Je tire surtout ces nouvelles informations d'un jeune infirmier cham de Phanrang, source capricieuse, confirmée toutefois ici, pour l'essentiel, par A. Le culte appartiendrait à une certaine famille de Paləi Blaṅ Kačak, le Village de la Plaine du Margouillat (2), mais tomberait en désuétude. Rendu jadis au 7e mois cham, il n'était ouvert, m'a-t-on dit, qu'aux membres de cette famille, qui s'adjoignaient simplement un kathar. A nos premiers contacts, d'obscurs dissentiments entre ces gens et A, mon principal guide, ont rendu impraticable une enquête directe : je n'en ai moi-même rien obtenu. Voici donc crûment ce qu'avance mon groupe habituel d'informateurs (A, l'infirmier, et le grand prêtre de Pō Klauṅ Garai) :

« La fête du cerf-volant de yaṅ In (*ṅap kalaṅ* PŌ *yaṅ in*) dure une journée, de 8 h. du matin jusqu'à 4 h. de l'après-midi. On élève un *kajaṅ* (hangar de matériaux légers) devant la maison de la famille Juṃ. Le kathar chante les hymnes sacrificiels. Offrandes : bananes, fleurs, arec, noix de coco, poissons. Ni buffle, ni chèvre, ni poulet (ce qui revient à dire : les viandes en sont proscrites). On répète trois fois le cérémonial de l'adoration (*kukuk* PŌ *yaṅ*). Le soleil marquant midi, le kathar tire deux ou trois coups de fusil. Jadis on se servait d'un fusil (*phav*) véritable. Ces derniers temps on n'a plus employé qu'un simulacre en bambou, et des amorces (je n'ai pu obtenir

(1) Tous mes informateurs disent et écrivent *bành*. C'est l'annamite *bành* [*voi*], selle, harnachement d'éléphant. Les Chams appelleraient la montagne indifféremment *čơk vauṅ*, Mont du Bât, ou *čơk tabaṅ*, Mont de la Fontaine [B]. Ann. *gia*, joncs, roseaux = cham *havěi*.

(2) C'est le nom que M. J. Y. Claeys transcrit phonétiquement Phan Ka Cha, *BEFEO.*, XXVIII, 1928, p. 607.

qu'un schéma de l'objet (fig. 14). On recommence ensuite à chanter. A 3 h. 1/2, heure « française » (*paraṅ*), le kathar lance un grand cerf-volant sur lequel il a fixé une feuille de bétel, où il feint d'écrire quelques caractères : il le tient en l'air jusqu'à 4 heures. Ramené au sol, on arrache le papier qui le couvre et qu'on brûle avec la feuille de bétel (*gvơr halā*) et le fusil. La carcasse du cerf-volant est par contre conservée. Un banquet clôt la journée. » Conduite en connaissance de cause, on peut espérer qu'une nouvelle enquête fournirait d'autres détails : c'est ainsi qu'il me reste à apprendre ce que l'on feint d'écrire sur la feuille.



a. amorce
b. boule de bois venant écraser l'amorce

Fig. 14. — Le fusil (*phav*) en bambou de Blaṅ Kačak.

Des quelques notes que j'ai pu prendre se dégagent déjà d'intéressantes conclusions. On entrevoit une pratique complexe dont le matériel cultuel de l'offrande à l'ombre des arbres n'est plus que le résidu. Dans l'un et l'autre cas on apporte un cerf-volant, mais à Blaṅ Kačak on le lance. Nos textes nous apprennent d'autre part ce que représente la feuille emportée sur le cerf-volant : c'est la lettre de yaṅ In. Quant aux coups de fusil tirés à midi par le kathar, nous voilà dans l'action même de l'hymne : « Le fracas des fusils en plein midi ; — c'est l'enlèvement de la Dame — de la Défense mouillée. »

***

Nous nous arrêterons sur ce dernier trait, qui paraît bien confirmer nos prémisses, à savoir que les hymnes chams sont les débris d'un culte dramatique, où, pour évoquer les dieux, l'on a dû représenter leur vie. Mais on ne saurait établir de thèses générales sur la traduction de trois hymnes et le sommaire de deux cultes. Les détails même les plus caractéristiques, s'ils doivent prendre quelque portée, ce n'est que dans un exposé d'ensemble, et autant qu'un tel exposé se laissera tirer d'une documentation instable et de traditions évanescentes. L'on n'a pas eu ici d'autre projet que d'illustrer les traitements qu'admet le difficile *Livre des hymnes*, en même temps que le secours qu'en peut attendre l'étude de la religion.

Légende du roi Tabai

Texte cham

(p. 75-79)

۱۶ مغل بادشاہ اکبر کا دربار

اکبر کے دربار میں ہندو اور مسلمان دونوں بڑے بڑے عہدوں پر فائز تھے۔ بیربل ایک ہندو وزیر تھا جو اپنی ذہانت اور حاضر جوابی کے لیے مشہور تھا۔ ایک دن بادشاہ نے اس سے پوچھا کہ دنیا میں سب سے بڑا کام کون سا ہے۔ بیربل نے جواب دیا کہ سب سے بڑا کام اپنے ملک کی خدمت کرنا ہے۔ بادشاہ نے کہا کہ یہ تو بہت آسان ہے، ہر شخص یہ کر سکتا ہے۔ بیربل نے کہا کہ آسان ہے مگر کرتا کوئی نہیں۔ بادشاہ نے اس بات کو یاد رکھا اور بعد میں اس کی سچائی کو خود آزمایا۔

ھو تو ہم نے بھی سنا کہ مرگیا، ہم نے تو اس کا ماتم بھی کیا، مگر وہ
ہا ہم نہیں سمجھتے کہ مرنا کیا ہے، ہم تو یہ سمجھتے ہیں کہ ایک جگہ سے
ہ ہٹ کر دوسری جگہ جا رہے ہیں، ہاں یہ ضرور ہے کہ ہم اس کو دیکھ
ہیں سکتے، ہم اس کی آواز نہیں سن سکتے، ہم اس کے ساتھ ہاتھ نہیں
ہ سکتے، ہم اس کے ساتھ بیٹھ کر کھانا نہیں کھا سکتے، ہم اس کے
ہ ساتھ مل کر کام نہیں کر سکتے، ہم اس کے ساتھ کھیل نہیں سکتے،
ہم اس کے ساتھ سیر کو نہیں جا سکتے، ہم اس کے ساتھ بیٹھ کر
ہ باتیں نہیں کر سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی کام نہیں کر
ہ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس
ہ کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل
ہ کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی
ہ چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں
ہ بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے،
ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے
ہ ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل
ہ کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی
ہ چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں
ہ بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے،
ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے
ہ ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل
ہ کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی
ہ چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں
ہ بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے،
ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے
ہ ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل
ہ کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی
ہ چیز نہیں بنا سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں
ہ بیچ سکتے، ہم اس کے ساتھ مل کر کوئی چیز نہیں خرید سکتے،

ہے ہوئے ہوئے ہوئ

ਸੰਤ ਸਿੰਘ ਸੇਖੋਂ ਦੀ ਕਹਾਣੀ ਕਲਾ ਦੀ ਇਕ ਵਿਸ਼ੇਸ਼ਤਾ ਇਹ ਵੀ ਹੈ ਕਿ ਉਹ ਕਹਾਣੀ ਦੇ ਅੰਤ ਨੂੰ ਕਿਸੇ ਨਾ ਕਿਸੇ ਸਿਖਰ ਤੇ ਲੈ ਜਾਂਦੇ ਹਨ। ਇਸ ਸਿਖਰ ਤੇ ਪਹੁੰਚ ਕੇ ਕਹਾਣੀ ਦੇ ਸਾਰੇ ਪਾਤਰ ਅਤੇ ਘਟਨਾਵਾਂ ਇਕ ਨਵੇਂ ਰੂਪ ਵਿਚ ਪਾਠਕ ਦੇ ਸਾਹਮਣੇ ਆਉਂਦੀਆਂ ਹਨ। ਇਸ ਤਰ੍ਹਾਂ ਕਹਾਣੀ ਦਾ ਅੰਤ ਪਾਠਕ ਨੂੰ ਇਕ ਨਵੀਂ ਸੋਚ ਵਿਚ ਪਾ ਦਿੰਦਾ ਹੈ। ਉਹ ਕਹਾਣੀ ਦੇ ਅੰਤ ਤੇ ਪਹੁੰਚ ਕੇ ਕਹਾਣੀ ਦੇ ਸਾਰੇ ਪਾਤਰਾਂ ਅਤੇ ਘਟਨਾਵਾਂ ਬਾਰੇ ਨਵੇਂ ਸਿਰੇ ਤੋਂ ਸੋਚਣ ਲਗ ਪੈਂਦਾ ਹੈ। ਇਸ ਤਰ੍ਹਾਂ ਕਹਾਣੀ ਦਾ ਅੰਤ ਪਾਠਕ ਨੂੰ

LEXIQUE ĐÀY-FRANÇAIS

ACCOMPAGNÉ D'UN PETIT LEXIQUE FRANÇAIS-ĐÀY ET D'UN TABLEAU DES DIFFÉRENCES DIALECTALES

Par F. M. SAVINA

de la Société des Missions étrangères de Paris,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

[Ce lexique đày-fra çais a été recueilli par le P. Savina au cours d'un séjour de quatre ans à Haïnan. Les éléments en proviennent principalement de la partie méridionale de l'île. U tableau comparatif dressé à l'occasion d'un voyage dans les montagnes de l'intérieur fournit un aperçu des différences dialectales. Le P. Savina a également rapporté de Haïnan un dictionnaire hoklo-français et un dictionnaire français-bê, dont la publication suivra. Selon l'auteur, « les Hoklo (Chinois) au nombre de 1.500.000 occupent le Nord-Est et toutes les côtes de l'île ; les 400.000 Ong-Bê (tribu Tai) sont aujourd'hui groupés dans le Nord-Ouest ; les Hiày-ao ou Đày-ào (ào = homme) qui sont les autochtones de l'île qu'ils prétendent avoir jadis occupée toute entière, sont campés actuellement, au nombre de 200.000 environ, sur les montagnes du centre » (1). Ils les débordent toutefois vers le Sud et c'est précisément là que le P. Savina a eu l'occasion d'observer à loisir leurs coutumes et d'appre dre leur langue. — N. D. L. R.]

Système de figuration.

Le système de figuration que j'ai adopté pour la transcription de la langue đày, est le quôc-ngữ, universellement employé pour la transcription de la langue annamite, et dont je me suis servi également pour transcrire les langues thổ, miao, nùng, mán, ông-bê, hoklo. Il est inutile de le reproduire ici.

Il convient cependant de signaler :

1° l'absence de la consonne *r* en đày, et son remplacement par *tr*, *tl* ou *dr*. Ex. : *đráo*, étoile ; *đra*, semer ; *tlá*, poisson ; *trai*, beaucoup ;

2° la dualité du ton interrogatif, tantôt bas, comme le 2ème ton montant bas cantonnais dans *fou*$_2$, femme mariée, tantôt haut comme le 2ème ton

---

(1) Cf. F. M. Savina, *Monographie de Haïnan*. Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, n° 17, Hanoi, 1929, C.R. *BEFEO*, XXX (1930), p. 436-444.

montant haut cantonnais dans *fou*$_2$, amer. Ex. : *khẩu*, femme ; *ủn*, coco ; *lẩu*, manger ; *thẩ*, riz, etc. ;

3° le ton grave bas, possède également deux intonations, et se prononce tantôt comme le 4ème ton rentrant moyen cantonnais dans *fát*$_0$, loi, tantôt comme le 4ème ton rentrant bas cantonnais dans *fouk*$_4$, habit. Ex. : *đự*, le, la ; *đrự*, os ; *giự*, tabac.

Genre.

La langue đày est très pauvre en expressions pour désigner le genre ; elle ne possède en effet que les deux suivantes : *phà* pour le genre masculin, et *mẻi* pour le féminin. Ex. : *phà mán*, un homme (vir) ; *mẻi khẩu*, une femme ; *phà má*, chien ; *mẻi má*, chienne ; *phà kháy*, coq ; *mẻi kháy*, poule.

Pour désigner un animal châtré, on se sert du mot *đứ·n* : *kháy đứ·n*, chapon.

Formation du pluriel.

Pour désigner le pluriel, quand le sens de la phrase l'exige, on se sert, en plus des noms de nombres, des quelques expressions suivantes : *đai*, beaucoup ; *đai đa*, combien ; *ngào*, peu ; *kí*, quelques ; *đuôi*, *toảng*, paire, double.

L'expression négative « personne » est rendue en đày par « pas un ». Ex. : Je ne vois personne, *ém lài cứ phà* ; il n'y a personne, *ém đụ cứ ao*.

Numération.

Les Đày, comme presque tous les peuples, ont adopté l'échelle décimale. Eux aussi comptent sur leurs dix doigts.

1	*cứ*	21	*đàu p'uôt cứ*
2	*đàu*	30	*sù p'uôt*
3	*sù*	40	*sào p'uôt*
4	*sào*	50	*má p'uôt*
5	*má*	60	*nôm p'uôt*
6	*nôm*	70	*thú p'uôt*
7	*thú*	80	*đú p'uôt*
8	*đú*	90	*pờ·r p'uôt*
9	*pờ·r*	100	*cứ đán*
10	*p'uôt*	110	*cứ đán cứ*
11	*là p'uôt cứ*	150	*cứ đán má*
12	*là p'uôt đàu*	200	*đàu đán*
20	*đàu p'uôt*	1000	*cứ nguôn*

Les Đày n'ont pas de nombres ordinaux propres. Ceux qui habitent dans le voisinage des Hoklo emploient les nombres ordinaux de la langue de ces derniers.

1er	*đổi iết*	6e	*đổi lạc*
2e	*đổi gi*	7e	*đổi siết*
3e	*đổi tả*	8e	*đổi bói*
4e	*đổi tì*	9e	*đổi cão*
5e	*đổi ngau*	10e	*đổi tạp*

Les Đày ne disent donc pas le premier mois, le deuxième mois, etc., mais, mois un, mois deux, etc.

Ils se servent également des nombres cardinaux pour désigner les quantièmes du mois.

Premier jour du mois	*cứ vền nhán*
Deuxième —	*đàu* —
Dixème —	*p'uôt* —

Nous sommes au onzième jour du mois, *vền nẻi là p'uôt cứ*. Nous sommes au trentième jour du mois, *vền nẻi sù p'uôt*.

Construction de la phrase.

La phrase đày est tantôt directe, tantôt inverse. Ex. :

directe : *chẩm cuồn*, marcher ;

inverse : *mang chẩm*, marcher vite ;

d. *viú luồng*, grand vent ;

i. *tík viú*, petit vent ;

d. *ớư phạ vền*, se lever tard ;

i. *cào cào ớư*, se lever tôt ;

d. *náu veng*, bouton ;

i. *vèng suồng*, boutonnière ;

d. *tạt bín*, l'oiseau vole ;

i. *tạt phị*, aile d'oiseau ;

d. *nồm sàu*, eau chaude ;

i. *lèi nồm*, —

d. *mạ xồc cào*, malade depuis longtemps ;

i. *chiú chiú mạ xồc*, maladie récente.

Dans un grand nombre de cas, on peut employer indifféremment, soit l'ordre direct, soit l'inversion.

Ex. : đ. *khồc phòn*, pieds de la table ;

i. *phòn khồc*, —

d. *hùn sá*, sourcils ;

i. *sá hùn*, —

d. *sàu đai*, très chaud ;
i. *đai sàu* —
d. *đầu đuí đồng đứơn*, devant la maison ;
i. *đầu đứơn phày đồng* —
nẻi phà, cet homme-ci ;
mẩu nẻi, cette année.

Exemples de constructions grammaticales.

Je mange, *hàu lẩu thá*.
Je pars illico, *hàu tì nẻi hẻi*.
J'ai mangé, *hàu lẩu thá bài*.
Avez-vous mangé ? *mừ lẩu thá ém* ?
Avez-vous mangé ou pas encore ? *mừ lẩu thá về châu* ?
Il n'y en a pas plus, *ém đụ bài*.
Il y en a encore, *tổng đụ*.
Près de partir, *chiú hẻi*.
Sur le point d'arriver à la maison, *chiú đản đươn*.
Sur le point de mourir, *cuì đồm*.
Quand partira-t-on ? *phên đa hẻi* ?
Où allez-vous ? *mừ hẻi đa* ?
Je ne partirai que demain, *mẻi hảo nò hẻi*.
Je partirai avec vous, *hàu thổng mừ hẻi*.
Trop long, *nào quà*.
Trop court, *thét quà*.
Meilleur, *đín quà*.
Très loin, *lay đai*.
Avoir grand faim, *xốc đền đai*.
Avoir grand soif, *hảo đai*.
Très bon, *đín đái* ; *p'uốt pền đín*.
Plus on boit et plus on transpire, *cà lẩu nồm đai, cà thứơn nồm ền đai*.
Deux hommes se battent, *đàu phà tháy thàng*.
Se disputer, *chàng thàng*.
S'aimer mutuellement, *khứơ thàng*.
En face, *đầu đồng thàng*.
Oui ou non ? *chàng ém chàng* ?
Quel âge ? *đai đa mẩu* ?
Quel est votre nom ? *mừ pháng phang* ?
Que faites-vous ? *mừ vụ phang* ?
Peut-on ou non ? *mạ ém mạ* ?
Qui est venu ? *à đa mừơn* ?
Depuis combien de temps êtes-vous malade ? *mừ xốc mạ cào đa* ?
Le buffle de qui ? *mền tuì à đa* ?

Combien de piastres ? *đai đa hồm nghền ?*
Une piastre cinquante, *hồm péng nghền.*
Bouteille à moitié pleine, *cốc đày thúm.*
Un kilo et demi, *cứ cần đày thúm.*
Cet homme-ci, *nềi phà.*
Cet homme-là, *hớư phà.*
Cette année, *mảu nềi.*
L'année dernière, *mảu khảu.*

Différences dialectales en ĐÀY.

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
cứ	*ứ*	1
đàu	*tráu*	2
sù	*sú*	3
sào	*só*	4
má	*pả*	5
nồm	*tồm*	6
thú	*thau*	7
đú	*au*	8
pờư	*phơư*	9
p'uốt	*phuốt*	10
đái	*hai*	fer
nghền	*cản*	argent
đày	*hiày*	un Đày
loà	*hoẳn*	étranger
mừ	*mớư*	toi
nềi	*na*	lui
má	*pả*	chien
ngà	*cá*	cheval
đứơn	*plồng*	maison
đán	*phan*	terre
đụ	*đuộc*	avoir
đai	*trai*	beaucoup
đai đa	*trai la*	combien
ngào	*tồ*	peu
nồm	*nám*	eau
ngùn	*cún*	bois de chauffage
khuông	*pớư*	savoir
ém	*trím ; vểi ; cá*	non ; pas
mồm	*pằm ; bằm*	bouche
đàu	*phồ*	tête
nồm đàu	*tồm ồ*	cheveu

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
giay	*tháy*	oreille
đà	*tlá*	craindre
mớơn	*pớơn ; pơư*	revenir
đông ; hàu	*vồ ; soảng ; hang*	montagne
giự	*giả*	tabac
mám	*ám*	viande
đá	*tlá*	poisson
nả	*tà*	rizière
mồc	*cồc*	paddy
đồp	*phạp*	riz
ún	*dun*	coco
pềi	*phềi*	feu
luồi	*tảu*	descendre
lảu thá	*khảu thá*	manger le riz
viú	*vần*	vent
đồp	*ớư*	toile
lờư	*plờư*	près
té	*thái*	écrire
điền	*tliền*	langue (lingua)
bóng	*pộc*	ventre
giềng	*tlềằng ; thềng*	doigt
đrự	*phượơc*	os
đạt	*tlạt*	sang
ả sáy	*ngàm sáy*	branche d'arbre
p'òn	*bèn ; p'iên*	table ; banc
đẳng thá	*lòng thá*	cuire le riz
áo	*voaa*	bol
đuồi	*ui*	graisse
mảu	*pảu*	porc
ớư	*vớư*	se lever
vụ	*vộc*	faire
cả đai	*bồc*	fatigué
uốt đáng	*voải đóng*	laver la figure
mán	*nó*	neuf ; nouveau
khảu	*xáy*	vieux
bàng	*xồm*	déchiré
sit veng	*sát veng*	s'habiller
nghền	*cản*	herbe
đẳn	*lòn*	bambou
già	*thà*	serpent
thằn	*cán*	mordre
giáo	*tảo*	rire

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
mừơm	*pứơm*	barbe
đảo	*cá*	couteau
đèng	*tlạ ; thleng*	rouge
đớư	*ớư*	mince
hàn	*ván*	salé
nồm găn	*nàm ản*	eau froide
lự	*plựa*	jeune
nồm ền	*nàm voăn*	sueur
kiú	*phan*	regarder
lớư	*plớư*	entendre
bản ; điền	*hít ; khuông*	parler
mạ	*mán ; lêi*	oui ; pouvoir
vèn	*vắn*	jour
máu	*pầu*	année
phàng	*p'èng*	nom
cứ bớư	*ứ cải*	une fois
giền pêi	*thau phêi*	allumer le feu
hàn	*chơư*	inoccupé
phạ	*p'ét*	élevé
nào	*táo*	long
ngả xồm	*ví khuôn*	ouvrir la porte
nghệt xồm	*xèp khuôn ; và muôn*	fermer la porte
mền	*pán ; èang*	mouillé
khớư	*thlóng*	sec
ò lò	*tlền tiết*	sale
phàng bơư sáy	*vải cắn*	arroser les légumes
mạ	*lêi*	pouvoir
mềi	*pí*	mère
èng đuồng	*é ó ; éng huồng*	frères
đồm	*thui*	mourir
múi	*pùi*	ivre
phà	*bà*	père
tầu nủng	*tlâu đí*	enfanter
đín	*tlên*	bon
giạ	*tẹk*	mauvais
gam	*hảm*	demander
gắn ; thờư	*thứn*	bas, basse
đắc	*tlọ*	profond
thị	*thiệt ; thêắc*	plein
đày đảy	*phày*	vide
tík	*tộc*	petit
tha	*p'ơư*	échelle

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
chí	*chêi*	lait
sôp	*sạp*	nuit
đán	*tlan*	parapluie
vin pà	*đẹk pha ; von*	nuage
đin lẩu	*ờư khẩn*	bon à manger
p'ên đa	*p'ươn la*	quand
lào sá	*xa plao*	aveugle
pêi	*phêi*	couverture
cắp pêi	*cừơng phêi*	se couvrir d'une couverture
xạ mòc	*sẹ phạp*	piler le riz
đrà xáy	*vả xáy*	planter un arbre
bào	*thuộc ; thào*	empaqueter
mé hêi	*đơư hêi*	emporter
nừơm ngà	*từơm cả*	chevaucher
bàng	*sồm*	déchiré
vài	*xổm muồn*	patates douces
lồng	*lảng*	tambour
thào	*xliét ; tliét*	éplucher
kháy tuồn	*kháy đoăn*	chant du coq
điệp	*phiệp*	cru, non cuit.
má cẩu	*pả bứơn*	le chien aboie
đòi	*lổi*	cerf
lồng mắt	*pọt pả*	puce
niú	*tiủ*	rat
cau ngáp	*cả cạp*	bâiller
nhài	*cơm*	arracher
đráo ; sằn	*xón*	dur
puồt	*phồc*	tendre ; mou
giáng	*tháu*	attendre
luôn	*pluôn*	rond
hiú	*hềao*	chercher
nhám	*lai xlạ*	paresseux
ổm	*giòm*	avaler
p'èng hêi	*p'ét hêi*	rejeter
đrồng đá	*lú tla*	pêcher à la ligne
đều	*văn*	veine
vạ	*vẹng*	banane
pầu	*vom*	farine
huồi	*khói*	chaux
p'ầu	*p'ồ*	sable
út đươn	*tịt plồng*	balayer la maison.

LEXIQUE ĐÀY-FRANÇAIS

A

Á. — *chờư*, madame ; femme âgée (v. *Giờư*). — *chờư hẻi đa* ? Où va madame ? — *chờư đầu đươn*, madame est chez elle. —*chờư lẩu thá về châu* ? Madame a-t-elle déjà mangé ou non ? — *chờư mạ xôc*, madame est malade.

Á. — *p'ín in*, opium (v. *P'iển*). *Lẩu — p'ín in*, fumer l'opium. *Hày giư — p'ín in*, résidu d'opium.

À. — *đa* ? Qui ? Lequel ? Laquelle ? — *đa hẻi* ? Qui part ? Qui est parti ? — *đa mươn* ? Qui vient ? Qui est venu ? — *đa đôm* ? Qui est mort ? *Cúng — đa* ? La propriété de qui ? *Nả — đa* ? À qui appartient la rizière ?

Ả. — *sáy*, branche d'arbre. *Sắc — sáy*, casser une branche. *Thủn — sáy*, couper une branche. *Ụt — sáy*, courber une branche. *Thuồn sáy đụ — đai*, l'arbre a beaucoup de branches.

Ạ. *Cứ lồng —*, un corbeau. *Cứ lòng — đòm*, un corbeau noir.

Ắc. *Điềng —*, se pendre ; s'étrangler.

Ai. *Cứ lồng mẻi đíp —*, une araignée (v. *Cứ lồng mẻi khuông mớư*). *Đài mẻi đíp —*, toile d'araignée (v. *Đài mẻi khuông mớư*).

Áy. *Iểng —*, s'écarter ; faire place ; céder la place. *Mừ iểng —*, écartez-vous.

Àm, heurter ; rencontrer ; bousculer. *Đầu phà — thàng*, deux hommes se rencontrent, se heurtent.

Ám, macérer. *Mé mắm — luồi nồm*, faire macérer de la viande dans l'eau.

An. — *nàm ào*, un Annamite.

Ăn. *Siền — pêi tầu*, les pierres du foyer, et qui tiennent lieu de trépied.

Ân. *Cứ bẽ — phà mớư*, paume, creux de la main.

Àng. *Ngầu — cứ lá*, être couché sur le dos.

Ao. *Chiềng — hàng*, tumeur goitreuse qui se forme sous le menton. *Chiềng — giòng*, goitre qui se trouve au devant de la gorge.

Áo. *Cứ hồm —*, un bol ; une tasse. *Lẩu cứ — thá*, manger un bol de riz. *Thảy — bàng*, casser un bol, le briser. *Uốt —*, laver, rincer les tasses. *P'ọc —*, renverser, retourner un bol, en mettre l'ouverture en bas. *— chán*, estrade pour recevoir les bols ; vaissellier. *Cứ hồm — thiềng*, bol fêlé, fendu. *Cứ hồm — veng cứ liệp đứ*, tasse ébréchée. *Hồm — đầu luồi*, le bol s'est renversé. *Cặp — lẩu thá*, mettre la table ; préparer la table pour le repas.

Ào (àu). *Cứ phà —*, un homme (homo). *Đày —*, un homme đày. — *đôm* ; — *tảo*, un mort ; un cadavre. — *già*, personne âgée. — *lự*, individu encore jeune. *Cứ — phạ*, un homme grand. *Cứ — thờư*, un homme de petite taille. — *đín*, un homme bon, aimable. — *giạ*, personne méchante, cruelle. — *lẻi*, individu maigre. — *đuôi*, personne grasse. — *lào sá*, un aveugle.

— *ngôn*, un muet. — *đắc giáy*, un sourd. — *giềng*, gagnant. — *từ*, perdant. *Chán—mứơn*, appeler quelqu'un. *Ém — đầu đươn*, il n'y a personne à la maison. *Thảy súng — đồm*, tuer un homme à coups de fusil. *Nhám —*, un paresseux. *Ủn —*, un travailleur. *Giộc —*, un voleur. *Cứ khủn —*, groupe, foule d'hommes. *Vàng vớư —*, l'ombre d'un homme. *Lớư—điền*, entendre les gens causer. *Điền—lớư*, *bản— lớư*, avertir, prévenir les gens. *Cáu — mạ xộc*, guérir un malade. *Mòn —*, tromper les gens. *Vụ cả —*, faire du tort aux gens.

Át, serré ; dru ; touffu. *Độp —*, tissu serré. *Đra —*, *đra nả —*, repiquage serré ; repiquer les rizières, les plants de riz très rapprochés les uns des autres.

Áu, abcès ; furoncle ; bouton. *Chiềng —*, se former un furoncle. — *đụ đều*, l'abcès a du pus. — *thứơn đều*, l'abcès suppure. *Sứơn —*, percer un furoncle.

Áu, souffler. — *đảng tảo*, — *đuôi tảo*, éteindre une lampe en soufflant dessus ; souffler la lampe. — *hồm viú*, souffler dans une flûte. — *hỏ*, souffler dans un clairon. *Cứ hồm thủn vói — pêi*, tube en bambou pour souffler sur le feu, et tenant lieu de soufflet. *Viú — sẻa hềi*, le vent en soufflant a emporté les papiers.

B

Ba. *Hằm — làng đồm bài*, tout le monde est déjà mort ; tous sont déjà morts.

Bà. *Thuồn — chứơng*, cactus.

Bà. *Thảy cứ — chứơng*, gifler ; donner une gifle à. *Phị cứ — chứơng*, gifler.

Bà. *Cứ chuồn đư mềi khẩu — ào*, visiteuse ; femme en visite.

Bả. *Cứ hồm áo đầu — nồm*, la tasse s'est renversée et l'eau qu'elle contenait s'est répandue. *Thị — thứơn*, le trop plein déborde ; déborder parce que trop plein.

Bác, coller ; appliquer ; faire adhérer. — *sẻa*, coller du papier. — *cao iồ*, appliquer un cataplasme, un emplâtre, un onguent.

Bác. *Cứ pù —*, une peinture ; un tableau.

Bạc, nord.

Bạc. — *téng*, le peuple ; le menu peuple. *Vụ — téng*, être du menu peuple.

Bài, fini ; passé ; déjà. *Lẩu thá —*, avoir déjà mangé. *Nèi đồm —*, il est déjà mort. *Ém đụ —*, il n'y en a plus. — *ém đụ*, c'est fini, il n'y en a plus. *Màng cày —*, il fait déjà nuit. *Pà đin —*, il fait déjà jour. *Cứ đền đai khứt —*, la ficelle s'est rompue. — *nguồi*, *lủn nguồi*, fin d'un deuil.

Bài. *Thảy —*, jouer aux cartes.

Bàn. — *gỉ*, bon marché ; pas cher.

Bàn. — *nồm mỉn p'uồn hềi*, vider la cuvette.

Bản, parler ; causer ; dire (v. *Điền*). *Mừ—mềi pháng* ? Qu'est-ce que vous dites ? Comment dites-vous ? — *chiền chiền*, dire la vérité. — *chiền thủm*, dire la vérité. — *cà cà*, dire des mensonges, des faussetés ; mentir. *Hàu ém tìn mừ —*, je ne vous crois pas ; je n'ajoute pas foi à vos paroles. —

ào lớư, avertir, prévenir les gens.— *thun đày*, parler la langue đày. *Khuông đớư*—, savoir parler. *Đừơm đớư* —, ne pas savoir parler.

BÀNG, déchiré ; cassé ; brisé. *Veng hú* —, vêtements déchirés. *Thẩy áo* —, casser, briser une tasse. *Giưồm kháy* —, œufs cassés. *Đên thong* —, verre de lampe cassé. *Đên thong khụ* —, verre de lampe qui a éclaté.

BẢNG. *Cứ chừơng phòn tí* —, une table carrée qui a quatre côtés.

BÀO, empaqueter ; envelopper ; paquet. *Cứ — huổi soá*, une boîte d'allumettes. *Cứ hồm — òi*, un épi de maïs. *Cứ — buổi*, une balle de coton. *Cứ — sẻa*, balle, liasse, paquet de papier.

BÁU.— *nồm*, qui surnage ; qui flotte sur l'eau.

BÀU. *Cứ hồm* —, petit village ; hameau. *Cứ đền* —, grand village ; réunion de hameaux. — *mừ giự đầu đa* ? Où est votre village ? — *đu lay*, mon village est loin. — *đu lờư*, mon village est près. *Hẻi quà* —, passer par le village. *Cứ già* —, notable d'un village.

BẢU. *Phít — độp*, pièce d'étoffe.

BẢU, élever ; nourrir ; donner à manger à. — *máu*, élever des porcs, leur donner à manger. — *má*, nourrir des chiens. *Mé độp — kháy*, donner du riz aux poules.

BẢU, couper (v. *Thún*). — *ngẳn*, couper du bois de chauffage. — *thuồn sáy*, couper un arbre.

BẢU. *Cứ lồng* —, un crabe.

BẢU. *Xộc — thét*, avoir mal au derrière, à l'anus.

BÉ. *Tà*—, ouvrier. *Thẩy đái tà* —, forgeron. *Vụ sáy tà* —, charpentier.

BÉ, s'appuyer contre ou sur. — *sừơng*, s'appuyer contre le mur. — *nớư phòn*, s'appuyer sur la table.

BẼ, numéral, particule qualificative de certains objets. *Cứ — bển*, une planche. *Cứ — ngoa phín*, une tuile. *Cứ — pủng đá*, une voile de navire. *Cứ — độp*, un morceau d'étoffe. *Cứ — sẻa*, un morceau de papier. *Cứ — mảm*, un morceau de viande. *Cứ — phền*, une cloison. *Cứ — ản phà mớư*, paume de la main.

BỀA. *Cứ hồm — kền*, un gâteau.

BỀK. — *vè*, cartouche ; balle de fusil.

BÉN. *Hèi — đừơn*, tourner autour de la maison.

BỀN. *Cứ lồng mềi — đrự*, chauve-souris.

BỂN. *Cứ bẽ* —, une planche. *P'ào bẽ* —, raboter une planche.

BENG. *Thún khứt đầu* —, couper, trancher en deux morceaux.

BÉNG. *Đươn* —, maison large. *Đươn — đai đa* ? Quelle est la largeur de la maison ?

BÉO. *Cứ hồm*—, chapeau ; bonnet ; béret ; casquette. *Ngàu* —, mettre un chapeau ; se couvrir ; porter une coiffure ; être coiffé ; être couvert. *Sồn — luồi*, ôter son chapeau ; se découvrir.

BIÊNG. *Cứ hồm* —, une marmite. *Cứ — suồng đẳn nồm*, la marmite percée perd de l'eau. *Cứ — đắp ; cứ đắp* —, couvercle de marmite. *Cắp cứ — đắp lứơng*, mettre le couvercle sur la marmite. *Cứ hồm — sà*, théière.

BIÊNG. *Cứ hồm — côc*, cul de bouteille.

BÍN, tresser. — *phền cử ún*, tresser des feuilles de cocotier.

Bín, voler ; s'envoler. *Cứ lồng tạt —*, l'oiseau vole. *Cứ lồng tạt tộc tiền ém —*, l'oiseau apprivoisé ne s'envole pas.

Bìng, soldat. — *chuồn mẳn mứơn*, soldat qui monte la garde à une porte ; sentinelle. *Cứ đuồi —*, une bande de soldats.

Bít. *Cứ sờư — ; cứ đàu —*, un pinceau pour écrire ; un porte-plume. *— đạ*, crayon. *Thào —*, tailler un crayon.

Biù, éclabousser ; gicler ; jaillir en éclaboussant. *Nồm —*, l'eau gicle (v. *Chụ*).

Bộ, changer ; échanger. — *thàng*, se changer mutuellement ; faire un échange mutuel. *Mẳn — mẳn*, un mandarin qui change de poste avec un autre.

Boa. — *chiền*, jouer aux sapèques. — *chiền giềng*, gagner au jeu. — *chiền từ*, perdre au jeu.

Boá. *Cứ hồm —*, cymbale ; timbale. *Thẩy —*, frapper les cymbales.

Boà. *Cứ hồm tuỉ —*, abaque.

Boả. *Cứ suồng —*, une hache.

Bón. — *láu ào*, idiot ; imbécile.

Bóng, ventre. *Xồc —*, avoir mal au ventre. — *luồng*, gros ventre. *P'ền —*, masser le ventre.

Bòng, aider. — *thàng*, s'entr'aider. — *cúng*, aider à un travail. *Đầu phà — thàng vụ cúng*, deux individus qui s'entr'aident pour faire un travail.

Bơư, feuille. — *sáy*, feuille d'arbre ; légumes en général. *Sát — sáy*, acheter des légumes. *Đìù — sáy*, vendre des légumes. *Lẩu — sáy*, manger des légumes. *Viên — sáy*, jardin potager. *Vì viên — sáy*, clore un jardin. *Mé — sáy*, cueillir des légumes. *Phàng — sáy*, arroser les légumes. — *sáy púi*, légumes cuits. — *sáy khao*, chou blanc, « pe tsai ». *Pửn đặc — sáy*, les feuilles des arbres dégouttent.

Bởư, fois. *Cứ —*, une fois. *Kí —*, quelquefois. *Đai —*, plusieurs fois. *Sù —*, trois fois.

Bởư. *Cứ — đin*, un rayon lumineux ; un jet de lumière.

Bú, réparer ; rapiécer ; raccommoder. — *veng hú*, raccommoder des vêtements.

Bú, ajouter ; augmenter. — *cứ líp chiền*, ajbuter un peu plus d'argent.

Búi. *Đự —*, un pirate ; un brigand.

Bủi, riz cuit (v. *Thá*). *Lẩu —*, manger du riz ; prendre un repas.

Bửn, capital. *Tịt —*, perdre le capital.

Bửn. *Cứ — sí*, un volume ; un exemplaire d'ouvrage.

Bửn. *Kiú ào ém — tử*, mépriser les gens.

Búng. *Phà mớư — p'ao*, avoir des ampoules aux mains.

Buồi, coton. *Cứ bào —*, une balle de coton.

Buồn. *Cứ hồm —*, une jarre. *Cứ hồm — đuồi*, une jarre d'huile.

Bướn, goûter ; essayer ; expérimenter. — *kiú đín ém đín*, goûter pour voir si c'est bon ou mauvais. — *kiú giạ ém giạ*, goûter pour savoir si c'est mauvais ou non. — *kiú vụ mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non.

Buồng, fendre. — *ngủn*, fendre du bois de chauffage.

C

(*Chercher à Q les mots que l'on ne trouvera pas en C.*)

Cá. *Cứ đàu* —, houe ; binette ; croc.

Cá. *Cứ sờư — ngảm*, fourche.

Cà. — ... —, plus..., plus. — *lảu đè đai — thứơn nôm ền đai*, plus on boit de thé et plus on transpire.

Cà, mentir ; mensonge ; fausseté. *Bản — —*, mentir. *Đìền — —*, mentir.

Cà. *Cứ hôm là —*, petit panier à provisions des Đày; panier à légumes.

Cà. *Cứ — sáy cung*, cercueil.

Cà. *Si —*, soi-même (v. *Si kỉ*).

Cả, fatigué ; épuisé. *— đai*, très fatigué, épuisé. *Lớư —*, très fatigué ; épuisé. *Khẩu —*, à bout de forces ; sans forces.

Cả. *Vụ — ào*, faire du tort aux gens ; nuire.

Cạ, avertir ; conseiller. *Ém ừ cử già —*, désobéir à ses parents, ne pas les écouter. *Đầu ào thảy thàng cứ phà —*, s'interposer entre deux combattants, les séparer.

Cái, défaire ; supprimer ; annuler. *— thục gia*, contrepoison.

Cày. *Màng — bài*, il fait déjà nuit.

Cài. *Cứ đền —*, une rue (v. *Cải*).

Cải, marché. *Hềi —*, aller au marché (v. *Cài*).

Cám, diminuer ; baisser. *— xốc*, le mal a diminué. *— ké*, baisser le prix.

Cắm, défendre. *— hềi*, défense de partir.

Càm, soulier ; chaussure. *Cứ péng —*, un soulier. *Cứ đuổi —*, une paire de souliers. *— năng*, chaussure en cuir ; soulier. *— độp*, chaussure en toile. *— lạp hày*, souliers en caoutchouc. *— sáy*, sabots ; galoches. *Tháp —*, mettre les souliers ; se chausser. *Giảo —*, quitter ses souliers ; délier les lacets de souliers. *— đoả*, lacets de souliers. *— nghền*, souliers chinois en paille. *Hôm đàu —*, semelle de soulier. *Hôm ngầu khôi —*, talon de soulier. *Hôm thứm —*, espace creux séparant le talon de la semelle.

Can, choisir. *— đàu đa khôm đín*, choisir le meilleur.

Cắn, serré. *Tền — —*, attacher solidement, en serrant bien.

Cắn, ronger. *Cứ lồng má — đrự*, le chien ronge l'os.

Cắn, livre ; kilo. *Cứ —*, une livre ; un kilo. *Cứ — đày thúm, đày thôm*, une livre ; un kilo et demi. *P'uôt —*, dix livres ; dix kilos.

Cắn, savon. *Hoản —*, savon européen.

Càng. *Cứ hôm thàu —*, une cuiller.

Cao. *Cứ tép — iô*, cataplasme, emplâtre. *Bạc — iô*, appliquer un cataplasme, un emplâtre, un onguent.

Cào. *— đôm*, mourir jeune. — — *ớư*, se lever de bonne heure. *— chón*, se coucher tôt. *Lảu — thá*, manger de bon matin, de bonne heure.

Cào. *Cứ hôm — lì*, une bouteille (v. *Cốc*).

Cảo, longtemps. *Giáng —*, attendre longtemps. *Mạ — đa ?* Depuis combien de temps ? Il y a

combien de temps ? *Mạ là* — ? Il y a combien de temps ? *Đụ xốc mạ — đa* ? Malade depuis combien de temps? *Mạ xốc đụ là* — ? Malade depuis combien de temps ? *Mạ xốc* —, malade depuis longtemps.

Cáp. *Veng* —, tricot. On dit aussi : *veng cạp*.

Cắp. — *áo lẩu thá*, mettre la table, préparer le repas. On dit aussi : *cặp áo lẩu thá*.

Cắp, couvrir (v. *Khắp*). — *đươn*, couvrir une maison ; mettre la toiture. — *cứ biềng đắp lứơng*, couvrir la marmite, mettre le couvercle.

Cạt. *Cứ đến* —, petit rotin. On dit aussi : *cứ đến cát*.

Cau. — *ngáp*, bâiller.

Cáu. *Cứ gùng* —, espèce de grand roseau.

Cáu. — *hoa hắt lẩu*, un mendiant.

Cáu, sauver ; délivrer ; guérir. — *ào mạ xốc*, guérir un malade.

Càu. *Cuồn — gọ*, chemin qui fait beaucoup de détours, tortueux. *Sí hoẳn — gọ*. les lettres européennes font beaucoup de courbes (par rapport aux caractères chinois).

Càu, crochet. — *đái*, crochet en fer.

Cẩu. *Lồng má* —, le chien aboie.

Cẩu. — *giáy*, se curer les oreilles.

Cẩu, diviser, partager. — *đẩu pền*, diviser en deux. — *pền*, différence. — *pền*, distraction. — *thàng*, partager entre soi.

Cẩu. *Hồm* —, poumons.

Chạc. — *xú*, tremper les aliments dans la sauce en mangeant.

Cháy. — *sừơng*, faire, construire un mur.

Chẩm, marcher. — *cuồn*, marcher ; aller en route. *Mang mang* —, marcher vite. *Khốc khoả* —, marcher lentement. — *khuồn*, marcher devant. — *đùi*, marcher en arrière. — *p'ay thán*, marcher en arrière. — *cuồn uồi khiền*, balancer les mains en marchant. *Mừ — lờư*, approchez-vous. *Đu — cuồn ém mạ*, je ne puis pas marcher. *Đìn khốc — cuồn*, marcher nu-pieds. — *cuồn sù pển mạ cứ pển*, avoir parcouru le tiers du chemin.

Chán, appeler. — *ào mứơn*, appeler quelqu'un. — *ào ớư*, réveiller quelqu'un.

Chán. *Áo* —, vaissellier, estrade pour remiser les bols, les tasses, les assiettes.

Chắn. — *nồm*, plonger ; ne pas surnager.

Chang. — *thồm cuồn*, au milieu du chemin. — *thồm đươn*, le milieu de la maison.

Cháng. *Vụ* —, témoigner ; faire témoin ; porter témoignage.

Chàng, oui ; c'est vrai ; c'est cela. *Ém* —, non ; ce n'est pas vrai. — *ém* — ? Oui ou non ? Est-ce vrai ou pas vrai ?

Chàng. *Mé đuôi mứơn — đìn*, apportez la lampe pour éclairer.

Chàng. — *thàng*, se disputer.

Chẳng. *Cứ đàu* —, cloche ; *thẩy* —, frapper la cloche.

Chẳng. *Tì chuồn* —, une montre. *Đai đa đểằm* — ? Quelle heure est-il ?

Cháo, changer. — *khồm nghền*, changer une piastre.

Châu. *Phà phàu lẩu thá về* — ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờư lẩu thá về* — ? Madame a-t-elle déjà mangé ou pas encore ? *Ém đồm* —, pas encore mort.

Khứt — cứ tiền, ce n'est pas encore coupé net (les deux bouts n'étant pas encore séparés).

Chẩu. — *thá*, les restes d'un repas.

Chè, résidu (v. *Hày*). *Chè —*, résidu de canne à sucre.

Chẻm, Chèm, qualificatif. *Cứ chẻm séng*; *cứ chèm séng*, une fleur. *Cứ chẻm đôp*, un grain de riz. *Cứ chẻm đráo*, une étoile.

Chí. *Cứ — thuổn*, un bâtonnet d'encens. *Giền — thuổn*, allumer le bâtonnet d'encens.

Chí. *Cứ hôm sà —*, piment. *Sà — đrít*, le piment est piquant.

Chí. *Cứ hôm — van*, anneau; bague. *P'ừơn — van*, mettre un anneau au doigt. *Khò — giểng*, compter sur les doigts.

Chỉ, lait; mamelle (on dit aussi: *chí*). *Ôc —*, téter; boire du lait. *Lẩu —*, boire du lait. *Lẩu — tùi*, boire du lait de buffle; on dit aussi: *lẩu chí tùi*.

Chì. *Cứ sờư — cò*, un bambou; canne en bambou. *Cứ sờư — cò đông đá*, une canne à pêche en bambou. *Cứ sờư xoáng —*, barreaux des portes, fenêtres.

Chiền. *Cứ hôm —*, une sapèque. *Ém —*, n'avoir pas d'argent. *Vạt đai ém —*, très pauvre, sans argent. *Đụ đai —*, avoir beaucoup d'argent; être riche. *Sát tụt —*, acheter et payer comptant. *Sát ém tụt —*, acheter à crédit. *Cứ đền đai —*, la ficelle qui sert à enfiler les sapèques. *Pạt —*, infliger une amende. — *khao*, face d'une pièce de monnaie. — *đòm*, pile d'une pièce de monnaie. *Tôc —*, enfiler des sapèques. *Tụt cúng —*, payer le salaire. *Te —*, emprunter de l'argent. *Mé — te*, prêter de l'argent; donner à emprunter. *Boa —*, jouer aux sapèques; jeu d'argent. *Boa — gièng*, gagner au jeu. *Boa — từ*, perdre au jeu. *Giôc —*, voler de l'argent. *Đai đa — ?* Combien d'argent ? *Đủ —*, parier; faire un pari.

Chiền, vrai; réel. *Bản — —*, dire la vérité. *Điền — —*, dire vrai.

Chiềng, devenir; pousser. — *ngòng*, devenir fou, idiot. — *áu*, pousser des furoncles, des boutons; avoir un abcès. — *mềi khúm*, avoir la gale. — *ao hàng*, goitre sous le menton. — *ao giòng*, goitre sur le cou. — *nạp nêi*, cicatrice. *Phà móư — nứt*, avoir des cals aux mains; mains caleuses. *Vụ ém —*, ne pas réussir dans une affaire; ne pas terminer un travail. *Té sí ém —*, mal écrire un caractère chinois. *Sí ém —*, caractère fautif. *Cứ lông lụ — phị*, termites ailés.

Chiềng. — *đươn*, réparer la maison.

Chiềng. *Nhán —*, le premier mois de l'année.

Chím, couper avec les ciseaux. — *đò*, ciseaux. — *đàu*, couper les cheveux.

Chíp, unir, joindre, par ex. les deux bouts d'une ficelle.

Chiú, sur le point de; depuis peu de temps; récemment; dans un instant. — *hềi*, sur le point de partir; parti récemment, il n'y a qu'un instant. — *đản đươn*, sur le point d'arriver à la maison. — — *mạ xôc*, malade depuis très peu de temps.

Chó. *Đươn —*, cuisine. *Pêi —*, foyer. *P'àu —*, esprit, divinité du foyer.

Chôm. — *còng*, plonger une étoffe dans la teinture d'indigo.

Chón. dormir ; se coucher ; être couché. *Hèi* —, aller se coucher. — *đéng*, dormir profondément. — *đang đán*, ronfler en dormant. *Kế*—, simuler le sommeil ; faire semblant de dormir. — *mèi vền*, faire la sieste, la méridienne. — *phạ vền*, se lever tard. *Sôp làng lớ nò* —, ne se coucher que très tard dans la nuit.

Chòng. — *ngứt*, avoir sommeil ; avoir envie de dormir.

Chớ. *Xốc* —, avoir mal au cœur (v. *Xốc tểm*).

Chớ. *Cứ bẽ nhái* —, variété de champignon comestible qui pousse sur le bois mort.

Chớ. *Thầu* —, respirer. *Đôm bài ém thầu* —, il est déjà mort, il ne respire plus, le cœur ne bat plus. *Cùi đủn* —, près de rendre le dernier souffle, sur le point d'expirer.

Chờ. *Á* — (v. *Giờ*), femme âgée ; madame. *Á* — *hèi đa* ? Où allez-vous, madame ?

Chụ, éclabousser (v. *Biù*).

Chúc. *Cứ đển* —, bougie ; cierge. *Đèm* —, allumer une bougie.

Chúi. *Cứ sờ* — *thùng*, fourneau de la pipe à eau.

Chùi. *Hèi* — *mà*, aller réclamer une dette (v. *Găm mà*).

Chứn. — *huồn*, faire demi-tour.

Chủn. — *p'ét đươn*, se baisser pour entrer dans la maison.

Chửn, abîmé ; gâté ; avarié ; détérioré. *Pền veng* —, un habit inutilisable, qu'on ne peut plus porter. *Í sẻa* —, déchirer du papier (v. *Chửơn*).

Chùng. — *luồi*, s'asseoir. *Siềng*—, inviter à s'asseoir. — *đéo khốc*, s'asseoir les pieds croisés (petit arsène). — *khả khốc*, s'asseoir les jambes croisées (grand arsène). — *đầu nểi*, asseyez-vous ici.

Chùng. *Cứ hồm* — *sà*, une tasse à thé. — *sà đầu bả nồm*, la tasse s'est renversée et l'eau s'est répandue.

Chuồn. — *ớ*, se lever ; se tenir debout ; être debout. — *khán*, se lever ; se mettre debout. — *lay*, se lever et se tenir à l'écart ; se lever pour faire place. — *sáu hả*, être debout les mains sur les hanches. — *đèng đèng*, vertical. *Bìng* — *mửn mứơn*, sentinelle qui se tient debout à la porte. — *mõ ém hểi*, se tenir debout sans bouger. *Côc* — , une bouteille debout.

Chuồn, individu (pour les deux genres ; v. *Phà*, pour le masculin). *Cứ* — *ào*, un homme (homo). *Cứ* — *đự mểi khẩu*, une femme. *Cứ* — *mửn*, un mandarin. *Ém gáy nểi* — , ce n'est pas cet individu-ci ; ce n'est pas celui-ci. *Gáy hở* — , c'est cette personne-là ; c'est celui-là. *Hàu đụ sào cử lẻk, đầu* — *đự phà mán, đầu* — *đự mểi khẩu*, j'ai quatre enfants, deux garçons et deux filles.

Chuồn, sauter. — *quà nồm*, sauter une rivière ; sauter par-dessus l'eau. *Mạc* — *lín lín*, le pouls bat vite ; pouls rapide.

Chuồn. *Tì* — *chẳng*, une montre.

Chuồn. *Cứ hồm* —, une brique. *Cứ hồm giù* —, un four à briques.

Chửơn, avarié ; gâté ; vicié (v. *Chửn*). *Giuồm kháy*—, un œuf pourri.

Chuông. *Cứ sờ* — *đái*, un clou en fer. *Điềng* — *đái*, clouer ; enfoncer un clou. *Nhài* — *đái thứơn*, arracher un clou.

Chương. *Thuồn bà* —, cactus.

Chương. *Thẩy cứ bà* —, gifler ; donner une gifle. *Phị cứ bà* —, donner une gifle.

Chừơng, numéral qualificatif. *Cứ — phòn*, une table. *Cứ — thẻng*, un lit.

Cò. — *p'ét tay*, empocher ; mettre dans sa poche.

Cò. *Cứ sờư chì* —, bambou ; canne en bambou. *Cứ sờư chì — đông đá*, canne à pêche en bambou.

Coẳn. — *têặc*, habitué (v. *Tộc tiền*). — *têặc đi phẳng*, habitué au pays, acclimaté.

Côc. *Cứ hôm* —, une bouteille (v. *Cào lì*). — *luông*, grande bouteille. *Đự — nhỉ*, petite bouteille. *Thị thị* —, bouteille pleine. — *đay thúm*, bouteille demi-pleine. — *đày đẩy*, bouteille vide. *Cứ hôm đàu đắp* —, bouchon de bouteille. *Iềm đàu đắp* —, boucher une bouteille. *Mé đàu đắp — thứơn*, déboucher une bouteille. — *cứ giòng*, goulot de bouteille. *Biềng* —, cul de bouteille. *Mồm* —, ouverture de la bouteille. — *chuồn*, bouteille debout. — *đẩu*, bouteille couchée, renversée. *Í oắc* —, agiter, secouer une bouteille.

Cóc. — *sáy khao*, chou chinois, « pe tsai ».

Cói. *Thòng* —, miel.

Cóm, assez. — —, *đín đín lô*, assez, assez, c'est bien, c'est bien. —, *ém lẩu*, assez, je ne mange plus. —, *ém mé*, assez, je ne prends pas davantage, je n'en veux plus.

Cổm. — *luồi*, presser ; comprimer. *Mé phà mớư — luồi*, presser avec la main (v. *Sắt luồi* ; *Nốc luồi*).

Cóng. — *ứt*, gémir ; geindre.

Công. — *p'ìng*, juste ; équitable.

Còng. *Chồm* —, plonger une toile dans la teinture d'indigo.

Cổng. *Đự tổng* —, épine dorsale (v. *Đự cứ sẳn*).

Cờư. *Cứ đàu* —, une scie. — *sáy*, scier du bois ; scier un srbre.

Cứ, un (on dit aussi *cứ*). *Là p'uốt* —, onze. *Đầu p'uốt* —, vingt-et-un. — *đán*, un cent. — *đán* —, cent dix. — *nguồn*, mille. — *hôm nghền*, une piastre. — *vền*, un jour. — *mẩu*, un an. — *bớư*, une fois. *Nhán là p'uốt* —, le onzième mois. — *cẳn*, une livre ; un kilo. — *cằn đày thúm*, un kilo et demi. — *vền nhán*, le premier jour du mois. *Vền nẻi là p'uốt* —, aujourd'hui c'est le onzième jour du mois. *Lẩu — áo thá*, manger un bol de riz. — *hẳm*, un pas. — *hẳm — hẳm*, pas à pas. — *pĩ*, une charge. — *đuồn*, un repas. *Mạ — thòn cuồn*, on a fait la moitié du chemin. Les Đày ne peuvent pas désigner une personne ou un objet sans les faire précéder de l'adjectif numéral *cứ*, un. C'est la raison pour laquelle il est devenu adjectif qualificatif dans un très grand nombre d'expressions. Dans ce dernier cas, il se prononce plus souvent *cử* que *cứ*. En voici quelques exemples : *Thuồn cử đà*, pandanus. *Thuồn cử sà*, cannelier. *Thuồn cử đuôi*, ricin. *Thuồn cử hào*, faux-cotonnier. *Thuồn cử ủn*, cocotier. *Thuồn cử oì*, maïs. *Thuồn cử lòng* ; *thuồn cử luồng*, aréquier. *Lẩu cử long*, chiquer le bétel. *Xá cử thẩu*, haricots germés. *Cứ hôm cứ mít*, fruit du jaquier. *Cứ hôm cứ long*, noix d'arec. *Cứ hôm cứ đráu*, mortier à piler le riz. *Cứ đự cử lèk*, un enfant. *Cứ sờư cử pĩ*, perche pour

porter une charge. *Gia cử đèi*, avoir honte ; savoir rougir. *Ém gia cử đèi* ; *đuồm đớ cử đèi*, n'avoir pas honte ; ne pas savoir rougir. *Cử đi*, aisselle. *Hép p'ét cử đi*, mettre, porter sous l'aisselle. *Ngẩu cử kièng*, couché sur le côté. *Ngẩu àng cử lá*, couché sur le dos. *Đrự cử sủn*, épine dorsale. *Cử đèn cử đẹ*, tresses des filles chinoises. *Đrự cử vả*, os de l'épaule. *Lẩu cứ líp*, manger un peu. *Đày cử lủn*, gros intestins. *Vèn cử đẹt*, avant-avant-hier. *Cử thà*, échelle. *Phền cử ủn*, feuilles de cocotier tressées.

Cù. *Đùn — đèn*, terrain inégal, mamelonné, mouvementé.

Cù. *Cử — tàng í*, une part dans le commerce.

Cục. *Hăn pêi — sá*, la fumée entre dans les yeux.

Cúi, cher ; d'un prix élevé. — *đai*, très cher.

Cùi, près de ; sur le point de. — *đồm*. près de mourir ; sur le point de mourir ; à l'article de la mort. — *đủn chớ*, sur le point de rendre le dernier soupir.

Củn. *Ùi —*, tablier.

Cung. *Cử cà sáy —*, un cercueil.

Cúng, travail ; ouvrage. *Vụ —*, travailler. *Đầu phà bòng thàng vụ —*, deux hommes qui s'entr'aident pour travailler. *Tụt — chiền*, payer le salaire. *Vụ — quà vền quà sộp*, travailler nuit et jour. *Tháy thàng vụ —*, se relayer pour travailler.

Cứng. *Mèn —*, corde tendue. *Giệt mèn cử —*, tendre une corde ; tirer une corde pour la bien tendre.

Cúng. *— à đa ?* La propriété de qui ? — *hầu*, c'est à moi ; c'est ma propriété ; c'est le mien. — *mừ*, c'est le vôtre ; c'est votre propriété ; c'est à vous.

Cuôn. *Cử đèn —*, chemin ; route. *Hềi —*, se mettre en route. *Chảm —*, marcher. *Găm —*, demander la route. *Tờ —*, montrer, indiquer la route. *Khuông đớ —*, connaître la route. *Đuồm đớ —*, ne pas connaître le chemin. *Sọ —*, se tromper de route ; s'égarer. *Đươn lay —*, la maison est loin. *Đươn lờ —*, la maison est près. — *muột*, chemin droit. — *càu gọ* ; — *nổng* ; — *nát nổng*, chemin courbe, détourné. — *kiệt*, chemin glissant. *Chảm — uôi khiền*, remuer les bras en marchant. *Ièm —*, barrer la route ; boucher une issue. *Chang —*, au milieu de la route. *Mạ cử thòn —*, avoir parcouru la moitié du chemin ; être à moitié route. *Đìn khôc chảm —*, marcher nu-pieds. *Chảm — sù pền mạ cử pền*, avoir parcouru le tiers du chemin. *Cứ đèn — tạp tủ*, carrefour. *Cứ đèn — phà*, chemin de traverse ; embranchement de chemin. *Chảm — ém mạ*, ne pas pouvoir marcher.

Cươn. *Cứ — lắt*, sanglier.

Cuồng. *Cứ đèn —*, gros intestin.

Cương. *— đàu vụ*, commencer à travailler ; commencer un travail.

Cương. *— đá*, ramer une barque.

Cứt. *— nghền*, faucher l'herbe ; couper l'herbe (v. *Phót*, *Thún*).

Đ

Đa. *Đai* — ? Combien ? *Mừ sát đai* — ? Combien l'avez-vous acheté ? *Mừ đìu tai* — ? Combien le vendez-vous ? *Ém đụ đai* —, il n'y en a pas beaucoup ; il n'y a pas tant que ça. *Mừ hềi* — ? Où allez-vous ? *Mừ hềi — mứơn* ? D'où venez-vous ? *Đầu* —? Où ? *Bàu mừ giự đầu* — ? Où est votre village ? *Mừ đai — mầu* ? Quel âge avez-vous ? *Đai — đèằm chẳng* ? Quelle heure est-il ? *Đai — nghền* ? Combien de piastres ? *Đai khún* — ? Quelle pesanteur ? quel poids ? *À* — ? Qui ? lequel ? laquelle ? *Cúng à* — ? La propriété de qui ? *À — hềi* ? Qui est parti ? *À — mứơn* ? Qui est venu ? *Sổn đầu* —? Où est-ce qu'on l'a déposé ? *Nả à* — ? A qui appartient la rizière ? *Đươn nào đai* — ? Quelle est la longueur de la maison ? *Phền* — ? Quand ? *Mừ phền — hềi* ? Quand partirez-vous ? *Cảo* — ? Combien de temps ? *Đụ xộc mạ cảo* — ? Malade depuis combien de temps ?

Đá. *Cứ giừơng* —, barque ; bateau. *Hềi* —, aller en barque, en bateau. *Cứơng* —, ramer la barque. *Cứ bẽ pùng* —, voile de navire. *Cứ sờư sáy pùng* —, mât de navire. *Cứ đàu* —, proue. *Cứ sứt* —, poupe. *Cứ sờư làu* —, une rame. *Cứ đàu đểả* —, ancre. *Cứ đàu đoả* —, gouvernail.

Đá. *Cứ lồng* —, poisson. *Sát* —, acheter du poisson. *Đìù* —, vendre du poisson. *Đrồng* —, pêcher à la ligne. *Cứ bẽ láp* —, écailles de poisson. *Cứ bẽ phị* — ; *cứ bẽ vịt* —, nageoires des poissons. *Cứ lồng ngạ* —, ouïes. *Tốc* —, enfiler des poissons. — *lèi nồm*, les poissons nagent. *Cứ sờư chì cò đrồng* —, canne à pêche en bambou. *Cứ đền đai đòng đrồng*, ligne de pêche. — *uồng*, vivier ; étang pour poissons. — *hàn*, poissons salés. *Lảu* —, manger du poisson.

Đà, avoir peur ; craindre. *Mừ ém* —, n'ayez pas peur ; ne craignez rien. *Cứ lồng ngà* —, le cheval a peur, a eu peur. *Mừ — mềi phang* ? Que craignez-vous ? *Hầu ém — mềi phang*, je ne crains rien.

Đà. *Thuồn cứ* —, pandanus.

Đạ, plomb. *Bít* —, crayon. *Thào bít* —, tailler un crayon.

Đã. *Cứ lồng — máu*, un crapaud.

Đắc. — *giáy*, sourd. — *giáy ào*, un homme sourd. — *giáy ém lớư ào điền*, être sourd et ne pas entendre les gens causer.

Đắc, profond. *Nồm* —, eau profonde.

Đặc, goutte. *Cứ — cứ* —, goutte à goutte. *Cứ — nồm*, une goutte d'eau. *Cứ — mục nồm*, une goutte d'encre. *Pửn — sứt pà*, les bords du toit dégouttent. *Pửn — bơư sáy*, les feuilles dégouttent.

Đặc, famille. *Mừ — pháng* ? De quelle famille êtes-vous ? (v. *Téng*).

Đạc, baver. *Đự cử lẻk — lai*, les enfants bavent.

Đai, beaucoup. — *ào*, beaucoup de monde ; beaucoup de personnes. — *đa* ? Combien ? — *đa nghền* ? Combien d'argent ? Combien de piastres ? *Mừ sát — đa* ? Combien l'avez-vous acheté ? *Mừ đìù — đa* ? Combien le vendez-vous ? *Đụ* —, il y a beaucoup. *Ém đụ — đa*, il n'y a pas

beaucoup ; il n'y en a pas tant que ça. *Cả* —, très fatigué. *Vạt* —, très pauvre. *Mừ — đa mảu ?* Quel âge avez-vous ? *Pửn* —, il pleut beaucoup. *Cúi* —, très cher. *Bàn gỉ* —, très bon marché. *Lẩu thá* —, manger beaucoup de riz. — *đa đểm chẳng ?* Quelle heure est-il ? — *khún đa ?* Quel poids ? combien cela pèse-t-il ? — *sàu*, très chaud. *Găn* —, très froid. *Đươn nào — đa ?* Quelle est la longueur de la maison ? *Đụ khẩu* —, avoir beaucoup de force, une grande force ; être très fort. *Đụ — giứơng*, il y a plusieurs espèces. *Đín* —, très bon ; très joli. *Xôc* —, souffrir beaucoup.

Đai. *Cứ đền* —, ficelle. — *nài hèa tền hú*, une ceinture. *Tền đền — nài hèa*, mettre la ceinture. *Cứ đền — khứt*, la ficelle s'est rompue. *Lằn*—, bout de la ficelle. — *chiền* ; *cứ đền — chiền* ; *cứ đền — tôc chiền*, une ficelle pour enfiler les sapèques, les sous.

Đai. *Cứ hôm — đứơ*, nombril ; cordon ombilical.

Đai. *Cứ hôm xèi phạ* —, espèce de coquillages, mollusques bivalves ; moules ; huîtres.

Đái, fer. *Cứ chuông* —, un clou, une pointe en fer. *Cứ đền* —, fil de fer. *Hày* —, mâchefer. *Điềng chuông — luồi*, clouer ; enfoncer un clou. *Càu* —, un crochet en fer. — *khóng* ; — *suồng*, mine, gisement de fer. *Đúi* —, marteau en fer. *Thảy — tà bé*, forgeron.

Đáy, supporter ; endurer. *Ém — mạ*, insupportable ; intolérable.

Đài, rangée. *Cứ — náu*, une rangée de boutons. *Cứ — sáy*, une rangée d'arbres.

Đài, filet. *Cứ khẩu* —, filet de pêche.

Đài. — *mềi khuông mứơ*, toile d'araignée. *Cứ hôm — —*, petit filet portatif des Đày.

Đày. — *ào* ; — *phà*, un Đày ; un aborigène du centre de Hai-nan. *Thun* —, la langue đày ; la langue des Đày. *Bẩn thun* — ; *điền thun*—, parler la langue đày. *Khuông đứơ thun* —, connaître la langue des Đày. *Đươm đứơ thun* —, ignorer la langue đày. *Họ thun* —, étudier la langue đày. *Thảy* — ! *thảy*—! Frapper, tuer les Đày ! A mort les Đày ! cris des Chinois quand ils aperçoivent des Đày. A leur tour, ces derniers crient : *Thảy mói ! thảy mái* ! A mort les Chinois !

Đày. *Cứ đền* —, intestin ; boyau. — *cứ lủn*, gros intestin. — *páu*, intestin grêle. *Xôc* —, avoir mal aux intestins, mal au ventre.

Đày. *Côc — thúm*, bouteille à moitié pleine. *Cứ cần — thúm*, une livre, un kilo et demi.

Đẩy. *Côc đày* —, bouteille vide. *Cứ hôm huồi soá đày — phạ*, une boîte d'allumettes vide.

Đám, oser. *Ém — hềi*, ne pas oser partir.

Đắm, boucher ; obstruer (v. *Ièm*). — *giáy ém lứơ*, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. — *nồm ém đứơ nà máo*, boucher, obstruer l'eau pour l'empêcher de couler.

Đẳm. *Cứ — độp*, un picul de riz ; une charge de riz.

Đán. *Cứ* —, cent. *Cứ — cứ*, cent-dix. *Cứ — má*, cent-cinquante.

Đán, bouillir. *Nồm* —, l'eau bout.

Đán. *Chón đáng* —, ronfler en dormant.

Đắn, terre (v. *Đền*).

Đắn, couler ; s'écouler ; s'échapper. *Cứ biềng suồng — nồm,* une marmite percée laisse échapper l'eau. *— phà mớư luồi,* glisser, s'échapper des mains.

Đắn, arriver. *Chiú — đươn,* sur le point d'arriver à la maison. *Ém — đươn,* pas encore arrivé à la maison.

Đắn, bambou. *Sá —,* nœuds des bambous. *Thuồn —,* entre-nœuds des bambous. *Nứơng —,* pousses de bambous. *Nứơng — đeng,* pousses de bambous douces. *Nứơng — pà,* pousses amères.

Đáng, crier ; faire du bruit (v. *Nguồn*). *Pà —ôm,* tonnerre ; bruit du tonnerre. *Chón — đán,* ronfler en dormant. *Ngà —,* le cheval hennit. *Nồm máo —,* l'eau coule avec fracas ; bruit de l'eau qui coule.

Đáng. *Cứ nồm — súng,* révolver ; fusil à six coups.

Đàng, semblable. *Đầu phà — phàng,* deux individus de même nom.

Đàng. *Cứ hồm —,* grand chapeau parasol chinois.

Đẳng, hiver.

Đẳng, faire cuire. *— thá,* cuire du riz.

Đẳng. *Cứ hồm —,* une lampe (v. *Đuôi*). *Đím —,* allumer la lampe. *Thọ đuôi p'ét —,* verser de l'huile dans la lampe ; mettre du pétrole dans la lampe. *Náu — khán,* remonter la lampe. *Náu — luồi,* baisser la lampe. *Áu — tảo,* éteindre la lampe en soufflant dessus. *Vùng — tảo,* éteindre la lampe en l'éventant. *Ém đuôi — tảo,* la lampe qui n'a pas d'huile s'éteint. *— ém đìn,* la lampe n'éclaire pas.

Đẳng, hiver.

Đẳng, lancer ; jeter. *— siền,* lancer un caillou.

Đáo. *Là —,* le front.

Đáo, brûler ; prendre feu. *Ngủn ém —,* le bois ne brûle pas, ne prend pas feu.

Đào. *Cứ lồng thẩu —,* tortue.

Đào. *— vú,* fromage de haricots, le *tau phu* chinois.

Đảo. *Cứ phiền —,* un couteau. *Háu —,* manche de couteau. *Đrá —,* aiguiser un couteau. *— sám,* couteau aiguisé, qui coupe bien. *Cứ hồm khú —,* virole de couteau. *— thún giểng ; — lắm giểng,* se couper les doigts avec un couteau ; se blesser à la main avec un couteau. *Mé — mứơn thào phòn,* apportez-moi le couteau pour racler la table. *Cứ — đự xoắn,* une lance.

Đảo. *Cứ sờư — độp,* navette de tisserand. *Cứ phiền — độp,* même sens.

Đáp, répondre.

Đắp. *Cứ hồm đàu —,* bouchon ; couvercle. *Ièm đàu — cốc,* boucher une bouteille. *Mé đàu — cốc thứơn,* déboucher une bouteille. *Cứ biềng —,* couvercle de la marmite. *Cắp cứ biềng — lứơng,* mettre le couvercle sur la marmite. *Hàng cứ biềng — thứơn,* enlever, ôter le couvercle de la marmite.

Đắp. *— cứ thà,* dresser, appliquer une échelle (v. *Khả*).

Đắp. *Mềi — đíng ; cứ lồng mềi — đíng,* ver de terre ; lombric ; vers intestinaux.

Đạt, sang. *Ẹ —,* vomir, cracher le sang. *Máo — khét,* saignement de nez. *Thảy ào thứơn —,* blesser jusqu'au sang.

ĐẶT, presser; comprimer. — *cứ giòng*, presser, serrer le cou; étrangler en pressant.

ĐÁU. — ; — *luôi*, tomber; se renverser; s'écrouler, s'abattre (on dit aussi *đảu*). — *ngà*, tomber de cheval (v. *Khá ngà*; *Thôc ngà*). *Cứ biềng* —, la marmite s'est renversée. *Cốc* —, bouteille couchée. *Thuồn sáy* —, l'arbre est tombé. *Hôm áo* — *luôi*, la tasse s'est renversée.

ĐÁU. *Cứ hứơp* —, espèce de grosse courge.

ĐẦU. — *sám*, cueillir un fruit (v. *Đrâu*).

ĐẦU. *Đàu* —, le genou.

ĐẦU, uriner. *Tăn* —; *p'ừơng* —, uriner. *Hèi tăn* —, aller uriner.

ĐÀU. *P'áng* —, la tête. *Xốc* —, avoir mal à la tête. *Nôm* —, cheveux; *cứ đền nôm* —, un cheveu. *Chím* —, couper les cheveux. *Sắc* — *khán*, lever la tête. *Sắc* — *khán kíu pà*, lever la tête pour regarder le ciel. *Ngót* — *luôi*, baisser la tête. *Uôi* —, signe de tête affirmatif. *Ngót* —, faire un signe de tête négatif; branler la tête. *Nôm* — *thôc*, chute des cheveux. *Quàng* —, tête chauve. — *nhán*, commencement du mois. — *đá*, l'avant d'un bateau; proue. *Cứơng* — *vụ*, commencer un travail. *Cứ thỉm ngán* —, oreiller. *Nhùng* —, cheveux ébouriffés; tête hirsute; cheveux hérissés. — *đâu*, le genou. *Téng* —, se peigner.

ĐÀU, adjectif qualificatif usité surtout pour désigner les outils, les instruments. *Cứ* — *súng*, un fusil. *Cứ hôm* — *đắp côc*, un bouchon de bouteille. *Cứ* — *tán*, parapluie. *Cứ* — *phà toá*, une clef. *Cứ* — *cá*, une houe. *Cứ* — *sóng*, balance. *Cứ* — *vạt*, arc; arbalète. *Cứ* — *mó*, une meule. *Cứ* — *đêả đá*, ancre de bateau. *Cứ* — *đoả đá*, gouvernail. *Cứ* — *gík*, herse. *Cứ* — *lảy*, charrue. *Cứ bẽ* — *nghền út đươn*, balai. *Cứ* — *p'ào*, rabot. *Cứ* — *cờư*, une scie. *Cừ*—*chảng*, une cloche. *Cứ* — *bít*, pinceau; porte-plume. *Cứ* — *tỉ*, une pièce de poésie. *Cứ* — *tèau*; *cứ* — *giền*, flûtes.

ĐẦU, être; demeurer. — *đa*? Où? — *nểi*, ici. *Bàả mừ giư* — *đa*? Où est votre village? — *nớư phòn*, sur la table. — *sáu phòn*, sous la table. — *đươn*, être à la maison. *Ém* — *đươn*, être absent. — *đông thàng*, en face de soi. — *phày sủn*, par derrière. — *mả*; — *hớư*, là-bas. — *thứơn giừơn đươn*, en dehors de la maison. — *sụ đươn*, dans l'intérieur de la maison. *Mừ sỏn* — *đa*? Où l'avez-vous déposé?

ĐẦU, deux. *Là p'uôt* —, douze. — *p'uôt*, vingt. — *p'uôt* —, vingt-deux. — *péng phà mớư*, les deux mains. — *hôm sá*, les deux yeux. — *hôm khôc*, les deux pieds. — *péng khôc*, les deux jambes. — *péng vả*, les deux épaules. *Nhán* —, le deuxième mois. *Nhán là p'uôt* —, douzième mois. — *vèn nhán*, le deuxième jour du mois. *Vèn lảu* — *đuồn*, prendre deux repas par jour. — *bỉư*, deux fois. — *phà đàng phang*, deux individus de même nom. — *phà vụ nhiòng*, deux individus de même âge. — *mảu*, deux ans. — *péng già*, les deux côtés de la rivière.

ĐẦU, courir. — *hêi*, courir. — *hèi mắn*, courir se cacher. *Ngà toàng khôc* —, le cheval galope.

Đè, thé (v. *Sà*). *Lẩu* —, boire du thé. *Thọ — mứơn lẩu*, verser du thé à boire.

Đẹ. *Cứ đển cứ* —, tresses des jeunes filles.

Đểa. *Cứ đàu — đá*, ancre de bateau.

Đêằm. *Đai đa — chẳng* ? Quelle heure est-il ? *Má — chẳng*, cinq heures.

Đèi. *Giạ cử* —, avoir honte ; rougir. *Ém giạ cử* — ; *đươm đớư giạ cử* —, ne pas avoir honte ; ne pas savoir rougir.

Đêm, allumer (v. *Đím*). — *đẳng*, allumer la lampe. — *chúc*, allumer la bougie.

Đền, terre (v. *Đắn*). *Hứt* —, creuser la terre. *Điềng* —, terrain uni, plat. *Đùn cù* —, terrain inégal. *Sổn sáu* —, déposer par terre. *Puồng* —, la poussière. *Út* —, balayer la terre.

Đên. *Xôc* —, avoir faim. *Ém xôc* —, ne pas avoir faim. *Xôc — đai*, avoir grand faim.

Đển, adjectif qualificatif usité pour désigner les objets longs (*đèn*). *Đèn đày*, intestin ; boyau. — *đều sáy*, racine d'arbre. *Cứ — đai*, une ficelle. *Cứ — mền*, une corde. *Cứ — toả*, un fil. *Cứ — tín*, une chaîne. *Cứ — già*, une rivière. *Cứ — đều*, une veine. *Cứ — nhiều đuôi*, mèche de lampe. *Cứ — cuồn*, le chemin. *Cứ — cạt*, petit rotin. *Cứ — cuồng*, gros rotin. *Cứ — sáy* ; *cứ thuồn sáy*, un arbre.

Đeng, doux. — *đai*, très doux. *Nứơng đẳn* —, pousses de bambou douces.

Đéng. *Chón* —, dormir ; plongé dans le sommeil. *Ngẩu ém* —, être couché sans être endormi.

Đềng. *Chuồn* — —, vertical.

Đèng, rouge. *Cứ đển toả* —, fil rouge. *Độp* —, étoffe rouge. *Đạt* —, sang rouge. *Sám* —, fruit rouge. *Đồng* —, figure rouge. *Giươm* —, jaune d'œuf.

Đéo. *Chùng — khôc*, assis les pieds croisés.

Đều. *Cứ đển* —, une veine (v. *Điều*). *Cứ đển — sáy*, une racine d'arbre.

Đều, pus d'un abcès. *Áu đụ* —, l'abcès a du pus. *Áu thứơn* —, l'abcès suppure.

Đi. *Cứ hồm — vàng*, un endroit ; lieu ; localité. — *phẳng*, endroit. *Coản têặc — phẳng*, acclimaté, habitué.

Đi. — *giồc*, enfer.

Đi. *Cứ* —, aisselle. *Hép p'ét cứ* —, mettre, porter sous l'aisselle.

Điêm. *Cứ lồng* —, anguille.

Điểm. — *thiều*, tousser.

Điền, dire ; parler ; causer (v. *Bẳn*). — *luồng thêô*, parler à haute voix. — *tík tík thêô*, parler à voix basse. *Khuông đớư* —, savoir parler. *Đươm đớư* —, ne pas savoir parler. — *chiền chiền* ; — *chiền thúm*, dire la vérité, parler sincèrement. — *cà cà*, mentir. *Mừ — mềi phang* ? Que dites-vous ? *Lớư ào* —, entendre dire ; entendre les gens causer. *Đắc giáy ém lớư ào* —, être sourd et ne pas entendre les gens causer. — *ò lò*, dire des obscénités. — *ào lớư*, avertir, prévenir les gens. *Hiêng giáy cử già* —, écouter ses parents, leur obéir.

Điền. *Cứ hồm* —, la langue. *Già — thứơn* ; *nhè — thứơn*, tirer la langue.

Điềng. — *đền*, terrain plat, uni.

Điềng. — *chuông đái luôi*, enfoncer un clou ; clouer.

Điềng. — *ắc*, se pendre ; s'étrangler.

Điếp, cru. *Mảm* —, viande crue.

Điẹp, étroit. *Đươn* —, maison étroite.

Điêu. *Cứ pú màng* —, moustiquaire (v. *Điô*).

Điêu. — *sáy*, racine d'arbre (v. *Đều*).

Điêu. *Cứ đển* —, veine ; artère (v. *Đều*).

Đím. — *đẳng* ; — *đuôi*, allumer la lampe (v. *Đèm*). — *chúc*, allumer la bougie.

Đin, lumière ; clarté. *Pà — bài*, il fait déjà jour ; il fait déjà clair. *Lảu pà* — ; *lảu — là háo*, déjeuner ; prendre le petit déjeuner du matin. — *là háo nèi*, ce matin. — *thông*, verre de lampe. *Đẳng ém* —, la lampe n'éclaire pas. *Nhán* —, clair de lune. *Đự cử lèk — — năng*, enfants tout nus. *Mé đuôi mứơn chàng* —, apporter la lampe pour éclairer. *Cứ bởư* —, rayon lumineux ; un jet de lumière ; un éclair. — *khôc chảm cuôn*, marcher nu-pieds.

Đín, bon ; joli ; saint. — *đai*, très bon ; excellent. — *quà*, meilleur. — *mứơn đồng*, joli visage. — *giểng tỉ*, adroit ; habile. *Cóm, cóm, — lô* ! Assez, assez, c'est bien ; assez, assez, merci ! — *têm*, merci. — *ém* — ? Bon ou non ? — *lảu*, bon à manger. *Ém — lảu*, pas bon à manger. *Ào* —, un homme bon, pas méchant. *Mảu nẻi — mảu mọc môc*, cette année a été bonne, on a eu une bonne récolte. *Bứơn kiú — ém* —, goûter pour voir si c'est bon ou non. — *kiú*, agréable à voir. — *lớư*, agréable à entendre. *Ào* —, un saint. *Cứ khún — tử*, un sacrement. *P'uôt pển* —, excellent ; superbe ; de toute première qualité ; sans défaut. *Can đầu đa khôm* —, choisir le meilleur.

Đíng. *Cứ lồng mềi đắp* —, vers de terre ; vers de sable ; lombric ; vers intestinaux.

Điô. *Màng* —, moustiquaire. *Tàu màng* —, mettre la moustiquaire (v. *Điêu*).

Đíp. *Cứ lồng* —, scolopendre ; mille-pattes. *Cứ lồng mềi — ai*, araignée (v. *Khồng mớư*).

Đít. *Cứ hôm* —, champignon.

Đít. *Cứ — sáy*, une rangée d'arbres (v. *Cứ đài sáy*).

Điú. *Cứ khẩu* —, épervier, filet de pêche.

Điù, vendre. *Sát* —, acheter et vendre ; faire le commerce ; faire des échanges. *Mừ — mềi phang* ? Qu'est-ce que vous vendez ? *Mừ — đai đa* ? Combien le vendez-vous ? *Hàu ém* —, je ne vends pas. *Nẻi — ém* — ? Vend-il, oui ou non ? — *ngủn*, vendre du bois de chauffage.

Đó, bouger ; remuer. *Iồ — phòn*, ne remuez, ne bougez pas la table.

Đò. *Cứ đển lạ* —, saucisson.

Đò. *Chím* —, ciseaux.

Đổ. *Cứ — sêà*, une main de papier.

Đoả. *Càm* —, lacets de souliers.

Đoả. *Cứ đàu — đá*, gouvernail.

Đọc. — *phền*, se curer les dents (v. *Tọ*). *Đự sáy — phền*, cure-dents.

Đòi. — *ít*, premier. — *gỉ*, deuxième. La numération ordinale a été empruntée aux Hoklo.

Đòi. *Cứ mền* —, un cerf. *Mền — theo*, le cerf brame.

Đồm, mourir ; on dit aussi *đổm* (v. *Tảo*). *Ào* —, un homme mort ; un cadavre. *Thảy súng ào* —, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Ào — bài*, un homme déjà mort. *Ào — bài ; ém thầu chớ*, l'homme est déjà mort, il ne respire plus. *Thốc nồm* —, mourir noyé ; se noyer. *Cùi* —, sur le point de mourir ; à l'agonie. *Đồm ào* —, enterrer un mort. *Cảo* —, mourir jeune. *Già* —, mourir vieux.

Đồm, enterrer ; inhumer. — *ào đồm*, inhumer un cadavre.

Đòm, noir. *Độp* —, toile noire. *Cứ đẻn toả* —, un fil noir. *Đồng* —, visage noir. *Năng* —, peau noire ; cuir noir.

Đòm. *Chiền* —, pile ; l'envers d'une pièce de monnaie.

Đòm. *Iú sá* —, prunelle de l'œil.

Đồng, montagne. *Cứ lồng má* —, loup ; chien sauvage.

Đóng. *Cứ sờ siền* —, pavé ; dalle.

Đồng, visage ; face ; figure ; devant. *Uốt* —, se laver la figure. *Cứ mỉn kiả kiú* —, miroir ; glace. *Hền — lài*, tourner la tête pour regarder. *Đầu — thàng*, en face. *Đúi* —, face à face. *— đrư*, pommettes du visage. *Mảu phày* —, l'année prochaine. *Kiú phày* —, regarder en face. *Đầu đúi — đươn*, en face de la maison ; qui fait face à la maison. *Đầu đươn phày* —, devant la maison. *— phền*, dents de devant. *Óp* —, se cacher la figure avec les mains. *Pản* —, changer de figure. *Đín mướn* —, joli visage.

Đòng. *Cứ suồng* —, hameçon. *Mé gỉ — đá*, amorcer l'hameçon. *Đẻn đai — đồng đá*, ligne de pêche.

Đồng. *— đá*, pêcher à la ligne (v. *Đrồng*). *Cứ sờ chì cò — đá*, canne à pêche. *Cứ đẻn đai đòng — đá*, ligne de pêche.

Đồng. *Cứ — ngà*, clochettes que l'on met au cou des chevaux.

Đốp. *Cứ hồm —* ; *cứ chẻm* —, un grain de riz décortiqué. *Cứ khứơp* —, une poignée de riz. *Uốt* —, rincer le riz avant la cuisson. *Pảu* —, farine de riz. *Mổ* —, moudre du riz. *Giáu* —, vanner, tamiser le riz. *Cứ đảm* —, un picul, une charge de riz. *Cứ hồm tíng lừơng* —, mesure pour le riz.

Độp, toile ; étoffe ; tissu. — *khao*, étoffe blanche. — *đèng*, étoffe rouge. — *đòm*, étoffe noire. — *khêô*, étoffe verte, bleue. — *đứ đứ*, étoffe très mince, ténue. — *na na*, étoffe très épaisse, grossière. — *phàn*, étoffe fleurie. — *mỉn*, l'endroit d'une étoffe. — *nguồi*, l'envers d'une étoffe. *Càm* —, souliers en toile. — *át*, tissu serré. — *vàn*, toile grossière ; tissu large. *Cứ bẽ* —, un morceau d'étoffe, de toile. *Phít bảu* —, une pièce d'étoffe. *Kẻ* —, tisser. *Cứ pú kẻ* —, métier de tisserand. *Cứ sờ đảo đốp ; cứ phiền đảo* —, navette de tisserand. — *thoắt tẻk*, l'étoffe se déteint, a déteint. *Vồm* —, teindre les étoffes, les toiles. *Sát* —, acheter de la toile, des étoffes. *Đìù* —, vendre des étoffes.

Đứ, donner. *Đu — nghền mừ lảu*, je te donnerai de l'argent. *Ém — nà lảu*, ne pas lui donner à manger.

Đứ, savoir ; connaître. *Khuông* —, savoir, connaître. *Khuông — thun đày*, connaître la langue đày. *Đưồm* —, ignorer. *Đưồm — bản*, ne pas savoir causer. *Khuông — sỉ*, savoir les caractères ; savoir lire. *Đưồm —*

gia cử đèi, ne pas savoir rougir. *Vúi mềi phang mừ — nghềi* ? Pourquoi pleures-tu ?

Đớư, mince. *Độp —*, étoffe très mince.

Đớư. *Cử hồm đai —*, nombril ; cordon ombilical.

Đớư, adjectif qualificatif. *Cử — thự*, une natte.

Đra, planter ; semer. — *sáy*, planter un arbre. — *mỉn khỉ*, planter, ficher la hampe d'un drapeau en terre, à la mode chinoise. — *phền*, semer ; jeter la semence. — *nả*, repiquer les rizières. *Nhài phền mé hềi — nả*, arracher les plants de riz pour repiquer les rizières. — *át*, planter, semer, repiquer serré, dru. — *vàn*, planter, repiquer, semer espacé, non serré.

Đrá. — *đảo*, aiguiser un couteau.

Đrang, rôtir. — *mảm*, rôtir la viande.

Đráng. — *ức*, roter.

Đráo. *Cử chểm —*, une étoile. *Pà thứơn —*, les étoiles s'allument au ciel.

Đráo, dur ; coriace. *Mảm —*, viande dure.

Đrâu, cueillir (v. *Đâu*). — *sam sáy*, cueillir des fruits.

Đráu. *Cử hồm cử —*, mortier pour piler.

Đrền. *Sà — sáy*, goyavier.

Đríp. *Cử lồng —*, scolopendre (v. *Đíp*).

Đrít, piquant. *Sà chí —*, le piment est piquant.

Đriú. *Cử lồng mềi seng —*, civette ; martre.

Đrọ. *Pà —*, temps frais ; fraîcheur (v. *Lương*).

Đrồng. — *đá*, pêcher à la ligne (v. *Đồng*).

Đrự, os. *Má cằn —*, le chien ronge un os. *Má hắt —*, même sens. — *đàu vắn*, omoplate. — *cử vả*, clavicule. — *cử niu*, humérus. — *khiền*, cubitus et radius. — *péng*, fémur. — *gìn*, tibia et péroné. — *cử sửn*, épine dorsale. — *tổng cổng*, épine dorsale. — *khàng*, les côtes. *Đồng —*, pommettes des joues. — *thuổn*, articulations des os.

Đrự. *Cử lồng mềi bền —*, chauve-souris.

Đruốt. — *khét*, renifler.

Đu, moi (v. *Hâu*). — *mạ xốc*, je suis malade ; je suis souffrant. — *ém hềi*, je ne pars pas. — *khuông đớư*, je sais. — *đươm đớư*, je ne sais pas. — *đớư nghền mừ*, je te donnerai de l'argent.

Đu. *Tịt —*, c'est ça ; c'est vrai ; c'est la vérité.

Đú, huit. *Là p'uốt —*, dix-huit. — *p'uốt*, quatre-vingts. *Nhán —*, huitième mois. — *bớư*, huit fois. — *mẩu*, huit ans.

Đủ. — *chiền*, parier.

Đụ, avoir ; posséder. — *đai đa* ? Combien y en a-t-il ? — *đai*, il y a beaucoup. — *ngào*, il y a peu. *Ém —*, il n'y a pas. *Ém — bài*, il n'y en a plus. *Bài, ém —*, c'est fini, il n'y en a plus. *Tổng —*, il y en a encore. *Khuôn — đai ; p'ày thán ém —*, autrefois il y en avait beaucoup, actuellement il n'y en a plus. — *nguồi*, être en deuil. — *khẩu đai*, avoir beaucoup de forces. — *nghền đai*, avoir beaucoup d'argent ; être riche. — *đai giương*, il y a plusieurs espèces. *Mừ mạ xốc — là cào ? mừ — xốc mà cào đa ?* Depuis combien de temps êtes-vous

malade ? *Ém — thá lẩu*, il n'y a pas de riz à manger. — *ém* — ? Y en a-t-il ou n'y en a-t-il pas ?

Đự, adjectif qualificatif qui se place devant les noms de personnes, de certains animaux et de tous les objets petits en général. — *phà mán*, un homme ; un garçon. — *mẻi khẩu*, une femme ; une jeune fille. — *mẻi*, épouse; femme. — *phà*, époux ; mari. — *cử lèk*, enfant en général. — *búi*, un pirate ; un brigand. — *cốc nhỉ*, petite bouteille ; flacon. — *tùi nhỉ*, bufflon. *Tùi tâu* —, la bufflesse a mis bas. *Cứ lông — giệt*, grenouille. — *siền tík*, un petit caillou. — *phẩu*, un grain de sable.

Đục, prison. *Mắc ào chùng* —, conduire quelqu'un en prison.

Đúi. *Cứ sờ ư thủn — đái*, marteau en fer. *Cứ sờ ư thủn — sáy*, marteau en bois.

Đùi. — *đồng*, face à face (v. *Đuồi*, couple). *Đầu — đồng đươn*, en face de la maison ; qui fait face à la maison.

Đúi, après ; ensuite (v. *P'ay thán*). *Hèi* —, marcher en arrière, à la suite des autres. — *nhán*, le mois suivant.

Đùm, exposer au feu ; griller. *Mé cử òi* —, griller du maïs ; exposer des épis de maïs au feu.

Đún, adjectif qualificatif. *Cứ — đươn*, une maison. *Cứ — pàng*, une chambre.

Đùn. — *cù đền*, terrain inégal, mouvementé, tourmenté, non uni.

Đủn. *Cùi — chớ ư*, sur le point de rendre l'âme, sur le point d'expirer, de rendre le dernier souffle.

Đùng, Est.

Đùng. *Cứ hồm — giáu*, le van.

Đuồi, graisse; huile, et, par extension, lampe (v. *Đẳng*) — *máu*, graisse de porc. *Cứ hồm buồn* —, une jarre de graisse, d'huile. *Ào* —, un homme gras. *Thọ — p'ét đẳng*, verser de l'huile dans la lampe. *Ém — đẳng tảo*, quand il n'y a plus d'huile, la lampe s'éteint. *Đím* — ; *đèm* —, allumer la lampe. *Âu — tảo*, éteindre la lampe en soufflant dessus. *Vuốt nhiều* —, moucher la lampe. *Hẳn — khán*, la lampe fume.

Đuồi. *Thuồn cử* —, ricin.

Đuồi, paire ; couple ; double (v. *Đúi*). *Cứ — càm*, une paire de souliers. *Cứ — thàn*, un couple de perdrix. *Cứ — sá*, les deux yeux. *Cứ — thiệp*, paire de bâtonnets.

Đuồi. *Cứ — bìng*, une troupe de soldats. *Cứ — mẻi khẩu*, une bande de femmes.

Đuổi. — *sốp*, souper ; repas du soir. *Lẩu — sốp*, souper ; prendre le repas du soir.

Đứơi. *Khốc* —, pieds fatigués.

Đươm. — *đớ ư*, ignorer ; ne pas savoir. — *đớ ư thún đày*, ne pas connaître la langue đày. — *đớ ư giạ cử đẻi*, qui ne sait pas rougir ; qui n'a pas honte.

Đuồn. *Cứ sờ ư* —, latte ; chevron.

Đuồn. *Cứ* —, un repas. *Vèn lẩu đầu* —, prendre deux repas par jour.

Đươn. *Cứ đún* —, une maison. *Vụ* —, faire, construire une maison. *Cắp* —, couvrir une maison. *Ém ào đầu* —, il n'y a personne à la maison. *P'ét* —, entrer dans la maison. *Thứơn* —, sortir de la maison. *Lứơng* —, retourner à la maison. *Đu — lay cuồn*, ma maison est loin, éloignée. *Mừ — lờ ư cuồn*, votre

maison est près, proche. *Cử sờ ngẩu* —, colonne, pilier de maison. — *chó*, la cuisine. — *thờ ư*, maison basse. *Kiú* —, garder la maison. *Hàu* —, angle extérieur de la maison. *Khẳng* —, toiture de la maison. *Đầu thứ ơn giừ ơn* —, en dehors, à l'extérieur de la maison. *Đầu sụ ụ* —, dans la maison ; à l'intérieur de la maison. *Út* —, balayer la maison. — *xùi*, la maison brûle ; maison incendiée. *Xùi* —, incendier une maison, y mettre le feu. — *hộp pửn*, maison qui a des gouttières, dont le toit laisse passer l'eau. *Mẳn muột* —, dans le sens de la longueur de la maison. *Thẳm hền* —, dans le sens de la largeur de la maison. *Chang thôm* —, milieu de la maison. — *đáu*, maison écroulée, effondrée, renversée. *Tẹ* —, démolir une maison. *Chìng* —, réparer une maison. — *béng*, maison large. — *điệp*, maison étroite. *Cùi đản* —, sur le point d'arriver à la maison. *Đầu* — *phày đồng*, devant la maison. *Đầu đúi đồng* —, face à la maison. *Đầu* — *phày sẳn*, derrière la maison.

Đứơn. *Kháy* —, chapon. — *kháy*, chaponner.

Đuồng, cuivre.

Đuồng, enfant (v. *Nủng*). *Ôm* —, porter un enfant dans les bras.

Đuồng. *Vàng* —, entremetteur ou entremetteuse pour les mariages.

Đuồng, frère ou sœur moins âgé. *Èng* —, frères. *Èng* — *hẳn hờ ư*, frères et parents. *Ẻi* —, sœurs. *Ei* — *hẳn hờ ư*, sœurs et parentes.

Đuồng. *Phền* —, dents molaires.

Đừơng. *Giệt* —, s'étirer.

Đứơp, trop sec ; cassant. *Giự* —, tabac trop sec.

Đuột. *Cử* — *mẳn mứồn*, targette ; pièce de bois servant à fermer les portes.

Đút. *Nồm làng* — *khán*, marée montante ; le flot ; le flux. *Nồm làng* — *luồi*, marée descendante ; le reflux ; le jusant.

Đút. *Đứơn sù* — *lào*, maison à trois étages.

Đụt. *Cử hồm* —, un noyau de fruit.

Đụt. *Vền* —, avant-hier.

E

E, vomir. — *đạt*, vomir, cracher le sang. *Tứơng* —, avoir envie de vomir.

Ẻi, sœur aînée ; sœur plus âgée. — *đuồng*, sœurs. — *đuồng hẳn hờ ư*, sœurs et parentes.

Ém, non ; ne pas. — *đụ*, il n'y a pas. — *đầu đứơn*, n'être pas à la maison. — *lài*, ne pas voir. — *lớ ư*, ne pas entendre. — *hiêng*, ne pas obéir. — *hẻi*, ne pas aller. — *mứơn* ; — *lứơng*, ne pas revenir. — *đà*, ne pas craindre. — *nghẻi*, ne pas pleurer. — *đớ ư*, ne pas donner. — *lẩu*, ne pas manger. *Mừ điù* — ? Vendez-vous ? *Mừ sát* — ? Achetez-vous ? *Đu* — *điù*, je ne vends pas. *Nẻi* — *sát*, il n'achète pas. — *đụ đai*, il n'y a pas beaucoup. — *đụ đai đa*, il n'y a pas tant que ça. *Lẩu thá* — ? Avez-vous mangé ? *Mé* — *mé* ? Vous prenez, oui ou non ? *Vạt đai*, — *chiền*, pauvre, sans le sou.

Đảo — sám, le couteau ne coupe pas. *Lài — lài* ? Est-ce que vous voyez ? — *lài mềi phang*, je ne vois rien. *Mạ — mạ* ? On le peut, oui ou non ? — *mạ*, on ne le peut pas. — *đụ bài*, il n'y en a plus. — *chàng*, ce n'est pas vrai. — *đín*, ce n'est pas bon, joli, beau. *Đắm giáy — lớ*, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. *P'ền khét — hái*, se boucher le nez pour ne pas sentir. — *sự í*, n'être pas content. — *cáu mạ*, inguérissable. — *thâu chớ*, sans respirer. — *ngó họ*, ne pas se souvenir. — *đám*, ne pas oser. — *xôc đền*, n'avoir pas faim. — *xôc háo*, n'avoir pas soif. — *sự*, ce n'est pas juste. *Hàu — tìn mừ bản*, je ne vous crois pas ; je n'ajoute pas foi à vos paroles. *Ôm — tạ*, avaler sans mâcher. — *khẩu*, sans forces. *Lẩu thá — khươm*, n'avoir pas mangé à sa faim. *Sát — tụt chiền*, acheter à crédit. — *gáy nềi chuồn*, ce n'est pas cet homme-ci. *Ngẩu — đéng*, couché et ne pas être endormi. — *đáy mạ*, insupportable.

Ên. *Nồm —*, sueur. *Thướn nồm —*, suer ; transpirer. *Cà lẩu nồm đai cà thướn nồm — èn đai*, plus on boit et plus on transpire.

Ên. *Sìn —*, éternuer.

Éng. *Cứ hồm —*, cruche ; pot ; petite jarre.

Èng, frère aîné, plus âgé. — *đuồng*, frères.

Ép. *Cứ lồng — nồm*, canard ; on dit aussi *cứ lồng ẹp*. *Hún —* ; *hún ẹp*, plumes de canard. *Cứ lồng — vỗ*, cane.

G

Gà. — *gắn* ! Silence ! ne parlez pas ! taisez-vous ; baissez le ton !

Gáy. *Ém — nềi chuồn*, ce n'est pas cet individu-ci ; ce n'est pas celui-ci. — *hớ chuồn*, c'est cet individu-là ; c'est celui-là.

Găm, demander. — *cuồn*, demander la route. — *mà*, réclamer une dette (v. *Chùi*).

Găn, froid (v. *Khảy*). *Nồm —* ; *nồm khảy*, eau froide. — *đai*, très froid ; glacé ; glacial.

Gắn, bas ; pas profond. *Nồm —*, eau basse.

Gắn. *Gà —*, taisez-vous ; ne parlez pas ; baissez le ton !

Gắn. *Xôc —*, avoir mal au côté ; avoir des points de côté.

Gảo. *Gắp —*, bigarré ; multicolore. *Cứ lồng ngà gắp —*, cheval qui a une robe de différentes couleurs.

Gắp. *Cứ lồng ngà — gảo*, cheval bigarré.

Gặt, crier, par ex. un animal blessé. *Thảy má —*, frapper un chien et le faire crier de douleur.

Ghêa, tousser ; enrhumé.

Ghền, couper en taillant, par ex. un crayon, l'extrémité d'une canne.

Ghíng. — *veng*, bordure d'un habit (v. *Ngải veng*).

Gì. *Bàn —*, bon marché ; peu cher. *Bàn — đai*, très bon marché.

Gì. *Mé — đrồng đá*, mettre des amorces pour la pêche à la ligne.

Gì. *Đòi —*, deuxième. Les Đày ont emprunté leurs adjectifs ordinaux aux Hoklo.

Gị. *Giồng — vụ*, facile, commode à faire.

Gia, remède ; médicament. *Lảu —*, prendre un remède. *— súng*, poudre. *— huổi soá*, phosphore des allumettes. *— thục*, poison. *Cái thục —*, contrepoison. *Cứ hồm —*, une potion ; une pilule.

Già, vieux ; âgé. *Ào —*, vieillard. *Cứ — bàu*, notable, vieillard dans un village. *— đồm*, mourir vieux, âgé. *Hiêng giáy cứ — điền*, écouter ses parents. *Ém ừ cứ — cạ*, désobéir à ses parents.

Già. *Cứ đển —*, une rivière. *Đầu péng —*, les deux côtés, les deux rives de la rivière.

Già. *— điền thứơn*, tirer la langue (v. *Nhè điền*).

Giả. *Cứ lồng —*, un serpent. *Cứ lồng — thục*, serpent venimeux. *— thằn ào*, le serpent a mordu quelqu'un.

Giạ, mauvais ; méchant ; cruel ; difficile. *Ào —*, homme méchant ; mauvais homme. *Bứơn kiú — ém —*, goûter pour voir si c'est mauvais ou non. *Mảu nểi — mảu ém mạ mốc*, cette année a été mauvaise, on n'a pas eu de récolte. *— cử đèi*, honteux. *Ém — cử đèi*, ne pas avoir honte. *Đứồm đứư — cử đèi*, qui ne sait pas rougir ; impudent. *— vụ*, difficile à faire.

Giáy. *Cứ hồm —*, une oreille. *Đầu péng —*, les deux oreilles. *Đắc —*, sourd. *Đắc — ào*, individu qui est sourd. *Hày —*, cérumen. *Cảu —*, se curer les oreilles. *— nguồn*, bourdonnement d'oreilles. *— khừơn*, boucles d'oreilles. *Đắc — ém lứư ào điền*, être sourd et ne pas entendre les gens causer. *Đắm — ém lứư*, se boucher les oreilles. *Hiêng — cử già điền*, écouter ce que disent les parents. *Đầu péng — từơng*, les deux poignées, les deux anses d'une caisse.

Giản. *— phà mứư*, lever les mains en l'air. *— phà mứư mé*, avancer la main pour recevoir, pour prendre quelque chose. *— khiền mé*, avancer le bras pour recevoir, pour prendre.

Giang. *Cứ mền —*, chèvre ; mouton. *Cứ khún —*, un troupeau de chèvres, de moutons.

Giáng. attendre. *— cứ kểi*, attendre un instant. *— cào*, attendre longtemps.

Giáo, rire. *— vụt*, chatouillement.

Giảo, détacher ; délier ; déboutonner. *— càm*, délier, délacer les souliers. *— ngà*, détacher un cheval. *— veng thứơn*, déboutonner ses habits.

Giáu. *— đốp*, vanner, tamiser le riz. *— mốc*, vanner le paddy. *Cứ đùng —*, van ; tamis.

Giáu. *— đàu*, arranger les cheveux. *Đự mểi khẩu — đàu*, une fille qui arrange ses cheveux sur le front.

Giáu. *— sổn*, déposer un objet ; prendre soin de ; mettre en réserve. *— sổn mểi hảo nò lảu*, mettez cela de côté, on ne le mangera que demain.

Giảu, peu ; petit. *Lảu thá —*, manger peu.

Giảu. *Cứ sờư —*, bâton ; canne. *Ào lào sá siù cử —*, un aveugle prend un bâton. *Mé cứ — thẩy*, prendre un bâton pour frapper.

Giên. *Cứ đàu —*, flûte ; mirliton (v. *Đàu viú*).

Giền, allumer. *— pêi*, allumer le feu. *— thuổn*, allumer les bâtonnets d'encens.

Giéng, jaune (v. *Hiềng*). *Cứ đển toả* —, fil jaune. *Độp* —, étoffe jaune.

Gièng, changer de place. — *ngà*, changer la place d'un cheval que l'on a mis au vert, attaché. — *mền tùi*, changer la place d'un buffle pour qu'il puisse brouter.

Giếng. *Cứ huồn* —; *cứ péng* —, un doigt. *Thuồm* —, phalanges des doigts. *Sắc* —, faire craquer les doigts. — *liệp*, les ongles. *Thào* — *liệp*, se faire les ongles. *Khò chí* —, compter sur les doigts. *Kéo đự* —, enrouler quelque chose autour du doigt. *Đảo thún* —, *đảo lắm* —, se couper les doigts avec un couteau. *Lủn* —, bout des doigts. *Đín* — *tỉ*, adroit, habile de ses mains. *Vủn* —, le doigt se dessèche et tombe. Les Đày prétendent que le doigt qui a montré l'arc-en-ciel, tombe aussitôt.

Giệt. — *đừơng*, s'étirer.

Giệt. — *năng*, tressaillir.

Giệt. — *mền cứng*, tendre une corde; tirer la corde pour la tendre.

Giệt. *Cứ lồng đự* —, grenouille.

Gík. *Cứ đàu* —, herse. — *nả*, herser les rizières.

Gìn, mollet. *Đrự* —, tibia; péroné.

Gỉn, reconnaître. — *sọ*, reconnaître son erreur.

Gioá. *Nao* —, gai; joyeux.

Gioằn. *Cứ đển* — *sểu*, mur d'enceinte, de clôture.

Giốc, voler; dérober. — *nghền*, voler de l'argent. *Nèi* — *đai đa*? Combien a-t-il volé? — *hềi*, partir à la dérobée.

Giốc. *Đi* —, l'enfer.

Giòng. *Cứ hồm* —, le cou. *Cứ* — *veng*, col d'habit. *Thún cứ* —, couper le cou, décapiter. *Đạt cứ* —, serrer le cou; étrangler. *Côc cứ* —, col de bouteille. *Chiêng ao* —, avoir un goitre sur le devant du cou.

Giồng. — *gị vụ*, facile, commode à faire.

Giờư. *Đự hắn* —, nièce. *Á* —, madame (v. *Chờư*).

Giởư. — *vả*, changer d'épaule à la charge.

Giù, huile. *Thầu* —, pétrole (v. *Iù*).

Giù. *Tí* —, saumure de haricots; sauce de soja (*sỉ giầu*). V. *Tí iù*.

Giù, four. *Cứ hồm* — *chuồn*, four à briques.

Giự, tabac. *Lẩu* —, fumer du tabac. *Cứ sờư* —; *cứ đển* —, une cigarette. *Pọ sờư* —; *p'ựơp đển* —, rouler une cigarette. *Hày* —, résidu de tabac; mégot. *Pẩu* —, cendre de tabac. — *đứơp*, tabac trop sec. *Cứ thùng* —, une pincée de tabac; une pipée de tabac. *Cứ khứơp* —, une poignée de tabac. *Cứ mềi thùng* —, une pipe. *Hày* — *p'iển in*, résidu d'opium. *Hăn* —, fumée de tabac.

Giữ. *Hềi* —, aller se promener, s'amuser. *Đự cứ lẻk* —, les enfants s'amusent. *Hềi hồ ào* —, aller faire visite à quelqu'un; aller en visite chez quelqu'un.

Giữ. *Bàu mừ* — *đầu đa*? Où est votre village?

Giữ. — *khẩu*, se reposer.

Giủn. — *nhứt*, mois intercalaire.

Giủn. *Cứ hồm* —, la rate. *Xốc* —, avoir mal à la rate.

Giùng, fondre, se dissoudre. *Thong khao*; *thong kha*; *thong nhào* —, le sucre fond, se dissout.

Giuồm. *Cứ hồm — kháy*, œuf de poule. *Phạ — kháy*, coquille d'œuf. *— khao*, blanc d'œuf. *— đèng*, jaune d'œuf. *Kháy p'ắc —*, la poule couve ses œufs. *Kháy tâu —*, la poule pond des œufs.

Giươn. *Đầu thứơn — đươn*, en dehors, à l'extérieur de la maison.

Giương, adjectif qualificatif. *— đá*, barque ; bateau.

Giương, espèce. *Đụ đai —*, il y a plusieurs espèces.

Giuột, boire (v. *Lẩu*). *— ngào*, boire du vin.

Giuột, embrasser ; baiser. *— đồng*, embrasser la figure.

Gọ, finale explétive. *Si hoẳn càu —* ! Les caractères européens sont bien contournés ! *Cuồn càu —* ! Comme ce chemin fait des détours !

Gồp. *— ngủn thầu*, fermer le poing. *— ngủn thầu thảy*, donner un coup de poing.

Gùng. *Cứ — cáu*, espèce de grand roseau, appelé *cây lau* en annamite.

H

Ha, imperata ; herbe à paillotes. *Cứ kiệp —*, paillotes tressées pour les toitures.

Hả, adjectif qualificatif. *Cứ — hú*, un pantalon ; une culotte.

Hả. *Chuồn sáu —*, debout, les mains appuyées sur les hanches.

Hai, puer ; sentir mauvais.

Hái, sentir ; flairer. *P'ền khét ém —*, se boucher le nez pour ne pas sentir.

Hày, adjectif qualificatif. *— phền*, dent. *Ém đụ — phền*, édenté. *— phền xồc*, avoir mal aux dents.

Hày, excréments ; détritus ; rebuts ; résidu. *Tăn —* ; *p'ừơng —*, aller aux grands besoins. *— đái*, mâchefer. *— giáy*, cérumen. *— giựr*, déchets de tabac ; mégots. *— giựr p'iển in*, résidu d'opium.

Hày. *Lạp —*, caoutchouc. *Càm lạp —*, souliers en caoutchouc.

Hải. *— nàm*, Hai-nan. *— nàm ào*, Hainannais ; habitant de Hai-nan.

Hám, amer.

Hàm. *Ngẩu phộc mà —*, couché sur le ventre.

Hẳm, pas. *Cứ —*, un pas. *Cứ — cứ —*, pas à pas.

Hằm. *— ba làng*, tout ; tous.

Hăn, fumée. *— pêi*, fumée du feu. *— pêi cục sá*, la fumée entre dans les yeux. *— giựr*, fumée de tabac. *— đuôi khán*, la lampe fume.

Hăn. *Kháy —*, chant du coq ; le coq chante.

Hắn. *Cứ đển — nả*, diguettes des rizières.

Hắn. *Đự — phàu*, neveu. *Đự — giờư*, nièce.

Hắn, haïr ; détester.

Hắn, étranger ; Européen (v. *Hoẳn*). *Cứ — pền*, couverture d'origine européenne. *Cứ — màng điô*, moustiquaire en toile européenne.

Hàn, salé. *Nồm —*, eau salée. *Đá —*, poissons salés.

Hàn, libre ; dispos ; loisir. *Mạ —*, être libre ; avoir des loisirs. *Ém mạ —*, n'être pas libre ; être occupé.

HÀNG. — *cứ đắp thứơn*, enlever, ôter le couvercle.

HÀNG. *Nớư* —, mâchoire supérieure. *Sáu* —, mâchoire inférieure. *Lằn* —, menton. *Chiêng ao* —, goitre qui se forme sous le menton.

HÁO. *Xôc — nồm*, avoir soif. — *đai*, grande soif. *Hầu ém xôc* —, je n'ai pas soif.

HÀO. *Thuồn cử* —, faux-cotonnier.

HẢO. *Mềi* —, demain matin. *Mềi — nò hềi*, ne partir que demain. *Giáu sổn mềi — nò lẩu*, mettre de côté pour être mangé demain. *Là — nềi*, ce matin. *Lẩu đin là* —, déjeuner ; prendre le repas du matin.

HÁT. — *lẩu*, mendier. *Cáu hoa — lẩu*, mendiant.

HẮT. *Má — đrự*, le chien ronge l'os (v. *Cắn*).

HẮT. — *khiền veng*, retrousser les manches. — *khốc hú*, retrousser les pantalons.

HẠT. *Vèn* —, dans quatre jours.

HÁU, corne ; coin ; angle. — *tùi*, cornes de buffle. — *đảo*, manche de couteau. — *đươn*, angle extérieur de la maison. *Cứ hồm — phòn*, coin de la table.

HÀU, montagne (v. *Đông*). *Khán* —, monter la montagne ; monter la côte. *Luồi* —, descendre la montagne ; descendre la côte. — *phạ*, montagne haute. — *thờư*, montagne basse. *Vá* —, col ; défilé dans les montagnes.

HÀU. — *nắc*, joue. *Đầu péng — nắc*, les deux joues.

HÀU, tuer. — *kháy*, tuer un poulet. — *máu*, tuer un porc. — *tùi*, abattre un buffle.

HẦU, moi (v. *Đu*). — *ém lớư*, je n'ai pas entendu. — *tốc hồm nghền*, j'ai perdu une piastre. — *ọp hềi*, j'ai envie de partir. — *ọp lẩu thá*, j'ai envie de manger. — *khớư đự cử lèk*, j'aime les enfants. *Mừ uống — hềi*, accompagnez-moi. *Cúng* —, le mien ; mon bien ; ma propriété. *Phiển đảo cúng* —, mon couteau.

HỀN. *Cứ đền đai nài — tền hú*, ceinture pour le pantalon. *Tền đền đai nài* —, mettre la ceinture. *Xốc đai nài* —, avoir mal aux reins, au bas ventre, aux hanches.

HỀI, aller ; partir ; s'en aller ; s'enfuir. *Mừ — đa* ? Où allez-vous ? *Mừ — đa mứơn* ? D'où venez-vous ? — *chón*, aller se coucher. — *giữ*, aller se promener. — *cải*, aller au marché. — *đá*, aller en barque. *Đầu* —, courir ; s'en aller en courant. — *tăn hày*, aller aux grands besoins. — *tăn đầu*, aller aux petits besoins. — *lứơng*, aller et venir. *Mừ — vụ phang* ? Qu'allez-vous faire ? *Đu ém* —, je ne pars pas. *Hầu mềi hảo nò* —, je ne partirai que demain. — — *lứơng lứơng*, aller et venir sans cesse. — *cuồn*, aller en route. *Tì nềi* —, partir maintenant. — *khuồn*, partir avant ; aller devant. — *đùi* ; — *p'ay thán*, partir après ; aller derrière. *Mé* —, emmener ; emporter. *Tầu* —, enlever ; ôter. *P'èng* —, rejeter ; jeter de côté. *Thồng mừ* —, partir avec vous. — *lứơng ngủn*, aller chercher du bois de chauffage. *Chiú* —, sur le point de partir ; près de partir. *Hầu ọp* —, j'ai envie de partir ; je désire aller. — *phày nín*, aller à droite. — *phày viềng*, aller à gauche. — *lay*, éloignez-vous ; écartez-vous. *Đầu*

thán —, suivre les traces des pas ; suivre à la piste. *Ém đám* —, je n'ose pas aller. *Hầu cứ phà* —, je pars tout seul. *A đa* — ? Qui est-ce qui va ? qui est-ce qui part ? *Mừ uổng hầu* —, accompagnez-moi. *Luôi* —, chasser, éloigner. *Luôi kháy* —, chasser les poules ; éloigner les poules. — *mớư*, s'en retourner. — *mớư lứơng đươn*, s'en retourner chez soi ; rentrer ; revenir à la maison. *Mừ phên đa* — ? Quand partirez-vous ? — *mé bơư sáy*, aller cueillir des légumes. — *quà bàu*, passer par le village. *Cứ lồng tạt bín* —, l'oiseau s'est envolé.

Hèi. *Cứ siền—khủn thá*, spatules ; gros bâtonnets pour tourner et puiser le riz cuit.

Hên. *Cứ lông* —, vers rongeurs ; vers des viandes pourries. *Cứ lông — táu mảm*, les vers rongent la viande.

Hèn. *Thằm—đươn*, largeur, dans le sens de la largeur de la maison. *Thằm — phòn*, dans le sens de la largeur de la table.

Hèn. *Cứ vàng — cứ thà*, traverses, échelons d'une échelle.

Hền. — *đồng*, tourner la figure ; se retourner. — *đồng lài*, se retourner pour regarder ; tourner la tête pour voir.

Héng. — *khốc*, boiter. *Thảy má*—, blesser un chien à la jambe, le rendre boiteux.

Hép. — *p'ét cứ đi*, mettre quelque chose sous l'aisselle.

Hí. *Cứ thài* —, une comédie. *Vụ* —, jouer la comédie.

Hiềng, jaune (v. *Giéng*). *Cứ đền toả* —, un fil jaune.

Hiềng, obéir ; écouter ; entendre raison. *Mừ — ém* — ? Vous obéissez, oui ou non ? Vous m'entendez, oui ou non ? — *giáy cứ già điền*, obéir aux parents ; écouter ses parents.

Hiú, chercher. *Mừ — mềi phang* ? Que cherchez-vous ? *Hềi — ào giữ*, aller chercher quelqu'un pour s'amuser ; aller en visite.

Hỏ. *Cứ hôm* —, un clairon. *Âu* —, souffler dans un clairon ; en jouer.

Họ, étudier. — *thun đày*, apprendre le đày.

Họ. *Ngó* —, se souvenir ; se rappeler. *Ém ngó*—, ne pas se rappeler. *Lứơm, ém ngó* —, j'ai oublié, je ne me rappelle plus.

Hoa. *Cáu— hắt lảu*, un mendiant.

Hoẳn, étranger ; européen (v. *Hẳn*). — *cản*, savon européen. *Sĩ* —, caractères européens ; écriture européenne.

Hồm, adjectif qualificatif très usité. *Cứ — nghền*, une piastre ; on dit aussi : *cứ khồm nghền* (v. *Khồm*). *Cứ — lúi*, un sou ; un cent. *Cứ — chiền*, une sapèque. *Cứ — siền*, une pierre. *Cứ — sá*, un œil. *Cứ — xà vền*, le soleil. *Cứ — nhán*, la lune. *Cứ — sồm*, une porte. *Cứ — béo*, béret ; casquette ; casque. *Cứ — thún*, un mot ; une parole. *Cứ — đẳng* ; *cứ — đuôi*, une lampe. *Cứ — ìn*, une tombe. *Cứ — cứ mít*, jaquier (fruit du). *Cứ — lá tàng*, arachide. *Cứ — cứ luồng*, noix d'arec. *Cứ — sà chí*, piment. *Cứ — đai đứư*, nombril.

Hông. *Chiêng mạ* —, lépreux ; atteint de la lèpre.

Hốp. — *ngùn thàu*, fermer le poing (v. *Gốp*).

Hốp. *Đươn —pửn*, la maison a des gouttières ; la pluie pénètre dans la maison.

Hớư. *Vắt* —, âme.

Hớư. *Vền* —, après-après demain; dans trois jours.

Hờư. *Hủn* —, parenté mutuelle, réciproque. *Èng đuông hủn* —, frères. *Ẻi đuông hủn* —, sœurs.

Hớư, autre; différent (v. *Mả*). — *phà*, cet individu-là. *Đầu* —, là-bas. *Sổn* —, mettez, déposez cela là-bas. *Gáy — chuồn*, c'est un autre individu.

Hú. *Cứ hả* —, un pantalon; une culotte. *P'iền* —, mettre son pantalon. *Veng* —, habit et pantalon; vêtements en général. *Hắt khốc* —, retrousser le pantalon. *Veng — mán*, vêtements neufs. *Veng — kháu*, vêtements vieux. *Veng — bàng*, vêtements déchirés. *Nhốp veng* —, coudre des vêtements. *Bú veng* —, raccommoder des vêtements. *Veng — ò lò*, vêtements sales. *Đển đai nài hẻa tền* —, ceinture pour le pantalon. *Khư veng* —, suspendre des vêtements. *Ém sít veng* —; *ém sít veng ém p'iền* —, ne pas se vêtir; aller tout nu. *Uốt veng* —, laver les vêtements. *Ém đụ veng — sít*, n'avoir pas de vêtements à mettre. *Veng — mắn puồng*, vêtements poussiéreux.

Hú. *Cứ lồng là* —, tigre.

Hùi, chaux (v. *Huổi*). *Niền — khao*, badigeonner à la chaux; passer au lait de chaux.

Hủn. — *hờư*, parenté (v. *Hùng*).

Hún, poil; plume; crin. — *kháy*, plumes de poule. — *ẹp*, plumes de canard. — *nghe*, plumes d'oie. — *má*, poils de chien. — *tùi*, poils de buffle. — *máu*, soies de porc. — *sá*, sourcils. — *siểm*, cils. *Nhài* —, épiler; plumer. *Nhài — kháy*, plumer un poulet. *Ngà thốc* —, cheval qui perd son poil. *Thào — máu*, échauder un porc.

Hủn. — *nồm*, faire tourner l'eau au moyen d'un bâton.

Hùng. *Cứ kẻ — ào*, une famille (v. *Hủn*).

Huổi. — *soá*, allumettes. *Cứ bào — soá*, une boîte d'allumettes. *Cứ hồm — soá đảy đảy phạ*, boîte d'allumettes vide. *Thảy — soá*, frotter une allumette. — *kiằm thiệp pêi*, pincette pour le feu. *Gia — soá*, phosphore des allumettes.

Huổi, chaux (v. *Hùi*). *Siền* —, pierre à chaux; calcaire. *Cứ hồm khóng* —, four à chaux.

Huổi, soulever; lever; porter à la main. — *khốc khán*, lever, soulever le pied.

Huồn, corps; corps humain. *Sẻo* —, fouiller quelqu'un. *Uốt* —, se baigner, laver le corps. *Chứn* —, faire demi-tour. *Từơng — ào*, avoir pitié des gens.

Huồn, adjectif qualificatif. *Cứ — giểng*, un doigt.

Hừơn. *Cứ suồng* —, une épine. — *p'ào khốc*, une épine a piqué le pied. *Sứơn — thứơn*, arracher une épine.

Hửơn, gratter. *Cứ lồng khảy* —, la poule gratte.

Huồng. *Sà* —, le coude.

Huồng. *Cứ — tùi*, joug des buffles (en forme de coude). *Khắp — tùi*, mettre le joug. *Sờư — tùi*, l'enlever.

Hứơp. *Cứ — đáu*, grosse courge.

Hựơp. *Cứ* —, un empan.

Huốt, couper, tailler un objet en émincissant l'extrémité.

Hựơt, gratter. — *khúm*, gratter où ça démange.

Hứt, creuser. — *đèn*, creuser la terre. — *suồng*, creuser un trou. — *nghền*, sarcler l'herbe.

I

Í, volonté ; idée. *Sữ* —, content ; satisfait. *Ém sữ* —, mécontent.

Í. *Tàng*—, commerce. *Cứ cù tàng* —, avoir une part de bénéfice dans le commerce.

Ì. — *tàng*, médecin ; docteur.

Ĭ (Ī), déchirer ; arracher ; décoller ; fendre. — *sẻa chử·ơn*, déchirer du papier. — *sẻa thứ·ơn*, arracher un papier collé. — *lốc tàng*, ouvrir les cacahuètes pour les manger. — *năng sáy*, enlever l'écorce d'un arbre. — *năng vạ*, éplucher une banane. — *cứ ổi*, égrener du maïs.

Ĭ. — *oắc cốc*, secouer, agiter une bouteille (avant de s'en servir).

IÊM. — *cuôn*, barrer une route (v. *Đắm*).

IÊM. — *đàu đắp cốc*, boucher une bouteille.

IÊN, parce que. — *hầu mạ xốc*, parce que je suis malade.

IỄNG. — *áy*, s'écarter ; faire place.

IN. *Á p'iến* —, opium. *Hày giự p'iến* —, résidu d'opium.

ÌN. *Cứ hôm* —, une tombe.

Iô, médicament ; remède. *Cứ tép cào* —, cataplasme ; onguent. *Bác cào* —, appliquer un cataplasme.

Iồ. — *mó*, toucher ; remuer. *Mò mổ — mú*, ne bougez pas ! — *đó phòn*, remuer la table.

ÍP. — *phiền làm*, aniline.

ÍT. *Đòi* —, premier (comme en hoklo).

Iù, huile (v. *Giù*). *Tí* —, sauce de soja, condiment chinois. *Thầu* —, pétrole. — *cứ ngớ·ư*, sésame. *Lốc tàng* —, arachide ; cacahuète.

Iủ. — *sá đòm*, prunelle de l'œil.

K

KÈ, prix. *Khán* —, augmenter le prix. *Càm* —, diminuer, baisser le prix.

KẺ, simuler ; faire semblant ; feindre. — *xốc*, simuler la maladie (v. *Tả xốc*). — *chón*, faire semblant de dormir.

KẺ. — *độp*, tisser de la toile. *Cứ pú* — *độp*, métier à tisser.

Kẻ. *Cứ* — *hùng ào*, une famille.

KẸ. — *liú*, se marier ; prendre femme.

KỀI. *Cứ* —, un instant ; un moment.

KỀN, nécessaire.

KỀU. *Cứ sìng* —, palanquin (v. *Kiều*).

KI. — *khi*, instrument ; outil. *Cứ pú* — *khi*, série, assortiment d'outils.

KÍ, quelques. — *vèn*, quelques jours. — *bở·ư*, quelquefois.

KÍ, envoyer ; expédier. — *pùng sí hềi*, expédier une lettre.

KỈ. *Sì* —, soi-même.

KIẢ, verre en général. *Mửn mứ·ôn* —, porte vitrée. *Cứ mỉn* — ; *cứ mỉn* — *kiú đồng*, glace ; miroir. *Mác* —, lunettes. *Khừ·ơn mác* —, porter lunettes.

KIẮM. *Huổi — thiệp pêi*, pincette à feu.

KIẮM. *Cứ đàu —*, épée à deux tranchants.

KIÊNG. *Ngẩu cứ —*, couché sur le côté.

KIỆP. *Cứ — ha*, paillotes ; tresses d'herbe imperata pour les toitures.

KIỆT, glissant ; poli ; luisant. *Cuôn —*, chemin glissant.

KIỆU, palanquin (v. *Kèu*).

KÍP. *Cứ lông mẻi —*, cigale ; grillon.

KÍT. *Sam —*, mandarine ; orange.

KIÚ, regarder. *Cứ mỉn kiả — đồng*, glace; miroir. *Sắc đàu khán — pà*, lever la tête et regarder le ciel, regarder en l'air. *— đươn*, garder la maison. *Mừ mé mứơn đu —*, faites-moi voir ; montrez-moi. *Nèi — phang* ? Qu'est-ce qu'il regarde ? *— phày đông*, regarder en face. *— phày phị*, regarder de côté. *— phày sẳn*, regarder par derrière. *— pùng sí*, lire une lettre. *Bứơn — đín ém đín*, goûter pour savoir si c'est bon ou non. *Bứơn — giạ ém giạ*, goûter pour voir si c'est mauvais ou non. *Bứơn — vụ mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non. *— ào ém bẳn tử*, mépriser les gens.

KHA. *Thong —*, sucre (v. *Khao* ; *Nhào*).

KHÁ, tomber. *— ngà* ; *thốc — ngà*, tomber de cheval (v. *Đẩu ngà*).

KHẢ. *— cứ thà*, dresser, appliquer une échelle (v. *Đắp thà*).

KHẢ. *Chùng — khốc*, s'asseoir les jambes croisées, une jambe sur l'autre.

KHÃ. *Cứ hôm —*, un panier ; corbeille en bambou. *Cứ pĩ —*, deux paniers formant une charge.

KHÁY. *Cứ lông —*, poulet. *Hún —*, plumes de poule. *Hàu —*, tuer un poulet. *Nhài hún —*, plumer un poulet. *— hăn*, chant du coq ; le coq chante. *Cứ lông phà —*, un coq. *Cứ lông mẻi —*, une poule. *— đứơn*, chapon. *Đứơn —*, castrer un coq. *Cứ hôm giứơm —*, œuf de poule. *Phạ giứơm —*, coquille de l'œuf. *Giứơm — mán*, œuf frais. *Giứơm — khẩu*, œuf vieux. *Giứơm — chứơn*, œuf pourri. *Giứơm — bàng*, œuf cassé. *— p'ắc giứơm*, la poule couve les œufs. *Bẩu —*, nourrir des poules. *Mé đốp bẩu —*, donner du riz à manger aux poules. *Cứ lông — hứơn*, la poule gratte. *Luôi — hẻi*, chasser, éloigner les poules. *Thòng —*, échauder un poulet. *— tàu giứơm*, la poule pond. *— tuôn*, coq de bruyère ; poule sauvage.

KHÁY. *Ôm mẻi —*, se croiser les bras.

KHÀY, compter ; calculer. *— nghèn*, compter de l'argent. *— sọ*, se tromper, faire erreur en comptant.

KHẢY, froid. *Pà —*, temps froid. *Nồm —*, eau froide. *Pắt —*, avoir la fièvre. *Thá —*, riz froid.

KHÁN, monter. *— sáy*, monter sur un arbre. *Hôm sá vền —*, le soleil se lève ; le lever du soleil. *Náu đẳng — ; náu đuôi —*, monter la lampe. *— cứ thà*, monter à l'échelle. *— sá thảy súng*, viser avec un fusil ; mettre en joue. *— kè*, monter, augmenter, rehausser le prix. *Hăn đuôi — ; hăn đẳng —*, la lampe fume. *P'èng —*, jeter en l'air. *Huổi khốc —*, lever, soulever le pied. *— hàu*, monter une côte, une montée ; gravir une montagne. *Chuôn —*, se lever ; se mettre,

se tenir debout. *Nôm làng* —, flux; flot; marée montante.

KHĂNG. *Đrự* —, les côtes.

KHẢNG. — *đươn*, toiture.

KHAO, blanc. *Độp* —, toile, étoffe blanche. *Giươm* —, blanc d'œuf. *Cứ đền toả* —, fil blanc. *Niền hùi* —, badigeonner à la chaux. *Chiền*—, face des pièces de monnaie par opposition à pile. *Cóc sáy* — ; *bơư sáy* —, chou chinois, le « pe tsai » chinois. *Thong*—, sucre (v. *Thong kha, thong nhào*).

KHẮP, couvrir (v. *Cắp*). — *ngoa phín*, tuiler. — *huông tùi*, mettre le joug au buffle.

KHẠP. *Cứ hôm* —, nœud. *Vụ vàng viềng* — *lứơng*, faire un nœud coulant.

KHÁU, vieux ; usé ; usagé. *Veng hú* —, vêtements vieux, usagés. *Mảu* —, l'année dernière ; l'an passé.

KHẦU. *Cứ* — *đài*, filet de pêche. *Cứ* — *điú*, filet; épervier.

KHẦU, force. *Ém* —, sans forces. *Đụ* — *đai*, avoir beaucoup de force. — *cả*, à bout de forces ; fatigué. *Thứơn* — *vụ*, travailler de toutes ses forces.

KHẨU. *Giữ* —, se reposer ; réparer ses forces. *Hềi cứ* — *lò lứơng*, marcher une étape et revenir.

KHẨU. *Đự mềi* —, une femme ; une fille. *Đự mềi* — *tâu nẳng*, la femme a mis un enfant au monde. *Hầu đụ nôm chuồn đự cứ lẻk, sù chuồn đự phà mán, sù chuồn đự mềi* —, j'ai six enfants, trois garçons et trois filles. *Cứ đuồi đự mềi* —, un groupe de femmes.

KHẾÔ, vert. *Độp* —, étoffe verte. *Siền uôt nhài* —, pierre couverte de mousse verte. *Sáy uôt nhài* —, mousse verte des arbres. *Sám* —, fruit vert.

KHÉT, le nez. *Pỉ* —, se moucher. *P'ền* — *ém hái*, se boucher le nez pour ne pas sentir. *Đruột* —, renifler. *Máo đạt* —, saigner du nez.

KHÊU. *Cứ lồng* —, un pont.

KHÊU. *Cứ sìng* —, palanquin ; chaise à porteurs (v. *Kiều*).

KHI. *Cứ pú ki* —, série, assortiment d'instruments, d'outils.

KHÌ, triste ; affligé.

KHỈ. *Cứ đàu* —, peigne à dents serrées.

KHỈ. *Cứ mỉn* —, un drapeau. *Đá mỉn* —, arborer le drapeau en plantant la hampe en terre, à la mode chinoise.

KHIẮM. — *mà*, endetté.

KHIỀN. *Cứ pèng* —, le bras. — *veng*, manche d'habit. *Giản* — *mé*, avancer le bras pour saisir ou recevoir quelque chose. *Đrự* —, cubitus; radius. *Hắt* — *veng*, retrousser les manches. *P'ền* —, masser le bras. *Sửn* — *hềi*, conduire par le bras, par la main. *Chảm cuồn uôi* —, balancer les mains en marchant.

KHIỆT. *Ào* —, un avare.

KHIM, or.

KHIÔ, vert (v. *Khêô*).

KHÓ. — *lìn ào*, avoir pitié des gens.

KHÒ. — *chí giềng*, compter sur les doigts.

KHÕ. *Cứ hôm* —, pomme d'Adam. *Cứ đền* —, trachée-artère.

KHOẢ, lentement; doucement. *Khôc* — *chảm*, marcher lentement. — — *hềi*, aller lentement. *Mạc chuồn* — —, pouls lent.

KHÔC. *Cứ hôm* —, un pied. *Đầu hôm* —, les deux pieds. *Cứ pèng*—,

une jambe. *Đầu pèng* —, les deux jambes. — *khoả chẳm*, marcher lentement. *Uôt* —, se laver les pieds. — *ún*, pieds enflés. *Hừơn p'ào* —, pied piqué par une épine. *Thung* —, baquet pour prendre un bain de pieds. *Phòn* —, pieds de la table. *Hẻng* —, boiter. — *kiệt*, glisser des pieds. *Hắt* — *hú*, retrousser les pantalons. *Thán* —, traces des pieds; piste. *Đẩu thán* —, suivre les traces, la piste. *Sá* —, chevilles des pieds. *Huổi* — *khán*, lever le pied. *Ngà toàng* — *đẩu*, le cheval galope. *Miềng* — *sọ*, porter des anneaux aux pieds. — *pựơp*; — *lạp*, fouler aux pieds. *Nển* —, pieds engourdis. *Hôm ngầu* — *càm*, talons des souliers. *Đin* — *chẳm cuôn*, marcher nu-pieds. *Chùng đéo* —, s'asseoir les pieds croisés. *Chùng khả* —, s'asseoir les jambes croisées, une jambe sur l'autre.

KHỒM, adjectif qualificatif (v. *Hồm*). *Nẻi* — *nhán*, ce mois-ci. *Nẻi* — *nghền*, cette piastre. *Can đầu đa* — *đín*, choisir le meilleur.

KHÓNG. *Cứ hồm* — *huổi*, four à chaux. *Cứ hồm* — *ngoà phín*, four à tuiles.

Khóng. *Đái* —, gisement de fer. *Nghền* —, mine d'argent.

KHÓP, rencontrer. *Chẳm cuôn* — *pữn*, rencontrer la pluie en route.

KHƠƯ, léger; pas lourd; pas grave. *Xốc* —, maladie légère.

KHỚƯ, aimer (v. *Ọp*). *Hầu* — *đự cử lèk*, j'aime les enfants. *Đầu phà* — *thàng*, s'entr'aimer (deux personnes).

KHỚƯ, sec; non vert; non mouillé. *Veng hú* —, vêtements secs. *Ngữn* —, bois sec, desséché, mort. *Thuồn sáy* —, arbre mort. *Mẻi thùng* —, longue pipe chinoise, sans eau.

KHÙ. *Cứ hồm* — *đảo*, virole de couteau.

KHỤ, éclater. *Cứ đển thổng* — *bàng*, le verre de lampe a éclaté.

KHỰ, suspendre. — *veng hú*, suspendre des habits. — *phá mỉn*, suspendre une serviette de toilette.

KHÚM, démanger. *Hựơt* —, se gratter quand on a des démangeaisons.

KHÚM. *Chiêng mẻi* —, avoir la gale.

KHỨN, lourd; grave. *Xốc* —, maladie grave. *Đai* — *đa*? Quel poids? quelle pesanteur? *Ém* — *đai đa*, ce n'est pas bien lourd. — *đai*, très lourd.

KHỦN. *Cứ* — *tùi*, troupeau de buffles. *Cứ* — *tạt*, bande d'oiseaux. *Cứ* — *ào*, groupe, réunion d'hommes. *Cứ* — *giang*, troupeau de chèvres, de moutons.

KHỦN. — *thá*, puiser du riz dans la marmite et le mettre dans les tasses. *Cứ siền hẻi* — *thá*, spatules qui servent à puiser du riz.

KHỦN, adjectif qualificatif. *Cứ* — *tử*, une affaire. *Cứ* — *veng*, un habit. *Cứ* — *đín tử*, un sacrement.

KHUÔI. — *đự phà*, se marier, prendre un mari.

KHUỔI. — *luổi*, s'agenouiller.

KHƯỒM, rassasié. *Lẩu* —, manger à sa faim. *Lẩu ém* —, ne pas manger à sa faim.

KHUỒN, avant; devant; autrefois. *Chẳm* —, marcher en avant. *Hẻi* —, partir devant, avant. — *đự đai*, auparavant il y en avait beaucoup. — *nhán*, le mois, les mois précédents.

KHUÔN. *Chiêng* —, avoir des dartres.

KHƯƠN. *Cứ hôm* —, un collier. *Miềng hôm* —, porter un collier.

KHƯƠN. — *mác kiả*, porter, mettre, accrocher les lunettes.

KHUÔNG, connaître ; savoir (v. *Đớ'ư*). *Mừ — ém* — ? Est-ce que vous le savez ? *Ém* —, je ne le sais pas. — *đớ'ư*, connaître ; savoir. — *đớ'ư lèi*, savoir nager. — *đớ'ư cuôn*, connaître le chemin. — *đớ'ư thun đay*, connaître la langue đày. — *đớ'ư sỉ*, savoir lire ; connaître les caractères. — *đớ'ư bản* ; — *đớ'ư điền*, savoir causer.

KHUÔNG. *Cứ lồng mềi — mớ'ư*, araignée. *Đài mềi — mớ'ư*, toile d'araignée.

KHƯƠNG, gingembre.

KHUÔNG. *Đự — nủng*, nourrisson. *Đự — phà*, père nourricier. *Đự — mềi*, mère nourricière.

KHỚ'P, poignée. *Cứ — đôp*, une poignée de riz. *Cứ — giự*, une poignée, pincée de tabac. *Cứ — nghền*, une poignée d'herbe.

KHỨT, coupé, cassé, rompu en deux. *Đển đai* —, ficelle rompue. *Thún — đầu beng*, couper en deux. — *vụ đầu thủn*, couper en deux morceaux.

L

LÁ. *Cứ hôm — tàng*, arachide ; cacahuète. (v. *Lôc tàng*).

LÁ. *Ngầu àng cứ* —, être couché sur le dos.

LÀ. — *p'uôt*, dix. — *p'uôt cứ*, onze. — *p'uôt đầu, sù . . .*, douze, treize. *Nhán — p'uôt cứ*, onzième mois. — *hảo nểi* ; *đin — hảo nểi*, ce matin. *Vền nểi — p'uôt má*, aujourd'hui, c'est le quinzième jour du mois. — *phền nểi*, ce soir.

LÀ. — *đáo*, le front.

LÀ. *Cứ hôm — cà*, petit panier haut des Đày.

LÀ. — *p'ả*, navet.

LÀ. — *cào* ? Combien de temps ? *Mừ mạ xôc đụ — cào* ? Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

LÀ. *Cứ lồng — hú*, le tigre.

LẠ.— *tã*, objets ; bagages. *Vắn — tã*, arranger, préparer les bagages.

LẠ. *Cứ đển — đồ*, saucisson.

LÃ. *Đự* —, orphelin.

LẮC. *Làu* —, poignet.

LAI, crachat ; bave. *Thẩu* —, cracher. *Đự cử lẻk đạc* —, les enfants bavent.

LAY, loin. *Đươn — cuôn*, la maison est loin. *Ém* —, ce n'est pas loin. *Mừ hèi* —, éloignez-vous ; écartez-vous.

LÁI, cueillir ; briser ; casser. — *cử òi*, cueillir les épis de maïs.

LÀI, voir. *Ém* —, ne pas voir. — *ém* — ? Voyez-vous, oui ou non ? *Hầu ém — mềi phang*, je ne vois rien. *Hầu ém — cứ phà*, je ne vois personne. *Hền đồng* —, tourner la tête pour voir. *Mừ — mềi phang* ? Qu'est-ce que vous regardez ? — *vàng vớ'ư đầu nôm*, regarder son ombre dans l'eau.

LẢY, labourer. *Cứ đàu* —, la charrue.

LẮM, atteindre. *Thảy súng* —, atteindre le but en tirant. *Thảy ém*

—, manquer le but. *Đảo — giểng*, se couper les doigts avec un couteau.

LÀM. — *tềk*, couleur bleue ; couleur indigo (v. *Làn*).

LÀN. *Íp phiền —*, aniline.

LÀN. *P'àn —*, agaçant ; ennuyeux.

LÀN. — *tềk*, couleur indigo (v. *Làm*).

LÁNG. — *sụ mồm* ; — *đầu mồm*, garder quelque chose dans la bouche sans l'avaler.

LÀNG, la mer. *Nồm —*, eau de mer. — *lóng*, flots ; vagues. *Nồm — khán*, marée montante. *Nồm — luồi*, marée descendante. *Péng — ; phày —*, bords, rivages de la mer.

LÀNG. *Hằm ba —*, tout ; tous.

LÀNG. *Sồp — lớ·ư*, nuit profonde ; heure avancée dans la nuit ; tard dans la nuit. *Sồp — lớ·ư nò chón*, ne se coucher qu'à une heure tardive.

LÀO. *Đ·ơn sù đứt —*, maison à trois étages.

LÀO. *Cứ hồm — lì*, bouteille (v. *Tồc*).

LÀO. *Ào —*, un aveugle. *Ào — mé cứ giẩu, sà siù cứ giẩu*, les aveugles portent des bâtons.

LẠP. — *hày*, caoutchouc. *Càm — hày*, souliers en caoutchouc.

LẠP, écraser sous les pieds (v. *Pự·ơp*). *Khồc —*, fouler aux pieds.

LẠP. *Cứ bẽ — đá*, écailles de poissons.

LẮT. *Cứ cứ·ơn —*, sanglier.

LÁU. *Bón — ào*, idiot ; imbécile.

LẦU. *Cứ lồng mềi lầu*, taon ; grosse guêpe.

LÀU. — *lắc*, poignet.

LÀU. *Cứ sờ·ư — đá*, rame. — *đá*, ramer.

LẨU, manger ; boire. — *thá*, manger du riz. — *đè*, boire du thé. — *mảm*, manger de la viande. — *nồm*, boire de l'eau. — *đá*, manger du poisson. — *ngào*, boire du vin. — *giữ*, fumer du tabac. — *thá nồm*, manger de la bouillie. — *đin là háo*, déjeuner du matin. *Ém —*, n'avoir pas encore mangé. — *bài*, avoir déjà mangé. — *pà đin*, déjeuner du matin. — *mềi vền*, repas du midi. — *đuỉ sồp*, souper du soir. *Mừ — thá ém ?* Avez-vous mangé ? *Mền tùi — nghền*, les buffles mangent de l'herbe. — *gia*, prendre un remède, un médicament. — *ngào múi*, s'enivrer avec du vin. — *thá đai*, manger beaucoup de riz. — *bơ·ư sáy*, manger des légumes. — *thá giáu*, manger peu de riz. — *thá khư·ồm*, manger à sa faim ; se rassasier. *Ém — mạ thà*, ne pas pouvoir manger du riz. — *mày*, manger de la canne à sucre. *Đín —*, bon à manger. *Ém đín —*, pas bon à manger. *Mé thá má —*, donner à manger au chien. *Phà phàu — thá về châu ?* Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờ·ư — thá về châu ?* Madame a-t-elle mangé ou pas encore ? *Hắt —*, mendier. *Cáu hoa hắt —*, mendiant. — *mảu*, fêter le premier de l'an, la nouvelle année. — *cứ long*, chiquer le bétel. *Thó ngào —*, verser du vin à boire. *Ém đớ·ư nà — thá*, ne pas lui donner à manger. *Vền — đầu đuồn*, prendre deux repas par jour. — *cứ pã thá*, manger une bouchée de riz. — *cứ pã nồm*, boire une gorgée d'eau. *Siềng — thá*, inviter à manger. *Cóm, ém —*, c'est assez, je ne mangerai pas davantage. *Cắp áo — thá*, préparer la table (les tasses). *Cà — đè đai cà thứ·ơn nồm ền đai*, plus on boit du thé et plus on trans-

pire. — *chỉ*, boire du lait ; téter (pour boire, on dit aussi : *giuột ngào*, boire du vin, et *ốc nồm*, *ốc chỉ*, boire de l'eau, boire du lait). *Mé phà mớ p'úng nồm* —, boire de l'eau dans le creux de la main.

Lẻ. *Ngẩu* —, incliné.

Lẽ, terre ; boue ; vase. *Cứ thuồng* —, une motte de terre. *Tùi pan* —, les buffles se vautrent dans la boue.

Lêi. — *nồm*, eau chaude (v. *Sàu*).

Lêi, nager. *Đá* — *nồm*, les poissons nagent.

Lẽi, maigre. *Ào* —, individu maigre. *Mèn tùi* —, buffle maigre.

Lẽk. *Đự cử* —, enfant en général. *Đự cử* — *lẩu chỉ*, les enfants tettent. *Hầu đụ má chuôn cử* —, j'ai cinq enfants. *Đự cử* — *giự*, les enfants s'amusent. *Đự cử* — *đạc lai*, les enfants bavent. *Đự cử* — *đin đin năng*, un enfant tout nu. *Sừ đự cử* —, excepté les enfants ; les enfants exceptés. *Hầu khớ đự cử* —, j'aime les enfants.

Lí. *Ào lĩng* —, homme intelligent, sagace.

Lí. *Đụ thọ* —, poli ; qui sait vivre ; bien élevé. *Ém đụ thọ* —, impoli ; mal élevé.

Lì. *Cứ hồm lào* —, une bouteille (v. *Cốc*).

Liêm. *Cứ piềng* —, faucille. *Cứ piềng* — *thết muồn*, faucille pour moissonner.

Liêm. *Cứ* —, carambole.

Liền. *Cứ đền* —, chaînette pour le cou. *Miềng* —, porter une chaînette au cou.

Liệp. *Cứ hồm* — ; *cứ giềng* —, ongle. *Thào* —, curer les ongles. *Thún* —, couper, tailler les ongles. *Miủ* —, griffes de chat.

Lím. *Sờ ư thuồn* —, mûrier pour les vers à soie.

Lín. — —, rapide ; vite. *Mạc chuồn* — —, pouls rapide.

Lìn. *Khó* — *ào*, avoir pitié des gens.

Líng. *Ào* — *lí*, individu intelligent, perspicace, sagace.

Líp, peu ; petit. *Lẩu cử* —, manger un peu. *Bú cử* — *chiền*, ajouter un peu d'argent en plus. *Cứ hồm áo veng cử* — *đự*, une tasse un peu ébréchée. *Tík* —, tout petit. *Suồng tík* —, un tout petit trou.

Liú. *Kẹ* —, se marier ; prendre femme.

Lô, finale explétive. *Cóm* — ! *cóm* — ! Assez ! assez ! *Đín* — ! *đín* — ! C'est bien ! c'est bien !

Lò. *Ò* —, sale ; malpropre ; souillé. *Veng hú ò* —, vêtements sales. *Phòn ò* —, table sale. *Điền ò* —, dire des obscénités.

Lò, de nouveau (v. *Lửn*). *Hèi cứ khẩu* — *lứơng*, revenir après un instant.

Lò. *Cứ sờ ư* — *si*, une vis. *Náu* — *si p'ét*, visser. *Náu* — *si thứơn*, dévisser.

Loà. — *phà*, un Européen.

Loà. *Thuồn ún* —, papayer.

Lốc. — *tàng*, arachide (v. *Lá tàng*). — *tàng iú*, fruit de l'arachide, cacahuète. *Í* — *tàng*, décosser les cacahuètes. *Phạ* — *tàng*, cosses des cacahuètes.

Lốc. *Thàu* —, marmite.

Long. *Thuồn cử* —, aréquier (v. *Luông*). *Lẩu cử* —, chiquer le bétel (et les noix d'arec).

Lóng. *Làng* —, flots de la mer ; vagues.

Lồng. *Cứ hồm* —, un tambour. *Thảy* —, frapper le tambour.

Lồng, adjectif qualificatif employé pour désigner les animaux. *Cứ — má*, un chien. *Cứ — giả*, un serpent. *Cứ — ạ*, corbeau. *Cứ — lụ*, termite. *Cứ — mủn*, mandarin. *Cứ — vòng ùng*, abeille. *Cứ — mềi lầu*, taon. *Cứ — tạt*, un oiseau. *Cứ — thoả*, lapin. *Cứ — múi*, ours. *Cứ — là hú*, tigre. *Cứ — má đòng*, loup ; chien sauvage. *Cứ — mềi seng đriú*, civette ; marte.

Lóp. *Cứ hồm —*, une boîte.

Lớư, entendre. *Hầu ém —*, je n'ai pas entendu. *Đín —*, agréable à entendre. *Đắm giáy ém —*, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. *Đắc giáy ém —*, sourd et n'entend pas. *— ào điền*, entendre les gens causer. *Mừ — ém —?* Avez-vous entendu ou non ? *Điền ào — ; bản ào —*, avertir, prévenir les gens.

Lớư. *— cả*, fatigué (v. *Cả đai*).

Lớư. *Sốp làng — nò chón*, ne se coucher qu'à une heure tardive.

Lờư, près ; proche. *Mừ chảm —*, approchez-vous. *Đươn — cuồn*, la maison est près, est proche.

Lụ. *Cứ lồng —*, termite ; fourmi blanche. *Cứ lồng — chiêng phị*, termite ailé.

Lự, jeune ; encore jeune. *Ào —*, un jeune homme.

Lúi. *Cứ hồm —*, un sou.

Lủn, bout ; extrémité. *— giềng*, bouts des doigts. *— đai*, bouts d'une ficelle.

Lủn. *— tủn*, lèvre. *Phày nớư — tủn*, lèvre supérieure. *Phày sáu — tủn*, lèvre inférieure.

Lủn, fini ; marque du passé (v. *Bài*). *— nguồi ; bài nguồi*, fin du deuil ; le deuil est fini.

Lủn. *Đày cử —*, gros intestin.

Lửn. *— lứơng*, revenir (v. *Lò lứơng ; Thủi lứơng*). *Hầu hèi khớp pửn — lứơng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour.

Lúng, grand (v. *Luồng*). *Viú —*, grand vent. *Điền — thêô*, parler à voix haute. *Pà vụ pửn —*, grande pluie. *Đự —*, l'aîné des enfants ; le premier-né. *Nhán —*, mois de trente jours. *Cứ hồm nghền —*, une piastre métallique.

Luồi, chasser ; écarter ; éloigner. *— kháy hèi*, chasser les poules. *— má hèi*, éloigner les chiens ; mettre les chiens dehors.

Luồi, descendre. *Khán —*, monter et descendre. *Chùng —*, s'asseoir. *Thốc — ; đẳn phà mớư —*, tomber par terre ; glisser des mains. *Sổn béo —*, ôter son chapeau ; se découvrir. *Sá vền —*, le soleil se couche ; le coucher du soleil. *Đáu —*, tomber ; se renverser. *Hồm áo đáu —*, la tasse s'est renversée. *Náu đẳng —*, baisser la lampe. *Điềng chuông đái —*, enfoncer un clou. *Khuồi —*, s'agenouiller. *Òm —*, avaler. *— hàu*, descendre la côte, la montée, la montagne. *Sổn pĩ —*, déposer la charge qu'on porte. *Nồm làng — ; nồm làng đứt — ; nồm làng máo —*, la mer descend ; marée descendante ; le reflux, le jusant. *Sát — ; nọc — ; cổm —*, presser ; comprimer ; faire descendre ; faire entrer ; rentrer. *Mé phà mớư cổm —*, presser avec les mains. *— múng*, neiger ; givrer. *Thạc khán thạc —*, manœuvrer les jetons de l'abaque en comptant.

Lớơm, oublier.

Luôn, rond. *Cứ hồm siền — —*, une pierre bien ronde. *Hồm siền — ngày hẻi*, un caillou rond roule.

Lương. Cứ —, une once.

Luông. *Cứ hồm cứ —*, noix d'arec (v. *Long*).

Lương. *Pà —*, temps frais (v. *Đrọ*).

Luông, grand (v. *Lúng*). *Mẳn —*, grand mandarin. *Bóng —*, gros ventre. *Cốc —*, grande bouteille.

Lứơng, retourner; revenir. — *đươn*; *hẻi mớư*; *hẻi mớư — đươn*, retourner à la maison ; rentrer chez soi. *Hẻi hẻi —*, aller et venir. *Hẻi cứ khẩu lò —*, faire un bout de chemin et faire demi-tour. *Sàu —*, racheter. *Vẳn —*, ramasser un objet par terre. *Hẩu hẻi khóp păn lò —*, *thủi —*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour. *Pàn hẻi pàn —*, se rouler d'un côté et de l'autre.

Lứơng, chercher. *Hẻi — ngần*, aller chercher du bois de chauffage. *— mẻi phang* ? Qu'est-ce que vous cherchez ? *— mạ*, chercher avec succès ; trouver en cherchant. *— ém mạ*, chercher sans trouver.

Lừơng. *Nghền —*, les impôts. *Thứơn —*, verser les impôts.

Lừơng, mesurer. *— nả*, mesurer les champs. *— độp*, mesurer du riz. *Cứ hồm tíng — độp*, mesure pour le riz.

Lừơng, adjectif qualificatif. *Cứ — khêu*, un pont.

M

Má, cinq. *Là p'uốt —*, quinze. *— p'uốt*, cinquante. *Cứ đán —*, cent cinquante. *— nguồn*, cinq mille. *Nhán —*, cinquième mois.

Má. *Cứ lồng —*, un chien. *Phà —*, chien. *Mẻi —*, chienne. *Đự — nhỉ*, petit chien. *— thàn*, le chien mord. *— uồi sứt*, le chien remue la queue. *Vuồi —*, caresser un chien. *Bẩu —*, nourrir, élever des chiens. *Mé thá — lẩu*, donner à manger aux chiens. *— cẩu*, le chien aboie. *— ngán mẳm hẻi*, le chien emporte un morceau de viande dans sa gueule. *— cần đrự* ; *— hắt đrự*, le chien ronge un os. *Thẩy — gặt*, faire crier un chien en le frappant. *Thẩy — hẻng*, frapper un chien et le rendre boiteux.

Má. *Cứ hồm xẻi —*, gros coquillage vulgairement appelé bénitier.

Mà, dette. *Chùi —*; *găm —*, réclamer le paiement d'une dette. *Khiầm —*, être endetté. *Tụt —*, payer ses dettes.

Mà. *Ngẩu phộc — hàm*, couché sur le ventre.

Mả, autre, là-bas (v. *Hớư*). *Chuồn —*, celui-là ; un autre. *Đầu —*, là-bas.

Mạ, pouvoir ; contracter ; obtenir ; encourir. *— xốc*, être malade. *— ém —* ? Peut-on ou ne le peut-on pas ? *— hàn*, être libre ; n'être pas retenu. *Ém — hàn*, n'être pas libre ; ne pas disposer de son temps. *Ém lẩu — thá*, ne pouvoir pas manger. *Lứơng —*, chercher avec succès. *Lứơng ém —*, chercher sans succès. *Vẳn —*, trouver ; ramasser. *Cáu ào — xốc*, guérir un malade. *Ém cáu —*, inguérissable.

— *p'èng on*, être en paix. *Bứơu kiú vụ — ém* —, essayer pour voir si c'est faisable. — *xốc đụ là cào* ? Malade depuis combien de temps ? *Tì tì — xốc*, toujours malade. *Ém đáy* —, insupportable. *Chiêng — hông*, lépreux ; devenir lépreux. — *xốc cào*, malade depuis longtemps. *Chiú — xốc*, malade depuis peu de temps. *Chảm cuồn ém* —, ne pas pouvoir marcher. *Chảm cuồn sù pển — cứ pển*, avoir fait le tiers du chemin.

MẠ. *Cứ hôm — thá*, un grain de riz cuit.

MẠ. — *tin* ; — *p'èn*, carie des dents ; matières qui occasionnent la carie.

MÁC. — *kiả*, lunettes. *Khừơn — kiả*, porter, mettre des lunettes.

MẮC, attraper ; saisir ; conduire. — *ào chùng đục*, mettre un homme en prison. *Cứ lồng miủ — niú*, le chat prend les souris.

MẠC, le pouls. *Thảy* —, tâter le pouls. — *chuồn lín lín*, pouls rapide. — *chuồn khoá khoá*, pouls lent.

MÁI. *Phà* —, un Chinois (v. *Mói*). *Thảy* —, frapper les Chinois ; tirer sur les Chinois ; mort aux Chinois ! cri de guerre des Đày.

MÀY. *Cứ sớư* —, canne à sucre. *Lảu* —, manger des cannes à sucre. *Chè* —, résidu de canne à sucre.

MẢM, viande. *Lảu* —, manger de la viande. *Sát* —, acheter de la viande. — *điệp*, viande crue. — *púi*, viande cuite. — *đráo*, viande dure, coriace. — *puột*, viande tendre. *Đrang* —, rôtir de la viande. *Mé nhào ựơp* —, saler de la viande. *Cứ thủn* — ; *cứ bẽ* —, un morceau de viande. *Mé — ám luồi nồm*, faire macérer de la viande dans l'eau.

MÁN, neuf ; frais. *Veng hú* —, vêtements neufs. *Giưồm kháy* —, œuf frais.

MÁN, garçon ; mâle. *Đự phà* —, un garçon ; un homme (vir). *Hầu đụ đầu chuồn đự cử lèk, cứ chuồn đự phà* —, *cứ chuồn đự mềi khẩu*, j'ai deux enfants, un garçon et une fille.

MÁN, jurer. — *pà*, jurer par le ciel ; prendre le ciel à témoin. — *đền*, jurer par la terre.

MẮN. *Đảu hèi* —, courir se cacher.

MẮN, coller contre ; adhérer à. — *đầu phà mớư*, coller contre les mains. *Veng hú — puồng*, vêtements couverts de boue, de poussière.

MANG, vite. — *chảm*, marcher vite.

MÀNG. *Cứ pú — điô*, une moustiquaire. *Cứ hẳn — điô*, moustiquaire en toile européenne.

MÀNG. — *cày bài*, il fait déjà nuit ; il fait déjà sombre.

MÁO, couler. *Nồm* —, l'eau coule. *Nồm sá* —, les larmes coulent. *Nồm làng — khán*, la marée monte. *Nồm làng — luồi*, la marée descend. On dit aussi : *nồm làng đút khán, nồm làng đút luồi. Nồm — đang* ; *nồm — nguồn*, le bruit de l'eau qui coule. — *đạt khét*, saigner du nez. *Đắm nồm ém đớư nà* —, barrer l'eau pour l'empêcher de couler.

MẮT. *Cứ lồng*—, une puce. *Sển*—, écraser une puce sous l'ongle.

MÁU. *Cứ lồng* —, porc, cochon. *Đự — nhỉ*, petit cochon. *Phà* —, porc. *Mềi* —, truie. — *ngáo*, le porc grogne. — *mảm*, viande de porc. *Đuôi* —, graisse de porc. *Hàu* —, tuer, saigner un

porc. *Thòng* —, échauder un porc. *Thào hún* —, faire le crin du porc qui a été échaudé. *Bảu* —, élever des porcs ; nourrir des cochons. *Cứ hôm sáu* —, auge à porcs.

MÁU. *Cứ lồng đã* —, crapaud.

MẢU, an, année. *Cứ* —, un an. *Mừ đai đa* —? Quel âge avez-vous ? — *nẻi*, cette année. — *nẻi đín* — *mạ mộc*, cette année a été une bonne année, on a eu une bonne récolte. — *khẩu*, l'année dernière. — *phày đồng*, l'année prochaine. *Quà* —, le premier de l'an ; nouvel an. *Lảu* —, fêter le nouvel an.

MÉ, emporter ; prendre. — *hẻi*, emporter ; emmener. — *mứơn*, apporter ; rapporter. — *đàu đắp cốc thứơn*, déboucher une bouteille. — *cứ giẩu thẩy*, frapper avec un bâton ; prendre un bâton pour frapper. — *đảo mứơn thào*, apporter un couteau pour racler. — *mứơn đu kiú*, apportez-moi pour voir ; faites-moi voir. — *thá má lảu*, donner à manger aux chiens. — *đôp bảu kháy*, donner du riz aux poules. *Mừ* — *ém* — ? Est-ce que vous prenez, oui ou non ? — *chiền te*, prêter de l'argent ; donner à emprunter. *Mé pêi xùi óng*, brûler les « raïs » ; mettre le feu aux « raïs ». *Đai sàu ém* — *mạ*, c'est trop chaud, on ne peut pas le prendre, le tenir. *Giản phà mứơ* —, avancer la main pour recevoir. — *đuôi mứơn chàng đin*, apporter la lampe pour éclairer. *Hẻi* — *bơư sáy*, aller cueillir des légumes. — *nhào ựơp mẩm*, saler de la viande. *Cóm, ém* —, assez, je n'en veux plus. — *ém nẳn*, ne pas pouvoir atteindre un objet qui est trop loin ou trop haut. — *phà mớư p'úng nôm lảu*, réunir les deux mains pour puiser de l'eau pour boire.

MẺI, adjectif qualificatif féminin. *Đự* — *khẩu*, une femme. *Đự* —, épouse. *Đự* — *khẩu tâu nủng*, une femme qui met un enfant au monde. *Đự* — *đu*, ma femme. *Đự khuông* —, mère nourricière. *P'èng đự* —, répudier sa femme. — *mừ*, ta mère. *má*, une chienne. — *máu*, une truie. — *ngà*, une jument. *Hầu đụ sù chuồn* — *khẩu*, j'ai trois filles. *Cứ* — *sẳn*, une veuve.

MẺI, adjectif qualificatif de certains insectes et de certains objets. *Cứ lồng* — *vàng*, une mouche. *Cứ lồng* — *nhuồng*, moustique ; cousin. — *nhuồng thàn*, les moustiques piquent. — *sáu*, un pou. *Cứ lồng* — *bền đrự*, chauve-souris. *Cứ lồng* — *đíp ai* ; *cứ lồng* — *khuông mớư*, araignée. *Cứ lồng* — *mứơng*, papillon. *Cứ lồng* — *đắp đíng*, lombric ; ver de terre ; ver de sable ; vers intestinaux. *Cứ lồng* — *lầu*, taon. *Cứ lồng* — *seng đriú*, civette ; marte. *Cứ lồng* — *kíp*, grillon ; cigale. *Ồm* — *kháy*, se croiser les bras. *Chiêng* — *khúm*, avoir la gale. — *thùng giự*, une pipe. *Cứ hôm* — *sèa*, une roue de voiture. *Cứ* — *viú*, un coup de vent. *Pà thứơn* — *ôc*, arc-en-ciel. — *phang* ? Quoi ? *Vúi* — *phang* ? Pourquoi ? *Mừ hiú* — *phang* ? Que cherchez-vous ? *Thộc* — *phang* ? Qu'est-ce qu'il y a de perdu ? *Mừ kiú* — *phang* ? Que regardez-vous ? *Mừ bản* — *phang* ? *Mừ điền* — *phang* ? Que dites-vous ? *Mừ tứơng* — *phang* ? A quoi pensez-vous ? *Lảu* — *phang* ? Qu'est-ce qu'on mange ?

Mềi, adjectif qualificatif de temps. — *vèn*, midi. *Chón — vèn*, faire la sieste. *Lẩu — vèn*, prendre le repas de midi. — *thòn sôp*, minuit. — *hảo*, demain. — *hảo hầu nò hềi*, je ne partirai que demain. *Giáu sổn — hảo nò lẩu*, mettre de la nourriture de côté pour demain.

Mền, adjectif qualificatif de certains animaux. *Cứ — tùi*, un buffle. *Cứ — nhiú*, un bœuf. *Cứ — ngà*, un cheval. — *tùi lẩu nghền*, le buffle mange de l'herbe. — *tùi só sáy*, le buffle se frotte contre l'arbre. *Cứ — giang*, chèvre ; mouton. *Cứ — đòi*, cerf. *Cứ — đòi theo*, le cerf brame.

Mền. *Cứ đển —*, une corde (v. *Miền*). *Giệt đển — cứng*, tendre une corde. — *cứng*, corde bien tendue. — *tùng*, corde lâche, non tendue.

Mền, mouillé ; humide. *Veng hú —*, vètements mouillés.

Miền. *Cứ đển —*, corde ; lien en général (v. *Mèn* ; *Vàng*).

Miềng, mettre ; porter. — *khừơn*, porter un collier. — *liền*, porter une chaînette au cou. — *khôc sọ*, porter des anneaux aux pieds.

Miệt, pincer avec les doigts.

Mĩn (ou Miễn), figure. *Tịt —*, perdre la face. *Cứ — kiả ; cứ — kiả kiú đồng*, glace ; miroir. *Phá —*, serviette de toilette ; mouchoir. *Độp —*, l'endroit d'une étoffe. *Cứ — khỉ*, drapeau. — *p'ủn*, ou *miển p'uồn*, cuvette pour se laver. *Bàn nồm — p'ùn hềi*, vider la cuvette.

Mĩng, l'existence ; la vie. *Thét —*, brève existence ; mourir jeune. *Nào —*, longue existence ; arriver à une grande vieillesse.

Mịt. *Cứ hồm cứ —*, fruit du jaquier.

Miủ. *Cứ lồng —*, un chat. — *liệp*, griffes du chat. — *hứơt*, le chat griffe. — *mắc niú*, le chat prend des rats.

Mò. (ou Mổ), bouger. *Chuôn mổ ém hèi*, ne bougez pas ; ne marchez plus ; restez sur place. — *mổ iồ mú*, ne bougez pas. *Iồ —*, ne touchez pas.

Mổ. *Cứ đàu —*, une meule. — *đôp*, moudre du riz.

Mọ, tâtonner ; chercher à tâtons.

Moát, caresser. — *mừơm*, caresser la barbe.

Môc. — *pửn*, se mettre à l'abri contre la pluie (v. *Phị*).

Môc, paddy. *Cứ hồm —*, un grain de paddy. *Thảy —*, battre le riz. *Giáu —*, vanner le riz. *Xạ —*, piler le riz. *Phền —*, riz de semence. *Viết phền —*, semer le riz de semence. *Phền — thứơn xá*, le riz de semence a germé. *Mẩu nểi đín mẩu mạ —*, cette année a été bonne, on a eu beaucoup de paddy. *Mẩu nểi giạ — ém mạ —*, cette année a été mauvaise, on n'a pas eu de paddy.

Mói. *Phà —*, un Chinois (v. *Mái*). *Thảy —*, tirer, frapper sur les Chinois ! cri de guerre des Đày.

Mồm, bouche ; gueule ; ouverture ; bec. *Ngả —*, ouvrir la bouche. *Nghèt —*, fermer la bouche. *Uồt —*, se rincer la bouche. *Láng sụ — ; láng đầu —*, tenir un objet dans la bouche sans l'avaler. *Ào viồ —*, individu qui a la bouche de travers. *Ào véng —*, bec-de-lièvre. *Hầu —*, se priver, s'abstenir de certains aliments, de certaines boissons. — *côc*, trou du goulot de la bouteille.

Mòn, tromper. — *ào*, tromper les gens.

Mớư. *Cứ lồng mềi khuông —*, araignée (v. *Đíp ai*).

Mớu, retourner, revenir (v. *Lứơng*). *Hềi* —, s'en retourner. *Hềi — lứơng đươn*, revenir à la maison; rentrer, s'en retourner à la maison.

Mớư. *Cứ hồm phà* —, la main. *Cứ péng phà* —, le bras. *Đầu péng phà* —, les deux bras; les deux mains. *Cứ bẽ ản phà* —, paume de la main. *Năng nớư phà* —, le dessus de la main. *Phà — phày nín*, main droite. *Phà — phày viềng*, main gauche. *Uốt phà* —, se laver les mains. *Đắn phà — luồi*, tomber, glisser des mains. *Phà — búng p'áo*, avoir des ampoules aux mains. *Phà — chiềng nứt*, avoir des cals aux mains; mains calleuses. *Giản phà* —, allonger les bras, les lever en l'air. *Giản phà — mé*, avancer la main pour prendre, recevoir quelque chose. *Vík* —, faire signe avec la main. *P'ừơng phà* —, ouvrir la main. *Sò phà* —, essuyer les mains. *Púơp phà* —, se frotter les mains.

Mú, bouger; remuer (v. *Mò*; *Mổ*). — *phòn*, bouger, remuer la table. *Mò mổ iồ* —, ne bougez pas.

Mừ, toi; vous. *Mềi* —, ta mère. *Phà* —, ton père. *Hầu ém tìn — bản*, je ne crois pas à ce que vous dites. — *điền mềi phang*? Qu'est-ce que vous dites? — *tứơng mềi phang*? A quoi pensez-vous? — *hềi đa*? Où allez-vous? — *điù ém*? Vendez-vous ou non? — *sát ém*? Achetez-vous ou non? *Đu đớư nghền — lẩu*, je te donnerai de l'argent. — *vụ phang*? Qu'est-ce que vous faites? *Hầu thổng — hệi*, je vous accompagnerai.

Mục, encre. — *nồm*, encre liquide. *Cứ đạc — nồm*, une goutte d'encre; un point; une virgule. *Cứ sờư* —, un bâton d'encre de Chine.

Múi, ivre. — *ngào*, ivre de vin, d'alcool. *Lẩu ngào* —, s'enivrer avec du vin.

Mủn, mandarin. *Cứ chuồn* —; *cứ lồng* —, un mandarin. — *luồng*, grand mandarin. — *bộ* —, changement de mandarin.

Mủn. *Cứ hồm — muồn*, une porte (v. *Hồm sồm*). — *muồn kiả*, porte vitrée. — *muồn soảng*, fenêtre. *Bìng chuồn — muồn*, sentinelle à la porte. *Cứ đuốt — muồn*, traverse qui sert à fermer la porte. *Xoáng — muồn*, fermer la porte avec cette pièce de bois. — *muốt đươn*, dans le sens de la maison. *Cứ — muồn súng luồng*, canon.

Múng. *Luồi* —, neiger; grêler; givrer.

Mươm, barbe; on dit aussi: *mừơm*. *Tháy* —, se raser la barbe. — *nào*, barbe longue. *Moát* —, caresser la barbe. *Ém đụ* —, imberbe.

Muồn. *Mủn* —, porte (v. *Mủn*).

Mứơn, venir; revenir. *Mừ hềi đa* —? D'où venez-vous? *Chán ào* —, appeler, faire venir quelqu'un. *Mé* —, apporter; rapporter. *Mé — đu kiú*, faites-moi voir. *À đa* —? Qui est venu? *Mé đảo — thào*, apporter un couteau pour racler. *Thọ đè — lẩu*, verser du thé à boire. *Thò* —, tirer à soi. *Ém đụ ào* —, personne n'est venu; il n'est venu personne.

Mứơn. — *ngào*, lie, dépôt du vin.

Mứơn. *Đín — đồng*, joli visage; belle figure.

Muồn, moisson; riz sur pied. *Thềt* —, couper le riz; moissonner. *Cứ piềng liêm thềt* —, petite faucille pour moissonner. — *ngà*, riz gluant. — *óng*, riz de montagne, de «raï». — *nả*, riz de rizière. *Nghền* —, paille de riz; tige de riz.

Mừơn, âcre. *Sám* —, fruit âcre.

Mứơng. *Cứ lồng mềi* —, papillon.

Muốt, droit. *Cuồn* —, chemin droit.

Muốt. *Mần — đươn*, dans le sens de la longueur de la maison. *Mần — phòn*, dans le sens de la longueur de la table.

Mụt, cime ; sommet. — *sáy*, cime de l'arbre.

N

Na, épais. *Độp* —, étoffe épaisse. *Năng* —, peau, écorce épaisse.

Nà, lui ; elle (v. *Nèi*). *Hầu ém đứ — lẩu thá*, je ne lui donnerai pas à manger. *Đắm nồm ém đứ — máo*, barrer l'eau pour l'empêcher de s'écouler, de couler.

Nả, rizière basse. *Muồn* —, riz de rizière basse. *Lảy* —, labourer les rizières. *Gík* —, herser les rizières. *Đrà* —, repiquer les rizières. *Nhài phền mốc mé hềi đrà* —, arracher les semis, les plants de riz pour repiquer les rizières. *Lừơng* —, mesurer les rizières. *Cứ đển hắn* —, diguettes des rizières. — *à đa* ? La rizière de qui ? à qui la rizière ?

Nạ. *Cứ lồng* —, loutre.

Nắc. *Hàu* —, la joue. *Hàu — phày nín*, la joue droite. *Hàu — phày viềng*, la joue gauche. *Đầu péng hàu* —, les deux joues.

Nài. *Đển đai — hềa tền hú*, ceinture qui retient le pantalon autour des reins. *Tền đển đai — hềa*, fixer cette ceinture. *Xốc đai — hềa*, avoir mal aux reins.

Nàm, sud. *Từơ — ngứt*, la boussole. *Hải — ào*, Hainanais. *An — ào*, Annamite.

Nẳn, difficulté, malheur. — *đai*, adversité ; grand malheur.

Nẳn, arriver à temps ; atteindre. *Ém* —, ne pas arriver à temps. *Mé ém* —, ne pas pouvoir atteindre.

Năng, peau ; écorce. — *tùi*, peau de bufle. — *sáy*, écorce d'arbre. *Càm* —, souliers en cuir. *Ĩ — sáy*, enlever l'écorce d'un arbre. *Ĩ — vạ*, éplucher une banane. *Ĩ — thứơn*, écorcher, éplucher en général. *Đự cử lẻk đin đin* —, enfant tout nu. — *nớư phà mớư*, le dessus de la main.

Nao. — *gioá*, allégresse ; gaîté.

Nào, long.

Nào. *Veng hú* —, vêtements longs. — *quà*, trop long. *Đươn — đai đa* ? Quelle est la longueur de la maison ? — *mỉng*, longue existence ; arriver à une grande vieillesse. *Cứ tản* —, long d'une brasse.

Nạp. *Cứ đển* —, grosse corde ; câble.

Nạp. — *nêi*, cicatrice. *Chiêng — nêi*, avoir une cicatrice.

Nát. — *nổng*, courbe, qui fait des détours. *Cuồn — nổng*, chemin qui fait des détours.

Náu. *Cứ — veng*, un bouton d'habit. *Cứ đải* —, une rangée de boutons.

Náu, tourner, tordre. — *lò si p'ét*, visser. — *lò si thứơn*, dévisser. — *đẳng khán*, remonter la lampe. — *đẳng luồi*, baisser la lampe.

Nêi. *Nạp* —, cicatrice (v. *Nạp*).

Nềi, adjectif démonstratif (on dit aussi : *nểi*). *Vền* —, aujourd'hui. *Là phền* —, ce soir. *Đầu* —, ici. *Là*

hảo nẻi ; *đin là hảo nẻi*, ce matin. *Tì* —, maintenant. *Tì — hèi*, partir immédiatement. — *phà*, cet individu-ci. — *kiú phang* ? Qu'est-ce qu'il regarde ? *Sổn* — ; *sổn đầu* —, déposer ici. — *khôm nhán*, ce mois-ci. *Mẩu nẻi*, cette année. *Gáy — chuôn*, c'est celui-ci. *Ém gáy — chuôn*, ce n'est pas celui-ci. *Thuôn sáy nẻi sáy phang* ? Quel est cet arbre-ci ?

NẺN, engourdi. — *khôc*, pieds engourdis.

NGÀ. *Cứ mền* — ; *cứ p'ít* —, un cheval. *Phà* —, cheval. *Mẻi* —, jument. *Tền* —, attacher un cheval. *Giảo* —, détacher le cheval. *Nưởm* —, aller à cheval ; être à cheval. *Đẩu* — ; *khá* — ; *thôc khá* —, tomber de cheval. — *thị*, le cheval rue. — *thàm*, le cheval piaffe. — *ngôm ngày*, le cheval se roule ; le cheval tourne autour de son piquet. *Òn* —, selle de cheval. *Nguôn* —, crinière du cheval. — *đáng*, le cheval hennit. *Gièng* —, changer de place un cheval mis au vert, attaché à un piquet. — *đà*, le cheval a peur. — *thôc hún*, le cheval perd son poil. *Hèi thún nghền* —, aller couper de l'herbe pour les chevaux. *Cứ đổng* —, clochettes pour les chevaux. — *gắp gảo*, cheval de différentes couleurs.

NGÀ. *Muôn* —, riz gluant.

NGẢ, ouvrir. — *xôm*, ouvrir la porte. — *cứ đàu tán*, ouvrir le parapluie. — *mồm*, ouvrir la bouche. — *sá*, ouvrir les yeux. *Tạt — phị*, l'oiseau ouvre les ailes.

NGẠ. *Cứ lồng — đá*, ouïes des poissons.

NGÁI, bordure (v. *Ghíng*). — *veng*, bordure d'habit. — *pèi*, bordure de couverture.

NGÀI, ruminer. *Mền tùi — nghền*, le buffle rumine.

NGÀY, tourner ; rouler. *Hôm siền luôn — hèi*, une pierre ronde roule. *Mền ngà ngôm* —, le cheval tourne et retourne ; le cheval se roule.

NGÁM, juste (v. *Sự*).

NGẮM. — — *tắm tắm*, murmurer.

NGẢM. *Cứ sờ cá* —, une fourche.

NGÁN, colère. *Thứơn* —, se mettre, être en colère.

NGÁN, emporter dans la gueule. *Má — mảm hèi*, le chien emporte un morceau de viande dans sa gueule.

NGÁN. *Cứ thỉm — đàu*, l'oreiller. *Đầu thỉm — đàu*, les deux oreilles.

NGÁO. *Lồng máu* —, le porc grogne. *Lồng tạt* —; l'oiseau chante, gazouille.

NGÀO. *Đươn* —, enseigne de boutique (v. *Pàng*).

NGÀO, peu. *Đụ* —, il y a peu.

NGÀO, vin ; alcool. *Lẩu*—, *giuột*—, boire du vin. *Múi* —, ivre. *Lẩu — múi*, s'enivrer. *Sát* —, acheter de l'alcool. *Đìù* —, vendre de l'alcool. *Thó — lẩu*, verser du vin à boire. *Sủng nồm p'ét* —, mettre de l'eau dans le vin. *Mứơn* —, lie, dépôt du vin. *Lẩu — ém mạ*, qui ne peut pas boire du vin.

NGÁP. *Cau* —, bâiller.

NGẦU. *Hôm — khôc càm*, talons de souliers.

NGÀU, porter sur la tête. — *béo*, mettre, porter un chapeau. — *phá*, mettre, porter un turban.

NGẪU. *Cứ sờư* —, colonne de maison ; pilier.

NGẢU, couché; penché ; incliné.— *cứ kièng*, couché sur le côté. — *àng cứ lá*, couché sur le dos. — *phộc mà hàm*, couché sur le ventre. — *vu vứt*, couché en chien de fusil. — *ém đéng*, couché sans dormir. — *lẻ*, incliné ; penché. *Thuồn sáy — lẻ*, l'arbre penche.

NGHE. *Cứ lồng —*, oie. *Hún —*, plumes d'oie.

NGHỀI, pleurer. *Đự cứ lèk —*, les enfants pleurent. *Vúi mềi phang đớư — ? vúi tử phang đớư — ?* Pourquoi pleures-tu ?

NGHỀN, argent. *Suồng — ; — suồng ; — khóng*, mine d'argent. *Cứ hồm —*, une piastre. *Đớư —*, donner de l'argent. *Khày —*, compter son argent. *Đai đa — ?* Combien d'argent ? *Đụ — đai*, avoir beaucoup d'argent. *Ém đụ —*, sans argent. *Hồm péng —*, une piastre cinquante. *Giộc —*, voler de l'argent. *Hầu thộc hồm —*, j'ai perdu une piastre. *Cháo khồm —*, changer une piastre. *P'uốt hồm — luồng*, dix piastres. — *sề*, papier-monnaie ; billet de banque.

NGHỀN, herbe ; paille. *Càm —*, chaussure de route en paille. *Cứt — ; phót — ; thún —*, couper l'herbe ; faucher l'herbe. *Nhài —*, arracher l'herbe. — *muồn*, paille de riz. *Cứ khứp —*, une poignée d'herbe. *Cứ bẽ đàu — ứt đươn*, un balai (en paille). *Hèi thún — ngà*, aller chercher de l'herbe pour les chevaux. *Mèn tùi ngài —*, le buffle rumine.

NGHẾT, fermer. — *xồm*, fermer la porte en général. — *cứ đàu tán*, fermer un parapluie. — *mồm*, fermer la bouche.

NGÒ, secouer ; ébranler. — *thuồn sáy*, secouer un arbre.

NGÕ. — ; — *họ*, se rappeler, se souvenir. *Ém — họ*, ne pas se souvenir. *Hầu lứơm, ém —*, j'ai oublié, je ne me rappelle plus.

NGOÀ. *Cứ bẽ — phín*, une tuile. *Cứ hồm khóng — phín*, four à tuiles. *Khắp —*, tuiler.

NGỒM. — *ngày*, tourner et rouler. *Ngà — ngày*, le cheval tourne et retourne ; le cheval se roule.

NGÔN, muet. *Ào —*, individu muet.

NGỒNG, fou ; idiot ; imbécile. *Chiêng —*, devenir idiot.

NGÓT. — *đàu*, faire un signe de tête négatif. — *đàu luồi*, baisser la tête.

NGỚƯ. *Cứ —*, sésame. *Iú cứ —*, graines de sésame.

NGỦN, bois de chauffage. *Điù —*, vendre du bois de chauffage. *Sát —*, acheter du bois. — *khớư*, bois sec ; bois mort. — *tâu*, bois vert. — *đáo pêi*, le bois brûle, prend feu. — *ém đáo pêi*, bois qui ne brûle pas. *Buồng —*, fendre du bois. *Hèi lứơng —*, aller chercher du bois de chauffage. *Bầu —*, couper du bois. *Cứ pĩ —*, une charge de bois.

NGỦN. — *thàu*, le poing. *Gộp — thàu ; hộp — thàu*, fermer le poing ; donner un coup de poing.

NGUỒI, envers (on dit aussi : *nguồi*). *Độp —*, l'envers d'une étoffe. *Sít veng —*, mettre son habit à l'envers.

NGUỒI, deuil. *Đụ —*, être en deuil. *Lủn — ; bài —*, fin du deuil.

NGUỒN. *Cứ —*, mille.

NGUỒN. — *ngà*, crinière de cheval.

NGUỒN, faire du bruit. *Nồm máo —*, l'eau fait du bruit en coulant. *Viú*

—, bruit du vent; bruissement, murmure du vent. *Giáy* —, bourdonnement d'oreilles.

NGỦT. *Chòng* —, avoir envie de dormir; pris de sommeil.

NGỦT. *Cứ suồng* —, une aiguille. *Tốc* —, enfiler une aiguille. *Tờ ư nàm* —, la boussole.

NHAI. — *khêô*, mousse; mousse verte. *Sáy uôt* — *khêô*, l'arbre est couvert de mousse. *Siền uôt* — *khêô*, pierre moussue.

NHÀI, arracher. — *hún*, arracher les poils, les plumes. — *chuông đái thứơn*, arracher un clou en fer. — *nghền*, arracher l'herbe. — *phền mốc mé hèi đrà nả*, arracher les plants de riz pour repiquer les rizières. — *hún kháy*, plumer une poule. — *hún nghe*, plumer une oie.

NHÁM. — *ào*, un paresseux.

NHÁN, lune; mois. *Cứ hôm* —, la lune. *Cứ* —, un mois. — *chiếng*, premier mois. — *đầu*, deuxième mois. — *sù*, troisième mois. — *sào*, quatrième mois. — *má*, cinquième mois. — *nôm*, sixième mois. — *thú*, septième mois. — *đú*, huitième mois. — *pờ ư*, neuvième mois. — *p'uôt*, dixième mois. — *là p'uôt cứ*, onzième mois. — *là p'uôt đầu*, douzième mois. *Cứ vền* —, le premier jour du mois. *Đầu vền* —, le deuxième jour du mois. *P'uôt vền* —, le dixième jour du mois. *Đàu* —, commencement du mois. *Sút* —, la fin du mois. *Khuôn* —, le mois précédent. *Đùi* —, le mois suivant; le mois prochain. — *lúng*, mois de trente jours. — *tík*, mois de vingt-neuf jours. — *đin*, clair de lune.

NHÀO, sel. *Ém đụ* —, il n'y a pas de sel. *Hèi sát* —, aller acheter du sel. *Viêt* —, saupoudrer de sel. *Mé* — *ướp mảm*, saler la viande.

NHÀO. *Thong* —, sucre (v. *Khao*; *Kha*).

NHÉ. *Nhùng* —, balayures; ordures.

NHÈ. — *điền thứơn*, tirer la langue (v. *Già*).

NHỀN, trembler. — *khảy*, trembler de froid.

NHỈ, petit; jeune. *Đự cốc* —, petite bouteille; flacon. *Đự mền tùi* —, buffletin. *Đự má* —, petit chien.

NHIẶP, fermer. — *sá*, fermer les yeux.

NHIỆT, piquer. *Cứ lồng vòng ùng* — *ào*, l'abeille pique les gens.

NHIÊU. *Cứ đền* — *đuôi*, mèche de lampe. *Vuôt* — *đuôi*, moucher une lampe.

NHIÒNG, année (v. *Mảu*). *Đầu phà vụ* —, deux individus de même année, de même âge.

NHIÚ. *Cứ mền* —, bœuf; vache. *Phà* —, bœuf. *Mềi* —, vache.

NHỒNG, secouer. — *veng hú*, secouer les habits.

NHỐP, coudre. — *veng hú*, coudre des habits.

NHỚƯ. *Cứ* — *vại*, flèche.

NHỚƯ. *Vèn* —, après-demain.

NHÙNG. — *đàu*, cheveux ébouriffés.

NHÙNG. — *nhé*, balayures; ordures.

NHUỒNG. *Mềi vàng* —, moustique. *Mềi vàng* — *thằn*, le moustique pique.

NHỨT, mois (v. *Nhán*). *Giữn* —, mois intercalaire.

NIỀN, coller; appliquer. — *sềa*, coller du papier. — *hùi khao*, badigeonner à la chaux.

NIỀNG. *Cứ sờ ư* —, poutres; chevrons.

NÍN, droite. *Phày* —, côté droit; à droite. *Phà mớ ư phày* —, main droite.

Cứ phà hèi phày —, cứ phà hèi phày viềng, l'un est allé à droite et l'autre à gauche.

Niú. *Cứ lòng —*, un rat ; une souris. *Lòng miủ mắc —*, le chat attrape les rats.

Niú. *Đrự —*, l'humérus.

Nò, seulement ; que. *Hầu mềi hảo — hèi*, je ne partirai que demain ; je partirai demain seulement. *Giáu sồn mềi hảo — lẩu*, mettre de côté ce que l'on ne doit manger que demain.

Nộc. — *luồi*, comprimer ; presser (v. *Sắt luồi* ; *Cồm luồi*).

Nồm. — *đàu*, cheveux ; chevelure. *Cứ đển — đàu*, un cheveu. — *đàu thộc*, chute des cheveux.

Nồm, six. *Là p'uột —*, seize. — *p'uột*, soixante. — *đán*, six cents. *Nhán —*, le sixième mois de l'année. *Cứ — đáng súng*, révolver à 6 coups.

Nồm, l'eau. *Lẩu —* ; *ộc —*, boire de l'eau. — *hàn*, eau salée. *Thộc — đồm*, mourir noyé. *Sá — thuồng*, un puits ; *sá — thủng*. *Văn —*, puiser de l'eau (v. *Vái*). *Xáp —*, porter de l'eau à la palanche. *Lềi — ; — sàu*, eau chaude. — *khảy* ; — *găn*, eau froide. — *đán*, eau bouillante. — *ền*, sueur. *Thứơn — ền*, transpirer ; suer. — *đắc*, eau profonde. — *gắn*, eau basse. *Chuồn quà —*, sauter par-dessus l'eau. — *sá*, larmes. *Ít — sá*, essuyer les larmes. — *máo*, l'eau coule. — *sá máo*, les larmes coulent. *Thó —*, verser l'eau ; verser de l'eau. *Chùng sà đẩu bả —*, quand la tasse se renverse, l'eau qu'elle contient se répand. *Quà —*, passer l'eau ; traverser une rivière. *Cứ biềng suồng đẩn —*, quand la marmite est percée, l'eau s'écoule. *Đắm —*, barrer l'eau. *Đắm — ém đứơ nà máo*, barrer l'eau pour l'empêcher de couler. *Đá lềi —*, le poisson nage. *Hầu khuông đứơ lềi —*, je sais nager. *Báu —*, surnager, qui ne plonge pas. *Chẳn —*, qui plonge, qui va au fond, qui ne surnage pas. — *thổ*, sauce. — *máo đáng* ; — *máo nguồn*, le bruit de l'eau qui coule. *Lài vàng vứơ đầu —*, regarder son ombre dans l'eau. *Cứ hồm uồng —*, flaque d'eau. — *biù* ; — *chủ*, l'eau qui gicle. *Hủn —*, tourner, faire tourner l'eau avec son doigt, avec un bâton. *Cứ đặc —*, une goutte d'eau. *Lẩu cứ pạ —*, boire une gorgée d'eau. — *làng*, l'eau de mer. — *làng khán* ; — *làng đút khán* ; — *làng máo khán*, marée montante ; le flux. — *làng luồi* ; — *làng đút luồi* ; — *làng máo luồi*, marée descendante ; le reflux. *Mé mảm ảm luồi —*, faire macérer de la viande dans l'eau. *Mục —*, encre. *Cứ đạc mục —*, une goutte d'encre. *Cứ lồng ẹp —*, canard sauvage. — *siểng*, eau claire. — *nuồng*, eau trouble. *Vái —*, puiser de l'eau (v. *Văn*). *Chồm —*, puiser de l'eau en tirant, par exemple l'eau d'un puits. *Cứ đàu mềi thùng —*, pipe à eau. — *siểng*, teinture d'indigo. *Mé, lẩu phà mứơ p'úng — lẩu*, boire de l'eau puisée avec les mains ; boire dans le creux de la main. *Sủng — p'ét ngào*, mettre de l'eau dans son vin. *Bàn — mỉn p'ùn hèi*, vider la cuvette, verser l'eau qu'elle contient. *Cà lẩu — đai cà thứơn — ền đai*, plus on boit de l'eau et plus on transpire. — *thá*, l'eau de riz ; l'eau dans laquelle on a fait cuire le riz. *Xộc háo —*, avoir soif.

Nóng. *Cứ — vòng ùng*, abeille.

Nổng. *Cuồn nát —*, chemin qui fait beaucoup de détours.

Nớư, dessus. — *phòn*, sur la table. — *hàng*, mâchoire supérieure. *Phày — lùn tùn*, lèvre supérieure. *Sổn — phòn*, mettre quelque chose sur la table. *Bé — phòn*, s'appuyer sur la table.

Nục. *Cứ lòng —*, un singe. *Đự —*! Espèce de singe ! (insulte).

Nủng, enfant (v. *Đuồng*). *Túng —*, porter un enfant sur le dos. *Ôm —*, porter un enfant dans les bras. *Tâu —*, enfanter ; mettre au monde. *Đự mẻi khẩu pièng —*, femme enceinte. *Đự khuông —*, enfant adoptif.

Nưỡm, être à califourchon sur. — *ngà*, aller à cheval ; être à cheval ; enfourcher un cheval.

Nuồng, trouble. *Nồm —*, eau trouble.

Nứơng. — *đẳn*, pousses de bambou. — *đẳn đeng*, pousses de bambou douces. — *đẳn pà*, pousses de bambou amères.

Nứt, cal ; durillon. *Phà mớư chiêng —*, mains qui ont des cals ; mains calleuses.

O

Ò. — *lò*, sale ; malpropre. *Veng hú — lò*, vêtements sales. *Phòn — lò*, une table malpropre. *Điền — lò ; bẩn — lò*, dire des obscénités.

Oắc. *Í —*, agiter ; secouer. *Í — cộc*, agiter une bouteille, un flacon.

Ộc, boire (v. *Lẩu*). — *nồm ; lẩu nồm*, boire de l'eau. — *chỉ*, boire du lait ; téter.

Ộc. *Mẻi —*, arc-en-ciel. *Pà thứơn mẻi —*, l'arc-en-ciel se forme.

Ôi, maïs. *Cứ thuồn cứ —*, un plant, un pied de maïs. *Cứ hồm bào —*, un épi de maïs. *Lái cứ —*, cueillir les épis de maïs. *Ĩ cứ —*, égrener un épi de maïs. *Mé cứ — đùm*, griller du maïs.

Ồm. *Pà đang —*, tonner ; tonnerre.

Ồm, embrasser ; prendre, tenir dans ses bras (on dit aussi *ồm*). — *mẻi khảy*, se croiser les bras (tenir une poule dans ses bras). — *nủng ; — đuồng*, porter un enfant dans les bras.

Ỏm. — *luồi*, avaler. — *luồi ém tạ*, avaler sans mâcher.

On. *P'èng —*, paix ; en paix ; en bonne santé. *Mừ p'èng — ém ?* Êtes-vous bien portant ? *Hầu mạ p'èng —*, je suis en bonne santé.

Òn. — *ngà*, selle de cheval.

Óng, champs dans les montagnes ; rizières hautes et sèches ; raïs. *Muồn —*, riz de montagne, des champs élevés. *Thún sủn vụ —*, débroussailler pour faire ces champs. *Mé pêi xùi —*, mettre le feu aux broussailles coupées dans ces champs.

Óp. — *đồng*, se cacher la figure avec les mains.

Ọp, aimer (v. *Khớư*). *Hầu ọp đự cử lẻk*, j'aime les enfants. *Hầu — hẻi*, j'ai envie de partir. *Hầu — lẩu thá*, j'ai envie de manger.

Ớư, se lever. *Chán —*, réveiller quelqu'un. *Cào —*, se lever de bonne heure. *Chuồn —*, se lever ; être debout. — *phạ vền*, se lever tard dans la matinée. *Tầu —*, enlever ; ôter ; on dit aussi : *tầu hẻi. Sáp pĩ —*, soulever la charge pour la mettre sur l'épaule.

P

Pa, ciel; firmament; temps. — *khảy*, temps froid. — *sàu*, temps chaud. — *lương*; — *đrọ*, temps frais. — *pửn*, pleuvoir; temps de pluie. — *vụ pửn lúng*, grande pluie. — *vụ pửn suy*, petite pluie; pluie fine. — *đang ôm*, tonnerre. — *đin*, clarté du jour, du soleil; il fait jour. — *đin bài*, il fait déjà jour; il fait déjà clair. — *sôp*, il fait nuit; pendant la nuit. *Sắc đàu khán kiú* —, lever la tête pour regarder le ciel. — *thứơn đráo*, les étoiles s'allument au ciel. *Vin* —, les nuages. — *xing*, ciel serein; cessation de la pluie. — *thứơn mẻi ôc*, arc-en-ciel. *Lảu* — *đin*, prendre le repas du matin; déjeuner. *Mán* —, jurer par le ciel.

Pà. *Nứơng đẳn* —, pousses de bambou amères.

Pà. *Pửn đặc sứt* —, quand il pleut, les toits dégouttent.

Pạ, morceau; bouchée; gorgée. *Lảu cứ — thá*, manger une bouchée de riz. *Lảu cứ — nồm*, boire une gorgée d'eau.

P'á. — *mỉn*, mouchoir; serviette de toilette.

P'à. — *sèa*, brancard de voiture.

P'ả. *Là* —, navet.

P'ắc, couver. *Kháy — giứôm*, la poule couve ses œufs.

Pam, enfreindre; transgresser. — *tui*, pécher.

Pàn, se rouler; se vautrer. — *hèi — lứơng*, se rouler d'un côté et de l'autre. *Tùi — lẽ*, le buffle se vautre dans la boue.

Pản, changer. — *đồng*, changer de figure.

Pàng. *Cứ đừn* —, une chambre.

Pàng. *Đươn* —, enseigne de boutique (v. *Ngào*).

Pắt, devenir; se déclarer. — *sòi*, devenir riche. — *khảy*, avoir la fièvre. — *xôc*, être, devenir, tomber malade. — *xôc khứn*, maladie grave; gravement malade. — *xôc khờ-ư*, légèrement souffrant; maladie légère.

Pạt, punir. — *chiền*, infliger une amende en argent.

Páu. *Đày* —, intestins grêles.

Pảu, farine. — *đôp*, farine de riz.

Pảu, cendre. — *giự*, cendre de tabac.

P'ắc, couver. *Kháy — giứôm*, la poule couve les œufs.

P'ay. — *thán*, ensuite; après (v. *Đùi*). *Chảm — thán*, marcher derrière; marcher après les autres. *Khuôn đụ đai. — thán ém đụ*, auparavant il y en avait beaucoup, maintenant (après, ensuite) il n'y en a plus.

P'àn. — *làn*, désordre; ennui.

P'ẳn. *Đầu hôm sám — thàng*, fruits doubles; fruits jumeaux.

P'áo. *Phà mớ-ư búng* —, avoir des ampoules aux mains.

P'ào. *Hừơn — khôc*, une épine a piqué le pied; pied piqué par une épine.

P'ào, raboter. — *bẽ bển*, raboter une planche. *Cứ đàu* —, rabot.

P'âu. *Đèn* —, terre sablonneuse (v. *Phảu*).

P'àu. *Phà* —, monsieur, homme âgé (v. *Phàu*). *Phà — hèi đá?* Où allez-vous, Monsieur?

P'àu. — *chó*, le génie, l'esprit du foyer.

PÊI, feu. *Ươn* —, se chauffer au feu. *Xùi* —, allumer le feu. *Giền* —, arranger, entretenir le feu. *Ngùn khớư đáo* —, le bois sec brûle bien. *Ngùn tàu ém đáo* —, le bois vert ne prend pas feu, ne brûle pas. *Hăn* —, fumée. — *cục sá*, la fumée entre dans les yeux. *Thảy* —, éteindre le feu. *Mé* — *xùi óng*, brûler les broussailles dans les champs défrichés pour la culture. *Cứ thuồng* —, une flamme. — *chó*, le foyer. *Siền ằn* — *tầu*, pierres du foyer ; les trois pierres qui tiennent lieu de trépied. *Huồi kiằm thiệp* —, pinces à feu ; pincettes. *Cứ hôm thủn vói ẩu* —, tube en bambou pour souffler le feu.

PÊI. *Cứ lồng tạt* —, hirondelle.

PÊI. *Cứ hẳn* —, couverture (étrangère). *Pa khảy tồm* —, quand le temps est froid, on se couvre d'une couverture.

PÊN. *Cẩu* —, différence.

PÊN. *Cẩu* —, distraction.

PÊN, adjectif qualificatif. *Cứ* — *veng*, un habit. *Cứ* — *pửn veng*, un vêtement contre la pluie. *Cứ* — *veng bàng*, habit déchiré. *Cứ* — *veng chửn*, habit hors d'usage. *Cứ* — *sêa*, une feuille de papier.

PÊN. *Cứ hôm* —, la poitrine.

PẾN, part ; portion ; partie. *Cẩu đầu* —, diviser en deux parties. *Chẳm cuồn sù* — *mạ cứ* —, avoir parcouru le tiers du chemin. *P'uốt* — *đín*, tout à fait bon ; parfait.

P'ÊN. — *đa* ? Quand ? *Mừ* — *đa hềi* ? Quand partirez-vous ?

P'ẾN. *Cứ hôm* — ; *hày* —, une dent (v. *Phền*). *Xốc* —, avoir mal aux dents. *Xoặc* —, brosser les dents. *Cứ suồng xoặc* —, brosse à dents. *Ựt* —, arracher les dents. *Mạ* —, carie des dents.

P'ẾN, masser ; presser ; comprimer. — *bóng*, masser le ventre. — *khiền*, masser les bras. — *khét ém hải*, se pincer le nez pour ne pas sentir.

PÉNG, PÈNG, PẾNG, côté ; bord ; la prononciation varie avec l'accent du mot qui suit, et selon l'usage. *Péng làng*, bord de la mer ; rivage. *Đầu péng mươm*, paire de moustaches. *Cứ pẻng giẻng*, un doigt. *Cứ péng phà mớư*, la main. *Đầu pèng hàu nắc*, les deux joues. *Đầu pẻng già*, les deux bords, rives du fleuve. *Đầu péng giáy tương*, les deux poignées d'une caisse, d'une malle. *Hôm péng nghền*, une piastre cinquante. *Cứ péng càm*, un soulier. *Đầu pèng vả*, les deux épaules. *Đầu pèng khốc*, les deux jambes. *Đầu pèng giáy*, les deux oreilles. *Đầu péng phà mớư*, les deux mains. *Cứ pèng khiền*, le bras.

PẾNG, la cuisse. *Đrự* —, le fémur.

P'ÈNG, rejeter ; jeter ; abandonner. — *hèi*, rejeter. — *khán*, jeter en l'air. — *đự mẻi*, répudier sa femme. — *đự phà*, abandonner son mari.

P'ÉT, entrer. — *đươn*, entrer dans la maison. *Thọ đuôi* — *đẳng*, verser de l'huile dans la lampe. *Cò* — *tay*, mettre quelque chose dans sa poche. *Chùn* —, se baisser pour entrer. *Hẹp* — *cử đi*, mettre quelque chose sous l'aisselle. *Náu lò si* —, visser. *Sủng nồm* — *ngào*, mettre de l'eau dans son vin.

PHÁ. *Cứ đển* —, serviette ; turban. — *mỉn*, mouchoir ; serviette de toilette. *Ngàu* —, mettre, porter le turban.

PHÀ, père ; époux ; masculin ; mâle. — *mán*, homme (vir) ; garçon. — *đay*, un homme đày. — *mái* ; — *mói*,

un Chinois. — *loà*, un Européen. *Cứ* —, un individu. *Đự* —, époux; mari. *Khuôi đự* —, se marier ; prendre un mari. — *mừ*, votre père. *Đầu — thảy thàng*, deux hommes qui se battent. — *má*, un chien. — *máu*, un porc. — *kháy*, un coq. *Nèi* —, cet homme-ci. *Hứ* —, cet homme-là. — *phàu*, vieillard ; monsieur. — *phàu lẩu thá về chàu* ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Đầu — khứ thàng*, deux hommes qui s'entr'aiment, qui s'aiment mutuellement. *Ém đự cứ* —, il n'y a personne. *Ém lài cứ* —, je ne vois personne. *Hầu cứ — hèi*, je partirai tout seul ; je vais tout seul. *P'èng đự* —, abandonner son mari. — *cứ sẳn*, veuf. *Đầu — đàng phang*, deux individus qui portent le même nom. *Đầu — vụ nhiòng*, deux individus de même âge. *Đự khuông* —, père nourricier.

Phà. *Cứ péng — mứ*, la main. *Đầu péng — mứ*, les deux mains. — *mứ phày nín*, main droite. — *mứ phày viềng*, main gauche. *Uột — mứ*, se laver les mains. *Sò — mứ*, s'essuyer les mains. *P'ừơng — mơ*, ouvrir la main. *Giản — mứ*, allonger les mains ; lever les bras en l'air. *Mẳn đầu — mứ*, qui colle contre les mains. *Púơp — mứ*, se frotter les mains. — *mứ búng p'áo*, avoir des ampoules. — *mứ chiêng nứt*, avoir des cals ; mains calleuses. *Đẳn — mứ luồi*, glisser des mains, s'échapper des mains. *Cứ bẽ ẳn — mứ*, paume de la main. *Năng nứ — mứ*, le dessus de la main. *Giản — mứ mé*, avancer la main pour saisir.

Phà. *Cứ — vùng*, éventail.

Phà. *Đàu — toá*, une clef.

Phà. *Cứ đển cuồn* —, chemin de traverse.

Phạ, haut ; élevé. *Ào* —, un homme grand. *Hàu* —, montagne élevée. *Ứ — vền*, se lever tard, quand le soleil est déjà haut sur l'horizon.

Phạ, carcasse ; contenant vide. *Cứ hồm huồi soá đày đẩy* —, une boîte d'allumettes vide. — *giưồm kháy*, coquille d'œuf. — *lồc tàng*, cosses d'arachides. — *thẩu*, cosses de haricots. *Cứ hồm xèi — đai*, espèce de coquillages bivalves.

Phày, côté (v. *Péng*). *Phà mứ — nín*, main droite. *Phà mứ — viềng*, main gauche. *Đầu — sẳn*, par derrière. *Hèi — nín*, aller à droite. *Hèi — viềng*, aller à gauche. *Mẩu — đồng*, l'année prochaine. *Kiú — đồng*, regarder en face, devant soi. *Kiú — sẳn*, regarder en arrière, derrière soi. *Kiú — phị*, regarder de côté. *Đầu đươn — sẳn*, derrière la maison. *Đầu đươn — đồng*, devant la maison. — *làng*, bords de la mer ; rivage (v. *Péng làng*).

Phàn, broderies ; fleurs. *Độp* —, étoffe rayée, fleurie. *Vụ* —, broder ; faire des broderies.

Phang. *Mềi* — ? Quoi ? *Mừ điù mềi* — ? Qu'est-ce que vous vendez ? *Mừ sát mềi* — ? Qu'achetez-vous ? *Mừ điền ; mừ bản mềi* — ? Qu'est-ce que vous dites ? *Ém lài mềi* —, je ne vois rien. *Mừ — phàng* ? Quel est votre nom ? *Mừ téng* — ; *mừ đặc* — ? Quelle est votre famille ? de quelle famille êtes-vous ? *Mừ hèi vụ* — ? Qu'est-ce que vous allez faire ? *Mừ kiú* — ? Que regardez-vous ? *Mừ tứơng* — ? A quoi pensez-vous ? *Mừ hiú mềi* — ? Que cherchez-vous ? *Nèi*

sí sí mềi — ? Quel est ce caractère ? *Nèi thuồn sáy sáy* — ? Quel est cet arbre ? *Vúi mềi* — ? Pourquoi ? *Vúi tứ* — ? Pour quelle affaire ? A cause de quelle affaire ? *Vúi mềi — đứ nghềi* ? Pourquoi pleurez-vous ?

PHÀNG, arroser.

PHÀNG. — *thuồn sáy*, arroser les arbres, les plantes. — *bơu sáy*, arroser les légumes.

PHÀNG, nom. *Mừ phang* — ? Quel est votre nom ? *Đầu phà đàng* —, deux individus qui portent le même nom.

PHẮNG. *Đi* —, contrée ; région (v. *Vàng*). *Coẳn têặc đi* —, accoutumé, acclimaté au pays. *Ém coẳn têặc đi* —, non acclimaté.

PHẮT, paquet de certains objets. *Cứ — bít*, un paquet de pinceaux pour écrire. — *cứ* —, faire un paquet.

PHÀU. —, *phà* —, monsieur ; homme âgé. *Phà—lẩu thá về châu* ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ?

PHÀU. *Đự hẳn* —, neveu.

PHÀU. — *p'ụt*, ancêtres.

PHÀU. *Cứ lồng* —, les idoles. — *chó*, dieu, génie, esprit du foyer.

PHẢU, sable (v. *P'ầu*). *Cứ đự* —, un grain de sable.

PHÊN. — *đa* ? Quand ? *Mừ — đa hềi* ? Quand partirez-vous ?

PHỀN. *Cứ hồm* — ; *hày* —, une dent (v. *P'ền*, plus usité). *Xốc* — ; — *xốc*, mal de dents. *Đọc* — ; *tọ* —, se curer les dents. *Đự sáy đọc* —, *tọ* —, cure-dents. *Ém đụ hày* —, édenté. *Đồng* —, dents de devant ; dents incisives. — *đuồng*, molaires. *Thẳn* —, grincer des dents. *Ụt* —, arracher les dents.

PHỀN. *Cứ hồm — siềng*, l'indigotier.

PHỀN, semence. — *mốc*, riz de semence ; riz réservé pour faire les semis. *Đrà* —, semer. *Viềt — mốc*, semer le riz de semence. — *mốc thứơn xá*, le riz de semence a germé. *Nhài — mốc mé hèi đrà nả*, arracher les semis, les plants de riz pour aller repiquer les rizières.

PHỀN, soir. *Là — nềi*, ce soir. *Cứ — đu mạ xốc*, hier soir j'étais malade.

PHỄN. *Cứ bẽ* —, une cloison. — *cứ ủn*, feuilles de cocotier tressées qui servent de toiture et de cloison dans le Sud de Haï-nan. *Bín — cứ ủn*, tresser ces feuilles.

PHỊ. *Cứ hồm* —, une aile. *Tạt* —, aile d'oiseau. *Tạt ngả* —, l'oiseau ouvre ses ailes. *Cứ lồng lụ chiêng* —, termites ailés.

PHỊ. *Cứ bẽ — đá*, nageoires des poissons (v. *Vịt đá*).

PHỊ. — *pửn*, se mettre à l'abri contre la pluie (v. *Mốc pửn*).

PHỊ. *Kiú phày* —, regarder de côté.

PHỊ. — *cứ bà chứơng* ; *thảy cứ bà chứơng*, gifler ; donner une gifle.

PHIỀN, adjectif qualificatif. *Cứ — đảo*, un couteau. — *đảo à đa* ? Le couteau de qui ? — *đảo cúng hầu*, mon couteau ; le couteau est à moi.

PHIỀN. *Íp — làn*, aniline.

PHÍN. *Cứ bẽ ngoa* —, une tuile. *Khắp ngoa* —, tuiler. *Cứ hồm khóng ngoa* —, four à tuiles.

PHỘC. *Ngẩu — mà hàm*, couché sur le ventre.

PHÒN. *Cứ chừơng* —, une table. *Đầu nớư* —, sur la table. *Đầu sáu* —, sous la table. *Sò* —, essuyer la table. *Chừơng — ò lò*, la table est sale. *Uốt* —, laver la table. *Khốc* — ;

— *khôc*, les pieds de la table. *Váng* —, traverses qui relient les pieds de la table entre eux et les consolident. *Sổn nớư* —, déposer, mettre quelque chose sur la table. *Sổn sáu* —, mettre sous la table. *Bé nớư* —, s'appuyer sur, contre la table. *Đông thàu* —, les bords de la table. *Hôm háu* —, les coins de la table. *Mằn muột* —, dans le sens de la longeur de la table. *Thằm hèn* —, dans le sens de la largeur de la table.

PHÓT, couper ; faucher (v. *Cứt* ; *Thún*). — *nghền*, faucher l'herbe.

PÏ. — *khét*, se moucher.

PÏ. *Cứ* —, une charge. *Cứ sổư cử* —, la palanche. *Cứ* — *ngằn*, une charge de bois de chauffage. *Sổn* — *luôi*, déposer la charge ; se décharger. *Sáp* — *ớư*, prendre la charge ; mettre la charge sur les épaules. *Cứ* — *khã*, deux paniers formant une charge, un à chaque bout de la palanche.

P'IỀN, enfiler. — *hú*, mettre un pantalon ; se culotter. — *vạt*, mettre des chaussettes.

P'IỄN. *Á* — *ỉn* ; *á p'ín ỉn*, opium.

PIỀNG, porter sur les épaules ; porter sur soi. *Đự mẻi khẩu* — *nủng*, femme enceinte.

PIỀNG. *Cứ* — *liêm thèt muồn*, faucille.

P'ÌNG. *Công* —, juste ; équitable.

P'ÍT ; PHÍT, adjectif qualificatif. *P'ít ngà*, cheval.

PỌ, rouler ; plier (v. *Pượp*). — *sờư giựr*, rouler une cigarette. — *sẻa*, plier du papier.

P'ỌC, renverser. — *áo*, renverser une tasse, en mettre l'ouverture en bas.

PÔNG, heurter ; bousculer. — *thàng*, se heurter, se bousculer.

PỜƯ, neuf. *Là p'uột* —, dix-neuf. — *p'uột*, quatre-vingt-dix. — *đán*, neuf cents. — *nguồn*, neuf mille. *Nhán* —, le neuvième mois.

PÚ, adjectif qualificatif. *Cứ* — *sẻa*, une voiture. *Cứ* — *kí khi*, assortiment d'outils, d'instruments. *Cứ* — *sí*, un livre. *Cứ* — *màng điô*, une moustiquaire. *Cứ* — *bạc* ; *cứ* — *bạc*, un tableau ; une peinture. *Cứ* — *sừơng* ; *cứ pù sừơng*, un mur. *Cứ* — *kẻ độp*, métier à tisser.

PÚI, cuit. *Mắm* —, viande cuite. *Bơư sáy* —, légumes cuits. *Thá* —, du riz cuit.

PỦN, pluie. *Nồm* —, eau de pluie. — *luôi*, la pluie tombe. *Pa* —, pleuvoir. *Pa vụ* — *lúng*, grande pluie. *Pa vụ* — *suy*, petite pluie. — *đai*, il pleut beaucoup. *Mốc* — ; *phị* —, se mettre à l'abri contre la pluie ; s'abriter. *Hầu hèi khóp* — *thủi lứơng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour. — *đặc sứt pà*, quand il pleut, le toit dégoutte. — *đặc bơư sáy*, quand il pleut, les feuilles des arbres dégouttent. *Cứ pền* — *veng*, un vêtement pour se protéger de la pluie ; manteau. *Đươn hôp* —, la maison, le toit a des gouttières.

P'ÙN. *Mỉn* — ; *miền p'uồn*, cuvette de toilette. *Bàn nồm mỉn* — *hèi*, vider la cuvette.

PÙNG. *Cứ bẽ* — *đá*, voile de navire. *Cứ sờư sáy* — *đá*, mât de navire.

PÙNG. — *sí*, lettre. *Té* — *sí*, écrire une lettre. *Kí* — *sí hèi*, envoyer, expédier une lettre. *Kiú* — *sí*, lire une lettre.

P'ÚNG. *Mé phà mớư* — *nồm lẩu*, puiser de l'eau dans le creux de la main pour boire.

P'UỒN. *Miến* —, cuvette de toilette (v. *Mín p'ùn*).

P'ỪƠN. — *thự*, étendre, dérouler une natte.

P'ỪƠN. — *sọ*, mettre un bracelet. — *chí van*, mettre un anneau, une bague.

PUỒNG, poussière ; — *đèn*, poussière. *Veng hú mắn* —, vêtements couverts de poussière ; vêtements poussiéreux.

PUỒNG.— *vạ*, régime de bananes.

P'ỪƠNG, ouvrir ; lâcher ; lâcher prise.— *phà mớư*, ouvrir la main. — *thuôt*, péter. — *hày* (v. *Tăn hày*), aller aux grands besoins. — *đâu* (v. *Tăn đâu*), aller aux petits besoins.— *thứơn*, lâcher prise.

PỨƠP, froisser ; écraser, frotter.— *sẻa*, froisser du papier. *Khôc* — ; — *khôc*, écraser sous les pieds ; fouler aux pieds (v. *Lạp*). — *phà mớư*, se frotter les mains.

PỰƠP. — *sờư giứ* ; — *đến giự*, rouler une cigarette, un cigare (v. *Pọ*).

PUỐT, mou ; tendre. *Mám* — , viande tendre. *Đèn* —, terre molle. *Sam* —, fruit tendre.

P'ỦỐT. *Là* —, dix. *Là* — *cứ*, onze. *Là* — *đầu*, douze. *Là* — *pờư*, dix-neuf. *Đầu* —, vingt. *Sù* —, trente. *Sào* —, quarante... *Pờư* —, quatre-vingt-dix. *Nhán* —, dixième mois. *Nhán là* — *cứ*, onzième mois. *Nhán là* — *đầu*, douzième et dernier mois. — *vèn nhán*, le dixième jour du mois. *Vèn nẻi là* — *cứ*, *là* — *đầu*, aujourd'hui, c'est le onzième jour, le douzième jour du mois. *Vèn nẻi đầu* —, aujourd'hui c'est le vingtième jour du mois. — *pẻn đín*, parfait ; absolument bon, bien, beau ; excellemment bien.

P'ỦT. — *vắt*, adorer les esprits.

P'ỰT. *Phàu* —, les ancêtres.

Q

(Chercher en C *les mots que l'on ne trouvera pas en* Q.*)*

QUÁ. *Vắn* (v. *Mắn*), mandarin civil. *Vù* —, mandarin militaire.

QUÀ, par ; marque de superlatif, de comparatif. *Chuồn* — *nồm*, sauter par-dessus l'eau. *Nào* —, très long ; trop long. *Thét* —, très court ; trop court. *Phạ* —, trop haut. *Thờư* —, trop bas. *Vụ cúng* — *vèn*, travailler tout le jour. — *sôp*, toute la nuit. — *vá hàu*, passer un col, un défilé. *Đín* —, meilleur. *Hèi* — *bàu*, passer par le village ; traverser le village. — *nồm*, passer l'eau ; passer le bac.

QUÁY. *Qùi* —, rusé ; fin.

QUÀNG. — *đàu*, tête chauve.

QÙI. — *quáy*, rusé ; fin.

S

(Chercher en X *tous les mots que l'on ne trouvera pas en* S.*)*

SÁ. *Cứ hồm*—, un œil. *Đầu hồm*—, les deux yeux. *Siềm* —, les cils. *Hún* —, les sourcils. *Ngả* —, ouvrir les yeux. *Nhiặp*—, fermer les yeux. *Iủ* — *đòm*, prunelle de l'œil. *Hăn pêi cục*—, la fumée entre dans les yeux. *Nồm*—,

larmes. *Nồm — máo*, les larmes coulent. *Ít nồm —*, essuyer les larmes. *Ào lào —*, un aveugle. *Ào lào — siù cứ giẩu*, les aveugles portent des bâtons. *Khán — thẩy súng*, viser avec un fusil ; mettre en joue. — *khốc*, chevilles des pieds. — *đẳn*, nœuds des bambous. — *sáy*, nœuds des arbres en général. *Sáy đụ —*, arbre noueux. *Cứ — nồm thủng*, un puits. *Cứ hồm — vèn*, le soleil.

Sà. *Thuồn cứ —*, cannelier qui produit la pomme-cannelle. *Sam cứ —*, pomme-cannelle. — *chí*, piment. — *chí đrít*, le piment est piquant.

Sà, thé (v. *Đè*). *Cứ hồm chùng —*, tasse à thé. *Cứ hồm biềng —*, théière. *Chùng — đáu bả nồm*, quand la tasse se renverse, le liquide se répand.

Sà. — *huồng*, le coude.

Sắc, briser ; rompre ; casser. — *cứ sờ ư giẩu*, casser un bâton. — *đự giềng*, faire craquer les doigts.

Sắc. — *đàu khán kiú pa*, lever la tête pour regarder le ciel.

Sáy. *Cứ thuồn — ; cứ đển—*, un arbre. *Cứ sờ ư —*, tige, brindille de bois. *Đều —*, racines des arbres. *Á —*, les branches. *Bơ ư —*, feuilles des arbres ; ce terme est employé pour désigner les légumes. *Lẩu bơ ư —*, manger des légumes. *Phàng bơ ư —*, arroser les légumes. *Hèi mé bơ ư —*, aller cueillir des légumes. *Viên bơ ư —*, jardin potager. *Vi viên bơ ư —*, enclore un jardin. *Năng —*, écorce d'arbre. *Khán —*, monter sur un arbre. *Luồi —*, descendre d'un arbre. *Bẩu —*, couper un arbre. *Sát bơ ư —*, acheter des légumes. *Đìù bơ ư —*, vendre des légumes. *Bơ ư — púi*, légumes cuits. *Càm —*, sabots. *Sam —*, fruit. *Đrâu sam —*, cueillir des fruits. *Thào sam —*, peler un fruit. *Ụt á —*, courber les branches. *Đự — tọ p'èn ; đự — đọc p'èn*, cure-dents. *Cóc — khao ; bơ ư — khao*, chou chinois. *Cứ sờ ư — pùng đá*, mât de navire. *Cứ đải —* ; *cứ đài — ; cứ đít —*, une rangée d'arbres. *Đrà —*, planter un arbre. *Ĩ năng —*, enlever l'écorce d'un arbre. *Pữn đặc bơ ư —*, quand il pleut, les feuilles des arbres dégouttent. *Vụ — tà bé*, charpentier ; menuisier. *Cờ ư —* scier du bois. — *uột séng*, la plante fleurit. *Cứ cà — cung*, cercueil. *Sá —*, nœuds des arbres. *Sắc —*, casser une plante. *Xà đrèn —*, goyavier. — *uột nhài khêồ*, arbre couvert de mousse, sur lequel pousse de la mousse. *Ngò thuồn —*, secouer une plante. *Mèn tùi sò —*, le buffle se frotte contre les arbres. *Cứ sờ ư thùn đúi —*, marteau en bois. *Đàu — khở ư*, arbre mort. *Đàu — đụ suồng*, arbre creux. *Thuồn — đáu*, arbre tombé. *Nểi thuồn —, — phang ?* Quel est cet arbre ?

Sam. *Cứ hồm —*, un fruit (v. *Xam*). *Đrâu —*, cueillir des fruits. — *kít*, mandarine. — *khêồ*, fruit vert. — *tự*, fruit mûr. — *mừơn*, fruit âcre. — *đáo*, fruit dur. — *puốt*, fruit mou, tendre. — *púi*, fruit cuit. *Thào —*, peler des fruits.

Sám, aiguisé ; effilé ; qui coupe bien. *Phiền đảo —*, couteau qui coupe bien. *Đảo ém —*, couteau qui ne coupe pas.

Sằn, dur. *Đền —*, terre dure.

Sáo, courber ; plier. *Sắc —*, briser, rompre en pliant.

Sào, quatre. *Là p'uôt* —, quatorze. — *p'uôt*, quarante. — *p'uôt*—, quarante-quatre. — *đán*, quatre cents. *Đán* —, cent quarante. *Nhán* —, quatrième mois.

Sáp. — *pĩ ớư*, soulever la charge ; prendre une charge pour l'emporter ; mettre la charge sur l'épaule.

Sát, acheter. *Mừ — mềi phang* ? Qu'est-ce que vous avez acheté ? *Mừ — mền tùi — đai đa* ? Combien avez-vous acheté le buffle ? *Mừ — ém* ? Achetez-vous, oui ou non ? *Hầu ém* —, je n'achète pas. — *điù*, acheter et vendre ; faire le commerce. — *tụt chiền*, acheter et payer comptant. — *ém tụt chiền*, acheter à crédit.

Sáu, sous ; dessous ; inférieur. *Đầu — phòn*, sous la table. *Sỏn — phòn*, déposer quelque chose sous la table. *Sỏn — đền*, déposer un objet par terre. — *hàng*, màchoire inférieure. *Phày — lần tẳn*, lèvre inférieure.

Sáu. *Mềi* —, pou.

Sáu. *Hôm — máu*, auge à porcs.

Sàu, chaud. *Pa* —, temps chaud. *Nồm* — ; *lềi nồm*, eau chaude. *Thá* —, riz chaud. *Đai — ém mé mạ*, cet objet est trop chaud, on ne peut pas le prendre.

Sàu. — *lứơng*, racheter. — *nả lứơng*, racheter une rizière.

Sầu. *Uồi* — ; *ái* —, jeu de la balançoire.

Sẩu, rugueux. *Năng* —, peau rugueuse.

Sẩu. *Chuồn — hả* ; *chuồn sáu hả*, se tenir debout, les poignets appuyés sur les hanches.

Sẹ. *Cứ — sín*, flambeau ; torche.

Sẹ. *Cứ* —, un mètre.

Sẽ, cire.

Sẻa. *Cứ pú* —, une voiture. *Mền tùi thò* —, le buffle tire la voiture. *Đầu hôm mềi* —, les deux roues de la voiture. *P'à* —, brancards de la voiture.

Sẻa, papier. *Cứ vền* —, une feuille de papier. *Cứ bẽ* —, un morceau de papier. *Cứ bào* —, une liasse de papier. *Giự* — ; — *giự*, papier à cigarettes. *Bạc* —, coller du papier. *Ĩ* —, déchirer du papier. *Ĩ — chứn, chứơn*, déchirer du papier et le rendre inutilisable. *Ĩ — thứơn*, arracher du papier collé. *Púơp* —, froisser du papier. *Pọ* —, plier du papier. *Vểi* — ; *tháu* —, déplier du papier. *Viú ầu — hềi*, le vent en soufflant a emporté le papier. *Nghền* —, billet de banque ; papier-monnaie. *Cứ đỏ* —, une main de papier.

Sền. *Thảy điò đủi* —, livrer combat.

Sển, écraser sous le pouce, sous l'ongle. — *mắt*, écraser une puce.

Seng. *Cứ lồng mềi — đriú*, civette ; marte.

Séng, fleur. *Sáy uột* —, l'arbre fleurit. *Cứ chèm* —, une fleur. *Cứ thuồng* —, bouquet de fleurs.

Séo, fouiller ; examiner ; scruter. — *huồn*, fouiller quelqu'un.

Sều. *Cứ đển* —, un mur. *Cứ đển gioằn* —, mur de clôture.

Si. — *cà* ; — *kỉ*, soi-même.

Si. *Cứ sờư lò* —, une vis (v. *Sí*).

Sí, sĩ, caractère d'écriture ; lettre d'alphabet. *Té sĩ*, écrire ; écrire des caractères. *Té pùng sí*, écrire une lettre. *Kí pùng sí*, expédier une lettre. *Kiú pùng sí*, lire une lettre. *Cứ pùng sí*, une lettre. *Cứ bẳn sí*, un volume d'une collection. *Cứ pú sí*,

un livre. *Só sĭ hèi* ; *sò sĭ hèi*, effacer un caractère. *Ém chièng sĭ*, caractère fautif ; ce n'est pas le caractère qu'il faut. *Té sĭ ém chièng*, écrire un caractère qui n'est pas le vrai. *Sĭ hoĭn càu gọ*, les lettres européennes sont tout tordues (par rapport aux caractères chinois). *Khuòng đớ-ư* —, savoir lire ; connaître les caractères.

Sí. *Cứ sờ-ư lò sí*, vis (v. *Si*). *Náu lò sí p'ét*, visser. *Náu lò sí thứ-ơn*, dévisser.

Siềm. — *sá* ; *hún siềm*, cils.

Siền. *Cứ hồm* —, une pierre ; un caillou. *Đẳng* —, lancer un caillou. *Cứ hồm — luồn*, caillou rond. *Cứ hồm — luồn ngày hèi*, un caillou rond roule. *Cứ thuồng* —, un tas de pierres. *Cứ sờ-ư — đóng*, un pavé. — *huồi*, pierre à chaux. — *ần pêi tầu*, les pierres du foyer ; les trois pierres qui tiennent lieu de trépied. — *uột nhài khêồ*, pierre moussue ; pierre couverte de mousse verte. *Đ-ự — tík*, un petit caillou.

Siền. *Cứ — hèi khủn thá*, spatules pour puiser du riz dans la marmite.

Siềng. *Cứ hồm phèn*—, indigotier ; *nồm* —, indigo.

Siềng, mettre à sécher ; exposer à l'air. — *veng hú*, faire sécher les vêtements.

Siềng. — inviter. — *lảu thá*, inviter à manger. — *chùng*, inviter quelqu'un à s'asseoir.

Siềng, clair ; pur ; non troublé (v. *Xĭng*). *Nồm* —, eau claire, pure.

Sín. *Cứ sẹ* —, flambeau, torche.

Sín. — *èn*, éternuer.

Sìng. — *sù*, aboutir ; réussir. *Ém — sù*, échouer.

Sìng. *Cứ — kèu*, — *kiều*, — *khêu*, un palanquin ; une chaise à porteurs.

Sít. — *veng*, mettre un habit ; s'habiller. — *veng, p'ièn hú*, mettre un habit et un pantalon. — *veng nguồi*, mettre un habit à l'envers. — *veng nguồi*, mettre un habit de deuil ; se mettre en deuil ; porter le deuil.

Siù, prendre en main ; porter (v. *Mé*). — *cứ giẩu*, porter un bâton. *Ào lào sá — cứ giẩu*, les aveugles portent des bâtons.

Sĭu, automne.

Sò, frotter, essuyer ; on dit aussi : *só*. — *phà mờ-ư*, essuyer les mains. — *phòn*, essuyer la table. *Só sĭ hèi*, effacer un caractère. *Mèn tùi só sáy*, le buffle se frotte contre l'arbre.

Sọ. *Cứ hồm* —, bracelet ; anneau. *P'ừ-ơn* —, mettre un bracelet. *Miềng* —, porter un bracelet. *Khồc* —, anneau pour les pieds. *Miềng khồc* —, porter des anneaux aux pieds.

Sõ, se tromper. — *cuồn*, se tromper de chemin. *Khày* —, se tromper dans ses calculs. *Gĭn* —, reconnaître son erreur.

Soá. *Huồi* —, allumette. *Cứ bào huồi* —, boîte d'allumettes. *Thảy huồi* —, frotter une allumette. *Gia huồi* —, phosphore. *Cứ hồm huồi — đày đẩy pha*, boîte d'allumettes vide.

Soẳng. *Mẳn mứ-ơn*—, une fenêtre.

Sòi. *Pắt* —, prospérer ; devenir riche.

Sồm. *Cứ hồm* —, une porte (v. *Mẳn mứ-ơn*). *Thảy* —, frapper à la porte (v. *Xồm*).

Sổn, déposer ; mettre. — *nứ-ư phòn*, déposer, mettre un objet sur la table. — *sáu đèn*, déposer un objet par terre. — *béo luồi*, ôter son chapeau ; se découvrir. — *nèi* ; — *đầu nèi*, déposez cela ici ; mettez cela ici.

— *hứ*, déposez cela là-bas. — *đầu đa* ? Où l'a-t-on déposé ? Où faut-il le déposer ? — *pĩ luồi*, déposer la charge. *Giáu — mềi hảo nò lẩu*, mettez cela de côté, on ne le mangera que demain.

Sóng, peser. *Cứ đàu —*, balance romaine.

Sôp, nuit. *Cứ —*, une nuit. *Lẩu đuôi —*, souper ; prendre le repas du soir. *Mềi thòn —*, la moitié de la nuit ; minuit. *Pa —*, il fait nuit. *Vụ cung quà —*, travailler pendant toute la nuit. — *làng lứ nò chón*, se coucher à une heure tardive dans la nuit.

Sờu, enlever ; ôter ; débarrasser de. — *huồng tùi*, enlever, ôter le joug du buffle.

Sờu, adjectif qualificatif de certains objets longs (v. *Đẻn*). *Cứ — sáy*, bille de bois ; brindille. *Cứ — ngẩu*, colonne de maison. *Cứ — mày*, canne à sucre. *Cứ — giự*, une cigarette, un cigare. *Cứ — cứ pĩ*, palanche. *Cứ — chúc*, une bougie, chandelle. *Cứ — xạ*, un pilon. *Cứ — bít*, un pinceau. *Cứ — cá ngẩm*, une fourche. *Cứ — mục*, un bâton d'encre de Chine. *Cứ — thẳn đúi*, un marteau.

Sù. *Sìng —*, réussir ; aboutir. *Ém sìng —*, échouer.

Sù, trois. — *hôm nhán*, trois mois. *Vền nẻi — p'uôt*, c'est aujourd'hui le trentième jour du mois. *Là p'uôt —*, treize. — *p'uôt*, trente. — *p'uôt —*, trente-trois. — *đán*, trois cents. — *đán —*, trois cent trente-trois. *Nhán —*, le troisième mois.

Sừ, excepter ; exempter. — *đự cử lèk*, excepté les enfants. — *mềi khẩu*, excepté les femmes. *Ém — cứ phà*, sans excepter personne.

Sụ. — *ụ*, à l'intérieur ; dedans. *Đầu — ụ đươn*, dans la maison ; dans l'intérieur de la maison.

Sự. — *độp*, passer et repasser la navette sur le métier à tisser.

Sữ, vrai ; juste (v. *Ngám*). *Ém —*, ce n'est pas vrai ; ce n'est pas juste. — *í*, content. *Ém — í*, mécontent.

Suy. *Pửn —*, crachin. *Pa vụ pửn —*, crachiner.

Sửn. *Phà cứ —*, un veuf. *Mềi cứ —*, une veuve.

Sửn, conduire. — *khiền hèi*, conduire par la main. — *tùi*, conduire un buffle.

Sửn. *Cứ hôm —*, le dos. *Kiú phày —*, regarder derrière le dos, derrière soi. *Đầu đươn phày —*, derrière la maison. *Đầu phày —*, par derrière. *Đự cứ —*, épine dorsale (v. *Đự tổng công*). *Xốc cứ —*, avoir mal aux reins.

Sửn, printemps.

Sửn, la brousse ; la forêt. *Thún — vụ óng*, couper la brousse, la forêt pour faire des champs.

Súng. *Cứ đàu —*, un fusil. *Thẩy —*, tirer un coup de fusil. *Gia —*, la poudre. *Khán sá thẩy —*, viser ; mettre en joue. *Thẩy — ào đổm*, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Đàu — tửơng téng*, fusil rouillé. *Cứ mẳn mươn — lúng*, canon. *Cứ nôm đáng —*, révolver à six coups.

Sủng. — *nồm p'ét ngào*, mettre de l'eau dans son vin.

Suồng, adjectif qualificatif. *Cứ — ngứt*, aiguille. *Cứ — boả*, une hache. *Cứ — hừơn*, une épine. *Cứ — đòng*, un hameçon.

Suồng, trou ; troué ; percé. — *lúng*, grand trou. — *tík*, petit trou.

— *tík líp*, un tout petit trou. *Veng* —, boutonnière. *Hứt* —, creuser un trou. *Cứ biềng — đẳn nồm*, une marmite percée laisse échapper l'eau. *Nghền* —, mine d'argent.

Sương. *Đàu sáy đụ* —, arbre creux.

Suồng. *Cứ pù* —, un mur. *Cháy* —, faire, construire un mur. *Bé* —, s'appuyer contre un mur (v. *Sểu*).

Sứt, queue ; fin ; extrémité. — *ngà*, queue de cheval. — *tùi*, queue de buffle. *Má uôi* —, le chien remue la queue. — *nhán*, la fin du mois. *Đự* —, le cadet ; le dernier-né. — *đá*, la proue. *Pửn đặc — pà*, quand il pleut, les bords des toits dégouttent.

Sứn, percer avec un objet pointu. — *áu*, percer un abcès. — *hừơn*, enlever une épine avec une épingle. (On dit aussi : *sứơn* et *sứn*.)

T

Tà. — *bé*, ouvrier. *Thảy đái — bé*, forgeron. *Vụ sáy — bé*, charpentier ; menuisier.

Tà. *Cứ* —, échelle (v. *Thà*).

Tả, feindre ; simuler (v. *Kể*). — *xôc*, feindre la maladie. — *chón*, faire semblant de dormir.

Tã. *Là* —, bagages ; marchandises. *Vửn là* —, arranger ses bagages.

Tạ, mâcher. — *mảm*, mâcher de la viande. *Ôm ém* —, avaler sans mâcher.

Tay, poche. *Cứ — veng*, une poche d'habit. *Cò p'ét* —, mettre quelque chose dans sa poche.

Tày, ouest.

Tẩm. *Ngẳm ngầm — —*, murmurer ; bougonner.

Tăn, lâcher (v. *P'ừơng*). — *hày*, aller à la selle ; aller aux grands besoins. — *đâu*, uriner ; aller aux petits besoins.

Tán. *Cứ đàu* —, parapluie. *Ngả đàu* —, ouvrir le parapluie. *Nghệt đàu tán*, fermer le parapluie.

Tẳn. *Cứ* —, une brasse. *Cứ — nào*, long d'une brasse.

Tàng. *Cứ hôm lá* — ; *cứ hôm lôc* —, arachide. *Lôc — iú*, cacahuète. *Phạ lôc* —, cosses de cacahuètes. *Ĩ lôc* —, écosser les cacahuètes.

Tàng. *Tìn* —, maître ; appellation honorifique.

Tàng. *Ì* —, médecin ; docteur.

Tàng. — *í*, commercer. *Cứ cù — í*, avoir une part de bénéfices dans le commerce.

Tảo, s'éteindre ; mourir. *Ẩu đẳng* — ; *ẩu đuôi* —, éteindre la lampe en soufflant. *Vùng đẳng* —, éteindre la lampe en l'éventant. *Ém đuôi đẳng* —, quand il n'y a plus d'huile, la lampe s'éteint ; la lampe sans huile s'éteint. *Ào* — ; *ào đồm*, un homme mort ; un homme est mort, s'est éteint.

Táp. — *thàng*, semblable.

Tăp. *Cứ hôm* —, une pagode.

Tạp. *Cuôn — tủ*, carrefour ; croisement de chemins.

Tạt. *Cứ lông* —, un oiseau. — *phị*, ailes des oiseaux. *Hún* —, plumes d'oiseaux. *Thảy* —, tirer sur les oiseaux ; chasser les oiseaux. *Khún* —, une bande d'oiseaux. — *ngáo*, les oiseaux chantent, gazouillent. — *ngả*

phị, l'oiseau ouvre ses ailes. *Cứ lồng — tộc tiền*, oiseau apprivoisé. *Cứ lồng — tùi*, merle-buffle.

TÁU, ronger ; perforer. *Cứ lồng hên — mảm*, les vers rongent la viande. — *thùng thàng*, percer, perforer de part en part.

TẦU, naître ; vivant ; vert. *Đự mẻi khẩu — nủng*, une femme a mis un enfant au monde. *Mèn tùi — đự*, la bufflesse a mis bas. *Ngằn —*, bois vert. *Ngằn — ém đáo pêi*, le bois vert ne brûle pas. *Kháy — giuồm*, la poule pond des œufs.

TẦU. *Siền ằn pêi —*, les trois pierres du foyer tenant lieu de trépied.

TẦU, enlever ; ôter. — *ớư* ; — *hèi*, enlevez ; emportez ; ôtez. — *thá hèi*, desservir la table.

TẸ, emprunter ; — *chiền*, emprunter de l'argent.

TÉ, écrire. — *sỉ*, écrire des caractères. — *pùng sí*, écrire une lettre.

TẸ, démolir. — *đươn*, démolir une maison.

TẾẶC. *Coẩn —*, habitué ; accoutumé. *Coẩn — đi phẳng*, habitué au climat, au pays.

TẾAU. *Cứ đàu —*, flûte (v. *Đàu giên* ; *đàu viú*).

TẾK, couleur. *Làm —*, couleur bleue. *Thoắt —*, déteindre. *Độp thoắt —*, l'étoffe déteint.

TÊM, cœur (v. *Chớư*). *Đín —*, merci ; avoir bon cœur. *Xòc — ; xộc chớư*, avoir mal au cœur.

TỀN, attacher. — *ngà*, attacher le cheval. *Đển đai nài hẻa — hú*, ceinture pour retenir le pantalon. — *đển đai nài hẻa*, mettre la ceinture. — *cẳn cẳn*, attacher, lier serré. — *tùng tùng*, attacher lâche.

TÉNG, famille (v. *Đặc*). *Mừ — phang* ? De quelle famille êtes-vous ? Quelle est votre famille ?

TÉNG. *Bạc —*, le peuple ; le menu, le bas peuple. *Vụ bạc —*, être un plébéien.

TÉNG. *Cứ đàu —*, peigne à dents espacées ; peigne à démêler. — *đàu*, démêler les cheveux au moyen de ce peigne.

TÉNG. *Đàu súng tứơng —*, fusil rouillé.

TÉP. *Cứ — cào iồ*, cataplasme ; onguent.

TẾU. — *vắt*, siffler.

THÁ, riz cuit. *Lẩu —*, manger du riz ; manger en général. *Lẩu — nồm*, manger de la soupe, de la bouillie de riz. *Mừ lẩu — em* ? Mangez-vous ? *Hầu ém lẩu —*, je ne mange pas. *Mừ lẩu — về chàu* ? Avez-vous déjà mangé, ou pas encore ? *Lẩu cào —*, manger de bon matin, de bonne heure. *Đẳng —*, cuire le riz. *Cứ đuồn —*, un repas. *Lẩu — đai*, manger beaucoup. *Lẩu — giẩu*, manger peu. *Ém lẩu mạ —*, ne pas pouvoir manger. *Mé — má lẩu*, donner à manger au chien. — *sàu*, riz chaud. — *khẩy*, riz froid. *Khủn —*, puiser du riz dans la marmite pour le mettre dans les bols. *Cứ siền hèi khủn —*, spatules qui servent à puiser et à tourner le riz dans la marmite. *Tầu — hèi*, desservir la table. *Hầu ọp lẩu —*, j'ai envie de manger ; je désire manger. *Lẩu cứ áo —*, manger un bol de riz. *Ém đớư nà lẩu —*, ne pas lui donner à manger. *Cứ pạ —*, une bouchée de riz. *Lẩu cứ pạ —*, manger une bouchée. *Cứ đuồn —*, un repas. *Cứ hồm mạ —*, un grain de riz cuit. *Siềng*

lẩu —, inviter à manger. *Lẩu — khươm*, rassasié ; manger à sa faim. — *púi bài*, le riz est cuit. *Cắp áo lẩu* —, préparez, mettez la table. *Nồm* —, eau de riz.

THÀ. *Cứ* —, échelle (v. *Tà*). *Khả cứ* — ; *đắp cứ* —, dresser l'échelle. *Sổn cứ* —, enlever l'échelle ; déposer l'échelle. *Khán* —, monter sur une échelle. *Luồi* —, descendre de l'échelle. *Cứ vàng hền cứ* —, échelons.

THẠC. — *khán — luồi*, pousser en avant, retirer en arrière, par exemple, les jetons de l'abaque.

THÁY, raser avec un couteau, avec un rasoir. — *mươm*, se faire la barbe ; se raser.

THÁY, à la place de. — *thàng*, se changer mutuellement. — *thàng vụ cung*, se remplacer pour travailler.

THẢY, frapper. — *áo bàng*, briser une tasse en frappant dessus ; casser un bol. — *súng*, tirer un coup de fusil. — *huổi soá*, frotter une allumette. *Đẩu phà — thàng*, deux individus qui se battent. — *pêi*, éteindre le feu. — *lồng*, frapper le tambour. *Gốp ngắn thàu* —, donner un coup de poing ; fermer le poing pour frapper. *Mé cứ giẩu* —, donner un coup de bâton ; prendre un bâton pour frapper. — *mốc*, battre le riz. — *tạt*, chasser ; chasser les oiseaux. — *súng ào đổm*, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Khán sá — súng*, viser en tirant ; mettre en joue. — *lắm*, attraper, atteindre, toucher le but en tirant. — *ém lắm*, manquer le but. — *bài*, jouer aux cartes. — *mạc*, tâter le pouls. — *sôm*, frapper à la porte. — *ào thứon đạt*, frapper quelqu'un jusqu'au sang. — *má gặt*, frapper un chien et le faire hurler sous les coups. — *má hẻng*, frapper un chien qui se sauve en boitant. — *đái tà bé*, forgeron (l'ouvrier qui frappe le fer). — *boá*, frapper les cymbales l'une contre l'autre. — *cứ bà chứơng* ; *phị cứ bà chứơng*, gifler ; donner une gifle. — *chiẳng*, frapper la cloche (chinoise sans battant). — *đay* ! cri de guerre des Chinois contre les aborigènes : Frappons les Đày ! tirons sur les Đày ! Ces derniers répliquent en disant : —*mói* ! — *mái* ! Tirons sur les Chinois !

THÀI. *Cứ — hí*, une pièce de comédie.

THÀM. — *thàu*, suie qui adhère au chaudron.

THẰM. — *hền đươn*, dans le sens de la largeur de la maison. — *hền phòn*, dans le sens de la largeur de la table.

THẮM, frapper la terre du pied ; piaffer. *Ngà* —, le cheval piaffe.

THÁN. *P'ay* —, après ; ensuite (v. *Đùi*). *Chẩm p'ay* —, marcher en arrière, après les autres. *Khuôn đụ đai, p'ay — ém đụ*, auparavant il y en avait beaucoup, mais ensuite il n'y en eut plus.

THÁN. — *khốc*, traces des pieds. *Đẩu — khốc*, suivre les traces, suivre à la trace, à la piste.

THÀN. *Cứ lồng* —, perdrix. *Cứ đuồi* —, couple de perdreaux.

THẮN, mordre ; piquer. *Mẻi nhuồng* —, les moustiques piquent. *Lồng má* —, le chien mord. *Lồng giả — ào*, le serpent mord les gens. — *p'èn*, grincer des dents.

THÀNG, terme indiquant la mutualité, la réciprocité. *Đẩu phà thẩy* —, deux individus qui se battent. *Chàng*

—, se disputer ; se quereller. *Đầu đồng* —, en face. *Đầu phà bòng — vụ cung*, deux individus qui s'entr'aident pour travailler. *Đầu phà khớ* —, deux personnes qui s'aiment mutuellement. *Tạp* —, semblable. *Àm*—, se rencontrer. *Đầu hồm sam p'ẳn* —, fruits jumeaux ; fruits doubles. *Táu thùng* —, percé de part en part. *Cẩu* —, diviser entre soi ; partager. *Bộ* —, se changer mutuellement ; échange mutuel. *Tháy — vụ cung*, se remplacer pour travailler, se relayer.

THẮNG. *Cứ hồm* —, chignon des femmes chinoises (v. *Thụ đàu*).

THÀO, racler ; couper en raclant, en taillant. — *liẹp*, tailler les ongles. — *bít*, tailler un crayon. — *sam sáy*, peler un fruit. — *vài*, peler, racler une pomme de terre. *Mé đảo mớn — phòn*, apporter un couteau pour racler la table. — *hún máu*, racler le crin d'un porc que l'on vient d'échauder.

THÁP. — *càm*, mettre des souliers, se chausser.

THAU. — *tùi*, garder les buffles ; faire paître les buffles. — *nhiú*, garder les vaches.

THÂU. — *lai*, expectorer; cracher.

THÂU. — *chớ*, respirer. *Nà đồm bài ém — chớ*, il est déjà mort, il ne respire plus.

THÁU, déplier (v. *Vẻi*). — *sẻa*, déplier du papier. — *sẻa thớn*, même sens.

THÀU, chaudron. — *lộc*, marmite (v. *Biềng*). *Thàm* —, suie qui adhère au chaudron, à la marmite.

THẦU. — *gùi*, pétrole.

THÀU. *Cứ hồm — càng*, cuiller.

THÀU. *Ngún* —, le poing. *Gộp ngún* —, fermer le poing. *Gộp ngún — thảy*, donner un coup de poing.

THẦU. *Cứ* —, haricot ; pois. *Phạ* —, cosses des haricots. *Sá* —, haricots germés que l'on mange en salade.

THẦU. *Cứ lồng — đào*, tortue.

THẾNG. *Cứ chừong* —, un lit de camp.

THEO, bramer. *Mèn đòi* —, le cerf brame.

THÊÔ, voix ; timbre de voix. *Điền lúng* —, parler à haute voix. *Điền tík* —, parler à voix basse.

THÉT, court. — *quà*, trop court. *Veng hú* —, vêtements courts. — *míng*, mourir jeune; courte existence.

THÊT, moissonner ; couper avec une faucille. — *muồn*, couper le riz ; moissonner. *Cứ liêm — muồn*, faucille pour moissonner.

THẸT. *Xòc bẩu* —, avoir mal à la partie postérieure, à l'anus.

THỈ, augmenter ; ajouter ; plus. *Mé* —, prendre davantage. *Đớ* —, donner un peu plus.

THĨ, donner un coup de pied ; ruer. *Ngà* —, le cheval rue.

THỊ, plein ; rempli. — — *côc*, une bouteille bien pleine. — *bả thớn*, plein à déborder.

THIỀNG, fendu ; fendillé. *Cứ hồm áo* —, un bol fendu.

THIẾP, prendre avec des pincettes, des bâtonnets. *Cứ đuổi* —, paire de bâtonnets. *Cứ huổi kiầm* —, pincettes pour le feu.

THIỀU. *Điểm* —, tousser.

THỈM. *Cứ — ngán đàu*, oreiller.

THỊP. *Cứ hồm* —, assiette.

THÓ. *Nồm* —, la sauce.

THÒ, tirer. *Mèn tùi — sẻa*, le buffle tire la voiture. — *mớn*, tirer à soi ; tirer vers soi.

THÕ. *Vụ* —, faire une marque ; marquer.

THỌ, verser. — *nồm lảu*, verser de l'eau à boire. — *ngào lảu*, verser du vin à boire. — *đuôi p'ét đẳng*, verser de l'huile dans la lampe ; mettre la graisse dans la lampe (comme chez les Đày). — *đè mứơn lảu*, verser du thé à boire.

THỌ. — *lí*, politesse ; urbanité. *Ào đụ — lí*, un homme poli.

THOÀ. *Cứ lồng* —, lapin ; lièvre.

THOẮT. *Độp — tèk*, l'étoffe déteint.

THỐC, tomber par terre ; perdre. — *luồi*, tomber ; descendre. *Mừ — mềi phang* ? Qu'est-ce que vous avez perdu ? — *nồm đồm*, tomber dans l'eau et se noyer ; mourir noyé. — *ngà* ; — *khá ngà*, tomber de cheval. *Ngà — hún*, le cheval perd son poil. *Nồm đàu* —, chute des cheveux.

THỒM. *Chang* — ; *chang thúm*, au milieu ; le milieu. *Chang — cuồn*, au milieu du chemin. *Chang — đươn*, le milieu de la maison.

THÒN, moitié. *Cứ — vền*, la moitié de la journée ; le milieu du jour. *Mềi — sốp*, minuit. *Mạ cứ — cuồn*, avoir parcouru la moitié du chemin ; être à mi-chemin.

THONG, sucre.

THONG. — *nhào* ; — *khao* ; — *kha*, sucre. — *cói*, miel. — *nhào giùng*, le sucre fond.

THỒNG. *Đin* —, verre de lampe. *Đin — bàng*, verre de lampe cassé. *Đin — khụ bàng*, le verre de lampe a éclaté.

THÒNG, échauder. — *máu*, échauder un porc. — *kháy*, échauder un poulet.

THỒNG. — *hềi*, aller avec ; aller ensemble. *Hầu — mừ hềi*, je partirai avec vous.

THỜƯ, petit ; bas. *Ào* —, un homme de petite taille. *Hàu* —, montagne peu élevée. — *quà*, trop bas ; trop petit. *Phòn* —, table basse.

THÚ, sept. *Là p'uốt* —, dix-sept. — *p'uốt*, soixante-dix. — *p'uốt* —, soixante-dix-sept. *Cứ đán* —, cent soixante-dix. *Nhán* —, septième mois. — *hồm nghền*, sept piastres.

THỤ. *Cứ hồm — đàu*, chignon des femmes (v. *Thẳng*).

THỰ. *Cứ đở ư* —, une natte. *P'ừơn* —, étendre la natte. *Pọ* —, rouler une natte.

THỤC. *Gia* —, poison ; venin. *Cứ lồng giả* —, serpent venimeux. *Cái — gia*, contrepoison.

THỦI. — *lứơng*, faire demi-tour, revenir sur ses pas (v. *Lửn lứơng*). *Hầu hềi khóp pửn lủi lứơng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour.

THÚM, milieu (v. *Thồm*). *Chang — cuồn*, milieu du chemin. *Cốc đày* —, bouteille à moitié pleine. *Cứ cằn đày* —, un kilo et demi.

THỨM. *Hồm — càm*, cavité qui sépare le talon de la semelle d'un soulier (v. *Thưồm*).

THÚN, parole ; mot ; langage. — *đay*, langue đày. *Khuông đở ư — đay*, connaître la langue đày. *Đừơm đở ư — đay*, ignorer la langue đày. *Bẳn — mới*, parler le chinois. *Điền — loà*, parler une langue européenne. *Họ — đay*, apprendre, étudier le đày. *Cứ hồm* —, un mot. *Bản chiền* —, dire la vérité, dire des paroles vraies.

THÚN, couper. — *nghền*, couper de l'herbe. *Hềi — nghền ngà*, aller

couper de l'herbe, chercher du fourrage pour les chevaux. — *cứ giòng*, couper le cou ; décapiter. — *khứt đầu bểng*, couper, trancher en deux, de façon à séparer les deux morceaux. — *sản vụ óng*, couper la brousse, la forêt pour faire des champs de montagne, des raïs. *Đảo — giểng*, se couper les doigts avec un couteau.

Thủn, morceau. *Cứ — mảm*, un morceau de viande. *Khứt vụ đầu —*, faire deux morceaux séparés en coupant.

Thủn. *Cứ hồm — vói ẩu pêi*, petit tube en bambou pour souffler le feu (c'est le soufflet des pauvres, de tous les aborigènes d'Extrême-Orient).

Thủn. *Cứ sờư — đúi*, marteau. *Cứ sờư — đúi đái*, marteau en fer. *Cứ sờư — đúi sáy*, marteau en bois.

Thùng. *Mềi — giự*, une pipe ordinaire. *Cứ đàu mềi — nồm*, une pipe à eau. *Mềi — khớư*, longue pipe chinoise à fourneau minuscule. *Cứ sờư chúi —*, le fourneau de la pipe.

Thùng. *Táu — thàng*, percé de part en part.

Thùng. *Cứ hồm xềi hày —*, longs coquillages, en spirales, genre fuseau, conque.

Thùng. *Cứ —*, une pincée. *Cứ — giự*, une pincée de tabac.

Thủng. *Cứ hồm —*, un baquet ; un seau. — *khộc*, petit baquet qui sert tous les soins au lavement des pieds.

Thủng. *Cứ sá, nồm —*, puits (v. *Thuông*).

Thưồm. — *càm*, creux entre le talon et la semelle du soulier (v. *Thứm*). — *đẳn*, entre-nœuds des bambous. — *giểng*, phalanges des doigts.

Thuồn, parfum ; parfumé ; encens. *Cứ chí —*, bâtonnet d'encens. *Tòc —*, planter, ficher le bâtonnet d'encens. *Giền —*, brûler ces bâtonnets.

Thớơn, sortir. — *đươn*, sortir de la maison. *Bẩ —*, verser, déborder. — *nồm èn*, transpirer ; suer. *Giảo veng hú —*, déboutonner ses habits ; se déshabiller. *Nhài chuông đái —*, arracher un clou. *Mé đàu đắp còc —*, déboucher une bouteilel. *Sươn hươn —*, arracher une épine. *Pa — đráo*, les étoiles s'allument au ciel. — *ngán*, se mettre en colère. *Đầu — giươn đươn*, être dehors, hors de la maison. *Vềi sẻa —, tháu sẻa —*, déplier du papier. — *lương*, verser, livrer les impôts. — *khẩu*, donner toute sa force. — *khẩu vụ*, travailler de toutes ses forces, avec âme, avec ardeur. *Già điền — ; nhè điền —*, tirer la langue. *P'ừơng —*, lâcher prise. — *xá*, germer ; bourgeonner. *Phền mộc — xá*, le riz de semence a germé. *Thẩy ào — đạt*, frapper quelqu'un jusqu'au sang. *Pa — mêi ộc*, l'arc-en-ciel se forme. *Cà lẩu nồm đai cà — nồm èn đai*, plus on boit et plus on transpire.

Thuồn, adjectif qualificatif ; numéral des arbres, des plantes. *Cứ — sáy*, un arbre, une plante. *Ngộ — sáy*, secouer un arbre. — *sáy đáu*, arbre tombé. *Nẻi — sáy, sáy phang ?* Quel est cet arbre ? *Cứ — ún loà*, papayer.

Thuồn. *Đrự —*, articulation, jointure des os.

Thuồng. *Sá nồm* —, puits (v. *Thủng*).

Thuồng, tas; réunion. *Cứ — siền*, un tas de pierres, de caillous.

Thuồng. *Cứ — séng*, un bouquet de fleurs.

Thuột, pet. *P'ừơng* —, péter.

Ti, soie. — *veng*, habit en soie.

Tí, quatre (v. *Sào*). — *bảng*, carré. *Phòn — bảng*, table carrée.

Tì, adverbe de temps. — —, toujours. — *nẻi*, maintenant. — *nèi hèi*, on part maintenant. — — *mạ xốc*, continuellement malade.

Tì. — *chuồng chẳng*, une montre.

Tỉ. *Đín giểng* —, adroit, habile de ses mains.

Tỉ. *Cứ đàu* —, un poème; pièce de poésie.

Tiền, nouveau. — *văn*, une nouvelle.

Tiền. —, *tộc* —, accoutumé; apprivoisé; connu. *Tộc — ào*, un individu que l'on connaît. *Ém tộc — ào*, un inconnu. *Cứ lồng tộc* —, oiseau apprivoisé. *Cứ lồng tộc — ém bín hèi*, l'oiseau apprivoisé ne s'envole pas.

Tiền. *Khứt chàu cứ* —, objet que l'on coupe, que l'on tranche et qui n'est pas encore complètement détaché, tranché.

Tík, petit. — —; — *líp*, tout petit, minuscule. *Viú* —, vent faible; petit vent. *Suồng* —, petit trou. *Đìền — thêô*, parler à voix basse. *Đự siền* —, un petit caillou. *Nhán* —, mois de vingt-neuf jours; le mois de trente jours s'appelle le grand mois: *nhán lúng*.

Tin. *Mạ* —, carie des dents (v. *Mạ p'ền*).

Tín. *Cứ đển* —, une chaîne.

Tìn. — *tàng*, maître; titre honorifique.

Tìn, croire. *Hầu ém — mừ bản*, je ne crois pas à ce que vous dites.

Tíng. *Cứ hôm — lừơng đôp*, mesure de capacité pour le riz (en noix de coco, ou en bambou).

Tịt. — *du*! c'est vrai; c'est la vérité!

Tịt, perdre. — *mín*, perdre la face. — *băn*, perdre le capital.

Tọ. *Đự sáy — p'ền*, cure-dents (v. *Đọc p'ền*).

Toá. *Đàu phà* —, une clef. — *sôm*; — *xôm*, fermer la porte à clef.

Toả. *Cứ đển* —, un fil. *Cứ đển — đèng*, fil rouge. *Cứ đển — khêô*, fil vert. *Cứ đển — khao*, fil blanc. *Cứ đển — giểng*; *cứ đển — hiềng*, fil jaune. *Cứ đển — đòm*, fil noir.

Toàng, double. *Tâu đự* —, enfanter des jumeaux. *Ngà — khốc đảu*, le cheval galope.

Tôc, enfiler. — *chiền*, enfiler des sapèques. — *đá*, enfiler des poissons. — *ngứt*, enfiler une aiguille.

Tộc. — *tiền*, accoutumé; apprivoisé; connu. — *tiền ào*, individu que l'on connaît. *Cứ lồng tạt — tiền*, oiseau apprivoisé.

Tôm, se couvrir de. — *pêi*, se couvrir d'une couverture; mettre une couverture.

Tòng, banc.

Tổng. *Đrự — công*, épine dorsale (v. *Đrự cứ sửn*).

Tỗng, encore; — *đụ*, il y en a encore.

Tớư. *Đự* —, gendre, et par extension, mari; dans ce dernier cas, voir: *Phà*.

Tờư, indiquer; désigner; montrer. — *cuôn*, montrer le chemin; indiquer

la route. — *nàm ngứt*, la boussole (l'aiguille qui indique le Sud).

Từ, perdre. *Boá chiền* —, perdre au jeu. *Ào* —, le perdant, celui qui a perdu.

Tủ. *Cuồn tạp* —, carrefour ; croisement de chemins.

Tử, chose ; affaire. *Cứ khún* —, une affaire. *Cứ khún đín* —, un sacrement. *Vái — phang ? vái mềi phang ?* Pourquoi ? pour quelle raison ? à cause de quoi ?

Tử. *Kiú ào ém bửn* —, mépriser les gens.

Tự, mûr ; arrivé à maturité. *Sam* —, un fruit mûr.

Tui, péché. *Pảm* —, pécher ; commettre un péché.

Tùi. *Cứ mền* —, un buffle. *Thau* —, garder les buffles ; faire paître les buffles. *Mền — lảu nghền*, les buffles mangent de l'herbe. *Húm* —, poils de buffles. *Háu* —, cornes de buffles. *Chí* —, lait de bufflesse. *Đự — nhỉ*, buffletin. — *tàu đự*, la bufflesse a mis bas. *Lảu chí* —, boire du lait de bufflesse. *Sửn — hèi*, conduire un buffle par la corde. *Hàu* —, abattre un buffle. *Khửn* —, une bande de buffles. — *thò sẻa*, le buffle tire la voiture. *Cứ huồng* —, joug de buffle. *Khắp huồng* —, mettre le joug au buffle. — *ngài nghền*, le buffle rumine. — *pàn lẽ*, le buffle se vautre dans la boue. — *só sáy*, le buffle se frotte contre l'arbe. — *vâu ào*, le buffle donne des coups de cornes. *Cứ lòng tạt* —, merles-buffles.

Tủi. *Cứ hồm — boà*, l'abaque.

Tùn. *Lùn*—, lèvre. *Phày nớư lùn* —, lèvre supérieure. *Phày sáu lùn* —, lèvre inférieure.

Tùng, lâche ; pas serré ; pas tendu. *Mèn* —, corde lâche, non tendue. *Tền* —, attacher lâchement, non serré.

Tủng. *Cứ đển* —, poireau.

Tuồn. *Kháy* —, poule sauvage ; coq de bruyère.

Tứơng, penser ; réfléchir. *Mừ — mềi phang ?* A quoi pensez-vous ? — *mềi khẩu*, pensez aux filles ; avoir de mauvaises pensées, de mauvais désirs.

Từơng. *Cứ hồm* —, une caisse ; une malle. *Đầu péng giáy* —, les deux poignées d'une malle.

Từơng. — *huồn ào*, avoir pitié, compassion des gens.

Tuổng. *Xà* —, coin de la maison ; angle intérieur de la maison.

Tửơng. *Cứ đàu súng — téng*, fusil rouillé.

Tựơng. — *ẹ*, avoir envie de vomir.

Tụt. — *mà*, payer ses dettes. — *cung chiền*, payer le salaire. *Sát — chiền*, acheter et payer comptant. *Sát ém — chiền*, acheter à crédit.

U

Ừ, écouter ; obéir. *Ém* —, ne pas écouter ; désobéir. *Ém — cứ già cạ*, désobéir à ses parents.

Ụ. *Đầu sụ — đươn*, être dans la maison, à l'intérieur de la maison.

Ực. *Đráng* —, roter.

Úi, secouer ; balancer ; agiter ; branler (v. *Uôi*).

Ùi. — *cẳn*, tablier.

Ún, gonflé ; enflé. *Khôc* —, pieds enflés.

Ùn. — *ào*, un travailleur ; individu

qui ne perd pas son temps, qui n'est pas paresseux.

Ủn. *Thuồn cứ* —, cocotier. *Cứ* —, noix de coco. *Phèn cứ* —, feuilles de cocotier tressées. *Bín phèn cứ* —, tresser ces feuilles. *Thuồn cứ* — *loà*, le papayer.

Ùng. *Cứ nóng vòng* —, *cứ lòng vòng* —, abeille. *Cứ lòng vòng* — *nhiệt ào*, l'abeille pique.

Uồi, secouer; branler; agiter; balancer (v. *Úi*). — *đàu*, signe de tête négatif; branler la tête en signe de refus. *Má* — *sứt*, le chien remue la queue. *Chảm cuồn* — *khiền*, balancer les bras en marchant. — *sầu*, jeu de la balançoire.

Ươm, se chauffer. — *pêi*, se chauffer au feu.

Uồng, suivre; accompagner. *Mừ* — *hầu hèi*, venez avec moi; accompagnez-moi.

Uồng. *Cứ hôm* —, étang; pièce d'eau (v. *Váng*). *Đá* —, étang pour les poissons.

Ượp, saupoudrer; confire; mariner. — *nhào*, saupoudrer de sel; saler. *Mé nhào* — *mảm*, saler de la viande.

Uột, laver. — *đồng*, laver la figure. — *phà mớ*, laver les mains. — *khộc*, laver les pieds. — *huồn*, se laver le corps; se baigner. — *mồm*, se rincer la bouche. — *độp*, rincer le riz avant de le faire cuire. — *phòn*, laver la table. — *veng hú*, laver les vêtements. — *áo*, laver la vaisselle; rincer les bols.

Uột, germer; pousser. *Sáy* — *séng*, la plante fleurit. *Siền* — *nhài khèò*, la pierre est couverte de mousse verte.

Út, balayer. — *đèn*, balayer la terre. — *đươn*, balayer la maison. *Cứ bẽ đàu nghền* — *đươn*, un balai.

Ứt. *Cóng* —, gémir; geindre.

Ụt, courber. — *á sáy*, courber une branche d'arbre.

Ụt, arracher. — *p'èn*, arracher une dent.

V

Vá. — *hàu*, col; défilé dans les montagnes. *Quà* — *hàu*, passer un col, traverser un défilé.

Vả. *Cứ pèng* —, une épaule. *Đầu pèng* —, les deux épaules. *Đrự cứ* —, clavicule. *Giởư* —, changer d'épaule; changer la charge d'épaule.

Vạ. *Cứ hôm* —, une banane. *Cứ puồng* —, un régime de bananes. *Ĩ năng* —, éplucher une banane.

Vái, puiser (v. *Văn*). — *nồm*, puiser de l'eau.

Vài, patates douces. — *ảu*, taro. *Thào* —, éplucher des patates.

Van. *Cứ hôm chí* —, un anneau; une bague. *P'ừơn chí* —, mettre un anneau au doigt.

Văn. — *nồm*, puiser de l'eau (v. *Vái*).

Vắn. *Đrự đàu* —, omoplate.

Vàn, espacé; clairsemé; non serré. *Độp* —, étoffe grossière; tissu lâche, non serré. *Đrà nả* —, repiquer les rizières, les plants de riz espacés, clairsemés.

Váng. *Cứ hôm* —, étang; lac (v. *Uồng*).

VÁNG. — *phòn*, traverses en bois qui relient entre eux les pieds de la table. *Cứ — hèn cứ thà*, échelons d'une échelle.

VÀNG. *Vụ — viềng khạp lứơng*, faire un nœud coulant.

VÀNG. *Mềi —*, une mouche. *Mềi — nhuồng*, moustique.

VÀNG. *— vớư*, ombre. *— vớư ào*, l'ombre d'un homme. *Lài — vớư đầu nồm*, regarder son ombre dans l'eau.

VÀNG. *— đuồng*, entremetteur et entremetteuse pour les mariages.

VÀNG. *Cứ hôm đi —*, un endroit (v. *Phảng*).

VÀNG. *Cứ đển —*, lien ; corde (v. *Mền* ; *Miền*).

VẮT. *— hớư*, l'âme.

VẮT. *Tểu —*, siffler. *P'ắt —*, adorer les idoles.

VẠT, pauvre. *— đai, ém chiền*, très pauvre, sans le sou.

VẠT. *Cứ khôc —*, chaussettes. *P'iền —*, mettre ses chaussettes.

VẠT. *Cứ đàu —*, arc, arbalète. *Nhớư —*, une flèche.

VÂU, donner des coups de cornes. *Tùi — ào*, le buffle donne des coups de cornes aux gens.

VÈ. *Bẻk —*, cartouche de fusil.

VỀ. *— chàu*, ou pas encore. *Phà phàu lẩu thá — chàu ?* Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờư lẩu thá — chàu ?* Madame a-t-elle mangé ou bien pas encore ?

VỀI, déplier (v. *Tháu*). *— sẻa*, déplier du papier.

VỀN. *Cứ —*, un jour. *— nểi*, aujourd'hui. *— đàu*, hier. *— đạt*, avant-hier. *— cứ đẹt*, avant avant-hier. *— nhớư*, après-demain (dans 2 jours). *— hớư*, après après-demain (dans 3 jours). *— hạt*, après après après-demain (dans 4 jours). *Mểi —*, midi. *Chón mểi —*, faire la sieste. *Lẩu mểi —*, prendre le repas de midi. *Ơứ phạ —*, se lever tard. *Chón phạ —*, rester au lit jusqu'à une heure avancée de la journée. *Kí —*, quelques jours. *— nểi hầu đầu đươn*, aujourd'hui je resterai à la maison. *Vụ cung quà — quà sôp*, travailler toute la journée et toute la nuit. *Cứ — nhán*, le premier jour du mois. *Đầu — nhán*, le deuxième jour du mois. *P'uột — nhán*, le deuxième jour du mois. *— nểi là p'uột cứ*, c'est aujourd'hui le onzième jour du mois. *— nểi là p'uột đầu*, c'est aujourd'hui le douze. *— nểi đầu p'uột*, c'est aujourd'hui le vingt. *— nểi sù p'uột*, aujourd'hui c'est le trente. *— lẩu đầu đuồn*, manger, prendre deux repas par jour. *Hôm sá —*, le soleil. *Sá — khán*, le soleil se lève. *Sá — luồi*, le soleil se couche. *Cứ thòn —*, la moitié de la journée.

VỀN. *Cứ — sẻa*, une feuille de papier.

VENG. *Cứ pền — ; cứ khủn —*, un habit. *— hú*, habit et pantalon ; vêtements. *Sít —*, mettre un habit ; s'habiller. *Uột — hú*, laver les effets. *— hú mán*, vêtements neufs. *— hú khảu*, vêtements vieux, usagés. *— hú bàng*, vêtements déchirés. *— hú chứn*, vêtements hors d'usage. *Nhôp — hú*, coudre des habits. *Bú — hú*, réparer des habits. *Náu —*, bouton d'habit. *— suồng*, boutonnière. *— hú mển*, vêtements mouillés, humides. *— hú khớư*, vêtements secs. *Siểng — hú*, mettre les effets à sécher ; faire sécher les vêtements. *Khiền —*, manche d'habit. *Giảo — thứơn*, déboutonner ses habits. *— hú ò lò*, vêtements

sales. — *nào*, habit long. — *thẹt*, habit court. *Khự* — *hú*, suspendre les vêtements. *Cứ tay* —, poche d'habit. *Hắt khiền* —, retrousser les manches. *Sít* — *nguổi*, mettre un habit à l'envers. *Sít* — *nguổi*, porter des vêtements de deuil. — *hú mắn puồng*, vêtements couverts de poussière. — *cạp*, tricot. *Cứ pền păn* —, vêtement contre la pluie. *Nhồng* — *hẻi*, secouer ses habits. *Ghíng* —; *ngái* —, bordure d'habit. *Ti* —, habit en soie. *Ém đụ* — *sít*, n'avoir pas d'habit à mettre ; n'avoir pas de quoi s'habiller.

Véng, ébréché. *Cứ hôm áo* — *cứ liệp đự*, bol un peu ébréché. *Ảo* — *mồm*, bec-de-lièvre.

Vì, entourer ; enclore. — *viên bơư sáy*, enclore un jardin potager.

Viên, jardin. — *bơư sáy*, jardin potager.

Viêng, gauche. *Phà mớư phày* —, main gauche. *Hèi phày* —, tourner à gauche, marcher sur sa gauche.

Viêng. *Vụ vàng* — *khạp lứơng*, faire un nœud coulant.

Viết, saupoudrer ; semer. — *nhào*, saupoudrer de sel. — *phền mốc*, semer le riz de semence.

Vík. — *mớư*, faire signe avec la main.

Vin. — *pa*, nuage. — *pa đòm*, nuage noir. — *pa khao*, nuage blanc.

Viồ. *Ảo* — *mồm*, individu qui a la bouche de travers, bouche tordue, bouche torte.

Vịt. — *đá*, nageoires des poissons (v. *Phị*).

Viú, vent. — *lúng* ; — *luồng*, grand vent, vent fort. *Tĩk* —, petit vent ; vent faible. *Vùng* —, éventer avec un éventail. — *nguồn*, le bruit, le sifflement du vent. *Cứ mẻi* —, un coup de vent.

Viú. *Cứ hồm* —, petite flûte champêtre en roseau, en tige de riz, en écorce d'arbrisseau (v. *Giền*). *Au hồm* — ; *ẩu đàu* —, en jouer.

Vói. *Cứ hồm thủn* — *ẩu pêi*, tube en bambou pour souffler le feu.

Vồm, teindre. — *độp*, teindre une étoffe.

Vòng. *Cứ nóng* — *ùng* ; *cứ lòng* — *ùng*, abeille.

Vớư. *Vàng* —, ombre. *Vàng* — *ào*, ombre de l'homme. *Lài vàng* — *đầu nồm*, regarder son ombre dans l'eau.

Vú. *Đào* —, fromage de haricots.

Vù. — *quả*, mandarin militaire.

Vù. *Ngẩu* — *vứt*, couché en chien de fusil.

Vụ, faire. — *cung*, travailler. — *đươn*, faire, construire, bâtir une maison. *Mừ* — *mẻi phang* ? Qu'est-ce que vous faites ? *Pa* — *păn lúng*, pluie torrentielle. *Pa* — *păn suy*, petite pluie ; crachiner. *Giồng gị* —, facile à faire. *Giạ* —, difficile à faire. *Đầu phà bòng thàng* — *cung*, deux individus qui s'entr'aident pour travailler. — *cung quà vèn*, travailler pendant toute la journée. — *cung quà sôp*, travailler pendant toute la nuit. *Thứơn khẩu* —, travailler de toutes ses forces, avec énergie. — *óng*, faire des raïs, des champs. — *hí*, faire la comédie. *Cứơng đàu* —, commencer un travail. *Bứơu kiú* — *mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non. — *cả ào*, faire du tort aux gens. — *sáy tà bé*, charpentier ; menuisier. *Đầu phà* — *nhiòng*, deux individus du même âge. — *thõ*, faire une marque ; marquer.

Vúi. — *mêi phang* ? Pourquoi ? — *tử phang* ? Pour quelle affaire ? à cause de quelle affaire ?

Vủn. — *quá*, mandarin civil (v. *Mủn*).

Vủn, ramasser ; trouver ; arranger. — *mạ*, trouver un objet. — *lạ tạ*, ramasser, arranger ses bagages. — *lứơng*, ramasser un objet par terre.

Vủn. *Tiền* —, une nouvelle.

Vủn, tomber ; se dessécher. — *giểng*, doigt qui se dessèche et qui tombe. Les Đày prétendent que le doigt qui a désigné, montré un arc-en-ciel, se dessèche et tombe aussitôt.

Vùng. *Cứ phà* —, un éventail. — *viú*, éventer. — *đẳng*, éteindre la lampe en l'éventant.

Vuổi, caresser. — *má*, caresser un chien.

Vuột. — *nhiều đuôi*, moucher une lampe.

Vứt. *Ngầu vù* —, couché en chien de fusil.

Vụt. *Giáo* —, chatouillement.

X

Xá, œil (v. *Sá*).

Xá, germe ; bourgeon (v. *Sá*). — *cứ thẩu*, haricots germés que l'on mange en salade. *Phền mộc thứơn* —, le riz de semence a germé. *Thứơn* —, germer ; lever ; bourgeonner.

Xá. — *vèn*, le soleil (v. *Sá*).

Xà. — *tuổng*, coin de la maison (angle intérieur).

Xà. *Thuổn* — *đrèn sáy*, goyavier.

Xạ, piler. — *mộc*, piler le riz. *Cứ sờư* —, pilon.

Xam. *Cứ hồm* —, un fruit (v. *Sam*).

Xáp, porter à la palanche. — *nồm*, porter une charge d'eau. — *ngủn*, porter une charge de bois de chauffage.

Xỉng. *Pa* —, ciel clair ; beau temps après la pluie (v. *Siểng*).

Xoặc. *Cứ xuồng* — *p'èn*, brosse à dents. — *p'èn*, brosser les dents.

Xoắn. *Cứ đàu đụ* —, une lance.

Xoáng. *Cứ sờư* — *chì*, barreaux des portes et des fenêtres chinoises. *Cứ sờư* — *đái*, barreaux en fer. — *mủn mưồn*, fermer la porte au moyen de ces barreaux.

Xốc, souffrir. *Mạ* —, malade. — *đèn*, avoir faim ; souffrir de la faim. — *háo nồm*, avoir soif. — *đàu*, avoir mal à la tête. — *bóng*, avoir mal au ventre. — *đày*, avoir mal aux entrailles. — *p'èn*, avoir mal aux dents. — *khủn*, gravement malade. — *khơư*, mal léger ; maladie légère. *Cáu ào mạ* —, guérir un malade. *Hầu ém* — *đèn*, je n'ai pas faim. *Hầu ém* — *háo*, je n'ai pas soif. — *chớư*, avoir mal au cœur ; faire mal au cœur. *Tả* —; *kẻ xốc*, feindre, simuler la maladie. *Mừ mạ* — *đụ là, cào* ? Depuis combien de temps êtes-vous malade ? *Nà tì tì mạ* —, il est toujours souffrant. *Cám* —, le mal a diminué. *Mạ* — *cào*, malade depuis longtemps. *Chiú chiú mạ* —, malade depuis très peu de temps. *Đụ* — *mạ cào đa* ? Malade depuis combien de temps ? — *cử sủn*, mal au dos ; mal à l'épine dorsale. — *đai nài hèa*, avoir mal aux

reins.—*gản*, avoir des points de côté, des douleurs intercostales. — *bẩu thẹt*, avoir mal à la partie postérieure, à l'anus.

Xôm. *Cứ hôm* —, une porte (v. *Sôm*). *Ngả*—, ouvrir la porte. *Nghẻt* —, fermer la porte. *Toá* —, fermer la porte à clef.

Xú, sauce. *Chạc* —, tremper les aliments dans la sauce.

Xùi, brûler ; mettre le feu. — *pèi*, allumer le feu. — *óng*, brûler la broussaille dans les champs. — *đươn*, mettre le feu à la maison. *Đươn* —, maison qui a brûlé ; maison incendiée.

Xuống, adjectif qualificatif. *Cứ — xoặc p'èn*, une brosse à dents.

PETIT LEXIQUE FRANÇAIS-ĐÀY

A

A. *Il y a*, đụ. *Il y a beaucoup*, đụ đai.

ABAQUE, hồm tủi boà.

ABANDONNER, p'èng hẽi.

ABATTRE (buffle), hàu mền tùi — (arbre), bẩu thuồn sáy.

ABCÈS, áu. *Se former un* —, chiêng áu.

ABDOMEN, bóng.

ABEILLE, nóng vòng ùng.

ABÎMER, vụ chửn ; thẩy chửn.

ABOYER, cẩu. *Le chien aboie*, lồng má cẩu.

ABSENT, ém đẩu. *N'être pas à la maison*, ém đẩu đươn.

ACCOMPAGNER, uồng.

ACCOUCHER, tẩu nủng.

ACHETER, sát.

ACQUITTER. *S'— d'une dette*, tụt mà.

ÂCRE, mừơn. *Fruit* —, sam mừơn.

AFFAIRE, tử. *Quelle* — ? Tử mẽi phang ?

AFFAMÉ, xốc đền đai.

AFFECTIONNER, khớư đai ; ọp đai.

AFFILÉ, sám. *Couteau* —, phển đảo sám.

ÂGE. *Quel — avez-vous* ? Mừ đai đa mẩu ?

AGENOUILLER (S'), khuồi luồi.

AGIR (faire), vụ.

AGONIE (A L'), cùi đồm ; cùi đủn chớư.

AIDER, bòng. *S'— mutuellement*, bòng thàng.

AIGUILLE, suồng n gứt.

AIGUISER, đrá. — *un couteau*, đrá đảo.

AILE, hồm phị. *Les deux ailes*, đầu hồm phị.

AÎNÉ. *L'— des enfants*, đự lúng ; chuồn lúng.

AISÉ (à faire), giồng gị vụ.

AIMER, khớư ; ọp.

AISSELLE, cử đỉ. *Mettre sous l'—*, hép p'ét cử đỉ.

AJOUTER, thỉ ; bú.

ALCOOL, ngào. *Boire de l'—*, lẩu ngào ; giuồt ngào.

ALLER, hẽi. *Où allez-vous* ? Mừ hẽi đa ?

ALLUMER. — *la lampe*, đím đẳng. — *le feu*, giên pêi.

ALLUMETTES, huồi soá.

ÂME, vắt hớư.

AMER, hám. *Très* —, hám đai.

AMUSER (S'), SE PROMENER, hẽi giữ.

AMPOULE. *Avoir des ampoules aux mains*, phà mớư búng p'ao.

AN, ANNÉE, mẩu. *Un an*, cứ mẩu.

ANCÊTRES, phàu p'ụt.

ANCRE, đàu đẻa đá.

ANGUILLE, lồng điêm.

ANNEAU, BAGUE, hồm chí van.

ANONE, POMME CANNELLE, sam cử sà.

ANONYME, ém đụ phàng.

ANSES, POIGNÉES, giáy.

ANTÉCÉDEMMENT, khuồn.

APERCEVOIR, lài.

APHONE, ém đụ thêô.

APPELER, chán. *Faire venir*, chán mứơn.

APPÉTIT. *Avoir de l' —*, xôc đền ; khứơ lẩu thá.

APPORTER, mé mứơn.

APPRIVOISÉ. *Oiseau —*, lồng tạt tộc tiền.

APPROCHER. *Approchez-vous*, mừ chẩm lừơ.

APPUYER (S'). — *sur la table*, bé nứơ phòn.

APRÈS, đùi ; p'ay thán. — *demain*, vền nhứơ.

AQUEUX. *Fruit —*, sam đụ nồm đai.

ARACHIDE, CACAHUÈTE, lá tàng iù ; lôc tàng iù.

ARAIGNÉE, lồng mềi đíp ai ; lồng mềi khuông mứơ.

ARBRE, thuồn sáy.

ARC-EN-CIEL, mềi ôc ; pa thứơn mềi ôc.

ARÉQUIER, thuồn cử long ; thuồn cử luông.

ARÊTE. — *de poisson*, đá đựt.

ARGENT, nghền. *Sans —*, ém nghền.

ARRACHER. — *l'herbe*, nhài nghền. — *une dent*, ựt p'ền.

ARRIVER, đẳn. *Près d' —*, chiú đẳn ; cùi đẳn.

ARROSER, phàng. — *les légumes*, phàng bơư sáy.

ASSEOIR (S'), chùng luồi.

ASSEZ, cóm.

ASSIETTE, hồm thịp.

ATTABLÉ, chúng lẩu thá.

ATTACHER, tền. — *le cheval*, tền mền ngà.

ATTEINDRE. — (*le but en tirant*), lắm. — (*un objet en allongeant le bras*), nắn.

ATTENDRE, giáng. — *un instant*, giáng cứ kểi.

ATTRAPER, mắc. — *un pirate*, mắc đự búi.

AUGE. — *pour porcs*, hồm sáu máu.

AUJOURD'HUI, vền nểi.

AUPARAVANT, khuồn.

AUPRÈS, PRÈS, lừơ.

AUTOMNE, siủ.

AUTRE, mả ; hứơ. *Un — individu*, chuồn mả, chuồn hứơ.

AUTREFOIS, khuồn.

AVALER, ồm luồi. — *sans mâcher*, ồm luồi ém tạ.

AVANT, khuồn. — *d'une barque, proue*, đàu đá. — *hier*, vền đụt.

AVARE, ào khiệt.

AVERTIR. — *les gens*, điền ào lứơ.

AVEUGLE, lào ào ; ào lào sá.

AVOIR, đụ. *Il n'y a pas*, ém đụ.

B

BAGAGES, lạ tã. *Arranger ses —*, vủn lạ tã.

BAGUE, hồm chí van.

BAIGNER (SE), uồt huồn. *Aller se —*, hêi uồt huồn.

BÂILLER, cau ngáp.

BAISSER. — *la tête*, ngót đàu. *Se — pour entrer dans la maison*, chủn p'ét đươn.

BALAI, bẽ đàu nghền út đươn.

BALANCE. — *romaine*, cứ đàu sóng.

BALANCER, úi ; uồi.

BALANÇOIRE, úi sầu.

BALAYER. — *la maison*, út đươn.

BALAYURES, ORDURES, nhùng nhé.

BAMBOU, đắn. *Pousses de* —, nừơng đắn.

BANANE. *Une* —, cứ hồm vạ. *Un régime de bananes*, cứ puồng vạ.

BANC, tòng.

BANDE, khủn. — *d'oiseaux*, khủn lồng tạt.

BANQUE. *Billet de* —, nghền sẻa.

BAQUET, cứ hồm thủng.

BARBE, mươm. *Raser la* —, tháy mươm.

BARQUE, giừơng đá. *Aller en* —, hẻi đá.

BARRER. — *la route*, iêm cuồn. — *l'eau*, đắm nồm.

BAS, CHAUSSETTES, khồc vạt.

BAS, BASSE. Eau —, nồm gắn. *Maison* —, đún đươn thừ.

BAS. *En* —, đầu sáu. *Trop* —, thừ quà.

BÂTON, sừ giẩu.

BÂTONNET. *Paire de bâtonnets*, đuồi thiếp.

BATTRE, thẩy. — *le riz*, thẩy mồc. *Se* —, thẩy thàng.

BAVER, đạc. *Les enfants bavent*, đự cử lẻk đạc.

BEAUCOUP, đai. — *d'argent*, đai nghền. *Pas* —, ngào ; ém đai.

BESOIN. *Aller aux besoins naturels*, hẻi tăn đầu, tăn hày ; hẻi p'ừơng đầu ; p'ừơng hày.

BIEN, đín.

BIGARRÉ, gắp gẩo.

BLANC, khao. *Papier* —, sẻa khao.

BLEU, làm ; làn.

BŒUF, mên phà nhiú.

BOIRE, lẩu ; giuồt ; ồc. — *de l'eau*, lẩu nồm. — *du vin*, giuồt ngào. — *du lait*, ồc chỉ.

BOIS. *Matière ligneuse*, sáy. — *de chauffage*, ngủn.

BOÎTE, hồm lóp.

BOITER, hểng khồc.

BOL, TASSE, hồm áo. *Un — de riz*, cứ áo thá.

BON, đín. *Homme* —, ào đín. — *à manger*, đín lẩu.

BORDURE (*d'habit, de natte*), ghíng ; ngái.

BOUCHE, mồm. *Se rincer la* —, uồt mồm.

BOUCHÉE, pạ. *Manger une — de riz*, lẩu cứ pạ thá.

BOUCHER, iêm ; đắm. — *une bouteille*, iêm đàu đắp cồc p'ét.

BOUCHON, hồm đàu đắp.

BOUE, lẽ. *Se vautrer dans la* —, pan lẽ.

BOUGER, đó ; mú.

BOUGIE, đến chúc.

BOUILLIE, thá nồm. *Manger de la* —, lẩu thá nồm.

BOUILLIR, đán. *L'eau bout*, nồm đán bài.

BOUQUET. — *de fleurs*, cứ thuồng séng.

BOURGEON, sá sáy.

BOURGEONNER, sáy thứơn sá.

BOUSCULER, àm ; pồng.

BOUT, lủn.

BOUTON. — *d'habit*, náu véng.

BOUTONNIÈRE, veng suồng.

BOYAU, INTESTINS, đến đày.

BRACELET, hồm sọ. *Porter un* —, miếng sọ.

BRAMER. *Le cerf brame*, mên đòi theo.

BRANCHE. — *d'arbre*, á sáy.

BRAS, pèng khiển. *Les deux* —, đầu pèng khiển.

BRIGAND, đự búi.

BRIQUE, hồm chuồn.

BRISER (*casser*), thẩy bàng ; (*rom-*

pre), sắc.

Brosse, xuồng xoặc.

Brosser, xoặc. — *les dents*, xoặc p'ền.

Brouillé, nhùng.

Brousse, sủn. *Débroussailler*, thún sủn.

Bru, đự liú.

Bruiner, pa pŭn suy.

Bruire, đáng ; nguồn.

Brûlant, đai sàu.

Brûler, xùi. *Prendre feu*, đáo. *Le bois ne brûle pas*, ngủn ém đáo.

Bûche, sờư sáy ; sờư ngủn.

Buffle, mền phà tùi.

Bufflesse, mền mểi tùi.

C

Câble, đển nạp.

Cabri, đự mền giang nhi.

Cacher. *Aller se* —, hểi mắn. *Ne pas faire voir*, ém đớư lài.

Cactus, thuồn bà chương.

Caisse, hồm tương.

Cal, hồm nứt. *Mains calleuses*, phà mớư chiêng nứt.

Califourchon (À), nươm.

Canard, lồng ép nồm.

Canne (bâton), sờư giẩu. — *à pêche*, sờư chì cò đông đá. — *à sucre*, sờư mày.

Caoutchouc, lạp hày. *Souliers en* —, càm lạp hày.

Capital, bŭn. *Perdre le* — tịt bŭn.

Caractère (*lettre*), sí. *Ecrire les caractères*, té sí.

Carambole, cứ liêm.

Caresser, moắt, vuổi.

Carré, tí bẳng.

Cassant (*trop sec*). đướp.

Casser, thẩy bàng. — *la tasse*, thẩy áo bàng.

Causer (*parler*), bản ; điển. *Ne pas savoir* —, đừơm đớư điển.

Ceinture. — *pour retenir le pantalon*, đển đai nài hểa tền hú.

Cendre, pẩu. — *de tabac*, pẩu giự.

Cent, cứ đán.

Centre (*milieu*), chang thồm.

Cercueil, cà sáy cung.

Cerf, mền đòi.

Cérumen, giáy hày.

Ce, Cet. *Cet homme-ci*, nểi phà, nểi chuồn. *Cet homme-là*, hớư phà, hớư chuồn.

Chaîne, đển tín.

Chair, mẳm.

Champ. — *élevé, ou rizière sèche*, óng.

Champignon, hồm đít.

Changer. *Faire un échange*, bộ. — *de l'argent*, cháo nghển. — *d'épaule*, giởu vả.

Chapeau, hồm béo. *Grand* — *chinois*, đàng.

Chapon, kháy đướn.

Charge. *Une* —, cứ pĩ. — *de bois*, cứ pĩ ngủn.

Charrue, đàu lẩy.

Chasser (*éloigner*), luôi hểi.

Chassie, hày sá ; sá hày.

Chat, lồng phà miủ. *Chatte*, lồng mểi miủ.

Chatouiller, giáo vụt.

Chaud, sàu. *Eau chaude*, nồm sàu.

Chauffer (Se), ửơm. *Se* — *au feu*, ửơm pêi.

CHAUSSER. *Mettre des chaussettes*, p'iên vạt. *Mettre des souliers*, tháp càm.

CHAUSSETTES, khôc vạt.

CHAUVE, quàng đàu.

CHAUVE-SOURIS, lồng mểi bền đrự.

CHAUX, hùi ; huổi. *Pierre à —*, siền huổi.

CHEMIN, đền cuồn. *Au milieu du —*, chang thồm cuồn.

CHER, cúi. *Acheter —*, sát cúi.

CHERCHER, hiú ; lương. *Que cherchez-vous ?* Mừ lương mểi phang ?

CHÉRIR, khớư ; cọp.

CHEVAL, mền ngà ; p'ít ngà. *Aller à —*, nưồm ngà.

CHEVEU, nồm đàu.

CHEVILLE. *Chevilles des pieds*, sá khôc.

CHÈVRE, mền mểi giang.

CHIEN, lồng má. *Le — aboie*, lồng má cẩu. *Le — mord*, lồng má thầu.

CHINOIS, phà mái ; phà mói.

CHOISIR, can.

CHOSE, tử.

CICATRICE, nạp nêi.

CIEL, pa. — *serein*, pa xĩng.

CIERGE, đền chúc.

CILS, siềm sá ; hún sá.

CIME, mụt. — *de l'arbre*, mụt sáy.

CINQ, má. — *cents*, má đán.

CINQUANTE, má p'uốt.

CISEAUX, chím đò. *Couper avec les —*, chím.

CIVETTE, MARTE, lồng mểi seng đriú.

CLAIR, đin. *Il ne fait pas —*, ém đin.

CLAIRSEMÉ, vàn.

CLEF, đàu phà toá.

CLOCHE, đàu chẳng.

CLOISON, bẽ phển.

CLORE, vì. — *le jardin*, vì viên bơư sáy.

CLOU. — *en fer*, sờư chuông đái.

CLOUER, điềng chuông đái.

COCHON, lồng máu.

COCOTIER, thuồn cử ủn.

CŒUR, tếm ; chớư.

COL. — *d'habit*, giòng veng. — *(défilé)*, vá hàu.

COLÈRE, hắn ; ngán.

COLLER. *Faire adhérer*, bác ; miền. *Adhérer*, mắn.

COLLIER, hồm khừơn.

COMBIEN, đai đa. — *vendez-vous ?* Mừ điù đai đa ?

COMMENCER, cương đàu. — *à travailler*, cương đàu vụ cúng.

COMMODE. — *à faire*, giồng gị vụ.

COMPTER, khày.

CONDUIRE, sửn. — *par la main*, sửn khiên hêi.

CONNAÎTRE, khuông ; khuông đớư.

CONTENT, sữ í.

COQ, lồng phà kháy. — *de bruyère*, phà kháy tuồn.

COQUE. — *de l'œuf*, phà giuồm kháy.

CORDEAU, lồng tạt ạ.

CORBEILLE, hồm khã.

CORDE, đền mền.

CORIACE, đráo. *Viande —*, mầm đráo.

CORNE, háu. — *de buffle*, háu tùi.

CORPS, huồn. *Laver le —*, uốt huồn.

COSSE. — *de haricots*, phạ thẩu.

COU, hồm giòng.

COUCHÉ, ngẩu ; chón.

COUCHER (SE). *Aller se —*, hêi chón.

COUDE, sà huồng.

COUDRE, nhồp. — *des habits*, nhồp veng.

Couler, máo. *L'eau coule*, nôm máo luôi.

Couper, thún ; bầu ; chím.

Courbe, nát nống.

Courber, ụt.

Courir, đầu ; đầu hêi.

Couteau, phển đảo.

Couver, p'ắc. — *des œufs*, p'ắc giurồm.

Couvercle, hồm đàu đắp.

Couverture, hồm pểi.

Couvrir, cắp ; khắp.

Couvrir (Se). *Mettre son chapeau*, ngàu béo.

Cracher, thầu lai.

Crachiner, pa vụ pữn suy.

Craindre, đà. *Ne — personne*, ém đà cứ phà.

Crapaud, lồng đã máu.

Crayon, bít đạ.

Creuser, hứt. — *la terre*, hứt đền. — *un trou*, hứt suồng.

Crier, nguồn.

Crin. — *de cheval*, hún ngà.

Crinière, nguồn ngà.

Croc, Crochet, càu.

Croire, tiù. *Je ne vous crois pas*, hầu ém tiù mừ bản.

Croiser. — *les pieds*, đéo khồc. *Se — les bras*, ồm mểi kháy.

Cru, điệp. *Légumes crus*, bơư sáy điệp.

Cruche, hồm éng ; hồm buồn.

Cruel, giạ. *Homme —*, ào giạ.

Cueillir. — *un fruit*, đrầu sam. — *les épis de maïs*, lái cử ổi.

Cuiller, thàu càng.

Cuire, đẳng. — *le riz*, đẳng thá.

Cuisine, đượn chó.

Cuisse, pểng.

Cuit. púi. *Viande cuite*, mảm púi.

Cuivre, đuồng.

Culotte, hả hú.

Cure-dents, sờư sáy tọ p'ền ; sờư sáy đọc p'ền.

Curer. — *les oreilles*, cẩu giảy.

Cuvette. — *de toilette*, mín p'ùn.

D

Dame, á chờư.

Dans. — *la maison*, đầu sụ ụ đươn.

Dartre, khuồn. *Avoir des dartres*, chiềng khuồn.

Déborder, thị bả thướn.

Déboucher. — *une bouteille*, mé đàu đắp côc thướn.

Debout. *Être, se tenir —*, chuồn ớư.

Déboutonner. — un habit, giảo veng náu.

Débuter, cứơng đàu.

Décapiter, thún cử giòng.

Décéder, đồm ; tảo.

Décembre, nháu là p'uốt đàu.

Déchausser (Se), *quitter ses souliers*, giảo càm.

Déchiré, bàng. *Vêtements déchirés*, veng hú bàng.

Dedans, đầu sụ ụ.

Défilé, *col de montagne*, vá hàu.

Défricher. — *les champs*, thún sủn vụ óng.

Dégoutter, đặc.

Déguster, bướn. — *pour voir si c'est bon*, bướn kiú đín ém đín.

Dehors, đầu thướn giừơn. *Hors de la maison*, đầu thướn giừơn đươn.

Déjà, bài pa đin bài. *Il fait — jour. Avoir — mangé*, lầu thá bài.

Déjeuner, lầu đin là hảo ; lầu pa đin.

DÉLACER, giảo. — *les souliers*, giảo càm đoả.

DÉLIER, giảo.

DEMAIN, mểi hảo. *Je partirai* —, mểi hảo hầu hểi.

DEMANDER, găm. — *la route*, găm cuồn.

DÉMANGER, khúm.

DEMEURE, đún đươn.

DEMEURER, đầu ; đầu đươn. *Où demeurez-vous ?* Mừ đươn đầu đa ?

DEMI (*moitié*), thúm. *Bouteille à moitié pleine*, cồc đày thúm. Un kilo et —, cứ cần đày thúm.

DÉMOLIR, tẹ. — *la maison*, tẹ đươn.

DENT, hày p'ền. *Avoir mal aux dents*, xồc p'ền. *Arracher une* —, ựt p'ền.

DÉPLIER, vểi ; tháu. — *du papier*, tháu sểa.

DÉPOSER, sổn. — *sur la table*, sổn nớư phòn.

DÉROBER (*voler*), giồc.

DERRIÈRE. *Par* —, phày sửn.

DESCENDRE, luồi. *Monter et* —, khán luồi.

DÉSHABILLER (SE), giảo veng thướn.

DÉSIRER, khớư. — *partir*, khớư hểi.

DESSOUS (*sous*), sáu. — *la table*, sáu phòn.

DESSUS (*sur*), nớư. — *la table*, nớư phòn.

DÉTACHER, giảo. — *le cheval*, giảo ngà.

DETTE, mà. *Avoir des dettes*, khiầm mà.

DEUIL. *Être en* —, sít veng nguồi.

DEUX, đầu. — *fois*, đầu bớư.

DEVANT. — *soi*, phày đồng.

DIFFICILE, giạ. — *à faire*, giạ vụ.

DIGUETTE. *Diguettes des rizières*, đển hắn nả.

DIMINUER, cám. *Le mal a diminué*, cám xồc.

DÎNER. *Repas du midi* (*prendre le*), lảu mểi vền. *Prendre le repas du soir*, lảu đuồi sốp.

DIRE, bảu ; điền. *Que dites-vous ?* Mừ điền mểi phang ?

DISSOUDRE, giùng. *Le sel se dissout*, nhào giùng.

DIX, là p'uốt.

DOIGT, huồn giểng.

DONNER, đớư.

DORMIR, chón ; chón đéng.

DORSALE. *Epine* —, đrự cứ sửn.

DOS, cứ hồm sửn.

DOUCEMENT, khoả. *Marcher* —, khoả chảm.

DOULEUR, xồc. — *d'entrailles*, bóng xồc.

DOUX, đeng.

DOUZE, là p'uốt đầu.

DRAPEAU, mín khí.

DRESSER. — *l'échelle*, đắp cứ thà ; khả cứ thà.

DROIT (*non courbe*), muốt.

DROITE. *A* —, phày nín. *Main* —, phà mớư phày nín.

DRU (*serré*), át.

DUR, đráo ; sằn. *Terre* —, đển sằn.

DURILLON, nứt (v. *Cal*).

E

EAU, nồm. *Boire de l'*—, lảu nồm.

EAU-DE-VIE (*alcool*), ngào.

ÉBATTRE (S'), giữ.

ÉBOURIFFÉS. *Cheveux* —, nhùng đàu.

ÉBRÉCHÉ, véng. *Bol* —, áo véng.

ÉCAILLE. — *de poisson*, vẽ lạp đá.

ÉCARTER (S'), iểng áy.

ÉCHANGER, bộ.

ÉCHAUDER, thòng. — *un porc*, thòng máu.

ÉCHELLE, cử thà.

ÉCLABOUSSER, biù ; chụ.

ÉCLAIRER, đin. *La lampe n'éclaire pas*, đẳng ém đin.

ÉCLATER, khụ ; khụ bàng.

ÉCORCE, năng sáy.

ÉCORCHER ; ÉCORCER, ĩ năng ; ĩ năng sáy.

ÉCRASER SOUS LES PIEDS, khốc pứơp ; khốc lạp.

ÉCRIRE, té. — *des caractères*, té sí.

ÉCUELLE, áo. *Une écuellée de riz*, cứ áo thá.

ÉDENTÉ, ém p'ền.

EFFACER. — *en frottant*, só. — *un caractère*, só sí hẽi.

EFFRAYÉ, đà.

EFFRONTÉ, ém gia cử đẽi.

ÉGAL, đàng ; tạp thàng.

ÉGARER (S'), *se tromper de route*, sõ cuồn.

ÉLEVÉ. *Haut*, phạ. *Montagne élevée*, hàu phạ.

ÉLEVER, bẩu. — *des porcs*, bẩu máu.

ÉLOIGNÉ, *qui est loin*, đầu lay.

ELOIGNER. *Chasser, écarter*, luôi hẽi.

ÉMACIÉ, lẽi đai. *Figure émaciée*, đồng lẽi đai.

EMBROUILLÉ, nhùng.

EMMENER, mé hẽi.

ÉMOUSSÉ. *Couteau* —, phiển đẳo ém sám.

EMPAN. *Long d'un* —, cứ hượp nào.

EMPAQUETER, bào. — *des effets*, bào veng hú.

EMPÊCHER. — *d'aller*, ém đớư hẽi.

EMPIRER. *Le mal a empiré*, xốc khủn quà.

EMPORTER, mé hẽi.

EMPREINTE. *Empreintes des pieds*, thán khốc.

EMPRUNTER. — *de l'argent*, te nghẽn.

ENCEINTE. *Femme* —, mẽi khẩu đụ đuồng.

ENCENS, thuồn.

ENCLORE, vì. — *un jardin*, vì viên.

ENCORE. *Avez-vous déjà mangé ou pas* — ? Mừ lẩu thá về chàu ? *Il y en a* —, tỗng đụ.

ENCRE, mục. — *noire*, mục đòm.

ENDETTÉ, khiằm mà.

ENDROIT, đi phẳng ; đi vàng.

ENFANT, đuồng ; nủng. *Les enfants en général*, đự cử lẽk.

ENFANTER, tầu đuồng ; tầu nủng.

ENFER, đi giộc.

ENFILER, tốc. — *des sapèques*, tốc chiền.

ENFLÉ, ún. *Pieds enflés*, khốc ún.

ENFOURCHER, nưồm. — *un cheval*, nưồm ngà.

ENGENDRER, tầu nủng.

ENGIN, ki khi.

ENGOURDI, nẽn. *Mains engourdies*, phà mớư nẽn.

ENIVRER (S'), lẩu ngào múi.

ENRHUMÉ, ENROUÉ, ghêa.

ENSEMBLE. *Aller* —, thổng hẽi.

ENSEMENCER, đrà phên.

ENSEVELIR, ENTERRER, đổm.

ENSUITE, đùi, p'ay thán.

ENTENDRE, lớư. *Il n'a pas entendu*, nà ém lớư.

ENTRE-NŒUD. *Entre-nœuds des bambous*, thưồm đẳn.

ENTRER, p'ét. — *dans la maison*, p'ét đươn.

ENVELOPPER, bào.

ENVERS, nguồi. *Mettre un habit à l'* —, sít veng nguồi.

ENVOYER, kí hẻi.

ÉPAIS, na. *Papier* —, sẻa na.

ÉPAULE, vả. *Porter sur les épaules*, piêng.

ÉPERVIER. *Filet*, cứ khẩu đíu.

ÉPINE, suồng hừơn. *Piqué par une* —, cứ suồng hừơn p'ào.

ÉPLUCHER. — *des patates*, thào vài.

ÉPOUSE, đự mẻi.

ÉPOUSER. *Prendre femme*, kẹ liú. *Prendre mari*, khuôi đự phà.

ÉPOUVANTÉ, đà đai.

ÉPUISÉ. *Fini*, bài. *L'argent est* —, ém đụ nghền bài.

ESPACÉ. *Clairsemé*, vàn. *Arbres espacés*, thuồn sáy vàn.

ESSAYER, bứơn. — *pour voir si c'est faisable*, bứơn kiú vụ mạ ém mạ.

ESSUYER, só. — *la table*, só phòn.

EST, đùng.

ÉTAGÈRE. *Vaissellier*, áo chán.

ÉTANG, hồm vàng ; hồm uồng.

ÉTEINDRE. *S'* —, tảo. — *la lampe en soufflant*, ẩu đẳng tảo.

ÉTENDRE. — *une natte*, pừơn thự.

ÉTERNUER, sỉn ên.

ÉTIRER (S'), giệt đừơng.

ÉTOILE, chểm đráo.

ÉTOFFE. *Tissu*, độp.— *rouge*, độp đèng.

ÉTRANGER, hẳn ; hoẳn.

ÉTRANGLER (S'), điểng ắc. *Etrangler*, đạt cử giòng.

ÉTROIT, điẹp.

ÉTUDIER, họ.

EUROPÉEN, loà phà.

ÉVENTAIL, phà vùng.

ÉVENTER, vùng viú.

EXCEPTER, sừ. *Excepté les enfants*, sừ đự cử lêk.

EXCRÉMENT, hày.

EXTRÉMITÉ (*bout*), lẳn.

EXPÉDIER.— *une lettre*, kí pùng sí.

EXPIRER, đồm ; đủn chớư.

EXTRAIRE. — *une épine*, sứơn suồng hừơn.— *une dent*, ựt hày p'ên.

F

FABRIQUER, vụ.

FACE. *Figure*, đồng. — *à* —, đúi đồng.

FACILE, giồng gị. — *à faire*, giồng gị vụ.

FADE. *Sans sel*, ém đụ nhào.

FAIM, xồc đền.

FAIRE, vụ. *Que faites-vous ?* Mừ vụ mẻi phang ?

FAISABLE, vụ mạ. — *ou non ?* vụ mạ ém mạ ?

FAMILLE, đặc ; téng ; kẻ.

FARINE, pẩu. — *de riz*, pẩu đốp.

FATIGUÉ, cả. *Très* —, cả đai. *Pieds fatigués*, khồc đuồi.

FAUCILLE, p'iểng liềm.

FAUCHER. — *l'herbe*, cứt nghền ; phót nghền.

FEINDRE, kẻ ; tả. — *le sommeil*, kẻ chón.

FEMELLE, mẻi. *Oiseau* —, lồng mẻi tạt.

FEMME, mẻi khẩu.

FÉMUR, đự pểng.

FENÊTRE, mủn muồn soảng.

FER, đái. *Clou en* —, chuông đái.

FERMER, nghết ; nhiặp. — *la porte*, nghết sồm. — *les yeux*, nhiặp sá.

FEU, pèi. *Allumer le* —, giền pèi.

FEUILLE. — *d'arbre*, bơư sáy.

Février. *Deuxième mois*, nhán đầu.

Ficelle, đến đai.

Fiente, lồng tạt hày.

Figure, đồng. *Se laver la —*, uốt đồng.

Fil, đến toả.

Fille, đự mẻi khẩu.

Fils. *Garçon*, phà mán.

Finir, vụ bài. *C'est fini*, bài.

Flairer, hái.

Flamber. *Le bois flambe*, ngủn đáo.

Fleur. *Une —*, cứ chẻm séng.

Fleurir. *L'arbre fleurit*, thuổn sáy thứơn séng.

Fleuve, cứ đến già. *Les deux côtés du —*, đầu péng già.

Flot. *Les flots de la mer*, làng lóng.

Flotter. *Surnager*, báu nồm.

Fois, bớư. *Cinq —*, má bớư.

Fondre, giùng. *Le sel fond*, nhào giùng.

Force, khẩu. *Sans —*, ém khẩu.

Forgeron, tà bé thẩy đái.

Fort. *Qui a de la force*, đụ khẩu.

Fosse, hồm suồng. *Creuser une —*, hứt suồng.

Fouiller, sẻo. *Fouiller quelqu'un*, sẻo huồn.

Fouler. — *aux pieds*, khốc lạp; khốc pứơp.

Four, hồm giù.

Fourche, sờư cá ngắm.

Foyer. *Les trois pierres du — tenant lieu de trépied*, siên ằn pêi tầu.

Frais. *Temps —*, pa lương; pa đrọ. *Œuf —*, giưồm mán.

Frapper, thẩy. — *avec un bâton*, mé cứ giẩu thẩy.

Frère. — *plus âgé*, èng. — *moins âgé*, đuồng. *Frères*, èng đuồng.

Froid, găn; khẩy. *Eau froide*, nồm găn. *Temps —*, pa khẩy.

Froisser, pứơp. — *du papier*, pứơp sẻa.

Fromage. — *de haricot*, đào vú.

Front, là đáo. — *le front*, só là đáo.

Frotter, só. *Le buffle se frotte contre l'arbre*, mền tùi sò sáy.

Fruit, hồm sam. — *mûr*, sam tự.

Fuir, hẻi. *Il a déjà fui*, nà hẻi bài.

Fumée. — *de feu*, hăn pêi. — *de tabac*, hăn giự.

Fumer. — *du tabac*, lẩu giự.

Furoncle, áu. *Pousser des furoncles*, chiêng áu.

Fusil, đàu súng. *Tirer un coup de —*, thẩy súng.

G

Gager, đủ chiền.

Gagner, giềng. — *au jeu*, boa chiền giềng.

Gai, nao gioá.

Gale. *Avoir la —*, chiêng mẻi khúm.

Galoche, càm sáy.

Garçon, phà mán.

Garder. — *les buffles*, thau tùi.

Gâté, chứn. *Viande gâtée*, mẩm chứn.

Gâteau, bẻa kẻa.

Gauche, viềng. *A —*, phày viềng. *Main —*, phà mớư phày viềng.

Geindre. *Gémir*, cóng ứt.

Gendre, đự tớư.

Genou, đàu đầu.

GERME, sá. *Haricots germés*, sá thẩu.

GERMER, thớn sá ; uột.

GICLER, biù ; chụ.

GIFLER, thẩy bà chớng.

GINGEMBRE, khương.

GLÈBE. *Motte de terre*, thuổng lẽ.

GLISSANT. *Chemin* —, cuồn kiệt.

GLUANT. *Riz* —, muồn ngà.

GOITRE. *Avoir le* —, chiêng ao giòng.

GORGE, hồm giòng.

GORGÉE. *Une — d'eau*, cứ pạ nồm.

GOÛTER, bớn. — *pour voir si c'est bon ou non*, bớn kiú đín ém đín.

GOUTTE, đặc. *Une — d'eau*, cứ đặc nồm.

GOUVERNAIL, đàu đoả đá.

GOYAVIER, sà đrên sáy.

GRAISSE, đuôi. — *de porc*, đuôi máu.

GRAND, lúng ; luồng. — *vent*, viú lúng.

GRAS. *Un homme* —, ào đuôi.

GRATTER, hửơn ; hượt.

GRAVE. *Pesant, mortel*, khứn. *Maladie* —, xốc khứn.

GRENOUILLE, lồng đự giệt.

GRILLER, đùm.

GRIMPER. — *sur les arbres*, khán sáy.

GRINCER. — *des dents*, thằn p'ền.

GROGNER. *Le porc grogne*, lồng máu ngáo.

GUÉRIR, cáu. *Inguérissable*, ém cáu mạ ; cáu ém mạ.

GUEULE, mồm.

H

HABILLER (S'), sít veng ; p'iền hú.

HABIT, pền veng ; khủn veng.

HABITER. *Où habitez-vous* ? Mừ đươn đầu đa ?

HABITUÉ. coản tèặc ; tộc tiền.

HACHE, suồng boả.

HAÏR, hắn.

HALEINE, chớư.

HAMEÇON, suồng đòng.

HARASSÉ, cả đai.

HARDI, ém đà.

HARICOT. thẩu. *Haricots germés*, sá thẩu.

HAUT, phạ. *Maison haute*, đún đươn phạ.

HENNIR. *Le cheval hennit*, ngà đáng.

HERBE, nghền. *Couper l'*—, thún nghền.

HERBEUX. *Endroit* —, đi phẳng đụ nghền đai.

HERSE, đàu gík.

HERSER. — *les rizières*, gík nả.

HEURE. *Quelle — est-il* ? Đai đa đéầm chẳng ?

HEURTER, àm ; pồng.

HIER, vền đàu.

HOCHER. — *la tête*, ngót đàu.

HOMME. *Homo*, ào. *Vir*, phà mán.

HONTE. *Avoir* —, giạ cử đêi.

HOUE, đàu cá.

HUILE, đuôi ; iù ; giù.

HUIT, đú. *Dix* —, là p'uốt đú.

HUMÉRUS, đrự niú.

HUMIDE, mền. *Vêtements humides*, veng hú mền.

I

Ici, đầu nẻi.

Idiot, bón láu ào.

Ignorer. *Ignorant, illettré*, đừơm đớư sí.

Il, Elle, nẻi ; nà.

Impoli, ém đụ thọ lí.

Incendier. — *une maison*, xùi đươn.

Incisive. *Dent* —, đồng p'ền.

Incliné, ngẩu lể.

Incompréhensible, ém khuông mạ ; ém khuông đớư mạ.

Inconnu. *Individu* —, ém coăn têặc ào ; ém tộc tiền ào.

Incrédule, ém tìn ào.

Indigent, ém chiền ào. *Mendiant*, cáu hoa hát lẩu.

Individu, chuồn.

Indivisible, ém cẩu mạ.

Inexact, ém sự.

Infécond, ém tẩu nủng mạ.

Instant. *Un* —, cứ kể.

Intestin. *Gros* —, đển cuồng ; đày cử lủn. — *grèle*, đển đày páu. — *en général*, đển đày.

Invisible, ém lài mạ.

Irrité, ngán!

Ivre, múi.

J

Jadis, khuồn. — *il y en avait*, khuồn đụ.

Jamais. *Je ne l'ai — vu*, hẩu ém lài nà cứ kể.

Jambe, pèng khộc. *Les deux jambes*, đầu pèng khộc.

Janvier. *Mois de* —, nhán chiểng.

Japper. *Les chiens jappent*, lồng má cẩu.

Jardin. — *potager*, viên bơư sáy.

Jarre, hồm buồn.

Jaune, giéng ; hiêng.

Jeter. *Lancer*, đẳng. — *une pierre*, đẳng siền.

Jeune. *Homme* —, ào lự. *Mourir* —, cào đồm.

Joli, đín.

Joue, hàu nắc.

Joug. — *de buffle*, huồng tùi.

Jour, vên. *Un* —, cứ vền. *Dix jours*, p'uốt vền.

Jumeaux. *Enfanter des* —, tẩu đự toàng.

Jument, mền mểi ngà.

Jurer, mán.

L

Là-bas, đầu hởư ; đầu mẩ.

Labourer, lẩy. — *les rizières*, lẩy nẩ.

Lâche. *Pas tendu*, tùng.

Lâcher. — *prise*, p'ườn̂g.

Lac, hồm vàng ; hồm uồng.

Lacet. *Lacets de souliers*, càm đoẩ.

Laid, ém đín.

Lait, chí. *Boire du* —, ộc chí.

Lampe, hồm đẳng ; hồm đuôi.

Lancer. — *une pierre*, đẳng siền.

LANGUE. *La* —, hồm điền.

LANGUE. *Langage*, thún. — *đày*, thún đay.

LARD, đuôi máu.

LARGE, béng.

LARGEUR. *Dans le sens de la* —, thầm hền.

LARMES, sá nồm.

LAS. *Fatigué*, cả ; cả đai.

LAVER, uốt. — *les habits*, uốt veng hú.

LÉGER, khơư.

LÉGUME, bơư sáy.

LENTEMENT. *Marcher* —, khoả chẩm.

LÉPREUX, chiêng mạ hông.

LEQUEL ? LAQUELLE ? à đa ?

LETTRE, pùng sí. *Ecrire une* —, té pùng sí.

LEVER (SE), chuồn ớư ; chuồn khán.

LÈVRE, lủn tủn.

LIE, mứơn.

LIER. *Attacher*, tền.

LIT, chừơng thểng.

LOIN, lay. *Très* —, lay đai.

LONG, nào. *Habit* —, veng nào.

LONGUEUR. *Dans le sens de la* —, muốt.

LONGTEMPS, cào. *Attendre* —, giáng cào.

LOUP, lồng má đông.

LOURD, khựn.

LOUTRE, lồng nạ.

LUMIÈRE, đin. *Sans* —, ém đin.

LUNE, hồm nhán.

M

MACÉRER, ẩm.

MÂCHER, tạ. *Avaler sans* —, ồm luồi ém tạ.

MÂCHOIRE. — *supérieure*, nớư hàng. — *inférieure*, sáu hàng.

MADAME, á chờư.

MAIGRE, lểi. *Très* —, lểi đai.

MAIN, hồm phà mớư.

MAÏS, cứ ổi.

MAISON, đún đươn. *Être à la* —, đầu đươn.

MAL. *Avoir* —, xồc.

MALADE. *Être* —, mạ xồc.

MÂLE, phà. *Oiseau* —, lồng phà tạt.

MALPROPRE, ò lò.

MAMELLE, hồm chỉ.

MANCHE. — *d'habit*, khiền veng.

MANDARIN, mủn.

MANDARINE, sam kít.

MANGER, lẩu. — *du riz*, lẩu thá.

MARCHÉ. *Bon* —, bàn gỉ.

MARCHER, chẩm ; chẩm cuồn.

MARI, đự phà.

MARIER (SE). *Prendre femme*, kẹ liú. *Prendre mari*, khuôi đự phà.

MARMITE, hồm biêng ; hồm thàu lồc.

MARTEAU. — *en fer*, sờư thủn đúi đái.

MASSER, p'ền. — *le bras*, p'ền khiền.

MATIN. *Ce* —, là hảo nểi.

MAUVAIS, MÉCHANT, giạ.

MÉDICAMENT, gia. *Prendre un* —, lẩu gia.

MENDIER, hát lẩu.

MENTON, lủn hàng.

MER, làng. *Eau de* —, nồm làng.

MÈRE, mểi. *Ta* —, mểi mừ.

MESURER, lừơng.

MÈTRE. *Un* —, cứ sẹ.

MEULE, đàu mổ.

MIDI, mẽi vên. *Faire la méridienne*, chón mẽi vên.

MILIEU. *Au — du chemin*, chang thôm cuồn.

MILLE, nguồn.

MINCE, đớư. *Peau —*, năng đớư.

MINUIT, mẽi thòn sôp.

MOI, đu ; hầu.

MOIS. *Un —*, cứ nhán.

MOISSON, muồn.

MOISSONNER, thết muồn.

MOITIÉ, thòn. *La — de la journée*, thòn vên.

MOLAIRE. *Dent —*, p'ền đuồng.

MOMENT. *Un —*, cứ kẻi.

MONNAIE, nghền ; chiền.

MONSIEUR, phà phàu.

MONTAGNE, đông ; hàu.

MONTER, khán. *— et descendre*, khán luồi.

MONTRE, tì chuồn chẳng.

MONTRER, đớư lài.

MORCEAU, thủn ; bẽ. *Un — de viande*, cứ bẽ mắm.

MORDRE, thằn. *Le chien mord*, lồng má thằn.

MORT. *Un —*, ào đồm.

MORTIER. *— pour piler le riz*, hồm cứ đráu.

MOU, puốt.

MOUCHE, mẽi vàng.

MOUCHER (SE), pĩ khét.

MOUILLÉ, mền. *Vêtements mouillés*, veng hú mền.

MOURIR, đồm. *S'éteindre*, tảo.

MOUSSE, nhai ; nhai khêồ.

MOUSTIQUE, mẽi vàng nhuồng.

MUET, ào ngôn.

MÛR, tự. *Fruit —*, sam tự.

MURMURER, ngằm ngằm tằm tằm.

MUTUELLEMENT, RÉCIPROQUEMENT, thàng.

N

NAGER, lêi. *Les poissons nagent*, đá lêi nồm.

NAÎTRE, tầu.

NATTE, đớư thự. *Rouler une —*, pọ thự.

NAVET, là p'ắ.

NE. *— pas* ; *non*, ém. *Il n'y a pas*, ém đụ.

NETTOYER. *Essuyer*, sò. *— la table*, sò phòn.

NEUF. *Nouveau*, mán. *Habit —*, veng mán.

NEUF, pờư. *— fois*, pờư kẻi.

NEVEU, đự hắn phàu.

NEZ, khét.

NIÈCE, đự hắn mẽi.

NŒUD, hồm khạp.

NOIR, đòm. *Papier —*, sẻa đòm.

NOMBRIL, hồm đai đớư.

NORD, bạc.

NOURRICIER. *Père —*, đự khuồng phà.

NOURRIR, bẩu. *— des porcs*, bẩu máu.

NOUVELLEMENT, chiú.

NOYAU. *— de fruit*, hồm đụt.

NUAGE, vin pà.

NUIT, sôp. *Il fait —*, pa sôp.

O

OBLIQUE. *Incliné*, ngẩu lẻ.

OBSCÈNE, ò lò. *Propos obscènes*, điền ò lò.

OBSCUR, ém đin.

OBSTRUER, đắm.

OBTENIR, mạ.

ŒIL, sá. *Les deux yeux*, đầu hồm sá.

ŒUF, hồm giuồm.

OIE, lồng nghe.

Oiseau, lồng tạt.
Ombre, vàng vớư.
Omoplate, đrự đàu vắn.
Once. *Une* —, cứ lương.
Ongle, giểng liếp. *Se faire les ongles*, thào liếp.
Opium, á p'ín ỉn.
Or, khim.
Oreille, hồm giáy.
Orphelin, đự lã.
Os, đrự. *Ronger un* —, cằn đrự.
Oser, đám. *Ne pas* —, ém đám.
Où, đầu đa. — *allez-vous* ? Mừ hêi đầu đa ?
Oublier, lứơm.
Ouest, tày.
Oui, chàng.
Ouïes, lồng nga đá.
Ouvrir, ngả. — *la porte*, ngả xồm.

P

Paddy, mốc.
Paille. — *de riz*, nghền muồn.
Paillote, ha. — *tressées*, kiệp ha.
Paire. *Une* —, cứ đuổi.
Paître. *Faire* — *les buffles*, thau tùi.
Pandanus, thuồn cử đà.
Panier, hồm khã ; là cà.
Pantalon, hả hú. *Le mettre*, p'iền hú.
Papayer, thuồn ún loà.
Papier, sểa. — *à cigarettes*, giự sểa.
Papillon, lồng mểi mứơng.
Paquet. *Un* —, cứ bào.
Parapluie, đàu tán.
Parce que, iên. — *malade*, iên mạ xốc.
Parenté, hứn hờư.
Paresseux. *Individu* —, nhám ào.
Parfum, thuồn.
Parier, đủ chiên.
Parler. *Causer*, bản ; điền.
Parole. *Mot*, thún.
Partager. *Diviser*, cẩu.
Parvenir. *Arriver*, đặn.
Pas. *Un* —, cứ hảm.
Pas. *Négation*, ém.
Passé. *Marque du* —, bài.
Passer. — *par*, hểi quà.
Patate. — *douce*, vài.
Paume. — *de la main*, bẽ ấn phà mớư.
Pauvre, vạt ; ém chiền.
Payer. — *ses dettes*, tụt mà.
Peau, năng.
Péché, tui. *Pécher*, pan tui.
Pêcher. — *à la ligne*, đrồng đá.
Peigne, đàu khỉ ; đầu téng.
Peler. — *un fruit*, thào sam.
Pendre (Se), điểng ắc.
Penser, tứơng. *A quoi pensez-vous* ? Mừ tứơng mểi phang ?
Percer, sứơn.
Perdrix, lồng thàn.
Perdre, thốc.
Père, phà.
Pesant, khứn.
Peser, sóng.
Péter, p'ừơng thuốt.
Petit, nhỉ ; thờư, tík.
Pétrole, thầu giù.
Peu. *Il y a* —, đụ ngào. *Manger* —, lầu thá giầu.
Peuple, bác téng.
Peur. *Avoir* —, đà. *N'avoir pas* —, ém đà.

PIASTRE. *Une* —, cứ hồm nhiền.
PIED, hồm khộc.
PIERRE, hồm siền.
PILER, xạ. — *le riz*, xạ mộc.
PIMENT, hồm sà chí.
PINCÉE. *Une* —, cứ thùng.
PIPE, mẻi thùng giự.
PIQUANT. — *au goût*, đrít.
PIRATE, đự búi.
PLANCHE, bẽ bển.
PLANTER, đrà. — *un arbre*, đrà thuồn sáy.
PLAT. *Terrain* —, điềng đền.
PLEIN, thị.
PLEURER, nghểi.
PLEUVOIR, pa pửn.
PLOMB, đạ.
PLONGER, chẳn nồm.
PLUIE. *Eau de* —, nồm pửn.
PLUME, hửn. — *d'oiseau*, lồng tạt hửn.
PLUS... PLUS..., cà ... cà.
PLUSIEURS, đai. — *fois*, đai kểi.
POCHE. — *d'habit*, tay veng.
POIGNÉE. *Une* —, cứ khướp.
POIGNET, làu lắc.
POIL, hửn.
POING, ngùn thầu.
POINT. *Sur le — de mourir*, cùi đồm.
POISON, gia thục.
POISSON, lồng đá.
POITRINE, hồm pền.
PONT, lồng khêu.
PORCE, lồng máu.
PORTE, xồm. *Ouvrir la* —, ngả xồm. *Fermer la* —, nghết xồm.
PORTER. — *sur la tête*, ngàu. — *sur les épaules*, piềng.
POSSÉDER. *Avoir*, đụ.
POU, mẻi sáu.
POULE, lồng mẻi kháy.
POULS, mạc. *Tâter le* —, thẩy mạc.
POUSSE. — *de bambou*, nứơng đẳn.
POUSSIÈRE, puồng.
POUTRE, sờư niềng.
POUVOIR, mạ. — *ou non*? Mạ ém mạ ?
PREMIER, đòi ít.
PRENDRE, mé. — *avec les bâtonnets*, thiếp.
PRÈS, lờư.
PRESSER, cồm luồi ; sắt luồi ; nồc luồi ; đặt luồi.
PROFOND, đắc. *Eau profonde*, nồm đắc.
PROMENER. *Aller se* —, hêi giữ.
PROPRIÉTÉ. *La — de qui*? Cúng à đa ?
PRUNELLE. — *de l'œil*, iú sá đòm.
PUCE, lồng mắt.
PUER, hái.
PUISER, vái ; văn.
PUITS, nồm thuồng ; nồm thủng.
PUNIR, pạt.

Q

QUAND. — *partira-t-on* ? P'ên đa hêi ?
QUARANTE, sào p'uốt.
QUATORZE, là p'uốt sào.
QUATRE, sào.
QUEL. *Quelle heure est-il* ? Đai đa đểầm chẳng ?
QUELQUE. *Quelques jours*, kí vên.
QUEUE, sứt. — *de cheval*, sứt ngà.
QUI, À đa ? *À* — ? Cúng à đa ?
QUOI, mẻi phang.

R

Raboter, p'ào.
Racine. — *d'arbre*, dến đêu sáy.
Racler, thào.
Ramasser. — *un objet par terre*, vủn.
Ramer. — *une barque*, cứơng đá ; làu đá.
Rangée, đài ; dít.
Rapiécer, bú.
Rappeler (Se), ngó họ.
Raser, tháy.
Rassasié, khuồm.
Rat, lồng niú.
Rate, hồm giủn.
Rebelle. *Pirate*, đự búi.
Récemment, chíu.
Réciproque, thàng.
Réfléchir, tứơng.
Regarder, kiú. — *sans voir*, kíu ém lài.
Régime. — *de bananes*, puồng vạ.
Rejeter, p'èng hêi.
Remède. *Prendre un* —, lẩu gia.
Remuer, đó.
Rencontrer, khóp.
Renifler, đruốt khét.
Renverser, p'ọc.
Réparer, chiềng.
Repas, đuồn.
Repiquer. — *les rizières*, đrà nỉ.
Reposer (Se), giữ khẩu.
Répondre, đáp.
Respirer, thàu chớư.
Résidu, chè ; hày.
Restes, chẩu.
Retrousser, hắt. — *les manches*, hắt khiền veng.
Réveiller, chán ớư.
Ricin, thuồn cử đuôi.
Rire, giáo.
Rivière, đến già.
Riz. *Moisson*, muồn. — *cuit*, thá.
Rizière, nả.
Rond, luôn.
Ronfler, chón đang đán.
Ronger, táu ; hắt ; cằn.
Roter, đráng ức.
Rotin, đến cạt.
Rôtir, đrang.
Rouge, đèng.
Rougir, giạ cử đêi.
Rouler (v. a.), pọ ; pựơp ; (v. n.), ngày hêi.
Route, đến cuồn.
Ruer. *Le cheval rue*, mền ngà thĩ.
Rugueux, xẩu.
Ruminer. *Le buffle rumine*, mền tùi ngài.

S

Sable, p'ầu.
Sabot, càm sáy.
Saigner, đạt thứơn.
Saint. *Un* —, đín ào.
Saisir, mé.
Sale, ò lò. *Vêtements sales*, veng hú ò lò.
Salé, hàn.
Salive, lai.
Sang, đạt.
Sanglier, cứơt lắt.
Sapèque, hồm chiên.
Saupoudrer, viết.
Sauter, chuồn.
Savoir, khuông đớư.
Sauver, cáu. *Qu'on ne peut* —, ém cáu mạ.
Scie, đàu cờư.

Scier. — *du bois*, cừ sáy.
Scolopendre, lồng líp.
Sec, khở.
Sécher. *Mettre à* —, siểng.
Secouer, ngò.
Sel, nhào.
Selle. — *de cheval*, òn ngà.
Semence, phền.
Sentir, hái.
Sept, thú.
Serpent, lồng giả.
Serré, át ; cắn.
Serviette, p'á mỉn.
Seulement, nò.
Siffler, tểu vắt.
Simuler, kể ; tả.
Singe, lồng nục.
Six, nồm.
Sœurs, ểi đuồng.
Soif, xồc háo nồm.
Soir, phền. *Ce* —, phền nểi.
Soixante, nồm p'uột.
Sol, đền.
Soleil, sá vền.
Sombre, ém đin.
Sommeil. *Avoir* —, chòng ngứt.
Sortir, thứơn.
Sou, hồm lúi.
Souffler, ấu.
Souffrir, xồc.
Soûl. *Ivre*, múi.
Soulever, huổi.
Soulier. — *en cuir*, càm năng.
Souper, lẩu đuổi sồp.
Sourd, đắc giáy.
Souris, lồng niú.
Sous, sáu. — *la table*, sáu phòn.
Souvenir (Se), ngó họ.
Sucre, thong khao ; thong nhào.
Sucré, Doux, đeng.
Sud, nàm.
Sueur, nồm ên.
Sur, nứơ. — *la table*, nứơ phòn.
Surnager, báu nồm.
Suspendre, khự. — *les vètements*, khự veng hú.

T

Tabac, giự. *Fumer du* —, lẩu giự.
Table, chừơng phòn.
Taché. *Sale*, ò lò.
Taire, ém bẩn ; ém điền.
Talon. — *de soulier*, hồm ngầu khồc càm.
Talus. — *des rizières*, đền hẳn nả.
Tambour, hồm lồng.
Tas. *Un* —, cứ thuồng.
Tasse, hồm áo. — *de riz*, cứ áo thá.
Tâter. — *le pouls*, thẩy mạc.
Tâtonner, mọ.
Teindre. — *de la toile*, vòm dộp.
Temps. —*froid*, pa khẩy. —*chaud*, pa sồ.
Tendre, Mou, puột.
Tendu. *Non lâche*, cứng.
Termite, lồng lụ.
Terre, đền ; đắn.
Tête, p'áng đàu.
Thé, đè. *Boire le* —, lẩu đè.
Tirer, thò.
Tisser. — *de la toile*, kể độp.
Toi ; Vous ; Tu, mừ.
Toile, độp.
Tombeau, hồm ìn.
Tomber. *Faire une chute*, đáu luồi. — *par terre*, thồc.
Tonner, pa đang ôm.
Tordre. *Tourner*, náu.
Touffu, át.

TOUJOURS, tì tì.
TOUSSER, điểm thiêu ; ghêa.
TRAVERSER, hêi quà.
TREIZE, là p'uôt sù.
TREMBLER, nhên.
TRENTE, sù p'uôt.
TRESSER, bín.
TRISTE, khì.
TROIS, sù.
TROMPER. — *les gens*, mòn ào. *Se* —, sõ.
TROU, suổng.
TROUBLE. *Eau* —, nồm nuổng.
TROUPEAU, khửn.
TUER, hàu.
TUILE, bẽ ngoà phín.

U

UN. — *jour*, cứ vền. *Une fois*, cứ kểi. — *homme*, cứ phà ào.
UNI. *Terrain* —, điểng đền.
URINER, tăn đầu ; p'ừơng đầu.

V

VACHE, cứ mền mểi nhiú.
VAISSELLIER, áo chán.
VAN, hồm đùng giáu.
VANNER. — *le riz*, giáu đồp.
VASE. *Boue* ; *terre*, lẽ.
VÉHÉMENT. *Vent* —, viú luông.
VEINE. *Artère*, đển đêu.
VENDRE, điù.
VENT, viú.
VENTRE, bóng. *Mal de* —, bóng xốc.
VER. *Lombric*, lòng mểi đắp đíng.
VERRE, kiả.
VERSER, thõ.
VERT, khêồ. *Mousse verte*, nhai khêồ.
VERTICAL, chuồn đểng đểng.
VEUF, phà cử sứn.
VEUVE, mểi cử sứn.
VIANDE, mắm.
VIDE, đày đảy.
VIEUX. *Homme* —, ào già. *Habit* —, veng kháu.
VILLAGE, bàu.
VIN, ngào.
VINGT, đầu p'uôt.
VIROLE, hồm khù.
VIS, sờư lò si.
VISAGE, FIGURE, đồng.
VISSER, náu lò si p'ét.
VITE, mang. *Marcher* —, mang chắm.
VOILE. — *de bateau*, bẽ pùng đá.
VOIR, lài. *Ne rien* —, ém lài mểi phang.
VOITURE, pú sêa.
VOIX, thêồ.
VOLER. *L'oiseau vole*, lồng tạt bin.
VOLER. — *de l'argent*, giồc nghền.
VOMIR, ẹ. — *le sang*, ẹ đạt.
VOUS, mừ.

NOTES ET MÉLANGES

LE PIÉDESTAL DE TRÀ-KIỆU.

(A propos d'un article de M. J. Przyluski, *Un chef-d'œuvre de la sculpture chame. Le piédestal de Tra kiêu.* Revue des Arts asiatiques, t. VI, 1929-1930, pp. 89-93, pl. XX-XXIV.)

M. Przyluski, qui cherche volontiers dans l'iconographie indochinoise un délassement à ses austères travaux sur l'histoire des canons bouddhiques et le substrat austro-asiatique de la civilisation indienne, nous propose aujourd'hui une ingénieuse interprétation des scènes sculptées sur ce grand piédestal de Trà-kiệu, qui est peut-être la pièce la plus remarquable du Musée cham de Tourane (Pl. XVII). D'après lui, les hauts-reliefs ornant les quatre faces du piédestal commémoreraient « l'arrivée des premiers conquérants indiens en Indochine » (p. 89), et plus précisément la légende dynastique du Fou-nan, suivant laquelle « un brahmane armé d'un arc merveilleux aborde chez une reine, l'épouse et fonde une dynastie » (p. 91).

A première vue, cette explication ne laisse pas de surprendre, et cela pour deux raisons :

A haute époque, cela n'a jamais été la coutume ni au Champa, ni dans les autres royaumes indiens d'Indochine et d'Indonésie, d'orner les temples de sujets empruntés à l'histoire locale. Les scènes sculptées sur les frontons et linteaux sont exclusivement tirées des purāṇas et des grandes épopées indiennes. Au Cambodge, ce n'est qu'au XIIe siècle, dans les longues galeries d'Aṅkor Vat, qu'apparaissent pour la première fois des personnages historiques. Au Champa, la représentation d'une légende dynastique par un artiste du VIIe siècle, sur un piédestal destiné de toute évidence à supporter l'image d'une divinité, est certainement insolite.

D'autre part, on ne voit pas bien pourquoi ce sculpteur, pour orner le piédestal d'une divinité érigée dans la capitale du Champa, aurait été choisir la légende dynastique du Fou-nan, adoptée par les rois du Cambodge préang-koréen. Je sais bien, et M. Przyluski aussi, que « la légende du brahmane Kauṇḍinya était connue au Champa, comme le prouve une inscription datée de 685 A. D. ». Cette inscription de Mĩ-sơn (qui est de 658 et non de 685) prouve bien que la légende était connue au Champa, mais en tant que légende cambodgienne : elle n'est mentionnée que parce que le roi régnant Prakāça-dharma était, par sa mère, petit-fils d'Īçānavarman I roi de Bhavapura, c'est-à-dire du Cambodge.

D'ailleurs, même en admettant que le sculpteur ait eu l'intention de représenter la légende du brahmane Kaundinya, ancêtre maternel de Prakāçadharma, on serait amené à constater qu'il n'a pas suivi la version qui avait cours au Champa à son époque. En effet, d'après l'inscription de Mĩ-sơn, « Kaundinya, le plus grand des brahmanes, planta le javelot qu'il avait reçu d'Açvatthāman, fils de Droṇa ». Or, dans ce texte, il n'est pas question de l'arc qui, sur le piédestal de Trà-kiệu comme dans les versions chinoises, joue un rôle capital ; et sur le haut-relief il n'y a pas trace du javelot, qui est l'élément essentiel de l'inscription de Mĩ-sơn.

Pour réduire ces objections préalables, qui se posent immédiatement à l'esprit du lecteur, avant même qu'il ait pris connaissance de la démonstration de M. Przyluski, il faudrait que celle-ci fût fondée sur des arguments bien convaincants. Voyons donc maintenant l'argumentation qui nous est proposée (1).

L'hypothèse de M. Przyluski semble lui avoir été suggérée par la diversité des costumes figurés sur le haut-relief. « Si on ne considère, dit-il (p. 89), que les costumes des personnages sculptés sur le piédestal, ceux-ci peuvent être classés en plusieurs catégories . . . La scène met probablement en présence trois éléments ethniques : des Indiens débarqués, des Chams et des sauvages. »

Quels sont les traits vestimentaires qui caractérisent les Indiens ? « A droite sur la face A, nous dit M. Przyluski (ibid.), sont plusieurs hommes, notamment un archer, vêtus à l'indienne. Ils ont sur la tête un turban et portent des bijoux : colliers et bracelets. Le vêtement inférieur est fixé par une longue ceinture nouée à la taille. Les extrémités de ce vêtement et de la ceinture pendent d'une manière caractéristique. » Si par « vêtu à l'indienne », M. Przyluski entend « vêtu comme le sont les personnages figurés dans l'Inde propre », il a raison, mais à ce compte-là, c'est toute la statuaire chame et même toute la statuaire khmère qui est « vêtue à l'indienne ». La parure se retrouve plus ou moins complète sur les personnages que M. Przyluski appelle « Chams » ; celle de l'archer est composée des mêmes pièces que le fameux « trésor de Mĩ-sơn » du Musée de Hanoi et correspond exactement aux descriptions données par M. Parmentier dans son *Inventaire des monuments chams* (T. II, livre II, chap. 2). Quant à la coiffure, qui n'est pas à proprement parler un turban, elle est fréquente dans l'iconographie chame.

Voyons maintenant ce qui caractérise les Chams. « Sur la même face, à gauche de la fracture de la pierre, sont deux personnages vêtus uniquement

(1) Pour la critique qui va suivre, j'ai largement utilisé une longue note de M. J. Y. Claeys qui a soumis l'article de M. Przyluski à un minutieux examen. Je conserve aux faces et aux figures la numérotation qu'elles ont dans PARMENTIER, *Inv.*, I, p. 293 et suiv., adoptée par M. Przyluski.



A

16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1



B

16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1



C

18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1



D

LE PIÉDESTAL DE TRÀ-KIỆU.
(Musée de Tourane). Cf. p. 201.

du sampot. Au témoignage des historiens chinois, le sampot appelé *kan-man* ou *tou-man* était le vêtement cham. » (Ibid.) J'avoue ne pas arriver à distinguer la moindre différence dans la forme du vêtement des Indiens et des Chams. Je ne remarque, entre des costumes composés des mêmes éléments, qu'une différence de richesse, correspondant plutôt à une différence sociale qu'à une différence ethnique. L'archer « indien » (A 4) porte un sampot tout comme les deux « Chams » A 11 et 12. La ceinture des « Indiens », comme celle des « Chams », a toujours deux retombées, l'une devant, l'autre derrière, celle-ci plus ou moins cachée ; elle a dans les deux cas le pan relevé sur le côté, décor conventionnel de costume (fréquent avec de multiples variantes dans la sculpture chame comme dans la sculpture khmère) dont l'aspect change suivant la position des personnages : si ceux-ci font corps avec le fond par leur côté droit, le pan est relevé vers la gauche ou inversement. Abstraction faite des « hommes nus » dont il va être question dans un instant, il y a deux figures qui portent un vêtement nettement distinct de ceux dont je viens de parler. Elles apparaissent à la face C (11 et 13) vêtues d'un long sarong : dans la figure agenouillée (C 11), M. Przyluski a justement reconnu une femme à l'aspect de sa poitrine ; bien que l'autre (C 13) ait eu les seins mutilés par quelque vandale, il n'est pas douteux que nous ne soyons là aussi en présence d'une femme. Au total, la seule différence réelle dans le costume indique une différence de sexe ; les autres correspondent à un traitement plus ou moins riche des divers éléments d'un costume identique. Et, notons-le, ces degrés dans la richesse ne correspondent nullement aux « éléments ethniques » de M. Przyluski. Ainsi, certains personnages portent une seconde ceinture qui recouvre ou se substitue à la première et paraît correspondre à une ceinture en métal, ornée de perles ou de pendeloques en forme d'écus, avec une retombée antérieure présentant soit un dessin de tissu interprété en gravure, soit des rangs de perles en saillie. Or, cette ceinture métallique est portée d'une part par des « Indiens » (A 4 et 7), d'autre part par des « Chams » (B 1 à 3) et par la « reine » elle-même (B 5). De plus, un seul des porteurs « indiens » (A 6 à 10) a cette ceinture ; le rabat perlé n'est visible que sur trois des porteurs (6, 7, 8), mais un quatrième (9) arbore un important collier à triple rangée de perles qui lui est propre. Ces divergences dans le costume et la parure de personnages unis par une même fonction, montrent avec quelle liberté de facture, avec quel souci de faire souple et varié le sculpteur cham ciselait les scènes qui lui étaient proposées ; constatation qui rend assez précaire tout essai d'interprétation basé exclusivement sur de menus détails de costume.

Restent les hommes « entièrement nus » que M. Przyluski identifie avec les aborigènes (p. 89). Il n'en signale que deux sur la face A (13 et 14) ; il y en a en réalité trois ; le troisième (A 2) est donné par M. Przyluski comme un « génie », bien que sa coiffure et son vêtement rudimentaire soient identiques à ceux des « deux hommes nus », et sans aucun rapport avec ceux des deux génies figurés en A 15 et 16 ; M. Przyluski (p. 93) en signale encore un sur la

face C (15). A vrai dire, ces hommes ne sont pas complètement nus : ils ont un pagne serré, des bracelets de perles, un haut chignon en forme de tiare conique, et, détail capital qui semble avoir échappé à M. Przyluski, l'« homme nu » de la face C porte le cordon brahmanique. Simplicité du vêtement, chignon, upavīta, tout concourt à faire de cet homme un ascète brahmanique : je ne doute pas que les trois autres « hommes nus » de la face A n'appartiennent à la même caste.

Etant donné que l'hypothèse de M. Przyluski a pour origine l'observation d'une divergence dans les costumes, on s'étonne que cette observation soit si souvent prise en défaut et que l'auteur attribue à deux groupes ethniques distincts des personnages portant le même costume, range dans le même groupe des personnages portant des costumes différents et prenne pour des sauvages aborigènes des personnages ayant toutes les caractéristiques des ascètes brahmaniques. Ayant remarqué sur la face A des différences réelles entre les costumes qui y sont figurés, il a conçu l'idée, fort ingénieuse je le reconnais, que cette scène pourrait se rapporter à la légende de Kauṇḍinya (encore que l'archer ne soit guère vêtu comme un brahmane). De là à conclure que, suivant une formule qui lui est chère, « en somme, tout se passe comme si » le sculpteur avait voulu représenter cette légende, il n'y avait qu'un pas, et une fois ce pas franchi, M. Przyluski n'a pas poussé plus loin l'analyse du costume et de la parure. Et c'est dommage, car une *jaṭā* et un *upavīta* brahmaniques ont en iconographie une signification précise, qui ne permet pas d'y voir les éléments d'un costume moï.

Voyons maintenant comment M. Przyluski interprète les gestes et les actions des divers personnages.

Face A. « Le premier groupe à droite, dit M. Przyluski (p. 91), représente le génie donnant des instructions au brahmane Kauṇḍinya. A gauche un groupe de trois hommes : le brahmane est au centre, armé de l'arc merveilleux. » Le « génie » (A 2) a, comme je l'ai dit plus haut, le même costume que les « sauvages aborigènes » du même panneau (A 13 et 14), mais les deux génies volants sculptés à l'extrémité gauche (A 15 et 16) sont vêtus du même sampot que tous les autres acteurs de la scène. La qualité de génie attribuée par M. Przyluski au porteur d'éventail (A 2) me paraît donc extrêmement discutable, et il semble beaucoup plus raisonnable de le considérer comme un brahmane. D'autre part, la première figure à droite (A 1) dans laquelle M. Przyluski reconnaît le brahmane Kauṇḍinya, recevant des conseils avant le tir à l'arc, a un vêtement beaucoup moins riche que l'archer. Enfin, détail extrêmement important qui a complètement échappé à M. Przyluski, *l'arc est brisé* (1) sans que cette particularité puisse être attribuée à un manque d'espace, qui aurait gêné le sculpteur. Le thème du bris de l'arc est bien connu dans la

(1) Ce détail est peu visible sur la photographie reproduite ci-contre, mais il est parfaitement net sur la planche XXI de la *Revue des Arts asiatiques*.

littérature ou le folklore indiens, mais il ne joue aucun rôle dans la légende de Kauṇḍinya dont l'arc merveilleux, loin de se briser, sert au contraire à décocher une flèche.

« Il est possible, continue M. Przyluski (ibid.), que Kauṇḍinya ait tiré une flèche pour déterminer l'emplacement de son camp ; c'était une façon de consulter le sort. A gauche, en effet, les Indiens paraissent occupés à transporter des matériaux de construction : cinq personnages, dont le dernier est brisé, portent sur leurs épaules un objet long qui est probablement un tronc d'arbre. » Ces « Indiens » sont bien richement vêtus pour des charpentiers. D'ailleurs, le prétendu tronc d'arbre est en réalité une longue barre dont les deux extrémités sont relevées et entourées d'attaches tout à fait analogues à celles que l'on distingue aux extrémités de l'arc. De sorte qu'il est permis de se demander si cette barre n'est pas tout simplement, comme l'a déjà proposé M. Parmentier (*Inv.*, I, p. 296), l'arc lui-même, que cinq hommes ordinaires ne sont pas de trop pour transporter, mais que le héros soulève seul et brise en se jouant.

« Les six derniers personnages sont des spectateurs... » (ibid.). Je souscris bien volontiers à cette explication. Mais que « les deux êtres aériens qui se déplacent sans que leurs pieds touchent le sol » soient « les génies qui hantent l'emplacement de la future ville », absolument rien ne l'indique, et cette interprétation, qui découle de l'hypothèse de M. Przyluski, devra naturellement être modifiée si la scène du tir à l'arc s'explique autrement.

Face B. « Seul, dit M. Przyluski (p. 92), le cinquième personnage est assis, et seul il porte un collier et un ornement sous les seins. La présence de porteurs de chasse-mouches derrière lui indique que c'est le souverain, et la légende nous apprend que c'était une femme... ». Voilà qui caractérise bien la manière un peu hâtive avec laquelle M. Przyluski a examiné le haut-relief : du moment qu'il a décidé que celui-ci met en scène la légende de Kauṇḍinya, et que la face B notamment nous montre la reine recevant « un messager qui vient rendre compte de ce qu'il a vu sur la côte : arrivée de Kauṇḍinya et débarquement des Indiens », il faut que le personnage assis soit une femme, même si l'examen impartial du haut-relief prouve manifestement le contraire. « On objectera, dit M. Przyluski, que son torse n'est guère féminin. La réponse se trouve dans le *Leang-chou*, où la reine est ainsi décrite : elle était jeune et robuste et ressemblait à un garçon. » Pour prétendre que l'athlète vêtu comme un homme figuré en B 5 pût représenter une fillette impubère, même robuste et d'aspect garçonnier, il faudrait avoir du vice, ou la vue courte, et de plus, il resterait à expliquer pourquoi celle-ci est figurée en C 11 et 13 avec la jupe féminine et les attributs de son sexe. S'il y a une chose certaine dans la suite de scènes qui orne le piédestal de Trà-kiệu, c'est que le personnage assis en B 5 est le même que l'archer A 4, et qu'en fait de femme, il n'y a que les figures C 11, C 13, qui représentent peut-être la même personne dans deux poses différentes.

« Il semble, dit M. Przyluski (ibid.), que les huit premiers personnages (B 1 à 8) représentent la reine et sa cour. Elle est assise au centre. Le *Leang-chou* nous apprend que le roi du Fou-nan, lorsqu'il s'assied, s'accroupit de côté, relevant le genou droit et laissant tomber le genou gauche jusqu'à terre.» Le haut-relief ne correspond en aucune façon à cette description. La soi-disant reine est assise sur son siège le buste droit, cambrée et non accroupie, et si le genou droit est un peu plus haut que le gauche, qui ne tombe pas jusqu'à terre, cela vient probablement de ce que le pied repose sur un tabouret. Rien dans sa pose n'indique que ce soit le souverain du Fou-nan plutôt que d'un autre pays.

« Les huit personnages suivants, continue M. Przyluski (ibid.), sont en marche vers la gauche (B 9 à 16). Un seul est à cheval ; plusieurs semblent armés de glaives ou de massues. Ces armes et la présence d'un cavalier dans un pays où les chevaux ont toujours été rares et ne servaient qu'à la guerre, tendent à prouver que l'artiste a voulu figurer un rassemblement guerrier. La reine, avertie du débarquement des étrangers, réunit son armée pour les repousser. » Je dois confesser que ce rassemblement m'a l'air aussi peu guerrier que possible et que les armes, parmi lesquelles figure un chasse-mouches (B 11), ont l'air assez inoffensives. Que les chevaux aient « toujours été rares » au Champa (ou au Fou-nan ?), c'est bien possible, mais qu'ils n'aient servi « qu'à la guerre », ce n'est pas ce qu'enseigne l'iconographie : je n'en veux pour exemple que les Joueurs de Polo du Musée de Tourane (Pl. XVIII). Joueurs ou porteurs d'emblèmes, les cavaliers qui sont représentés sur cet échiffre, et dont les montures portent les mêmes colliers de grelots que le cheval du piédestal de Trà-kiệu, ne sont certainement pas sur le sentier de la guerre. Les chevaux étaient employés parfois à la traction des chars dans les défilés, ainsi que le montre une sculpture publiée par M. Parmentier (*Inv.*, II, p. 370, fig. 96). Enfin, une caravane de marchands, comme il devait en circuler de temps en temps au Champa, ne pouvait-elle à l'occasion faire usage de chevaux ?

Face C. M. Przyluski n'en interprète que la moitié gauche qui représente d'après lui « ce qui, dans la légende, vient après le combat, c'est-à-dire la soumission de la reine » (p. 92). Il n'explique pas la scène de droite : « Le mauvais état des figures, dit-il (p. 93), empêche de rien affirmer. » Il n'est pas exact que ces figures soient « plus mutilées que les autres ». A part quelques visages un peu abîmés, — pas plus que sur les autres faces —, les personnages conservent toutes les caractéristiques qui peuvent servir à les identifier. Donc, dit M. Przyluski, « la reine se soumet avec son armée ». Il y a quelque chose d'inquiétant dans cette interprétation. D'abord, je ne distingue aucune trace d'armée, ou du moins de gens portant des attributs guerriers. D'autre part, si l'on se reporte à la discussion de M. Przyluski relative au costume et qu'on applique son critère aux figures de la face C, on est amené à constater que cette scène, qui est censée représenter la soumission de la reine, ne comporte



Bas-relief dit des « joueurs de polo ».
(Musée de Tourane). Cf. p. 206.

aucun « Indien » : on y voit seulement des « Chams » et un « sauvage » (C 15) qui a d'ailleurs, comme je l'ai marqué plus haut, toutes les caractéristiques de l'ascète brahmanique. A qui la reine se soumet-elle donc ?

« Comme il convient, continue M. Przyluski (p. 93), les seins de Somā penchée sont plus apparents que lorsqu'on la voyait assise. Le rinceau sculpté au-dessus de la reine peut être une allusion à un rite inconnu : ce serait un rameau conférant la sécurité et rendant inviolables ceux qui sont placés sous sa protection. » J'avoue très sincèrement n'avoir aucune dilection pour les études de folklore : c'est sans doute pourquoi je répugne à reconnaître dans l'objet représenté au-dessus de la femme agenouillée un rameau (d'or ?) servant à quelque rite inconnu, et suis plus disposé à y voir tout simplement une guirlande de fleurs. Quant aux seins de Somā, ils ne sont pas seulement « apparents », ils sont même pendants, et la disgrâce de la reine ne s'arrête pas là, car par surcroît elle est bossue, détail qui a échappé à M. Przyluski et dont on mesurera bientôt toute l'importance.

La face D « représente simplement les danses qui accompagnèrent les noces de la reine et du brahmane » (p. 93). Sur ce point, je ne chercherai pas noise à M. Przyluski. Cette scène de danses ne présente aucune caractéristique qui la distingue de n'importe quelle autre scène de danse, et sa relation avec les sujets sculptés sur les trois autres faces du piédestal découle évidemment de leur interprétation.

On voit que l'argumentation de M. Przyluski, loin d'être convaincante, soulève au contraire toute sorte de difficultés : son hypothèse me paraît aussi en l'air que les deux génies de la face A, et je ne vois aucune raison pour identifier les scènes représentées sur le piédestal de Trà-kiệu avec la légende de Kauṇḍinya. Il faut chercher autre chose.

Parmi les détails qui ont échappé à M. Przyluski, il s'en trouve deux : le bris de l'arc en A 4, et la difformité de la femme accroupie en C 11, qui vont nous mettre sur la voie. Le bris de l'arc est un thème qui apparaît plusieurs fois dans la littérature indienne ; conjugué avec une scène comportant une bossue, il évoque immédiatement un des exploits de Kṛṣṇa, précédant immédiatement le meurtre de Kaṃsa. Mais avant de confronter le haut-relief avec les textes, une remarque s'impose sur la façon dont les scènes doivent être contemplées.

Sur chaque panneau, la longueur de la surface sculptée ne dépasse pas 1 m. 60 ; chaque scène peut donc aisément être vue tout entière d'un seul coup d'œil et correspondre, non à une série d'épisodes successifs, mais à un épisode unique. Cela n'empêche pas que, suivant une coutume générale dans les arts dérivés de l'Inde, l'action des personnages principaux puisse être décomposée en plusieurs temps. Mais si le tableau est fait pour être vu d'un seul coup d'œil, il n'y a aucune raison pour que ces temps successifs se succèdent sur la pierre plutôt dans un sens que dans l'autre. Après cette observation préliminaire, examinons de nouveau le bas-relief à la lumière des textes, et lisons d'abord le *Bhāgavatapurāṇa*.

Ayant résolu de se débarrasser une fois pour toutes de Kṛṣṇa et de Balarāma, Kaṃsa leur dépêche Akrūra, avec mission de les ramener à Mathurā où il compte les faire mourir sous les coups de l'éléphant Kuvalayāpīḍa, ou, en cas d'insuccès, sous ceux des boxeurs Cāṇūra et Muṣṭika (X, XX (VI)). Akrūra se rend au parc de Nanda et en ramène les jeunes gens qu'il précède à Mathurā (X, XXXVIII et XLI). Kṛṣṇa et Rāma entrent dans la ville par l'avenue royale. Rencontrant un teinturier en train d'apprêter les vêtements du roi Kaṃsa, Kṛṣṇa lui demande d'en choisir pour les porter. Sur le refus grossier du teinturier, Kṛṣṇa, d'une chiquenaude, le décapite et les deux frères endossent les vêtements. Puis un tisserand confectionne un costume à chacun d'eux. Ils se rendent ensuite chez le fleuriste Sudāman qui leur offre des guirlandes de fleurs (X, XLI). Continuant à cheminer par la rue royale, ils voient « passer une jeune femme au corps difforme, au beau visage, tenant dans ses mains un vase rempli de parfums » (X, XLII, 1). Questionnée, elle déclare être esclave et parfumeuse, et donne aux jeunes gens des onguents dont ils s'oignent le corps. Puis : (1)

6. Dans sa bienveillance pour Trivakrā, la bossue au gracieux visage, Bhagavat résolut de la rendre droite, et de montrer le fruit qu'on retire de sa vue.

7. Acyuta lui mit un pied sur la pointe de chaque pied, et, retournant la main, il la prit au menton avec deux doigts, les souleva et redressa toute sa personne.

8. Alors, au contact de Mukunda, le corps de la parfumeuse devint droit et bien proportionné, ses hanches et ses seins se développèrent, et elle acquit soudain une exquise beauté.

9. Douée d'une forme irréprochable et pleine de noblesse, elle dit alors à Keçava en le tirant par le pan de son vêtement, le sourire sur les lèvres et l'amour dans le cœur :

10. Viens, ô héros, allons dans ma demeure. Je n'ai pas la force de me séparer de toi ici-bas. Tu as bouleversé mon âme ; sois-moi propice, ô héros.

11. Pendant qu'elle lui adressait cette prière, Kṛṣṇa, voyant que Rāma et ceux de sa suite avaient la face et les yeux tournés vers lui, répondit à cette femme en riant :

12. Oui, ô belle, j'irai dans ta demeure, où les hommes trouvent la fin de leurs tourments, dès que j'aurai accompli mon œuvre : pour nous, voyageurs sans famille, tu es un refuge suprême.

13. Poursuivant son chemin après l'avoir congédiée avec ces douces paroles, il reçut d'une caravane de marchands, ainsi que son frère aîné, des présents de toute sorte, du bétel, des guirlandes et des parfums.

(1) Je reproduis la traduction de HAUVETTE-BESNAULT, au tome IV de l'édition d'Eugène BURNOUF.

14. Dans le trouble amoureux que sa vue inspirait, les femmes, ne se connaissant plus elles-mêmes, laissaient glisser sur elles au hasard leurs vêtements, leurs cheveux, leurs bracelets : on eût dit les personnages d'une peinture.

15. Ensuite Acyuta demanda aux gens de la ville à quel endroit l'arc était déposé, et, s'y étant rendu, il vit un arc merveilleux, pareil à celui d'Indra,

16. Placé sous la protection d'une garde nombreuse, entouré de respect et brillant d'une incomparable beauté. Malgré l'opposition des gardiens, Kṛṣṇa prit l'arc de vive force ;

17. Il le souleva de la main gauche par manière de jeu, l'arma de sa corde et, le tendant, il le brisa par le milieu en un clin d'œil, sous les yeux des assistants : tel, entrant en fureur, un vigoureux éléphant brise une canne à sucre.

18. L'arc rendit en se rompant un son qui remplit l'espace éthéré, le ciel, la terre, les dix régions du monde. Kaṃsa frémit en l'entendant.

Suit une échauffourée qui met aux prises les deux frères avec les gardiens de l'arc : ceux-ci sont mis en pièces ainsi que les renforts envoyés par Kaṃsa. Les chapitres suivants (X, XLIII et XLIV) racontent le meurtre de l'éléphant Kuvalayāpīḍa, des boxeurs et finalement de Kaṃsa.

La même histoire se retrouve, entre autres textes, dans le *Viṣṇupurāṇa* (V, XIX et XX), dans le *Harivaṃça* (LXXXIII de la trad. LANGLOIS, LXXXII de la trad. DUTT) (1), et au dernier acte du *Bālacarita* de Bhāsa. On va voir que le sculpteur ne suit strictement aucun des textes précités ; il s'inspire d'une version combinant des éléments qui se retrouvent dans ces divers ouvrages. Il semble en outre avoir évité à dessein les scènes de violence pour ne conserver que celles qui permettaient à ses personnages des gestes nobles et mesurés.

Face C. *Miracle de la bossue.*

La scène se passe dans la grande rue de Mathurā, qui, d'après le *Bālacarita*, est pavoisée et décorée de guirlandes : *utsavādhikarocchritadhvajapatākam avasaktamālyadāmālaṅkṛtam utthāpitāgurudhūpasamākulaṃ rājamahāpatham* (éd. GAṆAPATI SÂSTRÎ, Triv. Skt. Ser., XXI, p. 58).

Ce sont ces guirlandes suspendues qui sont représentées juste au milieu du panneau, en 11. N'oublions pas d'ailleurs que la rencontre de la bossue a lieu immédiatement après celle de Sudāman, donc tout près du quartier des fleuristes : la présence d'une guirlande de fleurs au beau milieu de cette scène est donc doublement justifiée.

(1) Je regrette de n'avoir pas à ma disposition le texte sanskrit.

Tous les textes s'accordent à nous montrer Kṛṣṇa et Rāma avec leur suite excitant la curiosité générale des habitants de Mathurā : il est naturel que le sculpteur en ait représenté quelques-uns, et je propose de considérer comme des suivants et des badauds tous les personnages sans emploi bien défini, comme 1, 2, 3, 7, 8, 9, 15, 16, 17, 18. Le brahmane 15 n'est pas déplacé parmi eux ; on lit en effet dans le *Bhāgavatapurāṇa* : « Les brâhmanes, transportés d'allégresse, présentaient respectueusement aux deux héros çà et là sur leur passage du lait caillé, des grains d'orge, des vases remplis d'eau, des guirlandes, des parfums, des offrandes » (X, XLI, 30).

Le groupe central représente la bossue (11), redressée par Kṛṣṇa (10) d'un geste correspondant assez bien à celui qui est décrit dans une des stances du *Bhāgavatapurāṇa* citée plus haut (X, XLII, 7). En 13, elle est debout, tenant à Kṛṣṇa (14) des propos amoureux. Le personnage 12 est probablement Balarāma, mais il semble accomplir un des gestes que le *Harivaṃça* attribue à son frère : « Cependant, Kṛṣṇa, en badinant, pétrissait doucement de ses doigts la bosse de la bonne femme. Celle-ci tout à coup sentit sa bosse rentrer, son corps s'étendre et se redresser, son sein se relever. » (*loc. cit.*, 35-36.)

Reste le groupe 4 à 6. Est-ce le premier temps de l'épisode : l'entretien des deux frères avec la bossue accroupie ? Est-ce la rencontre du fleuriste Sudāman ? L'indécision quant au sexe du personnage assis et vu de dos (5) oblige à garder une prudente réserve. Tout ce qu'on peut dire est qu'il ne paraît pas être difforme.

Face B. *Offrande des marchands.* Cet épisode ne se trouve que dans le *Bhāgavatapurāṇa*. Il me semble rendre parfaitement compte de la scène. Kṛṣṇa assis (5) et Rāma debout (4) reçoivent les présents que leur offrent des marchands (6, 7) ; à droite, d'autres marchands, à moins que ce ne soient des spectateurs ou des gens de la suite de Kṛṣṇa (1 à 3) ; à gauche (9 à 16) la caravane passe . . . (1)

Face A. *Bris de l'arc de Kaṃsa.*

Le *Harivaṃça* décrit en ces termes l'arc de Kaṃsa : « Le gardien lui fit voir cette arme qui ressemblait à une colonne, arme que personne ne pouvait tendre, que les dieux eux-mêmes et Vāsava ne pouvaient briser » (*loc. cit.*, 44-45). C'est cette colonne que soulèvent avec peine cinq porteurs (6 à 10). En 4, Kṛṣṇa brise l'arc, en présence de Balarāma (3) et de deux autres spectateurs (11, 12), qui sont peut-être des gardiens.

Je suis plus embarrassé par les deux personnages de droite (1 et 2). Je propose, faute de mieux, de voir dans le brahmane (2) le chef des gardiens

(1) Sur cette face, et sur la face A, Kṛṣṇa est plus richement vêtu que sur la face C. Il n'est pas impossible que ce soit un résultat de la libéralité des marchands.

informant le roi Kaṃsa (1) de ce qui vient de se passer, ainsi qu'il est dit dans le *Harivaṃça* (loc. cit., 50), mais j'avoue que cette explication ne me satisfait qu'à moitié.

L'épisode du bris de l'arc, qui est le point culminant de l'histoire, est encadré, à gauche par un groupe composé de deux brahmanes (13 et 14) et de deux êtres volants (15 et 16), et à droite par le groupe de danseuses de la face D. Il est tentant de voir là une représentation de la scène par laquelle se termine le *Bālacarita* : le rishi Nārada apparaît, accompagné de Gandharvas et d'Apsaras qui viennent rendre hommage à Viṣṇu-Kṛṣṇa :

Nāradaḥ | *Kaṃse pramathite viṣṇoḥ pūjārthaṃ devaçāsanāt* |
sagandharvāpsarobhiç ca devalokād ihāgataḥ || 17 ||

Si cette interprétation est exacte, Nārada apparaît en 13, accompagné d'un autre rishi (14) ; les deux génies volants (15 et 16) sont des Gandharvas et la face D nous montre les Apsaras.

On n'aura pas manqué de constater que les trois épisodes : miracle de la bossue, offrande des marchands et bris de l'arc se succèdent sur les flancs du piédestal dans un ordre opposé à celui qui a été adopté par M. Przyluski, et inverse du sens de la pradakṣiṇā. Il y a peut-être à cet arrangement une raison qui nous échappe : à Aṅkor Vat aussi, les grands bas-reliefs doivent se lire en gardant le monument à gauche. Il se peut encore que le sculpteur ait suivi une version dans laquelle la rencontre des marchands avait lieu avant celle de la bossue, et comme A et D ne forment peut-être qu'un seul tableau, on aurait la suite B, C, D-A, qui serait conforme à la pradikṣiṇā. Il se peut aussi que l'ordre de ces trois épisodes, qui n'ont aucun lien entre eux, soit arbitraire, et que l'artiste ait été guidé dans leur répartition sur le piédestal par quelque raison de métier que nous ne connaîtrons jamais.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que l'argument tiré de l'ordre des épisodes soit suffisant pour infirmer l'interprétation que je viens de proposer. On serait mieux fondé à s'étonner que l'artiste se fût borné à représenter des scènes accessoires, qui ne sont en somme que le prélude de ce grand drame en trois actes : meurtre de l'éléphant, des boxeurs et du roi Kaṃsa, épisodes qui ont si souvent inspiré les artistes cambodgiens. J'ai dit plus haut que le sculpteur du piédestal de Trà-kiệu semblait avoir voulu éviter les gestes violents. N'oublions pas d'autre part que ce piédestal n'est qu'une partie d'un ensemble, et notre étonnement cesserait peut-être si nous étions en possession de ce qu'il était destiné à supporter.

On trouvera sans doute que mon interprétation du haut-relief, par un fragment de la légende de Kṛṣṇa si souvent mise à contribution par les décorateurs indochinois, est bien banale, et n'a pas le piquant de celle qu'avait proposée M. Przyluski. Je suis le premier à regretter de voir disparaître le brahmane Kauṇḍinya, la reine Somā, et avec eux les premiers protagonistes de l'histoire du Fou-nan. La nouvelle identification proposée n'est cependant

pas dénuée de tout intérêt : c'est un exemple de plus de la faveur dont jouissait le culte de Viṣṇu à l'époque du roi Prakāçadharma, au règne duquel il ne semble pas téméraire de faire remonter l'exécution du piédestal de Trà-kiệu.

G. Cœdès.

L'OR DES FOURMIS AU SIAM.

Dans un passage bien connu des *Histoires* (III, 102), Hérodote rapporte une histoire de fourmis « plus petites que des chiens, mais plus grosses que des renards », que l'on trouvait dans un désert, chez les plus septentrionaux des Indiens, voisins de la ville de Kapastyros et du pays de Paktuïke. Ces fourmis emmagasinaient des sables aurifères dans leurs fourmilières. Au prix de grands risques, tant elles étaient vites et redoutables, les Indiens allaient voler leur or.

Hérodote n'est pas seul à parler de « l'or des fourmis ». Le *Mahābhārata* (II, 52) mentionne certaines populations qui en apportaient en tribut à Yudhiṣṭhira. M. B. Laufer, dans le *T'oung Pao* (série II, vol. IX, pp. 429 et suiv.), a consacré au sujet un important article où l'on trouvera de nombreuses références. Plus récemment, en 1924, M. Francke, dans *Asia Major*, I, 1, pp. 67-76, donnait deux contes du Tibet occidental, où ces étranges insectes jouent un grand rôle.

A ma connaissance du moins, on n'a jamais signalé au Siam aucune histoire où paraisse l'or des fourmis. Il se rencontre cependant dans ce pays un curieux récit (*Khăm hài kan xao krung kăo*, Bangkok, 2457 EB., pp. 97-98) (1) où figurent à la fois des insectes, ici des termites (*pluĕk*), et un objet en or trouvé dans leur nid, ici la termitière (*chom pluĕk*). D'après ce texte, le roi (Prasāt Thong), père et prédécesseur du fameux Phra : Năraï, eut un songe qui lui montra un palais d'or enfoui dans une termitière située dans un certain lieu où il s'était rendu autrefois, avant son avènement. Le lendemain matin, dès son réveil, le roi ordonna de fouiller la termitière où l'on trouva en effet un palais en or à neuf étages, palais en miniature, haut d'un *sŏk*. De là serait venu au roi son nom de Prasāt Thong, « palais d'or ».

Dans la forme de cette histoire que l'on vient de rapporter, la seule que je connaisse, il n'est donné aucune explication sur la manière dont l'objet

---

(1) Traduction siamoise moderne (EB. 2457) d'un manuscrit birman conservé à Rangoon et provenant des archives du Palais, à Mandalay. Cet ouvrage contient des données fournies par une enquête menée par des fonctionnaires birmans sur des prisonniers de guerre siamois, déportés en Birmanie lors des guerres birmanes qui ont abouti à la chute d'Ayuthya. [On trouve une brève allusion à la légende du roi Prasāt Thong dans la *Recension pālie des Annales d'Ayuthya*, BEFEO., XIV, III, p. 24. — G. C.]

en or a été apporté dans la termitière. Il ne s'agit plus ici d'or brut, comme dans Hérodote, ni, du moins explicitement, d'or apporté par les fourmis (respectivement termites). Il est tout de même frappant que les deux éléments essentiels des autres histoires de fourmis qui emmagasinent de l'or dans leurs fourmilières se retrouvent ici sous les formes reconnaissables des termites et de l'objet en or.

Il semble que l'on ne puisse séparer la nouvelle donnée siamoise des données fournies par Hérodote et le *Mahābhārata*. On n'a pas le moyen, pour le moment, de rechercher la filiation de la légende du texte siamois, non plus que d'en déterminer l'aire d'extension et d'en réunir les variantes, s'il y en a. On a voulu seulement signaler la présence, sur un domaine où l'on ne l'avait pas encore relevé à ce qu'il semble, d'un thème folklorique curieux, qui paraît avoir intéressé et embarrassé beaucoup de chercheurs.

J. Burnay

Conseiller juriste auprès du Gouvernement siamois,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

CONTRIBUTION A UNE MONOGRAPHIE DE L'ILE AUX BUISSONS (HONGAY)

L'Ile aux Buissons, dont le nom évoque seulement une végétation d'arbustes rabougris, semble n'avoir retenu l'attention de ceux qui y ont abordé qu'au point de vue minier, tactique ou commercial.

Dans son *Guide du Tonkin*, Madrolle n'en parle que pour mémoire en citant d'anciennes concessions minières. Il est vrai qu'à ce point de vue, l'Ile aux Buissons se trouve assez pauvre en comparaison de l'immense concession de la Société des Charbonnages du Tonkin. Il n'en reste pas moins vrai que Va-chai a failli devenir le grand port commercial et militaire du Tonkin, et que certains n'ont pas abandonné tout espoir à ce sujet.

Si l'on en croit l'auteur d'un article publié en 1930 dans la *Revue du Pacifique* (1), le Résident général, puis Gouverneur Richaud aurait, en 1889, donné les instructions nécessaires pour que tous les services civils et militaires procédassent à leur installation à l'Ile aux Buissons. Il y aurait même eu commencement d'exécution jusqu'à un contre-ordre venu de Paris sur les instances du propriétaire des Docks de Haiphong. La plupart de ceux qui ont étudié la question d'un port au Tonkin, l'Amiral Courbet, l'Amiral de Beaumont, Jules Ferry et même le Maréchal Lyautey, se seraient prononcés, d'après le même auteur, pour l'Ile aux Buissons.

(1) P.-A. Lapicque, *Le port du Golfe du Tonkin*, Revue du Pacifique, 1930, p. 511-530.

L'île aurait donc failli entrer dans l'histoire. Mais n'y a-t-elle jamais été ?

Sans ajouter complètement foi à l'auteur cité dessus, qui se demande si la baie de Hạ-long n'est pas « le grand port dans les rochers » dont parlerait (?) Ptolémée, on peut cependant s'imaginer que l'Ile aux Buissons a connu une autre activité que celle, si réduite, d'aujourd'hui et que, sans avoir été un grand port, elle a pu servir au débarquement d'une grande partie de ce qui venait de Chine « hommes, bêtes et choses », pour se rendre dans le Delta ; la route de Hongay à Sept-Pagodes, qui suit la limite Sud du massif montagneux, est jalonnée de vestiges d'une occupation chinoise de longue durée : Yên-lập, Uông-bí, Tràng-bạch, Đông-triều, Sept-Pagodes, où les tombeaux fouillés révèlent l'ancienneté et l'importance de ces centres aux temps de l'occupation chinoise.

A défaut de documents, c'est seulement dans son sol que l'histoire de l'Ile aux Buissons peut être écrite ; c'est donc là que l'esprit curieux doit la chercher.

Malgré son nom, l'Ile aux Buissons n'est pas entièrement couverte d'arbrisseaux. Constituée par une forte arête de 171 mètres d'altitude au point culminant, qui la partage presque en deux de l'Est à l'Ouest, l'île est coupée de ravins boisés de formation récente. L'épaisseur de la couche d'humus qui descend des hauteurs depuis une époque récente (4 à 5 siècles) semble démontrer que le déboisement de l'île n'est pas très ancien. Enfin, la différence d'aspect entre certains points, les uns rocailleux et couverts de buissons, les autres absolument dénudés, sans un rocher apparent, donnent à penser que ces derniers ont pu être cultivés, encore que la formation géologique de l'île n'apparaisse pas comme d'une homogénéité absolue.

Par suite de l'érosion les vestiges du temps passé sont recouverts d'humus, et c'est seulement au hasard que sont dues les trouvailles qui y ont été faites.

Au point de vue de ces recherches, l'île peut être divisée en cinq secteurs susceptibles d'être fouillés avec chance d'y trouver des documents intéressant son histoire.

1° *Le thalweg des stùpas.* — Il est situé à l'Ouest de la pagode des pêcheurs, pagode de construction très récente, aucun débris d'édifice antérieur n'y ayant été trouvé.

En passant à proximité, je ramassai un jour un morceau de terre cuite rouge représentant ce qui me parut être un fragment de tour carrée à étages aux bords relevés, présentant sur chaque face un médaillon où se dessinait une vague effigie. J'avais déjà remarqué semblable fragment posé devant le paravent de la pagode de Va-chai près d'un vase à jossticks. En avançant vers l'Ouest, je trouvai de plus en plus de débris de même nature, et, après avoir gravi 5 à 6 mètres à flanc de coteau, j'aperçus, émergeant de terre, des morceaux de terre rouge cuite rangés symétriquement. J'en fis dégager de la terre qui les entourait et pus ainsi extraire un spécimen complet. Haut de 45 cm. et mesurant 15 cm. de côté à la base, il comporte cinq étages ; il se

termine en haut par un embout creux et circulaire destiné à recevoir une pointe également en terre cuite d'environ 10 cm. de longueur. Cet embout comporte plusieurs anneaux. La base est évidée.

Le gisement comprend cinq groupements, distants de 5 à 6 mètres les uns des autres sans ordre apparent. Dans chaque gisement, les stûpas sont alignés sur 7 rangs de 10 à 15 pièces, séparées les unes des autres par un intervalle de 5 à 10 centimètres au plus. Elles ont été posées à même le sol sans que l'on y ait, semble-t-il, préparé un emplacement horizontal ; la ligne de leur faîte suit, en effet, la pente. Elles sont recouvertes d'humus jusqu'à la 4e corniche, humus provenant de la terre descendue du sommet de la colline sous l'action des pluies. Tous ces stûpas sont fortement inclinés vers le bas de la pente comme sous la pression des terres. Certains appartenant aux rangées extérieures sont renversés et c'est parmi ceux-là seulement qu'ont été trouvées les pièces entières ou faciles à reconstituer, celles restées debout ayant toutes été brisées au sommet.

Quelques pointes ont été trouvées en terre, à part, et aucune n'a sa place au sommet d'un stûpa.

Il m'a été donné de voir dans le bureau de l'ingénieur de la Société des Charbonnages à Campha-Mines, deux de ces stûpas trouvés en terre dans le voisinage ; ces deux pièces sont très régulières de forme, bien droites, mieux réussies que tout ce qui reste à l'Ile aux Buissons. J'ai cru pouvoir en conclure que je me trouvais en présence du lieu de fabrique ou tout au moins de dépôt à proximité du four de cuisson, les pièces brisées, ou les malfaçons, les rebuts ayant été seuls laissés. Le fait que ces stûpas ne sont pas garnis de leur pointe ne peut d'ailleurs que renforcer cette hypothèse.

Enfin, ces stûpas semblent avoir été fabriqués par étages séparés et jointés ensuite avant cuisson, certaines cassures à ces joints ne laissent aucun doute à cet égard. On s'est certainement servi de plusieurs moules, les étages correspondant de plusieurs tours étant sensiblement différents en dimensions de même qu'en netteté : on a employé l'argile ordinaire donnant après cuisson une belle teinte rouge, mais on a utilisé aussi une terre noirâtre, de l'humus, donnant après cuisson un objet gris qui n'est pas déplaisant à l'œil.

Quelle était donc l'utilisation de ces stûpas ?

Destinés au culte, sans aucun doute, la grossière effigie figurant sur les quatre faces de chacun des étages semble bien indiquer qu'ils doivent être d'inspiration bouddhique. Ils représentent exactement en réduction les stûpas fréquemment élevés, comme à Sept-Pagodes (Pagode des femmes), sur la tombe de bonzes. Madrolle en signale un exemplaire trouvé dans la Grotte des Merveilles de la baie de Hạ-long et qui est au Musée de Hanoi. Enfin Parmentier, dans son *Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (p. 61), en fait mention en ces termes, à propos de fragments trouvés sur l'emplacement du Đại-la, l'actuel Hanoi : « Il semble qu'à cette époque (XIIe et XIIIe siècle) ait existé l'habitude de placer auprès des tom-

beaux des représentations de stùpas sacrés devenus en Chine ces tours à étages dont l'exemple le plus connu est la tour de porcelaine de Nankin. »

Cette hypothèse paraît pouvoir dès maintenant être tenue pour conforme à la réalité ; elle est en effet corroborée, ainsi qu'on le verra ci-après, par une autre trouvaille faite à l'Ile aux Buissons qui démontre en même temps que le gisement de stùpas de cette île est le lieu de fabrication.

Il resterait donc à découvrir le four de cuisson de ces stûpas qui doit se trouver à proximité. Il n'est pas possible d'admettre, en effet, que ces stùpas aient été cuits sur place à l'aide d'herbes, la cuisson est trop accentuée et égale. Ils ont été posés là pour le choix après avoir été retirés du four. Enfin, les moules pourraient peut-être être retrouvés.

Tout le thalweg est semé de tessons et de débris de poteries, certaines récentes, mais d'autres anciennes, notamment provenant de vases en terre noirâtre dont les Chinois se servaient pour enterrer des restes mortels après exhumation, vases datant des XIVe et XVe siècles. Tout ce thalweg serait à examiner pas à pas.

2° *Ravin de Va-chai.* — Peu après, un de mes sous-officiers indigènes intéressé par mes hypothèses sur une occupation ancienne de Va-chai, me signalait qu'un indigène avait trouvé dans un ravineau de Va-chai des briques énormes et des débris de stùpas analogues à ceux de la fabrique. Ce ravin est situé exactement entre la pagode et la batterie d'artillerie qui se trouvent en contrebas de la route coloniale n° 18 (voir fig. 15, Carte au 50.000^{e}).

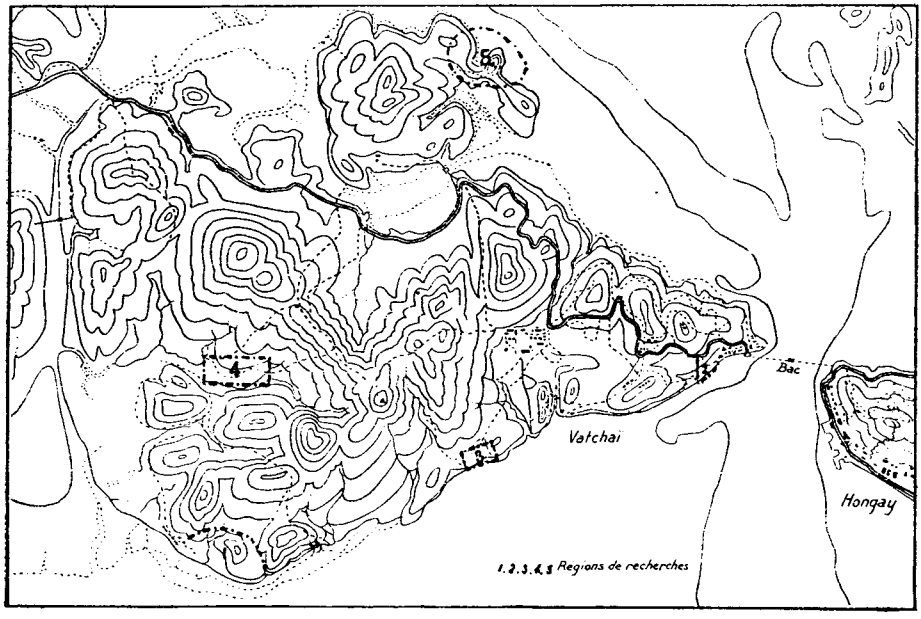


Fig. 15. — Carte de l'Ile aux Buissons. Echelle au 1 : 50.000^{e}.

M'y étant rendu, je pus constater qu'il s'agissait d'une coupure très nette du fond d'un thalweg dont le fond était autrefois, sans doute avant déboisement des hauteurs dominantes, très arrondi en cuvette. Les eaux, aux saisons des pluies, se sont tracé une voie que, s'écoulant avec impétuosité en torrent, elles ont approfondie rapidement. Ce ravineau, véritable tranchée aux parois à pic, est en effet profond de 3 m. 50 au moins et large de 1 m. 50 au plus. Il a été tranché dans le vif. En effet, sur chacune des parois, à 50 cm. au-dessous du sol, l'œil suit une rangée assez horizontale de débris divers, tuiles plates et minces, débris de poteries et de stûpas. Des quantités d'autres débris se trouvent également dans le fond du ravineau où ils ont été roulés par les eaux.

Les poteries sont de nature différente : pots en terre noirâtre déjà signalés, porcelaines à dessins grossiers bleuâtres, pots en terre jaune vernissée et même débris de très beau céladon.

Des indigènes nous ont remis des sapèques trouvées sur place ; le premier examen les indique, comme ayant été frappées pendant les périodes *hồng-đức* (1470-1497), *cảnh-thông* (1498-1504). Un examen plus approfondi de certaines autres, les dernières trouvées, permettra peut-être d'être fixé sur l'époque la plus reculée de l'occupation de Va-chai ; aucune grosse somme ne paraît avoir été trouvée, au plus cent sapèques.

L'ensemble de ces trouvailles, poteries funéraires, petites sommes en sapèques, débris de stûpas, semble bien indiquer que l'on se trouve en présence d'un cimetière. Cimetière d'habitants ou cimetière de navigateurs ? L'exiguïté de la plage de Va-chai ne paraît guère avoir permis l'installation d'une cité importante. Cependant il n'est guère d'habitants actuels de Va-chai, agglomération de cinquante cases au plus, qui, travaillant à l'aplanissement du terre-plein pour la construction de sa maison, n'ait trouvé quelques débris, traces d'un habitat antérieur.

Trois remarques intéressantes ont été faites.

L'évidement de la base des stûpas trouvés à Va-chai, par conséquent après utilisation, ne contenait que de la terre. Il paraît donc certain qu'il était pratiqué uniquement pour alléger le sujet et non pour y placer une relique ou un objet quelconque comme j'en avais eu l'idée un moment. En second lieu, ces stûpas n'étaient pas placés à moins de plusieurs mètres les uns des autres, distance séparant les tombes ; cette situation confirme l'hypothèse que dans le thalweg des stûpas on se trouve en présence non d'un cimetière, mais d'un lieu de fabrique ou de dépôt.

D'autre part, des boules en terre argileuse crue ont été trouvées dans ce même ravin qui paraissent avoir été faites de main d'homme. Plus grosses qu'un œuf, elles sont formées d'une enveloppe extérieure renfermant au centre du sable. On paraît avoir pris de la terre glaise malléable, l'avoir pétrie, puis, après y avoir placé une autre terre sablonneuse, avoir formé une boulette qui s'est durcie à la longue. La différence des deux terres est, à la section, très bien marquée.

Ces boulettes étaient-elles destinées à être emportées pour être remises à la famille d'un défunt, coutume que la Grande Guerre a vu revivre chez nous-mêmes ; ou étaient-elles apportées pour être mises avec le défunt, reposant ainsi près d'un peu de la terre natale ? A noter toutefois qu'aucun ossement n'a été signalé et qu'il semble que ce cimetière n'ait servi qu'à des inhumations après exhumation, suivant les coutumes encore observées en ce pays comme en Chine.

Etant donné que la majeure partie des monnaies trouvées se rapportent à la fin du XVe siècle, je me demande si la petite colonie qui a vécu à Va-chai n'y aurait pas été amenée par Lê Thánh-Tôn venant visiter le pays peu après sa libération du joug chinois (1428) et y installer un poste aux confins de son royaume.

3° *Plateau de la Pagode.* — Au cours de promenades, j'avais remarqué certaines levées de terre qui me paraissaient peu naturelles ; leur forme régulière me convainquit vite qu'elles avaient dû être établies pour servir de plateforme à une construction, vraisemblablement une pagode. Le profil est très visible sur le terrain.

Cet emplacement est situé exactement au bas de la croupe sur laquelle se trouvent deux coupoles d'observatoires d'artillerie. La construction se trouvait face à la mer, permettant une vue splendide sur la baie de Hạ-long. Elle est orientée sensiblement Nord-Sud. J'avais remarqué, sur la gauche, par conséquent à l'Est, cinq tumuli d'inégale importance, dont le premier se trouve à cinquante mètres environ de la « Pagode ». Sur les deux premiers restaient les vestiges de tombes annamites. Le troisième était peu accentué et de forme imprécise ne permettant guère de fixer avec certitude le point central. Le quatrième comportait un évidement au sommet, provenant du tassement de la terre sur un mètre carré. Le cinquième, le plus éloigné, était peu accentué.

La fouille du deuxième tumulus, sur lequel j'avais ramassé des débris de poteries provenant de belles porcelaines et de céladons, permit de trouver à 1 m. 50 de profondeur une boîte en terre cuite, orientée exactement Est (pieds), Ouest (tête), dans laquelle les Annamites placent encore actuellement les restes mortels, en observant minutieusement la place des membres. Cette inhumation m'a paru remonter à 20 ou 30 années au plus. La fouille largement pratiquée ne donna pas d'autre résultat. J'en déduisis que les Annamites, en pratiquant leur inhumation, avaient dû briser et enlever les objets ayant pu se trouver sous ce tumulus manifestement en terre rapportée.

Il me fut rapporté que le quatrième tumulus intact un beau soir, avait, le lendemain, été trouvé, il y a 5 ou 6 ans, creusé à une profondeur de 1 m. 50 environ. Exhumation ou fouille de Chinois chercheurs de trésors, comme il en circule tant dans les régions autrefois occupées par les Chinois.

Je me décidai à attaquer le cinquième tumulus. A 1 m. 20 de profondeur, en terre rapportée, à plat sur le sol naturel facilement reconnaissable, je trouvai

un instrument en pierre polie, le tranchant dirigé vers l'Ouest. En pierre calcaire blanchâtre, crayeuse, onctueuse au toucher, cet outil à tenon d'emmanchement rappelle exactement la forme de celui dont les Annamites se servent actuellement pour remuer la terre molle des rizières et ramener la terre sur les diguettes. Ils l'appellent *cái cuôc*. Celui-ci semble peu propre, en raison de sa fragilité, à tout usage, encore que Parmentier, dans son *Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (p. 26, 27), paraisse admettre cette hypothèse pour des outils analogues trouvés à l'Ile de la Tortue (Cù-lao Ruà). « Ces outils, dit-il, sont toujours faits de pierre assez tendre et qui se briserait aisément au choc. Aussi peut-on se demander si, plutôt que des haches, ce ne sont pas des sortes de bêches pour le travail des terres molles des rizières. »

Si l'on s'en rapporte aux débris de poteries trouvées près des tumuli avoisinant la « Pagode », sensiblement contemporains des trouvailles faites dans le ravin de Va-chai, de l'état de l'emplacement de la « Pagode », on ne peut croire que cet outil ait été enterré là bien antérieurement. Ce serait donc au plus entre les XIVe et XVe siècles. N'était sa fragilité, on pourrait croire que, trouvée sur place, cette « pierre de foudre » a été enterrée par superstition : on sait, en effet, que les Annamites croient que ces pierres polies (époque néolithique) naissent du contact de la foudre avec le sol. Mais, d'autre part, l'Ile aux Buissons ne paraît pas contenir de calcaire du genre de celui dont cet outil a été extrait. Il reste donc à supposer qu'il n'a pas servi à un autochtone, même récent (2000 ans), mais qu'il a dû être apporté et enterré comme symbole, dans un but sans doute religieux, peut-être pour rendre les terres fécondes, ce qui rentrerait bien dans le cadre d'un culte naturiste.

Quant à la Pagode elle-même, aucune trace de tuiles, de pierres taillées, de poteries n'a été trouvée à proximité. Il s'est agi sans doute d'une construction en bois, couverte en chaume, de solidité très précaire en cet emplacement soumis aux rafales des vents. N'a-t-elle pas été élevée pour une durée restreinte ? Et je me demande si cet ensemble, pagode et tumuli, ne pourrait être rattaché à la visite que fit à ce pays le roi Lê Thánh-Tôn (1460-1497), venu chanter les louanges de la Baie de Hạ-long ? De l'Ile aux Cerfs où l'on situe le lieu où il manifesta son admiration, le point de vue est, en tout cas, moins magnifique que de l'emplacement de la pagode, au-dessus de laquelle les artilleurs jugèrent bon de placer, il y a moins de 30 ans, à gros frais, les observatoires nécessaires pour surveiller la baie. Pourquoi, à cinq siècles de distance, ces esprits à la recherche de l'emplacement le plus favorable, l'un pour la jouissance de la vue, les autres pour l'observation, ne se seraient-ils pas rencontrés ?

4° *Le ravin du champ de tir.* — Des Chinois et des Nung du 1er Territoire sont venus s'y installer pour y cultiver les bas-fonds il y a une dizaine

d'années. Ils déclarent que personne avant eux n'avait cultivé ces terrains. Or, j'ai trouvé chez eux des vases intacts, de la forme déjà signalée précédemment comme servant aux réinhumations, et ils m'ont déclaré les avoir trouvés dans la terre en cultivant. Certaines parties des collines montrent des traces manifestes de cultures. Un gros amoncellement de pierres provenant certainement du dégagement ancien d'un champ a été employé à la construction du champ de tir. Ce ravin a dû servir d'habitat à quelques agriculteurs.

Les hauteurs avoisinantes, notamment au Nord, portent des traces de murettes en pierres sèches. Elles ne me paraissent pas remonter au delà de notre conquête, ou même de la colonne Noguès (1919), pendant laquelle des postes optiques avaient été installés sur toutes les hauteurs.

Plus intéressants seraient sans doute les abords du signal.

5° *Cagnabianca.* — Il s'agit d'une maisonnette située à la pointe Nord de l'île, et destinée à servir d'habitation à un surveillant de mines. Son propriétaire l'a ainsi dénommée par pure fantaisie. D'après les dires de ce dernier, cette partie Nord de l'île présenterait des traces évidentes d'un habitat ancien.

Un four à poteries, toujours du même modèle que celles que je désigne comme ayant servi pour des réinhumations, y aurait été trouvé, en faisant des travaux. Je n'ai pas eu le temps d'aller en cet endroit et d'y faire une constatation personnelle.

De ce qui précède, je conserve l'impression que l'Ile aux Buissons présente un terrain intéressant pour des recherches pouvant permettre de fixer son histoire dans le passé.

Je ne pense pas qu'il puisse s'agir de larges fouilles entreprises à gros frais sur un point quelconque ; le seul justifiant un travail important serait peut-être le ravin de Va-chai. Ce terrain appartient à l'autorité militaire, et aucune construction ne peut y être édifiée sans son autorisation. Le cas échéant, tout travail de terrassement qui y serait pratiqué devrait être suivi très attentivement.

C^ne^ PINAULT
de l'Infanterie coloniale.

ANCIENS CANAUX RECONNUS SUR PHOTOGRAPHIES AÉRIENNES DANS LES PROVINCES DE TÀ KÈV ET DE CHÂU-ĐỐC.

Les canaux 1, 2, 3 (fig. 16) ont été vus lors d'un vol en avion effectué le 22 janvier 1931 et reportés immédiatement sur une carte emportée à bord. Bien qu'il n'en existe pas de photographies, ils sont indiqués, cependant, avec une exactitude suffisante.

Le canal nº 4 est devenu sinueux avec le temps, mais sa direction générale est rectiligne, de part et d'autre de la rivière de Tà Kèv qu'il traverse à Anloń Tĩen. La partie pointillée allant de 3 km. au Nord de ce point jusqu'au Phnoṃ Aṅkor et peut-être au delà, n'est que supposée ; je n'ai été frappé, en survolant la région, par aucune ligne droite matérialisée sur le terrain, comme pour les autres canaux, par des herbes de couleur différente.

L'examen des photographies qui seront probablement prises en 1932 du marais d'Aṅkor Bórĕi relèvera peut-être ce prolongement, que la direction du tronçon figurant sur la carte invite à restituer.

De 7 à 11 km. au Sud de Anloń Tĩen le manque de clichés ne permet pas un raccord qui d'ailleurs serait forcément oblique, sans quoi le prolongement rigoureux de la partie précédente irait buter dans le massif de Triton (fig. 17). Mais une brisure d'axe n'est pas invraisemblable, puisqu'on en verra un exemple plus au Sud. Le canal commence à être visible sur le cliché 823 (1). Il se prolonge sans interruption jusqu'à 1035. A sa traversée de la route Châu-đốc —Tinh-biên, à 12 km. 800 de Châu-đốc, il ne présente que l'aspect d'un vague fossé, et ne retiendrait pas l'attention du passant s'il n'était dirigé : 1º vers le Nord rigoureusement sur le Phnoṃ Aṅkor (en effet, la brisure d'axe supposée plus haut a pour effet de diriger ce tronçon sur la partie la plus élevée du Phnoṃ) ; 2º vers le Sud, quelques degrés seulement à droite du Núi Ba Thê.

Les clichés 1035 et 1066 ne se raccordent pas : lacune de 1 km. environ.

Le canal semble disparaître sur la photographie 1130, mais 1132 montre nettement qu'il se continue avec une déviation d'axe vers l'Est. Toutefois, chose curieuse, l'ancien axe reste matérialisé par intermittences, à côté de la nouvelle branche beaucoup plus large, jusqu'à la traversée du canal actuel de Triton à Mac Can Dung.

Plus au Sud, il n'existe plus que la nouvelle branche jusqu'au Núi Ba Thê, avec toutefois de grosses lacunes de 4500 mètres au total, impossibles à

---

(1) Ces numéros sont ceux des photographies du Service aéronautique. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de reproduire la totalité des épreuves qui nous ont été adressées par M. Paris, nous avons choisi les photographies 865, 870, 871 (pl. XIX) qui sont les plus nettes et dont l'assemblage donne une idée des documents sur lesquels est basée la présente étude. [N. D. L. R.]

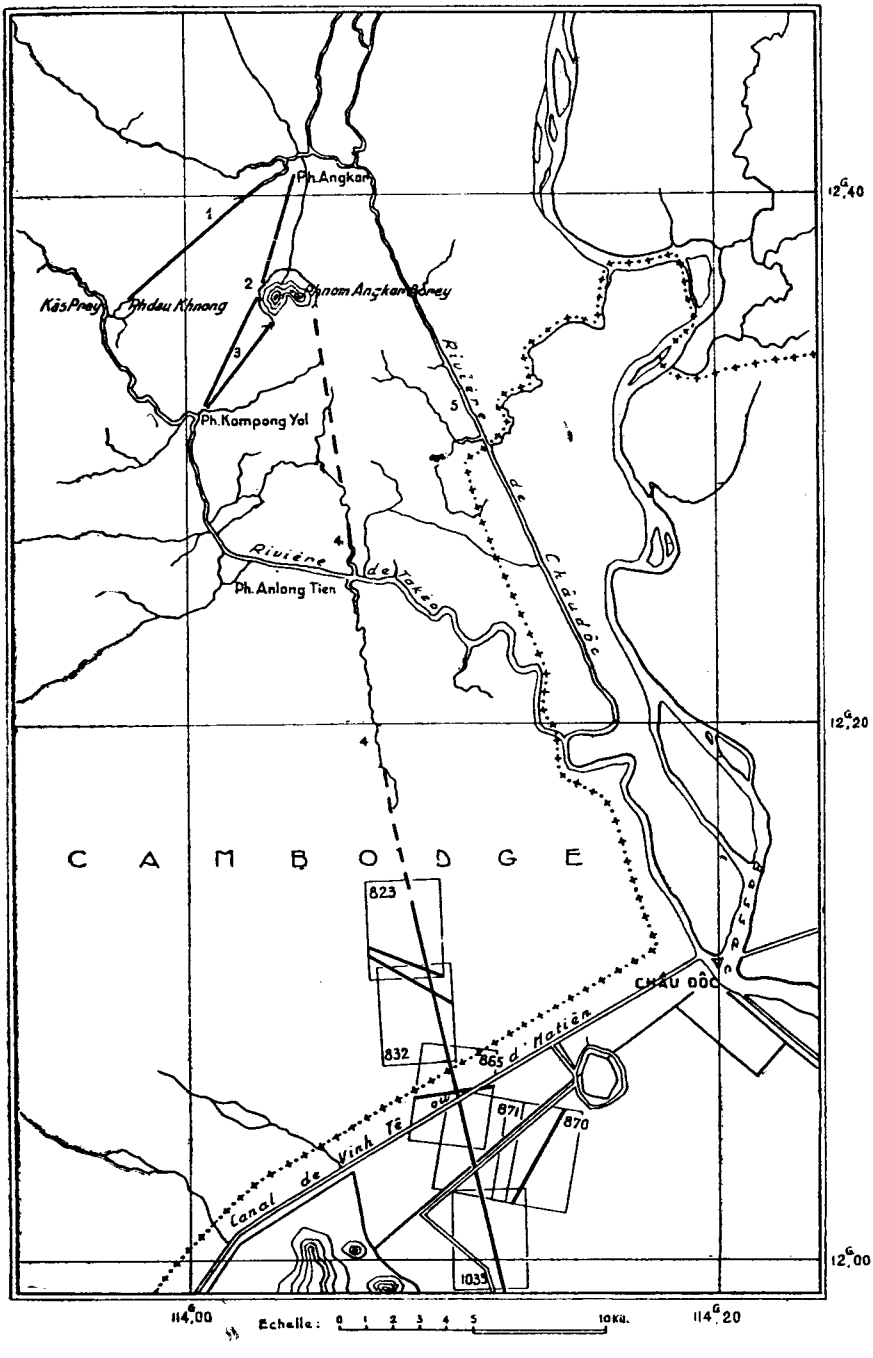


Fig. 16. — Anciens canaux dans la région d'Aṅkor Bŏrĕi et de Châu-đốc.

localiser, les photographies 205 et 168 n'ayant pu être placées qu'au jugé, faute de recouvrements avec d'autres déjà en place. Les clichés de cette région sont d'ailleurs très mauvais.

Le total des lacunes n'est que de 8 + 4 + 1 + 4, 5 = 17 km. 5 sur une longueur de 78 km. du Phnom Aṅkor au Núi Ba Thê.

Chemin faisant, d'autres tronçons de canaux ont été décelés :

1° Sur les clichés 823, 832, 865, 870, rayonnant du Núi Sam ; ils ne sont pas très rectilignes et sont peut-être modernes ;

2° Sur les clichés 270, 271, 272, 273, 1023, 1204, 1205, 1206, 1207 ; canal ayant la direction générale du canal de Mac Can Dung, et dont les prolongements sont à chercher ;

3° Sur le cliché 235, tronçon sensiblement parallèle au canal n° 4 ;

4° Sur les clichés 1437, 1438, 1408, 1399, canaux à l'Est et au S.-E. du Núi Ba Thê, presque imperceptibles, vu la mauvaise qualité des clichés. Mais l'un d'eux semble bien se diriger vers la mer entre Rạch-giá et Hòn Dat.

Quel est l'âge de tous ces canaux ? Certainement antérieur à la colonisation annamite. A cette époque, ils ne devaient déjà plus attirer l'attention d'un observateur au sol, car les Annamites paraissent les avoir complètement dédaignés. En effet, le canal des Sept Montagnes suit parallèlement le canal n° 4, sur 13 km. De même, les canaux de Vinh-tê, de Mac Can Dung et de Núi Ba Thê coupent et recoupent respectivement, sous des angles quelconques, les canaux transversaux signalés aux paragraphes 1°, 2°, 4°.

Un seul de ces anciens canaux a « réussi ». C'est la rivière actuelle d'Aṅkor Bórĕi à Châu-đôc, numérotée 5 sur la carte. Ce canal s'est non seulement maintenu, mais a été élargi et approfondi par les courants de crue du Prèk Aṃbĕl (bras du Bassac) jusqu'à présenter 10 mètres de fond aux basses mers de basses eaux avant la boucle qui le termine au Sud à Vinh-hội-đồng.

Cette boucle elle-même semble former trois côtés d'un rectangle ; mais, après examen sur place, rien n'autorise à restituer un quatrième côté et à supposer qu'il s'agirait là d'une ancienne enceinte rectangulaire. Les travaux précédemment décrits suffisent déjà à donner une haute idée de l'hydraulique agricole aux époques de la prospérité d'Aṅkor Bórĕi, car ces canaux auraient été trop nombreux pour ne servir qu'à la navigation, si leurs rives n'avaient pas été mises en valeur. Ainsi nos dragues, qui sont en train de creuser le canal de Rạch-giá à Hà-tiên et ses embranchements (voir photo 102, collection 37) ne font peut-être que reprendre sur un plan nouveau et avec des gabarits différents, l'ouvrage des esclaves et des prisonniers des anciens rois du Fou-nan.

PIERRE PARIS

Administrateur des Services civils,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

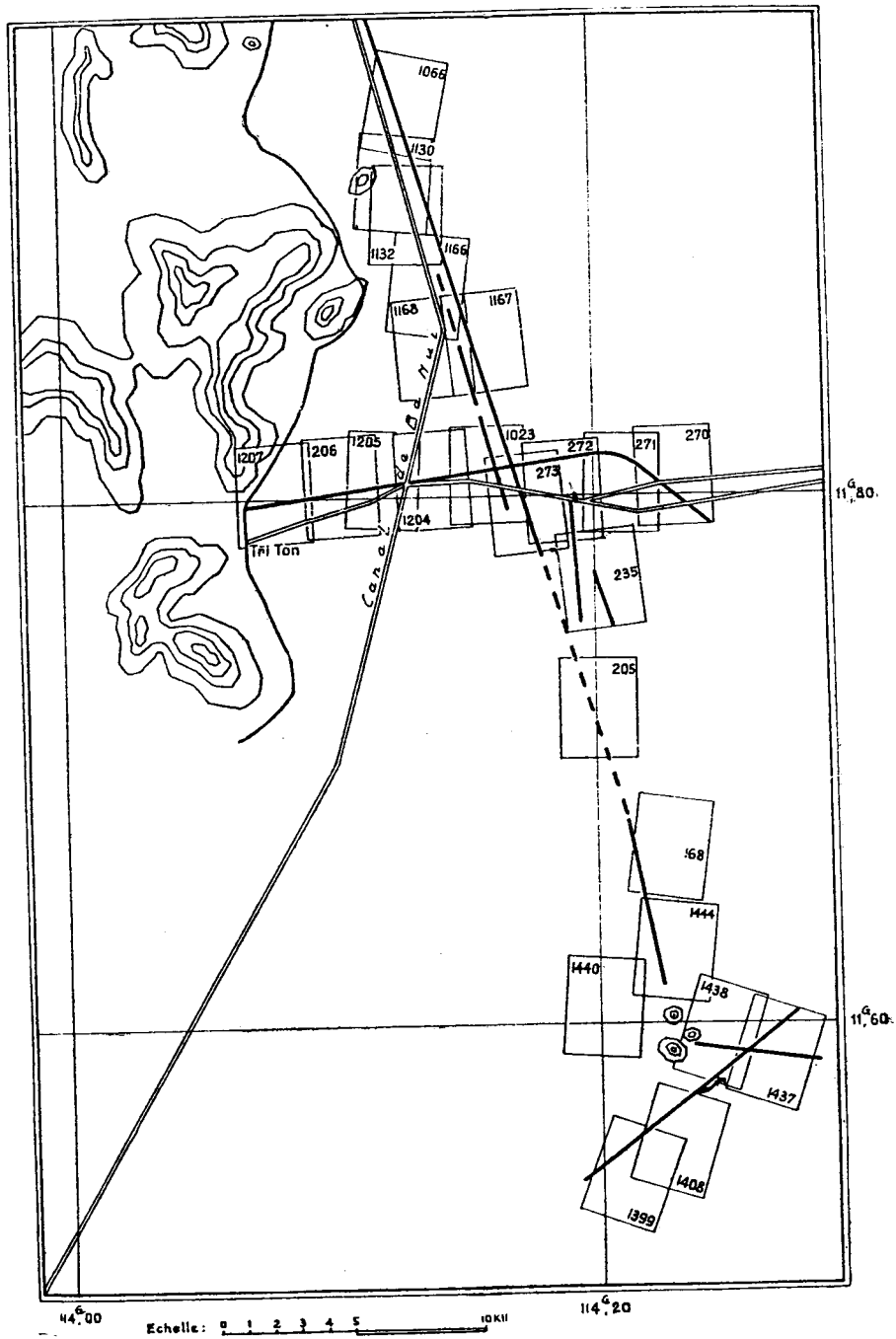
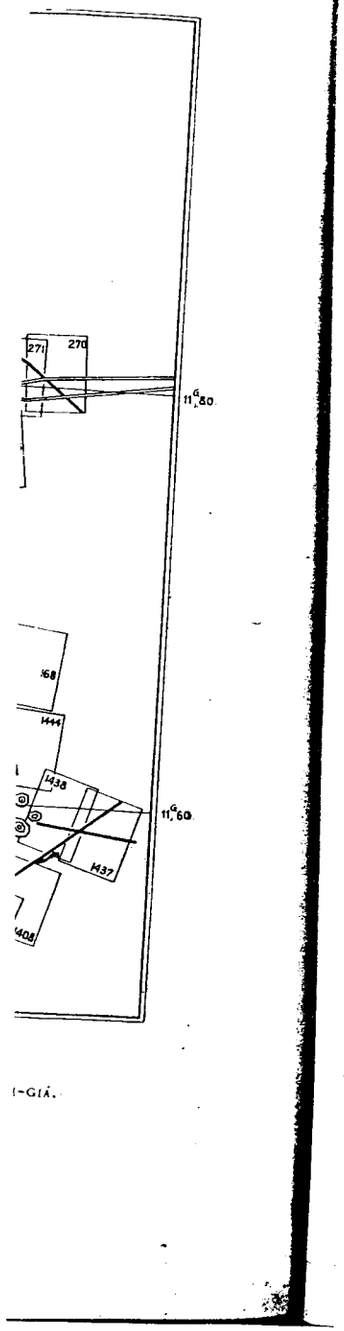


Fig. 17. — Anciens canaux entre Triton et Rạch-giá.



ASSEMBLAGE DES PHOTOGRAPHIES
865 , 870 , 871

Canal de Hà Tiên

Ancien canal

Route de Triton à Châudôc

Ancien canal

Route de Triton à Châudôc

B R 2 N° 871 - CHAUDOC - F026-4160 - 9 - 2

B R 2 N° 870 - CHAUDOC - F026 - 4160 - 9 - 2 - 2.8 - 12 H.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

Charles ROBEQUAIN. — *L'Indochine française*. Préface de M. Pierre PASQUIER, Gouverneur général de l'Indochine. — Paris, Horizons de France, 1930, gr. in-8°, 116 pp., 207 héliogravures. (Extr. de *La France lointaine*, p. 141-252.)

Ce livre, dont la luxueuse présentation fait le plus grand honneur aux éditeurs, est un magnifique album d'images enchâssées dans un texte dont la richesse et la sobriété n'ont d'égales que la haute tenue littéraire. Composé par un géographe ayant une vision directe du pays et de ses habitants, solidement documenté en matière d'histoire, très au courant des questions économiques et sociales, cet ouvrage est le type parfait du livre de vulgarisation et de propagande dans le meilleur sens des termes, mettant sous une forme brève, attrayante et vivante, des renseignements exacts à la portée du grand public.

G. CŒDÈS.

Henri GOURDON. — *L'Indochine*. — Paris, Larousse, 1931, pet. in-8°, 224 pp., 140 héliogr., 7 cartes dont 1 en couleurs h. t. (Collection coloniale, publiée sous la direction de Henri GOURDON).

L'année 1931 aura vu naître un grand nombre de publications sur l'Indochine. Le livre de M. Gourdon a, sur la plupart d'entre eux, l'avantage d'avoir été écrit par un Indochinois ayant une connaissance exacte et intime du pays, qui lui permet de dominer son sujet. Agréablement écrit, admirablement illustré, cet ouvrage devra être lu par tous ceux qui désirent avoir, en quelques heures, une vue d'ensemble sur les divers aspects de la colonie.

Il est divisé en trois parties : I, La nature et les hommes ; II, L'intervention française ; L'œuvre politique et sociale de la France ; III, La mise en valeur.

Ce volume n'est pas un ouvrage de propagande impérialiste. C'est un recueil de faits, un exposé sincère et probe ; les deux pages de « Conclusion » sont éloquentes, sans pathos. Au total, un livre qui fait honneur à l'auteur et à son sujet.

Je relèverai quelques lapsus et de menues erreurs, surtout dans la partie historique.

P. 8. Au lieu de Xieng San, lire Xieng Sèn.

P. 17. Si dans la phrase : les Dangrek, « remparts du royaume », etc., les guillemets indiquent une traduction, celle-ci est erronée, *dañrêk* signifiant en cambodgien « palanche ». L'auteur a peut-être trouvé l'expression « remparts du royaume » dans un ouvrage sur le Siam : en siamois, les monts Dangrêk portent le nom de Khăo Kămphèng, « monts de la muraille ».

P. 30. Aux stations balnéaires mentionnées, il y aurait lieu d'ajouter Cửa Tùng. M. Gourdon anticipe sur l'avenir en disant que Dalat est « relié par la voie ferrée au Transindochinois, à six heures de Saigon par l'automobile ». Le terminus du chemin de fer est toujours à l'Arbre Broyé, et la route par le Col de Blao ne sera achevée qu'en 1932.

P. 32. Au lieu de Phu lang thong, lire Phủ-lạng-thương.

P. 35. Au lieu de Qouang tri, lire Quảng-trị.

P. 38. « Les civilisations qui se sont établies en Indochine se sont toujours fixées dans les régions maritimes et leur aire d'expansion a été limitée aux parties navigables des grands fleuves. » Cette affirmation n'est pas rigoureusement exacte. La civilisation indienne, par exemple, a laissé, fort loin dans l'intérieur du pays et notamment dans la vallée du Mékong, des traces certaines, sous forme de sanctuaires consacrés aux cultes hindouistes et d'inscriptions sanskrites.

P. 38. Au lieu de Port Vallut, lire Port Wallut.

P. 44. Annamite *Mọi*, laotien *Khà*, cambodgien *Pnoṅ* ne signifient pas exactement « sauvage » dans les trois langues. Si tel est bien le sens en annamite, en revanche *Khà* veut dire « esclave » et *Pnoṅ* doit être apparenté à *phnọm* et signifier « montagnard ».

P. 48. A propos de l'hindouisation du Champa, l'auteur parle de « conquérants hindous ». C'est une expression qui est souvent employée, mais qui n'est pas très heureuse, car elle crée une impression qui n'est peut-être pas conforme à la réalité. On n'a aucune preuve historique que les premiers rois aient été des Indiens.

P. 50. « Le pays était divisé en trois régions avec trois capitales : Dong duong, My son et Cha ban ». Đồng-dương et Mĩ-sơn, situés tous deux dans la même région, ne furent ni l'un ni l'autre la véritable « capitale » : Đồng-dương est un sanctuaire bouddhique auprès duquel était sans doute située la capitale éphémère nommée Indrapura ; Mĩ-sơn était une ville sainte, plutôt que la capitale administrative dont le site était probablement à Trà-kiệu (Quảng-nam).

Ibid. « A partir du XIVe siècle, c'est contre les souverains annamites qu'ils (les Chams) se battirent » Les démêlés du Champa avec l'Annam sont beaucoup plus anciens : en 982, Lê Hoàn détruit Indrapura, en 1044 Phật Mã s'empare de Vijaya (Bình-định), en 1069 Rudravarman III est fait prisonnier par Lý Thánh-tôn et lui abandonne les trois provinces septentrionales du Champa. Tout cela nous reporte beaucoup plus haut que le XIVe siècle.

P. 52. Les monuments chams « sont construits en brique dure et sculptée sur place avec des motifs décoratifs *en terre cuite* ». En dehors des abouts de tuiles, les motifs décoratifs en terre cuite sont très rares, et c'est la pierre qui est employée. — « Leur architecture est de *pure tradition hindoue*, ainsi que leur sculpture. » Le mot « pure » est de trop, car s'il est vrai que l'origine lointaine de l'art cham est à chercher dans l'Inde, la « tradition hindoue » a été fortement influencée et modifiée par l'élément autochtone. — « Ces tours renfermaient des statues *en or ou en argent* de Çiva, etc. » Les statues en métal précieux devaient constituer une exception. — « Les Cham pratiquaient en même temps le bouddhisme qui *se confondait avec le culte çivaïte.* » Il y eut, entre les deux religions, syncrétisme, contamination, mais non pas confusion.

P. 53. « Les légendes locales, rapportées par les historiens chinois, nous montrent deux brahmanes, Kaundinya et Kambu, ayant épousé des reines indigènes et régnant sur deux Etats : l'un, dans le Sud, le Fou-nan, avec pour capitale

Vyadapura, près d'Angkor Boreï ; l'autre, le pays des Kambujas (Cambodge), dont la capitale était située à Crestapura (Sambor). » Passons sur les graphies Vyada- pour Vyādha-, Cresta- pour Çreṣṭha-. L'auteur confond ici deux traditions distinctes : 1) la légende du brahmane Kauṇḍinya (connue dans ses détails par les Chinois, mais mentionnée plusieurs fois dans l'épigraphie khmère et chame) qui constitue la tradition des rois du Fou-nan et du Cambodge préangkoréen ; 2) celle du rishi Kambu (connue exclusivement par l'épigraphie angkoréenne). Ensuite, il ne semble pas qu'on puisse opposer le Fou-nan au pays des Kambujas comme un Etat à un autre Etat : le pays des Kambujas était une principauté vassale du Fou-nan, qui, après avoir conquis son indépendance au milieu du VIe siècle, absorba rapidement l'Etat suzerain. Çreṣṭhapura devait se trouver aux environs de Bassak sur le Mékong, et non à Sambór, dont le nom ancien est Çambhupura. Quant à Vyādhapura, qu'on a longtemps localisé à Aṅkor Bórei, j'ai essayé de montrer (*BEFEO.*, XXVIII, p. 127) qu'il se trouvait plus vraisemblablement dans la région de Bà Phnoṃ.

P. 54. Pour le Bàyon, M. Gourdon en est resté à la chronologie classique qui attribuait sa construction à Yaçovarman ; il place d'ailleurs ce roi deux siècles trop tard, à la fin du XIe, au lieu de la fin du IXe. Il faudra que l'auteur lise la « thèse Stern » et le *BEFEO*, XXVIII, XXIX, pour se tenir au courant des progrès réalisés depuis six ans dans la datation des monuments d'Aṅkor. Plus loin, on lit : « Vers l'an 1000, les princes feudataires du royaume prêtent un serment solennel. Parmi eux se trouvent les chefs des Etats établis dans la vallée du Ménam ... ». Il s'agit apparemment du serment dont la formule est gravée sur les parois du pavillon d'entrée du Palais Royal. On sait la date exacte de ce serment qui est 1011 : il ne fut d'ailleurs pas prêté par des « princes feudataires », mais par des fonctionnaires provinciaux et rien ne permet d'affirmer que, parmi eux, se trouvaient « les chefs des Etats établis dans la vallée du Ménam ». Enfin, sur cette même page, l'auteur nous apprend que « seuls, les palais et les temples sont bâtis en pierre ». On n'a pas retrouvé un seul monument en pierre dont on puisse affirmer qu'il fut un palais. A Aṅkor Thoṃ même, à part l'enceinte, les portes, et l'édifice religieux nommé Phimānàkàs, on n'a exhumé dans le Palais Royal que des soubassements de pierre dont les superstructures étaient évidemment en bois.

PP. 56, 57. Au lieu de An Chan, An Duong, lire Ang Chan, Ang Duong.

P. 58. « La langue sacrée est le pâli, langue du bouddhisme du *Grand* Véhicule, la doctrine de Ceylan. » Ceci n'est pas un lapsus, comme on serait tenté de le croire, car à la p. 78, on lit : « Le bouddhisme a été révélé (aux Annamites) par la Chine ; c'est la doctrine du *Petit* Véhicule, moins *spiritualiste* et moins *pure* que celle de Ceylan ». En dehors de l'erreur capitale sur les dimensions réciproques des deux Véhicules, il y aurait beaucoup à dire au sujet des qualificatifs « spiritualiste » et « pure ». Mais cela entraînerait trop loin, et le livre de M. Gourdon n'est pas un traité de dogmatique bouddhique.

P. 60. L'orthographe *Nam Yue* est incohérente. Il faut choisir entre Nan Yue (chinois) et Nam Việt (annamite).

P. 61. Au lieu de *Nam* Tchao, lire *Nan* Tchao.

P. 70. « La maison annamite est bâtie directement sur le sol, alors que *toutes les autres races de l'Indochine surélèvent la leur sur des pilotis.* » Cette affirmation est beaucoup trop absolue. Les habitations des Meo, des Lolo, des Nung, des Mán Quần Cộc, de certaines tribus moï, sont construites sur le sol.

P. 71. « *Seuls de tous les peuples d'Extrême-Orient,* (les Annamites) se font laquer les dents en noir pour en assurer la conservation. » Encore une affirmation trop absolue. Les Cambodgiens pratiquent aussi cette coutume (v. AYMONIER, *Note sur les coutumes et croyances superstitieuses des Cambodgiens.* Exc. et Rec., XVI, 1883, p. 194 ; — A. LECLÈRE, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses*, p. 515).

P. 84. M. Gourdon place en 1889 la « démonstration navale à Bangkok », qui eut lieu en 1893. Il est vrai que plus loin, p. 118, cet événement est correctement daté.

P. 84 et 93. Les Mường apparaissent deux fois, rangés la première parmi les populations thai, la seconde parmi les montagnards du Tonkin et du Haut-Laos.

P. 94. « Ces sauvages (de la Chaîne annamitique) sont de piètres cultivateurs et *ne connaissent que le système du ray* . . . Ils n'ont pas de religion, à l'exception d'un assez vague animisme. Ils possèdent par contre beaucoup de *superstitions.* » La première proposition n'est pas tout à fait exacte : plusieurs tribus moï connaissent la rizière irriguée, dont la culture leur a peut-être été enseignée par les Chams. La seconde phrase est conçue dans un style « missionnaire » qui étonne sous la plume de M. Gourdon.

P. 111. Au lieu de Doudard de Lagrée, lire Doudart de Lagrée.

P. 118. Au lieu de Za*f*arine, lire Za*k*arine.

P. 126. « . . . Luang Prabang, le royaume du Million d'éléphants et des *Sept Parasols*, a subsisté, avec, pour souverain nominal, S. M. Sisavong... ». Pourquoi *sept* parasols ? *Lan Xang Hom Khao* signifie seulement « Million d'éléphants et parasol blanc ». — Le nom exact du roi est Si Savangkavong (= *Çrī Svargavaṃça*).

P. 136. « . . . Les langues et les littératures classiques : chinoises, palies, sanscrites, constituent dans l'enseignement secondaire franco-indigène, les humanités extrême-orientales restées chères à la plupart des Indochinois. » Ici, l'ancien Directeur général de l'enseignement en Indochine se laisse emporter sur les ailes du rêve. Le sanskrit, aucun Indochinois n'en soupçonnait plus l'existence ni n'en connaissait même le nom avant la venue des Français et les travaux des épigraphistes : son enseignement se réduit à l'heure actuelle à un cours professé à l'Ecole supérieure de Pâli de Phnom Penh par un bonze qui est venu l'apprendre à Hanoi à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Quant au pâli, il n'a encore aucune place dans l'enseignement secondaire franco-indigène.

PP. 136-137. M. Gourdon qui est membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, aurait pu présenter cette institution d'une façon plus exacte. Il aurait dû se rappeler que les recherches de l'Ecole Française d'Extrême-Orient n'ont pas exclusivement l'Indochine pour objet, et que par contre, le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* ne fait pas seulement « autorité dans le monde des sinologues et des indianistes », mais aussi auprès de tous ceux qui s'intéressent au passé de l'Indochine. Enfin, l'Ecole Française d'Extrême-Orient ne se contente pas de dégager et de conserver « les monuments cham et khmèr ». Elle a fait et fait encore d'importants travaux au Tonkin (pagodes de Một-Cột, Bút-tháp, Phật-tích) et au Laos (Vat Sisaket, That Luong de Vieng Chan).

P. 182. Ce ne sont pas des Cambodgiens, mais des Birmans, qui « retirent du sol, dans la région de Phailin, des saphirs et des rubis ».

P. 196. Sur quelle autorité M. Gourdon se base-t-il pour appeler « Tours d'or » les douze tours alignées devant le Palais Royal d'Ankor Thom et appelées par les Cambodgiens « Tours des danseuses de corde » ?

P. 198. Au Bàyon, « le voyageur s'émerveille de contempler les bas-reliefs aux *onze mille figures* qui retracent l'histoire du vieux Cambodge et glorifient les dieux protecteurs du royaume. » Je crois que si l'on perdait son temps à compter les figures des bas-reliefs du Bàyon, on en trouverait plus de 11.000.

P. 206. L'artisanat indigène, à Hanoi, a bien perdu de sa pittoresque activité depuis l'époque où l'auteur habitait le Tonkin, et le touriste ne trouvera plus grand'chose de ce que M. Gourdon lui annonce.

P. 210. Au lieu de Odhéra, lire Odéra.

P. 213. Pō Nagar de Nha-trang n'est pas « l'*antique cité sainte* des Cham ». Ce qualificatif s'appliquerait plutôt à Mĭ-sơn. Pō Nagar est le sanctuaire du pays de Kauṭhāra.

Ibid. La route coloniale n° 1, ou route mandarine, ne *traverse* pas, mais laisse à l'Est Qui-nhơn (7 km.), Fai-fo (11 km.) et la citadelle de Quảng-nam.

P. 214. La ligne de chemin de fer Tourane-Hué ne passe pas à proprement parler « près de Bana ». De la voie ferrée à cette station d'altitude, il y a 42 kilomètres, plus la montée pour atteindre l'altitude de 1500 m.

P. 221. *Bibliographie.* Sous la rubrique *Population* devrait figurer au moins le *Cours d'ethnographie indochinoise* du L^{t}-C^{l} Bonifacy et les deux volumes du C^{t} de Lajonquière sur l'ethnographie du Tonkin septentrional et des Territoires militaires.

P. 222. Je suppose que H. Parmentier, *Angkor Vat,* 2 vol. in-4°; Paris, Van Oest, 1930, correspond au *Temple d'Angkor Vat,* en cours de publication dans la série *Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*; mais c'est à tort que cet ouvrage est attribué à M. Parmentier.

Les cartes contiennent pas mal de lapsus. Voici ceux qui m'ont sauté aux yeux :

P. 57.	Au lieu de	Benteau Chhma,	lire	Bantéai Chhmar.
	—	Stung Stag,	—	Stung Stoung.
P. 75.	—	Muong Houn nien houng,	—	Muong Houn Xieng Houng.
P. 161.	—	Phnom de K.,	—	Phnom Dèk.
P. 161.	—	Khampot,	—	Kampot.
Carte finale	—	Than-hoa,	—	Thanh-hoá.
hors-texte.	—	Ben-goi,	—	Ba-ngòi.
	—	Bang-son.	—	Bồng-sơn.
	—	Pr. Thuot,	—	Prêk Thnot.
	—	Stang trang,	—	Stung Trang.
	—	Don Pialen,	—	Dong Phya yen.

G. Cœdès.

Biran Raj Chatterji. — *Indian cultural influence in Cambodia.* Published by the University of Calcutta, 1928, in-8°, xv-283 pp., 3 pl., 1 carte, 2 tableaux chronologiques hors-texte.

M. L. Finot a conté il y a quatre ans aux lecteurs du *Bulletin* (XXVII, p. 504) « l'aventure mémorable » arrivée récemment aux intellectuels hindous qui ont « découvert l'étendue de leur pays ». M. B. R. Chatterji est l'un de ceux-là. Il fait partie de ce petit

groupe de jeunes savants qui se sont mis courageusement à l'étude du français et du hollandais et qui comptent dans leurs rangs : P. C. Bagchi, P. N. Bose, N. P. Chakravarti, R. E. Majumdar, et, last but not least, Kalidas Nag, le principal promoteur du mouvement et le fondateur de la *Greater India Society*.

En ce qui concerne l'Indochine et l'Insulinde, ils ont jusqu'à présent fait plutôt œuvre de compilateurs et de vulgarisateurs, dans une série de monographies, d'ailleurs fort estimables, destinées à révéler à leurs compatriotes l'existence d'une plus grande Inde et le rayonnement de la civilisation indienne dans la péninsule indochinoise et dans les îles du Sud (1). Il est à souhaiter qu'ils ne s'en tiennent pas là, et qu'ils fassent bénéficier les études indochinoises et indonésiennes de leur connaissance des choses de l'Inde propre. Dans cet ordre d'idées, les recherches amorcées par P. C. Bagchi dans l'*Indian historical Quarterly*, et signalées il y a deux ans dans le *Bulletin* (XXIX, p. 356), autorisent les plus grands espoirs.

Le livre de M. B. R. Chatterji, — qui lui a valu le titre de Docteur de l'Université de Londres, — est surtout un ouvrage de compilation et ne tient qu'imparfaitement la promesse faite dans la préface (p. xv) : montrer comment les idées et les institutions de l'Inde ont été transformées par leur introduction chez des peuples étrangers. Les nombreuses citations tirées de l'épigraphie sanskrite du Cambodge, qui constituent une bonne moitié du texte, intéresseront certainement au plus haut point les compatriotes de l'auteur, en leur révélant une influence culturelle que la plupart d'entre eux ignorent encore. Mais du point de vue de la science pure, les confrères européens de de M. B. R. Chatterji regretteront qu'il n'ait pas poussé plus loin l'étude de cette influence : ses intéressantes remarques sur la déification dans l'Inde (p. 245), et sur le rôle du Bengale dans l'hindouisation du Cambodge (p. 253), qui entrent exactement dans le programme qu'il s'est tracé, donnent au lecteur un avant-goût de la contribution que M. B. R. Chatterji pourrait apporter aux études cambodgiennes et que nous souhaitons le voir nous donner prochainement.

Son livre est un résumé très exact et très clair des connaissances sur l'histoire politique, religieuse et artistique de l'ancien Cambodge au moment où il a été écrit, c'est-à-dire en 1927. Ce n'est pas la faute de l'auteur si ce moment s'est trouvé coïncider avec un point critique dans l'histoire des études cambodgiennes. L'année 1927 a vu paraître à la fois la conférence de M Finot sur *L'origine d'Angkor*, faisant remonter l'art du Bàyon au règne de Jayavarman II, et le *Bayon d'Angkor* de M. Ph. Stern rajeunissant cet art de deux siècles. M. Chatterji a eu le temps de connaître la première thèse, mais non la seconde, de sorte que son ouvrage reproduit la chronologie classique d'Aymonier, aggravée par l'hypothèse de M. Finot. Il a d'ailleurs flairé l'erreur, et dans un passage qui fait honneur à sa perspicacité, il dit (p. 99) : « C'est un fait

---

(1) Kalidas Nag, *Greater India*. Calcutta, 1926 (Greater India Society Bulletin, N° 1) ; P. C. Bagchi, *India and China*, 1927 (Ibid., N° 2) ; B. R. Chatterji, *Indian culture in Java and Sumatra*, 1927 (Ibid., N° 3) ; N. P. Chakrvarti, *India and Central Asia*, 1927 (Ibid., N° 4) ; P. N. Bose, *The Indian Colony of Siam*, Lahore, 1927 (Punjab Oriental [Sanskrit] Series, N° 13) ; R.C. Majumdar, *Ancient Indian colonies in the Far East*. Vol. I, Champa, Lahore, 1927 (Ibid., N° 16).

véritablement bien curieux, que pendant le règne d'Indravarman ait pu se développer une école d'art particulière, différant à la fois de celle de son prédécesseur Jayavarman II et de celle de son successeur Yaçovarman, le grand roi constructeur du Cambodge. »

Les chapitres v à ix seraient donc à récrire entièrement ; mais, encore une fois, pour juger le livre en toute équité, il faut se reporter à l'époque, toute récente et déjà si lointaine, à laquelle il a été écrit. De ce point de vue, il mérite les plus grands éloges.

Voici cependant quelques critiques de détail :

P. 6. A propos de la légende de la Nāgī, il eût été bon de citer les articles de M. Goloubew (1) et de M. Przyluski (2), et d'en discuter du point de vue indien les conclusions contradictoires.

P. 7. Dans son *Histoire de l'ancien Cambodge* (p. 11), Aymonier ne dit pas que dans la cérémonie du mariage cambodgien, la mention de la Nāgī Somā et du brahmane Kauṇḍinya fasse partie du rituel. Voici exactement ce qu'écrit Aymonier : « Ce couple semi-divin des fondateurs du Cambodge préside aujourd'hui au rite essentiel des justes noces. Tandis que les parents, assis en cercle autour des jeunes époux, font circuler les petits disques de métal où brûle le feu sacré des bougies, la musique joue invariablement l'air antique et national du Divin Thong et de la Dame Nâg, cet air dont les notes mélancoliques entendues au milieu des belles nuits d'été, sont écoutées religieusement et provoquent un attendrissement, une émotion qui se traduit souvent par les larmes. » On voit qu'il n'est pas question des noms de Kauṇḍinya et de Somā, absolument inconnus des Cambodgiens d'aujourd'hui. Par contre, le rituel du mariage cambodgien comporte une allusion très nette au mythe de la Nāgī, que ne semble pas connaître M. Chatterji. A l'issue de la cérémonie, « le mari suit sa femme, en la tenant par le bout de son écharpe, dans l'intérieur de la maison où la conduisent les vieilles femmes. » (3) D'après les Cambodgiens, ce rite remonte au mariage de Práḥ Thòṅ avec Nāṅ Nāk, et rappelle la descente du jeune prince dans le monde des Nāgas sous la conduite de la Nāgī.

P. 8. Le nom du roi dans les inscriptions de Kutei est Kuṇḍunga et non Kundagga (Cf. Vogel, *The yūpa inscriptions of King Mūlavarman*, Bijdr., 74, 1918, p. 212).

P. 44. La lecture et la traduction de l'inscription de Mahendravarman à Phu Lakhon auraient gagné à être complétées et rectifiées par celle de Khăn Thevăda (*BEFEO*, XXII, p. 58).

P. 139. D'après M. Chatterji, « le Bayon est le chef-d'œuvre de l'architecture khmère. Quoique plus petit qu'Angkor Vat, son plan est plus artistique et la décoration en est supérieure. » Même en tenant compte du fait que, à l'époque où il écrivait, M. Chatterji croyait le Bàyon bien antérieur à Aṅkor Vat, cette appréciation de la valeur architecturale et décorative du Bàyon par rapport à celle d'Aṅkor Vat est tout à fait surprenante.

P. 241. Suivant M. Chatterji, ce n'est qu'à partir du IXe siècle que le bouddhisme, sous la forme du Mahāyāna, commença graduellement à prendre de l'importance. En

(1) *Les légendes de la Nāgī et de l'Apsaras*, BEFEO, XXIV, p. 501.

(2) *La princesse à l'odeur de poisson*, Etudes asiatiques, II, p. 265.

(3) Aymonier, *Notice sur le Cambodge*, p. 53.

réalité, dès l'époque du Fou-nan, le bouddhisme est attesté, et le Cambodge préang-koréen a laissé quelques inscriptions bouddhiques dont on ne peut malheureusement pas dire avec certitude à quelle école elles appartiennent. Le témoignage le plus ancien de l'existence du Mahāyāna au Cambodge remonte à la fin du VIIIe siècle : c'est l'inscription de Prasàt Tà Kăm de 791 A.D. (K 244).

Je me suis borné à signaler quelques points de détail sur lesquels l'information dont disposait l'auteur en 1927 lui eût permis d'être plus exact ou plus précis. M. Chatterji, qui suit très attentivement les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et qui me fait le trop grand honneur de me citer à chaque instant, n'éprouvera aucune difficulté à refondre son livre suivant la nouvelle chronologie. S'il veut bien prendre la peine de pousser plus à fond l'étude des transformations subies au Cambodge par les idées et les institutions de l'Inde, et nous donner dans une seconde édition le résultat de ses recherches, nous lui devrons un ouvrage d'une utilité certaine et répondant complètement au programme qu'il s'était tracé.

G. Cœdès.

G. H. Monod. — *Le Cambodgien.* — Paris, Editions Larose, 1931, pet. in-8°, 96 pp. (Collection « Comment ils pensent » sous la direction de Georges Hardy).

M. Monod a vécu longtemps au Cambodge. Il connaît bien les Cambodgiens qu'il a administrés et sa maîtrise de leur langue lui a permis de pénétrer leur psychologie, de rechercher « comment ils pensent ». Après un court chapitre sur les *Origines des Cambodgiens*, selon les traditions du pays, l'auteur expose les croyances populaires sur la *Structure du monde*. Il donne ensuite un raccourci de la *Vie cambodgienne*, depuis la naissance jusqu'à la crémation, et termine par quelques remarques sur les *Caractéristiques des Khmèr* et leurs *Rapports avec les Européens*.

Les observations de l'auteur sont souvent un peu superficielles, et n'ont pas la valeur documentaire des *Notes sur les coutumes et croyances superstitieuses des Cambodgiens* d'Aymonier (*Exc. et Rec.*, XVI, 1883, p. 133), ni même des études d'Adhémard Leclère sur le même sujet. Elles ne sont pas toujours d'une exactitude absolue. Par exemple :

P. 26 et suiv. La description des rites de la naissance et des premiers jours qui la suivent n'est pas très complète. L'omission la plus grave est de n'avoir pas mentionné l'exposition de l'accouchée au feu (*ăñ phlœñ*) pendant un certain nombre de jours.

P. 30. « Quant au nouveau-né, pendant ses premières années, on ne l'appellera que : *mītoch*, terme affectueux qui, *employé pour les deux sexes*, tout comme bébé en français, signifie : petit. » L'expression *mé tŏč* « petite » ne s'applique qu'à des filles ; pour un garçon, on dira *à tŏč*. C'est l'expression *năñ* (*tŏč*) qui est commune aux deux sexes.

P. 31. Dire qu' « on ne rencontre pas d'illettrés au Cambodge, si ce n'est parmi les femmes » est certainement exagéré.

P. 38. « Neang Om nettoie la maison qu'elle entretient dans un état méticuleux de propreté. » Si la propreté corporelle des Cambodgiens est un fait dûment constaté, celle de leurs habitations n'est pas aussi méticuleuse que l'auteur voudrait nous le faire croire.

P. 51. A propos de la tonsure des enfants, l'auteur commet une erreur assez grave. Ce ne sont jamais les bonzes qui coupent la houppe de cheveux, mais l'àčàr laïque, maître de la cérémonie, et les parents.

P. 65. « Un bonze ne doit jamais rester inactif. » Ce serait pourtant le meilleur moyen d'épuiser son karman...

P. 73. A propos des fiançailles, l'auteur omet de mentionner la comparaison des horoscopes des jeunes gens, qui est généralement considérée comme essentielle.

P. 78. « (Le cercueil) est porté trois fois autour du hangar qu'il laisse à sa droite. » Au cours des cérémonies funéraires, toutes les déambulations se font dans un sens inverse de celui qui est pratiqué dans les autres cérémonies : au lieu de *à sa droite*, lire *à sa gauche*. Plus loin : « L'achar ramasse une certaine quantité de cendres du bûcher (crématoire), en modèle une forme humaine, symbole du changement de corps, et la couvre avec une feuille de bananier ». Cette description ne donne qu'une idée incomplète du rite nommé en cambodgien *près rup* « retourner l'image ». L'àčàr, plus couramment dénommé yôki, modèle d'abord une forme humaine, la tête tournée vers l'Ouest ; puis il détruit son œuvre et modele une nouvelle forme, la tête tournée vers l'Est. Ce n'est qu'après cette double opération qu'il recouvre la grossière effigie d'une feuille de bananier. Enfin, parmi les rites qui accompagnent les crémations, M. Monod a oublié l'un des principaux : l'entrée en religion, pour un jour au moins, d'un fils ou d'un petit-fils du défunt. Sur la crémation au Cambodge, v. Adh. Leclère, *Cambodge. La crémation et les rites funéraires*, Hanoi, 1906.

P. 85. « La littérature cambodgienne est *d'une richesse incroyable* ; le récit est toujours *alerte, vivant* ; la peinture des sentiments est souvent *infiniment émouvante* ; l'intrigue est *habilement menée*... » Autant d'affirmations auxquelles il m'est difficile de souscrire.

P. 86. « Le caractère khmèr est d'une gaîté constante. » Ce n'était pas l'avis du Dr Pannetier, qui savait « comment pensent les Cambodgiens » comme peu d'Européens peuvent se vanter de l'avoir su. Il est dangereux de généraliser des impressions, qui ne sont souvent basées que sur des observations incomplètes et superficielles, mais il est un fait qui frappe tous ceux qui ont eu l'occasion de vivre en contact intime avec les Khmèrs d'une part, et les Thai (Siamois ou Laotiens) de l'autre : les seconds donnent, dans l'ensemble, une impression de gaîté beaucoup plus grande que les premiers.

On voit, par ces quelques critiques, que le petit livre de M. Monod pèche surtout par optimisme et par une certaine partialité en faveur des Cambodgiens. Il y aurait mauvaise grâce à lui en vouloir, car, nous dit-il dans l'introduction (p. 6), « le but qu'il s'est proposé sera atteint si le lecteur sent naître en son cœur une sympathique estime pour la race khmèr. » Ce but est atteint, au prix de quelques inexactitudes.

G. Cœdès.

TÂY DƯƠNG (R. P. G. HUE). — *Petit Passe-partout de la presse sino-annamite. Hán Việt khan tiểu linh dược* 漢越刊小靈鑰. *Chìa khoá thiêng nhỏ mở báo Hán Việt.* — Hanoi, Imprimerie Trung-hoà thiện-bản, 1931 ; in-8° de XIV-698 p.

ID. — *Recueil des caractères du Petit Passe-partout suivant l'ordre alphabétique et tonique. Số các chữ Tiểu linh dược theo vần dâu.* 小靈鑰字韻聲次府. — Hanoi, Imprimerie Trung-hoà thiện-bản, 1931 ; in-8° de IV-88 p.

Ce dictionnaire de néologismes sino-annamites a deux grandes qualités : il est nouveau, et il sera utile. Ce n'est pas que ses définitions soient toujours bonnes. Une ressource importante manque à l'auteur : la connaissance du chinois moderne. Il procède par voie d'expérimentation directe ; il consulte l'usage. C'était, sans contredit, la méthode la plus sûre ; mais cette méthode aurait trouvé un contrôle et une base solide dans la connaissance des néologismes proprement chinois. C'est ainsi qu'il définit *ái lực* 愛力 par « force de cohésion », alors que le P. Charles Taranzano (*Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles*, II, *Vocabulaire chinois-français*, p. 442) comme le *Ts'eu yuan* 辭源 (s. v. 愛) le traduisent par « affinité chimique ».

Mais c'est par l'introduction des vues scientifiques dans la composition de son dictionnaire que le P. Hue a relevé la lexicographie annamite de l'abaissement où elle était tombée depuis Génibrel, et qu'il a doté la littérature annamite moderne d'un instrument de travail des plus utiles. Ces vues se dégagent nettement de la façon dont il embrasse et combine l'usage présent de la langue et son usage passé, afin de donner, à l'instar des grands lexicographes français, « à l'usage présent toute la plénitude et la sûreté qu'il comporte ». En effet, pour celui qui en embrasse l'entier développement, la langue annamite apparaît comme un tout où l'esprit, s'attachant à de certaines modifications lentement accomplies, peut distinguer des périodes, mais où ne se laisse voir aucune solution de continuité. Ce sont à peu près les mêmes éléments qui passent à travers ces périodes, mais combien ils sont plus clairs pour qui peut suivre de l'une à l'autre leur dérivation ou leur formation !

Le P. H. n'a pas eu de nombreux prédécesseurs dans le travail qu'il a exécuté. Les deux seuls ouvrages importants dont les néologismes sino-annamites aient été l'objet sont le *Dictionnaire des lettrés* de MM. Vũ-đình-Hải et Eug. Conti, et le *Dictionnaire annamite-français* de M. Georges Cordier. Mais la première de ces œuvres, parue en 1928, est aujourd'hui singulièrement vieillie, et la seconde n'est pas à proprement parler un dictionnaire de néologismes sino-annamites. Le P. H. ne semble d'ailleurs pas les connaître, ce qui explique ce défaut de précision dans la définition de certains vocables dont le sens a été établi par ses devanciers. P. 2, *ác hại* 惡害 ne veut pas dire « ruine », mais « nuisible, préjudiciable », comme l'ont traduit M. G. Cordier (*op. cit.*, s. v. *ác*) et le Dictionnaire de l'Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites (AFIMA.), *Việt-âm tự-điển* 越音字典, *bản in thử, Chữ A* (seul paru), Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1928 ; s. v. *ác* : *làm hại người ta*, et non, comme l'a traduit le P. H., *cái thiệt dữ*. — P. 5, *anh yến* 鸎燕 signifie bien « loriot et hirondelle » ; mais il ne s'emploie que pour désigner les visiteurs, les galants ; cf. G. Cordier (op. cit., s. v. *yến* : *yến anh*, foule brillante) et les vers 45 et

64 du *Kim Vân Kiều* : *Gần xa nô nức yến anh*, « Partout s'enthousiasmait la foule brillante » ; *Xôn xao ngoài cửa thiều gì yến anh*, « A sa porte se pressaient une foule de galants » (litt. : Tumultueux, devant sa porte, ne faisaient pas défaut hirondelles et loriots). — Ibid., *anh linh* 英靈 ne veut pas dire « esprit, spirituel », mais « d'une grande puissance surnaturelle » ; cf. G. Cordier, s. v. *anh* ; le *Việt-âm tự-điển*, s. v. *anh* : *anh-linh, về thiêng rực-rỡ*, et le *Ts'eu yuan*, s. v. 英 : 英華靈秀之氣所鍾者曰英靈. — P. 8, *ân tứ* 恩賜 ne s'emploie que pour désigner les faveurs impériales : *dùng khi các ông tiền-sĩ đỗ, vua cho về ăn mừng*, dit le *Việt-âm tự-điển*, s. v. *ân* ; cf. ce passage de l'histoire de Li Cheng 李晟 dans le *Sin T'ang chou* 新唐書, k. 154, p. 5 *a*, l. 6-7 : 與馬燧皆在朝, 每宴樂恩賜, 使者相銜于道.

Mais, en général, la définition des mots a été de la part du P. H. l'objet de soins tout particuliers. Il est inutile d'insister sur les difficultés que présente cette partie de l'œuvre du lexicographe : il est d'abord nécessaire de connaître le sens exact de chaque mot (et cela suppose une érudition encyclopédique), puis il faut arriver à exprimer ce sens autrement que par des équivalents vagues dans lesquels se perd la nuance du mot à expliquer. Comme on l'a vu par les exemples qui précèdent, le P. H. n'a pas toujours triomphé de la seconde de ces difficultés ; il y a bien encore dans son livre de nombreuses définitions vagues auxquelles il n'était peut-être pas possible de donner une plus grande précision, mais au moins a-t-il réussi, soit par ses études personnelles, soit en s'entourant des lumières de M. Phạm Quỳnh (p. XIII), à surmonter la première.

En somme, on peut dire que ce *Petit Passe-partout de la presse sino-annamite* se recommande par les qualités qui distinguent les travaux du P. H. : une grande netteté d'esprit, le tact qui sait distinguer l'essentiel et s'y tenir, l'art de porter la clarté jusque dans la disposition typographique.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

G. CORDIER. — *Cours de langue annamite.* 1ère *année. Textes.* — Hanoi, Tân-dân thư-quán, [1931] ; in-8° de 113 p.

Sous ce titre, M. G. C. publie et traduit une centaine de textes annamites, extraits du *Phổ-thông độc-bản*, édité non « par la Direction de l'Instruction publique », comme il le dit par erreur (p. 3), mais par M. Nguyễn-văn-Ngọc, inspecteur de l'enseignement primaire franco-annamite (*Lecture courante, ouvrage adopté par la Commission des manuels scolaires pour les écoles primaires franco-annamites, Phổ-thông độc-bản*, Hanoi, Vĩnh-hưng-long).

Texte et traduction sont naturellement inséparables. Or, — divorce dont les raisons m'échappent (1), — les 102 lectures se suivent d'une part en annamite, de l'autre en français. M. C. sera sans doute, à la réflexion, le premier à déplorer pour ses lecteurs

(1) M. C. conseille dans sa préface d'« essayer de reproduire le texte annamite sur la traduction française », mais ce n'est pas une raison pour ne pas mettre le premier en regard de la seconde.

les inconvénients d'une pareille disposition, mais il ne se doute pas combien elle a dû avoir d'influence sur la forme définitive de sa traduction. C'est une tâche ardue que de faire passer les « lectures courantes » d'une langue dans une autre. Rien n'est indifférent dans ces phrases concises, parfois familières, portant presque toujours la marque du milieu où elles ont pris naissance. Il semble que M. C. aurait serré de plus près certaines parties de son texte, qu'il aurait pris moins de liberté avec quelques-unes de ses locutions, si la traduction eût été placée à côté ou bien au-dessous de ce qu'elle doit rendre.

Cette réserve faite, je reconnais volontiers que M. C. a pris sa tâche à cœur : il a respecté à la fois l'auteur qu'il traduisait et le lecteur auquel il destine son recueil. Intention digne de louange assurément, car petit est le nombre de ceux qui lui sauront gré de tous ces soins ou seront en état d'apprécier le mérite des difficultés vaincues. Cependant, pour être parfaitement juste, il faut ajouter que la traduction est parfois inégale. A côté de parties faites avec soin, on en rencontre d'autres, en petit nombre il est vrai, qui semblent avoir été rédigées à la hâte. C'est l'explication la plus vraisemblable des erreurs qui déparent ce recueil et qu'on relève dès les premières pages : *Hai con ở, con Nhàn và con Huệ* (p. 5) ne veut pas dire « deux servantes, la petite Nhàn et la petite Huệ » (p. 51), mais simplement « deux servantes, Nhàn et Huệ » : *con* est, en effet, comme M. C. l'a défini lui-même dans son *Dictionnaire annamite-français*, s. v. *con*, le « numéral des personnes du sexe féminin et de condition humble ». — *Nghĩ ra* (ibid.), dans *về sau nghĩ ra, liền bay xuống đất*, « dans la suite, il réfléchit et aussitôt vola vers le sol » (p. 51), ne signifie pas « réfléchir », mais « trouver, découvrir ». — Il arrive à M. C. de prendre avec la langue certaines libertés que tout le monde ne lui passera pas, comme par exemple d'employer le verbe « piétiner » dans le sens de « pousser d'un coup de pied ou de patte » : p. 5 et 51, *Quạ ta lày chân cò đạp cái bình, nhưng mong cho bình đổ*, « Notre corbeau alors s'employa à le piétiner, son seul désir étant de renverser ce récipient ».

Ces erreurs, et quelques autres encore que nous pourrions signaler, sont assurément fort excusables dans un recueil qui contient une centaine de textes, et qui est presque un répertoire complet des difficultés de la langue courante. Nous voudrions que le *Cours* de M. C. fût remarqué des professeurs d'annamite ; et ce vœu sera compris de tous ceux qui ont pu voir de quelle manière l'annamite se traduit dans certains manuels, notamment dans celui de M. A. Bouchet et dans celui du C^ne^ Julien.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Henri RUSSIER, avec la collaboration de Henri GOURDON et Edouard RUSSIER. — *L'Indochine française.* — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeurs, 1931 ; in-4° de 128 p., ill.

Ce magnifique volume, d'une exécution typographique presque irréprochable, enrichi d'une trentaine de cartes en couleurs et d'une centaine de photographies, est consacré à l'Indochine physique, politique et économique. Très au courant des travaux du Service géographique et s'appuyant sur les meilleurs auteurs indochinois,

MM. Russier et Gourdon passent successivement en revue les caractères généraux des cinq pays de l'Union, montagnes et côtes, climat et cours d'eau ; les caractères secondaires, rivières et lacs ; leurs conditions physiques et géologiques, sol et minéraux, climat et flore ; ils étudient ensuite dans le détail la géographie particulière du Tonkin, de l'Annam, du Laos, du Cambodge, de la Cochinchine et du territoire de Kouang-tcheou wan ; ils terminent chaque chapitre par des extraits, fort bien choisis, des principaux ouvrages relatifs à l'Indochine.

On ne trouvera pas dans leur atlas la recherche naïve, désintéressée des faits : aussi bien, il ne s'agit pas d'explorations ni d'investigations nouvelles. Nous sommes en présence d'un de ces résumés qui se donnent pour mission d'exposer les résultats acquis par la science, mais rarement vérifiés par les auteurs eux-mêmes.

C'est à la partie historique et administrative que s'adressent nos critiques les plus sérieuses ; nous y rencontrons des inexactitudes qu'il est utile de rectifier. P. 46, les ministres d'Annam sont, depuis 1930, au nombre de six, et non de sept ; cf. *Annuaire administratif de l'Indochine*, 1930, p. 340. — P. 94, au lieu de colonel Ollivier, lire colonel Olivier de Puymanel ; cf. H. Cosserat, *Notes biographiques sur les Français au service de Gia-Long*, in Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1917, p. 174. — Ibid., les trois provinces occidentales de la Cochinchine furent annexées non « par le traité de 1867 », mais par une proclamation de l'amiral de La Grandière en date du 25 juin 1867 ; cf. L. de Reinach, *Recueil des traités conclus par la France en Extrême-Orient (1684-1902)*, p. 129. La même erreur reparaît p. 112. — P. 112, le P. Alexandre de Rhodes débarqua en Indochine en 1624, et non en 1627. « Nous partîmes de Macao, lit-on dans les *Divers voiages du Père Alexandre de Rhodes en la Chine & autres roiaumes de l'Orient*, 2e éd., Paris, Sebastien Mabre-Cramoisy, 1666, p. 69, au mois de Decembre de cette année 1624, et en dix-neuf jours, nous arrivâmes tous en la Cochinchine. » — Ibid., le P. de Rhodes fut non pas le « créateur », mais le « régularisateur » du quôc-ngữ ; cf. L. Cadière, *Les Européens qui ont vu le Vieux Hué : le P. de Rhodes*, in Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1915, p. 239. « D'après une communication à la Commission archéologique de l'Indochine (séance du 15 février 1912, *B.C.A.I.*, 1912, p. 13), le P. Cadière indique que les documents qu'il a dépouillés à la Bibliothèque Vaticane, lui ont permis de se rendre compte, « d'une façon certaine, que le système de transcription dit quôc-ngữ, que l'on se plaît à attribuer complètement aux missionnaires portugais, est bien, dans son état actuel, une œuvre française, celle de Mgr d'Adran. » (Charles B. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, p. 36, n. 4.)

Malgré ces critiques de détail, et quelques autres relatives à l'orthographe des noms géographiques (p. 40, Sông Trà-khúc 茶曲, et non Sông Ta-khuc), et aux légendes des photographies (p. 102, « Une noria en bambou », Quảng-ngãi ou Bắc-kạn ?), nous devons reconnaître que l'atlas de MM. Russier et Gourdon est supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour à l'usage du grand public ; c'est d'ailleurs le seul manuel que nous possédions sur la matière ; dans la partie statistique surtout, il est au courant des publications les plus récentes ; aussi le croyons-nous indispensable à tous ceux qui s'occupent de géographie.

Nguyễn-văn-Tố.

J. de GALEMBERT. — *Les Administrations et les Services publics indochinois.* Deuxième édition, revue et augmentée par E. ERARD. — Hanoi, Lê-văn-Tàn, 1931, in-8° de XXIV-1023 p. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois de la Propagande.)

Ecrire « un résumé méthodique et suffisamment complet d'une organisation administrative dont la complexité est certes beaucoup plus grande qu'en France », tel était le louable désir de M. J. de Galembert, administrateur de 1ère classe des Services civils de l'Indochine. Il n'avait rien épargné pour atteindre ce but : il avait, comme en témoigne la première édition (parue à l'Imprimerie Mạc-đình-Tư en novembre 1924 ; in-8° de 888 p.), non seulement compulsé les documents officiels, mais su réunir, grâce aux fonctions qui lui étaient confiées, tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de son ouvrage.

La présente édition a été revue par M. E. Erard, administrateur des Services civils, attaché au Service de législation et d'administration du Gouvernement général. L'ordonnance en est aussi simple que logique, et l'exposition serrée et concise, assez développée cependant pour que le commun des lecteurs, nous voulons dire ceux qui n'ont ni l'intention, ni la possibilité de se livrer à une étude spéciale du sujet, puissent en rapporter, sur chaque administration et chaque service, une idée claire et à la rigueur suffisante. Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait rien à reprendre dans ce manuel. On ne peut traiter un sujet embrassant des questions aussi diverses, aussi nombreuses, aussi complexes, sans rencontrer à chaque pas des écueils et sans être exposé à bien des confusions, que l'érudition la plus étendue et le sens critique le plus exercé ne parviennent que difficilement à éviter au premier moment. P. 50, au lieu de « Bassac, chef-lieu Ban-Houëi-Sai », lire Bassac, chef-lieu Paksé, et Haut-Mékong, chef-lieu Ban-Houei-sai. — P. 553, le Service géographique est devenu un service relevant directement du Gouverneur général, non depuis le 7 octobre 1925, mais depuis le 1er janvier 1926 (v. l'art. 1er de l'arrêté du 7 octobre 1925). — P. 555, ajouter une section de photo-topographie, qui a été rattachée au Service géographique depuis le 15 octobre 1927. — Ibid., tout le passage relatif à l'état d'avancement de la cartographie indochinoise est à rétablir d'après la brochure sur le *Service géographique de l'Indochine*, publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931. — P. 568, le montant de la subvention annuelle du Budget général de l'Indochine à l'Ecole Française d'Extrême-Orient est de 220.000 piastres, et non de 255.000 (v. les arrêtés du 1er octobre 1928 et du 13 février 1929). — Ibid., la qualification de « professeur à l'Ecole Française d'Extrême-Orient », abrogée en fait depuis le 1er janvier 1921, n'est plus retenue par le décret du 22 juin 1931. Les fonctionnaires ainsi qualifiés sont plutôt des directeurs d'études que des professeurs, tout comme l'Ecole elle-même est une institution de recherches, et non une institution enseignante. Le titre de « professeur », donné naguère à quelques-uns de ses membres, ne pourrait que contribuer à perpétuer une équivoque que le nom même de l'Ecole a créée parfois dans quelques esprits. — Ibid., au lieu de « le Secrétaire, le Bibliothécaire », lire le Secrétaire-bibliothécaire. — P. 568-569, refaire le passage sur les publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient d'après la notice publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale : *L'Ecole Française d'Extrême-Orient*, p. 16. — Ibid., supprimer « et engagées par contrat pour une durée limitée » ainsi que la note 4. Aux termes de l'article 14 du décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et de

l'article 14 du décret du 22 juin 1931, « les membres permanents qui remplissent par ailleurs les conditions exigées, seront placés sous le régime des pensions applicable au personnel européen des services généraux et locaux de l'Indochine ». — P. 570, au lieu de « la section des antiquités cham du Musée archéologique de l'Indochine, section créée par un arrêté du 26 décembre 1927 au Musée Khải-Định », lire « la section des antiquités chames du Musée archéologique de l'Indochine à Tourane créée par un arrêté du 22 juin 1918, et la section des antiquités chames créée par un arrêté du 26 décembre 1927 au Musée Khải-Định à Huê ». — Ibid., la création d'un Musée à Vieng Chan n'est pas encore réalisée. — P. 571, il y a actuellement dix-huit membres d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — P. 574, le réseau des stations d'observations météorologiques comprend, à la fin de 1930 : 26 stations météorologiques (27 en comptant celle de l'Observatoire de Phủ-liễn), 74 (et non 71) stations climatologiques, 326 (et non 294) stations pluviométriques ; cf. *Le Service météorologique et l'Observatoire central de l'Indochine*, p. 11. — Etc., etc.

NGUYỄN-VĂN-TỒ.

Birmanie.

MRS. LESLIE MILNE. — *A dictionary of English-Palaung and Palaung-English.* — Rangoon, Govt. Printing, 1931, pet. in-8°, X-290 pp.

Le palaung, parlé en Assam et dans la Haute-Birmanie, est un des dialectes les moins connus de la famille môn-khmère. Sa bibliographie se réduit à quelques notes et quelques maigres vocabulaires épars dans les articles suivants :

F. A. BIGANDET, *A comparative vocabulary of Shan, Ka-Kying and Pa-Laông.* J. Ind. Archipelago, N. S., II, p. 221-229 ;

J. R. LOGAN, *Notes on Pa-Laong.* Ibid., pp. 233-236 ;

BASTIAN, *Die Völker des östlichen Asien*, IV, p. 304 sqq. ;

J. ANDERSON, *A report on the expedition to Western Yunnan viâ Bhamô*, pp. 400-409 (reproduit dans *Mandalay to Momien* du même auteur, pp. 464-473) ;

E. KUHN, *Beiträge zur Sprachenkunde Hinterindiens*, Sitz. d. k. bay. Ak. d. Wiss., philos.-philol. Kl., 1889, p. 189-236 ;

Gazetteer of Upper Burma and the Shan States, I, 1, pp. 483-493, 626-645 et 707-709 ;

P. W. SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache* (Abh. d. k. bay. Akad. d. Wiss., I. Kl., XXII. Bd., III. Abt.).

En 1921, Mrs. Leslie Milne a publié *An elementary Palaung grammar* qui a, comme presque toutes les grammaires des langues indochinoises, le défaut de n'être pas une grammaire descriptive, mais qui offre l'intérêt de débuter par une introduction de M. C. O. Blagden, contenant d'utiles remarques linguistiques. Dans sa préface, Mrs. L. Milne exprimait son intention de donner un vocabulaire palaung : cette intention se trouve réalisée par la publication de son *Dictionary of English-Palaung and Palaung-English.*

La transcription adoptée est la même que dans la grammaire. Sans être parfaite, elle a sur les systèmes généralement adoptés par les auteurs de langue anglaise, le grand avantage d'employer les voyelles avec le timbre qu'elles ont dans la plupart des langues continentales.

Il est difficile de dire si ce dictionnaire est complet et si ses gloses sont exactes. Il doit contenir à peu près 5.000 mots, nombre qui ne semble pas exagérément bas pour un dialecte parlé par une population assez peu civilisée. Un grand nombre de ces mots sont d'origine t'ăi, empruntés au shan ou peut-être à l'ahom ; l'auteur qui connaît bien le shan aurait pu, sans inconvénient et sans se lancer dans de hasardeuses hypothèses étymologiques, les distinguer par quelque artifice typographique. Cela eût déblayé le terrain et facilité la besogne du linguiste qui cherchera dans le dictionnaire palaung des rapprochements lexicographiques avec les autres parlers de la même famille. Les mots qui appartiennent au fonds môn-khmèr confirment l'impression déjà ressentie par M. Blagden à la lecture de la grammaire : le palaung semble être plus directement apparenté aux dialectes les plus éloignés dans l'espace (stieng, bahnar, khmèr), qu'au môn plus proche sur la carte, mais phonétiquement plus dégradé.

L'étude du palaung, négligée jusqu'à présent, est donc susceptible d'éclairer l'histoire des parlers môn-khmèrs, et l'on doit savoir gré à Mrs. Leslie Milne d'avoir donné aux linguistes un utile instrument de travail.

G. Cœdès.

Chine et Corée.

Osvald Sirén. — *Histoire des Arts anciens de la Chine.* — Paris, Les Editions G. Van Oest, 4 vol. in-4°, 1929-1930. — Tome I, *La période préhistorique, l'époque Tcheou, l'époque Tch'ou et Ts'in*, VI-97 p. et 108 pl. — Tome II, *L'époque Han et les Six Dynasties*, 3-121 p. et 120 pl. — Tome III, *La sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*, 107 p. et 128 pl. — Tome IV, *L'architecture*, 103 p. et 120 pl.

Deux difficultés essentielles se présentent à l'entreprise d'une histoire des arts anciens de la Chine : l'abondance et la variété des documents répandus dans le monde entier d'une part et, par ailleurs, les difficultés politiques et sociales qui entravent sur place les recherches scientifiques. Enfin, la période de fouilles qui donnera par ses résultats la clef de nombreux problèmes est à peine commencée. M. Osvald Sirén, au cours des quatre volumes dont nous rendons compte ici, volumes qui ne sont, paraît-il, et nous le souhaitons vivement, que le début d'une *Histoire des Arts*, a dégagé le principal de nos connaissances sur la Chine avec un ordre et une clarté remarquables, et l'a illustré de nombreuses et magnifiques planches.

Quel est l'ordre adopté par l'auteur ? Dans la complexité des documents et parmi les nombreux ouvrages qui traitent à l'heure actuelle de la question, il est intéressant d'examiner la méthode choisie ici. La parfaite unité qui marque le style de chaque

époque risque fort d'être sacrifiée à l'examen chronologique des objets ; toutefois, l'évolution d'ensemble au cours des âges mérite d'être soigneusement notée et observée. M. O. S., chaque fois qu'il le peut, pose les jalons que constituent les pièces datées, rares malheureusement pour la haute époque. Entre ces repères, il situe au moyen de leurs affinités et de leurs ressemblances les autres vestiges. Si, en général, la méthode de l'auteur paraît, de prime abord, n'avoir pas une stricte ordonnance, elle démontre au contraire ensuite son excellence par le fait qu'elle attribue à chaque série d'objets l'importance qu'elle a dans la continuité de cette *Histoire des arts*. Ainsi les deux premiers volumes suivent strictement l'ordre chronologique, le troisième se localise sur la sculpture, de l'époque Han à l'époque Ming, le quatrième traite de l'architecture, tandis que la suite en préparation portera sur les arts mineurs du moyen âge et sur la peinture. Cette dernière branche, par son caractère même de durée et d'ancienneté limitées, touchera aux temps modernes. Nous allons examiner rapidement chacun des quatre volumes parus.

Vol. I. *La période préhistorique. L'époque Tcheou. L'époque Tch'ou et Ts'in.* Un premier chapitre sur l'époque préhistorique souligne la difficulté des recherches (sur un territoire grand comme l'Europe actuelle) de vestiges remontant à une période qui s'étend sur trois ou quatre millénaires, dans un pays soumis à une anarchie qui en rend l'accès extrêmement difficile. La première organisation sociale, les plus anciennes parures ou monnaies, le début de la langue chinoise littéraire, ensemble qui constitue en quelque sorte le point de départ de l'histoire, sont attribués à Houang-ti, personnage mythique qui est censé avoir vécu vers le milieu du troisième millénaire. Les planches accompagnant ce volume montrent des vases d'une ancienneté remontant, d'après le système chronologique établi par M. Andersson, compatriote de M. O. S., à l'époque de transition entre l'âge de la pierre et l'âge du bronze, c'est-à-dire à une date antérieure encore à celle attribuée à Houang-ti. Ces données chronologiques paraîtront peut-être quelque peu hasardeuses dans l'état des connaissances actuelles, les pièces réellement datées ne remontant guère au delà du IIIe siècle av. J.-C. M. Andersson (1) prépare actuellement un ouvrage intitulé *La Chine avant l'histoire*, qui doit contenir une documentation serrée sur la question. Les volumes de M. O. S. bénéficient avant la lettre des travaux de son éminent compatriote. L'auteur examine ensuite les os sculptés, la sculpture ornementale de petites dimensions sur pierre, la céramique blanche et, d'une façon générale, les thèmes ornementaux avec lesquels nous atteignons l'an 1000 av. J.-C., c'est-à-dire la fin de l'époque préhistorique et les premiers souverains Tcheou. Les seuls monuments qui subsistent de cette époque reculée sont des tombeaux, et c'est dans les sépultures que furent trouvés les plus beaux bronzes rituels connus à l'heure actuelle. Malheureusement, les tertres funéraires Tcheou, troncs de pyramide de terre qui atteignent parfois 250 m. de côté, non loin de la Wei (Chen-si central), conservent presque tous le secret de leur contenu. Poteries et bronzes connus font l'objet d'une importante étude descriptive, accompagnée de croquis et d'un résumé bibliographique sommaire des ouvrages chinois anciens ou contemporains qui

(1) Cf. ANDERSSON, *An Early chinese culture*, in *Bulletin of the Geological Survey of China*, october 1923.

traitent de la question et constituent une documentation de premier ordre pour le savant ou le collectionneur. Dans son passage sur la technique et la matière des bronzes, l'auteur fait un large emprunt au *Tong t'ien ts'ing lou*, auquel on est contraint de se référer dès que l'on parle des bronzes chinois. Il est bon de noter cependant que dans le procédé dit « à cire perdue », encore employé actuellement par les artisans annamites ou cambodgiens, c'est la cuisson du moule (fait par enduits successifs et lents d'une boue préparée qui constituera la matière réfractaire du « creux ») qui provoque simplement la fonte de la cire. Celle-ci s'évacue par les évents ménagés obligatoirement, pour que le moule n'éclate pas sous la pression de l'air lorsque le métal liquide y est coulé. Certains objets d'usage courant sont encore faits actuellement par pièces, chacune des pièces étant moulée à cire perdue et sous une faible épaisseur telle qu'elle pourrait être difficilement obtenue par les fondeurs occidentaux. L'auteur termine le texte du premier volume en examinant les bronzes Ts'in qui sont surtout des objets de petite dimension : armes, miroirs, agrafes de ceinture, garnitures de harnais, de char, etc. Les vases de ce groupe sont rares. Leur métal, très mince, d'une composition spéciale, est très cassant, sa patine est généralement vert pâle ou grise, le style du décor est très particulier. N'achevons pas le premier volume sans signaler que l'auteur (p. 24) note quelques exemples de ressemblances frappantes entre certains décors mexicains et chinois. Cette question palpitante est à l'ordre du jour, il est intéressant de noter l'apport de nouveaux éléments d'appréciation qui finiront bientôt par constituer un faisceau important.

Le volume II, *L'époque Han, les Six Dynasties*, débute par un « addenda et corrigenda » au tome premier, que l'auteur a envoyé de Chine, n'ayant pu surveiller l'impression du volume lui-même. Un chapitre de notes historiques nous conduit à l'étude des sépultures qui contenaient en quantité considérable des objets en bronze ou céramique, en jade ou en laque. Ces objets avaient d'ailleurs pour la plupart un caractère symbolique et servaient l'esprit du mort. Sur cet important sujet des tombeaux Han, regrettons que l'auteur n'ait pu faire mention des sépultures indochinoises de la région de Thanh-hoá remontant à la même époque. Les armes, les tambours de bronze et le mobilier funéraire qui en proviennent, sans être considérables, ont cependant une importance capitale dans l'histoire de la civilisation du Sud de la Chine (1). Ce second volume forme un ouvrage d'un très vif intérêt, consacré à une époque d'une homogénéité telle, au point de vue artistique, que malgré les influences « scythes » (que l'auteur développe longuement), et les voies où parfois sa vitalité exubérante le fait momentanément s'engager, son caractère est fortement marqué et ne peut tromper le collectionneur dès le premier examen. La personnalité des ateliers d'art chinois était telle que leurs artisans pouvaient copier des motifs ou adopter des procédés, ils les refondaient au creuset de leur propre génie. L'étude des Six Dynasties forme en quelque sorte une seconde partie du volume. Ce fut une période de luttes, de désagrégation et de décadence. Il est vrai que les progrès du boud-

(1) V. Goloubew, *L'Âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, in *BEFEO.*, t. XXIX, p. 1 sqq.

dhisme fournirent par ailleurs aux artistes et en particulier aux architectes et aux sculpteurs une puissante source d'inspiration. L'influence du taoïsme se fit également sentir dans les arts décoratifs, dès l'époque Han. M. O. S. établit ensuite quelques curieux rapprochements avec l'art scandinave.

Dans le troisième volume, *La Sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*, l'auteur continue le tome précédent au point de vue chronologique en s'occupant plus particulièrement de la sculpture sur pierre. Lions et personnages de garde, sculptures remontant jusqu'à la dynastie des Han occidentaux, bêtes symboliques, pylônes au décor vigoureux sont de beaux exemples de cette période. M. O. S. passe en revue ces diverses figurations sous les dynasties suivantes. Ces pages sont illustrées de planches particulièrement bien choisies dont souvent l'auteur a trouvé le sujet dans ses collections personnelles.

Le dernier volume porte le simple titre *L'architecture*. Ce sujet de premier plan, car en vérité, la sculpture, la peinture et les arts dits mineurs sont subordonnés logiquement, socialement à l'architecture, est généralement négligé par les auteurs qui traitent de l'histoire de l'art chinois. La raison en est simple : c'est que la construction, le monument, ne sont pas objets de collection ; or, bien des monographies n'ont d'autre but que la présentation plus ou moins luxueuse d'un musée ou d'une collection particulière. L'architecture, au contraire, demande de la part de celui qui en fait l'étude une documentation serrée faite *in situ* ; elle exige de fatigantes missions, et, dans le cas de la Chine, une pénétration que l'état social du pays rend particulièrement difficile. Les archéologues en chambre pourront, à la lumière des documents relevés par leurs confrères sur le terrain, signaler certaines erreurs de détail, avoir parfois une vue d'ensemble plus prompte que celui qui doit compter avec les fatigues d'une expédition, mais ils ne pourraient rien sans ces derniers. Les noms trop nombreux et douloureusement précieux pour nous, qui marquent les étapes de l'archéologie indochinoise nous font, lorsque l'occasion se présente, un devoir de rappeler le mérite du chasseur de documents qui ne recule pas devant les fatigues de lointaines et parfois périlleuses missions. M. O. S. est de ces derniers et si quelques fautes matérielles ont passé dans la publication de l'*Histoire des arts anciens de la Chine*, c'est que l'auteur était en mission au moment de sa publication. Son ouvrage y gagne en nouveauté et donne une impression de vitalité, d'actualité, qui en rendent l'étude précieuse. Le maître d'œuvre chinois ne considère pas la construction en elle-même, mais en rapport avec le cadre de la nature où les lois géomantiques la situent. C'est que l'architecture chinoise ne considère pas exclusivement la construction, mais aussi le site, le paysage. Les tombeaux royaux de Huê, comme certaines pagodes du Thanh-hoá ou du Tonkin, obéissent à cette règle. Si les constructions perdent en noblesse monumentale, en prestige dû à la richesse de la matière employée, à l'énormité de l'échelle, ils y gagnent en caractère d'intimité avec la nature, avec les puissances mystérieuses du ciel et de la terre. Ils sont en accord avec les forces créatrices (*yin* et *yang*) et participent au mouvement et à la vie. Au même titre que l'écriture, l'architecture, comme le décor chinois, procède à l'origine de l'interprétation d'un symbole ; nous rappellerons, comme nous nous appliquons à le faire chaque fois que c'est possible, les exemples locaux et nous citerons entre plusieurs à ce sujet le tombeau du roi Minh-mạng dont les temples, les jardins et les bassins tracent en plan sur le sol un dessin où on a pu reconnaître celui d'une des nombreuses stylisations du caractère de longévité *thọ* 壽, si employé par les Annamites. La géomancie, les rapports de nombre, l'astronomie eurent également une

influence certaine sur les constructions chinoises, de l'humble paillote du paysan aux édifices civils et lieux de culte du palais impérial. Malheureusement la pérennité des constructions fut le moindre souci des architectes et souvent, dans l'esprit asiatique, le monument n'a quelque valeur que lorsqu'il est fraîchement et bien souvent fâcheusement restauré. La continuité des méthodes et les textes peuvent renseigner le chercheur sur l'architecture ancienne. De toute façon il est prudent de faire abstraction complète de notre conception occidentale de l'esthétique architecturale. Et ce que nous aurions pu prendre à l'origine pour monotonie dans la construction chinoise sera le thème, immuable comme les lois divines ou comme les vieilles traditions philosophiques de l'Asie, sur lequel jouera la calme évolution de la puissante plastique chinoise.

M. O. S. d'ailleurs nous prévient que le sujet est si vaste qu'il a dû s'en tenir à l'étude des points essentiels. Néanmoins, cette étude fait le seul objet d'un fort volume et est en tous points attachante. Les murailles occupent naturellement le premier chapitre. Elles présentent un des caractères les plus marquants de la construction chinoise et symbolisent même souvent « l'empire du milieu ». Les autels des grands sacrifices, les terrasses, les rampes et les escaliers, par leur participation directe avec le paysage, occupent également une place prépondérante dans l'étude de l'architecture. Les documents réunis par M. O. S. intéressent principalement le Nord de la Chine. Néanmoins, des lois générales peuvent en être déduites en attendant le jour, encore lointain, hélas ! où une étude des variantes provinciales pourra être entreprise. Ce que la fixité dans le temps ne nous donne pas, l'évolution dans l'espace le compensera largement. Certains points restent à élucider, comme l'incurvation des toitures. Cette caractéristique semble être due à une influence méridionale et par conséquent à la construction exclusivement en bois. Faut-il y voir une répétition de l'extrémité de la tente du nomade soulevée par un pieu, la copie de la nature et l'interprétation des longues branches des cryptomérias ou simplement une précaution, de caractère magique, contre les influences néfastes des points et des lignes droites ? (Cette superstition est particulièrement développée en pays annamite.) Ce qui semble certain, c'est que cette pratique correspond aux périodes (dans l'espace comme dans le temps) décadentes et va de pair avec l'excès de décor, l'abondance des ornements de faîtage, de toiture, etc. Il nous eût été agréable de suivre l'auteur page par page dans son intéressante étude ; force nous est faite de nous limiter et de citer seulement chacun de ses chapitres sur les toitures, les pavillons à plusieurs étages, les tours, les bâtiments en brique, les balustrades, les portes, les ponts, etc. Ces sujets sont abondamment illustrés dans le texte de croquis au trait parfaitement explicites, en plus des 120 planches photographiques en héliotypie, qui, comme au reste de l'ouvrage, constituent un captivant et complet panorama du sujet étudié. Les exemples choisis sont savamment dosés dans chaque catégorie ; l'auteur ne craint pas parfois de négliger la tentation de donner du meilleur pour escamoter le pire dont la présentation est toutefois nécessaire pour donner à l'ensemble son homogénéité. De plus, l'auteur a pris lui-même presque tous les clichés : ils sont de premier ordre. C'est ajouter encore à l'impression de vie et de solidité de son important ouvrage. Nous l'en remercions et l'en félicitons vivement.

J. Y. Claeys.

H. D'Ardenne de Tizac. — *Les hautes époques de l'art chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* — Paris, Nilsson, 1930, 1 album in-4°, 7 p. et 24 pl.

Id. — *L'art décoratif chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* — Paris, Nilsson, 1930, 1 album in-4°, 10 p. et 24 pl.

Ces albums de planches luxueusement reproduites réunissent uniquement, le titre intérieur le spécifie, des pièces du Musée Cernuschi. Ils ne s'adressent donc pratiquement qu'au visiteur du Musée qui peut étudier ainsi sur planches les objets exposés. C'est l'élévation du catalogue, pour les pièces les plus représentatives, au rang de document bibliographique. Dans le premier, sont réunies les pièces de style ; le second, au contraire, contient les objets considérés au point de vue de l'étude de l'art décoratif chinois. Une courte étude historique sur l'art préface le premier volume. M. d'A. de T. nous décrit chronologiquement, succinctement, mais avec l'amour du conservateur qui daigne guider des visiteurs de choix, les pièces de son Musée. Souvent il n'hésite pas à classer celles-ci, avec une légère partialité qui est l'indice d'une foi que nous sommes heureux de noter, dans les plus anciennes ou les mieux réussies parmi celles actuellement connues de la série présentée. La conférence-visite semble s'adresser cependant à un public peu initié, magistralement, mais un peu succinctement invité ainsi à prendre contact. Nous regrettons par exemple de ne trouver aucune indication d'origine ni à côté des pièces, ni dans la table de celles-ci.

Le texte préfaçant l'*Art décoratif chinois* est un peu plus copieux. L'angle de vue diffère aussi, légèrement ; « le travail du critique est plus délicat que celui du chimiste », dit l'auteur lui-même. Une étude sur l'art décoratif est un travail de critique. M. d'A. de T. avait fait œuvre de chimiste en posant l'historique chronologique de son Musée. L'émotion faisait-elle réellement défaut au Chinois primitif et dans la création de l'œuvre d'art recherchait-il réellement une « conception intellectuelle de l'Univers » ? M. d'A. de T. a raison quand il affirme qu'*au critique on peut toujours opposer un doute.* Nous fierons-nous donc à sa perspicacité ?

Encore une fois, nous avons la sensation d'écouter une conférence. La promenade-visite étant terminée, nous assistons bien sagement à l'exposé du point de vue du conservateur fixé devant l'écran où il va nous présenter les vues de ses albums. Cet exposé ne saurait nous convaincre définitivement, sans doute parce que trop bref. Toutefois les planches retiennent longuement notre attention, non point comme documents en elles-mêmes, mais comme des indications précieuses sur la richesse du Musée Cernuschi en cette matière. Ailleurs, les reproductions nombreuses, souvent meilleures, ne manquent pas depuis quelques années, reproductions dont ces albums ne nous offrent ainsi ni la primeur, ni la meilleure image. Ils demeurent cependant le plus parfait Guide-catalogue que l'on puisse offrir au visiteur du Musée Cernuschi désireux de s'initier à l'histoire de l'art et particulièrement à celle de l'art décoratif chinois.

J. Y. Claeys.

W. Perceval Yetts. — *The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of Chinese and Corean bronzes, sculpture, jades, jewellery and miscellaneous objects.* Vol. Two, *Bronzes : bells, drums, mirrors, etc.* — London, E. Benn, Ltd, 1930, in-fol., VIII-99 p. et 75 pl.

Nous avons rendu compte à la même place, dans le *Bulletin* de 1929, du tome premier de ces deux forts volumes et nous avons dit quel bien nous pensions de cette splendide collection (1). Posséder ces ouvrages magnifiques fait participer dans une certaine mesure à la joie du visiteur qui parcourt les galeries où sont exposées les pièces. Au long des pages du texte nous suivons l'exposé copieux et savant de M. Perceval Yetts, avant d'atteindre aux planches magnifiques qui nous feront connaître la qualité des joies du collectionneur.

La variété des objets que M. P. Y. nous présente en rendait l'étude difficile. Ce genre de recherches est encore peu exploité par les écrivains occidentaux et il offre de larges perspectives sur des sujets nouveaux. Les cloches, les tambours de bronze et les miroirs ont été groupés par M. P. Y. en raison de leur importante et commune signification dans le rituel chinois. Les tambours de bronze, essentiels dans les cérémonies de l'ancienne Chine, sont répartis sur une aire considérable qui comprend toute l'Asie du Sud-Est avec la Birmanie et l'Insulinde. Au Nord, elle s'étend jusqu'à la Mongolie ; « le nombre de spécimens connus et décrits est considérable et ne cesse de s'accroître » (2). M. P. Y. s'est efforcé d'examiner le problème sous un nouveau point de vue. Les miroirs furent jusqu'à ce jour moins étudiés que les tambours et méritent également de retenir l'attention. Les arguments de M. P. Y. sont appuyés d'exemples. Dans la préface, l'auteur nous apprend que les volumes suivants traiteront de l'importante question de l'animal figuré dans l'art chinois sur lequel une ample documentation bibliographique existe déjà. Après un tableau chronologique des dynasties chinoises, M. P. Y. aborde le chapitre consacré aux cloches. Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de la Chine, aux périodes légendaires, il est fait mention de cloches, parallèlement aux tambours dans les rites et cérémonies. Le traditionnalisme chinois qui persista jusqu'à ces dernières années fit qu'elles étaient encore employées couramment il y a peu de temps.

La première catégorie de cloches décrite est celle dite *tchong*, cloches suspendues, sans battant qui comportent trente-six bosses disposées en panneaux de trois rangées de trois. Un dessin nous montre comment ces cloches étaient disposées en véritables carillons sur des chevalets de bois. Au cours des cérémonies rituelles

(1) M. P. Y. nous a cependant fait part de son étonnement à la lecture des légères réserves que nous avions faites au sujet, non de la qualité des reproductions en couleur — qui est de premier ordre — mais de la technique employée. Nous répétons qu'il nous paraît difficile de faire mieux à l'heure actuelle et nous apprécions comme il convient le talent des artistes qui *mirent en couleur les photographies* et le soin jaloux de l'artiste qu'est M. P. Y., mais nous maintenons cependant notre point de vue sur le procédé qui consiste à *colorier des photographies*. Nous n'avons pas fait l'erreur simpliste de croire qu'il s'agissait de *photographie directe des couleurs* comme semble le supposer M. P. Y. ; la méthode employée est bien celle sur laquelle nous avions développé les motifs qui justifient nos légères réserves.

(2) Cf. Goloubew, *BEFEO.*, XXIX, p. 2.

annamites à Huê (Nam-giao, Hiệp-hương) nous eûmes l'occasion d'entendre de tels carillons de gongs, mais en pierre, disposés exactement de la même façon. La suspension de la cloche inclinée était, paraît-il, destinée à favoriser la percussion ; mais d'après Tchou Tsai-yu, ce mode de suspension fut abandonné sous les Song. Chaque région de la cloche avait son nom particulier et ces cloches étaient divisées en trois catégories suivant leurs dimensions. M. P. Y. passe en revue les divers auteurs qui traitent de ce sujet et qui tous, naturellement, ne s'entendent pas. Ce qui est mieux défini est le mode de suspension de ladite cloche. Le crochet qui la fixait au bâti la supportant était terminé soit par un anneau, soit par un croc. Ce dernier s'encastre dans un anneau du manche de la cloche. Dans les deux premiers cas, celle-ci comportait soit une tige dans laquelle une goupille retenait l'anneau du crochet de suspension, soit, tout bonnement, une tige coudée qui se fixait dans l'anneau. Les tambours sont également mentionnés par les textes dans la vie de l'ancienne Chine. La musique accompagnait nécessairement tout cérémonial et il n'y avait pas de musique sans tambour. Ces tambours servaient également à diriger, à coordonner les mouvements d'une assemblée. Des croquis accompagnant le texte nous donnent la forme et le mode de fixation d'un certain nombre de tambours, sur pied vertical, sur voiture orchestre, à porter en bandoulière ou à manche.

Les miroirs de bronze peuvent être considérés comme des reliques de la plus ancienne civilisation chinoise. Certains représentent des périodes dont il n'existe plus d'autre trace. Par bonheur la coutume fut toujours de revêtir d'inscriptions les miroirs, et parfois ceux-ci portent même la date de leur fabrication ; mais cet accessoire d'usage courant fut sans doute l'objet de contrefaçons et les faux abondent, fabriqués d'ailleurs à toutes les époques. Il est parfois fort difficile de reconnaître un miroir caractéristique de son époque, des objets de même nature faits en Chine, en Corée ou au Japon, sur d'anciens modèles chinois. Non seulement les miroirs de bronze furent très demandés pour l'usage principal auquel on les destine, mais le caractère en quelque sorte magique dont ils jouissent encore en amplifia l'usage. Le fait que de très nombreux miroirs se soient conservés est dû justement pour une grande part aux propriétés magiques qui voulaient que les morts fussent enterrés avec cet objet. Plusieurs centaines de miroirs furent trouvés dans la tombe d'un prince Wei qui mourut aux environs de 295 B. C., et cette coutume fut également en très grande faveur sous les Han. M. P. Y. détaille longuement cette intéressante question des miroirs de bronze, ainsi que les inscriptions portées par ceux-ci, leurs significations rituelles et leurs correspondances magiques ou astrologiques.

Cette étude, qui a rempli une quarantaine de pages du grand album, est suivie du catalogue descriptif détaillé des pièces figurées sur chaque planche, puis d'une abondante bibliographie et de différents index. Les planches qui suivent sont d'une qualité égale à celles des volumes précédents ; on ne peut guère faire mieux à l'heure actuelle. Nous attendons maintenant avec impatience le volume qui traitera de l'interprétation de l'animal dans l'art chinois, question d'une importance primordiale dont les répercussions se sont fait sentir au delà des limites de l'empire asiatique.

J. Y. Claeys.

V. M. ALEKSEEV. *Leao tchai*. Perevod, predislovija i primečanija. I, *Lisji čary* (*Sortilèges de renards*). Pétersbourg, 1922, Vsemirnaja literatura, Gosudarstvennoe izdatel'stvo, in-8° de 22-159 p. II, *Monaxi volšebniki* (*Moines sorciers*). Moscou-Pétrograd, 1923, même éditeur, in-8° de 12-278 p. III, *Strannye istorii* (*Histoires étranges*). Léningrad, 1928, Mysl', pet. in-8° de 10-272 p.

Il ne s'agit encore que de la traduction d'un choix (« izbrannye razskazy ») parmi les nouvelles célèbres du *Leao-tchai tche yi* 聊齋誌異 de P'ou Song-ling 蒲松齡 (1622-1715). Mais par l'ampleur et l'exactitude elle dépasse de loin les traductions très incomplètes auparavant tentées. Les trois volumes de M. A. contiennent en tout 94 contes, tirés des seize livres du recueil, qui en contient 445. La nouvelle traduction a deux grandes qualités : elle est d'un homme qui a compris son auteur et qui connaît sa propre langue. Nous avons donc là une image fidèle de l'original ainsi qu'une œuvre littéraire de M. A. Le lecteur y est mis à même d'entendre clairement le *Leao-tchai*. C'est la chose essentielle ; M. A. échappe pleinement au reproche de fade accommodation qu'il adresse ailleurs aux premiers traducteurs de littérature chinoise (1) et il saisit et exprime des nuances à peine indiquées dans l'original (I, 23 « I vot, on vidit čto idet kakaja-to baryšnja. . . », cp. 有女郎, *Leao-tchai*, II, 嬰甯 ; III, 107 « u nevo byl učenyj drug », cp. 有執友, *Leao-tchai*, I, 嬌娜; III, 128 « kak ty v svoe vremja, pomniš' », cp. 猶汝昔日 etc., *Leao-tchai*, IX, 細柳, etc). La chose secondaire, qui doit être signalée, est que le *Leao-tchai* chinois est rendu dans une manière russe personnelle. M. A. a un style, et il écrit sa traduction dans ce style ; c'est dire que celui de P'ou Song-ling ne s'y retrouve pas toujours : défaut malaisément évitable. Pour le faire sentir, nous ne saurions mieux faire que de citer le passage dont M. N. KONRAD, dans le compte-rendu développé qu'il a consacré aux deux premiers volumes de la traduction de M. A. (2), a choisi le commencement comme exemple, excellent, de la netteté parfaite et de l'intégralité de cette traduction : *Leao-tchai*, VII, 青娥：一日，生於門外瞥見之，童子雖無知，祗覺愛之極而不能言，直告母，使委禽焉 ; ALEKSEEV, II, 121 : « Odnaždy naš student zametil ee u vorot doma. Xotja éto bylo vsevo tol'ko odno mgnovenie i xotja on, kak rebenok, ničevo ešče ne ponimal, vse-taki on jasno počuvstvoval, čto poljubil ee do beskonečnosti. Vyskazat' étovo on ne umel, no prjamo zajavil materi, čto xočet, čtoby ona svatala emu devušku ». Le traducteur accuse et articule assez fortement le chinois, à la ligne si fine ; mais il n'introduit rien dans son texte qui n'y soit déjà virtuellement, et gagne à ce procédé, sans parler de son charme propre, d'instruire sans effort ni ambiguïté le simple lecteur en restant limpide pour le sinologue. Il use d'ailleurs de ces remplissages souvent nécessaires avec une discrétion plus grande que l'auteur de l'adaptation en chinois parlé de l'édition partielle de 1923 (3) : *Leao-tchai*, I, 狐嫁女 : 相公倜儻或不叱怪 ; adaptation : 殷先生是漂亮人，便是醒來看見

(1) Cf. *Zapiski Kollegii vostokovedov*, IV, 1930, p. 275-6.
(2) In *Vostok*, V, 1925, p. 219-225.
(3) 3e éd., 1928, Changhai, *K'iun hio chō* 羣學社, 3 vol. p. in-8° (153 contes).

了我們，想也决不見怪的; ALEKSEEV, I, 45 : « Barin - čelovek bez predrassudkov, ne zakričit, esli čto strannoe uvidit » ; *Leao-tchai*, I, 嬌娜 : 問之，笑曰，僕不求進取也 ; adaptation : 問他，爲什麽不做八股. 他笑笑說道，我並不想求功名 ; ALEKSEEV, III, 109 : « Kun pointeresovalsja uznat', počemy éto u nevo tak vyxodit. — Ja, vidite li, otvečal junoša, ne iščU, čtoby prodvinut'sja i ovladet' stepen'ju i činom ! » (1)

Le travail de M. A. était d'abord destiné à la *Littérature universelle*, collection populaire publiée par l'Etat russe, à la section orientale de laquelle plusieurs membres et associés de l'Académie des Sciences fournirent des traductions souvent sur manuscrits (2). Cette destination aide à comprendre le soin de M. A. à être surtout clair et sans fatigue dans ses textes, général dans ses préfaces (biographie de P'ou Song-ling, I, 12 s.), succinct dans ses notes, et à ne point faire étalage d'érudition. Les titres ont été souvent amplifiés afin de les distinguer plus facilement dans la traduction (III, 93 : « Prokazy Sjao Cui » pour 小翠) et le retard qui en résulte pour l'identification des contes est obvié pour le dernier volume par les concordances de la table. Telle quelle, cette œuvre est fort bonne. Il faut souhaiter que l'entreprise en soit poussée jusqu'à l'achèvement, et même qu'une édition plus savante, que le traducteur aura eu le loisir de revoir et d'enrichir encore de notes, nous donne ensuite le *Leao-tchai* dans son intégrité. M. A., qui a déjà réussi à faire avancer l'art de le traduire, aura alors doté les lettres russes d'une des œuvres les plus originales et les plus caractéristiques de la littérature chinoise (3).

E. GASPARDONE.

ERICH HAENISCH. *Untersuchungen über das Yüan-ch'ao pi-shi, die geheime Geschichte der Mongolen* (Abhandl. d. philol.-hist. Kl. d. sächs. Ak. d. Wiss., XLI, 4). — Leipzig, S. Hirzel, 1931, gr. in-8°, [4-] 100 p.

Dans ce volume, M. H. édite une romanisation avec une restitution interlinéaire du texte mongol des chap. I, f° 34 *a*-II, f° 12 *b*, de la transcription phonétique chinoise de l'*Histoire secrète des Mongols* publiée en 1908 par Ye Tö-houei 葉德輝. Il les a munis de notes et d'une traduction parallèle du mongol restitué et de la version chinoise du *Yuan-tch'ao pi-che* 元朝秘史. Il rapporte de plus (p. 46-49) l'état des

(1) Il semble que le mouvement de sa phrase ait fait négliger à M. A. la traduction du facile 笑曰. Je préférerais : [Kong] lui en demanda [la raison], il répondit en souriant : je ne cherche pas à m'avancer en places. Dans le deuxième exemple avant celui-ci, la particule 而 semble bien rattacher le premier membre de la dernière phrase de M. A. à la précédente ; c'est encore une question d'allure.

(2) Cf. S. d'OLDENBURG in *L'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., 1917-27*, brochure en français, Léningrad, 1928, p. 157 et 167, et in *JA.*, juill.-sept. 1929, p. 138.

(3) Que ce CR. me soit l'occasion de rectifier quelques inadvertances de mes précédents CR. russes, *BEFEO.*, XXVIII, 311 : « *Histoire de l'enseignement* . . . », lire : *Hist. de l'étude* . . . ; 529 : « jumeaux immortels », lire : doubles immortels ; 545 : « joli [enfant] », lire : [enfant] rouge (i. e., nouveau-né). *Mea culpa*.

sources dont il disposait pour ces passages, relatifs aux événements qui précédèrent la naissance et marquèrent l'enfance et l'adolescence de Gengis-khan. Ce travail, fort soigné, forme à peine la moitié de celui de M. H. Il a joint à son édition et à sa traduction des deux fragments l'historique de l'ouvrage (p. 1-5) et du titre (p. 40-42), la bibliographie du sujet (p. 43-46) et deux études importantes sur la technique de la transcription, de la version interlinéaire et de la traduction chinoises (p. 51-60) et sur la linguistique mongole et chinoise du double texte (p. 61-97). Ces suppléments intéressent l'ouvrage entier, éclairent des procédés employés par les Chinois dans le traitement des langues étrangères et fournissent à la connaissance du mongol et du chinois parlé et administratif des XIIIe et XIVe siècles une contribution qui, pour le chinois, se place immédiatement à côté de celles de Chavannes (in *TP.*, 1904, 1908) et de M. H. Maspero (*BEFEO.*, 1914). L'édition, la restitution et la traduction annotées sont, d'autre part, un complément partiel très fouillé, naturellement limité aux matériaux disponibles, de la traduction japonaise de Naka (1907), que n'éclairaient ni une restitution du mongol, ni une traduction de la version chinoise, ni aucune explication des mots ignorés dans les dictionnaires, et la publication pure et simple, par Ye Tö-houei, d'une des copies de l'ancienne transcription chinoise et de sa version interlinéaire (un fac-similé en est donné par M. H. p. 99-100) : il a sa place entre ces deux ouvrages et l'édition globale annoncée par M. Pelliot.

E. Gaspardone.

Kiao-yu yen-kieou 教育研究, *The Chinese journal of educational research.* Canton, Université nationale Sun Yat-sen. — *Kiao-yu yen-kieou so ts'ong-chou* 教育研究所叢書 [Collection de l'Institut de pédagogie]. Chang-hai, *Min-tche chou-kiu* 民智書局.

L'*Institute of educational research, Kiao yu yen-kieou so* 教育研究所, sous l'intelligente direction de M. Tchouang Tche-siuan (Chai Hsuan Chuang) 莊澤宣, est l'un des deux très actifs instituts (1) de l'*Arts college* de l'Université de Canton. Fondé en février 1928, il publie depuis un bulletin mensuel (sauf janvier, juillet-septembre) qui en était en octobre 1931 à son VIIIe volume, et une collection de monographies dont la publication irrégulière, commencée en 1929, avait atteint la sixième en juin 1930. Bien que le but de ces ouvrages diffère de celui du *BEFEO.*, un grand nombre des sujets traités intéressent plus ou moins directement l'histoire contemporaine et la linguistique et doivent être signalés ici.

Le *Kiao-yu yen-kieou* a notamment donné des statistiques des termes simples et doubles les plus usuels (n°s 29 s., cp. n°s 17-20), des caractères écrits fautivement par les écoliers (n°s 21, 23) et des caractères du *San min tchou-yi* 三民主義 (n° 23), ainsi que des études sur les caractères employés pour les enseignes de boutique

(1) L'autre est l'Institut d'histoire et de philologie, dont nous commençons de signaler les publications dans la présente bibliographie, p. 6 et 13.

et les marques de fabrique (n° 8), les défauts dentaires des écoliers (nos 15, 21), leur discipline (nos 9, 11, 13-15), leur jugement moral (n° 8), leurs goûts et habitudes de lecture (nos 21, 23) ; sur les *textbooks* de chinois en usage dans les *junior middle-schools* (nos 14, 16), la lecture des textes chinois (n° 25, cp. p. 105-6, petite liste d'équivalents chinois de termes techniques anglais pour l'étude de la lecture), sur l'enseignement de la nature dans les écoles élémentaires (n° 16), sur l'école expérimentale des adultes illettrés (n° 26), sur les chansons populaires de Canton (nos 2, 3, 5), etc., des revues et des études sur les méthodes pédagogiques occidentales, des traductions de l'anglais et de l'allemand, et même des essais sur le programme des écoles élémentaires en Turquie (n° 24), le mouvement pour l'éducation physique en Russie soviétique (n° 27), le nationalisme et l'éducation de Italie (*ibid.*).

Parmi les monographies, il convient de citer le *Jou-ho che sin kiao-yu Tchong-kouo houa* 如何使新教育中國化, *Modern education in China*, par M. Tchouang Tche-siuan, recueil d'essais critiques parus dans le *Kiao-yu yen-kieou* ; et le *Eul-t'ong tseu-yeou houa yen-kieou* 兒童自由畫研究, *Children's free drawings, an experimental study*, par M. Tchao Wo-ts'ing 趙我青, avec une trentaine de reproductions et un sommaire du livre de M. G. H. Luquet. Les collaborateurs de M. Tchouang sont MM. Ts'ouei Tsai-yang 崔載陽, Tch'en Li-kiang 陳禮江, Siu Si-ling 徐錫齡, T'ang Si-fen 唐惜分, Wang Wen-sin 王文新, Pao Tche-chen 包稚頤, etc. Plusieurs travaux sont presque prêts à être imprimés, p. ex. un *Kiao-yu-hio siao ts'eu-tien* 教育學小詞典, *Educational terms in English with Chinese equivalents*, recueil de plus de deux mille termes techniques traduits en grande partie de la *List of educational subjects headings* (*Ohio state University press*, 1928). L'Institut de recherches pédagogiques publie enfin lui-même, sous la direction de M. T'ai Chouang-ts'ieou 邰爽秋, une bibliographie des articles relatifs à l'éducation parus dans les revues chinoises pendant le dernier quart de siècle, c'est le *Kiao-yu louen-wen so-yin* 教育論文索引, *An educational index*, qui comprenait sept volumes en 1930.

E. Gaspardone.

Lo Tchen-yu 羅振玉 et Chang Tch'eng-tsou 商承祚. *Yin-k'iu wen-tseu lei-pien* 殷虛文字類編 [*Recueil méthodique des caractères de Yin-k'iu*], 14 parties, suivies d'une table, *T'ong kien tseu* 通檢字. — [Canton, Institut d'histoire et de philologie de l'Université nationale Sun Yat-sen], 4 *pen* (28, 5 × 18 cm.), [1-] 2-2-10-20-21-16, 19-9-18, 10-8-14-13, 12-8-21-[1-] 5 fos.

Lo Tchen-yu, *Yin-k'iu chou-k'i k'ao-che* 殷虛書契考釋 [*Examen des caractères de Yin-k'iu*]. — [Même éditeur], 1 *pen*, 35 fos.

Lo Tchen-yu et Chang Tch'eng-tsou. *Yin-k'iu wen-tseu tai wen pien* 殷虛文字待問編 [*Recueil des questions en instance relatives aux caractères de Yin-k'iu*]. — [Même éditeur], 13 livres, 1 *pen*, [1-] 6-5-1-6-12-11-2-3-12-2-2-2 fos.

Hou Kouang-wei 胡光煒. *Kia kou wen li* 甲骨文例 [*Règles pour les caractères sur écailles et os*]. (*Kouo-li Tchong-chan ta-hio yu-yen*

li-che-hio yen-kieou so K'ao-kou-hio tsong-chou 國立中山大學語言歷史學研究所考古學叢書 [*Collection archéologique de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Université nationale Sun Yat-sen*]). — Canton, éd. de l'Institut, 1928, un vol. gr. 30,8 × 21,7 cm., [2-] 4-42-4-30 p. lithographiées.

Elève de Lo Tchen-yu 羅振玉 depuis la fin de 1921, M. CHANG Tch'eng-tsou (*hao* Si-yong 錫永), de Canton, procure un complément, muni de renvois, aux précédentes publications de son maître relatives aux écailles et os du Ho-nan. Le premier ouvrage est un recueil des explications de caractères produites par Lo Tchen-yu, de ses explications inédites, et de celles qu'y avait ajoutées Wang Kouo-wei 王國維, distribuées dans l'ordre du *Chouo wen* en quatorze livres, et augmentées pour un ou deux dixièmes d'identifications dues à l'éditeur. Ces additions sont données à la suite et distinguées du reste. Le meilleur témoignage en leur faveur est celui de Lo Tchen-yu lui-même, qui a confié à M. CHANG ses suppléments, et de Wang Kouo-wei qui, dans la première préface, loue la finesse et la prudence de ses gloses et en cite des exemples : 尒, 衍, 杋, 壬, 犹, 畎, auxquels il se rallie. A propos d'un caractère identifié à 解, il renonce à l'opinion du *Chouo wen* qu'il avait suivie et adopte celle de M. CHANG, qui voit dans le 𠂉 des textes divinatoires et des *tchouan* 篆 le résultat d'une double contraction de 𠂉 en 𠂉 et de 𠂉 en 𠂉, qui aboutit à sa confusion avec 刀 (cp. l. IV, 16) (1). Dans sa propre préface, l'auteur du recueil fournit quelques détails sur son origine. Lo Tchen-yu ayant publié ses livres y avait fait plusieurs centaines de corrections et d'additions. Lo et WANG Kouo-wei avaient depuis complété et éclairci près d'un dixième des articles à investiger du *Tai wen* 待問. M. CHANG a là aussi avancé leur enquête : en établissant le recueil de leurs remarques, il y joint les siennes et augmente le relevé des formes graphiques. La valeur de ce complément à l'œuvre de Lo Tchen-yu et de Wang Kouo-wei est donc évidente et manifeste le mérite de leur éditeur et disciple. Les deux préfaces du premier ouvrage et le titre du troisième portent la date de 1923, mais la table à la fin du premier indique qu'ils n'ont pas été imprimés avant 1926.

L'ouvrage de M. HOU Kouang-wei (*hao* Siao-che 小石), de Kia-hing 嘉興 (Tchö-kiang), est d'un caractère différent. Dans une première partie, sur les formes, il expose et pratique une méthode de lecture en sens divers. C'est un répertoire d'exemples anciens de caractères uniques debout ou couchés sur la droite ou la gauche, de caractères doubles allant de haut en bas, de droite à gauche et inversement, de caractères simples et doubles mêlés à lire par la droite ou par la gauche, de caractères simples debout ensemble avec d'autres couchés, ou renversés, de doubles avec des simples, horizontaux, de caractères à double direction (gauche-droite ou haut et bas), à lignes continues : haut-bas, bas-haut, etc., à sens oblique, à lignes simples

(1) L. XI, 9 *b*, M. CHANG, qui n'a pas connu TCHANG Fong, *Recherches sur les os du Ho-nan*, Paris, 1925, p. 41-42, reproduit sans remarque l'interprétation de Lo Tchen-yu basée sur le *Chouo wen* que l'élément central de *tcheou* 州 (île) est figuratif, au lieu que M. TCHANG le considère comme phonétique. Reste à savoir s'il n'est pas l'un et l'autre, comme le 臼 de 學.

ou doubles, à lignes roulées, à intervalles, à redoublements abrégés, enfin d'agrégats graphiques 合文, représentant des noms de nombres, d'hommes, de pays, des locutions (上帝, 小子, 上下, 小大, etc.), des *fou-sing* 複姓, — encore en usage au temps des Ts'in 秦 (秦 égalant 大夫) et dont les caractères réunis des signatures d'actes ou de lettres auraient conservé plus tard le souvenir. Selon l'auteur, la facilité de ces liaisons venait de ce que les caractères des Yin et des Tcheou étaient tous de la langue usuelle : 殷周文字凡常見之語多以合體書之 (1ère partie, p. 39). La seconde partie a seize articles sur les règles sémantiques des mots isolés ou d'expressions de plusieurs mots. Il distingue par exemple, p. 4-5, trois emplois de 于 (au sens de 在) communs aux textes divinatoires, au *Chou king* et au *Che king*, et, p. 2-3, l'emploi de 其 comme particule dubitative : 擬議未定之詞, commun aux textes divinatoires, au *Chou king*, 盤庚, I, 4, au *Che king*, 衛風, 伯兮, 3, et au *Kouo yu*, I, 1, 彘之亂. Il signale des exemples curieux de déplacement des particules locatives 王于庚告 pour 王告于庚 (p. 6), 六月在 pour 在六月 (p. 8) (1). Il identifie des formes anciennes de 暨, p. 18, de 則, p. 21, de 亡尤 (ou 無垂), p. 25, et de 不繩龜 (pour 不踟躕), p. 26. Il identifie 㞢 à 止, tel qu'il apparaît dans les vers : 亦卽見止, 亦卽覯止 du *Che king* (*Kouo fong*, 草蟲), où Mao Tch'ang 毛萇 y voit une particule explétive, 辭, et il montre qu'il a la valeur pronominale de 是 dans les classiques. Mais il réfute l'identification que le *Chouo wen* tend d'en faire avec 㞢 (cp. *Chouo wen*, II, 上 et VI, 下) : si leurs formes sont voisines, leurs sens diffèrent, ce que prouvent dans les textes divinatoires leur opposition extrêmement fréquente et les emplois de 㞢 pour 又 et 有 ou comme abrévation de 告 (p. 1, 2). M. Hou, qui n'est pas de l'école de Lo Tchen-yu, néglige davantage le *Chouo wen* et recourt plus volontiers à la comparaison des fragments exhumés avec les anciens bronzes, les classiques et les auteurs antiques. Les exemples cités disent assez l'intérêt solide de son ingénieux ouvrage (Postface de M. Yu Yong-leang 余永梁 sur les opinions de Rostovtsev et Andersson) (2).

E Gaspardone.

Paul Pelliot. L'origine des relations de la France avec la Chine. *Le premier voyage de «l'Amphitrite» en Chine* (Extrait du *Journal des Savants*). — Paris, P. Geuthner, 1930, in-4°, 80 p.

Cette étude a été écrite à la suite de la publication par M. E. A. Voretzsch de la relation de F. Froger découverte à la bibliothèque d'Ajuda (3). Elle a paru dans le

(1) Cp. l'expression 所于 pour 于所 dans Julien, *Syntaxe nouvelle*, 1869, p. 99, et la construction de *ni* en japonais.

(2) Voir sur les mêmes sujets les *Communications sur les fouilles de Ngan-Yang, Ngan-Yang fa-kiue pao-kao* 安陽發掘報告, publiées par l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia Sinica (2 séries).

(3) François Froger, *Relation du premier voyage des Français à la Chine fait en 1698, 1699 et 1700 sur le vaisseau « L'Amphitrite »*, hrsg. von E. A. Voretzsch, Leipzig, *Asia Major*, 1926, in-8°, xvi-187 p.

Journal des Savants de 1928, p. 433 s., et de 1929, p. 110 s., 252 s. et 289 s., mais le présent extrait a été nettoyé des fautes d'impression que l'absence de l'auteur avait laissé s'y glisser et augmenté d'un index et de huit pages d'*addenda* d'après deux séries d'inédits acquis peu après. « Il ne s'agit pas d'une étude complète, mais de la mise en œuvre de nombreux documents inédits et de la correction d'erreurs plus ou moins invétérées » (*Introd.*). M. P. précise d'abord nombre de points concernant les relations connues des deux voyages de l'*Amphitrite* (le second eut lieu du 7 mars 1701 au 17 août 1703) et F. Froger lui-même ; il signale pour le premier le *Journal* du commandant de La Roque, dont il reste un *Abrégé* de 13 p. (Arch. Nat., Mar. 477, 129, pièce 3) ; il introduit surtout une relation inconnue jusqu'ici dont il a retrouvé environ la moitié dans deux manuscrits différents en sa possession et en celle de M. G. du Loup : elle est due au chevalier de Lagrange (frère de Lagrange-Chancel), qui fit le voyage en qualité d'enseigne, et M. P. s'en est fort servi. Des pièces d'archives ont complété (p. 31-32, reproduction des instructions royales à La Roque, 6 fév. 1698 ; p. 68-70, extraits commentés de sa lettre à Pontchartrain, 19 fév. 1699, etc.). M. P. parvient ainsi à donner une idée assez nette des motifs de ce premier voyage, entrepris à l'instigation du jésuite J. Bouvet venu recruter pour la mission française de Pékin fondée dix ans plus tôt, et des conditions dans lesquelles il s'accomplit. Son succès relatif semble avoir été atteint partie grâce à quelques équivoques ou malentendus initiaux et partie en dépit d'eux (cf. p. 22, 32, 52-56) : K'ang-hi agréait les missionnaires pour avoir des savants étrangers, et les jésuites protégeaient sous leur science leur apostolat ; le P. Bouvet, rebuté par l'Etat et par la Compagnie des Indes Orientales, eut un dernier recours à Jean Jourdan de Groucé (ou peut-être à Pontchratrain) parce qu'il voulait passer gratuitement des confrères à la Chine, et Jean Jourdan arma sa frégate parce qu'il voulait gagner de l'argent ; Louis XIV entendait que l'*Amphitrite* restât « un simple marchand », le P. Bouvet en vue du prestige de sa mission le présenta comme un « vaisseau du roi », et les Chinois le considérèrent en définitive comme un « vaisseau de tribut » (*kong-tch'ouan*). L'éloignement et l'ignorance mutuelle en rendirent les inconvénients peu sensibles et les avantages qu'on en tira n'eurent pas de lendemain. D'ailleurs le P. Bouvet, sans sa diplomatie, n'eût rien obtenu, et le voyage de l'*Amphitrite* compte surtout pour l'ancienne mission française de la Chine. Le goût chinois en France en fut accru. M. P. groupe dans cette étude les premiers renseignements précis que nous ayons sur Jean Jourdan et fait la revue du personnel militaire et civil du bord, en laissant de côté les Jésuites, connus par ailleurs, sauf le frère Charles de Belleville sur lequel une longue note (p. 57-58, cp. p. 19, n. 2) aboutit à reporter à la fin du XVIIe s. l'autel et le retable de l'actuelle Eglise de la Cité à Périgueux. Le dernier chapitre est consacré au peintre Giovanni Gherardini. M. P. suit dans leurs querelles marins et marchands et rapporte un récit de Lagrange sur l'incident du *Macclesfield* (cp. H. B. Morse, *The chronicle of the East India Company trading to China*, I [1926], p. 91-92). Il a enfin des notes curieuses sur les envois en Chine d'ouvriers français, miroitiers et soyeux (p. 43, 45-47, 49, 53, 57, 62, 72-74).

E. Gaspardone.

S. M. SHIROKOGOROFF. *Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L.* (Extrait du *Bulletin de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia sinica, Kouo-li tchong-yong Yen-kieou-yuan li-che yu-yen yen-kieou-so tsi-k'an* 國立中央研究院歷史語言研究所集刊, I, p. 183-225). — Pei-p'ing, 1930, in-8°.

Anthropologue et ethnographe, M. S. est connu chez les linguistes par ses recherches sur les langues toungouses (1). Un séjour à Yun-nan fou lui permit en 1928 de passer d'un bord à l'autre de la grande famille chinoise, non sans découvrir en deçà et au delà des éléments comparables ; peut-être même certains d'entre eux, p. ex. les *affixes*, ne paraîtront-ils pas absolument étrangers au groupe chinois, toute conclusion relative à une parenté réservée. Le dialecte ici en question a été observé sur une famille de Lolo sachant le chinois et représente suivant l'observateur le dialecte « *buš* », localisé, au sud des dialectes *ni* et *ahi*, dans la région de la petite ville de « Posi ». Sur un ensemble de données assez restreintes, M. S. fait en réalité un tableau schématique complet du système phonétique étudié et tente une comparaison avec le système des dialectes enregistrés par les PP. Vial et Liétard. Il traite ensuite en particulier d'un phénomène mal connu et d'aspect instable de ces dialectes, la sorte d'alvéolaire spirante faible notée L, dont de nouveaux rapprochements avec le tibétain, le birman, le thai, le hakka, etc., montrent la possibilité d'une extension qui atteindrait par les langues dites paléoasiatiques les langues nordaméricaines. Une grave difficulté des comparaisons de ce genre vient, ici comme ailleurs, de la diversité des transcriptions auxquelles on doit s'adresser et du défaut d'un enregistrement unique et rigoureux. Les observations de M. S. sont d'un grand intérêt et ses remarques très suggestives. Signalons, parmi les caractéristiques du dialecte de Posi à l'intérieur du groupe lolo, la tendance à la nasalisation (p. 201, 209, 210), la quantité plus résistante que les tons (p. 206) et la présence d'alvéolaires au lieu des glottales du *ni* et de l'*ahi* (p. 207, 210), et, parmi les faits de linguistique générale, la possibilité de combinaisons : quantité-intonation musicale-accent (p. 193), le développement dans les combinaisons d'un accent sur les syllabes de même quantité et même intonation, ou autrement (192, n. 2 ; cp. 188), l'affaiblissement et la perte de l'intonation qu'y présentent les voyelles non accentuées (191), l'affaiblissement ou la chute de celles qui n'ont ni accent ni ton (191, 192). Il est regrettable que l'impression n'ait pu être corrigée par l'auteur et que la fin de l'article ait été retranché, au moins provisoirement, par l'éditeur.

E. GASPARDONE.

---

(1) *Study of the Tungus languages*, in *Journ. N.-Ch. br. RAS*, LV, 1924 ; *The Northern Tungus terms of orientation*, in *Rocznik orientalistyczny*, IV, 1928; *Notes on the bilabialization and aspiration in the Northern Tungus languages*, in *ibid.*, V, 1929 ; *Social organization of the Northern Tungus*, Changhai, *Commercial Press*, 1929, in-4°, xv-428 p., 7 cartes, 2 pl. ; dictionnaire toungouse en préparation, etc.

YANG TCH'ENG-TCHE (YOUNG SHING CHI) 楊成志. *Yun-nan min-tsou tiao-tch'a pao-kao* 雲南民族調查報告 [*Rapport sur une enquête ethnographique au Yun-nan*]. — [Canton,] Université nationale Sun Yat-sen, *Kouo-li Tchong-chan ta-hio* 國立中山大學, Institut de philologie et d'histoire, *Yu-yen li-che hio yen-kieou so* 語言歷史學研究所, 1930, in-4°, 1-2-103-39 p., 50 phot., 2 cartes.

M. YANG est un jeune ethnographe qui a déjà donné deux petites traductions de l'anglais à la collection de l'Institut de philologie et d'histoire de l'Université Sun Yat-sen. Le 12 juillet 1928, il quittait Canton en compagnie du Prof. Shirokogoroff, de Mme Shirokogoroff et de M. Yong Tchao-tsou 容肇祖, chargés avec lui de la mission qu'il a été le seul à poursuivre. Il était de retour le 23 mars 1930, ayant traversé deux fois le Tonkin pour se rendre d'une province de la Chine à l'autre. Durant son voyage, non sans périls, dont il fait, p. 10-21, un récit pittoresque, il a séjourné à Hanoi, Ho-k'eou 河口 et Kouen-ming 昆明 (Yun-nan fou), remonté seul vers le Kin-cha kiang 金沙江 qu'il a passé à Ta-t'ien pa 大田垻, au nord de la sous-préfecture de K'iao-kia 巧家, et visité les populations non chinoises des Leang chan 涼山 (梁山), dans le Sseu-tch'ouan méridional, vers la rive gauche et au nord-est de la boucle du haut Yang-tseu. Il a pu ainsi voir chez eux les Yao 猺, les Houa-miao 花苗, les Ts'ing-miao 青苗, les Yi-jen 夷人, les San-min 散民, les Chinois des marches et surtout les Lolo indépendants, que ces Chinois appellent les Man-tch'ao 蠻巢 (Barbares à *nids*?); il a étudié sur place la langue de ces derniers avec un Chinois bilingue, a été mis en rapports avec quelques-uns de leurs *han-pa* 漢把, interprètes des chefs locaux, et de leurs *po-mao* 白毛, sorciers versés dans l'écriture lolo. Du Tonkin au Sseu-tch'ouan il a recueilli des observations qu'il se propose d'utiliser, une collection de photographies et quelques centaines de pièces ethnographiques, aujourd'hui au Musée d'ethnographie en formation de son Université, dont les plus précieuses sont des manuscrits. Le présent *Rapport*, divisé en douze chapitres plus trois appendices, est un mélange d'indications excessivement sommaires sur les résultats de cette expédition et de données livresques empruntées presqu'uniquement à quelques ouvrages anglais, américains ou français.

E. GASPARDONE.

Japon.

O. NACHOD. *Geschichte von Japan*, II. Band : *Die Übernahme der chinesischen Kultur* (645bis *ca.* 850), I. Hälfte, Teil I : *Die Entwicklung vom Geschlechterstaat zum Beamtenstaat* (*Taikwa-Reform*) 645bis 700, 1929; II. Hälfte, Teil II : *Die Durchführung des Beamtenstaates* 700bis *ca.* 850, 1930, hrsg. vom Japaninstitut in Berlin. — Leipzig, Verlag der Asia Major, 2 vol. in-8° de XXXII-1179 + A 64 p. et une carte h.-t. Prix : 63 Mk.

Le premier tome de l'*Histoire du Japon* de M.NACHOD, consacré aux temps primitifs, a paru en 1906, à Gotta, dans l'*Allgemeine Staatengeschichte* éditée par K. Lamprecht. Les deux premières parties du tome II, terminées depuis 1918, ont pu être enfin publiées grâce à une subvention de la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*. La première étudie l'époque de la réforme *taika* jusqu'au VIIIe siècle : c'est, suivant l'expression de l'auteur, le passage de l'état à base de clans à l'état centralisé. La deuxième suit le développement de ce dernier jusqu'au milieu du IXe siècle, c'est-à-dire au temps de sa décadence et de l'élévation des régents. Ces deux siècles, qui embrassent la fin des résidences temporaires, toute la période de Nara (710–784) et le début de celle de Heian, sont caractérisés par l'adoption de la civilisation chinoise.

Comme au tome I, mais sur une plus large échelle, M. N. a procédé à un dépouillement extensif de ce qui a été écrit ou traduit sur le Japon dans les principales langues européennes, russe excepté. Avec l'aide d'un collaborateur japonais, il y a joint laborieusement et diligemment tout ce qu'il a pu des sources japonaises non traduites et un certain nombre de données empruntées aux travaux japonais récents. Il a consulté, en manuscrit, l'édition allemande des codes du VIIIe siècle, fondée sur le *Ryō no gige* 令義解 et le *Ryō shūge* 令集解 (1). Les documents ont été utilisés avec critique dans son texte et mis en quelque sorte à la disposition du lecteur dans ses notes, riches de bibliographie et de citations en langues européennes. Les opinions et les divergences de détail ont été résumées et rapprochées avec un très grand soin qui semble le plus souvent moins viser à décider qu'inviter à la discussion. Il y avait à cela prudence et nécessité d'aboutir. L'*Histoire* de M. N. se trouve ainsi fournir, rassemblés, nettoyés, prêts à être à nouveau mis en œuvre, les matériaux disponibles en Europe à sa date pour l'histoire (2). Cela suffirait à la recommander.

L'économie de ces deux premières parties du second tome est simple et claire : une époque par volume, et, pour chacune, trois sections d'étendue fort inégale sur les sources (p. 1–19, 541–580), les événements politiques (p. 19–68, 580–674) et les institutions (p. 69–539, 674–1114). M. N. entend par sources, outre les textes, historiques et juridiques, japonais anciens, le *Mañnyōshū* et les recueils indigènes d'art national, des sources secondaires qui sont les exposés de K. Asakawa et de G. Appert (3) et, dans une proportion faible, des sources étrangères : chinoises, coréennes et même arabes. Les événements politiques forment un récit continu par règnes, où les faits saillants de l'évolution intellectuelle, morale, religieuse et sociale sont indiqués à leur place, en attendant d'être repris avec tout le développement désirable dans la dernière section. En lisant à la suite ces 150 pages dans les deux volumes, le lecteur se trouve muni d'un tableau général précis, d'un fil conducteur qui lui permet d'aborder l'étude des

---

(1) André WEDEMEYER et Shinshichi MIURA, *Die Ryō oder Gebote*. Ein japanisches Rechtsbuch des 8. Jahrhunderts nebst Auszügen aus den Kommentaren... übers. u. mit Einl., Anm. u. Beil. vers.

(2) Un court supplément de notes bibliographiques, allant irrégulièrement jusqu'à 1927, est donné p. 1117–1122.

(3) K. ASAKAWA, *The early institutional life of Japan*. A study in the reform of 645 A. D. Tōkyō, 1903. — G. APPERT, *Un code jap. au VIIIe s.*, in *Nouvelle Revue histor. du droit fr. et étr.*, XVI (1892), 212 s.; XVII (1893), 302 s. et 730 s. — ID., *Essai sur les institutions jap. de l'an 701 à l'an 950 de notre ère*, in *Ibid.*, XX (1896), 18 s. et 202 s.

institutions avec sûreté et de rapporter facilement leur détail à l'ensemble. La part de la dernière section est prédominante. Les huit chapitres concernent l'état, la religion, les mœurs et coutumes, l'art, les sciences et les lettres, la vie économique, les relations étrangères et la psychologie ethnique. Sous l'état sont rangés la géographie politique, la maison impériale, l'administration centrale et provinciale, le régime des terres et l'impôt, la justice, l'armée, les classes sociales. Sous les mœurs et coutumes, la vie de cour, la famille, le deuil, l'habitation, le costume, la coiffure, les instruments et outils, les armes, le calendrier, la nourriture, les jeux, etc. Une grande netteté résulte des subdivisions multiples au profit de l'analyse des points particuliers et l'index soigné (p. 1139-1177), les renvois entre les chapitres, les volumes et au premier tome rendent aisé leur regroupement pour une étude globale. C'est à ce point de vue un *Nachschlagebuch* admirable.

En appendice, M. N. après Asakawa rappelle les institutions politiques chinoises d'où s'inspirèrent les réformateurs japonais. Cette esquisse, des lacunes de laquelle avertit l'auteur, a le mérite de grouper dans l'ordre méthodique du livre les principaux résultats de recherches pour la plupart déjà anciennes. Il ne se borne pas à l'époque contemporaine des T'ang, mais remonte jusqu'aux origines traditionnelles, ce qui n'est pas sans intérêt si l'on pense à la grosse part de convention des traités chinois sur le gouvernement, à laquelle les législateurs japonais n'ont pas échappé. Peut-être eût-on pu insister davantage, p. 181 et 555 s., sur ce que leurs essais de codification comportèrent toujours d'artificiel et de théorique, fait qui éclaire les inapplications rapportées et diminue sensiblement la valeur historique de ces codes. Il serait par ailleurs difficile d'être aussi prudent, aussi minutieusement scrupuleux que M. N. d'un bout à l'autre de son livre. Tout ce qui pouvait être fait pour pallier le défaut de la connaissance directe des sources l'a été en conscience, et il essaie dans sa préface une réfutation du reproche qu'en avait formulé Cl. E. Maître à propos du premier tome (*BEFEO.*, VI, 434 s.). Si, à notre avis, il ne persuade pas que l'histoire du Japon et de l'Extrême-Orient peut échapper à la condition de toute histoire, il montre du moins les difficultés spéciales qu'il y a d'y satisfaire et dans quelle mesure on peut réussir à s'en passer. Ses deux nouveaux volumes, parfaitement édités par *Asia major*, sont un manuel indispensable, le plus critique et le plus complet qui existe hors du Japon sur le sujet.

E. Gaspardone.

Bulletin de la Maison franco-japonaise. — Tōkyō, Maison franco-japonaise.

Projetée en 1919, inaugurée officiellement en décembre 1924, la Maison franco-japonaise, *Nichifutsu kaikan* 日佛會館 (1), destinée à servir de centre d'échanges

(1) On lira sur elle l'article de M. S. Lévi, *La Maison franco-japonaise de Tokyo*, in *Revue de Paris*, 15 sept. 1929, p. 410 s., et une lettre de M. Paul Joubin, in *id.*, 15 oct. 1029, p. 948. La Maison publie elle-même chaque année un *Résumé du rapport annuel* et une *Liste des membres*, brochures bilingues. Outre le *Bulletin* et le dictionnaire

entre les deux cultures, s'est proposé de publier, selon M. S. Lévi, son premier directeur, « sans aucune astreinte de périodicité, des bulletins d'informations traitant chacun d'une question spéciale dans les ordres les plus divers, au hasard des collaborations disponibles ou des sujets recommandés par l'actualité » (*Bull.*, I, 1, *Avant-propos*). Ce *Bulletin* paraît depuis 1927, à raison d'un ou deux numéros par fascicule et de quatre numéros par tome ; il s'est jusqu'ici adressé de plus en plus à ceux qu'intéressent les travaux japonais dans tout le domaine de l'histoire.

Tome I.

N° 1 (1927, [4-] 64 p. et une feuille d'*errata*). Sylvain Lévi, *Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme*. On y trouve les programmes d'études bouddhiques de l'année dans les universités impériales ou libres, une liste de 21 éditeurs et libraires, une liste, d'après S. Fujii, des principaux périodiques relatifs au bouddhisme, et surtout un petit inventaire des sectes tiré du *Nippon Bukkyō yōran* 日本佛教要覽, mémento à l'usage des Chinois et des Coréens venus au congrès bouddhique de Tōkyō en 1925 : notes sur l'histoire des sectes, indication de leurs textes fondamentaux, de leurs temples, propriétés, œuvres et missions, etc. C'est, comme le souligne M. S. Lévi, sous la forme de renseignements pratiques, un raccourci du bouddhisme japonais vivant que termine une notice sur le *Taishō Issaikyō* et l'annonce du *Hōbōgirin*.

N° 2 (1927, [2-] 44 p.). Elie Aubouin, *L'enseignement supérieur au Japon*. Douze pages d'informations d'après les documents officiels et les journaux. — E. Aubouin, *Le type de l'étudiant dans le roman contemporain au Japon*. Essai de caractéristique appuyé de la traduction de fragments intéressants.

N° 3 (1928, [4-] 70 p.). Marcel Requien, *Essai sur l'organisation monétaire et bancaire du Japon*. Cet essai, présenté par M. T. Fukuda, comprend un chap. sur le système monétaire (p. 3 s.) et un chap. sur le système bancaire (p. 8 s.), suivis de deux annexes (p. 50 s.) : banques étrangères au Japon, nouvelle loi sur les banques.

N° 4 (1929, [6-] 48 p., 1 carte d'Izumo). M. C. Haguenauer, *L'adresse du dignitaire de la province d'Izumo* (Avant-propos de M. N. Sugiyama). Il s'agit du 27e *norito* conservé dans l'*Engishiki*, VIII (*Kokushi taikei*, 1e éd., t. XIII, 278-280). Ce beau texte, traduit ici pour la première fois, est replacé dans son cadre grâce à la traduction des passages des rituels (*Jōgangishiki* et *Engishiki*) concernant le cérémonial de la nomination du *miyatsuko* 造 et de la remise des présents au cours de laquelle il prononçait l'oraison. Le traducteur l'a fait précéder et suivre d'un bref rappel des traditions sur Izumo et des datations tentées par les Japonais ; sans se prononcer formellement, il se rapproche de J. Tsugita 次田潤 (*Norito shin kō* 祝詞新講) en indiquant comme dates possibles le Xe s. pour la rédaction actuelle et le début du VIIIe pour les cérémonies. Les traits religieux relevés à la fin sont communs à tous les *norito*, sauf que le récitant est ici un chef de culte local au lieu d'un employé de

---

bouddhique *Hōbōgirin*, dont il a été rendu compte ici même (*BEFEO.*, XXX, 165 s.), la Maison fait paraître une série japonaise comprenant un bulletin littéraire intitulé *Nichifutsu bunka* 日佛文化 (La culture franco-japonaise), qui en est à son 3e numéro, et des volumes de traduction : *Etudes sur l'art bouddhique de l'Inde*, de A. Foucher, *L'Inde et le monde*, de S. Lévi, *Conférences* du Prof. Ch. Achard, *La science française* (2 vol.). Les fasc. du *Bulletin* se vendent de 0,80 à 2 yen suivant la grosseur.

la cour. L'annotation utilise les travaux japonais autant qu'européens et les anciens commentaires. — SASAKI-TYURIZO, *Développement de l'entomologie au Japon*. Trois pages liminaires du 1er nº du bulletin entomologique *Konchū* 昆蟲.

TOME II.

Nº 1 (1929, 66 p.). P. 1-22. JEAN RAHDER, *La carrière du saint bouddhique*. Conférence faite à la Maison franco-japonaise le 4 juillet 1929, excellent exposé technique d'une précision et concision étrangères au genre de la conférence. L'auteur énumère les âges de la vie humaine et les sortes d'adeptes suivant les *nikāya* pālis et les *āgama* chinois, avec une explication empruntée à l'*Abhidharmakoça* ; il résume les doctrines *sarvāstivādin* sur les pratiques préparatoires, les exercices, les *nirvedhabhāgyā* ; il traite compendieusement des divisions inventées dans la carrière du *bodhisattva* par les divers enseignements : *sarvāstivādin*, *Bodhisattvabhūmi*, *Avataṃsakasūtra* (sur les 52 degrés ou états), théories japonaises, *Lankāvatārasūtra* (sur les dix terres), et il rapporte l'essentiel du passage du *Gaṇḍavyūha* sur les dix naissances (Ed. H. Izumi 泉法璟, 1929, II, 986 s. ; *Taishō issaikyō*, nº 279, p. 401 s., et nº 293, p. 777 s.). Pas de synthèse, et pour cause.

P. 25-66. M. C. HAGUENAUER, *Les Tayal de Formose* (avec une carte). — *Sorciers et sorcières de Corée*. Deux conférences à la Maison franco-japonaise, les 29 et 20 juin 1929. M. H. a visité les uns et les autres. Dans la première conférence, nous refaisons avec lui le voyage de Ki-long à Gaogang. Les Tayal nous sont aussitôt présentés, la maison, la femme, le mariage, l'éducation sont invoqués à traits rapides ; quelques croyances rapportées (entre autres, une légende unissant les deux thèmes de la course et du tir au soleil). La coutume de la chasse aux têtes est décrite et expliquée ; malheureusement, l'auteur ne nous dit pas sa source. Il ne distingue pas nettement ailleurs ce qu'il a vu de ce qu'il a entendu ou lu. Le mariage où le mari entre dans la famille de la femme lorsque cette famille manque d'hommes méritait quelques détails. Les monographies qu'il annonce, tant sur les Tayal que sur les autres barbares de l'île, seront sans doute plus complètes. — La deuxième conférence débute en revanche par une note bibliographique et l'avertissement que les faits suivants ont été recueillis sur place. M. H. a rencontré les premières *mutang* dans l'île Quelpaert et les autres dans la péninsule ; partout il les a trouvées au dernier rang de la société, mais non point sans clientèle. Il décrit, c'est la pièce de résistance de son essai, une longue cérémonie du rappel et de la conduite posthume par la sorcière de l'âme d'une jeune fille, en présence de sa famille, dans le temple principal de l'association des sorcières, à Séoul. Il y joint des notes prises durant son voyage et caractérise.

Nº 2 (1929, [4-] 78 p.). PAUL DEMIÉVILLE, *Sur l'authenticité du* TA TCH'ENG K'I SIN LOUEN. Le *Ta tcheng k'i sin louen* 大乘起信論, classé par le *Li-tai san-pao ki* 歷代三寶紀 de 597 parmi les traductions de Paramārtha (眞諦, 500-569), cité par tous les grands maîtres des Souei et du début des T'ang et qui compte en Chine et au Japon plus de cent commentaires, est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature bouddhique et a longtemps passé pour la version chinoise d'un traité sanscrit d'Aśvaghoṣa. D'autre part, aucun document indien ne l'atteste, le *Tchong king mou-lou* 衆經目錄 de 594 le range parmi les *śāstra* douteux et une citation recueillie dans deux ouvrages japonais du XIIe et du XIVe siècles, écho, semble-t-il, de polémiques anciennes, en fait un apocryphe chinois de ce même début

des T'ang. Une deuxième recension chinoise, attribuée à Śikṣānanda († 710), et que M. T. Suzuki a traduite en anglais (*Açvaghosha's discourse of the awakening of faith in the Mahāyāna*, Chicago, 1900), est ignorée dans la notice de Fa-tsang 法藏, collaborateur de Śikṣānanda, insérée dans le *Houa-yen king tchouan ki* 華嚴經傳記, mais mentionnée avec dix-huit autres titres dans les catalogues du VIIIe siècle ; la préface anonyme qui l'accompagne dans l'édition coréenne du Canon la dit fondée sur deux manuscrits sanscrits, mais les adversaires de l'authenticité mettent en question cette préface. Tels sont les éléments du problème dont M. D. résume ici l'état, à l'aide des matériaux réunis depuis plus de vingt ans par l'érudition japonaise, sans que le différend ait été résolu ou le dossier épuisé. M. D. examine tour à tour les deux traductions supposées, l'attribution à Aśvaghoṣa et les arguments de terminologie et de doctrine invoqués à l'appui de la citation polémique. Ce lui est occasion de décrire la vie et l'influence de Paramārtha et de tracer une très intéressante esquisse des écoles bouddhiques et des grandes controverses de la Chine septentrionale à la fin des Six Dynasties, principalement d'après le *Li-tai san-pao ki*, le *Siu Kao seng tchouan* 續高僧傳 et des passages des traités. Il relève fort bien, entre autres, le rôle énorme des causes extérieures : temps, lieu, personnalité des maîtres, rivalités de couvents, dans la formation des sectes, qu'on tend trop à prendre pour le résultat d'une évolution purement doctrinale ; il souligne aussi la nécessité de passer résolument des éléments adventices : attributions, colophons, préfaces, et des interprétations des commentaires à l'examen interne des textes et à leur confrontation. Tout en se défendant de rien décider, le simple fait de la revue méthodique à laquelle il a soumis des documents jusqu'ici dispersés ne laisse pas de l'incliner, au moins provisoirement, vers telle solution plutôt que vers telle autre. Le radicalisme de Leang K'i-tch'ao, au fond nullement critique, lui répugne et il penche vers une opinion moyenne qui admettrait que le *Ta tch'eng k'i sin louen* « a bien été traduit du sanscrit sous les Leang, en 550, par Paramārtha », quoiqu'aucun texte hindou, original ou traduit, ne le mentionne, tout en laissant en suspens, et même en suspicion, l'attribution à Aśvaghoṣa, auquel le contenu si franchement mahāyāniste du *śāstra* semble interdire de le rattacher. C'est, dans un exemple illustre, un peu le procès de la tradition historique du bouddhisme chinois qui s'ouvre, c'est-à-dire un peu celui des lettres de noblesse du bouddhisme tout entier. Le débat est de conséquence.

N°s 3-4 (1930, 112 p.). P. 1-13. N. Matsumoto 松本信廣, *La légende de Kogorō le charbonnier*. M. K. Yanagida 柳田國男, dans un article de ce titre (1) résumé par M. M., distingue dans cette légende deux parties rattachées au mythe général du dieu épousant la mortelle, suit la légende du Bungo 豐後, voisin du Hachimangū 八幡宮 d'Usa 宇佐 (Kyūshū), à travers tout le Japon de Tsugaru aux Ryūkyū, où selon lui elle a pris naissance, et en attribue conjecturalement la diffusion à une corporation de forgerons-chanteurs ambulants qui auraient eu leur centre religieux à ce temple. M. M. ajoute trois versions du même mythe dans le *Sam kuk yu să* 三國遺事 et le *Sam kuk să keui* 三國史記 et une quatrième à Quelpaert relatives aux anciens rois de Shiragi 新羅 et de Go-Kudara 後百濟 et aux ancêtres de l'île. Il

(1) *Sumiyaki Kogorō ga koto* 炭燒小五郎がこと, in *Kainan shōki* 海南小記, Tōkyō, 1925, p. 233-312.

les rapproche des mythes japonais du temple de Hachiman de l'Ōsumi 大隅, du temple de Miwa 三輪 (Yamato) et de l'ancêtre shiragien de l'impératrice Jingu dans le *Kojiki* et le *Nihongi*. Sur l'exemple des pères de métiers qui, dans la mythologie japonaise, accompagnent les chefs politico-religieux, M. M. suppose à son tour la technique des forgerons passant de Corée au Japon à la suite de prêtres-rois et l'antique culte du temple de Hachiman en rapport avec ce passage.

P. 15-112. M. C. HAGUENAUER, *Mélanges critiques* (avec une carte). Ces mélanges signalent et exposent des travaux japonais récents sur Formose et les Ryūkyū. I. *Le* LIEOU-K'IEOU KOUO *du* SOUEI CHOU *était-il Formose?* La question soulevée par d'Hervey de Saint-Denys et tranchée affirmativement par G. Schlegel, a été reprise au Japon par MM. S. WADA 和田清 et K. INŌ 伊能嘉矩, qui ont adopté la solution de Schlegel, et par MM. F. IFA 伊波普猷 et K. AKIYAMA 秋山謙藏, qui ont soutenu que l'ancien Lieou-k'ieou était bien le pays des Ryūkyū actuels. M. H. résume les deux thèses, fondées l'une et l'autre sur des arguments géographiques et des arguments ethnographiques, et partant du même texte, trop imprécis pour ne pouvoir être rapporté à la fois à ces deux régions voisines. Abordant l'examen pour son compte, M. H. penche pour la deuxième opinion, sans rejeter absolument une troisième, qu'on a aussi soutenue, et selon laquelle le nom de Lieou-k'ieou avant le XVe siècle a pu désigner en même temps Formose. Quelques points de l'exposé ne sont pas clairs : M. Wada est rangé parmi les partisans d'Hervey de Saint-Denys (p. 16) et parmi ceux de Schlegel (*passim*) ; P. 17 : « Inō op. c. », mais INŌ n'a pas encore été cité, à moins que sa référence n'ait sauté après celle de WADA (p. 16)... Ce dernier est revenu sur la question dans une conférence à l'Université de Kyōto (*Shirin* 史林, XVI, 1 [1931], p. 154) qui me semble être devenue un article du *Rekishi chiri* 歷史地理, LVII, 3 (1931), p. 1-31, auquel M. H. répond dans le *Bulletin* suivant (t. I'I, *CR.*). — II. *Formose depuis son origine jusqu'à son annexion par le Japon*. C'est un sommaire du *Taiwan bunka shi* 臺灣文化志 (*La civilisation de Formose*) d'INŌ Kanori 伊能嘉矩 (1867-1925), grande monographie historique, ethnographique, sociologique et économique publiée en 1928 à Tōkyō par M. ITAZAWA Takeo 板澤武雄 (3 vol. in-8° ill.). L'information concernant les Européens n'y est pas toujours sûre. — III. *Les Japonais à Formose*. IV. *Les Gores*. Le premier de ces deux articles résume, d'après M. FUJISAKI Seinosuke 藤崎濟之助 (*Taiwan zenshi* 臺灣全誌, Tōkyō, 1928), l'histoire des relations depuis la fin du XVIe siècle (les Japonais appelaient alors Formose, *Takasago* 高砂, 高山 et *Takasagun* たかさぐん), l'œuvre administrative du gouvernement général, l'expédition de 1874 et la vie de l'amiral Kabayama Sukenori 樺山資紀, premier gouverneur japonais de Formose (p. 93-106). Les *Gores* des premiers navigateurs portugais en Extrême-Orient font l'objet du second article. Crawfurd et Schlegel y ont vu des Japonais, W. de Gray et Birch, des gens des Ryūkyū, J. J. Rein, des Coréens. M. AKIYAMA Kenzō, dans deux articles du *Shigaku zasshi* (XXXIX, 1928, p. 268 et 1349) résumés ici, y reconnaît d'abord des habitants des Ryūkyū, puis des Coréens établis aux Ryūkyū.

TOME III.

N°s 1-2 (1931, IV-74 p., 6 pl. h.-t., 2 cartes h.-t.). M. C. HAGUENAUER, *Notions d'archéologie japonaise* (avec une préface du prince ŌYAMA Kashiwa 大山柏). M.

H. élargit ici ses résumés en une revue générale qui doit comprendre plusieurs fascicules. Celui-ci décrit les gisements néolithiques, divisés à la japonaise en gisements naturels : *ibutsu-hōgan-chi* 遺物包含地, dépôts des lacs et des grottes, et artificiels : *kaizuka* 貝塚 (*shell-mounds*, *kjækkenmœdding*), *tateana* 竪穴 (*pit-dwellings*), *chashi* (clôture primitive, tranchée de défense), sépultures. Les sites, groupés par régions, fournissent à chacun de ces types une série d'exemples, caractérisés par le lieu, les couches, les profondeurs, les objets trouvés. Les *kaizuka* sont particulièrement étudiés, bien que les essais de datation n'aient encore abouti qu'à des résultats fort relatifs. Les *chashi* étaient encore en usage chez les Ainu à la fin du XVIIe s. (p. 65, n. 1). Deux courts paragraphes, p. 68-69, indiquent la question des mégalithes et des ateliers, dont l'existence dans l'archipel est discutée. Les notes, au bas des pages, renvoient jusqu'en 1931 aux ouvrages et aux articles japonais dispersés d'où la description est extraite ; la note 4 de l'avertissement contient une liste des principaux préhistoriens, anthropologues et archéologues japonais ainsi que les fondations qui les groupent. Tous ceux qu'intéressent les origines extrême-orientales sauront gré à l'auteur de ces utiles dépouillements et souhaiteront qu'il les poursuive. Un index final rendrait des services (1).

En appendice à ce numéro se trouvent deux *Comptes-rendus* et une *Note* (18 p.). I. *Une nouvelle tentative pour prouver que le* Lieou-k'ieou kouo *du* Souei chou *désigne Formose* (p. 1-3). Réponse au dernier article de M. S. Wada signalé au t. II, 3-4. — II. *Relations du royaume des Ryūkyū avec les pays des mers du Sud et la Corée* (p. 4-16). Analyse de nouveaux articles de M. K. Akiyama sur les relations avec Malacca et spécialement la Corée à l'époque de Muromachi (XIVe-XVIe s.). P. 4, n. 1, sur le dernier art. du Prof. Kuroita, cf. *BEFEO.*, XXX, 156-158. P. 8-10, une longue note d'après M. E. Nakamura 中村榮孝 sur le *Hè-toń čyo kuk keui* 海東諸國紀. — La *Note* (p. 17-18) communique un témoignage de Tchang Leao 章 (ou 張) 僚, des T'ang méridionaux, renforçant celui de Yi-tsing sur l'existence d'un culte du coq à Silla (Cf. Haguenauer, *Le « Ki-kouei »* 雞貴 *de Yi-tsing et le « Kye-rim »* 雞林 *de l'histoire* in Mélanges Kano 狩野).

On ne peut que souhaiter une longue carrière philologique au nouveau *Bulletin*.

E. Gaspardone.

Asie centrale.

Innermost Asia. Detailed Report of explorations in Central Asia, Kan-Su and Eastern Īrān, carried out and described under the orders of H. M. Indian Government by Sir Aurel Stein, K. C. I. E., Indian Archaeolo-

(1) P. 64, n. 2. L'auteur du *Ainsko-russkij slovar'* est naturellement Dobrotvorskij, et non : « Dobrotvorskavo ». M. H. a encore inauguré les résumés en français dans la *Shizengakū zasshi* 史前學雜誌 du prince Ōyama et il a fait à la session de juillet de l'Université de Tōkyō *Two lectures on prehistoric and protohistoric Japan*, 1931, Tōkyō, 12-12 p. gr. in-8° polycopiées sur r°.

gical Survey. With descriptive lists of antiques by F. H. Andrews and F. M. G. Lorimer ; and appendices by J. Allan, E. Benveniste, A. H. Francke, L. Giles, R. L. Hobson, T. A. Joyce, S. Konow, A. von Le Coq, W. Lentz, S. Lévi, H. Maspero, F. E. Pargiter, R. Smith, W. J. Sollas, R. C. Spiller, F. W. Thomas, V. Thomsen. — Oxford, at the Clarendon Press, 1928. 4 vol. in-4°. Vol. I, xx-547 p. ; vol. II, xii-611 p. (p. 548-1159) ; vol. III, planches (I-CXXXVII) et plans (1-59) ; vol. IV, 51 cartes avec une carte-index. Le texte des vol. I-II est accompagné de 505 illustrations.

En 1916, à la fin d'un article du *Bulletin*, consacré au troisième voyage en Asie Centrale de Sir Aurel Stein, M. L. Finot exprimait l'espoir que « lorsque refleuriront les œuvres de la paix », l'illustre explorateur pût « nous donner un compte rendu détaillé de ses découvertes, dans un de ces beaux livres, aussi solides qu'attrayants, où le lecteur, en saluant sur le premier feuillet l'image familière de l'Athena Promakhos, sait d'avance qu'il trouvera beaucoup à apprendre et beaucoup à admirer » (1). Après douze ans d'attente, ce vœu enfin a été réalisé. *Innermost Asia* est à tous les points de vue digne de succéder à *Ancient Khotan* et à *Serindia* dont elle est en quelque sorte la continuation et l'indispensable complément. Nous avons déjà rendu hommage à l'infatigable énergie de l'explorateur qui refit un voyage de quelque 20.000 kilomètres à travers des pays peu hospitaliers et souvent d'accès difficile, dans l'unique but de reprendre des recherches qui lui paraissaient susceptibles d'être complétées, et de s'assurer sur place qu'il ne restait plus rien à glaner dans les sites fouillés par lui au cours de ses précédentes pérégrinations. Qu'il nous soit permis aujourd'hui de le féliciter de ce bel effort de mise au point et de présentation scientifiques dont témoignent ces quatre magnifiques volumes où aucun détail n'a été négligé et où tout s'ordonne d'une façon si claire et harmonieuse.

L'article de M. Finot est un exposé aussi vivant que précis du voyage dont les résultats sont consignés dans *Innermost Asia*. Il suffira donc d'en rappeler ici les principales étapes.

Parti de Srinagar le 31 juillet 1913, Sir Aurel Stein remonte la vallée de Gilgit et franchit, à 5000 m. d'altitude, le col de Darkot. Le 7 septembre, il atteint la frontière du Turkestan chinois d'où il gagne Kachgar par le col de Morki. De Maralbachi, au pied du T'ien-chan, il essaye de traverser le Taklamakan avec sa redoutable barrière de dunes mouvantes, pour reconnaître le massif de Mazar-tagh, mais après trois jours de vains efforts, il est obligé de renoncer à son projet. Le 21 novembre, il est à Khotan. Il y reste une semaine. Ensuite, c'est la marche à l'Est, par un temps très clair, très sec et très froid, à travers des plaines nues balayées par le vent. Il revisite Domoko, revoit Niya, Charchan, Charkhlik. Plus à l'Est encore, c'est le Lop-nor avec le delta desséché du Tarim, ce sont les ruines de Miran et de Leou-lan, ancien poste stratégique des Han, où il arrive le 10 février. Partout où il plante ses tentes, il explore et il fouille. Ses caisses se remplissent de documents de toute espèce : manuscrits,

(1) *BEFEO.*, XVI, v, p. 88.

objets en bois et en métal, outils de pierre, tissus, sculptures, fragments de fresques bouddhiques. A Touen-houang il retrouve son vieil ami, le prêtre taoïste Wang Tao-che, et réussit à lui acheter pour une somme modeste encore un lot considérable de livres et de rouleaux chinois provenant de la fameuse chapelle murée (1). Après avoir parcouru une partie de la Mongolie et visité les ruines de Kara-Khoto, le voyageur gagne l'oasis de Tourfan, centre naguère florissant d'art bouddhique, dont les nombreux stûpas et vihâras abandonnés depuis des siècles, ont livré tant de belles peintures aux missions russes et allemandes. Il fait une longue halte à Idikut-Shahri. Dans les grottes de Toyuk il trouve des fresques et des reliefs en stuc. Le cimetière d'Astâna, à l'Ouest de Kara-Khoja, contient des étoffes et de curieuses figurines en terre cuite dont il emporte une collection. Sir Aurel Stein visite ensuite Korla et Koutcha. Le 31 mai 1915 il est à Kachgar. Ici se noue la boucle géante décrite par le voyageur autour du Gobi central. Mais il ne songe pas encore au retour. Avant de rentrer dans l'Inde et de regagner Srinagar, il traverse le Turkestan russe et l'Îrân oriental. Le voyage se termine par une rapide exploration archéologique du Seïstan.

Dans les pages qui vont suivre, nous avons réuni quelques notes, suggérées par la lecture des chapitres consacrés plus spécialement à l'archéologie, et par l'étude des planches qui les accompagnent.

Chap. VII, sect. III-VI (pl. XXX-XLIV). Au N.-E. de Leou-lan, dans la région du Lop-nor, une terrasse argileuse (*mesa*) avait reçu, à une époque indéterminée, mais antérieure sans nul doute au IVe siècle de notre ère, un grand nombre de cercueils provenant d'un cimetière plus ancien, abandonné pour des causes que l'on ignore. C'est là que Sir Aurel Stein fit une de ses plus étonnantes découvertes. Les sépultures explorées par lui contenaient en effet, outre des miroirs de bronze, des armes en bois imitant de vraies armes, et d'autres objets funéraires, une grande quantité de tissus variés, étoffes de soie brochées ou brodées (*kin*), étoffes de laine, tapis et tentures, tous datés par les circonstances même de leur découverte et pouvant par conséquent être attribués à l'époque des Han. De toutes ces merveilles il ne subsistait plus, bien entendu, que des loques fragiles, mais on en distinguait encore le dessin et les riches couleurs. Les précieuses reliques soigneusement emballées, furent expédiées à Srinagar et confiées à un expert, M. F. H. Andrews, qui les étudia avec beaucoup de minutie et une parfaite compréhension de leur valeur artistique, et en publia une série de spécimens dans le *Burlington Magazine* (2). *Innermost Asia* nous offre aujourd'hui l'inventaire complet et d'excellentes reproductions de cet ensemble absolument unique, dont l'intérêt se trouve considérablement accru par les récentes découvertes de la mission Kozlóv en Mongolie (3). Avant d'analyser de plus près quelques tissus

---

(1) *Serindia*, chap. XXII.

(2) F. H. Andrews, *Ancient Chinese figured Silks, excavated by Sir Aurel Stein at ruined sites of Central Asia*, The Burlington Magazine, juillet-septembre 1920. Voir notre compte rendu dans *BEFEO.*, XX, IV, 1929, p. 170 et suiv.

(3) En 1925, une mission russe, dirigée par le Colonel P. Kozlóv, découvrit dans la région de Noïn-Oula, à 100 kilomètres environ au Nord d'Ourga, un groupe de kour-

choisis parmi les plus caractéristiques, il ne sera peut-être pas inutile de communiquer au lecteur quelques données d'ordre général.

Les étoffes de Leou-lan peuvent être partagées en deux groupes : tissus de soie, tissus de laine. Il ne peut subsister aucun doute quant à la provenance des *kin* ou brocarts. Ils ont été tissés en Chine. On peut l'affirmer tant à cause de leurs dessins qu'en s'appuyant sur ce fait bien connu des historiens, que dans l'antiquité la sériciculture et le tissage de la soie constituaient un monopole jalousement gardé par les Chinois. Quant aux documents textiles en laine, ils paraissent avoir une autre origine, et la supposition de Sir Aurel Stein qu'ils ont été fabriqués dans la région même du Lop-nor, avec de la laine du pays, nous paraît très vraisemblable (1). En se basant sur cette double provenance, l'auteur d'*Innermost Asia* et son collaborateur, M. Andrews, ont cru pouvoir reconnaître deux styles distincts dans la décoration des étoffes découvertes à Leou-lan. D'après eux, les dessins des *kin* sont essentiellement chinois, tandis que les étoffes de laine et les tapis sont ornés de motifs empruntés à l'art hellénistique (2). Nous verrons plus loin, jusqu'à quel point cette opinion s'accorde avec les indications fournies par les documents.

Les planches reproduisant les tissus de Leou-lan sont en partie exécutées en couleurs, ce qui permet de se faire une idée très exacte de la variété des nuances et de leur habile juxtaposition. Devant l'irrécusable témoignage de ces soies polychromes, on est tenté d'accorder plus de confiance à un auteur grec du IIIe siècle, Denys le Périégète, qui vante les étoffes des Sères non seulement pour leur finesse et leur transparence, mais aussi pour leurs belles couleurs vives, pareilles « aux fleurs des champs » (3). Fait curieux : certaines nuances paraissent avoir été plus en faveur sous les Han que sous les dynasties plus récentes. Ainsi, dans les étoffes ornées de nuages entrelacés et d'animaux de style réaliste, le fond est souvent constitué par un ton rouge sombre, légèrement violacé dans certains exemples. Un rouge à peu près semblable se retrouve dans les damas d'Astāna qui datent du VIe siècle et dont il sera question plus loin. Plus tard, cette couleur tend manifestement à disparaître, à céder la place à d'autres nuances, plus conformes au goût de l'époque. Faut-il y voir comme un rappel lointain de la pourpre de Tyr ? Les Chinois connaissaient sans nul doute cette couleur, grâce à leurs relations commerciales avec le monde méditerranéen, et d'autre part, il leur était facile de l'imiter en

---

ganes renfermant des tombeaux Hiong-nou (IIe siècle av. J.-C.). Ces tombeaux contenaient, entre d'autres objets, de nombreuses étoffes décorées dans le style scytho-sibérien et dont l'origine grecque a été démontrée par M. Borókva. On y a également trouvé des restes de tissus chinois semblables à ceux de Leou-lan. Voir *Compte-rendu de l'Expédition concernant l'Etude de la Mongolie du Nord et de l'Expédition Mongolo-Tibétaine de P. K. Kozlov* (en russe), Léningrad, 1925, Ed. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Une remarquable étude d'ensemble sur les travaux de la mission Kozlóv a été publiée par M. W. Perceval Yetts dans le *Burlington Magazine*, avril 1926. Cf. également M. Rostovtzeff, *The Animal style in South Russia and China*, Princeton, 1929, p. 84-85, pl. xxiv-v.

(1) *Innermost Asia*, I, p. 231.

(2) *Ibid.*, I, p. 241.

(3) S. W. Bushell, *L'Art chinois*, trad. par H. d'Ardenne de Tizac, p. 280.

se servant de leurs matières colorantes végétales, la fabrication de la pourpre ne comportant pas nécessairement l'emploi de pigments fournis par le murex ou la cochenille (1).

A côté des tissus à fond rouge, les étoffes à fond jaune n'apparaissent que rarement. Le fait n'a rien de surprenant. Le jaune est la couleur naturelle de la soie, consacrée par les rites. Il était réservé à la cour, aux solennités religieuses. Deux spécimens dont la nuance, dans l'inventaire de M. Andrews, est définie comme étant du « deep golden yellow » et du « dark yellow brown », proviennent, très probablement, de robes de cérémonie (pl. XXXVII et XL). Ils sont ornés de dessins archaïques dont la sécheresse et l'ordonnance austère contrastent avec le rythme animé qui règne dans les compositions à fond rouge (2). Un troisième spécimen de soie jaune montre des animaux tantôt affrontés, tantôt juxtaposés par les extrémités, entre des bandes rigides où s'inscrivent des grecques (pl. XL. L. C. VII. 09).

Nous voici amené à dire quelques mots des motifs répandus à profusion sur les soies de Leou-lan. On peut les diviser en quatre groupes, par ordre chronologique.

Les motifs les plus anciens sont: le réseau de losanges, la volute et la grecque, les dents de scie, l'entrelacs et la tresse, dont on relève des exemples dès l'époque néolithique, sur les poteries peintes du Ho-nan (3). Ce sont là les formes ancestrales de l'art chinois (4). Viennent ensuite les motifs élaborés en Chine à l'époque où se formèrent les caractères écrits et apparurent les premiers bronzes rituels: le *t'ao-t'ie*, le phénix et le dragon, le tigre et d'autres animaux traités à la façon de purs schémas ou d'idéogrammes. Les sujets décoratifs qui représentent le troisième groupe sont les thèmes animaliers que l'art antique chinois avait empruntés à l'art scytho-sibérien et dont il a su tirer, aux approches de notre ère, les principes d'un style nouveau. Enfin, il convient de grouper en une quatrième catégorie les motifs attestant des influences hellénistiques reçues peut-être par l'intermédiaire de la Syrie et de la Bactriane, tels que fleurettes à quatre pétales elliptiques, rinceaux à feuillages, rosettes, marguerites et autres fleurs naturelles, notamment cette gracieuse campanule dont on distingue la corolle penchée dans le fastueux *kin* de la pl. XLI. Toutes ces formes, hâtons-nous de le dire, peuvent se juxtaposer, se superposer ou se combiner au gré du

---

(1) Cette nuance spéciale de rouge paraît avoir été réservée aux étoffes particulièrement précieuses. Bushell mentionne un texte chinois où il est question de cinq rouleaux de brocart, offerts par l'empereur Ming Ti des Wei, en 238 A. D., à l'impératrice régnante du Japon. Ces étoffes étaient ornées de dragons tissés sur un fond cramoisi. Cf. S. W. BUSHELL, *Chinese Art*, vol. II, p. 94.

(2) On retrouve le même décor archaïque sur un morceau de soie jaune rapporté par S. A. S. du *Limes* des Han et reproduit dans *Serindia*, pl. CXVIII (T.XXII. C. 0010).

(3) T. J. ARNE, *Painted stone age pottery from the province fo Honan. Palaeontologia Sinica*. Ser. D, vol. I, fasc. 2. Péking, 1925, pl. I-IV.

(4) Sur l'origine de ces formes et leur évolution voir ZOLTAN VON TAKÁCS, *Urchinesisches in der chinesischen Kunst*, dans *Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens*, 1928, p. 40 sqq.

tisseur ou de l'artiste chargé de fournir le dessin de l'étoffe. Le mélange de styles qui en résulte, est à peu près complet. Passons maintenant aux exemples.

Dans pl. xxxiv est reproduit un groupe assez homogène de soies brochées, toutes à fond rouge ou bleu foncé, dont les dessins se composent de nuages stylisés et d'animaux (1). Dans le spécimen qui porte la cote L. C. iii. 011, les festons de nuages se joignent de façon à former une bande continue dont le contour ondulé évoque un paysage de montagnes, analogue à ceux des « hill-jars » (fig. 18) (2).

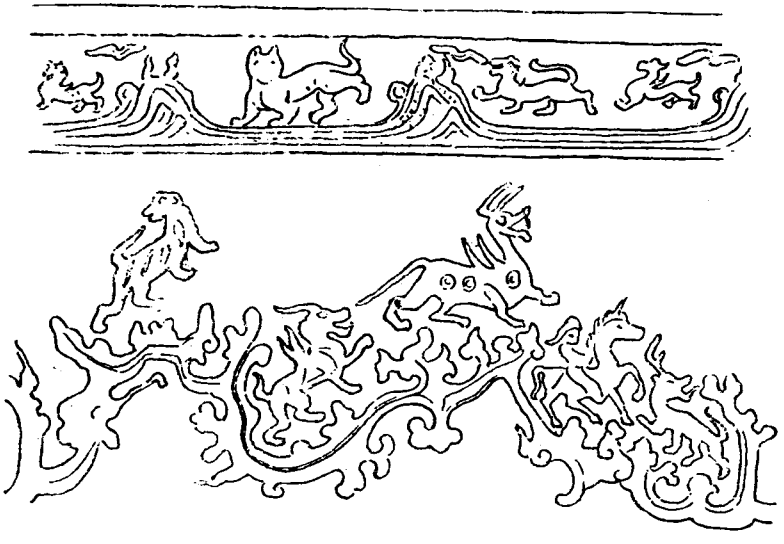


Fig. 18. — *a*. Décoration d'une poterie de l'époque Han. B. Laufer, *Chinese pottery of the Han dynasty*, Pl. lvii. — *b*. Tissu de soie de la même époque, *Innermost Asia*, Pl. xxxiv (L. C. iii. 011).

Le tissu L.C. 07. *a* a déjà été décrit dans le *Bulletin* par Léonard Aurousseau qui en a déchiffré également les caractères répartis parmi les divers éléments du décor (3). Ces caractères forment un texte continu. A. les a lus ainsi : « Broderie de Han Jen... grand bonheur (à vos) enfants (et) petits enfants (jusqu'à) dix mille générations ». M. L. Giles propose la lecture suivante : « May this decorative pattern of Han Jen bring great good fortune to his ascendants (for generations) without end » (4). Des formules analogues se lisent sur d'autres étoffes provenant de Leou-lan. On peut en conclure que dès l'antiquité les Chinois avaient coutume d'associer aux dessins de leurs riches étoffes brochées des vœux de longévité et de bonheur. La même tradition, du reste, s'observe sur les miroirs de bronze.

---

(1) Ces dessins annoncent déjà, à quinze siècles de distance, les somptueux « tapis de chasse » qui seront la gloire de l'art textile persan sous les Séfévis.

(2) B. Laufer, *Chinese pottery of the Han dynasty*, 1909, pl. lvii.

(3) *BEFEO.*, XX, 1920, iv, p. 175.

(4) *Innermost Asia*, Appendix I, p. 1045 (vol. II).

Le sens des mots déchiffrés a suggéré à A. l'idée de prêter une signification symbolique aux animaux figurés dans le même tissu, et dans lesquels il a cru reconnaître le tigre (*hou*), le k'i-lin, le crocodile (*kiao*), le dragon, le bélier (*yang*) et la mystérieuse « hydre » signalée par Ed. Chavannes dans les bas-reliefs Han. C'étaient là, pensait-il, des animaux « fastes » dont les noms, groupés et lus d'une certaine façon, donnaient une formule de bon augure. Sans écarter tout à fait cette interprétation dont la discussion, du reste, est l'affaire des sinologues, nous croyons reconnaître dans cet alignement de quadrupèdes ailés et cornus un souvenir de ces compositions si caractéristiques du temps des Han que M. Rostovtzeff appelle des *animal symphonies*. On n'a, en effet, qu'à supprimer par la pensée les bandes de nuages stylisés qui se déroulent et se tortillent autour de ces monstres, pour se rendre compte que ces derniers sont représentés en pleine action, qu'ils se poursuivent et se menacent, prêts à bondir et à se jeter les uns sur les autres, tels les chimères et les fauves de l'art scytho-sibérien (fig. 19 *b*). Une bande de minuscules reliefs modelés sur une jarre émaillée du Musée Cernuschi nous fournit d'ailleurs un excellent chaînon intermédiaire pour un rapprochement avec les combats d'animaux, brodés sur les tentures de Noïn-Oula (fig. 19 *a*) (1).



Fig. 19. — *a*. Frise en relief sur une jarre de l'époque Han. M. Rostovtzeff, *The Animal Style in South Russia and China*, Pl. xxxiii. — *b*. Tissu de soie de la même époque, *Innermost Asia*, Pl. xxxiv (L. C. 07. a). Dans la partie droite du dessin les festons de nuages ont été supprimés.

Pl. xxxv. Le spécimen marqué L.C. 02 est un magnifique tissu à fond rouge pourpré dont le dessin montre des fleurs associées à des *lei-wen* ou grecques. Les *lei-wen* sont traités d'une façon très libre et manifestent la tendance à se métamorphoser en ornement végétal. La fleur dont la représentation réaliste se répète d'un bout du tissu à l'autre, est la campanule. Nous en avons déjà parlé plus haut en signalant ses origines gréco-syriennes. — Le lambeau d'étoffe rouge cramoisi L.C. VII. 04 provient d'une fine broderie dont un autre reste est reproduit dans pl. xliii, sous la même cote. Ce qui nous frappe à première vue, c'est le caractère nettement occidental des motifs

(1) Mission Kozlóv. Voir plus haut, p. 265, n. 3. En dépit de la grande influence exercée par l'art scytho-sibérien sur l'art des Han, le goût chinois s'est toujours montré assez hésitant quant aux représentations de combats entre animaux fabuleux. Le réalisme brutal de ces scènes choquait-il leurs croyances religieuses ? Se trouvait-il en contradiction avec le fait qu'en Chine le dragon était un être essentiellement bénin ? On est tenté de l'admettre.

qui le décorent. Ces frêles marguerites, ce semis de pétales et de folioles, ce mince rinceau d'acanthe sont tout à fait étrangers à la tradition chinoise et font presque songer aux fresques de Mī-rān et d'Ajaṇṭā. C'est déjà de la pure « Späth-Antike ». Bien que mal interprété par le brodeur, l'acanthe est encore parfaitement reconnaissable, surtout pour qui a étudié les déformations subies par ce thème ornemental hors de la Grèce et du proche Orient. Il paraît peu vraisemblable que ces broderies aient été faites en Chine même, par contre, on peut admettre qu'elles sont l'œuvre d'artisans eurasiens, établis dans quelque oasis de l'Asie Centrale, peut-être à Leou-lan même, et qui utilisaient parfois, à côté de produits textiles locaux, les soies précieuses de la Sérique. — Quant à la soie pourpre L.C. 03, elle porte, celle-ci, un dessin tissé de pure création chinoise. On y voit des enroulements variés, combinés de façon à former de nouvelles volutes qu'entraîne un rythme mouvementé.

Pl. XXXIX. Le spécimen L. C. 031 *a* attire notre attention par l'ordonnance symétrique des motifs suivant un axe vertical. M. Andrews suppose que ce mode de décoration a été suggéré au tisseur par les procédés même de son métier et le qualifie de « turn over pattern ». Si dans certains cas cette opinion peut se défendre, elle est sûrement mal fondée dans d'autres, car des compositions semblables se rencontrent souvent sur les bronzes Tcheou. Les minuscules personnages aux allures de marmousets, qui se superposent par deux, accroupis l'un en face de l'autre, au milieu de *lei-wen* et de feuilles stylisées, sont probablement des génies taoïques, copiés d'après quelque miroir de bronze. — Le dessin de L. C. 11.03 montre un chevreuil qui fuit à grands bonds devant un tigre. C'est l'unique animal figuré au galop volant que nous ayons relevé sur les tissus de Leou-lan.

Pl. XL. Le document textile L. C. 076 est curieux à plusieurs points de vue. Tout d'abord, nous y retrouvons l'ordonnance symétrique de L. C. 031 *a*, mais avec cette différence que les divers éléments du dessin, au lieu de se reproduire indéfiniment par registres, sont réunis en une composition verticale occupant toute la hauteur du tissu et ne se répétant que dans le sens de la largeur. Le principal motif est une sorte de palmette dont les enroulements se terminent en têtes de monstres. Le bas de la composition est traité à la façon d'un paysage conventionnel. On y voit des arbres très schématisés dont les branches se recourbent jusqu'au sol, et de singuliers édicules-arches qui abritent chacun un groupe de deux petits personnages, agenouillés à droite et à gauche d'une espèce d'autel ou de table d'offrandes (1). M. Andrews a cru reconnaître dans ces derniers des « winged sheep-like animals ». Nous avons jadis proposé d'y voir des lièvres lunaires (2). Mais c'est sans nul doute M. Yetts qui a trouvé la bonne explication en rattachant ces menues images à des représentations taoïques relevées par lui sur des miroirs anciens (3).

---

(1) Nous ne sommes pas absolument certain qu'il s'agisse d'un autel. On peut également songer à un tambour fixé sur un support, comme il en existe de nombreux exemples dans les pierres gravées des Han. Cf. à ce propos P. PELLIOT, *Les bronzes de la collection Eumorfopulos*, T'oung Pao, vol. XXVII, 1930, p. 374.

(2) *BEFEO.*, XX, 1920, IV, p. 174.

(3) *Discoveries of the Kozlov expedition*, Burl. Mag., avril 1926, p. 168. Le miroir auquel se réfère plus spécialement M. Yetts est reproduit dans le *Kin che so* sous la mention suivante *Han Ho Che Sien jen king*, c'est-à-dire « Miroir des Immortels de la famille Ho sous les Han ».

Pl. XLII. Le tissu L. M. I, ii 05 trahit peut-être quelques influences étrangères. Le fauve, notamment, avec sa silhouette trapue et son cou puissant, n'est pas sans analogies avec les lions des étoffes coptes (fig. 20).

Pl. XLIII. Le spécimen L. C. V. 027 *a* présente, dans un lacis de losanges, des béliers affrontés, et dont le corps, comme entraîné par un tourbillon, se recourbe en arc. Ce curieux motif, en évoluant au cours des siècles, donnera naissance à un thème décoratif très répandu dans l'art extrême-oriental et dont on peut signaler des exemples jusque dans l'art khmèr. — Même planche, L. C. ix. 02 : cette étoffe à fond jaune pâle et au dessin brun foncé, imite fort probablement le pelage strié du tigre.

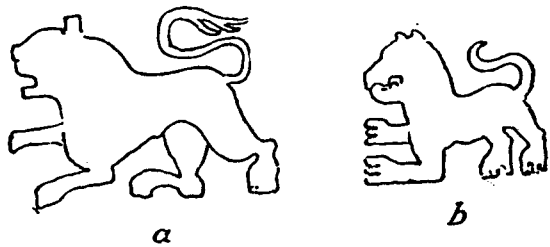


Fig. 20. — *a*. Lion sur une tapisserie égypto-romaine. *Encyclopaedia Britannica*, vol. 26, p. 404. — *b*. Même motif sur un tissu de Leou-lan, *Innermost Asia*, Pl. XLII (L. M. I, ii05).

Quelques mots maintenant sur les tissus de laine. La plupart des spécimens proviennent de tentures ou de tapisseries. Presque tous sont à fond cramoisi ou rouge violacé. Bien que les dessins en soient empruntés à l'art hellénistique, les éléments de style chinois y sont trop nombreux pour que l'on puisse songer à une provenance occidentale. Sauf peut-être en ce qui concerne le spécimen L. C. iii. 010 *a* (pl. xxx). Celui-ci montre de telles analogies avec des étoffes coptes qu'on l'attribuerait volontiers à un atelier de la Basse Egypte ou de la Syrie. Le tissu représentait le dieu Mercure. De cette image il ne reste plus que la moitié droite du visage avec une boucle de cheveux châtains, et le caducée qui se détache en jaune rose contre un fond indigo. Le caducée n'a ni ailes, ni baguette médiane, particularité que nous avons relevée également sur une étoffe égypto-romaine du Victoria and Albert Museum (fig. 21).

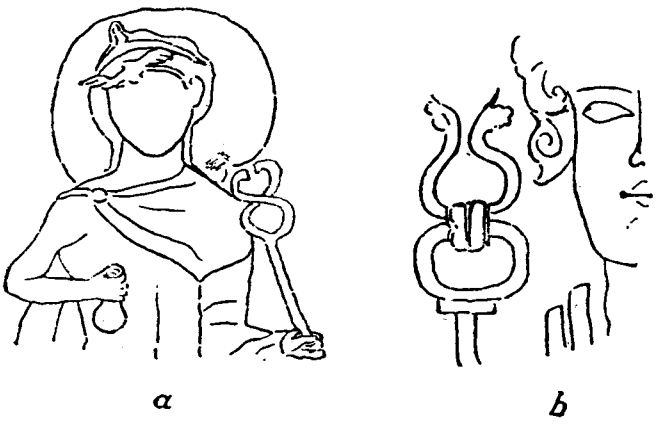


Fig. 21. — *a*. Représentation du dieu Mercure sur une étoffe égypto-romaine. *Encycl. Brit.*, vol. 26, p. 404. — *b*. Tissu de Leou-lan, *Innermost Asia*, Pl. XXX (L. C. iii. 010 a).

L'échantillon L. C. V. 02 *a*, reproduit dans pl. XXXI et XXXII, nous intéresse particulièrement, parce qu'il présente la plus grande ressemblance avec une étoffe

découverte par Kozlóv à Noïn-Oula (fig. 22) (1). Sa décoration, conçue à la façon d'une frise, se compose de plusieurs bandes horizontales. La bande du milieu, la plus large, montre une sorte de palmette d'où s'échappent de longs fils dont le bout

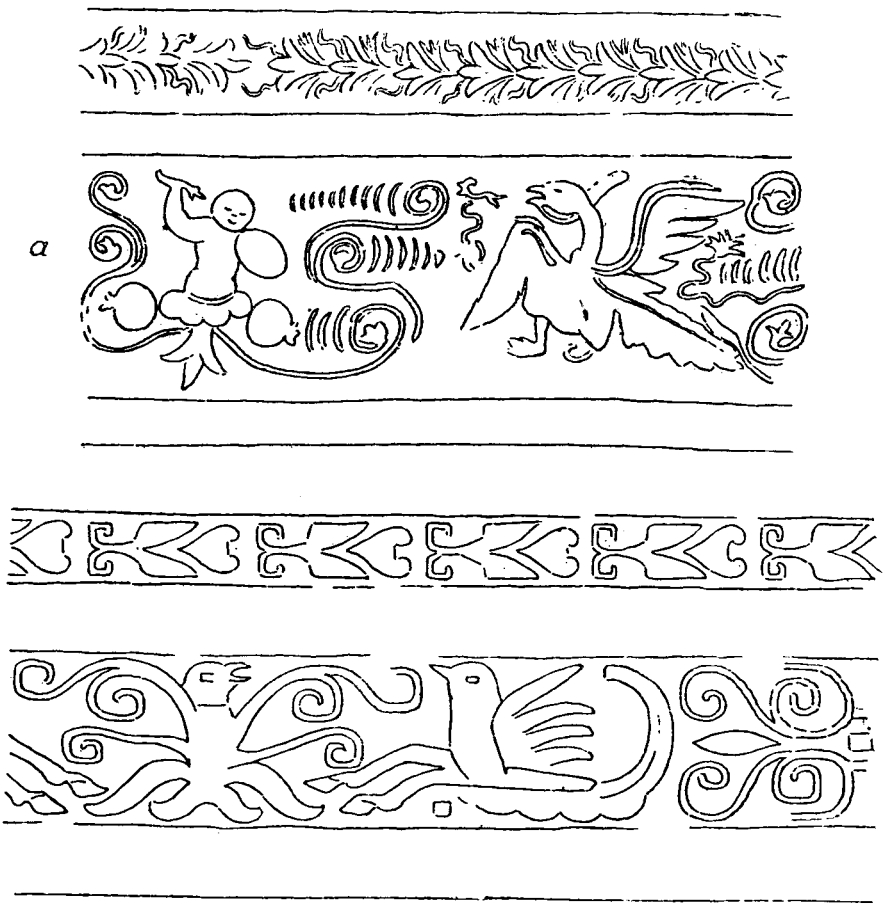


Fig. 22. — *a*. Motif ornemental sur une étoffe de Noïn-Oula. Rostovtzeff, *The Animal Style in South-Russia and China*, Pl. xxiv a. — *b*. Motif apparenté au précédent sur un tissu de Leou-lan. *Innermost Asia*, Pl. xxxi et xxxii (L. C. V. 02).

s'enroule en crosse de fougère. En regardant avec attention, on aperçoit une tête d'oiseau placée au-dessus de l'axe. La palmette est flanquée d'animaux fabuleux ayant l'avant-train d'un cheval représenté au galop, et le corps terminé en queue de serpent ; la tête est celle d'un oiseau à bec droit, qui est peut-être le pigeon (2). M.

(1) M. Rostovtzeff, *The Animal Style in South Russia and China*, pl. xxiv *a*.

(2) Voir P. Pelliot, *Jades archaïques de Chine*, pl. xxii, xxvi et xxvii, où apparaît un oiseau de la même espèce, sculpté dans de minces plaques de jade.

Andrews a reconnu un animal tout semblable sur une pierre gravée du Wou-leang ts'eu (1). Les bandes qui encadrent ces motifs sont tantôt sans ornement, tantôt décorées d'un motif mi-végétal, mi-géométrique, où des pétales cordiformes alternent avec de doubles folioles soudées à des grecques, thème fréquent sur les étoffes du Fayoum. Sur le tissu de Noïn-Oula il y a la même ordonnance par bandes, la même palmette à longs fils spiraux entre deux bêtes fabuleuses, mais nous n'y retrouvons ni l'oiseau installé dans la palmette, ni la chimère à l'avant-train de cheval. On y voit, à leur place, un dragon à deux pattes, de pur style hellénistique, et un petit génie armé qui surgit de la palmette et s'apprête à combattre le dragon. Ce fut sans nul doute une tapisserie de ce genre, importée du proche Orient, qui servit de modèle au tissu reproduit dans *Innermost Asia* (2). Mais elle n'a pas été copiée servilement. Le tisseur en a supprimé certains éléments pour les remplacer par d'autres, plus familiers au goût chinois. Nous ne pouvons passer en revue tous les spécimens réunis par S. A. S. Signalons cependant encore le L. C. iii. 010 *b* avec son joli motif de feuilles lancéolées et de baies que l'on retrouve, presque identique, sur les boiseries de Leou-lan (3).

A la fin du paragraphe consacré aux étoffes rapportées de la région du Lop-nor, l'auteur pose un problème important, celui de savoir si les dessins tissés ou brodés sur les soies de la Sérique ont exercé, à l'époque où elles étaient en vogue dans les pays d'Occident, une influence sur les arts textiles à l'ouest du Tārīm. Le problème n'est pas nouveau. Dès 1903, le prof. J. Strzygowski a cru reconnaître sur quelques étoffes anciennes du proche Orient, conservées au Kaiser Friedrich-Museum, des emprunts à l'art chinois (4). Il n'a pas été soutenu par M. Dalton et le prof. von Falke qui, tous les deux, n'avaient relevé aucune trace d'influence extrême-orientale sur les étoffes examinées par eux (5). M. von Falke est même allé plus loin. Il a exprimé des doutes quant à la possibilité même d'une influence venant de la Chine des Han, en s'appuyant sur ce fait qu'à l'époque des échanges commerciaux avec ce pays, le sentiment classique, nourri par le culte de la Grèce, était encore vivant dans l'art occidental. Les documents publiés dans *Innermost Asia* sont-ils de nature à infirmer cette opinion ? Il semble que non. Quelque variés et séduisants que soient les dessins dont nous venons de tenter la brève analyse, l'impression d'ensemble qui s'en dégage est celle d'un art en formation, en pleine effervescence, et auquel il manque encore la forte structure intérieure si indispensable à un rayonnement intense et continu. Et puis, quelles sont les « nouveautés » que ces fragiles tissus eussent pu offrir, en fait de décor figuré, aux artisans de l'Asie Mineure et de l'Egypte ? Des monstres ailés, des griffons, des chimères ? Mais c'étaient là précisément des formes que le

---

(1) Les quadrupèdes à tête d'oiseau ne sont pas rares sur les miroirs Han. Le *Kin che so* en offre un certain nombre d'exemples.

(2) Selon M. Boróvka, les étoffes de style hellénistique trouvées à Noïn-Oula auraient été fabriquées dans la Russie Méridionale, sur les bords de la Mer Noire. Cf. M. Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 86.

(3) *Serindia*, pl. xxxiv (Z. B. iv. vii. 003).

(4) J. Strzygowski, *Seidenstoffe ans Aegypten im Kaiser Friedrich-Museum*, dans *Jahrbuch der Kgl. Preussischen Kunstsammlungen*, XXIV (1903), pp. 147 sqq. Voir *Innermost Asia*, p. 243, n. 26.

(5) *Innermost Asia*, p. 243, n. 29 et 31.

proche Orient connaissait déjà depuis des siècles. Le *t'ao-t'ie* ? Il ressemblait trop au mascaron pour ne pas être évincé par lui. Restent la bande de nuages et les *lei-wen*. La bande de nuages devait paraître franchement incompatible avec les couronnes de lauriers, les rinceaux d'acanthe et les rigides palmettes qui prédominaient dans les compositions décoratives de l'époque. Quant au *lei-wen*, il n'eût pas tardé à se confondre avec son proche cousin, le méandre grec (1).

L'auteur se demande si le commerce de la soie n'a pu agir, dans une certaine mesure, sur l'art textile sassanide, en propageant en Perse les principes décoratifs chinois (2). Mais les animaux affrontés ou adossés sont tout aussi anciens en Īrān qu'en Chine, de même que les schémas d'arbres, et l'on ne peut en attribuer l'invention à l'Extrême-Orient. L'art sassanide ne doit donc rien à la Chine. Bien au contraire. C'est lui qui fournira des modèles aux tisseurs chinois. Il se passera plus de mille ans, avant que n'apparaissent en Perse, dans les miniatures timourides, sur les faïences émaillées et les tapis, des nuages stylisés et des dragons tortueux. Et ce n'est que bien plus tard encore, en plein XVIIIe siècle, que l'art de l'Europe occidentale, parvenu au terme d'une longue évolution et avide de se renouveler au contact d'un art alors peu connu, subira l'attrait des formes ornementales créées par le génie chinois.

Chap. XIII. Le delta du Etsin-Gol et les ruines de Kharo-Khoto. — Avant de gagner Tourfan par Barkul et Guchen, S. A. S. fait un crochet du côté de la Mongolie afin d'explorer les ruines de Khara-Khoto, la « Cité Noire » que le colonel Kozlóv avait visitée en 1908 et d'où ce dernier avait rapporté une grande quantité de manuscrits et de peintures bouddhiques. Cette ville, l'*Etzina* de Marco Polo, faisait jadis partie du royaume tangout des Si-hia qui fut anéanti par les Mongols vers 1225, après avoir connu pendant plus de deux siècles une période de grande prospérité. La capitale déserte, dont les murs et les bastions paraissaient encore intacts au milieu de la plaine silencieuse, impressionna vivement le voyageur. Du côté Nord-Ouest, sur une avancée de l'enceinte, se dressait un stûpa imposant, d'architecture manifestement tibétaine. D'autres stûpas, de taille moins grande, s'alignaient en dehors de la ville, à côté de ruines recouvertes de sable. C'est là que S. A. S., en glanant après la mission russe, découvrit un nombre considérable de documents de tout genre : textes chinois et tibétains, manuscrits en caractères si-hia, fragments de céladons et d'autres poteries, restes de bannières et d'estampes bouddhiques, dessins à l'encre de Chine sur papier... Les dessins, malgré leur mauvais état de conservation, présentent encore un grand intérêt (pl. LVIII-LXII). Ce sont des esquisses habiles où se manifestent les qualités maîtresses que les connaisseurs chinois attribuent aux peintres des Song. Le style de K. K. II. 027 *bc* fait songer à une copie d'après une

---

(1) Parmi les étoffes d'Antinoë conservées au Musée Guimet, il n'y a qu'un seul spécimen où se trahit peut-être une lointaine influence extrême-orientale. Il s'agit d'une manchette de chemise en toile où l'on distingue des animaux qui se poursuivent en bondissant, ainsi qu'on le voit sur les poteries Han. Le motif est reproduit par M. R. Pfister, dans *La Décoration des étoffes d'Antinoë*, *Revue des Arts Asiatiques*, 1928, p. 223 (fig. 2).

(2) *Ibid.*, p. 244.

œuvre de Li Long-mien. Quant au paysage K. K. II. 0313 *b*, il s'inspire plutôt de la manière de Hia Kouei. Le petit dessin qui porte la cote K.K. II. 0313 *a* est une curieuse énigme pour l'iconographe (pl. LX). On y distingue un cavalier dont la monture avance au trot sur des volutes qui sont des nuages ; il tient dans la droite une fleur ; la gauche a saisi les rênes. A côté de lui, un démon aux jambes et bras nus est monté sur un bœuf (1). Que signifie cet étrange petit groupe qui semble l'illustration d'un chapitre de l'Apocalypse ? Par malheur, les têtes manquent, ce qui rend l'identification des deux mystérieux personnages à peu près impossible. Peut-être faisaient-ils partie d'un cortège de divinités stellaires, semblable à celui qui accompagne, dans une peinture de Touen-houang, le char triomphal du Buddha (2).

Les estampes de Khara-Khoto complètent d'une façon très appréciable la collection de documents xylographiques, rapportés par S. A. S. de Ts'ien-fo tong (pl. LXIII-LXV)(3). Elles témoignent du rôle important que la gravure sur bois tenait dans l'imagerie religieuse des Tangouts. On y voit représentés des scènes d'adoration, des sujets tirés des jātakas, de nombreuses assemblées de saints bouddhistes et de dieux hindous dont les coiffures sont ornées de leurs vāhanas respectifs ; et surtout des rangées de Buddhas, assis sur des trônes et faisant chacun une mudrā distincte (pl. LXV). Les Buddhas ont le torse tantôt nu, tantôt drapé, le manteau couvrant soit les deux épaules, soit une seule. Le texte qui les accompagne se présente parfois dans une bordure de style indien.

Chap. XIX. Les anciens cimetières d'Astāna. « Au-dessus du village d'Astāna, à l'Ouest de Kara-Khoja, S. trouva un cimetière auquel des inscriptions sur briques, restées intactes à l'entrée de plusieurs tombes, assignaient pour date le commencement des T'ang (VIIe siècle). Les corps, remarquablement conservés par le climat sec du Tourfān, étaient roulés dans de riches pièces de brocart ornées de dessins persans. Ils avaient dans la bouche des pièces d'or byzantines et sur les yeux des monnaies d'argent sassanides. Leur demeure sépulcrale était ornée de peintures sur soie et garnie de manuscrits la plupart chinois » (4). L'inventaire des documents provenant du cimetière d'Astāna n'occupe pas moins de trente pages (pp. 680-710). Il mentionne les objets les plus variés : étoffes de soie, avec ou sans dessins, figurines funéraires en terre cuite, fragments de sculptures en stuc, peintures sur soie et sur papier, objets en argent, chapelets, poteries, restes de vêtements, souliers brodés, paniers contenant des sapèques, des miroirs de bronze, des peignes ayant appartenu aux morts, et bien d'autres « miscellaneous articles » qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Parmi toutes ces reliques, la plus précieuse est une peinture chinoise, par malheur très mal conservée, dont les restes, soigneusement recollés sur une soie neuve de

---

(1) Il s'agit sûrement d'un bœuf et non pas d'un yak comme le suppose l'auteur (p. 497). Le même animal se retrouve dans une peinture de Touen-houang où il traîne le char du Buddha. Voir *Serindia*, pl. LXXI.

(2) *Serindia*, pl. LXXI. Voir aussi l'album de M. F. MARTIN, *Zeichnungen nach Wu Tao-tzĕ* (Munich, 1914), dont les planches reproduisent des sujets analogues, adaptés aux traditions taoïques.

(3) *Serindia*, pl. C-CII.

(4) L. FINOT, *op. cit.*, p. 87.

nuance neutre, forment un rouleau horizontal. Les pl. CV et CVI nous en offrent d'excellentes reproductions en couleurs. Le sujet est emprunté à la vie quotidienne : des femmes vêtues de longues robes se promènent dans un jardin printanier, avec leurs pages et leurs servantes. Le rouleau ne porte aucune indication écrite, mais comme on avait trouvé dans la même sépulture des textes chinois sur papier, avec diverses dates allant de 690 à 709 A. D., on peut l'attribuer sans hésitation aux premières années du VIIIe siècle (1). On ne retrouve guère dans le document la délicatesse des contours et la grâce des attitudes que nous admirons dans les scènes peintes par Kou K'ai-tche sur le fameux rouleau du British Museum. On se sent en présence d'un art très différent de celui qui florissait en Chine avant les T'ang. Ce qui frappe tout de suite, ce sont les proportions trapues des personnages et les vives couleurs, vert malachite, écarlate, ocre brune, posées à peu près pures, sans demi-teintes. Faut-il voir dans ce rutilant makimono un spécimen de la fameuse peinture polychrome dont la vogue commence au VIIIe siècle et que les auteurs chinois désignent par le terme « Ecole du Nord » ? Ce qui paraît en tout cas certain, c'est sa provenance locale. Pl. XCIX *a* reproduit deux figurines en terre cuite, extraites des sépultures d'Astāna ; l'une représente une femme debout, l'autre une jeune Chinoise assise à califourchon sur un cheval pie. Or, les deux statuettes paraissent être coloriées de la main même de l'artiste qui a peint le rouleau, tandis qu'elles se distinguent nettement, par la crudité de leurs teintes, des figurines funéraires de la même époque, trouvées en Chine.

Deux autres peintures d'Astāna, celles-là de facture assez grossière, ornaient l'une la couverture d'un cercueil, l'autre une tenture. Elles représentent, toutes les deux, l'empereur légendaire Fou-hi Ts'ang-tsing et son acolyte féminin, l'impératrice Niu-koua, avec leurs attributs respectifs, l'équerre et le compas (pl. CVIII et CIX). Conformément à la tradition, ces deux personnages ont l'aspect d'êtres composites, moitié hommes, moitié reptiles. Ils s'enlacent par le bas du corps qui se termine en queue de serpent. Chacun a posé une main sur l'épaule de l'autre, les deux bras étendus ne formant qu'un seul bras. Leurs bustes ainsi unis paraissent décrire un mouvement de rotation autour d'un axe vertical, à la manière d'une toupie. Au-dessus d'eux, on voit le soleil entouré de douze disques figurant les douze lunes (2) ; à droite et à gauche du groupe, le peintre a représenté des constellations parmi lesquelles on reconnaît la Grande Ourse. Vraisemblablement le couple mythique symbolise ici le rythme universel, la marche ordonnée des étoiles et les lois géométriques qui président à leur groupement harmonieux dans le ciel. Des représentations analogues, animées, elles aussi, comme d'un rythme de danse, figurent sur les dalles gravées du Wou-leang ts'eu (3). La présence d'une image de ce genre dans une sépulture devait fort probablement exercer une influence bénigne sur la destinée de l'âme libérée de ses entraves terrestres.

---

(1) Voir Laurence BINYON, *Remains of a T'ang painting discovered by Sir Aurel Stein*, Burl. Mag., 1925, p. 266 sqq. (av. deux planches).

(2) C'est à tort que l'auteur a cru reconnaître dans les disques entourant le soleil la figuration d'une constellation. Il est vrai que dans l'une des deux images en question le nombre de ces disques n'est que de 10, mais il s'agit là sans doute d'une erreur due à l'inadvertance du peintre.

(3) Ed. CHAVANNES, *Mission archéologique dans la Chine Septentrionale*, vol. I, 1, fig. 75 (premier registre, à droite) et fig. 123 (troisième registre).

Les étoffes d'Astāna sont presque toutes des tissus de soie (pl. LXXVI-LXXXVII). Elles sont tantôt multicolores, tantôt ornées, à la façon des damas, de dessins dont le ton répète la nuance du fond en plus clair ou en plus foncé. Plusieurs spécimens portent des motifs imprimés. D'autres sont brodés à l'aiguille. Les couleurs prédominantes sont une pourpre franche, le bleu, un vert pomme assez vif, le rouge écarlate. Les dessins diffèrent sensiblement de ceux que nous avons étudiés sur les tissus Han. Le nuage stylisé et les *lei-wen* y apparaissent à peine, comme si ces motifs avaient été frappés d'interdiction ; il en va de même des dragons et des animaux se suivant à la file. En revanche, on rencontre sans cesse un arrangement décoratif de goût essentiellement persan, à base de « dinars » ou médaillons formés de perles, où s'inscrivent des animaux affrontés et des plantes traitées à la façon de schémas. Sur un morceau de soie brun-pourpre, un de ces médaillons encadre une tête de sanglier vue de profil, de stylisation sévère, et néanmoins étonnante de réalisme (pl. LXXVI). C'est en effet « a very powerful piece of work » qui se classe parmi les échantillons parfaits de l'art textile sassanide.

A côté de tissus ornés de médaillons à la mode persane, le cimetière d'Astāna a livré une grande quantité d'étoffes à décor de fleurs stylisées et de rosettes, souvent combinées avec un dessin géométrique ou géométrisées elles-mêmes. Dans certains exemples, les fleurs, associées à des feuilles, s'ordonnent en losanges. Ailleurs, des rosettes s'entourent d'un cadre de perles (pl. LXXVIII), ou bien elles se transforment en disques dentés (pl. LXXXIII). La flore naturelle n'intervient que dans de rares exemples. Dans le spécimen Ast. VI. 3. 03 (pl. LXXVIII), nous retrouvons la campanule déjà relevée sur un *kin* de Leou-lan.

Chap. XXVIII-XXX. Les derniers chapitres d'*Innermost Asia* nous transportent au Seïstan, le *Çakasthāna* des auteurs anciens, pays voisin du Béloutchistan, et dont l'exploration archéologique, il y a quelque quinze ans, était encore à ses débuts. S.A.S. y reconnaît de nombreuses ruines dont quelques unes évoquent la Perse pré-musulmane. Il travaille dans des conditions climatologiques analogues à celles qu'il connut dans le désert Taklamakan. Le pays est aride. Le vent y souffle continûment. Partout où le voyageur rencontre quelque monument ancien, celui-ci est rongé par l'érosion et à moitié enterré dans les sables. En décembre 1915 il visite Koh-i-Khwāja, la Colline Sacrée, identifiée par James Darmesteter avec le Mont Ushidhâo de l'Avesta. A une époque préhistorique, cette colline, haute d'environ 400 pieds, était une île. Aujourd'hui elle domine la plaine grise du fleuve Helmand. Sur son sommet se dresse, visible de loin, un sanctuaire musulman, lieu de pèlerinages annuels. A flanc de coteau se trouvent les ruines d'un castel sassanide, édifié en partie sur l'emplacement d'un couvent bouddhique dont il subsiste encore des vestiges. S.A.S. y découvre des reliefs en stuc, des colonnes à chapiteaux doriques et de remarquables peintures murales à la détrempe, de style sassanide, qu'il fait enlever et expédier dans l'Inde. Elles sont actuellement au Musée Impérial de Delhi. En étudiant ces fresques, il y relève certaines affinités avec des peintures sur bois qu'il avait jadis rapportées du Khotan. Il constate notamment qu'un personnage de type iranien, portant une massue et qu'il suppose être Roustem, se retrouve, à peu près pareil, sur une icone bouddhique de Dandān-Oilik (1), et il se demande s'il n'y a pas lieu de reconnaître dans celle-ci

(1) *Ancient Khotan*, pl. LX.

également une représentation du héros national persan. Voici ce que nous lisons à ce propos dans *Innermost Asia* : « The Persian divinity of the Dandān-oilik panel is shown with four arms. Of these the lower right one rests clenched on the thigh ; the lower left raised to the breast holds an object which I took for a vajra, but which may well be a cup, as suggested by professor von Le Coq. The spear-head upraised in the left upper hand, is quite clear. But the object at the top of a large curving shape held by the right upper hand, also upraised, is for the most part effaced, and the interpretation of it previously offered as a flower was purely conjectural. Comparison with the mural painting of the Koh-i-Khwāja site permits us now to recognize here a mace-head, an object fare more in keeping with the figure's martial look » (1).

Quelque ingénieux que soit ce rapprochement, nous hésitons à reconnaître comme exacte l'identification proposée par l'auteur. En examinant de plus près la peinture de Dandān-oilik, on se rend compte que la prétendue coupe est en réalité un brûle-parfums d'un type courant dans les pays iraniens ou iranisés, et que, d'autre part, la main droite supérieure de l'hypothétique Roustem tient une sorte de tige flexible qui n'a rien de commun avec le manche d'une massue (2). A notre avis, il ne peut s'agir là que d'une fleur dont la corolle aurait disparu, ainsi que du reste l'auteur l'avait suggéré lui-même dans *Ancient Khotan* (fig. 23). Ajoutons que la présence du brûle-parfums est un témoignage important en faveur de cette interprétation, car elle atteste que nous avons affaire à une image d'adorateur. Quel est le dieu, à qui s'adresse la double offrande de fleurs et d'encens ? Cette question n'a rien d'embarrassant, car il suffit de retourner la planche de bois sur laquelle est peint l'énigmatique personnage à quatre bras, pour se trouver en présence d'une divinité à trois têtes d'aspect tantrique, un Mahākala peut-être, dont le sosie existe d'ailleurs dans les peintures murales du Seïstan (3). Nous ne pouvons pousser plus loin notre analyse, les fresques de Koh-i-Khwāja n'ayant pas été reproduites dans *Innermost Asia*. Elles seront sans doute publiées un jour, et ce sera alors pour nous l'occasion de reprendre la discussion amorcée, et d'esquisser en même temps une série de rapprochements entre ces curieuses images et les peintures sassanides de Dokhtar-i-Nōshirwan, découvertes en Afghanistan par la Délégation Archéologique Française (4).

Le sol du Seïstan a livré aux recherches de S.A.S. de nombreux fragments de céramique (pl. CXIII-CXIX). Ils sont tantôt émaillés, tantôt sans glaçure. Les fragments non émaillés sont de beaucoup les plus intéressants, car ils révèlent l'existence en Perse Orientale, d'une céramique préhistorique très évoluée rappelant les poteries présumériennes de la Mésopotamie et celles de la Chine néolithique (5).

---

(1) T. II, p. 917.

(2) Des brûle-parfums en forme de calice sont reproduits par A. von Le Coq dans *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens*, fig. 11, 12 et 17.

(3) *Ancient Khotan*, pl. LX, et *Innermost Asia*, p. 917.

(4) *Les Antiquités bouddhiques de Bāmiyān*, par A. GODARD, Y. GODARD et J. HACKIN dans *Mémoires de la Délégation Française en Afghanistan*, t. II, 1928, pp. 65 sqq., fig. 25-27 et pl. XLII.

(5) Voir *Painted Neolithic Pottery in Sīstan, discovered by Sir Aurel Stein*, par Fred. H. ANDREWS, dans *Burlington Magazine*, 1925, pp. 304 sqq.

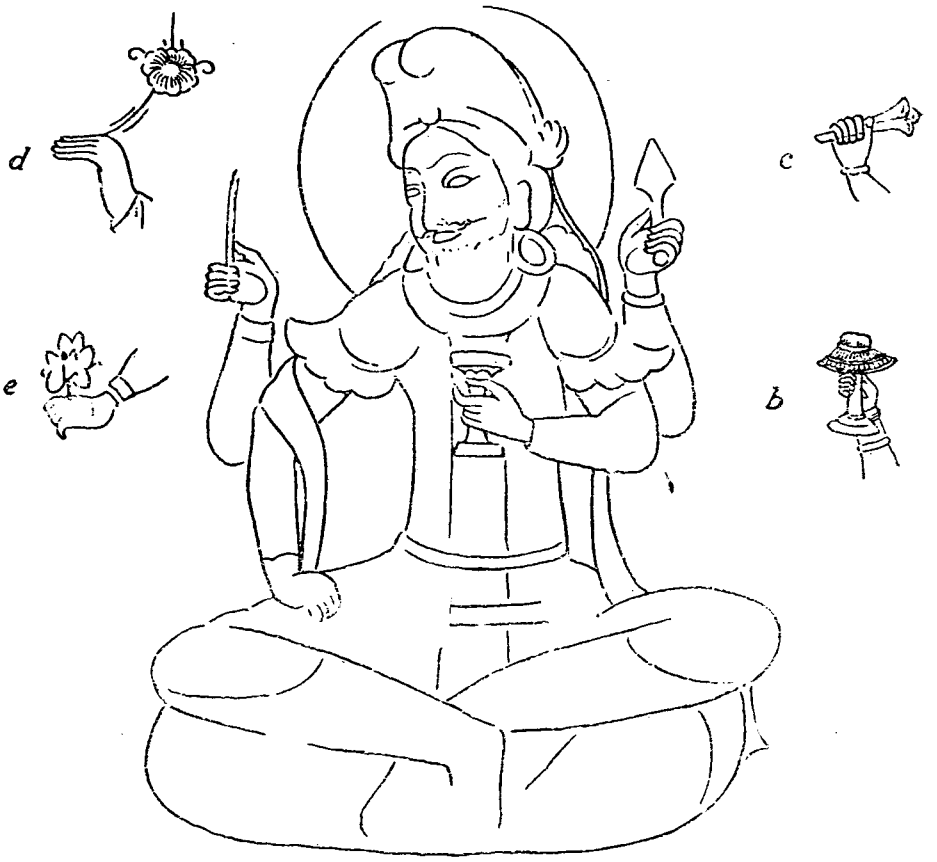


Fig. 23. — *a*. Divinité bouddhique (?) en costume iranien (Dandān-oilik). *Ancient Khotan*, Pl. LXI. — *b*. Brûle-parfums sur une fresque de Qumtura (VIIe siècle ?). A. von LE COQ, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens*, fig. 11. — *c*. Fleur dans la main d'un roi sassanide, d'après une image gravée sur un plat d'argent. F. SARRE, *L'Art de la Perse ancienne*, fig. 110. — *d*. Fleur offerte par un donateur. Fresque de Murtuq (IXe-Xe siècle). A. von LE COQ, *op. cit.*, fig. 140. — *e*. Même motif. Fresque de Qyzil. *Ibid.*, fig. 171.

Nous ne pouvons consacrer, en terminant cet article, que quelques lignes aux armes et outils de pierre, recueillis par S.A.S. au cours de son troisième voyage en Asie Centrale (pl. XXII et CXII). La récolte est riche. Les pièces provenant de la région du Lop-nor sont pareilles aux spécimens de jaspe et de jade, déjà décrits et reproduits dans *Serindia* (pl. XXX) (1). Grâce aux travaux de M. R. Torii et de Mme Kimiko Torii, on sait maintenant que des instruments et outils du même type sont fréquents en Mongolie, où

(1) Voir à ce propos R. A. SMITH, *The Stone Age in Chinese Turkistan*, dans *Man*, 1911, n° 52.

ils proviennent de campements néolithiques des Tong-Hou (1). Rappelons à ce propos qu'on a relevé les traces d'une industrie apparentée à celle du Lop-nor jusque dans le Hokkaïdo, au Japon. Quant aux outils lithiques du Seïstan dont certains spécimens évoquent l'âge de la pierre en Syrie et en Egypte, les problèmes qu'ils nous posent sont trop nombreux et trop complexes pour que nous puissions en aborder la discussion dans le cadre restreint d'un compte rendu.

V. Goloubew.

Inde et Bouddhisme.

Louis Renou. — *Grammaire sanscrite.* — Paris, Adrien-Maisonneuve, 1930, 2 vol. g^d in-8°, xviii-576 p.

Helléniste, védisant, sanskritiste, philologue et grammairien, la production de M. Renou, considérable déjà, reste une par la qualité et l'étendue de l'érudition, comme par le tour constamment heureux que lui vaut un sentiment pénétrant, original, mais mesuré des causes : de cette veine, ses *Maîtres de la Philologie védique.* Voici maintenant une grammaire sanskrite, modestement donnée pour « une grammaire descriptive qui comporte là où la chose apparaît possible des matériaux d'histoire » — en fait une œuvre riche, mûrie, vivante, soutenant assez bien une comparaison avec la grande grammaire de Wackernagel. L'information est d'une ampleur généreuse et des chapitres comme, dès les premières pages, celui des *alternances* (I, p. 51-81) ou, pour prendre au hasard, comme l'étude de l'*emploi des cas*, sont des contributions philologiques largement neuves par le détail, souvent par l'esprit : si la possession des faits védiques assoit toujours la recherche, M. R., ce qui est plus nouveau, va en effet « du côté bouddhique . . . à la limite du sanskrit, en signalant les faits de langue mixte représentés par le Mahāvastu et le Lalitavistara », outre qu'il dépouille l'épigraphie et tire du théâtre des formes et locutions familières, qu'il sent et analyse finement. De cette première grammaire scientifique du sanskrit paraissant en français, remercions-le d'avoir ainsi fait un instrument prêt à servir pour tous les champs d'études.

P. Mus.

W. E. Soothill. — *The Lotus of the Wonderful Law or the Lotus Gospel, Saddharmapundarīka Sūtra, Miao fa lien hua ching.* — Oxford, Clarendon Press, 1930, in-8°, xi-275 p., ill.

(1) R. Torii et Kimoto Torii, *Les populations Primitives de la Mongolie Orientale.* Vol. XXXVI, article 4 de *Journal of the College of Science, Tokyo Inperial University.* Tokyo, 1914. Voir aussi le paragraphe consacré à la préhistoire de l'Asie Centrale dans *Weltgeschichte der Steinzeit* par O. Menghin (Vienne, 1931), pp. 314-15 («Gobikulturen»).

Ces *excerpta* seront favorablement accueillis. Le public de langue anglaise y trouvera assez de paraboles pour satisfaire ses goûts, nourri qu'il est des deux Testaments. Mais le traducteur a évité le style biblique : sa version élégante et vive rend bien le mouvement du chinois. M. Soothill a dans ses cartons la traduction intégrale du *Lotus de la Bonne Loi*, établie, comme la version abrégée qu'il publie aujourd'hui, sur le *Miao fa lien houa king* 妙法蓮華經 de Kumārajīva (A.D. 406), avec le concours du même bouddhisant japonais, M. Bunno Kato. Puisse-t-elle bientôt voir le jour ! Ici, à l'usage du grand public, M. S. a beaucoup élagué — il en avait, avouons-le, ample matière. Aussi lit-on avec lui l'*Evangile* du Mahāyāna dans une rédaction cohérente et agréable, débarrassée des inutilités et des répétitions les plus fastidieuses. C'est une information de première main offerte au public curieux de bouddhisme ; une longue introduction en facilite l'accès (p. 1-56). Peut-être à son propos pourrait-on reprocher à M. S. un léger désordre dans le plan : une sorte de matière interstitielle, mi-résumé, mi-commentaire, relie entre elles les traductions littérales qui constituent le fond de l'ouvrage et il s'introduit là, pour mon goût, trop de comparaisons et d'appréciations établies à la lumière de la controverse et du dogme chrétiens ; tout ceci était mieux à sa place dans l'Introduction, qui en traitait déjà, et rompt le fil de l'exposé (cf. p. 72-73). En revanche, M. S. a grossi cette même introduction d'un long résumé du Sūtra, chapitre par chapitre : 22 pages. Dix suffisaient ; c'est comme un nouveau *Lotus de la Bonne Loi*, en court, à l'instar des petites *Prajñāpāramitā* ! Pour tout dire, la préface a passé dans le texte et le texte dans la préface. Ce double phénomène d'osmose ne va pas sans quelque confusion.

Au demeurant, M. S. donne du *Lotus* une interprétation intéressante, étudiée, plus adéquate peut-être, par certains côtés, que celle de l'illustre Kern, si prévenu de mythologie. Il a bien mis en relief le caractère *révolutionnaire* (p. 35) et apologétique du Sūtra et analysé avec profondeur la délicate conception qui s'y révèle du salut par la foi et comment cette thèse nouvelle prétend non pas se substituer, mais bien se superposer aux anciens dogmes de la rétribution (*Karmaphala*). « On fait intervenir des facteurs tels qu'une puissance salvatrice et même quelque chose d'analogue aux œuvres de surérogation. Ces facteurs ne s'opposent pas à la loi de rétribution : ils l'accomplissent au contraire par délégation ou par un processus de substitution. Le bien et le mal restent constituants de la Vie, mais l'accès [au premier] est possible sans lutte ni effort, par la foi. Ainsi la foi peut entièrement transformer l'aspect et l'efficacité du Karma. La conversion instantanée, portant sur toute la nature, est réalisable par la foi et la prière, sur l'intervention d'un rapport nouveau : les infrangibles liens de l'ancien déterminisme cassent comme fils sous l'action libératrice d'une nouvelle relation d'ordre personnel à un Buddha personnel, qui porte au monde entier l'amour d'un Père » (p. 44). Enfin M. S. a su reconnaître clairement à travers les obscurités du texte les deux fondements de sa philosophie transcendante : que le *Lotus* lui-même est la base de toute réalité (p. 39) ; que le Buddha céleste connaît, dans un plan ineffable, une carrière somme toute comparable à celle d'un Buddha *laukika*. Elle s'achève à un suprême *Nirvāṇa* qui échappe à notre conception et à nos définitions (p. 52).

Sur quelques points de détail, j'avoue cependant ne m'être pas senti convaincu d'emblée. M. S. a voulu diversement animer son sujet, afin que le lecteur y prenne plus de goût, et il a eu raison ; mais ce faisant n'a-t-il pas trop concédé aux habitudes mentales du public européen, notamment quand il tente de restituer les intentions et les calculs de l'auteur du *Saddharmapuṇḍarīka*, « a brilliant dramatist, whose name

is unknown », s'il faut l'en croire (p. 56) ? L'auteur du *Saddharmapuṇḍarīka* ! Quelque Samantamukha, réunissant en lui, où je me trompe fort, vingt compagnies d'acteurs, deux ou trois siècles de polémique, l'activité plus ou moins savante de dix couvents embusqués près des lieux de pèlerinage, et combien de récits pieux, naïfs ou adroits, tout au long des routes y menant ! M. S. a très bien noté ailleurs (p. VI) l'allure populaire de plusieurs développements du *Lotus* et se réfère fort à propos aux conditions d'une récitation vulgaire : il était là sur la bonne voie. S'il ne s'est pas encore donné le plaisir de lire les *Légendes épiques* de M. Bédier, je l'y renvoie, pour s'assurer qu'à ce niveau, et même en Occident, il n'est guère d'auteurs que la collectivité (1).

Si M. S. nous a donné une esquisse très remarquable et que nous nous sommes complu à citer en entier, du tournant des idées religieuses que marque la thèse du *Lotus*, c'est sans doute qu'il a pris un intérêt personnel à une controverse où à chaque pas il retrouve des analogies qui lui vont au cœur. « Fundamentalists, universalists, relation of sonship, supererogation ... », c'est tout le bagage d'un prédicant disputeur qu'il emporte allègrement dans ses recherches. Cela a du bon, nous l'avons dit, et des inconvénients : en voici un exemple. Pour M. S., les Mahāyānistes sont des Universalistes, au sens restreint du mot : voyez école de Saumur. Cet ordre de conceptions, contre quoi ont tonné les Calvinistes orthodoxes, se centre sur une doctrine du libre arbitre que M. S. transporte, j'en ai peur, là où elle n'a que faire. Je n'admets pas aisément son interprétation de la parabole de la Maison incendiée. « Le Buddha éternel limite son omnipotence au libre arbitre de ses créatures. Il s'interdit par exemple d'user de force pour les sauver. Dans la parabole de la maison incendiée, au chapitre III, bien que le maître de la maison soit fort de son corps et dans ses membres, il ne lui est pas permis d'emporter ses enfants au dehors. Ils doivent sortir par leur propre volonté » (p. 42). Ce sont les termes mêmes du *Lotus*, mais M. S. y voit une nuance dont je crois que, pour la retrouver dans le Sūtra, il faut d'abord qu'il l'y ait mise. Je lui proposerai de préférence une interprétation que son Introduction contient d'ailleurs en germe. Ce que respecte le Buddha, ce n'est point le libre arbitre des créatures, mais tout au contraire le jeu du Karma, cet unique ressort du bouddhisme primitif.

Que M. S. n'oublie pas combien dut être chaude la controverse dont le Sūtra est encore tout tremblant : « s'il se trouvait un méchant qui, par la perversion de sa nature, pendant tout un Kalpa, en présence du Buddha, ne cessât d'injurier le Buddha, son péché serait encore léger. Mais si qui que ce soit, ne fût-ce que d'un seul mot, médit des laïques et des moines qui lisent et qui récitent le *Lotus de la Bonne Loi*, son péché est d'un poids accablant » (p. 151), et partout l'affirmation passionnée « qu'il n'est pas de mensonge dans ce que dit le Tathāgata (諸所言說皆實不虛) ». Pour n'être réputé *adharmavādin*, il fallait à tout prix endosser l'ancien enseignement, quoique, tenu désormais pour rudimentaire, on le recouvrît de conceptions nouvelles. Bien mieux, il fallait rendre compte de l'humble vie terrestre du Buddha en même temps que de l'enseignement hināyaniste. Sans épiloguer sur la nature de l'imprégnation ou de la souillure qui font apparaître une diversité illusoire

(1) Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques, Recherches sur la formation des chansons de gestes*, 3e éd. Paris, Ed. Champion, 1929.

au sein de l'unité qui est la Tathatā suprême, il me semble que si le Buddha du *Lotus* n'est pas représenté comme heurtant de front le Karma des créatures, s'il ne procède jamais que par ruse (*upāyakauçalya*), c'est avant tout pour que ses adeptes puissent tant bien que mal justifier, sous le feu des objections hināyanistes, de ce fait patent qu'il soit venu en ce monde et s'en soit éclipsé sans l'avoir tout entier amené à l'acceptation de la vérité dernière.

P. Mus.

Amérique.

Erland Nordenskiöld. — *L'archéologie du bassin de l'Amazone.* — Paris, Les Editions G. Van Oest, 1930, in-4°, VIII-71 p., 57 pl. et 1 carte. (Ars Americana, I).

Saluons ici l'apparition de la collection *Ars Americana* pour deux raisons : 1° parce qu'elle est la sœur de la série *Ars Asiatica* de même présentation, fille du même éditeur érudit autant qu'artiste raffiné ; 2° parce que les liens subtils, ethniques ou esthétiques unissant les deux civilisations, extrême-asiatique et sud-américaine, apparaissent chaque jour plus clairement. *Ars Americana* sans doute, suivant le soleil dans sa course, sera tenté de comprendre dans ses études les Iles de Pâques et de la Société. *Ars Asiatica* ne dépassera-t-il pas de son côté l'Est du 140° de longitude ?

Le tome I qui nous est offert aujourd'hui traite du bassin de l'Amazone. L'intérêt archéologique de cette région encore peu connue est incontestable. Les planches de ce volume reproduisent de nombreuses trouvailles provenant des dernières explorations. Nous n'entreprendrons pas ici de résumer l'importante préface de ce volume, préface retraçant l'historique des recherches archéologiques. Dès la première planche, l'œil habitué aux ouvrages sur la Chine est arrêté, surpris. Instinctivement on revient à la page de garde du volume et au titre. Il s'agit bien du bassin de l'Amazone et, cependant, le vase funéraire que nous avons sous les yeux ne nous aurait aucunement surpris à première vue dans un ouvrage sur les hautes époques de l'art chinois. L'urne provenant de l'« Isla de Pacoval » sur laquelle sont figurées les « spirales typiques du style de Marajó », plus loin un couvercle de même provenance sont décorés de sortes de grecques arrondies et stylisées telles que nous les connaissons, si caractéristiques, sur les vases de bronze de l'époque des Han ou des époques antérieures (1). Nous ne pousserons pas plus loin le petit jeu puéril des « ressemblances », mais il nous a été agréable de noter, en passant, la clarté d'un homomorphisme qui unira peut-être un jour la collection *Ars Asiatica* à sa jeune sœur *Ars Americana* que nous souhaitons voir prospérer à son exemple.

J. Y. C.

(1) On retrouve également sur certains monuments de l'Amérique centrale, Guatemala, Honduras ou Mexique méridional, certains motifs figurant des visages démoniaques qui offrent une ressemblance surprenante avec les *t'ao-t'ie*, masques terrifiants de haute époque chinoise. Cf. Osvald Sirén, *Histoire des arts anciens de la Chine*, vol. I, p. 23 et pl. 21.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE

École Française d'Extrême-Orient.

Membres d'honneur.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient a appris avec une légitime fierté l'élection, à la Présidence de la République, d'un de ses membres d'honneur, M. Paul DOUMER, à qui notre institution doit son existence.

S. A. R. le Prince DAMRONG RAJANUBHAB, avec sa bienveillance coutumière, a facilité, par tous les moyens en son pouvoir, la mission au Siam de M. PARMENTIER, dont il sera rendu compte plus loin. V. p. 342.

* * *

Membres permanents et membres temporaires.

— M. G. CŒDÈS, directeur, a continué à diriger la publication du *Bulletin*, pour lequel il a rédigé plusieurs comptes rendus et la suite de ses *Etudes cambodgiennes* (supra, p. 1-23 : *Deux inscriptions sanskrites du Fou-nan, La date de Kòḥ Ker, La date du Bàphûon*). Il a préparé la publication de la troisième partie du *Temple d'Angkor Vat* (Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient), dont il a écrit l'introduction. Il a préparé un projet de modification au décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole ; ce projet, après avoir reçu l'approbation du Gouverneur général, a été transmis au Ministère des Colonies et a été signé par le Président de la République le 22 juin 1931. M. Cœdès s'est occupé de l'aménagement intérieur du nouveau Musée, et a passé notamment avec la Société des Verreries d'Extrême-Orient un marché pour la fourniture des glaces destinées aux vitrines qui ont été commandées en Europe. Il a pris part aux réunions du Conseil des Recherches scientifiques, du Comité consultatif des Langues Orientales et du Comité central du Tourisme.

— M. P. MUS, membre permanent, secrétaire-bibliothécaire, a aidé le Directeur de l'Ecole à assurer la publication du *Bulletin*, pour lequel il a écrit une étude sur *Deux légendes chames* (supra, p. 39-101) et plusieurs comptes rendus. Tout en donnant ses soins à la Bibliothèque, et notamment à la mise à jour du catalogue par matières, il a établi après revision de nos stocks de publications un plan progressif de réimpressions qui a permis dès cette année de reconstituer plusieurs collections complètes du *Bulletin*.

— M. E. GASPARDONE, membre permanent, sinologue, est revenu de sa mission au Japon le 21 février 1931. Il s'est rendu le 10 mars dans la province de Thanh-hoá pour y rechercher les stèles de Lam-sơn. Il a quitté Hanoi le 28 avril 1931, se rendant en France pour y jouir d'un congé administratif de sept mois, qui lui a été accordé par arrêté du 17 mars 1931.

— M. V. GOLOUBEW, membre permanent, historien de l'art, a organisé à Paris la participation de l'Ecole à l'Exposition Coloniale Internationale. Il a préparé les maquettes de la 3e partie du *Temple d'Angkor Vat* (t. II des *Mémoires Archéologiques*). Il a fait en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Autriche, une tournée de conférences sur les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, dont il sera parlé plus loin.

* * *

Service archéologique.

— M. H. PARMENTIER, membre permanent, chef du Service archéologique, a achevé, en compagnie du Dr. F. D. K. BOSCH, la tournée archéologique qu'il avait commencée en décembre 1930 (v. *BEFEO.*, XXX, p. 489, et infra, p. 315). Il s'est rendu ensuite en mission au Siam. De retour au Cambodge le 23 mars 1931, il a, tout en continuant la rédaction de son *Inventaire détaillé des monuments du Cambodge*, visité de nouveaux points archéologiques découverts par M. PARIS, administrateur des Services civils, dans la province de Tà Kèv.

— M. H. MARCHAL, membre permanent, conservateur du groupe d'Aṅkor, a continué les travaux de dégagement et d'entretien, en portant principalement son effort sur les monuments de Práḥ Khằn, du Bàkhèṅ et de Prè Rup. Il a en outre commencé la restauration du temple de Bantāy Srĕi, en débutant par le sanctuaire Sud.

— M. Ch. BATTEUR, membre permanent, conservateur des monuments de l'Annam-Tonkin, titulaire d'un congé administratif par arrêté du 11 février 1931, a quitté Hanoi pour la France le 17 février.

— M. J. Y. CLAEYS, membre permanent, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, s'est, à plusieurs reprises, rendu sur divers points de l'Annam, notamment à Nhatrang, pour surveiller la marche des travaux de restauration de Pō Nagar confiés à M. PAJOT (v. infra, p. 320). Il a fait le 9 février 1931, à la Société de Géographie de Hanoi une conférence sur l'archéologie siamoise.

— M. L. FOMBERTAUX, membre permanent, conservateur des monuments du Laos, a continué les travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan dont il sera parlé plus loin (v. p. 329).

— M. G. TROUVÉ a été, sur la présentation de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nommé membre temporaire par arrêté en date du 22 avril 1931. Après un court séjour à Hanoi, pendant lequel il a établi divers projets relatifs à l'achèvement du nouveau Musée, il est parti le 28 mai pour le Cambodge où il a été affecté par décision du Directeur de l'Ecole.

* * *

Assistants.

— M. NGUYỄN-VĂN-TỐ, assistant de l'Ecole, a contribué au présent fascicule du *Bulletin* par plusieurs comptes rendus bibliographiques. Il a donné au *Pháp-viện báo, revue judiciaire franco-annamite* (mai et juin 1931), deux articles sur des *Questions de droit coutumier annamite*, articles rédigés à la fois en français et en annamite. M. Nguyễn-văn-Tố a été élu directeur des cours de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin. Il a été décoré de l'ordre royal du Monisaraphon.

— M. NGUYỄN-VĂN-KHOAN a été promu assistant de 3e classe le 1er janvier 1931. Il a continué à assurer, sous la direction du Secrétaire-bibliothécaire, le fonctionnement du fonds européen de l'Ecole.

* * *

Membres correspondants.

— L'Ecole Française d'Extrême-Orient a eu la douleur de perdre un de ses plus anciens collaborateurs, le Lt-Cl A. BONIFACY, décédé à Hanoi le 3 avril 1931. V. infra, *Nécrologie*.

— Mlle S. KARPELÈS, M. G. GROSLIER, et le Dr A. SALLET, étant rentrés en France au début de l'année 1931, l'Ecole s'est trouvée privée de la collaboration de trois de ses membres correspondants les plus actifs.

— Le P. Max de PIREY a procédé à la mise au point de son catalogue des collections numismatiques de l'Ecole.

— M. J.-H. PEYSSONNAUX s'est tenu en étroit contact avec le Directeur de l'Ecole et avec le Conservateur des monuments de l'Annam-Champa, pour toutes les questions intéressant le Musée Khải-định.

Représentant de l'Ecole à Paris.

M. J. PRZYLUSKI ayant été, par décret du 14 janvier 1931, nommé professeur d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, en remplacement de M. L. FINOT, est devenu *ipso facto* représentant à Paris de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

* * *

— Mlle M. COLANI, chargée de mission, a continué ses recherches préhistoriques au Laos, dans la province de Cammon, et s'est rendue ensuite au Trân-ninh pour étudier le problème de la Plaine des Jarres (v. infra, p. 330).

— M. M. Ner, chargé de mission, est parti au mois de juin pour une nouvelle tournée en pays moï.

— M. L. Pajot a achevé les travaux de consolidation de la tour centrale de Pō Nagar à Nhatrang, dont on trouvera plus bas un compte rendu détaillé (p. 319).

* * *

Section de photographie. — Comme les années précédentes, la section de photographie, dirigée par M. Chavanieux, a exécuté tous les travaux de l'Ecole ainsi que ceux qui lui ont été confiés par d'autres administrations, à savoir : 1526 clichés 18 × 24, pris soit à l'atelier, soit à l'extérieur. Parmi les premiers, 1041 clichés de manuscrits chams, composant la deuxième série de cette collection, portent le nombre total de ces clichés à 1885 ; — 445 clichés divers, dont 182 pris à Huê, pour le Service des Archives et des Bibliothèques en vue de l'Exposition Coloniale, à la Cour, aux Archives ou au Musée Khải-định.

On a de plus catalogué 30 clichés faits à Pō Nagar (Nhatrang).

Le tirage des épreuves se répartit de la façon suivante :

1° Ecole Française d'Extrême-Orient : 359 épreuves 18 × 24 et 40 agrandissements divers, se décomposant comme suit :

99	photographies	18 × 24 :	Laos
95	—	—	Annam-Champa
35	—	13 × 18	—
98	—	18 × 24	Tonkin
32	—	—	Cambodge
32	agrandissements	50 × 60	—
2	—	30 × 50	—
1	—	30 × 30	—
5	—	15 × 60	—

2° Service de la Marine :	18	épreuves	24 × 30
3° Service des Archives :	12	agrandissements	50 × 60
	12	—	40 × 50
	9	—	30 × 60
	145	—	24 × 30
4° Diverses :	30	épreuves	18 × 24

5° Service phototypographique : 28 réductions de feuilles cadastrales 1 m. × 0,80 en 18 × 24.

Pour les collections de la bibliothèque de l'Ecole, on a tiré toute la première série des manuscrits chams, soit plus de 800 épreuves.

* * *

Publications. — Le 2e fascicule du tome I de l'*Inventaire du fonds chinois* a paru en mai 1931. Il comprend les articles 2645 (*Eul ya pou Kouo*) à 5347 (*Hou nan che houa*).

A l'occasion de l'Exposition coloniale, l'Ecole Française a publié deux brochures intitulées :

A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par le L^t^-C^l^ BONIFACY.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient.

A la fin de cette dernière brochure ont été insérées des notices sur les Musées de Phnom Péñ (par M. G. GROSLIER), de Huê (par M. J.-H. PEYSSONNAUX), de Saigon (par Mlle G. NAUDIN), sur la Société des Etudes indochinoises (par Mlle G. NAUDIN), la Société de Géographie de Hanoi (par M. G. NORÈS) et l'Association des Amis du Vieux Hué (par le P. L. CADIÈRE).

Les 2 premiers fascicules du tome XXX du *Bulletin* ont paru réunis en un volume de 245 pages avec 32 planches hors texte.

Le programme progressif de réimpressions mentionné *BEFEO*, XXX, p. 493, a déjà permis de reconstituer 9 collections complètes du *Bulletin*. Voici les numéros qui ont été réimprimés au cours de l'année 1930-1931 : T. I, nos 1 et 3 ; t. III, n° 2 ; XI, nos 1-2 ; t. XVI, nos 4 et 5 ; titres et tables des t. IV et VIII.

* * *

Bibliothèque. — Le fonds européen s'est accru de 695 volumes, 804 numéros de périodiques et 5 cartes géographiques.

Le fonds annamite a acquis 130 volumes, le fonds chinois 4 volumes et le fonds japonais 52 volumes. Le séjour de M. Gaspardone à Tōkyō a permis la mise à jour de notre fonds japonais, et notamment des collections de périodiques.

Plusieurs dons importants sont venus enrichir nos collections. Le plus notable est l'édition siamoise du *Tripiṭaka*.

Le fonds de manuscrits s'est enrichi de 26 documents t'ăi. L'Ecole a d'autre part acquis 7 manuscrits siamois, 12 manuscrits t'ăi et 8 manuscrits laotiens, provenant de la succession de M. LORGEOU, professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes de Paris.

La collection épigraphique s'est augmentée de 6 estampages d'inscriptions cambodgiennes, de 11 estampages d'inscriptions annamites de Huê et de Lam-sơn.

Voici la liste générale des acquisitions nouvelles (1) :

---

(1) Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

Livres.

Emil ABEGG. *Der Messiasglaube in Indien und Iran. Auf Grund der Quellen dargestellt.* Berlin, Walter de Gruyter, 1928.

Administration des Douanes et Régies en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale.) [*Dép.*]

AGGAVAṂSA. *Saddanīti, la grammaire palie d'*AGGAVAṂSA. Texte établi par Helmer SMITH. III, *Suttamālā* (Pariccheda, XX-XXVIII). Lund, C. W. K. Gleerup, 1930. (Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet I Lund, XII : 3.)

[*Album de contre-propagande communiste*, publié par l'Administration du Protectorat de l'Annam. Huê, 1930. — *Dép.*]

Basil M. ALEXÉIEV. *The Chinese Gods of Wealth.* A Lecture delivered at the School of Oriental Studies, University of London, on 26th March, 1926. Published by the School of Oriental Studies in conjunction with The China Society. Hertford, Stephen Austin, 1928.

Raoul ALLIER. *Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière ?* Paris, Payot, 1927. (Bibliothèque scientifique.)

ID. *La psychologie de la conversion chez les peuples non-civilisés.* T. I. *Les prodromes de la crise. La crise.* T. II. *Les conséquences de la crise.* Paris, Payot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Ludwig ALSDORF. *Der Kumārapālapratibodha : Ein Beitrag zur Kenntnis des Apabhraṁśa und der Erzählungs-Literatur der Jainas.* Hamburg, De Gruyter, 1928. (Alt- und Neu-Indische Studien, 2.)

Aménagement des ports, éclairage et balisage des côtes de l'Indochine. Commission instituée par arrêté n° 5353 du 8 novembre 1929. 2e fasc. *Ports maritimes.* 2e partie. I, *Choix d'un emplacement de port dans le Sud-Annam.* II, *Dispositions à prendre pour l'embarquement du sel à Cana.* III, *Port de Saigon-Cholon.* IV, *Ports du Golfe de Siam (Hatiên et Réam).* Hanoi, Inspection générale des Travaux publics, 1930. [*Dép.*]

W. ANDRAE. *Das Gotteshaus und die Urformen des Bauens im alten Orient.* Berlin, Hans Schoetz, 1930. (Studien zur Bauforschung, Heft 2.)

Masaharu ANESAKI. *History of Japanese Religion. With Special Reference to the Social and Moral Life of the Nation.* London, Kegan Paul, 1930.

Angkor. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois du Tourisme.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Angkor. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Governnment general of Indochina. Indochina Touristic Office.) [*Id.*]

L'Annam. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

L'Annam scolaire. De l'enseignement traditionnel annamite à l'enseignement moderne franco-indigène. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Gouvernement général de l'Indochine. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

ĀPASTAMBA. *Das Śrautasūtra.* Achtes bis fünfzehntes buch aus dem Sanskrit übersetzt von W. CALAND. Amsterdam, K. Ak. Wet., 1924. (Verhandel. K. Ak. Wet., N. R., Deel XXIV, no 2.)

T. G. Aravamuthan. *A Hindu counterpart of Ajanta ? Discovery of Pallava paintings.* [Calcutta, 1931.] (The Hindu Illustrated Weekly, February 8, 1931.) [*Don de M. G. Jouveau-Dubreuil.*]

Id. *Portrait sculpture in South India.* Foreword by Dr. Ananda K. Coomaraswamy. London, India Society, 1931.

Edwin Arnold. *The Book of Good Counsels from the Sanskrit of the « Hitopadeśa ».* Edinburgh, John Grant, 1924.

G. Aymé. *Monographie du Ve territoire militaire.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

C. P. Venkatarama Ayyar. *Town Planning in Ancient Dekkan.* Madras, Law Printing House, 1916.

J. Bablet. *La rage en Indochine.* Saigon, Albert Portail, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Dép.*]

Id. *L'eau potable en Indochine,* par J. Bablet et J. Guillerm. Hanoi. Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Id.*]

Baie de Ha-long. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine. Office indochinois du Tourisme.) [*Id.*]

Charles Bally. *Le langage et la vie.* Paris, Payot, 1926. (Bibliothèque scientifique.)

R. D. Banerji. *History of Orissa from the Earliest Times to the British Period.* Vol. I. Calcutta, R. Chatterjee, 1930.

L. D. Barnett. *A Supplementary Catalogue of the Sanskrit, Pali, and Prakrit Books in the Library of the British Museum acquired during the years 1906-1928.* London, Oxford University Press, 1928.

The Bay of Ha-long. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine, Office Indochinois du Tourisme.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Joseph Bédier. *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste.* 3e éd. Paris, H. Champion, 1926-1929, 4 vol.

Emile Benveniste. *The Persian Religion according to the chief Greek Texts.* Paris, P. Geuthner, 1929. (University of Paris, Ratanbai Katrak Lectures, I.)

Edmond Blanguernon. *Images d'Asie.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Maurice Bloomfield and Franklin Edgerton. *Vedic Variants. A Study of the variant readings in the repeated Mantras of the Veda.* Vol. I. *The verb.* Philadelphia, University of Pennsylvania, 1930. (Special Publications of the Linguistic Society of America, Vedic variants series, vol. I.)

Lt-Col Auguste Bonifacy. *A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

Id. *Les débuts du christianisme en Annam. Des origines au commencement du 18e siècle.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Henry Bontoux. *L'inauguration du Tourisme aérien en Indochine. De la*

rivière de Saigon aux douves d'Angkor Vat à tire d'aile. Saigon, Editions d'Extrême-Asie, 1929. (Extrême-Asie, mai 1929.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Dr. L. A. BORDES. *Le paludisme en Indochine (Historique, épidémiologie, état actuel de la lutte antipalustre).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteurs d'Indochine.) [*Dép.*]

Phanindra Nath BOSE. *The Indian Colony of Siam.* Lahore, Punjab Sanskrit Book Depot, 1927. (Punjab Oriental (Sanskrit) Series, n° XIII.)

Paul BOUDET et Remy BOURGEOIS. *Bibliographie de l'Indochine française, 1913-1926.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. [*Dép.*]

G. BOUILLARD. *Notes diverses sur les cultes en Chine. Les attitudes des Buddhos.* 2e éd. Pékin, Albert Nachbaur, 1930.

G. H. BOUSQUET. *Précis de sociologie*, d'après Vilfredo PARETO. Paris, Payot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Bernhard BRELOER. *Kautaliya-Studien.* I, *Das Grundeigentum in Indien.* Bonn, Kurt Schroeder, 1927.

Jean BRUNHES. *Races.* Documents commentés par M. Jean BRUNHES-DELAMARRE. Paris, Firmin-Didot, 1930. (Images du Monde, II.)

E. BRUZON. *Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine*, par E. BRUZON et P. CARTON. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Numéro spécial des Annales du Service météorologique.) [*Don des auteurs.*]

ID. *Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine*, par E. BRUZON et P. CARTON. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences, Observatoire central de l'Indochine.) [*Dép.*]

BUDDHAGHOSA. *The Path of Purity*, being a translation of BUDDHAGHOSA's *Visuddhimagga* by Pe MAUNG TIN. Part III of Understanding with an epilogue by Mrs. RHYS DAVIDS. London, Oxford University Press, 1931. (Pali Text Society, Transl. Ser., n° 21.)

ID. *The Sumaṅgalavilāsinī*, BUDDHAGHOSA's *Commentary on the Dīgha-nikāya*, edited by W. STEDE from materials left unfinished by T. W. RHYS DAVIDS and J. Estlin CARPENTER. Part II. London, Humphrey Milford, 1931. (Pali Text Society.)

Les budgets annexes du budget général de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Les budgets locaux en Indochine et leurs caisses de réserve. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Id.*]

BUDHASVĀMIN. *Bṛhat-Kathā Çlokasaṃgraha.* I-XXVIII. Texte sanskrit publié pour la première fois avec des notes critiques et explicatives et accompagné d'une traduction française par Félix LACÔTE. Paris, Imprimerie Nationale, 1908-1929.

Maurice CAHEN. *L'inscription runique du coffret de Mortain*, par Maurice CAHEN et Magnus OLSEN. Avec un appendice sur le décor du coffret par C. OSIECZKOWSKA. Paris, Ed. Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXII.)

The Cambridge Ancient History. Vol. VIII. *Rome and the Mediterranean 218-133 B. C.* Edited by S. A. COOK, F. E. ADCOCK, M. P. CHARLESWORTH. Cambridge University Press, 1930.

The Cambridge Ancient History. Third volume of plates. Prepared by C. T. SELTMAN. Cambridge University Press, 1930.

J. N. CARIZEY. *Recueil des règlements concernant le personnel européen des cadres indochinois constitués et organisés par arrêtés locaux*. (Mis à jour au 15 avril 1931.) Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931.

P. CARTON. *La météorologie agricole en Indochine*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Sciences. Service météorologique.) [*Dép.*]

ID. *La météorologie et ses applications dans les pays tropicaux*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Sciences. Service météorologique.) [*Id.*]

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. CII-CV (LUTH-MARCHAMALO). Paris, Imprimerie nationale, 1930-1931. [*Don.*]

Catalogue of Negatives in the Archaeological Department, Ceylon. June, 1930. Colombo, Ceylon Government Press, 1930. [*Id.*]

Le centre de formation professionnelle de Hué. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Chândogya-Upaniṣad, traduite et annotée par Emile SENART. Paris, Société d'éditions « Les Belles Lettres », 1930. (Collection Emile Senart.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 461.

The Chhándogyopanishad with the *Bháshya* of Śrímat ŚANKAR CHÁRYA and its *Commentary* by Śrímat ÁNANDAJNÁNA. Edited by Pandit KÁŚINÁTHA ŚASTRI AGÁSE of the Ánandáśrama. Published by Mahádeva Chimanájí ÁPTÉ. Poona, Ánandáśrama Press, 1890. (Ánandáśrama Sanskrit Series, nº 14, part I.)

Biran Raj CHATTERJI. *Indian Cultural Influence in Cambodia*. Calcutta, University of Calcutta, 1928. Cf. *supra*, p. 229.

CHÂU-KIM-ĐẶNG. *Leçons d'histoire d'Annam*, à l'usage des écoles normales et primaires supérieures franco-annamites. Saigon, Đức-lưu-phương, 1930. [*Don de l'auteur.*]

P. CHEVEY. *Larves et alevins des poissons du Mékong et du Tonlé-Sap* (I. *Acanthoptérygiens et Ostariophysaires*). Saigon, A. Portail, 1930. (Service océanographique des pêches de l'Indochine, 14e note.) [*Dép.*]

V. Gordon CHILDE. *The Most Ancient East. The Oriental Prelude to European Prehistory*. London, Kegan Paul, 1929.

Chủ-nghĩa quốc-gia và chủ-nghĩa cộng-sản. Avec traduction en caractères chinois. Huê, 1930. [*Dép.*]

C. CLEMEN. *Les religions du monde, leur nature, leur histoire*. Avec la collaboration de F. BABINGER, L. BLAECK, H. HACKMANN, F. E. A. KRAUSE, C. H. MEYER, F. PFISTER, G. ROEDER, Dr. A. SCHOTT, F. R. SCHROEDER, E. SEEBERG, et O. STRAUSS. Traduction française par Jacques MARTY. Paris, Payot, 1930. (Bibl. historique.)

Code civil de la République de Chine. Livres I-III, traduits du chinois par Ho TCHONG-CHAN. Zi-ka-wei, Imprimerie de l'orphelinat de T'ou-Sè-Wè, 1930. [*Don de M. Hu Hán-min.*]

George CŒDÈS. *Les inscriptions malaises de Çrīvijaya*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO.*, XXX.)

George Cœdès. *Recueil des Inscriptions du Siam.* Deuxième partie : *Inscriptions de Dvāravatī, de Çrīvijaya et de Lăvo*, éditées et traduites par G. Cœdès. Bangkok, Bangkok Times Press, 1929. [*Don de l'auteur.*] Cf. *BEFEO.*, XXIX, 446.

Marcel Cohen. *Genou, famille, force dans le domaine chamito-sémitique.* Paris, P. Geuthner, 1928. (Mémorial Henri Basset, Publ. de l'Inst. des H. Et. marocaines, t. XVII.)

A comparative analytical catalogue of the Kanjur division of the tibetan Tripiṭaka edited in Peking during the K'ang-hsi era, and at present kept in the Library of the Otani Daigaku Kyoto. I. Kyoto, Otani Daigaku Library, 1930.

Les contes du Perroquet. Texte persan publié et traduit pour la première fois en français par L. Bogdanov. I, Texte persan. Paris, P. Geuthner, 1927.

Ananda K. Coomaraswamy. *Identification of « Eine Götterstatue aus der Spätzeit ».* Lugduni Batavorum, 1931. (Ex Actorum Orientalium, Volumine IX excerptum.) [*Don de l'auteur.*]

Georges Cordier. *Cours de langue annamite,* 1ère année. Textes. Hanoi, Tân-dân thư-quán, 1931. [*Id.*] Cf. *supra*, p. 235.

Georges Coulet. *Le Théâtre annamite classique.* 2e éd. Toulon, F. Cabasson.

Gaston Courtillier. *Les anciennes civilisations de l'Inde.* Paris, Armand Colin, 1930. (Collection Armand Colin. Section d'hist. et Sc. écon., n° 122.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 444.

Le crédit populaire agricole en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section économique. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Dép.*]

Dr D. Daleas. *Le haricot vert annamite contre les méfaits des mille-pattes. Discussion au sujet du đậu xanh et des traitements populaires intervenant dans les envenimations causées par les mille-pattes*, par les Drs P. Daleas et A. Sallet. Hanoi, 1930. (Extr. du Bull. Soc. méd.-chir. de l'Indochine, n° 7, juillet 1930.) [*Don du Dr. A. Sallet.*]

S. N. Dasgupta. *Hindu Mysticism. Six Lectures.* London, Open Court Co, 1927.

Albert Dauzat. *La géographie phonétique et la question des substrats.* Paris, 1931. (La Nature, n° 2849, 15 janvier 1931.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

W. Deane. *Fijian Society or the Sociology and Psychology of the Fijians.* London, Macmillan, 1921.

J. Delacour. *Oiseaux des Iles Paracels*, par J. Delacour et P. Jabouille. Saigon, Gouvernement général de l'Indochine, 1930. (Travaux du Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 3e mémoire.) [*Dép.*]

Henri Delacroix. *Le langage et la pensée.* 2e éd. Paris, Félix Alcan, 1930. (Bibl. phil. cont.)

E. Delamarre. *L'émigration et l'immigration ouvrière en Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail de l'Indochine.) [*Dép.*]

Destenay. *Chambre consultative indigène au Tonkin. (Session ordinaire 1914.) Discours prononcé à l'ouverture de la session, le 14 décembre 1914.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise. [*Id.*]

M. W. De Visser. *Ancient buddhism in Japan. Sūtras and ceremonies in use*

in the seventh and eighth centuries A. D. and their history in later times. T. I, Fasc. 3-4. Paris, P. Geuthner, 1930-1931. (Buddhica, 1ère série : Mémoires, t. III.)

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Fasc. CIV-CXI, *Lyon-Mariage.* Paris, Letouzey et Ané, 1931.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. XXIX-XXX, *Avançon-Azzon.* Paris, Letouzey et Ané, 1931.

V. R. Ramachandra DIKSHITAR. *Studies in Tamil Literature and History.* London, Luzac, 1930. [*Don de l'auteur.*]

H. R. DIWEKAR. *Les fleurs de rhétorique dans l'Inde. Etude sur l'évolution des « Alaṅkāra » ou ornements stylistiques dans la littérature sanskrite.* Paris, A. Maisonneuve, 1930.

Le Domaine colonial français, suivi d'un aperçu général sur les colonies étrangères. Paris, Les Editions du Cygne, 1929-1930, 4 vol.

Georges DUMAS. *L'expression de la douleur.* Conférence faite le 1er juin 1930 à l'Institut Franco-japonais du Kansai. Kyōto. [*Ech.*]

René DUSSAUD. *Discours prononcé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance publique annuelle du vendredi 21 novembre 1930.* Paris, Firmin-Didot, 1930. [*Don.*]

Binode Behari DUTT. *Town Planning in Ancient India.* Calcutta, Thacker, 1925.

Trois écoles d'art de l'Indochine. Hanoi, Phnom-penh, Bien-hoa. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

L'Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale.) [*Id.*]

L'Ecole Française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Arts.) [*Id.*]

Encyclopædie van Nederlandsch-Indië. 2de druk. *Aanvullingen en Wijzigingen.* Afl. 24-25 (November 1930-Januari 1931). 'S-Gravenhage, M. Nijhoff, 1930-1931.

Encyclopédie de l'Islām. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié par M. Th. HOUTSMA, A. J. WENSINCK, E. LEVI-PROVENÇAL, H. A. R. GIBB et W. HEFFENING. Livraison 43, *Masdjid-Maṣmūda.* Paris, A. Picard, 1931.

L'enseignement secondaire indochinois et les humanités extrême-orientales. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Essai de catalogue des clichés de l'Office indochinois de la Propagande et du Tourisme (Section photographique) du Gouvernement général de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie Minsang, 1931. [*Id.*]

Exhibition of Paintings by Rabindranath Tagore. The Fifty-Sixth Street Galleries-New York, November 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Henry George FARMER. *Studies in Oriental Musical Instruments.* First Series. London, Harold Reeves, 1931.

Henri FAUCONNIER. *Malaisie.* 188e éd. Paris, Stock, 1930. [*Don de M. P. Mus.*]

Otto FISCHER. *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie.* Berlin, Paul Neff, 1931. [*Ech.*]

Alfred FORKE. *Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit aus dem chinesischen metrisch übertragen* von Alfred FORKE. Hamburg, W. de Gruyter, 1929-1930. (Veröffentlichungen des Seminars für Sprache und Kultur Chinas an der Hamburgischen Universität, Nrs. 2 & 4.)

Gustave FOUGÈRES. *Les premières civilisations,* par Gustave FOUGÈRES, Georges CONTENAU, René GROUSSET, Pierre JOUGUET, Jean LESQUIER. Nouvelle édition. Paris, F. Alcan, 1929. (Peuples et Civilisations, I.)

Pierre FOULON. *Angkor dans la forêt. Chante-fable archéologique.* Préface de George CŒDÈS. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931.

O. FRANKE. *Geschichte des chinesischen Reiches. Eine Darstellung seiner Entstehung, seines Wesens und seiner Entwicklung bis zur neuesten Zeit.* I, *Das Altertum und das Werden des Konfuzianischen Staates.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930.

Dr GAIDE. *L'Assistance médicale et la protection de la santé publique.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

ID. *Le Choléra en Indochine,* par les docteurs GAIDE et BODET. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

ID. *Congrès scientifiques et sanitaires en Extrême-Orient (1908 à 1930).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

ID. *La fièvre récurrente et le béribéri en Indochine,* par les docteurs GAIDE et BODET. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

ID. *Le péril vénérien en Indochine,* par le Médecin général Inspecteur GAIDE et le Médecin commandant CAMPUNAUD. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux.) [*Id.*]

ID. *La peste en Indochine,* par les docteurs GAIDE et BODET. Août 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

ID. *La prévention et le traitement de la lèpre en Indochine,* par les docteurs GAIDE et BODET. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

ID. *Les stations climatiques en Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Dr Gaide. *La tuberculose et sa prophylaxie en Indochine française*, par les docteurs Gaide et Dorolle. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

Id. *La variole et les vaccinations jennériennes en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

J. de Galembert. *Les Administrations et les Services publics indochinois*. 2e édition revue et augmentée par E. Erard. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine. Office indochinois de la Propagande.) [*Id.*] Cf. *supra*, p. 238.

L. Gallin. *Le Service radiotélégraphique de l'Indochine, de sa création (1909) à la fin de 1930*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social.) [*Id.*]

T. R. Gambier-Parry. *A catalogue of photographs of sanskrit mss. purchased for the administrators of the Max Müller Memorial Fund*. London, Humphrey Milford, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

J. Gauthier. *Travaux de défense contre les inondations. Digues du Tonkin*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Hydraulique agricole.) [*Dép.*]

Alice Getty. *The Gods of Northern buddhism. Their history, iconography and progressive evolution through the Northern buddhist countries*. With a general introduction on buddhism, translated from the french of J. Deniker. 2d ed. Oxford, Clarendon Press, 1928. Cf. *BEFEO.*, XXVIII, 307-308.

William Gill. *Myths and Songs from the South Pacific*. London, Henry S. King, 1876.

Victor Goloubew. *Léonard-Eugène Aurousseau (1888-1929)*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Extr. du *BEFEO.*, XXIX, 1929.)

Théodore Gomperz. *Les penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*. Traduction de A. Reymond. 3e édition française conforme à la quatrième édition allemande. T. I. Paris, Payot, 1928. (Bibliothèque scientifique.)

Henri Gourdon. *L'Indochine*. Paris, Larousse, 1931. (Collection coloniale.) Cf. *supra*, p. 225.

Nicolaus de Graaff. *Reisen van Nicolaus de* Graaff. *Gedaan naar alle gewesten des Werelds. Beginnende 1639 tot 1687 incluis*. Uitgegeven en toegelicht door J. C. M. Warnsinck. s'Gravenhage, M. Nijhoff, 1930. (Linschoten-Vereeniging, XXXIII.)

René Grousset. *Les civilisations de l'Orient*. T. III. *La Chine*. T. IV. *Le Japon*. Paris, G. Crès, 1930. Cf. *BEFEO.*, XXX, 481.

Dr Guillemet. *Principes élémentaires d'hygiène*. Cours enfantin et préparatoire. Edition des écoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Dép.*]

J. Guillerm. *L'Industrie du nước-mắm en Indochine*. Saigon, Albert Portail, 1931. (Exposition coloniale internatio ale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Id.*]

R. HALLIDAY. *Les inscriptions môn du Siam*, éditées et traduites par R. HALLIDAY avec la collaboration de C. O. BLAGDEN. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXX.)

Yoshito HARADA. *Lo-lang. A Report on the Excavation of Wang Hsü's Tomb in the « Lo-lang » province, an Ancient Chinese Colony in Korea.* With the collaboration of Kingo TAZAWA. With Appendix *On Human Bones, Teeth and Hair found in Wang Hsü's Tomb*, By K. KIYONO, etc. By order of the Faculty of Letters, Tokyo Imperial University. Tokyo, Toko-Shoin, 1930. [*Don.*]

Lafcadio HEARN. *Etudes bouddhistes et Rêveries exotiques.* Traduction de Marc LOGÉ. 2e éd. Paris, Mercure de France, 1930. (Coll. d'auteurs étrangers.)

Ernst HERZFELD. *Kushano-Sasanian Coins.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch. (Memoirs of the Archaeological Survey of India, n° 38.) [*Ech.*]

Hikayat Hang Tuah. Die Geschichte von Hang Tuah. Aus dem Malayischen übersetzt von H. OVERBECK. Vol. I-II. München, Georg Müller, 1922. (Meisterwerke Orientalischer Literaturen, 7ter & 8ter Bands.)

Histoire budgétaire de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Histoire militaire de l'Indochine française. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 2 vol. et 1 pochette de cartes. (Exposition coloniale internationale de Paris de 1931.) [*Id.*]

Historique de l'Aéronautique d'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale. Aéronautique militaire.) [*Id.*]

Historique et statuts de la « Société de rapprochement intellectuel franco-japonais ». Liste des membres de la Fondation. Institut franco-japonais du Kansai. Décembre 1930. [*Ech.*]

法寶義林 *Hôbôgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme* d'après les sources chinoises et japonaises publié sous le haut patronage de l'Académie Impériale du Japon et sous la direction de Sylvain LÉVI et J. TAKAKUSU. Rédacteur en chef : Paul DEMIÉVILLE. 2e fascicule : *Bombai-Bussokuseki.* Tôkyô, Maison franco-japonaise, 1930.

Rev. John HOFFMANN. *Encyclopædia Mundarica.* By Rev. John HOFFMANN, in collaboration with Rev. Arthur van EMELEN, assisted by the Jesuit Missionaries. Vol. I, *A.* Patna, Government Printing, 1930.

Léon HOMO. *La civilisation romaine.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque historique.)

Elsie HOUSTON-PERET. *Chants populaires du Brésil.* 1ère série. Paris, P. Geuthner, 1930. (Bibliothèque musicale, 1ère série, t. I.)

Harvey J. HOWARD. *Dix semaines avec les bandits chinois.* Traduit de l'anglais par C. DESLANDES. Paris, Pierre Roger, 1930. (Collection « Voyages de jadis et d'aujourd'hui ».)

J. HUGON. *Mes paysans chinois.* Paris, Dillen, 1930.

Jean HUMBERT. *La disparition du datif en grec (du 1er au Xe siècle).* Paris, Edouard Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXIII.)

Les impôts directs en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Inauguration de l'Institut bouddhique du Laos. Vientiane, le 18 février 1931. Pnom-Penh, A. Portail, 1931. [*Id.*]

Indochine. Annam, Cambodge, Cochinchine, Laos, Tonkin. Information concerning climatic, thermal and touristic stations. Informes sobre las estaciones climáticas, termales y turisticas. Paris, Dubois et Bauer, 1930. (Office du Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Bibliothèque Paul Claudel. Catalogue systématique des livres et catalogue alphabétique des périodiques au 30 septembre 1930. [*Ech.*]

Inventaire de la France d'outre-mer et des états et pays sous mandat français. Paris, Lang, 1930-1931. (Répertoire général de la grande industrie, V[e] année, n° 5.) [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

H. JACOTOT. *La peste bovine en Indochine.* Saigon, Albert Portail, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Dép.*]

William JAMES. *L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive.* Traduit par Frank ABAUZIT. Paris, Félix Alcan, 1906.

K. P. JAYASWAL. *Hindu Polity. A Constitutional History of India in Hindu Times.* Calcutta, Butterworth, 1924.

Robert JOBEZ. *L'Expertise en écriture des documents chinois.* Tientsin, The Chihli Press, 1930.

Arvid JONGCHELL. *Huo Kuang och hans tid. Täxter ur Pan Ku's Ch'ien Han Shu.* Göteborg, Wettergren & Kerbers Förlag, 1930. [*Don des éditeurs.*]

Kālāmasutta. Extrait de l'Aṅguttaranikāya Dīghanipāta, traduit du pâli en cambodgien par Phra Maha VIMALADHAMMA. Traduit en laotien par MAHA PHAL, Phra PHICHIT PRICHA. Revu et corrigé par MAHA KEO. Vientiane, Institut Bouddhique au Laos, 1931. [*Dép.*]

KĀŚYAPA V. *Dhampiyā Aṭuvā Gāṭapadaya. A glossarial commentary on the Dhammapadaṭṭha Kathā,* by KĀŚYAPA V, King of Ceylon (929-939 A. C.). Edited by D. B. JAYATILAKA. Part I. Colombo, Lankābhinava Viśruta Press, 1929.

A. KERR. *The Genera Hydnocarpus and Taraktogenos in Siam.* Bangkok Times Press, 1930. (Technical and Scientific supplement to the Record, n° 7.) [*Don de l'auteur.*]

Alexander Haggerty KRAPPE. *The Science of Folk-lore.* London, Methuen, 1930.

Alexandre Haggerty KRAPPE. *Mythologie universelle.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque scientifique.)

KRISHNA-DWAIPAYANA-VYASA. *The Srimad-Bhagbatam.* Translated into English Prose from the original Sanskrit Text by J. M. SANYAL. Vol. I. Part III. Calcutta, Oriental Publishing C[o], [1930].

Kṣīratarangiṇī KṢĪRASVĀMIN's *Kommentar zu* PĀṆINI's *Dhātupāṭha.* Zum ersten Mal herausgegeben von Dr. Bruno LIEBICH. Breslau, Marcus, 1930. (Indische Forschungen, Doppelheft 8/9.)

Shri KUNDA KUNDA ACHARYA. *Samayasara* (*The Soul-Essence*). The Original Text in Prakrit, with its Samskrit Renderings, and a Translation, Exhaustive Commentaries, and an Introduction by Rai Bahadur J. L. JAINI, assisted by Jain-Dharma

Bhushana Brahmachari Sital Prasada Ji. Lucknow, Central Jaina Publishing House, 1930. (Sacred Books of the Jainas, vol. VIII.)

A. Lacroix. *La jadéite de Birmanie : les roches qu'elle constitue ou qui l'accompagnent. Composition et origine.* Paris, Masson, 1930. (Cinquantenaire de la Société française de Minéralogie. Livre jubilaire, 1878-1928. Extrait.) [*Don de l'auteur.*]

Marcelle Lalou. *Iconographie des étoffes peintes (Paṭa) dans le Mañjuśrīmūlakalpa.* Paris, P. Geuthner, 1930. (Buddhica, 1ère série : Mémoires, tome VI.)

J. C. Lamster. *Gids in het Volkenkundig Museum.* VIII. *Nieuw Guinee.* Amsterdam, Druk. De Bussy, 1930. (Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut.) [*Ech.*]

Langue et Lecture indigène. Cours élémentaire. Edition des écoles cambodgiennes. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Dép.*]

Larousse du XXe siècle. Publié sous la direction de Paul Augé. Tome III, *E-H.* Paris, Librairie Larousse, 1930.

Henry Lasvigne. *Petite Princesse. Nouvelle d'Extrême-Orient.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1931. (Editions de l'Eveil Economique.)

Louis de La Vallée Poussin. *Documents d'Abhidharma*, traduits et annotés. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO.*, XXX.)

Id. *Etudes et textes tantriques.* I, *Pañcakrama.* Gand, H. Engelcke, 1896. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres, 16e fasc.) [*Don de l'auteur.*]

Bimala Charan Law. *Some Kṣatriya Tribes of Ancient India.* Calcutta, Baptist Mission Press, 1924.

Paul Le Boulanger. *Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes.* Paris, Plon, 1930. Cf. *BEFEO.*, XXX, 423.

H. Le Breton. *De la cité jaune à l'état moderne. Introduction à l'étude de l'évolution de l'Extrême-Asie. Essai.* Paris, Deshayes, 1930. (Revue du Pacifique.)

Reginald le May. *Siamese Tales Old and New. The Four Riddles and Other Stories*, translated by Reginald le May. With some Reflections on the Tales. London, Noel Douglas, 1930.

Dr A. Le Roy des Barres. *Le cancer de la verge.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction de la prophylaxie du cancer en Indochine.) [*Dép.*]

Sylvain Lévi. *L'Inde et le Monde.* 2e tirage. Paris, Honoré Champion, 1928.

Liang K'i-tch'ao. *History of Chinese Political Thought during the early Tsin Period.* London, Kegan Paul, 1930. (International Library of Psychology Philosophy and Scientific Method.)

Dr. Bruno Liebich. *Konkordanz Pāṇini-Candra.* Breslau, Marcus, 1928. (Indische Forschungen, 6. Heft.)

Liste des Hôtels et Bungalows de l'Indochine. Hanoi, 1931. Avec traduction anglaise. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois du Tourisme et de la Propagande.) [*Dép.*]

Liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine. (*Arrêtés des 16 mai 1925, 20 novembre 1926, 1er juin 1928, 13 juillet 1928 et 29 avril 1930.*) Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Ecole Française d'Extrême-Orient.)

Adolphe LODS. *Israël. Des origines au milieu du VIIIe siècle.* Paris, La Renaissance du Livre, 1930. (L'Evolution de l'Humanité. Synthèse collective, vol. 27.)

Lois siamoises. Code de 1805 A. D. XIV. *Lois diverses.* Texte édité par Jean BURNAY et Robert LINGAT. Bangkok, Imprimerie de l'Assomption, 1930. [*Don des auteurs.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 472.

Lokadīpanī (Ms. en caractères birmans).

Lokadīpanīnissaya (Ms. en caractères birmans).

Lokapaññatti (Ms. en caractères birmans).

Lokupatti (Ms. en caractères birmans).

MADROLLE. *Indochine du Sud. De Marseille à Saigon. Djibouti, Ethiopie, Ceylan, Malaisie, Cochinchine, Cambodge, Bas-Laos, Sud-Annam, Siam.* 2e éd. Paris, Hachette, 1928.

Victor MAGNIEN. *Les mystères d'Éleusis. Leurs origines, le rituel de leurs initiations.* Paris, Payot, 1929. (Bibliothèque scientifique.)

Mahāvyutpatti 梵藏漢和四譯對校翻譯名義大集. [Kyōto, Université impériale, 1916.]

Walter H. MALLORY. *China : Land of Famine.* New York, American Geographical Society, Special Publication, n° 6.)

Manuel de lecture. Cours élémentaire. Publié par les soins du Service local de l'Enseignement. Phnom-penh, Imprimerie du Gouvernement, 1929. (Collection des livres classiques à l'usage des écoles élémentaires cambodgiennes.) [*Dép.*]

Manuel de morale. Cours enfantin. Edition des Ecoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'Enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Id.*]

Manuel de morale. Cours préparatoire. Edition des Ecoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'Enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Id.*]

Les manuels scolaires et les publications pédagogiques de la Direction générale de l'Instruction publique. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

The Manyôshû, translated and annotated by Dr. J. L. PIERSON Jr. Book II. Leyden, E. J. Brill, 1931.

Mappae Arabicae. Arabische Welt- und Länderkarten, herausgegeben von Konrad MILLER. V. Band. Weltkarten und Nachträge zu den Länderkarten, mit Beiheft. Stuttgart, Selbstverlag des Herausgebers, 1931.

Henri MARCELET. *L'huile de Cá Mòi (Dorosoma nasus). Etude physico-chimique.* Saigon, A. Portail, 1929. (Service océanographique des pêches de l'Indochine, 12e note.) [*Dép.*]

Henri MARCHAL. *Guide to Angkor. Angkor Vat, Angkor Thom and Monuments*

of « Great Circuit » and « Little Circuit ». Saigon, Société des Editions d'Extrême-Asie, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Emm. de MARTONNE. *Europe centrale.* 1ère partie. *Généralités. Allemagne.* Paris, A. Colin, 1930. (Géographie universelle, t. IV.)

Georges MASPERO. *Un empire colonial français. L'Indochine.* Ouvrage publié sous la direction de M. Georges MASPERO. Tome II. *L'Indochine française. L'Indochine économique. L'Indochine pittoresque.* Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Henri MASSÉ. *L'Islam.* Paris, Armand Colin, 1930. (Collection Armand Colin, Section d'Histoire et Sciences économiques, n° 126.)

Akira MATSUMURA. *On the Cephalic Index and Stature of the Japanese and their Local Differences. A Contribution to the Physical Anthropology of Japan.* (Journ. Fac. Sc., Imp. Univ. Tokyo, Sect. V, Anthropology, vol. I, part 1, March 1925.) [*Don de l'auteur.*]

Nānālāl C. MEHTĀ. *Gujarati Painting in the Fifteenth Century. A Further Essay on Vasanta Vilāsa.* London, India Society, 1931. [*Don.*]

Carl MEINHOF. *Die libyschen Inschriften. Eine Untersuchung.* Leipzig, F. A. Brockhaus, 1931. (Abhand. für die Kunde des Morgenl., XIX. Band, Nr. 1.) [*Ech.*]

Dr. B. MENAUT. *Matière médicale cambodgienne.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

J. J. MEYER. *Gesetzbuch und Purāṇa.* Breslau, Marcus, 1929. (Indische Forschungen, 7. Heft.)

Roland MEYER. *Cours de cambodgien et lectures cambodgiennes.* Nouvelle édition. Phnom-penh, A. Portail, 1929.

ID. *Le Laos.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

Sakae MIKI. *The Exploits of Okya Senaphimocq (Yamada Nagamasa), the Japanese general in Siam in the Seventeenth Century.* Tokyo, 1931.

ID. *The Sawankalok Kiln in Siam.* Tokyo, 1931.

ID. *The Siamese Chintz.* S. l. n. d.

Mi-la-ras-pa or Rnam-Thar of Rje-Tsun Mi-La-Ras-Pa. Chapter VII. Edited by Mahamahopadhyaya Satis Chandra Acharyya VIDYABHUSANA. Darjeeling, Darjeeling Branch Press, 1912.

A. MONFLEUR. *Monographie de la province du Darlac (1930).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Annam.) [*Dép.*]

Th. MONOD. *Sur un Caphyra indo-chinois commensal d'un Alcyon.* Saigon, A. Portail, 1928. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 8e note). [*Dép.*]

Masatoshi Gensen MORI. *The Pronunciation of Japanese.* Tokyo, The Herald-Sha, 1929.

Dr Henry G. S. MORIN. *Sur la lutte contre le paludisme dans les collectivités ouvrières (Est-Cochinchine et Sud-Annam). Essai de prophylaxie rationnelle et pratique à l'usage des exploitations agricoles, industrielles et forestières des chantiers de travaux publics et de chemin de fer, etc...* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-

Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail de l'Indochine.) [*Dép.*]

Princess MURAT. *Angkor the magnificent, yesterday and to-day.* Shanghai, 1927. (China Journal, vol. VII, nº 3, September 1927.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Paul MUS. [*Notes critiques. 1929.*] Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Extr. du *BEFEO.*, XXIX.)

Marcel NER. *Centenaire de Fustel de Coulanges. La cité antique et l'Annam d'autrefois.* Conférence faite à la Société de Géographie le 9 juin 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (19e cah. de la Soc. de Géogr. de Hanoi.) [*Don.*]

Arthur Percival NEWTON. *Travel and Travellers of the Middle Ages.* London, Kegan Paul, 1930. History of Civilization.)

NGUYỄN-VĂN-KHOAN. *Essai sur le đình et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, XXX, 1-2.)

Nói về cộng-sản (avec traduction en caractères chinois). Huế, 1930. [*Dép.*]

Georges NORÈS. *Itinéraires automobiles en Indochine. Guide du touriste.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, 3 vol. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Notes and Queries on anthropology. 5th edition edited for the British association for the advancement of science by a Committee of Section H. London, Royal Anthropological Institute, 1929.

Notice sur la Garde indigène du Tonkin [par A. MARROU]. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale et des Services de la défense.) [*Dép.*]

Mgr OLICHON. *Histoire d'un prêtre tonkinois. Le Baron de Phát-diệm.* Paris, Bloud, 1930.

R. OTTO. *Le sacré. L'élément non-rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel.* Traduction française par André JUNDT, revue par l'auteur, d'après la 18e édition allemande. Paris, Payot, 1929. (Bibliothèque scientifique.)

Paramatthamañjusā, ṭikā du Visuddhimagga. Bangkok, E. B. 2468-2470 (1925-1927), 3 vol. [*Don.*]

Vilfredo PARETO. *Traité de sociologie générale.* Edition française par Pierre BOVEN, revue par l'auteur. Paris, Payot, 1917-1919, 2 vol.

Pierre PASQUIER. *L'Annam d'autrefois. Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française.* Nouveau tirage de l'édition de 1907. Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930.

E. K. PEKARSKII. *Slovarʹ yakutskago yaẓyka.* Fasc. XII. Publié par l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Leningrad, Imprimerie académique d'Etat, 1930. (Travaux de l'Expédition yakoute, III, 1.) [*Ech.*]

La pénétration scolaire dans les minorités ethniques. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

La pénétration scolaire dans les pays annamites (Tonkin, Annam, Cochinchine). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris,

1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

La pénétration scolaire en pays cambodgien et laotien. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

Petit Guide illustré de Dalat. Indochine française. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.

Le Petit Lycée de Dalat. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Phạm Quỳnh. *Le paysan tonkinois à travers le parler populaire suivi d'un Choix de chansons populaires.* Hanoi, Đông-kinh ấn-quán, 1930. (Nam-phong tùng thư, Hors série, II.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 432.

Arthur Upham Pope. *An introduction to Persian Art since the seventh century A. D.* London, Peter Davies, 1930.

C. J. Popp Serboianu. *Les Tsiganes. Histoire. Ethnographie. Linguistique. Grammaire. Dictionnaire.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque scientifique.)

A. A. Pouyanne. *Dragages de Cochinchine. Canal Rachgia-Hatien.* Saigon, S. I. L. I., 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

Id. *L'hydraulique agricole au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Travaux publics.) [*Id.*]

Id. *L'hydraulique agricole au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 1 vol. de texte et 1 atlas. (Extrait du Bulletin Economique de l'Indochine.) [*Id.*]

Dr. K. Th. Preuss. *Tod und Unsterblichkeit im Glauben der Naturvölker.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1930. (Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge, 146.)

A. Procopé-Walter. *Le prototype local des animaux galopants dans l'art de l'Asie antérieure.* Paris, P. Geuthner, 1929. (Extrait de la Revue Syria, 1929.)

Jean Przyluski. *Exposé des titres de* Jean Przyluski (Bibliographie, 1930.) [*Don de M. P. Mus.*]

Id. *La légende de Kṛṣṇa dans les bas-reliefs d'Angkor-Vat.* Paris, G. Van Oest, 1928. (Extrait de la Revue des Arts asiatiques.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Un chef-d'œuvre de la sculpture chame. Le piédestal de Trà-kiệu.* Paris, G. Van Oest, 1930. (Extrait de la Revue des Arts asiatiques.) [*Id.*]

Fernaõ de Queyroz. *The Temporal and Spiritual Conquest of Ceylon.* Translated by S. G. Perera. Books 1-6. Colombo. A. C. Richards, 1930.

Diwan Bahadur K. Rangachari. *The Sri Vaishnava Brahmans.* Madras, Government Press, 1931. (Bulletin of the Madras Government Museum. New Series. General Section, Vol. II, Pt. 2.) [*Don.*]

Hemchandra Raychaudhuri. *Political History of Ancient India from the Accession of Parikshit to the Extinction of the Gupta Dynasty.* 2d edition, revised and enlarged. Calcutta, University of Calcutta, 1927.

Recueil des avis du Comité consultatif de jurisprudence annamite sur les coutumes des Annamites du Tonkin en matière de droit de famille, de succession et de biens cultuels. Hanoi, Imprimerie Trung-Bắc Tân-văn, 1930. [*Dép.*]

Recueil général de la législation et de la réglementation de l'Indochine. Publié par le Service de Législation et d'Administration du Gouvernement général. Supplément de 1926-1927. 2e partie (Arrêtés, décisions et circulaires du Gouverneur général et des Chefs d'administration locale). 3e partie (Ordonnances des souverains de l'Annam, du Cambodge et de Luang-Prabang). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Dép.*]

Réglementation du travail en Indochine. Textes en vigueur au 31 octobre 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail.) [*Id.*]

Relations of Golconda in the Early Seventeenth Century. Edited by W. H. Moreland. London, Hakluyt Society, 1931. (Hakluyt Society, 2d Ser., no LXVI.)

Jean Renaud. *Le Laos. Dieux, bonzes et montagnes.* Documentation de Pierre Deloncle. Paris, A. Redier, 1930. (Toutes nos colonies, no 1.) [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Repertorium op de Literatuur betreffende de Nederlandsche Koloniën. Tweede vervolg (1901-1905) samengesteld door A. Hartmann. Derde-Zesde vervolg (1906-1925) samengesteld door W. J. P. J. Schalker en W. C. Muller. 's-Gravenhage, M. Nijhoff, 1906-1928.

Michel Revon. *Le shinntoïsme.* T. I. *Les dieux du shinnto.* Paris, E. Leroux, 1907.

Riziculture en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section économique. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Dép.*]

Charles Robequain. *L'Indochine française.* Paris, Horizons de France, 1930. (Extr. de *La France lointaine.*) Cf. *supra*, p. 223.

Guy C. Robson. *Céphalopodes des mers d'Indochine.* Saigon, A. Portail, 1928. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 10e note.) [*Dép.*]

Erwin Rohde. *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité.* Edition française par Auguste Reymond. Paris, Payot, 1928. (Bibliothèque scientifique.)

Louis Roubaud. *Viêt-nam. La tragédie indo-chinoise. 2 enquêtes.* 6e mille. Paris, Librairie Valois, 1931.

J. Helen Rowlands. *La femme bengalie dans la littérature du Moyen-Age.* Paris, A. Maisonneuve, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

W. Ruinen. *Gids in het Volkenkundig Museum.* VII. *De Molukken.* Amsterdam, Druk De Bussy, 1930. (Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut.) [*Ech.*]

Henri Russier. *L'Indochine française*, par Henri Russier, avec la collaboration de Henri Gourdon et Edouard Russier. Hanoï-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Don des éditeurs.*] Cf. *supra*, p. 234.

Saddhammapajjotikā, the Commentary on the Mahā-Niddesa. Edited by A. P. Buddhadatta. Vol. I. London, Humphrey Milford, 1931. (Pali Text Society.)

Dr A. Sallet. *Bibliographie des travaux publiés par le Docteur* A. Sallet *au 1er octobre 1930.* Hué, Đắc-lập, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Id. *La médecine vétérinaire chez les Annamites.* Hanoi, 1931. (Extrait du Bull. de la Soc. médico-chirurgicale de l'Indochine, nos 10-11, octobre-novembre 1930.) [*Id.*]

P. Sambamoorthy. *Catalogue of the Musical Instruments exhibited in the Government Museum Madras.* Madras, Government Press, 1931. (Bulletin of the

Madras, Government Museum. New Series, General Section, vol. II, Part 3.) [*Don.*]

John SANDERSON. *The Travels of* John SANDERSON *in the Levant 1584-1602.* With his Autobiography and Selections from his Correspondence. Edited by Sir William FOSTER. London, Hakluyt Society, 1931. (Hakluyt Society, 2d Ser., N° LXVII.)

Kr. SANDFELD. *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats.* Paris, Edouard Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXI.)

Albert SARRAUT. *Indochine.* Documents commentés par Charles ROBEQUAIN. Paris, Firmin-Didot, 1930. (Images du Monde, III.)

P. P. S. SASTRI. *A descriptive catalogue of the sanskrit manuscripts in the Tanjore Mahārāja Serfoji's Sarasvati Mahāl Library Tanjore.* Vol. VII-IX. Srirangam, Sri Vani Vilas Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

F. M. SAVINA. *Histoire des Miao.* 2e édition. Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Le Service de l'Instruction publique en Indochine en 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Service Géographique de l'Indochine. Son organisation. Ses méthodes. Ses travaux. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Siam. General and Medical Features. Far Eastern Association of Tropical Medicine. Issued by the Executive Committee of the Eighth Congress. Bangkok Times Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 471.

Siam. Nature and Industry. Issued by the Ministry of Commerce and Communications. Bangkok Times Press, 1930. [*Id.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 471.

Walter SIMON. *Tibetisch-Chinesische Wortgleichungen, ein Versuch.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930.

S. M. SISAVANG VONG. *Athi Phommacharyakasikkha. Petit manuel de discipline bouddhique.* Vientiane, Institut bouddhique au Laos, 1931. [*Dép.*]

Arthur H. SMITH. *La vie des paysans chinois.* Traduit par B. MAYRA et le Lt-Ct de FONLONGUE. Paris, Payot, 1930. (Coll. d'ét., de doc. et de tém. pour servir à l'histoire de notre temps.)

G. Elliot SMITH. *Elephants and Ethnologists.* London, Kegan Paul, 1924.

Vincent A. SMITH. *A history of Fine Art in India & Ceylon.* 2d edition, revised by K. de B. CODRINGTON. Oxford, Clarendon Press, 1930.

Bernard SOL. *Recueil général et méthodique de la législation et de la réglementation des colonies françaises.* Textes émanant du Pouvoir central, recueillis, classés et mis à jour par Bernard SOL et Daniel HARANGER. Première partie. Législation générale et organisation judiciaire. T. II. *Code de commerce. Code d'instruction criminelle. Code pénal.* (A jour au 31 décembre 1929). Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

W. E. SOOTHILL. *The Lotus of the Wonderful Law or the Lotus Gospel, Saddharma Pundarīka Sūtra, Miao-Fa Lien Hua Ching.* Oxford, Clarendon Press, 1930. Cf. *supra*, p. 278.

Statistique générale de l'Indochine. Résumé rétrospectif 1913-1929. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931.

Indochine française. Section du Commerce et de l'Industrie. Inspection générale des Mines et de l'Industrie.) [*Dép.*]

Sir Aurel STEIN. *An archaeological tour in Upper Swāt and adjacent hill tracts.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch. (Memoirs of the Archaeological Survey of India, nº 42.) [*Ech.*]

E. STEINILBER-OBERLIN. *Les sectes bouddhiques japonaises. Histoire. Doctrines philosophiques. Textes. Les sanctuaires.* Par E. STEINILBER-OBERLIN, avec la collaboration de Kuni MATSUO et de plusieurs prêtres et professeurs bouddhistes. Paris, G. Crès, 1930.

S. R. STEINMETZ. *Gesammelte kleinere Schriften zur Ethnologie und Soziologie.* Vol. I-II. Groningen, P. Noordhoff, 1928-1930, 2 vol.

Margaret Sinclair STEVENSON. *Without the Pale. The Life Story of an Outcaste.* London, Association Press, 1930. (Religious Life of India.)

C. A. STOREY. *Catalogue of the arabic manuscripts in the Library of the India Office.* Volume II, 1. *Qur'ânic literature.* London, Oxford University Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

B. H. STREETER et A. J. APPASAMY. *Le Sadhou. Etude de mysticisme et de religion pratique.* Traduit de l'anglais. Paris, Fischbacher, 1930.

Samdach Chaufea THIOUNN. *Danses cambodgiennes*, d'après la version originale du Samdach Chaufea THIOUNN, revue et augmentée par Jeanne CUISINIER. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Don de la Bibliothèque royale de Phnom Penh.*]

G. TIRANT. *Œuvre ichtyologique* de G. TIRANT. Réimpression. Saigon, A. Portail, 1929. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 6e note.) [*Dép.*]

Charles TISSERANT. *Dictionnaire banda-français.* Paris, Institut d'Ethnologie. 1931. (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XIV.) [*Ech.*]

ID. *Essai sur la grammaire banda.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1930. (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethn., XIII.) [*Id.*]

R. TORII. *Etudes anthropologiques. Les Mandchoux.* Tokyo, The University, Taisho III, 1914 (Journ. of the College of Science, Imp. Univ. of Tokyo, vol. XXXVI, art. 6.) [*Don de M. A. Matsumura.*]

ID. *Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations préhistoriques de la Mandchourie méridionale.* (Journ. Coll. Sc., Imp. Univ. Tokyo, vol. XXXVI, art. 8, oct. 1915.) [*Id.*]

TRẦN-KÊ-XƯƠNG. *Vị-xuyên thi-văn tập. Văn thơ giật sử ông* TRẦN-KÊ-XƯƠNG. Publié par LÊ-DƯ. Hanoi, Nam-ký thư-quán, 1931. (Quốc-học tùng-san, 2.) [*Don de M. Lê-Dư.*]

Travaux de l'Ecole de Médecine de l'Indochine. Extrait des observations recueillies dans les Services de clinique médicale, chirurgicale et obstétricale. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences et des Services d'assistance sociale. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Traypranam. Morceaux choisis traduits du pâli en cambodgien par Phra Khru VIMALA PANNHA, UM SU. Traduit en laotien par Mahaphal, Phra PHICHIT PRICHA. Revu et corrigé par MAHAKEO. Vientiane, Institut bouddhique au Laos, 1931. [*Id.*]

[*Tripiṭaka.*] *Syāmaraṭṭhasa Tepiṭakaṃ.* Bangkok, E. B. 2469-2473 (1926-1930), 45 vol. [*Don du Gouvernement siamois.*]

Walter TRITTEL. *Einführung in das Siamesische.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930. (Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin, Band XXXIV.)

Ralph Lilley TURNER. *A Comparative and Etymological Dictionary of the Nepali Language.* With Indexes of all words quoted from other Indo-Aryan Languages compiled by Dorothy Rivers TURNER. London, Kegan Paul, 1931.

TÚY-LÂN. *Gia-đình với học-đường có nên hợp tác không?* Huê, 1930. [*Don de la Résidence supérieure en Annam.*]

René VANLANDE. *L'Indochine sous la manace communiste.* Paris, J. Peyronnet, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

VIÇÂKHADATTA. *Le sceau de Râkchasa (Moudrârâkchasa)*, drame sanskrit en sept actes et un prologue, traduit sur la dernière édition par Victor HENRY. Paris, Maisonneuve, 1888. (Collection orientale, II.)

Vijñaptimātratāsiddhi. La Siddhi de Hiuan-tsang, traduite et annotée par Louis de LA VALLÉE POUSSIN. Fasc. 7-8. Paris, P. Geuthner, 1929. (Buddhica, 1ère série : Mémoires, t. V.)

J. Ph. VOGEL. *De cosmopolitische beteekenis van het buddhisme.* Rede uitgesproken ter herdenking van den 356sten dies natalis der Leidsche Universiteit op 9 februari 1931 door den rector magnificus Dr J. Ph. VOGEL. Leiden, E. J. Brill, 1931. [*Don de l'auteur.*]

[*Voyage de S. M. Prajadhipok en Indochine.* En siamois.] Bangkok, E. B. 2473 (1930). [*Don.*]

Cecil WALSH. *Mœurs criminelles de l'Inde.* Traduit par Maurice GERIN. Paris, Payot, 1930. (Coll. d'ét., de doc. et de témoign. pour servir à l'hist. de notre temps.)

E. H. WARMINGTON. *The Commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge, University Press, 1928.

Georges WEILL. *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848).* Paris, F. Alcan, 1930. (Peuples et Civilisations, Histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sangac, XV.)

J. V. S. WILKINSON. *The Shāh-Nāmah of* FIRDAUSĪ. Described by J. V. S. WILKINSON, with an introduction on the paintings by Laurence BINYON. London, The India Society, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

R. O. WINSTEDT. *Malaya. The Straits Settlements and the Federated and Unfederated Malay States.* Edited by R. O. WINSTEDT. London, Constable, 1923.

ID. *Shaman Saiva and Sufi. A Study of the Evolution of Malay Magic.* London, Constable, 1925.

Stuart N. WOLFENDEN. *Outlines of Tibeto-Burman linguistic Morphology. With special reference to the Prefixes, Infixes and Suffixes of Classical Tibetan and the Languages of the Kachin, Bodo, Nâgâ, Kuki-Chin and Burma Groups.* London, Royal Asiatic Society, 1929. (Prize Publication Fund, vol. XII.)

C. Leonard WOOLLEY. *Les Sumériens.* Traduction française de E. LÉVY. Paris, Payot, 1930. (Bibl. hist.)

Yong-lo ta tien 永樂大典, k. 2948-49, 2952-55. Ms. [*Don de la National Library de Peping.*]

Ernst ZIMMERMANN. *Altchinesische Porzellane im alten Serai.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930. (Meisterwerke der Türkischen Museen zu Konstantinopel, Band II.)

S. ZUCKERMAN. *The Adichanallur Skulls.* With notes by G. Elliot SMITH. Madras, Government Press, 1930. (Bull. of the Madras Government Museum. New Series. General Section, Vol. II, Pt 1.) *[Don.]*

* * *

Musée de Hanoi. — L'immeuble du nouveau Musée étant terminé, l'Ecole a dû s'occuper de son aménagement intérieur. D'accord avec le Gouvernement général, il a été décidé que des vitrines en bronze, sans aucun ornement, seraient commandées en France, et que les glaces seraient fournies et montées par la Société des Verreries d'Extrême-Orient. Le coût des 79 vitrines prévues excédant les disponibilités de la caisse de réserve de l'Ecole, le Gouverneur général a bien voulu, par arrêté en date du 4 mars 1931, accorder à l'Ecole une subvention de 15.000 piastres. Un marché a été passé avec la Société des Verreries d'Extrême-Orient ; et l'Agence Economique de l'Indochine, à Paris, a été chargée de traiter avec la maison Sage, de Paris, pour la confection des cadres des vitrines, qui doivent être embarquées à Marseille vers le 10 août 1931. L'Ecole Française d'Extrême-Orient espère être en état d'inaugurer son Musée à la fin de janvier 1932, époque à laquelle se réunira à Hanoi le Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient.

Pendant le premier semestre 1931, les collections se sont accrues d'environ 150 objets, parmi lesquels on peut signaler : un petit stūpa en terre cuite (H. : 0 m. 43) provenant de l'Ile aux Buissons (Hongay) et offert par le Cne PINAULT (v. supra, p. 213) ; — une statuette du Bodhisattva enfant, debout sur un lotus devant une auréole formée de neuf dragons (H. : 0 m. 63), en bronze doré, provenant de la province de Hà-đông ; — une collection de costumes méo, lolo, thổ et mán achetés par le P. SAVINA dans les régions de Lao-kay, de Lai-châu, de Sơn-la et de Yên-bay ; — une collection de porcelaines sino-siamoises donnée par l'Institut Royal de Bangkok ; — un dvârapâla (H. : 0 m. 68) moderne, mais d'intéressante facture, provenant de Bali et offert par un des rajahs de cette île, S. E. Anak Agoeng Ngoerah Agoeng Anak Agoeng de Gianjar.

Musée de Tourane. — En l'absence du Dr SALLET, conservateur, le Musée est resté sous la surveillance de M. J. Y. CLAEYS, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, qui nous a envoyé la note suivante au sujet d'une restauration du grand piédestal de Trà-kiệu :

« Parmi les nombreuses pièces sculptées mises au jour au cours des fouilles de Trà-kiệu, une base cylindrique portant sur sa face extérieure un décor à godrons, brisée en trois morceaux fut reconnue comme faisant partie de l'autel circulaire transporté autrefois à Tourane et monté actuellement devant la façade principale du Musée cham. Un tambour en maçonnerie avait été construit pour suppléer à la pièce absente. Celle-ci a été installée à sa place normale et l'aspect de l'autel en a été considérablement amélioré. Nous donnons ici une vue de la disposition nouvelle (pl. XX).

« Les godrons qui ornent le pourtour de ce cylindre méritent une mention particulière. Ils ne sont pas sphériques, mais s'allongent en forme d'ogive d'obus. Ce type n'est d'ailleurs pas exceptionnel au Champa ; d'autres godrons, présentant les mêmes caractères, appartenant à des pièces semblables, mais de dimensions moindres,

ont été également trouvés sur le terrain de la capitale chame. Des autels, même sur plan carré, portant le même décor, existent ailleurs, notamment à Mĩ-sơn. Faut-il voir là des figurations de seins ou même de bouts réalistes de lingas ? La question n'est pas tranchée ; cette forme, rituelle puisqu'on la retrouve sur plusieurs sites, a le mérite d'être esthétiquement plus heureuse que celle de la sphère proprement dite. Par la pointe ainsi formée la lumière est mieux « accrochée ». La facture de la base qui nous intéresse est, en tout cas, égale à celles des meilleures œuvres de la grande époque chame à laquelle elle appartient. »

Musée Khải-định (Huế). — Du rapport semestriel qu'a bien voulu nous adresser M. J. H. Peyssonnaux, conservateur, nous extrayons les passages suivants :

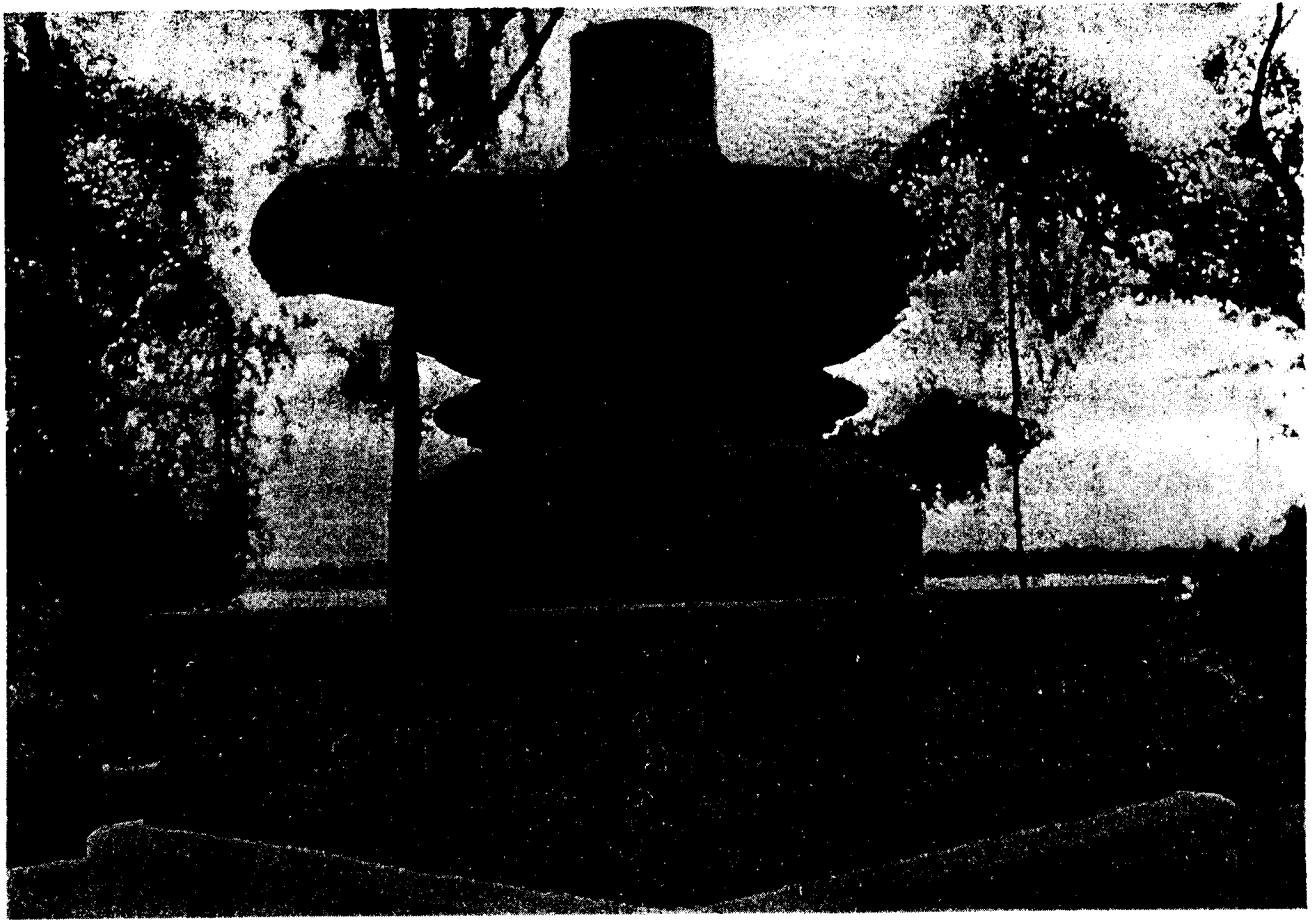
« Collections. Modifications apportées dans leur présentation. — Grâce à la bienveillance que S. E. Vương-Tứ-Đại, ministre des Travaux publics et membre de la Commission d'administration du Musée, veut bien, en toute occasion, manifester à notre œuvre, d'importantes modifications ont été apportées cette année au bâtiment principal du Musée, le palais Bào-đình : *a*) Une grande partie de la toiture du Palais a été refaite ; *b*) Le plancher de l'immense estrade qui occupe les trois quarts du sol du palais et sur laquelle sont présentés de nombreux ensembles mobiliers, a été démonté et raboté. Ce plancher a, de ce fait, pu être passé à la cire, et les tapis qui, auparavant, en dissimulaient les imperfections, mais détonnaient quelque peu dans le cadre magnifique que constitue l'aménagement intérieur actuel du palais Bào-đình, ont pu être supprimés ; *c*) Le remplacement sur les côtés du palais de nombreux panneaux de bois par des vitres, a permis de réaliser une grosse amélioration en ce qui concerne l'éclairage naturel des collections, précédemment insuffisant.

« L'étiquetage des objets a été complètement modifié. Les anciennes étiquettes étaient simplement peintes sur métal et se détérioraient rapidement. Elles ont été remplacées par des étiquettes peintes également sur métal, mais renfermées dans un petit cadre et protégées par une glace.

« A l'intérieur de quatre tables-vitrines ont été présentées les collections suivantes : *a*) Céramiques de fabrication chinoise pour le Siam (provenant des régions occupées par les Chams) ; *b*) Céramiques européennes ou chinoises surdécorées dans les anciens ateliers du palais de Huế par ordre des empereurs Minh-mạng et Thiệu-trị ; *c*) Céramiques chames ; *d*) Céramiques Song, à décors (céladons).

« Réparations. — Quelques meubles ont été prudemment réparés. De nombreuses feuilles de paravents, ornées de peinture sur marbre ou sur verre, et provenant du Palais impérial avaient été, il y a quelques années, déposées en vrac au Musée Khải-định. Il a été possible de reconstituer, avec ces feuilles seize paravents complets. Des montures en bois, d'une facture sobre, permettent à l'heure actuelle la présentation de ces paravents, dont seuls quelques rares spécimens existent encore au Palais impérial.

« Acquisitions d'objets. — Depuis le 1er janvier 1931, les principaux objets acquis par la Commission d'administration du Musée sont : quatre lanternes en bois sculpté et verres peints ; deux bahuts en bois sculpté ; un grand lit-coffre à roulettes, en bois sculpté et incrusté de nacre ; une grande table en bois sculpté ; deux fauteuils en bois sculpté ; deux grands bancs à dossier en bois sculpté et incrusté de nacre, et une table en bois sculpté ; un meuble bas en bois sculpté, pour placer à la tête du lit de camp ; des céramiques Song ; des céramiques, potiches, vases à vin, assiettes, etc., dites « Bleus de Huế ».



Musée de Tourane. — Piédestal provenant de Trà-kiệu après reconstitution de la partie médiane (cf. p. 309).

« Dons d'objets. — Depuis le 1er janvier 1931, il a été fait don au Musée d'un certain nombre d'objets.

« Cet établissement constitue actuellement, en raison de l'importance de ses collections et de leur bonne présentation, une attraction touristique de premier ordre pour les voyageurs de passage à Huê. Les artistes européens ou indigènes fréquentent de plus en plus le Musée Khải-định, car ils savent y trouver de nombreux spécimens des arts anciens de l'Annam et des pays avoisinants. »

Musée Blanchard de la Brosse (*Saigon*).— Pendant le premier semestre de 1931, le Musée a été géré par Mme ABOUT, du Service des Archives et Bibliothèques. L'installation des collections dans de nouvelles vitrines s'est poursuivie régulièrement.

Une statue de divinité féminine de style khmèr et de facture assez grossière, exhumée au village de Nham-lạng, canton de Nhiêu-khánh, province de Soc-trang, a été déposée au Musée par les soins de M. KERJEAN, administrateur de Soc-trang.

Le Musée continue à attirer une foule de visiteurs dont le nombre mensuel se maintient aux environs de 10.000.

Musée Albert Sarraut (*Phnom Penh*). — La conservation du Musée a été assurée depuis le 12 décembre 1930 par M. STOECKEL, directeur p. i. des Arts cambodgiens. L'inventaire des collections a fait l'objet d'une revision qui était devenue nécessaire, et sauf pour la céramique et les soieries, le catalogue sur fiches a été mis complètement à jour.

Quelques pièces provenant de la Conservation d'Aṅkor et de Sambór Prei Kŭk, qui n'avaient pas encore été mises en place, ont été provisoirement installées dans la galerie consacrée aux collections lapidaires.

Parmi les entrées au Musée figurent : une stèle de Văt Pòrôṅ, province de Tà Kèv (D. 59) ; deux pièces de harnachement d'éléphant ; quelques pièces de sculpture chame, dont deux ont été cédées au Musée de Tourane ; deux têtes anciennes recueillies dans la province de Tà Kèv par M. PARIS, et rapportées par M. PARMENTIER.

D'autre part, les pierres sculptées enlevées à Bantãy Srĕi, et conservées au Musée depuis le procès auquel ce vol donna lieu, ont été renvoyées à Aṅkor et ont repris leur place primitive au cours de la restauration du monument.

* * *

Service archéologique et Conservation des monuments historiques. — L'exportation des objets anciens a continué à être surveillée par les membres ou agents de l'Ecole Française, chargés de la délivrance des certificats de non-classement.

Un arrêté du 20 janvier 1931 a modifié l'arrêté du 30 septembre 1929 relatif à la perception du droit d'entrée dans le Parc d'Aṅkor, dont certaines dispositions s'étaient révélées inapplicables. Un autre arrêté, réglementant au Cambodge la vente des objets anciens, est actuellement à l'étude.

En dehors de ces mesures administratives, le Service archéologique a pu, grâce à un personnel assez nombreux, et à l'aide financière des Gouvernements locaux (sauf l'Annam), poursuivre d'une manière satisfaisante ses travaux de conservation des monuments anciens. Il a notamment procédé à d'importants travaux de restauration aux

pagodes bouddhiques de Bút-tháp et de Phật-tích (province de Bắc-ninh), au sanctuaire de Pō Nagar à Nha-trang, au temple de Bantāy Srĕi (province de Siem Răp), et au That Luong de Vieng Chan.

Il ne faudrait pas en conclure que, se départant de la saine prudence qui, à l'origine, lui a été recommandée par l'Institut, l'Ecole Française ait désormais l'intention de se lancer dans de vastes, mais aventureuses entreprises de restauration. Pour les monuments en construction légère du Tonkin et du Laos, dans lesquels le bois tient une grande place, tout travail de consolidation ou de réfection entraînant le remplacement des colonnes ou des charpentes pourries, prend par la force des choses le caractère d'une véritable reconstruction : c'est ainsi que les travaux effectués au Một-cột de Hanoi en 1929 ont consisté dans la démolition de cet édifice ruineux, et dans sa reconstitution exacte d'après un relevé d'une grande précision.

Les tours chames en brique, généralement rongées à leur base par le temps et par les hommes, posent un problème fort délicat : les abandonner à leur sort aurait pour conséquence, dans un avenir proche, leur ruine totale ; les reconstruire après démolition est impossible, ne fût-ce qu'à cause de la difficulté (pour ne pas dire l'impossibilité) actuelle d'appliquer le procédé cham de liaison des briques sans mortier. On verra plus loin, par la description des travaux de restauration de Pō Nagar, comment le problème a été résolu.

Pour les monuments khmèrs, sans vouloir critiquer le remarquable travail qui a été accompli à Aṅkor durant ces 25 dernières années, il faut reconnaître que le respect parfois un peu exagéré de la « ruine » a abouti, notamment au Bàyon d'Aṅkor Thom, à un emploi abusif du ciment armé pour étayer des piliers ou des pans de mur qui auraient pu être redressés, et pour consolider des encadrements de portes ou de fenêtres qui auraient pu être refaits. D'autre part, l'abandon de toute tentative de restauration entraîna la mise au rebut et la destruction d'un nombre considérable de pierres tombées des superstructures : leur utilisation n'apparaissait pas possible alors, mais leur disparition sera peut-être regrettée dans un avenir plus ou moins éloigné, lorsque, le dégagement général des monuments d'Aṅkor étant achevé, on pourra songer à relever et à reconstituer certains d'entre eux.

Au cours de sa mission aux Indes Néerlandaises, M. Marchal a pu se convaincre qu'après une série de restaurations hardies et de restitutions hypothétiques, qu'il faudrait se garder de prendre comme modèles, le Service archéologique néerlandais était arrivé à mettre au point une méthode strictement scientifique qui a donné dans les restaurations de Kalasan, de Prambanan et de Čandi Sewu les meilleurs résultats. Cette méthode n'est pas applicable en bloc aux monuments khmèrs dont la matière et la construction diffèrent complètement de celles des monuments javanais ; mais elle peut être adaptée dès maintenant à la restauration de quelques édifices de petite dimension, présentant un intérêt particulier, et construits avec un certain soin : c'est le cas de plusieurs monuments préangkoréens (Hàn Čei, Mahărosĕi, etc.), c'est aussi le cas du temple de Bantāy Srĕi, célèbre depuis le procès auquel donnèrent lieu les actes de piraterie et de vandalisme dont il fut le théâtre. C'est ce dernier monument qui a été choisi pour l'application des procédés de reconstruction employés aux Indes Néerlandaises : commencés au début de l'année 1931 avec l'aide d'une petite subvention du budget local, ils se poursuivent de la manière la plus satisfaisante, et leur succès aura, sans nul doute, une heureuse répercussion sur les méthodes du Service archéologique.

— Le Chef du Service archéologique a adressé aux Inspecteurs de son service les instructions suivantes pour les prises de vues photographiques :

« Pour la comparaison des photographies successives d'un même monument, pour l'exactitude des renseignements fournis par ces clichés et pour l'utilisation possible d'une photographie en vue de l'établissement d'un géométral rigoureux, trois conditions sont indispensables, et suffisantes : 1° avoir un cliché, ou plusieurs, établis avec une chambre rigoureusement horizontale ; 2° connaître chaque fois exactement la distance de l'appareil, plus exactement de l'objectif à un élément du plan ; 3° pour les restitutions perspectives et la création de géométraux aisés et rigoureux, posséder un relevé soigné du plan de l'édifice à une hauteur déterminée et constante.

« L'utilisation d'une photographie prise avec un appareil qui n'est pas horizontal, pour l'établissement d'un géométral, est possible, mais très délicate. Il faut, dans ce cas, connaître avec rigueur le dévers de la plaque sensible sur la verticale en avant et par côté. Encore dans ce cas, la restitution donne-t-elle lieu à des risques considérables et la moindre irrégularité — elles ne sont pas rares dans les monuments khmèrs — peut amener des erreurs considérables dans le métré reconstitué. Ce système est donc à condamner d'une façon absolue et l'appareil doit être dans tous les cas rigoureusement horizontal.

« Dans ces conditions, les verticales se projettent toujours verticalement sur le cliché, toutes les photographies restent toujours comparables, ce qui n'est jamais le cas lors de la moindre déviation horizontale, et de véritables relevés économiques en géométral peuvent être obtenus dans certaines conditions que je vais exposer.

« Je tiens le système du Dr Le Bon : celui-ci en a fait un usage constant, et nombre des remarquables photographies de ses ouvrages en sont l'application. Il est probable que l'idée lui en est venue du fait que, n'étant ni architecte ni dessinateur, il avait à étudier des monuments aux détails extrêmement multiples (Inde et Islam). Profitons-en : il a trouvé ainsi un système de relevés qui, pour des architectes comme nous, appelés par les conditions du pays à réaliser dans un minimum de temps des travaux très longs, peut rendre les plus grands services.

« Il préconisait l'établissement de photographies faites avec un appareil placé rigoureusement dans le plan de la façade qu'il avait à reproduire. On peut voir deux clichés de ce genre dans l'*I.K.*, I, fig. 38, p. LXXXVII, et fig. 112, p. 124, par exemple. Dans ce cas, l'image photographique est une reproduction parfaite dans toutes ses parties de l'objet photographié, où tous les éléments d'un même plan sont à la même échelle, tous les angles, toutes les déformations reproduites comme un moulage. C'est ce qu'on appelle en perspective un plan de front.

« Déplacez l'appareil sur les quatre faces et vous avez en quelques minutes quatre géométraux précis du monument, géométraux que vous n'auriez pu obtenir autrement que par des relevés souvent très compliqués, exigeant parfois des gymnastiques dangereuses ou des échafaudages coûteux. Si vous avez établi un plan rigoureux de l'édifice, la distance de chaque élément à la façade vous donne par une simple règle de trois l'échelle du plan de front correspondant. Vous aurez donc ainsi, sans y monter et avec une rigueur qui tiendra seulement au soin avec lequel vous lirez vos photographies, la hauteur du coq du clocher.

« On peut même obtenir ainsi aisément les dimensions d'une colline en métrant une dimension parallèle à l'appareil (boussole) sur le sommet de celle-ci (écart de

deux arbres caractéristiques, par exemple). Si cet écart est représenté par un arc, celui-ci se dessinera par une courbe absolument semblable sur laquelle pourra être reportée la mensuration (fig. 24, *a*).

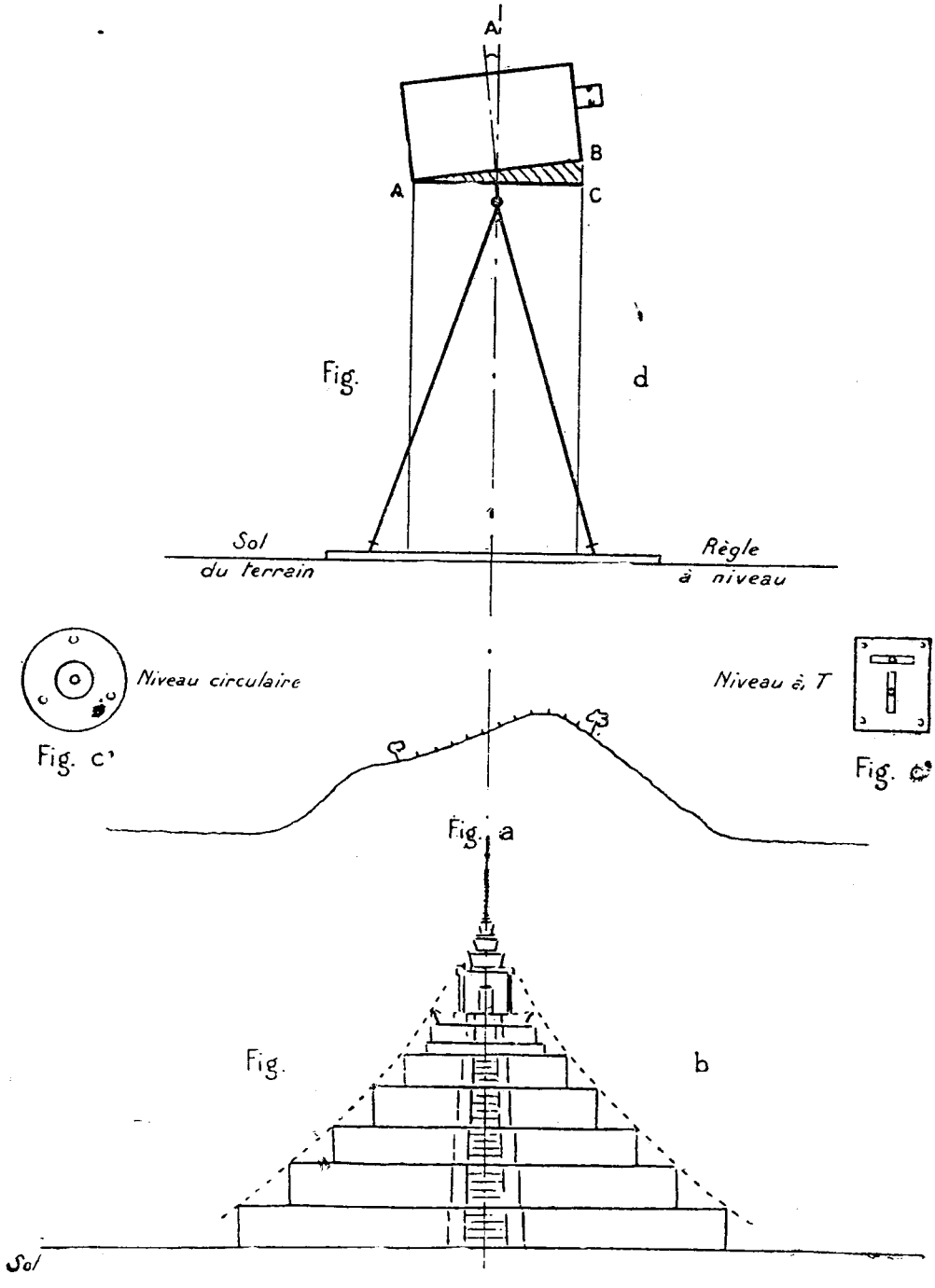


Fig. 24. — Prise de vue photographique.

« Cette méthode permet même d'établir ce que ne peut fournir un relevé : par exemple, le pràn de Kòḥ Ker, mal exécuté, ruiné et irrégulièrement tassé, ne donne pas pour l'espace vertical entre deux gradins consécutifs une seule mesure constante et les moyennes ne paraissent pas sûres ; son relevé est en somme à peu près impossible.

« Une photo faite sur l'axe par ce procédé révèle directement la disposition réelle et accuse les irrégularités, tandis que la connaissance de la distance de l'appareil à la façade E. et à l'axe N.-S. donne rigoureusement la hauteur totale. On s'aperçoit alors que les arêtes du pràn sont enfermées entre deux courbes concaves, détail important qu'aucun relevé n'avait encore révélé jusqu'ici (fig. 24, *b*).

« Pour demander cette aide à un appareil photographique, trois conditions sont nécessaires et fort aisées à réaliser : 1° l'appareil devra être rigoureusement horizontal et, pour cela, la planchette doit être munie d'un niveau à eau, au moins circulaire, placé à demeure ; celui-ci sera avantageusement remplacé par un niveau rectangulaire à deux branches en T, d'une lecture bien plus aisée et bien plus sûre (fig. 24, *c*, *c'*) ; l'horizontalité sera obtenue ainsi du premier coup sans la complication du réglage toujours très difficile des trois pieds, grâce à un genou robuste dont tout appareil devra toujours être muni ; 2° la glace dépolie doit être soigneusement divisée par lignes horizontales et verticales espacées rigoureusement de 1 cm. d'écart ; 3° une mire graduée doit être placée bien verticale contre la façade.

« Avec un appareil ainsi équipé les opérations deviennent extrêmement aisées : les verticales se projettent automatiquement sur les verticales de la plaque graduée, si elles sont encore verticales dans la réalité. Supposons-le, comme c'est le cas le plus fréquent : pour s'assurer que le plan de la glace et par suite de la plaque, est exactement dans le plan de la façade, il suffit, après avoir desserré légèrement le genou, de faire tourner la chambre jusqu'à ce qu'une horizontale entre en contact avec une des horizontales du cadre dépoli ; toutes les autres s'y placent immédiatement ; un déplacement d'angle imperceptible de la glace s'accuse par un non parallélisme criant.

« Il est bien entendu, pour la restitution perspective en géométral déjà aux trois quarts faite ainsi, qu'il faut établir avec rigueur la distance de l'objectif par rapport à chaque façade. La réduction de la mire — on sait que le cliché est divisé en centimètres, invisibles — la fait connaître par une simple règle de trois ; mais une mesure sur place est infiniment plus sûre, en raison de la réduction considérable de cette mire sur le cliché ; celle-ci suffira, si on n'a pu placer cette mire.

« Mais je suppose que le monument est très ruiné et qu'il n'y reste presque plus de verticales ou d'horizontales reconnaissables : il vous sera toujours aisé de déterminer dans l'édifice un plan parallèle à la façade et d'en prendre l'orientation précise à la boussole ; puis de déterminer une perpendiculaire à cette direction et d'y placer votre appareil horizontal en réglant l'orientation de la plaque graduée par la même boussole : vous aurez encore une image précise de l'objet avec toutes ses déformations dont le relevé vous demanderait un temps infini, pour un résultat médiocrement sûr. Une seconde image prise à 90° avec l'aide de la boussole vous donnera l'indication du dévers des fausses verticales, et cela sans opérations de fil à plomb toujours très délicates sur le terrain.

« Mais je suppose que, pour telle raison d'encombrement ou de végétation, vous ne puissiez prendre aucune de ces vues de front, si utiles : il va de soi qu'une restitution perspective est toujours possible avec une photographie oblique, si votre appareil est

bien horizontal et si vous possédez la distance de l'objectif à un point bien déterminé du plan relevé par vous. Il y a d'ailleurs toujours intérêt à prendre une ou plusieurs photographies de ce genre : 1° parce qu'elles révèlent souvent des irrégularités voulues ou non dans la construction ; 2° parce qu'elles sont toujours d'un aspect infiniment plus artistiques que les photos en géométral ou de front. Dans la pratique, ce sont celles-là qui passeront dans les illustrations de vos travaux ; les autres resteront le plus souvent de simples moyens d'étude destinés à ne pas sortir de l'atelier.

« Enfin il arrive, et bien trop souvent, que le manque de recul ne permet pas de prendre une photographie complète sur un même cliché d'une même façade et c'est là qu'on est trop souvent tenté de renverser légèrement l'appareil. Ne cédez jamais à cette tentation : souvenez-vous d'abord qu'avec un appareil bien horizontal le déplacement toujours possible de l'objectif de bas en haut ne change pas le plan de front, et que toute verticale, toute horizontale de front garde le même sens. Dans ce cas-là, montez votre appareil sur trois caisses ou neuf bambous, attachés par quelques ligatures de rotin : ce sera merveille si vous n'arrivez pas à remonter votre appareil d'un mètre au-dessus de la position normale. Mettez alors votre objectif au point le plus bas où votre chambre permette de le placer, puis tirez un second cliché en le plaçant au maximum de hauteur : il vous faudra bien de la malchance pour ne pas faire tenir l'objet dans ce double champ. Verticales et horizontales gardant rigoureusement leurs sens respectifs et leurs écarts, un simple trait de scalpel sur une des deux épreuves vous permettra de rajouter vos deux photos l'une au-dessus de l'autre, sans que la dualité apparaisse ; seul un perspecteur remarquera que les fuyantes, qui d'ailleurs comptent peu dans une photographie de façade, ont un double point de fuite.

« Enfin j'admets que, malgré toutes les peines que vous vous donniez, vous ne puissiez obtenir le cliché d'ensemble qui se trouverait absolument nécessaire, sans incliner l'appareil. Veuillez dans ce cas : 1° veiller à ce que le dévers soit dans un sens absolument unique ; 2° donner avec exactitude l'angle de l'inclinaison de l'appareil : vous l'obtiendrez aisément en prenant la hauteur, au-dessus d'une règle horizontale à niveau, des deux extrémités de la planchette de votre appareil et la dimension de sa projection dans cette pose inclinée sur l'horizontale, tout cela avec le plus grand soin en millimètres et fractions, bien entendu. Le triangle ABC vous donnera avec rigueur l'angle A demandé ; vous n'aurez plus qu'à en indiquer le sens positif ou négatif, suivant que l'appareil lèvera le nez ou, fait bien plus rare, mais que je n'ai pas été sans rencontrer, plongera (fig. 24, *d*).

« En résumé, en appliquant avec rigueur la loi de tenir toujours votre appareil bien horizontal, point sur lequel les opérateurs indigènes sont toujours extrêmement négligents, vous aurez toujours des clichés comparables et capables de vous donner dans un cas de ruine — par exemple — un géométral exact permettant la reconstruction.

« Vous voudrez donc bien désormais, sur la fiche qui doit établir l'état civil de chaque cliché que vous prenez, porter : 1° le numéro provisoire du cliché ; 2° la désignation de l'édifice, avec la face ou l'angle photographiés ; 3° l'orientation rigoureuse à la boussole de l'axe de l'appareil ; 4° l'angle de celui-ci avec la verticale qui doit dans presque la totalité des cas être de 0°. Si cette différence est autre, l'inspecteur responsable devra donner les coordonnées indiquées plus haut et motiver cette dérogation aux instructions reçues.

« Vous voudrez bien, pour éviter des erreurs et des oublis dans les opérations photographiques ainsi conduites, ouvrir un cahier avec autant de colonnes que de prescriptions et le faire tenir exactement à jour. — H. PARMENTIER. »

— *Echange de personnel scientifique avec le Service archéologique des Indes néerlandaises.* — Voici un compte rendu sommaire du voyage du Dr. F. D. K. BOSCH, en Indochine :

Arrivé le 2 décembre 1930 à Saigon, où il fut reçu par son collègue, M. PARMENTIER, qui ne devait pas le quitter durant tout le temps de sa mission, le Dr. Bosch fit une conférence le 3 janvier sur l'art javanais à la Société des Etudes indochinoises ; il visita le 4 le Musée Blanchard de la Brosse, et le 5 les vestiges mégalithiques de Xuân-lộc. Du 6 au 13, il vit, entre Phan-thiết et Tourane, les principaux monuments chams situés aux abords de la route coloniale, et consacra à la visite de Huế les journées du 14 au 18. Pendant son séjour à Hanoi du 19 au 26 décembre, le Dr. Bosch eut le loisir d'étudier la marche des divers services de l'Ecole, de faire la connaissance de ses membres et de ses correspondants présents au Tonkin, et de visiter les principaux monuments classés de Hanoi et des environs. Le 26 au soir, il voulut bien donner sous les auspices de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et de la Société de Géographie de Hanoi, une remarquable conférence avec projections sur l'archéologie et l'art indo-javanais et les méthodes du Service archéologique des Indes Néerlandaises. Un nouveau séjour à Huế (où il refit cette conférence devant l'Association des Amis du Vieux Huế) lui permit d'aller voir le 29 décembre, les ruines de Mĩ-sơn et de Trà-kiệu. Arrivé le 31 à Savannakhet, après une vaine tentative pour gagner Vieng Chan par Thakhek, Nakhon Phanom et la piste siamoise de Nong Khai, le Dr. Bosch redescendit la piste longeant la rive gauche du Mékong, visitant au passage les points archéologiques, et notamment, le 5 janvier 1931, les ruines de Vat Phu, gagnant ensuite Phnoṃ Péñ par Stŭṅ Trèṅ, Kraċèḥ et Tây-ninh. Après un séjour à Phnoṃ Péñ du 10 au 13 janvier, occupé par la visite du Palais et du Musée, le Dr. Bosch se rendit le 13 à Vằt Nokor de Kồṃpoṅ Čằṃ et le lendemain aux monuments de Hằn Čei et de Práḥ Thãt. Revenu à Phnoṃ Péñ, il en repartit le 15 pour Kồṃpoṅ Thoṃ (visite de Saṃbór le 16) d'où il se rendit le 17 à Práḥ Khằn de Kồṃpoṅ Svày, le 19 à Bĕṅ Mãlã et le 20 à Kòḥ Ker. Arrivé à Siem Rãp le 21, il y reste jusqu'au 2 février, étudiant à loisir les monuments du groupe d'Aṅkor, qu'il quitta le 3 au matin pour Aranya et le Siam. Dès son retour à Java, le Dr. Bosch a rendu au Consul général de France une visite dont celui-ci a rendu compte dans la lettre suivante :

N° 23. Batavia, le 21 février 1931.

Le Consul Général de France aux Indes Néerlandaises, à Son Excellence Monsieur le Gouverneur Général de l'Indochine, Hanoi.

Le Dr. Bosch, Chef du Service archéologique aux Indes Néerlandaises, est revenu le 13 février d'un séjour en Indochine qui a duré plus de deux mois. Il est, très aimablement, venu me rendre aussitôt visite et a d'autre part fait part à la presse des impressions qu'il rapporte de son voyage.

Le Dr. Bosch se loue publiquement de l'excellent accueil qui lui a été réservé par les autorités indochinoises et spécialement par les membres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il a également exprimé son admiration pour les efforts déployés par nos services en vue de recenser et de préserver, dans toute la mesure du possible, les

innombrables trésors archéologiques offerts par les différentes régions de l'Indochine française et particulièrement par le Cambodge.

Si l'on considère, a déclaré le Dr. Bosch aux *Nouvelles du jour,* que les services français de conservation ne datent que d'une vingtaine d'années, on ne peut que s'étonner des résultats qu'ils ont dès maintenant obtenus, résultats qui dépassent, à certains égards, ceux qu'ont atteints les services hollandais, d'existence beaucoup plus ancienne. Ces derniers peuvent donc étudier avec fruit l'exemple français, tant dans ses réussites que dans ce qu'il révèle encore d'insuffisances. Le Dr. Bosch cite, sur ce dernier point, la clause des décrets indochinois qui exige le consentement du propriétaire pour permettre le classement d'un monument historique. Il souhaite que cette clause fâcheusement restrictive ne se retrouve pas dans l'ordonnance hollandaise actuellement en préparation.

Dans l'ensemble, le Dr. Bosch estime que les services français ont été organisés avec une grande largeur de vues et de moyens et qu'ils sont dirigés avec un dévouement dont témoignent les rapides progrès accomplis par les cinq musées créés à Hanoi, Saigon, Huè, Tourane et Phnom Penh. Il souligne notamment l'intérêt des efforts faits pour conserver, non seulement les reliques du passé, mais les traditions vivantes des arts indigènes. Les instituts d'enseignement artistique indochinois lui paraissent des modèles du genre.

GERARDIN.

L'échange de personnel scientifique entre l'Ecole Française d'Extrême-Orient et le Service archéologique des Indes Néerlandaises, si heureusement inauguré par les missions de M. Marchal et du Dr. Bosch, sera continué en 1931-1932 par la venue en Indochine du Dr. VAN STEIN CALLENFELS, Inspecteur du Service archéologique des Indes Néerlandaises et l'envoi à Java de M. CLAEYS, Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

* * *

Tonkin. — La plupart des infractions à la législation et à la réglementation sur les monuments historiques en Indochine étant dues à l'ignorance des lois et règlements en vigueur, l'Ecole Française d'Extrême-Orient a pris des mesures pour les faire connaître ou les rappeler aux intéressés. Au Tonkin, comme en Annam l'an dernier, des circulaires ont été transmises par la Résidence supérieure aux chefs de province, leur exposant les grandes lignes de la législation, et les invitant à veiller à ce qu'elle soit respectée. En même temps des écriteaux en français, quôc-ngữ et caractères, ont été apposés dans chacun des monuments classés, marquant que l'édifice est classé et qu'aucune modification ne peut y être faite sans l'autorisation du Gouvernement général.

— Les travaux de restauration des temples de Vạn-phúc (Phật-tích) et de Ninh-phúc (Bút-tháp), décidés l'année précédente, ont commencé respectivement aux mois de janvier et avril 1931 sous la direction de M. BATTEUR. Au village de Phú-mãn (province de Bắc-ninh), la réparation de la partie postérieure du *đình,* endommagé par la chute d'un arbre, a occupé les mois de février à mai. A la pagode Thiên-phúc (vulg. Chùa Thày) du village de Đa-phúc (province de Sơn-tây), la toiture du pavillon construit au milieu de la pièce d'eau, a été entièrement refaite.

— Des tournées d'inspection, motivées par des demandes d'autorisation formulées par divers villages désireux de réparer des temples classés, ont porté sur les monuments suivants : dans la province de Nam-định : le temple de Thần-quang (vulg. Chùa Keo), village de Hành-thiện, phủ de Xuân-trường ; — dans la province de Hải-dương, le đền de Quỳnh-hoa, village de Cẩm-đái, canton de Bao-trung, huyện de Gia-lộc ; — dans la province de Hà-nam, le temple des Lê, village de Ninh-thái, canton de Hoa-ngải, huyện de Thanh-liên. A Hanoi, l'Ecole Française a obtenu de l'autorité militaire le transfèrement du colombier qui déparait le mirador de la Citadelle, et a surveillé la reconstruction d'un pan de mur de la pagode de Ngọc-sơn sur le Petit-Lac.

— Le C^ne^ Pinault, dont nous avons signalé l'an dernier les trouvailles à Sept-Pagodes (*BEFEO.*, XXX, p. 527), en a fait de nouvelles cette année à l'Ile aux Buissons, Hongay (v. ci-dessus, *Notes et Mélanges*, p. 213).

* * *

Annam. — M. J. Y. Claeys a remis au Directeur de l'Ecole le rapport suivant, relatif aux travaux de réparations entrepris au temple de Pō Nagar, à Nhatrang :

« Le problème posé par la conservation des monuments en briques est des plus délicats. Il se pose pour tous les monuments chams dont l'état est, la plupart du temps, fort précaire. Parmi ces monuments, un des plus importants par sa situation à proximité de la route mandarine, et par conséquent des voies fréquentées du tourisme, autant que par sa valeur historique et archéologique, est le Pō Nagar de Nhatrang. La Conservation de l'Annam-Champa, créée en 1930, eut à envisager immédiatement les travaux concernant la tour principale de ce groupe. Les tours secondaires avaient bénéficié en 1902 et 1907 de la présence de M. Parmentier qui les avait consolidées définitivement. Elles n'ont pas évolué depuis cette date. Seule la tour principale N.-E. avait été laissée à peu près dans l'état où elle avait été découverte. Son état de ruine et ses grandes dimensions faisaient du travail de restauration une entreprise difficile. Les réductions d'édifices écroulées ou pivotées, les racines de gros arbres, les fissures allant de haut en bas de l'édifice dictaient, il y a près de trente ans, au Chef du Service archéologique les lignes suivantes (1) : « *La tour centrale est dans un état de délabrement très avancé, quatorze ou quinze lézardes dont une ou deux de plus de dix centimètres de largeur, la sillonnent de haut en bas... Il est donc à craindre, en raison de son état de dislocation avancée, que le monument ne soit destiné dans un avenir prochain, sinon à une ruine complète, au moins à une destruction partielle qui lui enlèvera la plus grande partie de son intérêt. Il serait intéressant... d'y faire les reprises nécessaires pour en assurer la conservation. Malheureusement en certains points (..., superstructures de la tour centrale), ces reprises nécessiteraient absolument la descente des parties hautes. Il serait alors regrettable et fort difficile de les remonter, dans l'état de ruine où elles sont actuellement : on serait entraîné ainsi à une véritable réédification partielle...* »

(1) H. Parmentier, *Le Sanctuaire de Pō-Nagar à Nhatrang*, BEFEO, II, 1902, p. 53.

« Il est superflu d'ajouter qu'en 1931, comme aucune reprise sérieuse n'avait été tentée, la situation précaire de certaines parties du monument n'avait fait que s'accentuer. Quelques ferraillages, brides ou tendeurs exécutés par les soins de M. Parmentier, des témoins de plâtre qui auraient signalé une évolution trop rapide, l'ancrage, pratiqué en 1928, de la baie de la porte de la tour (1), sont les seuls travaux dont avait bénéficié la tour principale de Pō Nagar depuis 1902.

« Une campagne de restauration définitive fut décidée au cours du second semestre de 1930. Le programme de ces travaux fut élaboré en accord avec le Chef du Service archéologique, de passage sur le site en décembre 1930. La surveillance et l'exécution en furent confiées à M. Pajot, des Douanes et Régies, dont les services rendus à l'Ecole Française, autant au Thanh-hoá qu'à Trà-kiệu, ne se comptent plus. M. Ducrest, Ingénieur subdivisionnaire, voulut bien nous faire bénéficier de ses précieux conseils techniques.

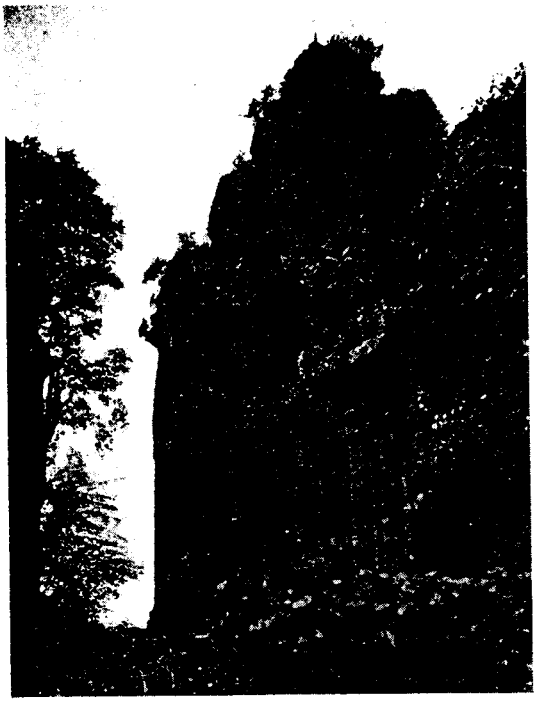
« D'après les correspondances et rapports de M. Pajot et à la suite de nos propres observations, voici quel était l'état de la tour avant les travaux, puis les directives et la marche donnée à ceux-ci.

« Le plateau supérieur de l'éminence sur laquelle s'élève le groupe de Pō Nagar n'est pas de structure homogène. Autour d'un massif rocheux dont les blocs affleurent au niveau de la terrasse, se trouvent des masses de madrépores plus ou moins colmatés de terre et fixés par la végétation. La tour principale N.-E. repose en partie sur ce blocage. Le tassement de ce dernier, provoqué sans doute par le poids du monument, a eu pour résultat un commencement de dislocation de la tour.

« Il est utile de souligner que la construction chame est loin d'être d'une homogénéité parfaite. Les parements des murs sont construits avec des briques de choix, solidement « collées » entre elles par un liant sans épaisseur notable (2), et ceci autant à l'intérieur de la tour que pour les parements extérieurs. Elles n'ont pas été, à proprement parler, usées les unes sur les autres ainsi qu'on l'a longtemps supposé. Une colle dont la nature exacte est à déterminer, mais dont la composition doit se rapprocher des colles de riz ou de décoction de végétaux encore employée par les Annamites, a vraisemblablement été étendue sur chaque lit successif au moyen d'un large balai. Nous avons relevé des traces très nettes, sans aucun doute possible, de ces « coups de pinceau ». De la poudre d'argile sèche était peut-être malaxée avec la mixture agglutinante. Un léger mouvement de va-et-vient chassait l'air du joint au moment de la pose de la brique. Celle-ci avait été préalablement « dressée » aussi rigoureusement que possible. On conçoit aisément que ce dispositif, après dessiccation, ait pris une consistance homogène susceptible d'intriguer l'archéologue. Le liant ainsi formé, sans épaisseur, maintient chaque brique étroitement soudée à ses voisines supérieures et inférieures. Ses joints verticaux contrairement, ne subissant pas la pression due au poids, sont beaucoup plus précaires. On sait d'ailleurs avec quelle facilité tous les monuments construits suivant cette méthode se lézardent dans le sens vertical.

« Par contre, le remplissage à l'intérieur des murs, qui atteignent une épaisseur de 3 m. environ à la base, n'a pas été fait avec tout le soin désirable. Souvent des

(1) Cf. *BEFEO*, XXVIII, p. 607.
(2) Cf. *I.C.*, t. II, p. 213.



A



B

TEMPLE DE PO NAGAR À NHATRANG (avant la consolidation). — A, Angle Nord-Ouest. B, Angle Sud-Est (cf. p. 321).

briques de qualité inférieure ont été employées, parfois il semble que l'on ait affaire à un simple remplissage de terre. L'eau de pluie qui s'infiltre est maintenue par les parements qui forment ainsi une sorte de réservoir transformant le blocage intérieur en pâte molle. Les racines d'une végétation qui ne demandait qu'à croître et proliférer, après avoir profité d'une fissure du parement ou même l'avoir perforé, ont ainsi trouvé dans cette masse humide un aliment de premier ordre à leur vitalité.

« Les murs de la tour ont inégalement joué sur le tassement de la terrasse. Il semble que les têtes de rochers aient soutenu les parements intérieurs, en les écartant toutefois à la façon d'un coin. Extérieurement les panneaux se dissocièrent et de grandes lézardes verticales (1) en résultèrent, tandis que les fausses portes s'étaient détachées du corps principal (pl. XXI, A). Les superstructures appuyèrent, de tout leur poids, sur le sommet de la voûte à encorbellements et, les faces extérieures de la tour ayant baissé de niveau par rapport au noyau intérieur, les motifs d'angles, les réductions d'édifice basculèrent et pivotèrent sur leur base et finalement furent entraînées par leur poids. Seul, l'angle N.-O. était à peu près intact ayant sans doute une assiette plus stable. La réduction d'édifice de l'angle S.-O. avait pivoté sur sa base et il ne restait rien des superstructures de l'angle S.-E. (pl. XXI, B).

« D'autre part, le poids du vestibule avait sans doute accentué le mouvement général de l'édifice dans la direction de l'Est. Les débris avaient comblé le vide formé entre la tour et le couronnement de l'avant-corps jusqu'à faire littéralement jouer à ce dernier le rôle de contrefort. Il allait d'ailleurs payer la rançon de l'apport imprévu qui lui était demandé en s'écroulant en avant : le cadre de la baie et le tympan figurant la danse de Çiva s'étaient déjà détachés vers l'Est (pl. XXII, A).

« Au cours de cette évolution, heureusement assez lente, la végétation s'était emparée de la tour. Tout compte fait, il y aurait presque lieu de s'en féliciter, car les dégâts occasionnés par les racines et les arbres sont moins importants, dans le cas qui nous occupe, que le bénéfice de la conservation imprévue ainsi offerte par la nature. L'immense réseau de branches, de lianes, de racines traçantes, courantes, grimpantes et perforantes, avait enserré la désagrégation dans les mailles d'une sorte de filet végétal extrêmement résistant. Par contre, il restait à craindre qu'un arbre trop important, abattu par un typhon, n'entraînât dans sa chute tout ou partie de la tour enserrée par ses racines.

« Si nous insistons ainsi sur la marche de la destruction de Pō Nagar, c'est qu'elle est typique pour le cas des tours de briques. Tandis que le monument en pierre est disloqué, puis jeté à bas et que sa reconstruction est conditionnée, comme à Java, par l'état des pierres et le nombre qui en est retrouvé, devant les monuments de briques nous assistons à une véritable désagrégation de la matière composant le monument. La nature l'assimile petit à petit, « digère » en quelque sorte les morceaux que le mauvais équilibre ou la végétation ont dissociés et mis à bas (2).

---

(1) Assez importantes sur l'angle S.-E. pour qu'un homme puisse y pénétrer.

(2) Nous ne tenons pas compte, dans la description de ces causes de destruction, de l'œuvre de l'homme. Les briques chames ont toujours excité la convoitise des Annamites et, hélas ! aussi des colons et des missionnaires. Le nombre de monuments ainsi démolis pour réemploi de leurs matériaux est considérable. Pō Nagar, grâce au culte actif qui y fut et y est encore rendu, se trouva heureusement à l'abri des vandales.

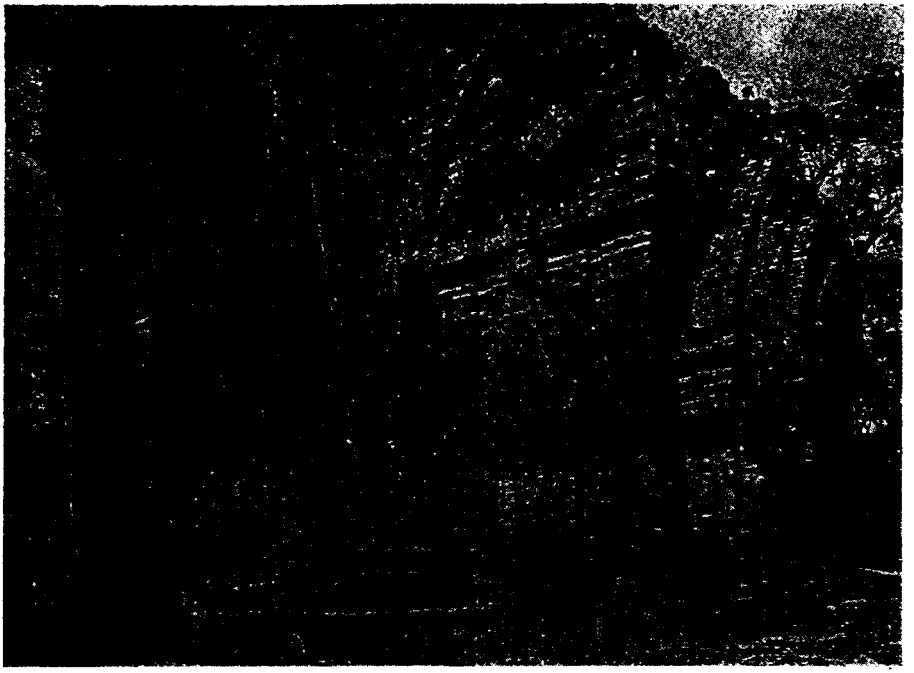
« On conçoit aisément maintenant que le principe qui a toujours guidé le Service archéologique en Indochine, c'est-à-dire « *fixation des ruines dans l'état où on les rencontre* », était à proprement parler impossible à observer littéralement. Il fallait, soit mettre à bas de nombreuses parties que la trame des racines ne maintiendrait pas, soit reconstruire ou tout au moins établir de solides contreforts. C'est ce dernier parti qui fut adopté, moins afin de conserver la silhouette du monument, que de lui assurer une homogénéité ainsi qu'une étanchéité définitives et complètes.

« Un double échafaudage en bambous, encageant littéralement le monument fut d'abord monté (pl. XXII, B). M. Pajot dirigea ensuite l'enlèvement des débris et le nettoyage da la végétation. Ce travail était particulièrement délicat, car le sectionnement inopportun d'une racine ou l'enlèvement maladroit d'une brique coincée pouvait déclencher l'écroulement de tout ou partie des superstructures de la tour. Des étais et des liens provisoires furent même établis en plusieurs points, notamment sur la face Est au-dessus du vestibule. Quand les éboulements qui bloquaient celui-ci furent enlevés, un tassement de plusieurs centimètres se produisit, prouvant que l'installation des étais avait été prudente.

« Le nettoyage des fissures fit apparaître des crevasses considérables entre les deux parements, crevasses se manifestant à l'extérieur par des failles occupant toute la hauteur du corps de la tour. Grâce à l'obligeance de l'Ingénieur en chef des Travaux publics, une machine à injecter le ciment sous pression put être utilisée pour ces travaux. Elle rendit d'appréciables services, d'abord pour le nettoyage par simple projection d'eau. Ce violent arrosage entraîna à l'extérieur dans la mesure du possible toute la terre à brique dissociée et les menus fragments de végétation. Un mélange de mortier et de briques neuves, puis du ciment sous pression (1) furent ensuite projetés à l'intérieur des crevasses dans le but de reconstituer le blocage primitif. C'est par mètres cubes que ce remplissage fut nécessaire. Lorsque le ciment était projeté en surface, soit pour colmater un parement ruiné, soit sur la surface d'une fissure bouchée, de la poudre ocre rouge était mélangée au dosage normal afin que sa couleur ne tranchât pas en blanc sur la surface des murs de la tour.

« Nous avons noté que tout l'angle Sud-Est s'était écroulé. Une véritable reconstruction de la maçonnerie de cet angle fut nécessaire pour soutenir les parties hautes que la végétation maintenait suspendues dans le vide. Le nouveau parement ainsi refait fut accroché au corps de la tour par des crampons scellés. Des retraits successifs à la hauteur de la corniche furent ménagés afin de ne point donner à cette reconstruction nécessaire l'aspect de la maçonnerie ancienne (pl. XXIII, A). Il en fut de même pour les angles des corps successifs supérieurs comme pour une partie de l'angle N.-O. (pl. XXIII, B). La solution qui aurait consisté à fixer simplement la surface décapée, solution qui fut étudiée et que nous eussions préférée, fut écartée comme impraticable. Elle aurait été insuffisante pour soutenir ultérieurement les superstructures, aurait nécessité une véritable démolition de certaines parties suspendues (face Est notamment), et n'aurait constitué qu'une protection vraiment précaire contre l'inévitable développement ultérieur de la végétation. Dans l'état actuel de la restauration, cette éventualité nous paraît reportée à une date fort lointaine. Les reprises ainsi exécutées ne constituent pas cependant une réfection susceptible de tromper

(1) Dosé pour la bonne marche de l'appareil à parties égales de ciment et de sable fin.

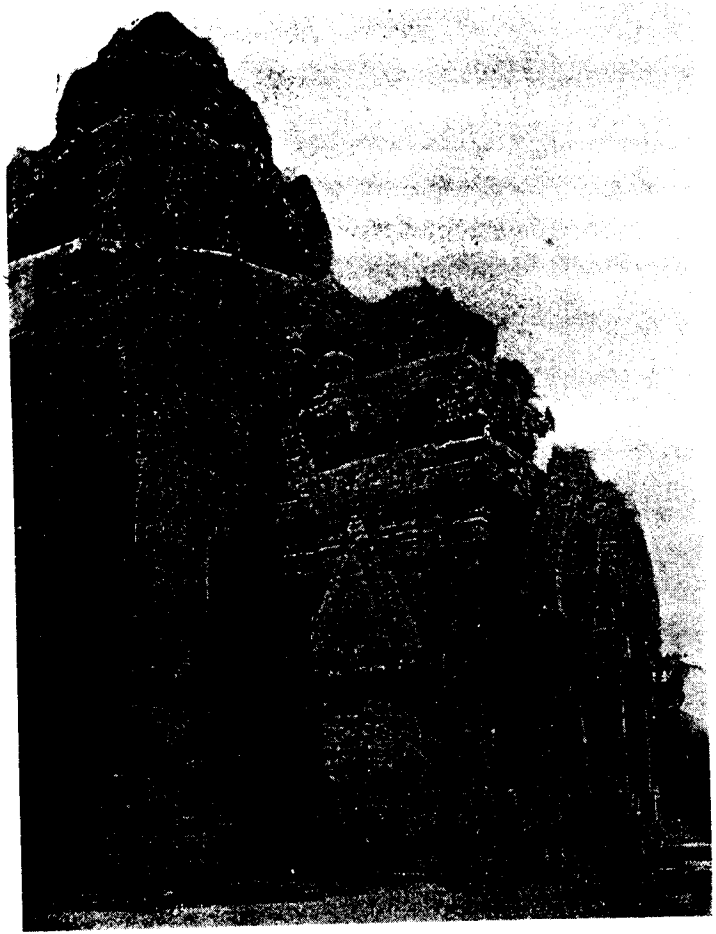


A



B

Temple de Po Nagar à Nhatrang. — *A*, A droite, cadre de la baie et tympan (avant la consolidation ; cf. p. 321). *B*, Travaux de consolidation (cf. p. 322).



A



B

Temple de Po Nagar à Nhatrang. Après les travaux de consolidation. — A, Angle Sud-Est. B, Angle Nord-Ouest (cf. p. 322).

l'observateur ; le fait même que les briques sont jointoyées au mortier affirme la restauration, le nouveau parement est tenu dans un plan sans moulures. Les briques employées sont cependant strictement des briques chames provenant de la ruine antérieure du monument. La coloration générale de l'ensemble reste donc homogène.

« Soutenir ainsi les parties défaillantes était bien, mais encore fallait-il constituer un lien entre ces reprises, tout en assurant l'homogénéité de la tour en même temps que l'étanchéité des terrasses. Ce but fut atteint par l'établissement au niveau de chacune de ces dernières d'un radier en béton solidement armé, formant anneau autour du pied de chaque réduction d'édifice ainsi que des différents corps superposés du bâtiment central. Les trois terrasses et le terrasson supérieur furent ainsi recouverts d'un plateau en béton armé, invisible du bas (pl. XXIIV, A), parfaitement homogène et chaîné, constituant un glacis cimenté sur sa surface supérieure légèrement déclive, afin d'assurer l'évacuation normale des eaux pluviales à l'extérieur. Les animaux basculés, gazelles, hamsas et éléphants qui furent retrouvés ont été réinstallés à leurs places respectives devant le corps de chaque étage, et leur socle fut solidement cimenté. Une reprise en sous-œuvre fut nécessaire pour rétablir le cadre en grès de la porte du vestibule, le fronton fut soulevé avec toute sa maçonnerie, puis replacé sur les pieds-droits rétablis dans leur position primitive sur une assise reconstruite. Ce travail délicat ne donna lieu à aucune surprise. Un ancrage noyé dans la maçonnerie et invisible maintient le tout dans sa position actuelle.

« Par surcroît de précautions, un lien supplémentaire fut établi au niveau du bas de l'entablement du corps principal : quatre tirants de fer de 0 m. 025 avec tendeurs intérieurs traversant les murs par des trous forés de 0 m.03 passant au ras de la muraille à l'intérieur de la tour et venant se fixer sur des bandes de fer de 0 m. 08 × 0 m. 015 dissimulées dans une moulure extérieure de l'entablement furent posés. Cet ancrage a pour but d'éviter que le parement extérieur, sous l'effort des poussées verticales tant de haut en bas que de bas en haut, ne prenne du fruit dans l'avenir.

« Toutes les surfaces horizontales, ainsi que le dessus des piliers de la salle précédant la tour à l'Est et en contre-bas, ont été recouvertes d'un glacis cimenté pour éviter l'infiltration des eaux pluviales et l'apport des graines à l'intérieur. La base de ces piliers a également été l'objet d'une reprise en maçonnerie de briques (pl. XXIV, B), car ils présentaient la particularité d'avoir été tous amincis à la base, comme par l'usure des briques, usure dont la cause exacte a provoqué plusieurs hypothèses, mais reste à déterminer.

« A l'intérieur de la tour, le pagodon de bois édifié par les Annamites fut démoli, en accord avec les mandarins du lieu, et les nombreux dons faits à la déesse relégués sur les deux côtés de la salle où deux tables cimentées furent établies à cet usage. La déesse, ainsi débarrassée de l'habillage qui la masquait, fut photographiée comme on n'avait pas encore pu le faire. Il apparaît nettement que la tête a été rapportée ; la facture en est annamite et le cou démesurément long. Nous en donnons ici la photographie ainsi que celle du dos du chevet dont la sculpture est particulièrement intéressante (pl. XXV, A et B). Le remplissage qui masquait l'ancien carrelage cham fut enlevé et permit de constater que, sans avoir déplacé l'autel, des fouilleurs avaient opéré sous celui-ci dans le but de rechercher le trésor supposé dans tous les monuments chams. La tour étant construite sur des têtes de roches ne paraît pas avoir de fondations comme celle qui a été mise au jour à Trà-kiệu. Un lit de sable fin sert de remplissage sur la surface rocheuse pour assurer le

niveau du dallage de la tour. Les chercheurs de trésor paraissent avoir porté leur effort sur le vide formé par l'intérieur du socle du piédestal de la cuve à ablutions. Cependant, devant celui-ci, sous une pierre plate de o m. 60 × o, 40, une petite barre d'or de o m. 065 sur o, 006 d'épaisseur fut découverte. Ce petit dépôt ne paraît toutefois pas ancien et semble avoir été déjà déplacé. Il est sans doute contemporain de l'édification du pagodon et du dallage fait par les Annamites. Ce travail aurait été exécuté, d'après le dire des indigènes, sous Minh-mạng.

« L'enlèvement du dallage annamite a provoqué la découverte des quatre petits socles de o m. 40 de côté environ. L'une des pierres porte sur deux de ses faces latérales une inscription.

« Par la même occasion, la colline fut débarrassée de certains ornements annamites, la salle aux piliers nettoyée. Un aménagement du plateau en jardin et un gardiennage méthodique, en accord avec le ministère des rites, sont en outre en voie d'exécution.

« Telle qu'elle est, ainsi remise en état, la grande tour de Pō Nagar peut paraître, surtout sur la face Est qui était la plus abîmée, restaurée avec trop de soins. Mais si l'observateur veut bien se reporter à l'état dans lequel elle se trouvait avant les travaux, et s'imaginer la consistance de ces matériaux en voie complète de désagrégation, parfois suspendus dans le vide par blocs dissociés et maintenus par le réseau d'une végétation qui n'en assurait provisoirement l'équilibre qu'au prix de la ruine de l'édifice, si le visiteur veut bien songer que les moyens mis à la disposition du conservateur sont souvent précaires et que la main-d'œuvre est toujours nettement insuffisante, le résultat obtenu lui paraîtra au contraire satisfaisant et le but recherché largement atteint (cf. pl. XXVI, A et B). »

— Les travaux de consolidation de la tour centrale de Pō Nagar à Nhatrang ont amené la découverte d'une inscription, gravée sur un petit socle de pierre. Cette inscription, en cham, mentionne une fondation pieuse au bénéfice de la déesse Bhagavatī Kauṭhāreçvarī, en 1211 çaka.

— D'une tournée dans la province de Thanh-hoá, M. GASPARDONE a rapporté de bons estampages des inscriptions funéraires des Lê à Lam-sơn et Dao-xá, canton de Quảng-an, phủ de Thọ-xuân. Les dates de ces inscriptions vont de 1440 à 1505 A. D.

Littérature chame. — Amorcée par M. MUS au cours d'une mission dans le Sud-Annam, poursuivie depuis au compte de l'Ecole par le lettré BÔ-THUẬN, une recherche méthodique des manuscrits chams a donné les meilleurs résultats. On a recouru non à l'achat, mais à des locations à court terme. Les manuscrits sont envoyés à Hanoi et dépouillés. Ceux qui présentent quelque intérêt sont copiés ou photographiés. Cette méthode nous a valu, à la longue, le prêt spontané d'ouvrages nombreux et importants, à mesure que les premiers manuscrits communiqués faisaient retour à leurs propriétaires. Deux cents manuscrits, allant de quelques feuillets à plus de cent pages, ont pu être examinés ; la moitié d'entre eux ont été photographiés. Des trouvailles inattendues ont été faites : un lexique sanskrit-cham, une courte version chame, réduite à quelques pages, du Rāmāyaṇa, des prières en malais et un dictionnaire malais-cham. Le point le plus saillant est la découverte de toute une littérature

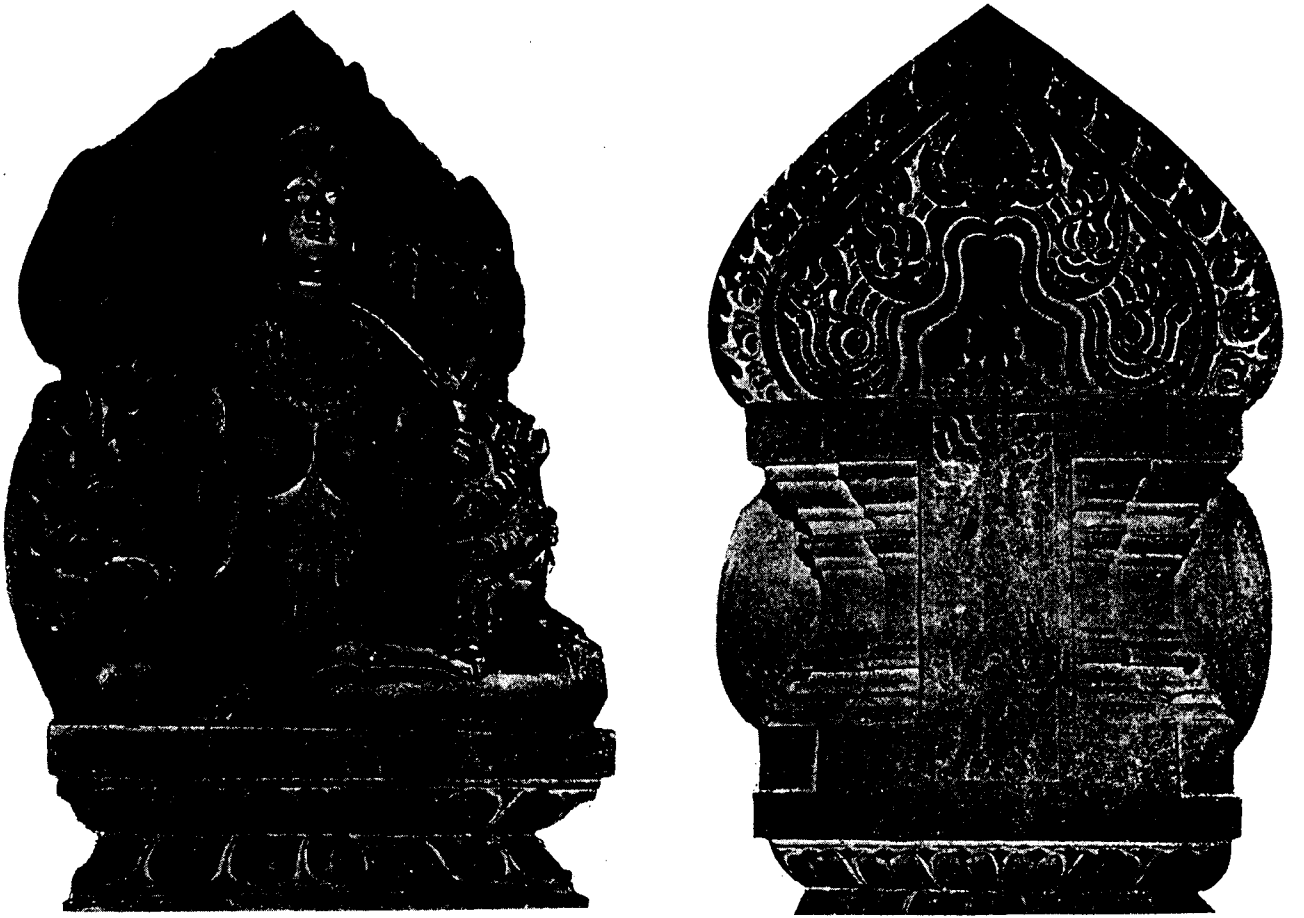


A



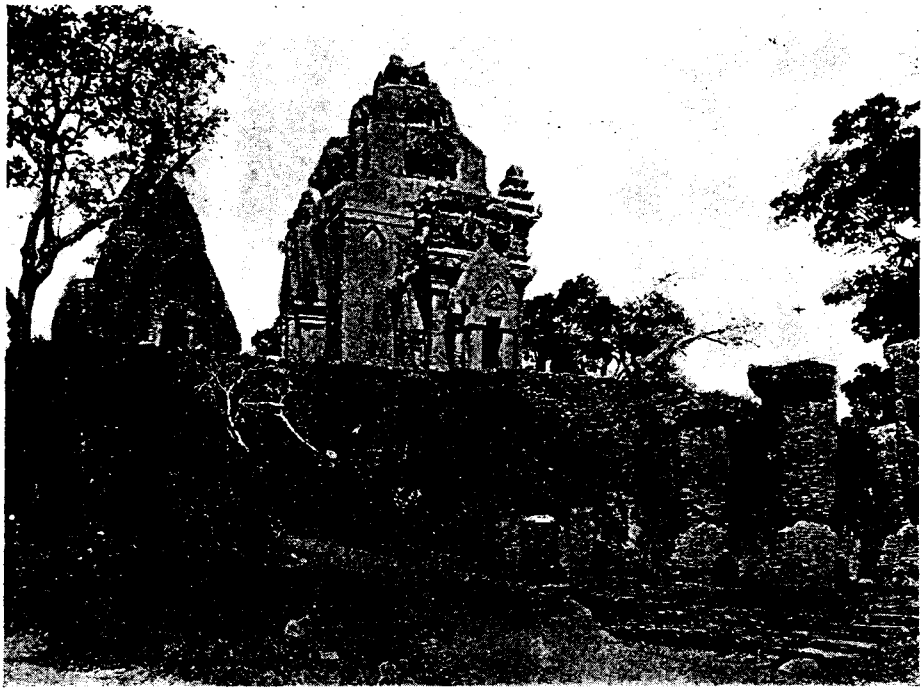
B

TEMPLE DE PŌ NAGAR À NHATRANG. Après les travaux de consolidation. — *A*, Terrasse et terrasson supérieur (cf. p. 323). *B*, Piliers de la salle précédant la tour (cf. p. 323).



A B

TEMPLE DE PŌ NAGAR À NHATRANG. — *A*, Statue de la déesse. *B*, Dos du chevet (cf. p. 323).



A



B

Temple de Pō Nagar à Nhatrang. Après les travaux de consolidation. — *A*, Ensemble vu du Sud-Est. *B*, Angle Sud-Ouest (cf. p. 324).

romanesque traduite du malais, notamment l'*ākayet Devamanū* et l'*ākayet Inrapatrā*, versions chames des deux romans malais *hikayat Devamandu* et *hikayat Indraputra*.

La littérature religieuse comprend des fragments d'hymnes en un sanskrit corrompu, hérités des anciens rituels, et des hymnes en cham, d'une langue difficile, adressés aux dieux constituant le panthéon « brahmanique » moderne (Pō Nogar, Pō Klauṅ Garai, Pō yaṅ In). Ces hymnes ont été publiés par M. CABATON, avec un essai de traduction, sur un manuscrit unique incomplet et peu correct. L'étude critique de diverses versions provenant tant de Phanri que de Phanrang montre qu'on peut attendre une certaine somme d'information de ces textes jusqu'ici pratiquement inutilisés.

. . .

Cochinchine. — Au village de Nham-lang, canton de Nhiêu-khánh, province de Soc-trang, une statuette de grès, représentant une divinité féminine de style khmèr et de facture assez grossière, a été fortuitement exhumée en février 1931 : elle est entrée au Musée Blanchard de la Brosse.

Deux Buddhas siamois ont été trouvés dans une mare du village de Hoà-hội, province de Tây-ninh.

Conformément aux règlements en vigueur, ces diverses trouvailles ont été immédiatement signalées à la direction de l'Ecole Française d'Extrême-Orient par le Gouverneur de la Cochinchine.

. . .

Cambodge. *Aṅkor*. — M. H. MARCHAL, conservateur d'Aṅkor, a adressé au Directeur de l'Ecole le rapport suivant sur les travaux exécutés dans le groupe d'Aṅkor et dans la province de Siem-Rāp pendant le premier semestre 1931 :

« A Práḥ Khăn (fig. 25), on a achevé le dégagement de l'édicule à colonnes rondes dans l'angle intérieur Nord-Est de la 3e enceinte ; on a aligné de chaque côté les

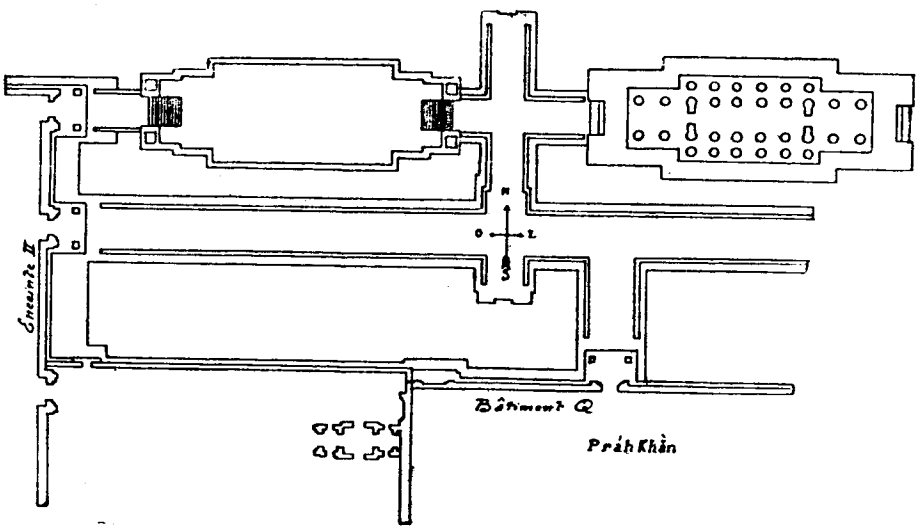


Fig. 25. — PRÁḤ KHĂN. Angle intérieur Nord-Est de la 3e enceinte.

pierres du premier étage de cet édicule retrouvées dans les décombres, sans pouvoir, tout au moins avec les moyens dont nous disposons actuellement, songer à les remettre en place (pl. XXVII, B).

« Le dégagement de cette partie du temple s'est continué par celui de la terrasse en latérite à l'Ouest de l'édicule précédent (pl. XXVIII, A). L'enlèvement de la brousse et des terres autour de cette terrasse a laissé voir une chaussée dallée légèrement surélevée qui lui est parallèle au Sud et qui servait à relier les entrées latérales Nord des deux enceintes orientales II et III (pl. XXVIII B).

« Cette chaussée était bordée d'une balustrade en corps de nāga dont un grand nombre de pierres, beaucoup il est vrai plus ou moins cassées, furent retrouvées et remises en place sur leurs dés ; cette chaussée se raccorde à une autre qui relie l'édicule à colonnes rondes à la terrasse en latérite et est également décorée de nāgas.

« On a pu reprendre et consolider certaines parties de cette terrasse en latérite qui étaient, ou démolies, ou en péril de s'écrouler ; on a également rajusté les pierres des deux perrons, et les lions qui décorent les échiffres ont pu être complétés par les morceaux qu'on en a retrouvés.

« Le gopura IV Nord de Práḥ Khăn, complètement dégagé (pl. XXVII, A), a eu certaines parties des tours et des porches des entrées latérales, soit complétées par des pierres qui manquaient et qu'on a retrouvées, soit consolidées et renforcées par des potelets ou calfeutrages en ciment placés avec le plus de discrétion possible pour réserver à ce matériau la place secondaire qu'il doit occuper désormais dans les travaux de conservation.

« Au Bàkhèn, on a achevé le dégagement de tous les petits sanctuaires ou de ce qui en subsistait à la base de la pyramide. Beaucoup de ces édicules en briques sont démolis et les briques ont dû en être enlevées par les indigènes car, notamment près de l'angle Nord-Est, on ne retrouve plus sous les décombres que le massif de latérite de base : même le revêtement extérieur en grès mouluré de ce massif a presque totalement disparu.

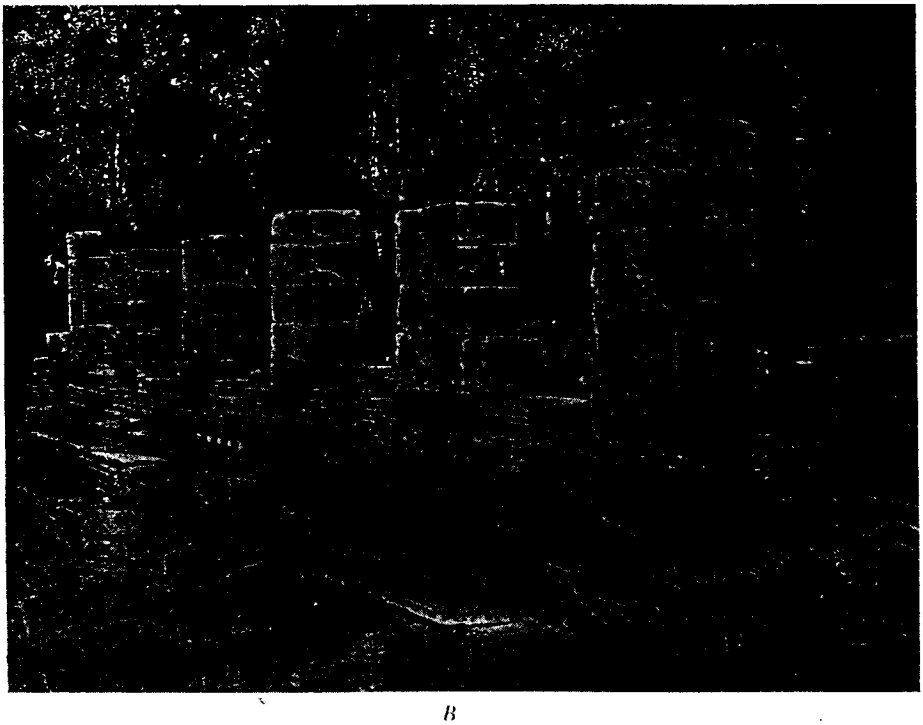
« On a fait quelques consolidations dans les sanctuaires restés debout, aux endroits où des briques déchaussées ou tombées laissaient des cavités béantes, soit en bouchant ces cavités avec des briques retirées des déblais, soit par du ciment là où il a été impossible de faire autrement.

« A Prè Rup, deux équipes continuent de mener de front le dégagement de ce temple. L'une au rez-de-chaussée, après avoir complètement dégagé le gopura extérieur Est dont les ailes latérales étaient absolument enfouies sous la végétation et les éboulis, commence à enlever le remblai de terre autour des trois tours en briques au Sud de ce gopura. Toutefois des arbres très hauts et très volumineux s'élevant sur ce remblai, il a fallu d'abord enlever ces arbres et pour cela les couper branches par branches et tronçons par tronçons. On descend ceux-ci au moyen de cordages afin d'éviter des accidents, travail long et parfois même dangereux au début pour le couli chargé de la besogne. Des consolidations ont été exécutées en même temps que ce travail sur les parties de murs où les racines avaient déchaussé la maçonnerie.

« L'autre équipe travaille sur la terrasse supérieure du monument ; elle continue à déplacer toutes les pierres du dallage ou du soubassement du sanctuaire central encombré autrefois d'arbres qu'on a fait disparaître, mais dont il reste à enlever les racines et les souches disjoignant les pierres. Quelques blocs moulurés appartenant

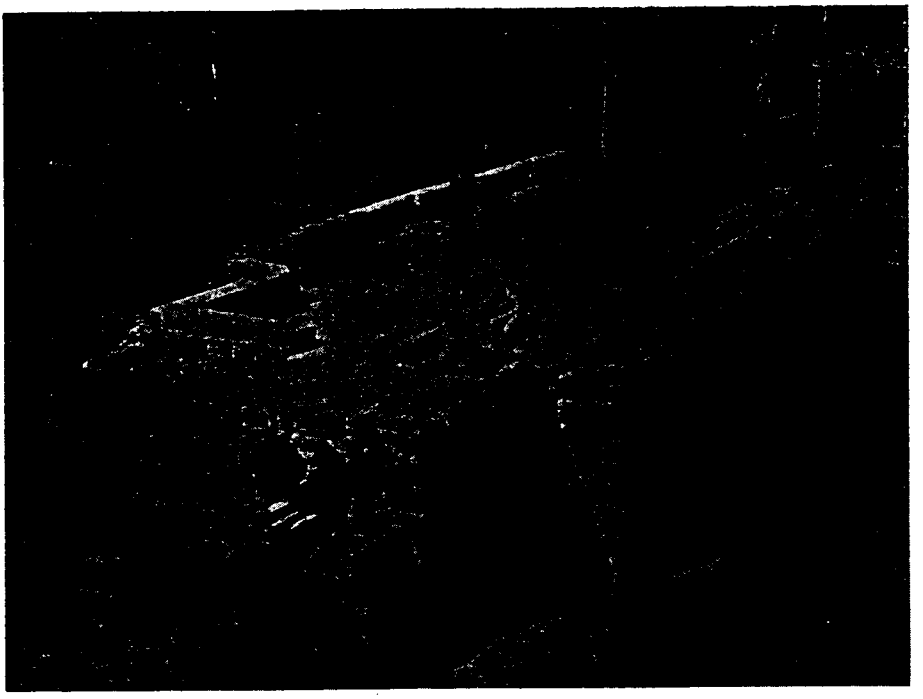


A

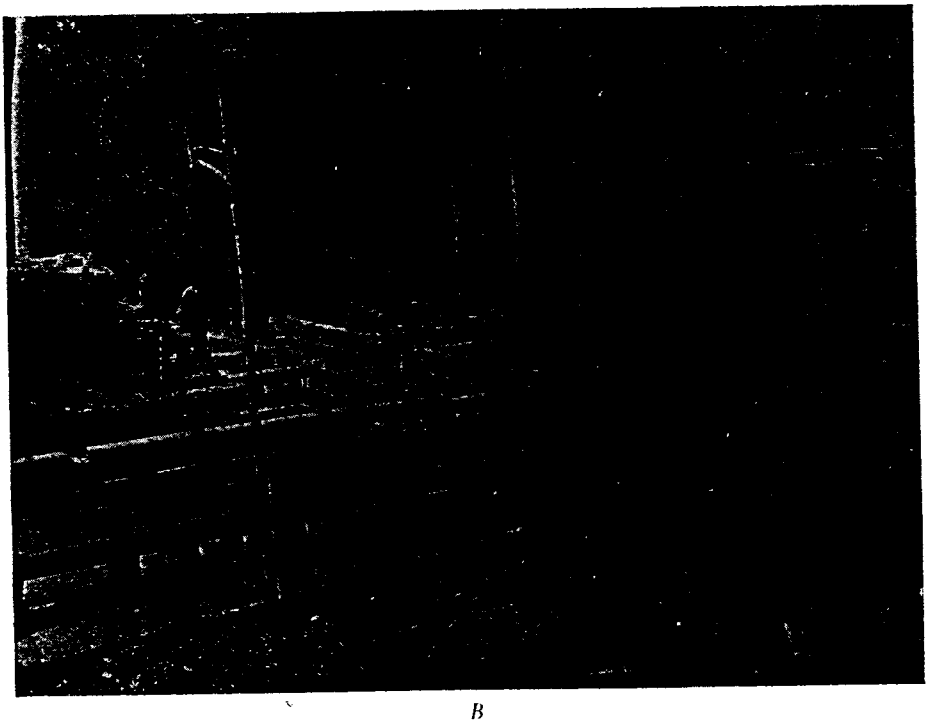


B

PRÁH KHĂN. — *A*, Gopura IV Nord : berme dégagée à l'Ouest de la face Nord. *B*, Édicule à colonnes rondes : fragments de l'étage reconstitués sur la face Sud (cf. p. 326).

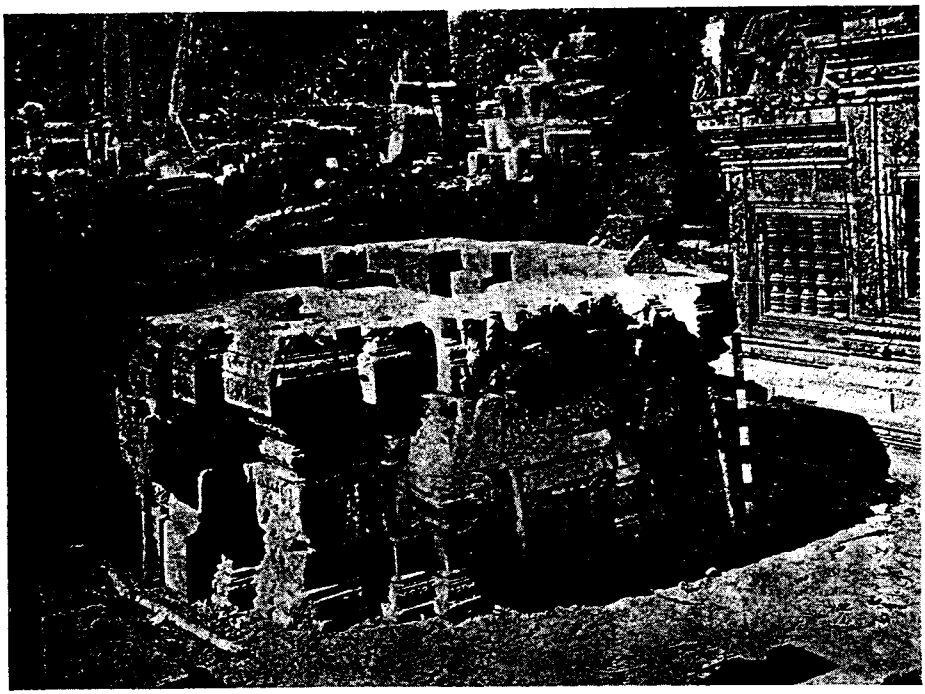


A



B

PRÁH KHĂN. — *A*, Terrasse en latérite à l'Ouest de l'édicule à colonnes rondes. *B*, Chaussées au Sud-Ouest de l'édicule à colonnes rondes (cf. p. 326).

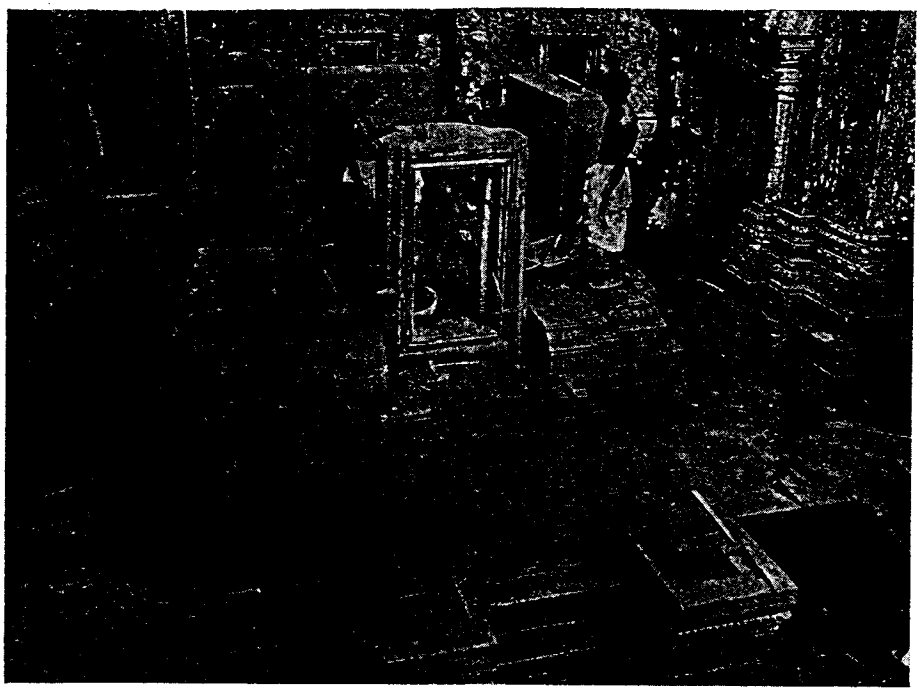


A

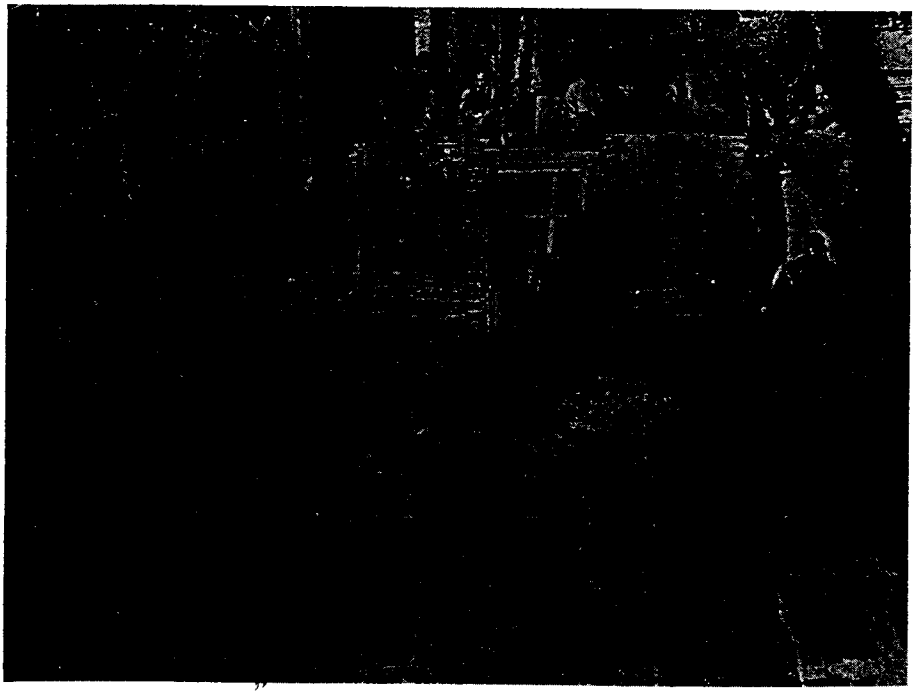


B

BANTĀY SRĔI. — A. Premier étage du sanctuaire Sud reconstitué sur le sol. B, Enlèvement des pierres du sanctuaire Sud (cf. p. 327).

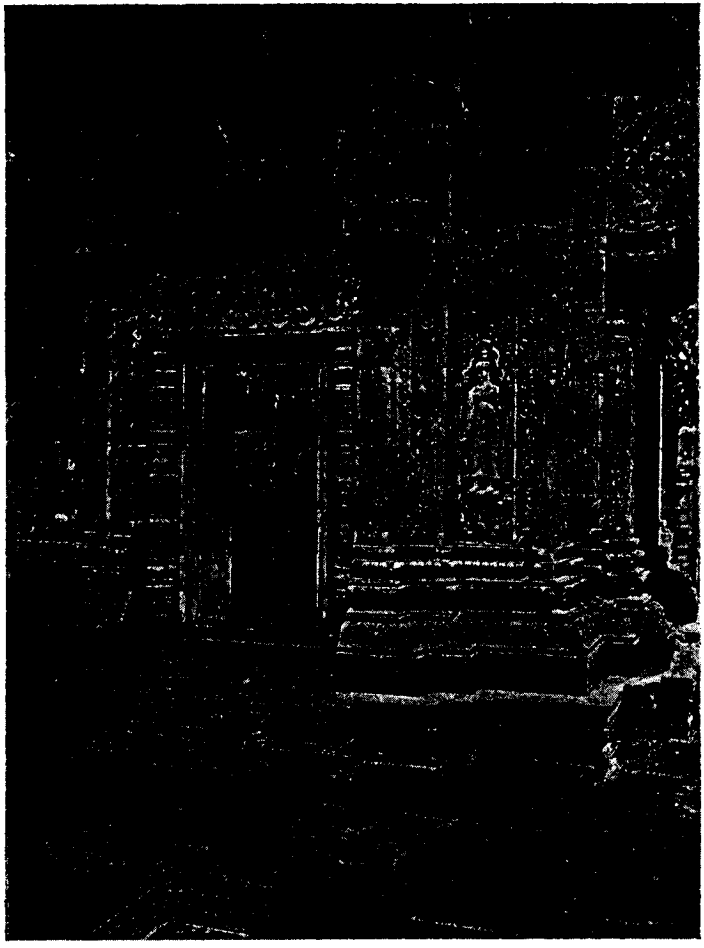


A

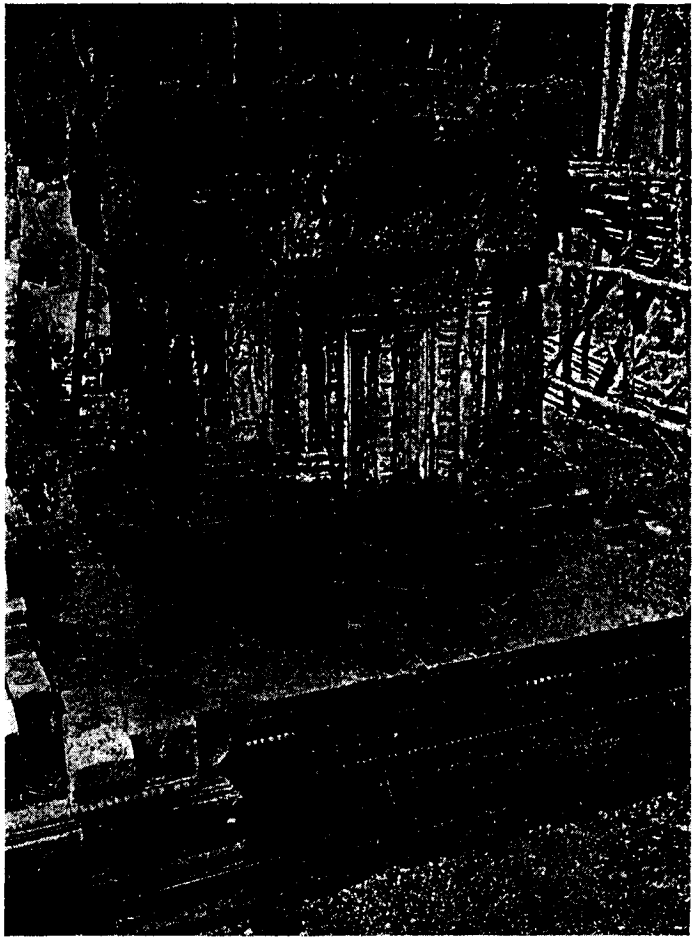


B

BANTĀY SRĒI. — *A* et *B*, Reconstruction du sanctuaire Sud (cf. p. 327).



A



B

BANTĂY SRĔI. Sanctuaire Sud, à la date du 24 juin 1931. *A*, Façade Est. *B*, Façade Ouest (cf. p. 327).

aux échiffres des perrons, aux angles du soubassement et aux murs de soutènement de la terrasse ont été retrouvés et remis en place.

« Bien que situé en dehors du groupe d'Aṅkor, le temple de Bantāy Srĕi a vu l'inauguration de nouvelles méthodes de travaux de la part du Conservateur d'Aṅkor. Ce temple, par la petitesse de ses dimensions, la netteté de ses profils et l'abondance du décor, se prêtait tout particulièrement à l'essai des procédés en usage aux Indes Néerlandaises. Les différentes phases de ce travail peuvent se résumer comme suit.

« Après déboussaillement de la partie centrale où se dressent les trois sanctuaires de la première enceinte, on a, pour les dégager et obtenir le maximum d'espace libre autour du soubassement, procédé à la recherche des blocs de pierres provenant des parties écroulées ; on a pu ainsi reconstituer sur le sol les différents étages des trois sanctuaires, plus ou moins complètement, mais avec un nombre suffisant de pierres pour pouvoir envisager la reconstruction de ces édifices (pl. XXIX, A). Ne pouvant songer à entreprendre les trois sanctuaires à la fois, on a décidé de commencer par le sanctuaire Sud. Des dessins cotés, plans et élévations, relevés sur place des différentes parties de ce sanctuaire, furent entrepris, ce qui, joint aux nombreuses photographies de l'état actuel du temple, permit de commencer la dépose des pierres du sanctuaire sans risque d'erreur ou d'hésitation pour le remontage (pl. XXIX, B). D'ailleurs, en plus de ces précautions, chaque pierre, avant d'être enlevée, était marquée de signes de repérage.

« Une fois le terrain complètement net, bien nivelé et damé, on a coulé un béton en mortier de ciment formant radier sur tout l'emplacement des maçonneries qui venaient d'être enlevées.

« Ensuite on a remonté le mur de soubassement en grès mouluré, assises jointives et règlées de niveau ; l'intérieur de ce mur, qui auparavant n'était constitué que par un conglomérat de blocs de latérite, désagrégés et mélangés à de la terre, a été repris avec un remplissage de latérite taillé et placé par assises régulières jointoyées au mortier de ciment.

« Par-dessus, on a replacé le dallage en grès et on a commencé à remonter les murs du sanctuaire lui-même : au cours de cette dernière opération, on a pu remettre en place les pierres qui avaient été volées en décembre 1923 et qui étaient conservées en dépôt au Musée de Phnom Pĕñ (pl. XXX).

« Le mauvais état de la piste reliant Siem Rāp à Bantāy Srĕi à la suite des pluies a obligé d'interrompre ces travaux vers la fin du mois de juin (pl. XXXI).

« Un secrétaire de la Conservation d'Angkor, envoyé en reconnaissance dans le khănd de Siem Rāp et celui de Sŭtnikom, a découvert une vingtaine d'anciens sanctuaires inédits, beaucoup presque totalement écroulés, mais dont il restait toujours le motif de la porte en grès avec son encadrement. Un déboussaillement sommaire et un commencement de fouilles a pu faire découvrir quelques motifs de sculptures, piédestaux, statues, bas-reliefs, etc., quelques-uns assez intéressants et différents de ceux qu'on trouve habituellement dans le groupe d'Aṅkor (pl. XXXII). On a même eu la chance de trouver une inscription inédite au Prāsāt Prei Prāsāt, entre Bākoṅ et Rolŭos.

« Des photographies, estampages, descriptions et croquis de ces différents vestiges, ont été pris pour joindre à l'inventaire des monuments de cette région.

« L'entretien des divers monuments du groupe d'Aṅkor s'est continué avec l'équipe volante chargée de ce travail, cependant qu'une autre équipe continuait à débarrasser le fossé Ouest d'Aṅkor Vāt du *lục-bình* qui s'y accumule.

« Au mois de juin, une équipe a repris le jointoiement des parties fissurées de la chaussée extérieure Ouest de ce temple, pour prévenir des affaissements que des affouillements d'eau eussent pu provoquer en saison des pluies. Le même travail de rejointoiement a été exécuté dans les galeries des entrées occidentales et sur la chaussée intérieure conduisant au temple.

« Enfin cette équipe a réparé le dommage causé sur la balustrade de corps de nāga autour des galeries du premier étage par deux énormes manguiers que le vent avait renversés ; elle a également refait la partie des gradins de la douve Ouest d'Aṅkor Vât (bord Ouest) qui s'étaient affaissés à la suite des pluies de l'an dernier.

« La partie de gradins sur le bord Est n'a pu encore être refaite à cause de l'importance que présente ce travail. »

— M. P. Paris, résident de Tà Kèv, a bien voulu communiquer à l'Ecole Française d'Extrême-Orient les renseignements recueillis au cours de ses tournées administratives sur les monuments anciens qui se trouvent dans sa province. De plus, il a trouvé dans les photographies aériennes destinées au cadastre une mine précieuse de renseignements : la province de Tà Kèv s'y révèle sillonnée de vestiges de routes et de canaux (cf. supra, p. 221), absolument invisible sur le sol, et qui sont vraisemblablement khmèrs. Cela est certain pour deux avenues qui se dirigent vers le pied de l'escalier du Phnom Bàyaṅ. Une recherche de M. Parmentier sur le terrain lui a permis de retrouver une série de bornes jalonnant ces avenues.

Voici, sur ces découvertes, le rapport adressé au Directeur de l'Ecole par M. Stoeckel, Directeur p. i. des Arts cambodgiens :

« M. Paris, Résident de Tà Kèv, nous ayant signalé plusieurs pagodes et vestiges archéologiques intéressants, nous avons fait avec lui quatre tournées dans sa province au cours desquelles nous avons pu photographier la première fois à la pagode de Pôthivăn une statue intéressante de Viṣṇu, récemment sortie du bassin situé autour de la pagode.

« Deux tournées successives dans la région de Tonlăp nous ont permis de photographier à la pagode de Vât Lơ une pierre circulaire à ablution munie d'un somasūtra d'un genre absolument nouveau affectant la ferme d'une tête de buffle (pl. XXXII, A).

« A la pagode de Kaṃpêṅ (*I. K.*, I, n° 6), nous avons pu constater que, contrairement aux indications de M. de Lajonquière, le pràsàt en briques signalé par Aymonier existe toujours, et, malgré les restaurations regrettables que les bonzes lui ont fait subir, il nous semble encore mériter de figurer dans la liste des monuments historiques classés.

« A la pagode de Vât Slèṅ (khŭṃ de Kôk Préč), nous avons photographié sur un tertre à côté du terre-plein de la pagode, un liṅga de taille remarquable (1 m. 75 environ hors de terre).

« Nous avons fait également l'ascension du Phnom Práḥ Trapăṅ (*I. K.*, n° 7) et nous avons encore trouvé au sommet, sous un abri chinois, les restes très abîmés d'un Gaṇeça, qui sont encore actuellement l'objet d'un culte.

« Nous avons également, avec M. le Résident Paris, retrouvé les vestiges de la grande chaussée qui conduisait au pied du Phnom Bàyaṅ. M. Paris fait actuellement procéder à un débroussaillement sommaire qui permettra une visite plus facile de ce point.



A



B



C

Tà Kèv. — *A*, Somasūtra de Vât Lo (cf. p. 328). — *B*. Prâsât Thlãy (cf. p. 329). — *C*. Prâsât Tà Ñãn.



A



B

Tà Kèv. — Vât Bathây (cf. p. 329).

« D'accord avec M. Parmentier, nous avons fait transporter sur le bord de la piste ouverte par M. Paris les restes d'un pressoir à canne à sucre en grès. Cette pièce curieuse en elle-même, semble d'une ancienneté douteuse ; d'autre part son poids et son encombrement nous ont fait différer son transport au Musée, au moins jusqu'à la prochaine saison sèche.

« Enfin, au cours de notre dernière tournée (16-17 mai), nous avons visité le point de l'Inventaire Lajonquière n° 13, Pràsàt Thlãy (E). La photographie ci-jointe (pl. XXXII, B) montrera que le sanctuaire, bien que très ruiné, existe cependant encore. A quelques kilomètres à l'Ouest, dans la pagode de Bàthãy, khŭṃ de Aṅ Thnàl, khằnd de Tralàč (pl. XXXIII), nous avons trouvé le pràsàt en briques dont photo ci-jointe, signalé par le Service géographique, mais qui ne figure ni à l'Inventaire de Lajonquière, ni à la liste des monuments historiques. La frise très bien conservée représente des oies ; les figurines placées au-dessus sont malheureusement trop ruinées pour nous permettre une identification certaine ; dans l'une d'elles cependant nous avons cru reconnaître Brahmā avec ses quatre visages.

Sur un petit tertre dans le khŭṃ de Aṅkằñ, khằnd de Tralàč, nous avons également trouvé au lieu dit Liek Svây les ruines d'un pràsàt dont il ne reste plus qu'une porte prise dans la végétation. »

Épigraphie. — L'épigraphie du Cambodge s'est enrichie de cinq inscriptions nouvelles. Une d'entre elles a été trouvée par M. Paris dans la province de Tà Kèv, à Vằt Pôrôṅ : c'est une stèle gravée sur ses deux faces, relatant des donations d'esclaves à l'occasion d'une fondation remontant au VIIe ou au VIIIe siècle. Cette stèle est entrée au Musée Albert Sarraut.

Quatre inscriptions ont été découvertes dans la région d'Aṅkor. Sur le piédroit d'un édicule ruiné qui s'élevait devant l'angle Est de la base Nord de la pyramide centrale du Phnoṃ Bàkhèṅ, est gravée une inscription relatant des donations au dieu du Vnaṃ Kantãl (mont central) qui pourrait désigner ici le monument du Bàkhèṅ. A Pràsàt Prei Pràsàt, près du groupe de Rolŭos, une inscription en mauvais état présente l'intérêt d'appartenir à la période préangkoréenne. Deux autres inscriptions proviennent de deux des monuments récemment découverts dans la province de Siem Rãp : Pràsàt Hè Phkì et Pràsàt Dón Sò.

* * *

Laos. — La restauration du That Luong de Vieng Chan se poursuit activement sous la direction de M. Fombertaux.

A la fin du mois de juin 1931, les travaux de maçonnerie étaient terminés en ce qui concerne les éléments suivants : au rez-de-chaussée, la porte Ouest ; les piliers, banquette et mur d'enceinte au Nord (côté Ouest), à l'Ouest et au Sud ; le mur de contrefort, talon renversé, mur de soutènement du premier étage, bahut et merlons, à l'exception des emplacements occupés par les pavillons d'axe ; — au premier étage, le mur bahut précédant la plate-forme en avant du mur de soutènement du deuxième étage, la partie Nord-Est du soutènement, les oves éboulées du deuxième étage, et les escaliers d'accès au deuxième étage sur les faces Nord et Ouest. Quant aux travaux de charpente, la couverture des galeries Ouest, Nord (côté Ouest) et Sud (côté Ouest) a été confectionnée et posée ; la plupart des fermes de galeries Est,

Sud (côté Est) et Nord (côté Est) sont terminées ainsi que la charpente de la porte Ouest, et ne tarderont pas à être mises en place (pl. XXXIV).

— Au début de l'année 1931, Mlle M. COLANI a continué ses recherches dans la province de Cammon.

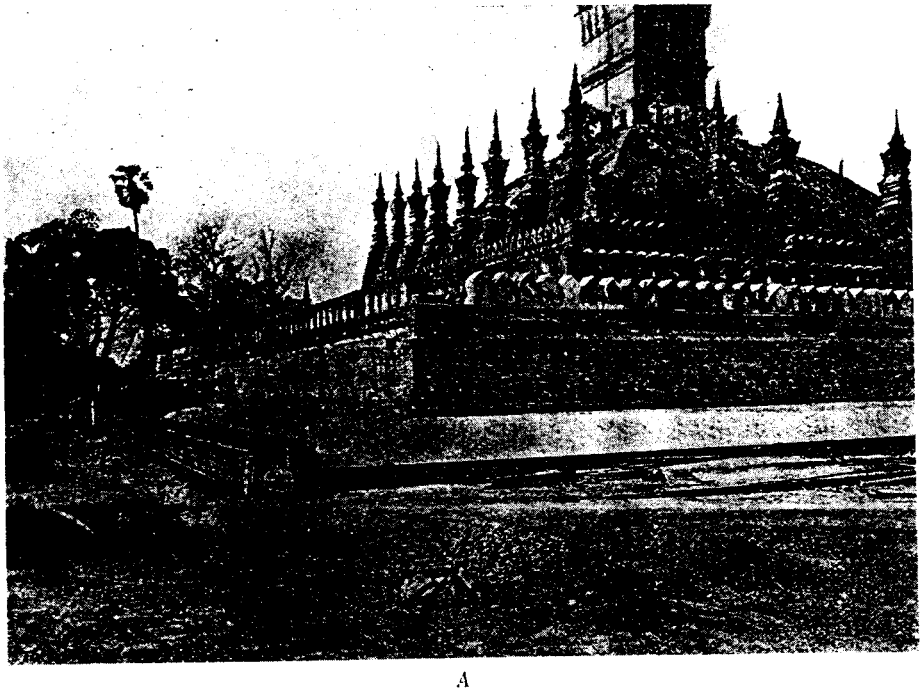
Longeant au Sud, l'énorme bande calcaire de direction E.-O. qui s'étend de la contrée voisine de Đồng-hới jusqu'au bassin du Mékong, Mlle Colani rechercha : 1° si la culture bacsonio-hoabinhienne avait laissé des traces dans ces régions occidentales ; 2° si le Néolithique découvert par elle aux environs de Tha Chek (abri sous roche de Kuan Pha Vang) se retrouverait le long du cours oriental dela Sé Bang Fai. Les trouvailles faites dans la région de Mahaxai (grande grotte et abri sous roche de Mahaxai, grotte de Ban Dong, fissure sépulcrale de Ban Na Har, grotte de Ban Pak Phun, grotte de Ban Na Veng) révèlent deux séries de faits : 1° les néolithiques, qui laissèrent en ces lieux des vestiges de leur occupation, avaient l'habitude de cacher les cadavres ou les squelettes des leurs dans les fissures des rochers calcaires, avec un mobilier funéraire ; 2° une culture préhistorique semblable à celle du littoral d'Annam (Minh-cam, Duc-thi) se retrouve dans cette partie du Cammon ; les coquilles *marines* y jouaient un grand rôle ; or le commerce de ces coquilles servant à la parure obligeait marchands ou acheteurs à parcourir des centaines de kilomètres dans une contrée des plus ingrates et fort périlleuse. Cette civilisation néolithique a donc franchi, dans un sens ou dans l'autre, la chaîne annamitique ; les Bacsonio-hoabinhiens seraient restés à l'Est, le long de la zone côtière.

Les recherches de Mlle Colani au Trân-ninh, dans la fameuse plaine des Jarres, ont donné des résultats fort importants, dont voici un premier aperçu extrait d'un rapport adressé au Directeur de l'Ecole :

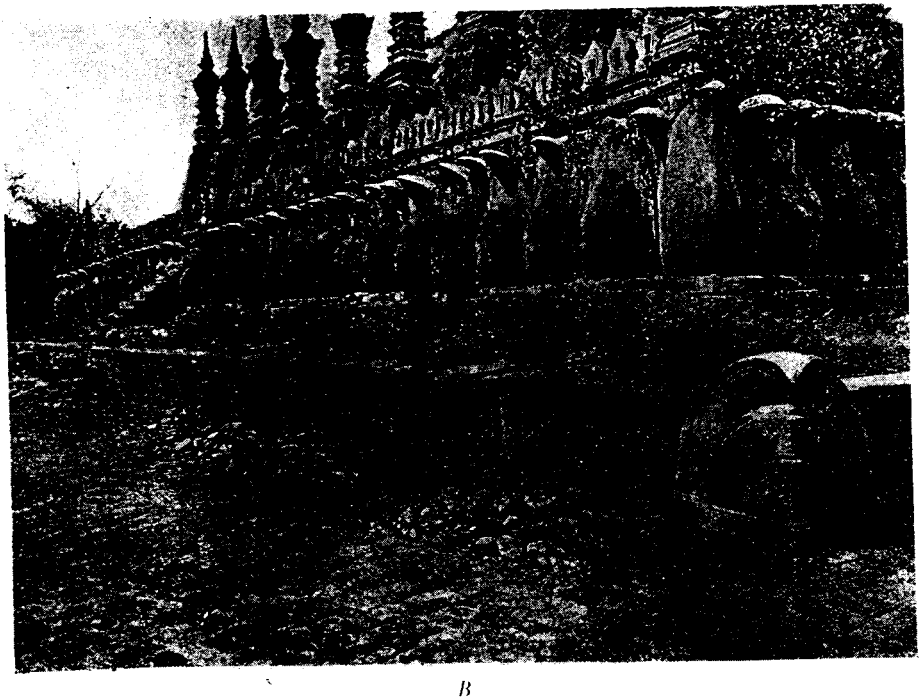
« Le plus important groupe de ces monolithes, à 23 km. de Xieng Khuang, se divise en trois sous-groupes, entourant et dominant une grotte naturelle légèrement modifiée par l'homme, creusée dans un petit massif calcaire. Elle est dans le pays le seul refuge contre les intempéries. Si les auteurs des jarres vivaient dans des cases, ils se servaient probablement aussi de cet asile naturel et quelques objets pouvaient être restés dans le sol. Les fouilles ont donné les résultats suivants : poteries extrêmement grossières, quantité de tessons et grand nombre de récipients ; parmi ces derniers deux modèles principaux, sorte de marmites à fond rond, hautes au maximum d'une douzaine de centimètres et bols peu profonds, hauts de 5 à 6 centimètres. Les uns et les autres contenaient le plus souvent des débris d'os humains en partie calcinés. Des traces de grands feux se voient dans le sol et à la voûte. La grotte n'était donc pas seulement un asile, mais aussi une façon d'énorme four crématoire. Des instruments et bijoux en fer et même en cuivre et en bronze accompagnaient ces céramiques.

« Ensuite, des recherches *sous les jarres* n'ont pas donné de résultats ; le poids de ces urnes gigantesques aurait broyé toute pièce placée au-dessous. Des tranchées méthodiques *autour des jarres* ont livré un mobilier purement funéraire ; près de chacune, des fragments de poterie, souvent un grand vase grossier subcylindrique en terre ; parfois un petit récipient à parois minces ; des disques et des perles, en terre ; des pièces, surtout des bijoux, en fer et en cuivre ; de très petites perles bleues, roses et vertes, etc.

« Ces recherches résolvent, au moyen de faits et non d'hypothèses, plusieurs des



A



B

THAT LUONG. — A, Talon renversé et soutènement du 1er étage, angles Sud et Ouest. — B, Plateforme en avant du soutènement du 2e étage, face Ouest (cf. p. 330).

inconnues du problème : grotte crématoire, mobilier funéraire autour des jarres. Une étude plus minutieuse des matériaux rapportés éclairera d'autres points.

« Les jarres sembleraient avoir été de grandes urnes funéraires (Néolithique, Age du bronze et même temps modernes, Europe, Chine, Japon, etc.), mais au lieu d'être en argile, elles sont en pierre comme les cistes. »

— Mlle S. KARPELÈS, secrétaire de l'Institut Bouddhique, s'est rendue au Laos en décembre 1930, afin d'y organiser la section laotienne de l'Institut et d'y préparer la cérémonie d'inauguration.

En passant par la province de Tha Khek, elle a constaté que le petit that des ruines de Mương Kao, face Est, côté Sud, avait subi de nouveaux dégâts dus, très probablement, à la dernière saison des pluies. La frise en stuc qui représente des danseuses et des hamsa enlacés, motif si populaire dans la décoration du Sud de l'Inde et à Ceylan, est particulièrement endommagée ; tous les débris gisent heureusement intacts sur le sol. Le chef de la pagode de Mương Kao a promis de les rassembler au pied du that et de faire dresser tout autour une palissade pour les préserver, en attendant la visite du Service archéologique de l'Ecole Française.

Le Chao Muong de Tha Khek venait de recevoir de l'administration locale deux types d'inventaire que tous les chefs de pagodes auront à remplir : un exemplaire pour les manuscrits et l'autre pour les objets du culte. Lors de sa tournée dans le Bas-Laos, en juin 1930, Mlle KARPELÈS, en inspectant les pagodes de cette région, avait remarqué d'importantes collections de manuscrits et quelques objets du culte qui présentent, de nos jours, un intérêt documentaire, en dehors de leur valeur artistique. Il fallait sans tarder tâcher de les sauver de l'incurie de certaines pagodes et de l'indifférence de quelques bonzes. C'est à cette fin qu'elle a dressé ces modèles d'inventaire en priant l'administration locale de les faire imprimer en caractères laotiens et de les envoyer en triple exemplaire à chaque pagode, depuis le Bas-Laos jusqu'au royaume de Luang Prabang : un exemplaire pour la pagode, un second pour les archives du bureau du Chao Mương et un troisième pour l'Institut à Vieng Chan.

Ces inventaires auront l'avantage : 1° de faire connaître la richesse de chaque pagode ; 2° de compléter vraisemblablement le travail amorcé par M. Louis FINOT sur la littérature laotienne (voir *BEFEO*, XVII, v, p. 175). Les inventaires de chaque province seront collationnés au secrétariat de l'Institut où l'on enverra, pour les faire copier, les manuscrits que la Bibliothèque bouddhique de Vieng Chan ne possède pas encore. L'original sera conservé et la copie envoyée à la pagode.

A peine arrivée à Vieng Chan, Mlle KARPELÈS a dû aussitôt monter à Luang Prabang afin de rencontrer le roi SISAVANG VONG avant son départ pour le 5e territoire.

Durant son séjour à Luang Prabang, elle s'est occupée à faire traduire en laotien plusieurs ouvrages relatifs à l'étude du bouddhisme ; et, à la demande de la Direction des cultes, elle a revu certains articles de la nouvelle réglementation des bonzes au Laos (voir *BEFEO*, XXIX, 522) qui semblaient s'écarter par trop des prescriptions contenues dans le Vinaya. L'Ecole de Pāli de Vat Pa Fang sera bientôt terminée et un ancien élève de l'Ecole supérieure de Pāli de Phnom Penh en sera le directeur.

De retour à Vieng Chan, le 15 janvier, Mlle KARPELÈS a soumis à l'approbation du Résident supérieur, M. Bosc, le programme des cérémonies en l'honneur de l'ouverture de la section de l'Institut bouddhique au Laos. Trois livres, dont deux sont traduits du cambodgien et un a été écrit par S. M. le Roi de Luang Prabang, ont pu être

distribués le jour de l'inauguration. La cérémonie officielle s'est déroulée au siège de l'Institut, à Vat Chan, où plusieurs discours ont été prononcés (v. infra, p. 334). Le lendemain, une commission se réunissait pour élaborer un programme d'action.

Durant son séjour à Vieng Chan, Mlle KARPELÈS a pu assister à deux fêtes locales. L'une, en l'honneur de la lecture du *Vessantara jātaka*, peut avoir lieu à partir du 3e mois laotien (février), une fois par mois. Chaque pagode, à tour de rôle, organise une grande fête. La veille, la pagode se remplit de bonzes venus de fort loin pour entendre la lecture de cette histoire édifiante, de 5 heures à 7 heures du soir, tandis que les jeunes gens arrivent à la nuit pour faire leur cour aux jeunes filles. Le lendemain matin, dès 6 heures, la lecture recommence et ne prend fin qu'à la tombée de la nuit. A 7 heures et demie, offrande de nourriture aux bonzes, puis récitation de l'action de grâce, après quoi, les vénérables reprennent la lecture du *Pha Vet* jusqu'au soir, se succédant à intervalle régulier. Dans la cour de la pagode, on a édifié tout exprès pour cette cérémonie, une sālā au centre de laquelle s'élève une chaire à prêcher, en tronc de bananier, entièrement sculptée et entourée sur trois faces de tentures, afin de masquer le public au bonze; au pied des quatre piliers qui supportent la chaire, on a disposé quatre jarres d'eau parfumée couvertes d'une feuille de bananier et, au centre, un sac de semence de paddy et un panier de sel. Le long des murs de cette sālā provisoire, se déroule toute l'histoire du *Pha Vet*, peinte sur étoffe. Chaque bonze lecteur reçoit un panier où les offrandes sont disposées avec plus ou moins de fantaisie. A la fin de la lecture de chaque chapitre, tous les auditeurs jettent une poignée de riz grillé. Au dehors, aux quatre points cardinaux, se dressent de petits autels, avec des offrandes de riz. A l'Est, en retrait, s'élève un autel plus important et couvert, où sont disposés une natte, un matelas-miniature, des oreillers, des bâtonnets d'encens, des cierges, des boulettes de riz, des fleurs, une théière et un bol à aumône. C'est là qu'après y avoir été convié, l'esprit du Buddha (*sic* !) vient assister à la lecture du *Pha Vet*.

L'autre cérémonie à laquelle Mlle KARPELÈS a pu assister et qui tend à disparaître complètement, est celle de la pêche au *pá bŭ'k*, poisson de la famille des Siluridés, dont le corps est allongé et lisse, d'un blanc argenté, complètement dépourvu d'écailles et dont le poids peut atteindre jusqu'à 200 kilos. Cette pêche a lieu chaque année en cinq endroits différents : à Ang (25 km. environ en amont de Vieng Chan) du 13e au 15e jour de la lune croissante du 3e mois laotien, entre janvier et février; à Luang Prabang (au milieu du fleuve, en face de la ville) du 6e au 7e mois laotien, entre mai et juin; à Nong Khieu (22 km. environ en amont de Paklay) le 15e jour de la lune croissante du 3e mois laotien (février); à Nong Thèo (30 km. environ en amont de Paklay), entre le 4e et le 5e mois laotien, pas de date fixe; à Ban Sèo (27 km. environ en amont de Huei Sai), du 6e au 7e mois laotien, entre mai et juin.

Dans le bief de Vieng Chan, dès le 9e jour de la lune croissante, le Chao Mương de la province ou son représentant, quitte le chef-lieu pour s'occuper de l'organisation de cette fête. Par petites étapes, il se rend en pirogue jusqu'à Ang, sorte de vaste anse, propice à la pêche de *pá bŭ'k*. Le Chao Mương et sa suite s'arrêtent tout d'abord à Ban Si Khay, « village de la crasse », où se trouve le génie du village qui jouit d'une grande réputation et que des sorcières, habitant au Nord du village, adorent continuellement. Au pied de l'arbre supposé être la demeure du génie, se dresse un autel s'élevant à 2 mètres du sol. C'est là que le Chao Mương, entouré de tous les pêcheurs, dépose cinq poulets rôtis, deux bouteilles d'alcool de riz, six

noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arecs, des gâteaux, des bâtonnets d'encens, des cierges en cire d'abeille, et les offre au génie, en lui demandant d'intervenir en leur faveur pour que la pêche, cette année, soit fructueuse.

On s'adresse au génie par l'intermédiaire de l'une des sorcières du village. Celle-ci entre dans des transes lorsqu'elle est « possédée » par le génie. Elle est alors inconsciente de ce qui se passe autour d'elle et le génie répond par la bouche de la sorcière, aux questions que lui posent les pêcheurs. Invariablement la réponse du génie est la même : la pêche sera fructueuse si l'on agit selon les traditions particulières à la pêche au *pá bŭ'k*. La possédée, entourée d'un cercle de pêcheurs, est d'abord debout et tient entre ses mains une coupe dans laquelle se trouvent des fleurs, des bâtonnets d'encens, dix cierges en cire d'abeille. Ses mains commencent à trembler lorsque le génie la pénètre ; elle dépose la coupe à ses pieds et, par-dessus ses vêtements ordinaires, endosse ceux que les pêcheurs lui offrent sur un plateau, en l'honneur de ce sacrifice : un *sin* ordinaire, une veste de coton teinte en rouge, une ceinture et un turban également en coton et teints en rouge, auxquels ils ont joint une piastre métallique et une brasse d'étoffe en coton blanc pour son usage personnel. Après avoir tournoyé sur elle-même, elle s'accroupit, le buste mû par un mouvement giratoire et c'est à partir de ce moment qu'elle parle au nom du génie.

Le 10e jour de la lune croissante, le Chao Mŭong et les pêcheurs arrivent à Kao Lieu (les neuf méandres du Mékong) où se trouve un génie très réputé et beaucoup plus puissant que celui de Ban Si Khay. En grande procession, on va chercher la sorcière du village avec parasols, lances, épées et gongs. Sur un plateau à offrandes sont entassés neuf barres d'argent, deux kilos de cire d'abeille, dix cierges, quatre noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arecs, une piastre métallique, une brasse d'étoffe blanche, un œuf de poule cru, une bouteille d'alcool de riz. La procession revient avec la sorcière devant les autels qui sont de véritables maisons et tout le monde s'y installe. L'entrée se trouve à l'Ouest, c'est-à-dire face au fleuve. Les offrandes pour le génie sont quatre fois plus importantes qu'à Ban Si Khay et chaque autel reçoit neuf poulets rôtis, neuf barres d'argent, quatre noix de coco, arec, bétel, cierges, bâtonnets d'encens. En outre, on sacrifie tous les trois ans un buffle et les années intermédiaires, un porc. Mêmes questions et réponses qu'à Ban Si Khay.

Dans la nuit du 11e au 12e jour de la lune croissante on s'arrête à Hat Hin Siou où l'on fait quelques offrandes au génie de la localité : deux noix de coco, deux poulets, etc., tout en lui demandant d'être favorable à la pêche. Il y a encore deux arrêts avant d'atteindre Ang où l'on doit arriver le 12e jour de la lune croissante, à 8 heures du matin. Le soir, tous les pêcheurs vont au village interroger la sorcière. Pas de processions, et mêmes dons qu'à Ban Si Khay, mêmes questions, mêmes réponses. Le 13e jour, à 7 heures du matin, on se rend à l'autel du génie avec des offrandes pour l'inviter à venir résider dans l'abri provisoire que l'on a dressé sur le banc de sable à Ang, au Nord du village et pour le prier de favoriser la pêche. Toute la procession se dirige alors vers l'autel provisoire et y dépose les offrandes.

Le 13e jour de la lune croissante, la pêche commence au moment précis où la lune disparaît derrière la montagne, c'est-à-dire à 4 heures du matin.

On frappe le gong et aussitôt les 384 pirogues de pêche se rendent au havre. Chaque pirogue est décorée de feuillage, de sept fils de coton non tordus et d'une bouteille d'alcool de riz, et occupée par deux pêcheurs. Ils lancent un filet de 3 mètres de large et 6 mètres de long qui, à l'aide de plombs, plonge jusqu'à 35 brasses

de profondeur. Le premier poisson pêché est offert au génie ; on le couche légèrement sur le côté, la tête tournée vers le soleil levant et la queue vers le soleil couchant. On dépose sur sa joue quelques fleurs que l'on asperge d'alcool, tandis que le maitre de cérémonie s'exprime en ces termes : « Le moment de célébrer la fête de Ang qui est votre fête est arrivé. Les offrandes rituelles vous ont été faites. Pour mettre bonne fin à cette fête, nous vous demandons de donner aux pêcheurs des *pá bŭ'k* en grande quantité. »

Ensuite on tue le poisson à l'aide d'une lamelle de bambou de 0 m. 70 de long que l'on enfonce entre les yeux. Puis on le partage en deux. Le foie, préparé en mets comestibles, est offert au génie, accommodé de différentes manières d'après les recettes rituelles ; des fleurs, des cierges, des bâtonnets d'encens décorent les neuf plateaux à offra des où se trouve le bol de nourriture.

— *Inauguration de l'Institut Bouddhique.* — Voici, d'après un rapport qu'a bien voulu nous communiquer M. le Résident supérieur Bosc, un compte rendu de l'inauguration de l'Institut Bouddhique au Laos.

La cérémonie a eu lieu à Vieng Chan dans la pagode Vat Chan, un des temples les plus vastes de la ville, où s'étaient réunis plusieurs centaines de bonzes, ainsi qu'un grand nombre de fonctionnaires laotiens et de simples habitants. Chaque province du Laos, y compris le 5e Territoire, avait envoyé à Vieng Chan des délégués religieux et laïques pour assister à la cérémonie.

M. l'Administrateur en chef AUBERT représentant le Gouverneur général, M. l'Administrateur MANTOVANI représentant le Résident supérieur du Cambodge, S. E. Tiao PHETSARATH, Président de l'Institut du Laos, S. A. le Prince SISALEUM, délégué de S. M. SISAVANG VONG, et les Chefs de service de la Résidence supérieure avaient pris place aux côtés de M. Bosc. S. A. le Prince SUTHAROTH, Président de l'Institut du Cambodge, s'était fait excuser, son état de santé ne lui permettant pas de faire le long voyage de Vieng Chan.

La séance a été ouverte par une allocution dite par le Prince SISALEUM au nom du roi de Luang Prabang. Le Résident supérieur a prononcé ensuite le discours d'inauguration dans lequel il s'est efforcé, en évoquant la grande mémoire d'Auguste PAVIE, de définir l'œuvre du progrès moral et intellectuel que la France poursuit au Laos, parallèlement à l'exécution de son programme de mise en valeur et de développement économique du pays.

Le Secrétaire de l'Institut, Mlle KARPELÈS, qui a été l'âme de cette manifestation et qui l'a organisée avec la plus intelligente activité, a donné lecture de son rapport sur le fonctionnement de l'Institut au cours de l'année 1930 et sur le programme de travaux projetés pour 1931.

Cette lecture terminée, les bonzes ont récité une courte prière, après laquelle le Résident supérieur a procédé, en levant la séance, à une distribution de livres de morale écrits en caractères laotiens et édités par l'Imprimerie de Vieng Chan. La diffusion de ces brochures a eu un vif succès.

Dans l'après-midi, le Résident supérieur a inauguré la Bibliothèque de Vat Sisaket, récemment restaurée par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. A cette occasion, le Chef des bonzes de Vieng Chan a prononcé une allocution pour remercier l'Administration française de l'intérêt qu'elle portait à la conservation des monuments religieux du pays et de la sollicitude dont elle entourait la pratique du culte bouddhique.

Le lendemain, les bonzes se réunissaient à la pagode de Vat Chan sous la présidence de S. E. Chao PHETSARATH, en vue d'examiner le programme d'études et de travaux dressé par le Secrétaire de l'Institut pour l'année en cours. Les Chao Mueng de Vieng Chan et des autres provinces du Laos ont pris part à ces délibérations qui ont abouti aux résolutions suivantes :

1° Création d'une Ecole élémentaire de Pāli à Bassac. La région de Bassac très fertile, très peuplée, se développe rapidement au point de vue économique, surtout depuis l'ouverture de pistes carrossables vers le Cambodge et la mise en service de la voie ferrée Ubôn-Bangkok. La province est riche en vieux sanctuaires, dont Vat Phu est le plus important, et en pagodes desservies par un clergé nombreux. Celui-ci subit inévitablement l'attrait de Bangkok et, chaque année, des bonzes laotiens vont dans la capitale du Siam pour leurs études religieuses. La création d'une Ecole de Pāli à Bassac, serait de nature à remédier à cette fâcheuse situation et à retenir chez nous les jeunes gens désireux de se livrer à l'étude de la langue sacrée ;

2° L'Assemblée a émis le vœu qu'une fois par semaine les enfants des écoles franco-laotiennes fussent conduits dans un local spécial, en dehors des bâtiments scolaires et en dehors des heures de classe, pour assister à un cours de morale fait par un bonze désigné d'accord avec le chef du diocèse et le chef de la province ;

3° A l'unanimité, l'Assemblée a exprimé le désir de voir se créer aussitôt que possible, le foyer du milicien laotien. Une ou deux fois par mois, les gardes se rendraient dans un local mis à leur disposition pour y entendre la conférence d'un bonze sur la morale en général, la discipline, etc. Des livres, des gravures, des manuscrits, choisis par le chef de province et le chef de diocèse, seraient mis à la disposition de ces miliciens ;

4° Enfin, le vœu a été émis qu'une fois par mois, une conférence soit faite aux prisonniers par un religieux du chef-lieu de la province. Les autorités laïques ont vivement insisté pour que l'Administration prenne en considération ce vœu à la réalisation duquel elles attachent une grande importance.

Le lendemain 19, les bonzes et les délégués provinciaux ont visité les établissements administratifs de Vieng Chan, les pagodes, le temple du That Luong. La plupart d'entre eux sont partis par le service régulier du 20. Quelques-uns, désireux de visiter les pagodes de Luang Prabang, s'y sont rendus en pirogue à moteur.

DISCOURS PRONONCÉS A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE L'INSTITUT BOUDDHIQUE.

Allocution prononcés par S. A. R. le Prince Sisaleumlak.

Monsieur le Résident supérieur,

Sa Majesté Sisavang Vong, qui se trouve actuellement sur une des lointaines frontières de Son royaume, m'a chargé de vous apporter ici Ses regrets de ne pouvoir assister en personne à cette cérémonie.

Il lui eût été agréable de présider, à vos côtés, l'inauguration de l'Institut Bouddhique et de vous dire combien Elle est heureuse de voir ainsi se réaliser un de Ses désirs les plus chers, qui n'est autre que l'expression de l'aspiration la plus élevée de Son peuple.

En créant cet Institut, la France nous apporte, une fois de plus, le témoignage du respect qu'elle a pour notre civilisation, nos mœurs, nos croyances et nos coutumes.

Et en nous accordant votre bienveillant appui pour entreprendre une œuvre aussi importante que celle que va poursuivre l'Institut, tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel, vous nous donnez à nouveau l'occasion de constater votre inlassable sollicitude à notre égard et le souci constant que vous avez de rendre le peuple laotien plus heureux.

Au nom personnel de S. M. Sisavang Vong et au nom de tous ses sujets, qu'il nous soit permis de vous exprimer ici à haute voix, le désir que nous formulons tous en notre cœur, celui de vous voir bientôt revenir au Laos, pour le plus grand bien du développement du pays et de cette nouvelle institution que vous inaugurez aujourd'hui.

Discours du Résident supérieur.

Messieurs,

En ouvrant, l'année dernière, à Phnom Penh, la séance d'inauguration de l'Institut Bouddhique, M. le Gouverneur général s'est exprimé en ces termes : « L'Institut Bouddhique forme un organisme autonome. Il complète des œuvres plus anciennes qui ont déjà puissamment contribué au renouveau des études bouddhiques : l'Ecole de Pâli et la Bibliothèque Royale. Placé sous la protection des souverains du Cambodge et de Luang Prabang, il étend son action de rénovation, de protection et de conservation, sur tous les éléments bouddhiques de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos... Leurs Majestés Sisowath Monivong et Sisavang Vong, zélateurs pieux et éclairés de la religion bouddhique, les gouvernements cambodgien et laotien applaudirent à son organisation. Le Résident supérieur au Cambodge et le Résident supérieur au Laos, le Gouverneur de la Cochinchine, donnèrent une adhésion sans réserve à sa formation. »

Pour répondre à la voix du Chef de la Colonie, le Laos à son tour, avec un joyeux empressement, prend sa place dans cette fondation qui est, suivant la parole de S. M. Sisowath Monivong, « la maison de l'amitié franco-bouddhique où l'élite intellectuelle de la société bouddhiste laotienne et cambodgienne est assurée de trouver auprès d'une élite française, la plus intelligente sympathie ».

Cette institution vient à son heure pour sauver les imposants vestiges et les reliques vénérées d'une civilisation qui reflète l'idéal humanitaire et le génie littéraire et artistique de la doctrine du grand Maître. Il est bon qu'un peuple ne soit pas oublieux de son passé, surtout d'un passé dont l'éclat a illuminé l'histoire des grands pays de l'Asie attachés à la Loi du Buddha.

Le peuple laotien a donc l'impérieux devoir de puiser dans ce précieux héritage les enseignements et les préceptes qui ont guidé ses ancêtres sur la route de la vie heureuse et qui sont la sauvegarde de l'ordre social et du bien public. C'est dans les paroles édifiantes qui transmettent fidèlement la pensée du Buddha, que les habitants de ce pays trouveront la volonté de se rendre dignes de leurs aïeux, de leur survivre par le travail qui ennoblit l'homme et par l'observance de la morale traditionnelle qui lui dicte clairement ses droits et ses devoirs. C'est en suivant le sillage lumineux que le Maître et ses disciples ont tracé sur le chemin de leur vie terrestre, que les Laotiens resteront fidèles à leurs traditions, à leur foi, à leurs croyances délaissées sous le coup des épreuves et des calamités qui dévastèrent leur pays au cours des siècles derniers.

Quand la France est venue au Laos pour le sauver de l'anarchie, pour y faire régner l'ordre et la paix, elle n'a trouvé au milieu de ses populations, que désespoir et accablement. Partout des villages incendiés, des campagnes désertes, des temples et des sanctuaires ruinés et saccagés. Les bonzes eux-mêmes, loin de ranimer le courage

défaillant de leurs fidèles, s'abandonnaient avec eux à leur sort lamentable comme pour sonner le glas de la catastrophe finale. C'est alors qu'est apparu Auguste Pavie, envoyé à Luang Prabang pour y représenter le Gouvernement français auprès de S. M. le Roi Oun Kham. Témoin des malheurs immérités qui frappaient la population laotienne, il la prit en pitié, car il avait une âme d'apôtre et un cœur d'une grande générosité. Son premier soin fut de s'assurer le concours des religieux de la capitale du Lan Sang et de leur chef, le vénérable Satou de Vat Mai.

Avec l'appui de leur influence et de leur autorité, par son inépuisable bonté et l'ardente affection qu'il avait vouée aux Laotiens, Auguste Pavie parvint rapidement à leur inspirer une inébranlable confiance, à relever leur moral abattu, calmer leurs alarmes.

Au nom de la France, il donna au Souverain de Luang Prabang la promesse solennelle que les traditions et les coutumes du peuple laotien seraient respectées, que sous l'égide de notre drapeau, à la faveur de la paix dont il était la sauvegarde, les habitants pourraient continuer le libre exercice du culte dans leurs pagodes restaurées, et que l'Administration française donnerait aux religieux toutes facilités pour exercer leur ministère et remplir leur mission qui est de prêcher la morale au peuple et d'instruire la jeunesse.

Les promesses d'Auguste Pavie ont été loyalement tenues.

Le Gouvernement général ne s'est pas borné à entourer de sa protection la pratique de la religion bouddhique. Son action s'est encore manifestée par les œuvres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, foyer de science et de haute culture, qui a jeté tant d'éclat sur l'histoire de la religion de ce pays, dans le domaine de l'art, de la littérature et de l'archéologie. Et, pour assurer la pérennité de l'œuvre entreprise, M. le Gouverneur général Pasquier a créé cet Institut Bouddhique dont il a défini le but en quelques mots que j'ai rappelés en ouvrant en son nom cette séance d'inauguration. Mlle Karpelès, Secrétaire de l'Institut, vous donnera tout à l'heure connaissance d'un rapport sur l'activité de la fondation, sur les travaux réalisés dans le courant de l'année 1930 et sur les résultats obtenus.

Mlle Karpelès a été l'âme de cette rénovation des études bouddhiques ; elle y a consacré un zèle fervent, un labeur infatigable, une connaissance approfondie des sciences orientales, donnant ainsi un admirable et magnifique exemple de la collaboration précieuse autant que désintéressée que la femme française est à même d'apporter dans notre action civilisatrice en Extrême-Orient.

Je lui adresse ici les remerciements de l'Administration du Laos et l'expression de ma vive gratitude.

Rapport du Secrétaire de l'Institut.

Monsieur le Résident supérieur.

Vénérables,

Messieurs.

L'Institut Bouddhique, dont nous célébrons aujourd'hui l'inauguration au Laos, a été créé par arrêté du 25 janvier 1930, et le 12 mai de la même année, le Cambodge tenait à célébrer à Phnom Penh, l'ouverture de la section khmère. Le champ d'action de ce nouvel organisme s'étend, non seulement sur tout le Cambodge et le Laos, mais aussi sur une grande partie des provinces du Sud-Ouest de la Cochinchine, où plus de 200.000 âmes demeurées foncièrement cambodgiennes et profondément attachées au sol natal, continuent, en dépit des nombreuses épreuves qu'elles subirent, à pratiquer

avec ferveur les préceptes du Buddha. Pour les aider à conserver intact ce pieux héritage de leurs ancêtres, l'Institut leur a apporté l'appui moral dont elles avaient besoin, en établissant une liaison constante entre elles et leurs frères du Cambodge.

Pour le Laos et le royaume khmèr, l'Institut s'efforce de renouer les relations de sympathie intellectuelle qui existaient autrefois entre ces deux pays. Des ouvrages d'études et des échanges fréquents de visites entre vénérables éminents des deux pays sont, semble-t-il, les moyens les plus efficaces ; les religieux du Cambodge auront la surprise de découvrir cette belle floraison d'art et de littérature bouddhiques qu'ils ignorent en partie et qui faisait, il y a peu de temps encore, la gloire du Laos ; et les bonzes de ces régions auront une véritable révélation, en voyant la magnifique renaissance de la foi bouddhique en pays khmèr.

Mais tous ces efforts seraient vains si l'Institut n'avait pas aussitôt établi, sur des bases solides, son programme d'études. L'une de ses grosses préoccupations, pour le Laos notamment, a donc été de créer un enseignement rationnel de la langue pâlie et des bibliothèques bouddhiques où tous les manuscrits et les livres, pouvant servir à l'étude du bouddhisme, se trouveront réunis. Mais de nombreux instruments de travail sont indispensables pour alimenter ces bibliothèques, et actuellement les matériaux nécessaires se trouvent dispersés dans les diverses bibliothèques de pagode à travers le Laos. Dresser l'inventaire de tous les manuscrits de ces bibliothèques de pagode devenait une obligation, et c'est ce que l'on est en train de faire dans toutes les provinces du Laos. D'ici peu nous saurons quelles sont les richesses littéraires profanes et religieuses de ce pays, et quels sont les manuscrits qui valent la peine d'être copiés, pour en conserver un double à la Bibliothèque bouddhique de Vieng Chan.

Une autre des préoccupations que l'Institut a eue dès sa fondation, a été celle de procurer aux peuples laotien et cambodgien des gravures bouddhiques, conformes à leur idéal artistique, national et religieux, car l'image est un facteur qui joue un rôle important dans l'éducation du peuple et l'Institut se devait de ne point le négliger.

Jusqu'à présent, Laotiens et Cambodgiens, pour orner leurs pagodes et leur intérieur, n'avaient pas d'autres ressources que celle d'acheter des chromos étrangers qui, en plus du désavantage d'être d'un prix relativement élevé, ont exercé une influence fâcheuse sur leur goût. A la demande de l'Institut, des dessinateurs locaux se sont mis à l'œuvre, et le succès que ces images imprimées en couleurs ont remporté, tant au Laos qu'au Cambodge, a dépassé de beaucoup notre attente.

Quant aux livres imprimés jusqu'à ce jour, le Cambodge en possédait fort peu et le Laos aucun, en dehors de quelques publications administratives. Tous les livres que l'Institut fait actuellement imprimer à Phnom Penh et qui sont des traductions du pâli, ou des études ayant trait à l'histoire de la doctrine et de l'art bouddhiques, vont également paraître ici, en langue laotienne. Au Cambodge et en Cochinchine, toutes ces publications sont transportées régulièrement par l'auto-librairie de l'Institut qui pénètre jusque dans les centres les plus reculés. Lorsque ce pays sera doté d'un réseau routier suffisant, l'auto-librairie montera également au Laos. Pour le moment, il faut se contenter de faire imprimer des livres à Vieng Chan et d'en envoyer quelques exemplaires au Chau Muong de chaque province pour les diffuser. Exceptionnellement, aujourd'hui, le Résident supérieur tient à offrir lui-même, à toute l'assistance laotienne, les premiers livres imprimés par les soins de l'Institut qui marquent une ère nouvelle dans l'évolution intellectuelle du Laotien.

Il me reste un mot à vous dire au sujet d'une œuvre sociale que vient d'entreprendre l'Institut et relative à la fondation des foyers du tirailleur et du milicien cambodgien. Chaque foyer, qui presque toujours se trouve dans l'enceinte du cantonnement, est doté d'un fond de bibliothèque bouddhique et de gravures pour orner les murs. L'Institut y organise périodiquement des causeries pour maintenir, parmi les hommes, les préceptes salutaires de la discipline bouddhique. Nous espérons qu'un jour, l'Institut

pourra également prêter son concours au Laos et l'aider à ouvrir des foyers du milicien laotien.

Enfin, tout dernièrement, à la demande de la Direction des cultes du Royaume de Luang Prabang, l'Institut Bouddhique a été appelé à reviser certains statuts de la réglementation des bonzes au Laos.

Telles sont, brièvement exposées, les diverses activités de l'Institut, après une année d'existence. Par les quelques statistiques qui vont suivre vous pourrez vous rendre compte que la création de ce nouvel organisme répondait à une véritable nécessité.

Discours du vénérable Nath, représentant du clergé cambodgien.

En qualité de représentant du clergé bouddhique du Cambodge désigné par le Gouvernement cambodgien à l'inauguration solennelle de l'Institut Bouddhique du Laos, j'ai la lourde tâche de prendre la parole en cette cérémonie mémorable.

Aucune religion, ici-bas, ne se conserve intacte après la mort du Maître, c'est-à-dire du prophète qui l'a créée. Elle subit toujours des déformations et tend à dégénérer de plus en plus avec le temps et les générations. Les préceptes de morale prescrits par le Maître ne sont pas toujours observés ; ils sont mal compris et mal interprétés, le plus souvent ils sont appliqués d'une manière négligente et fort éloignée des prescriptions du fondateur, et la plupart du temps ils sont complètement déformés. Dans ce cas, pour connaître les véritables préceptes moraux, tels qu'ils ont été édictés par le Prophète à l'origine, et la bonne manière de les appliquer, il faut remonter aux sources de la religion et consulter pour cela les livres sacrés.

Pour nous, c'est le *Tripiṭaka* (Triple corbeille sacrée), écrit en langue pâlie et contenant toutes les règles morales de notre Grand Maître Buddha, qui est la base et le principe de notre belle religion bouddhique. Mais cette chère religion perdra de sa splendeur et ne pourra faire aucun progrès, si elle n'a pas de protecteurs et si les gens ne cherchent pas à l'étudier, à la comprendre et à suivre rigoureusement ses préceptes moraux.

Il est dit dans une section du *Suttanta-Piṭaka* intitulée *Aṅguttara-Nikāya* qu'un jour le Maître s'adressa ainsi à des bhikkhus rassemblés : « Frères, voici les cinq principaux points qui forment la base du progrès de ma religion : 1° Les bonzes et les laïques doivent écouter la bonne Loi avec attention ; 2° Ils doivent étudier avec application les règles contenues dans les livres sacrés ; 3° Ils doivent apprendre par cœur ces règles ; 4° Ils doivent les savoir par cœur et les comprendre ; 5° Ils doivent les suivre strictement et rigoureusement. Ces cinq points principaux que je viens de vous énumérer, ô bhikkhus, font vivre ma religion et lui donnent de l'éclat. »

Au moment même de son entrée dans le Nirvāṇa, le Maître fit cette recommandation aux disciples : « Lorsque je ne serai plus, les 84.000 règles contenant toute la morale que je vous laisse vous enseigneront ma religion. » Ces 84.000 règles que nous a laissées le Maître sont contenues dans le *Tripiṭaka*. Mais celui-ci ne saurait être utile et ne rendrait aucun service aux adeptes de la religion bouddhique, s'il était sans protection et si l'on ne cherchait pas à l'apprendre et à le comprendre, car, en matière religieuse, la chose à laquelle on doit penser le plus, c'est la protection et l'étude de la sainte doctrine. Pour la protection, c'est le gouvernement et, en premier lieu, le souverain qui doivent s'en charger. Quant à l'étude qui est, avec l'application des règles prescrites, le point essentiel dans l'enseignement religieux, ce sont les bonzes qui doivent y songer le plus.

Aujourd'hui, Son Excellence Monsieur le Gouverneur général de l'Indochine française, d'accord avec leurs Majestés les Rois du Laos et du Cambodge, Messieurs les Résidents supérieurs et les Ministres des deux Royaumes, ainsi qu'avec Monsieur le

Gouverneur de la Cochinchine, a créé, par arrêté du 25 janvier 1930, une institution nouvelle : l'Institut Bouddhique, qui s'occupe de toutes les affaires concernant le bouddhisme hînayâniste. L'Ecole supérieure de Pâli où l'on donne l'enseignement du pâli, et la Bibliothèque Royale, qui renferme les précieux documents que sont les manuscrits sacrés, font aussi partie de cette nouvelle institution et concourent à lui donner plus de force et plus de grandeur. Cette création, qui est pour nous de la plus grande importance, nous fait éprouver un très grand enthousiasme, et nous en remercions profondément Son Excellence Monsieur le Gouverneur général, à qui nous devons toute notre reconnaissance.

Au Cambodge, depuis l'existence de l'Ecole supérieure de Pâli et de la Bibliothèque Royale, l'instruction des bonzes dans la science religieuse et la moralité du peuple ont fait de grands progrès, et nous constatons que ces progrès augmentent de plus en plus depuis que l'Institut Bouddhique a été créé.

Pour les miliciens et les tirailleurs du Cambodge par exemple, depuis la création de l'Institut, le Gouvernement a délégué des bonzes dans toutes les circonscriptions résidentielles pour prêcher la doctrine et la sagesse du Buddha. A Saigon également, des bonzes ont été envoyés pour prêcher la doctrine bouddhique à des tirailleurs cambodgiens. Cette mesure prise par l'Administration a des conséquences très heureuses : ces tirailleurs et ces miliciens se montrent des adeptes fervents de la religion et leur moralité s'est beaucoup améliorée, car la doctrine bouddhique est une doctrine qui nous enseigne à avoir de l'intelligence et de l'amour-propre, à fuir ce qui est vil, mauvais et faux, et à rechercher et à aimer ce qui est bon et juste. Cet état de choses n'a pu être obtenu que grâce à la bienveillance et à la haute protection de l'Administration qui a bien voulu confier la direction de cette œuvre à Mademoiselle Karpelès qui, comme nous l'avons pu remarquer, a fait preuve d'une grande application, d'un grand amour pour le travail et d'une habileté admirable. L'Administration a eu raison de lui confier la direction de la Bibliothèque Royale et de l'Institut Bouddhique. Par son inlassable activité digne de tous nos éloges, Mademoiselle Karpelès a mis beaucoup de zèle au service de notre belle religion bouddhique ; nouslui en sommes profondément reconnaissants et nous la remercions de tout notre cœur.

Aujourd'hui, cet établissement, de concert avec le Gouvernement cambodgien, a décidé de faire une édition complète du *Tripiṭaka* en langue pâlie avec traduction cambodgienne, et en ce moment la commission d'élaboration a déjà commencé ses premiers travaux. Du 9 décembre 1930 au 31 janvier 1931, en ce court espace de 53 jours, un grand nombre de Cambodgiens du Cambodge et de la Cochinchine ont offert gracieusement de l'argent à l'Institut pour contribuer à l'impression de la Triple Corbeille sacrée : le montant de leurs contributions s'élève déjà à plus de 2.500 piastres. Quant aux souscripteurs pour la collection complète du *Tripiṭaka*, ils sont déjà assez nombreux.

L'inauguration de l'Institut au Laos est un événement heureux et peut être considéré comme un concile bouddhique. Nous deux, les vénérables Nath et Tath, qui prenons part à cette cérémonie, nous éprouvons une très grande joie à la perspective qu'à partir de ce jour, grâce à l'Institut Bouddhique, les adeptes de la religion du Buddha au Cambodge, au Laos et en Cochinchine pourront, grâce à une connaissance complète et exacte de la théologie bouddhique, faire beaucoup de progrès. Nous éprouvons un très grand contentement à l'idée du progrès que fait actuellement la propagande des idées de justice et d'honnêteté répandues par l'Ecole supérieure de Pâli et la Bibliothèque Royale. Nous espérons qu'il y aura une bonne entente et une collaboration plus étroite entre les bonzes du Laos et du Cambodge et cette seule pensée nous emplit déjà de satisfaction.

Enfin, nous adressons des vœux aux Devas pour leur communiquer notre joie à l'occasion de cette cérémonie de l'inauguration de l'Institut au Laos et nous les prions

de vouloir bien continuer à couvrir de leur protection notre belle et chère religion bouddhique. Pour finir, nous demandons la protection des Devas et nons formons des vœux pour que le noble pays de France et le beau pays d'Indochine puissent toujours prospérer dans la paix et le bonheur.

Discours du chef des bonzes de Vieng Chan, prononcé lors de l'inauguration de la bibliothèque restaurée de Vat Sisaket.

Monsieur le Résident supérieur,

Cette journée sera pour le peuple laotien un des jours les plus fastes qu'il ait connus.

L'inauguration de l'Institut Bouddhique qui eut lieu ce matin à Vat Chan constitue en effet un événement d'une haute importance pour le bouddhisme au Laos et pour le peuple laotien.

Avec cette cérémonie, c'est l'ère de rénovation et de conservation qui s'ouvre pour le bouddhisme, quelque peu délaissé depuis environ un siècle, par suite des malheurs qui accablèrent le Laos.

Pour le peuple laotien, la création de l'Institut lui assure la protection de ses traditions et de ses croyances et la pratique des enseignements et des préceptes du Maître vénéré.

Un tel événement ne peut que remplir de joie et de reconnaissance le cœur de ce peuple. Aussi nous vous prions de transmettre à Monsieur le Gouverneur général, qui a eu la générosité de créer cet organisme, la vive et profonde reconnaissance des Laotiens, et d'agréer pour vous qui avez puissamment collaboré à cette œuvre leurs remerciements bien sincères.

A la joie considérable occasionnée par l'inauguration de l'Institut s'ajoute celle de vous voir présider, Monsieur le Résident supérieur, l'inauguration de cette bibliothèque.

Ainsi, grâce à l'intérêt que vous portez au culte de vos administrés, cet édifice, héritage du dernier souverain de Vieng Chan, a pu être sauvé de la ruine qui le menaçait.

Les manuscrits Tham disent que quiconque édite des livres saints, construit ou restaure des bibliothèques, recevra du ciel de grands mérites. Aussi, nous prions le Buddha pour que vous soient accordés longévité, bonheur, santé, abondance en force physique, en force intellectuelle, en paroles et en biens; que vos souhaits soient toujours exaucés et enfin que le paradis Tavatiṃsa ou le Nirvāṇa vous soit accordé.

Pour le présent, veuillez agréer, Monsieur le Résident supérieur, les remerciements de vos Laotiens et leur gratitude pour la restauration de cette bibliothèque et aussi pour le haut intérêt que vous avez toujours témoigné aux vestiges de notre passé, tels que le That Luong, le Vat Sisaket, etc.

Nous remercions également l'Ecole Française d'Extrême-Orient ainsi que Monsieur l'architecte Fombertaux dont l'activité et la compétence ont su vaincre maintes difficultés et redonner à cet édifice ses lignes primitives.

— A l'occasion de l'inauguration de l'Institut Bouddhique, une pancarte portant le texte suivant, en français et en laotien, a été imprimée et distribuée aux pagodes du Laos :

« Sera passible de 5 à 20 ans de travaux pénibles quiconque aura détruit ou tenté de détruire ou de détériorer gravement des pagodes, des Buddhas, des Thats ou tous autres édifices ou monuments religieux, ou qui aura soustrait dans une pagode ou tout autre édifice consacrés à un culte ou dans ses dépendances, des statues, des

objets d'or ou d'argent ou tous autres objets servant à un culte, au décor ou à l'ornement des édifices d'un culte (*Code pénal laotien*, article 100). »

FRANCE.

La participation de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à l'Exposition Coloniale lui a valu les félicitations du Ministre des Colonies, transmises par un télégramme de M. GOLOUBEW, délégué de l'Ecole, en date du 22 mai 1931.

Par lettre en date du 23 avril 1931, M. le Gouverneur général *p. i.* a bien voulu autoriser, à la clôture de l'Exposition, la remise au Musée Guimet des pièces originales de sculpture khmère et chame et des céramiques de Thanh-hoá. D'autre part, les moulages doivent être déposés au Musée indochinois du Trocadéro, et les collections d'instruments préhistoriques au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

ETRANGER.

ALLEMAGNE. — Le 6 mars 1931, M. GOLOUBEW a fait à Cologne à la Vereinigung der Freunde ostasiatischer Kunst une conférence en français sur les *Antiquités chinoises de l'Indochine*; et le lendemain une causerie en allemand sur l'*Art khmèr*. Le 10 mars, il a donné à Berlin à la Gesellschaft für ostasiatische Kunst une conférence en allemand sur *l'Art khmèr primitif et les fouilles de Sambŏr Prei Kŭk*. Le 16 mars, il a fait à Munich à la Gesellschaft der Freunde asiatischer Kunst und Kultur une conférence en allemand sur l'*Art khmèr primitif*.

AUTRICHE. — Le 13 mars 1931, M GOLOUBEW a exposé à Vienne devant le Verein der Freunde asiatischer Kunst und Kultur, les résultats des *Travaux archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*.

PAYS-BAS. — Au 18e congrès international des Orientalistes qui doit se réunir à Leyde au début de septembre 1931, l'Ecole Française d'Extrême-Orient sera représentée par M. J. PRZYLUSKI, professeur au Collège de France.

INDES NÉERLANDAISES. — Le Dr. F.D.K. BOSCH a bien voulu nous signaler la découverte, tout près de Palembang, de trois statues de bronze (pl. XXXV) qui gisaient dans la vase du Komering, près de son embouchure dans le Mœsi (rivière de Palembang). Ces images qui, nous écrit le Dr. Bosch, sont « les premiers objets de style incontestablement indo-javanais trouvés près de l'ancien emporium » représentent le Buddha (à droite), Avalokiteçvara (au centre, H. o m. 47) et probablement Maitreya (à gauche).

SIAM. — Au cours de sa mission au Siam, pendant laquelle il a visité les principaux sites anciens du Nord et de l'Est, M. PARMENTIER s'est surtout attaché à recueillir des données en vue d'élucider les rapports entre les dérivés de l'art khmèr au Cambodge, au Siam et au Laos. L'Inventaire archéologique du Laos, établi depuis plusieurs années par M. Parmentier, mais encore inédit, profitera grandement du supplément de connaissances et d'informations que son auteur a rapportées du Siam.

De sa mission, M. Parmentier est revenu au Cambodge accompagné de LUANG BORIBAL BURIBHAND, Conservateur du Musée de Bangkok, chargé de mission par le gouvernement siamois, qui, après avoir visité Phnom Penh, a passé quelque temps à Aṅkor.



STATUES DE BRONZE TROUVÉES PRÈS DE PALEMBANG (cf. p. 342).

NÉCROLOGIE.

Le Lieutenant-colonel BONIFACY.

La conquête et la longue pacification du Tonkin ont suscité une pléiade d'officiers coloniaux d'un type très moderne, aussi experts aux tâches civiles qu'aux opérations militaires, administrateurs habiles, juges avisés, déliés dans la négociation autant que fermes dans l'action, constructeurs de routes, créateurs de marchés et de postes, dont ils savaient faire des centres de confiance et de sécurité. Pour s'entendre directement avec leurs administrés, ils apprirent leurs langues ; pour les mieux comprendre et les juger avec équité, ils s'informèrent de leur passé et de leurs coutumes ; et ainsi ils se trouvèrent tous naturellement conduits à l'étude des sciences qui ont pour objet la structure, les traditions et les affinités des groupes humains : histoire, ethnologie, linguistique, archéologie. Plusieurs d'entre eux ont été pour l'Ecole Française de précieux et excellents collaborateurs : tel fut le colonel Bonifacy que la mort nous a enlevé le 3 avril 1931.

Auguste Bonifacy était né le 6 avril 1856 à Valréas (Vaucluse). Il appartenait à cette fine race provençale, à la fois entreprenante et adroite, qui unit au goût de l'aventure le talent de la mener à bonne fin. Engagé volontaire en 1874, sous-officier, puis sous-lieutenant de chasseurs à pieds, il s'évade, au bout de quelques années, de la vie de garnison en passant dans l'infanterie de marine, qui lui ouvre les larges perspectives de la carrière coloniale (1889). Il y débute par la Guyane ; mais, en 1894, il est envoyé en Indochine, où il reviendra désormais après chacun de ses congés en France. Nommé capitaine, il reçoit le commandement d'une compagnie de tirailleurs dans la province de Tuyên-quang, où il se trouve en contact avec d'importants groupes mán ; c'est là qu'il amorce les belles études qu'il consacrera plus tard à cette race.

A la différence de beaucoup d'autodidactes, Bonifacy avait une tournure d'esprit essentiellement scientifique et un sens très net des conditions techniques d'un bon travail. Aussi n'est-il pas surprenant que l'Ecole Française, à peine installée au Tonkin, ait reçu sa visite et ses offres. M. Foucher reconnut aussitôt le mérite de cet auxiliaire bénévole et réussit à le faire attacher pour quelques mois à l'institution. On lit dans la chronique de 1901 : « M. le Général commandant en chef a consenti à détacher pour trois mois à l'Ecole M. le capitaine Bonifacy, de l'infanterie coloniale, breveté pour la connaissance de l'annamite et des caractères chinois. M. Bonifacy achève en ce moment ses études sur les Mán Quần cộc et a l'intention de les étendre aux autres groupes de Mán (Cao lan, Quần trắng. Đại bản, etc.), qui habitent les provinces tonkinoises de Thái-nguyên, Vĩnh-yên, Tuyên-quang et Hưng-hoá [1]. » L'année suivante, M. Foucher constatait en ces termes les heureux résultats de cette mission : « Notre attente n'a pas été décue. De sa brève, mais laborieuse mission, M. le capitaine

[1] *BEFEO*, I, 406.

Bonifacy ne nous a pas rapporté moins de cinq notices détaillées sur autant de tribus tonkinoises et 86 objets divers, choisis parmi les plus représentatifs de leur genre de vie (1). » Le *Bulletin* publiait en même temps d'intéressants extraits de ces monographies sous le titre : *Contes populaires des Mans du Tonkin* (2).

Cette brève mission avait laissé dans la mémoire du colonel Bonifacy une trace lumineuse. Bien des années plus tard, il croyait ne pouvoir mieux contribuer à la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de l'Ecole Française qu'en racontant les curieux incidents de son premier voyage ethnographique (3) : « Une des époques les plus agréables de ma vie, dit-il en commençant, est celle pendant laquelle, échappant à la servitude militaire, je fus chargé de mission par M. Foucher, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. » Et il continue en retraçant, avec la savoureuse bonhomie qui caractérisait tous ses propos, ses procédés d'enquête et leurs résultats. Avant de s'installer chez ses hôtes, il s'enquiert de leurs coutumes et apporte le plus grand soin à s'y conformer ; il ne s'offense pas que les femmes lui passent la main dans la barbe ou lui mettent dans la bouche une chique de bétel, car ce sont des marques non d'irrespect, mais d'amitié ; il est l'ami de la maison, le conseiller des pères de famille, le parrain des nouveau-nés. Que pourrait-on refuser à un hôte si poli et si bienveillant ? Aussi ne lui cache-t-on rien. Tous les renseignements qu'il demande lui sont aussitôt fournis ; toutes les cérémonies s'accomplissent en sa présence. Souhaite-t-il examiner l'édifice compliqué de la coiffure féminine ? La bru de son hôte déroulera pour lui, et pour lui seul, le foulard qui cache strictement ses cheveux, tandis que le beau-père, respectueux des tabous familiaux, s'éloignera discrètement. Le tact de Bonifacy ne lui vaut pas seulement des informateurs de premier ordre, mais des partisans et des auxiliaires inappréciables. A l'époque où il préparait la poursuite du Đề Thám, il rencontre dans le bureau du résident de Vĩnh-yên un lieutenant du chef pirate, qui vient rendre compte de sa complicité. Surprise : c'est une vieille connaissance, le Mán Kim, avec qui il avait des entretiens ethnographiques, quelque dix ans plus tôt, au village de la Combe Fleurie. « Il ne m'avait pas oublié depuis dix ans, et c'est grâce à lui que je pus chasser le vieux chef de la position formidable qu'il avait organisée sur le sommet du Núi Lang, disloquer sa troupe et abattre sa puissance. » C'est que les Mán tiennent à honneur de reconnaître les égards qu'on a pour eux. Au sujet d'une de leurs grandes fêtes, le colonel Bonifacy raconte le trait suivant : « La célébration de cette fête est essentielle pour les Mán : il faut se garder de l'empêcher et surtout de la troubler. En pleine colonne contre les Réformistes, je n'ai pas hésité à retirer les troupes d'un village en première ligne, pour permettre aux habitants de la célébrer. La fête terminée, les habitants reconnaissants participèrent avec entrain à la lutte. »

Cette condescendance n'empêche nullement les répressions nécessaires : mais celles-ci, infligées avec une tranquille fermeté et reconnues justes par les délinquants eux-mêmes, ne laissent derrière elles aucune haine. En 1914, un groupe mán se mit

---

(1) *BEFEO*, II, 440.

(2) *Ibid.*, II, 268-279. Les monographies elles-mêmes ont paru dans la *Revue indochinoise*, 1904-1908.

(3) *Une mission chez les Mán, d'octobre 1901 à la fin de janvier 1902.* (Etudes Asiatiques..., I, 49-102.)

en tête d'exterminer les Tay de la région et en demanda la permission, qui leur fut naturellement refusée ; non moins naturellement les Mán passèrent outre à la défense et furent refoulés avec quelques pertes. Mais, ajoute le colonel, « leurs blessés furent soignés dans notre ambulance et, peu de temps après, je parcourais les rizières des rebelles et logeais chez eux ; ils riaient eux-mêmes de leur erreur ».

Cette confiance sans réserve des indigènes de la haute région accompagna le colonel Bonifacy pendant toute sa carrière militaire. Elle lui rendit des services essentiels au cours de ses deux principales campagnes : la première contre les « réformistes » chinois en 1908-1909, la seconde contre le Đề Thám en 1909-1910. Cette dernière mit fin à la vie aventureuse du vieux condottiere, qui avait jusque là échappé à toutes les poursuites.

En 1914, l'heure de la retraite sonna pour le colonel Bonifacy ; mais à peine était-il sorti du service actif que la guerre l'y rappelait.

Il fut chargé d'un commandement à Sept-Pagodes où, menant de front, comme toujours, ses fonctions militaires et ses enquêtes scientifiques, il découvrit et signala aussitôt à l'Ecole Française un groupe d'anciens tombeaux chinois, dont le mobilier funéraire, préservé par ses soins, enrichit les collections du Musée de Hanoi (1).

En 1917, le colonel Bonifacy fut enfin rendu définitivement à la vie civile. Un instant le tenta l'idée de finir ses jours dans son pays natal ; mais un bref séjour qu'il y fit lui montra que seule sa seconde patrie, le Tonkin, lui réservait une retraite conforme à ses habitudes et à ses goûts. Il revient donc se fixer à Hanoi. Là commence pour lui une période de merveilleuse activité. Il devient journaliste, professeur, conseiller municipal. Il donne à l'*Avenir du Tonkin* et à l'*Eveil économique* des articles sur les sujets les plus variés. A la Commission des Antiquités du Tonkin, comme au Conseil municipal de Hanoi, il s'attache à défendre les souvenirs historiques et les anciens monuments du pays. Il assiste l'Etat-major de sa vieille expérience, préside les Provençaux du Tonkin, protège les métis, soutient auprès des autorités la cause de ses chers montagnards. A quoi ne s'intéresse pas cet esprit ouvert et ce cœur généreux ? L'histoire est son étude de prédilection et la bibliothèque de l'Ecole Française son abri préféré ; mais son labeur ne l'isole pas de la vie environnante. Il n'est guère de fête officielle, de solennité commémorative, de revue militaire, de conférence où sa barbe blanche de patriarche ne mette sa note familière et en quelque sorte indispensable. Un jour vint pourtant où on ne la vit plus : l'infatigable travailleur avait terminé sa tâche. Avec lui disparaît une belle figure indochinoise qui mérite de survivre. Son œuvre est malheureusement très dispersée. Si on excepte son *Cours d'ethnographie indochinoise*, professé à l'Ecole supérieure d'agriculture (Hanoi, 1919), sa brochure sur *Les débuts du christianisme en Annam* (Hanoi, s. d. [1930]), celle qu'il a écrite sur la guerre franco-chinoise de 1884-1885, sous forme de commentaire à une collection de peintures chinoises acquise par l'Ecole Française (2), son bagage

---

(1) *BEFEO*, XVII, 1, 16 ; VI, 62.

(2) *Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.* Par le lieutenant-colonel BONIFACY. Hanoi, 1931.

posthume ne se compose guère que d'articles dont un bon nombre ont paru dans des journaux et autres publications éphémères. Il serait à désirer qu'on recueillît parmi ces feuillets qu'il jetait libéralement et insoucieusement au vent ceux où il a consigné ses expériences et ses souvenirs : les jeunes officiers y trouveraient d'utiles leçons et les historiens de précieux renseignements. En tout cas, l'Ecole Française gardera fidèlement la mémoire de cet homme de bien qui fut pour elle, pendant tant d'années, un actif et dévoué collaborateur.

Louis FINOT.

BIBLIOGRAPHIE.

Contes populaires des Mans du Tonkin. BEFEO., II, pp. 268-279 ; et Rev. indoch., 3 nov. 1902, pp. 1022-1024 ; 10 nov. 1902, pp. 1054-1057.

Etude sur les chants et la poésie populaire des Mans 蠻 du Tonkin. 1er Cong. intern. Etudes Extr.-Orient, Hanoi, 1902, pp. 85-89.

Les groupes ethniques de la Rivière Claire. Rev. indoch., 30 juin 1904, pp. 813-828 ; 15 juill. 1904, pp. 1-16.

Les rites de la mort chez les Tho. Rev. indoch., 31 mars 1904, pp. 361-365.

La légende de Pèn-hu d'après les chants sacrés des Mans Lam diên (藍 靛). *Chant en l'honneur de l'ancêtre Bòn-vuông* (盤 皇). Rev. indoch., 15 mai 1904, pp. 636-640.

Chant de Dan-nông. Trad. du manuel des prières et d'évocation de Máns Lam-diên de Lào-trai, 3e territoire militaire. Rev. indoch., 15 août 1904, pp. 188-194.

Monographie des Man Quan-coc. Rev. indoch., 30 nov. 1904, pp. 726-734, 15 déc. 1904, pp. 824-832 ; 30 janv. 1905, pp. 138-148 ; 15 déc. 1905, pp. 1696-1711.

Etude sur les langues parlées par les populations de la haute Rivière Claire. BEFEO., V, pp. 306-323.

La légende de Tsun 舜 d'après les Mans Quan-coc. Rev. indoch., 30 déc. 1905, pp. 1776-1782.

Contes thổ recueillis sur les bords de la Rivière Claire. Rev. indoch., 15 mars 1905, pp. 306-310.

Monographie des Mans Cao-lan. Rev. indoch., 15 juill. 1905, pp. 899-928.

Monographie des Máns Quần-trắng. Rev. indoch., 30 nov. 1905, pp. 1597-1613.

Etude sur les coutumes et la langue des La-ti. BEFEO., VI, pp. 271-278.

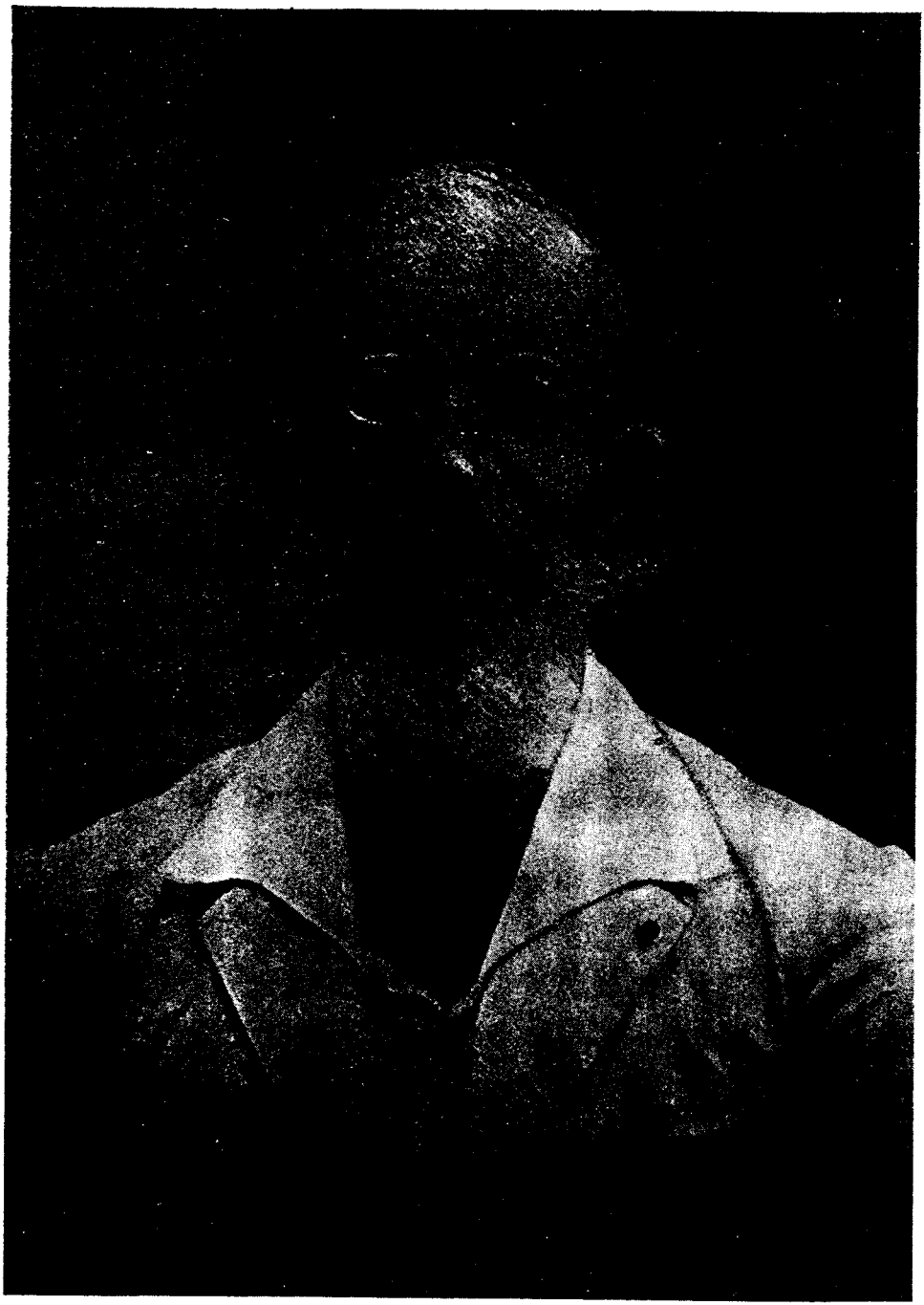
Les groupes ethniques du bassin de la Rivière Claire (Haut-Tonkin et Chine méridionale). Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1906, pp. 296-330, pl. I-XXI.

Monographie des Mans Chàm ou Lam-diên. Rev. indoch., 15 fév. 1906, pp. 168-182 ; 28 fév. 1906, pp. 257-269.

Légendes indo-chinoises. La Fiancée du prince Hoàng-Chiểu. Rev. des Troupes colon., 1906, II, pp. 638-644.

Les Annamites et les Cambodgiens. Etude anthropométrique. (En collaboration avec J. DENIKER). Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1907, pp. 107-115.

Communication au sujet de l'antiquité du fer en Chine, chez les Chinois et chez les Préchinois. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1907, pp. 512-514.



AUGUSTE L. M. BONIFACY.

Etude sur les Tày de la Rivière Claire, au Tonkin et dans la Chine méridionale (Yunnan et Kouang-si). T. P., 1907, pp. 77-98.

Etude sur les Cao-lan. T. P., 1907, pp. 429-438.

Monographie des Mans Tiểu Bản ou Đeo tiền. Rev. indoch., 30 juin 1907, pp. 817-827 ; 15 juill. 1907, pp. 909-932.

Le laquage des dents en noir chez les Annamites. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 17 oct. 1907, pp. 437-440.

De certaines croyances relatives à la grossesse chez les divers groupes ethniques du Tonkin. BEFEO., VII, pp. 107-110.

Notes additionnelles sur les prétendus Mường de la province de Vĩnh-yên. BEFEO., VII, pp. 357-359.

Légendes indo-chinoises. Le Pèlerin. Conte annamite. Rev. des Troupes coloniales, 1907, I, pp. 395-397.

Légendes indo-chinoises. Le Pieux orphelin. Conte thổ. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 64-70.

Fragilité de la vertu des femmes. Conte man. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 264-266.

L'inaltérable patience. Conte thổ. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 371-373.

Histoire du roi Cam-Lo. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 458-460.

Contribution à l'étude des différentes colorations de la peau, des muqueuses et de la conjonctive chez les Annamites. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1908, pp. 31-36.

Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-quả du Haut-Tonkin. BEFEO., VIII, pp. 531-558.

Monographie des Máns Đại-bàn, Cốc ou Sừng. Rev. indoch., 30 juin, 15 et 30 juill. 1908, pp. 877-901, 33-62, 121-128.

Les Kiao Tche, étude étymologique et anthropologique. Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop. Paris, 15 oct. 1908, pp. 699-705.

Monographie des Pa-Teng et des Na-ê. Rev. indoch., nov.-déc. 1908, pp. 696-706, 773-786.

Annotation de Che Fan, *Les Barbares soumis du Yunnan.* BEFEO., VIII, pp. 149-176, n., 333-379, n.

Conférences faites aux officiers de la garnison de Hanoi. (Autogr.) 1ère conférence : *Esquisse de l'état social des Annamites, de leur histoire militaire et de l'organisation de leur armée.* [Hanoi,] in-4°, 22. pp. 2e conférence : *Principes qui doivent régler l'organisation des troupes indigènes et leur emploi dans l'attaque et la défense si on tient compte de leurs qualités et de leurs défauts ataviques.* [Hanoi,] 20. pp. 3e conférence : *Les montagnards. Leur utilisation au point de vue des militaires dans les troupes régulières et comme partisans. Comment on doit se servir des partisans.* [Hanoi,] 19 pp.

Les métis franco-tonkinois. Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop. Paris, déc. 1910, pp. 607-642.

Les génies thériomorphes du xã de Huồng-thượng. BEFEO., X, pp. 393-401.

Les génies du temple de Thê-lộc. BEFEO., X, pp. 683-694.

Tirailleurs tonkinois et partisans. Rev. indoch., nov.-déc. 1910, pp. 467-492, 593-606.

CR. : Cne MAGNABAL, *L'Indochine française. Géographie physique, politique, économique. Organisation militaire et maritime.* BEFEO., X, pp. 617-618.

Les races actuelles de l'Indochine française. Ass. fr. pour l'avancement des Sciences, Compte rendu de la 40e session, Dijon, 1911, Notes et Mémoires, t. II, pp. 688-692.

CR. : KEMLIN, *Les songes et leur interprétation chez les Reungao.* Rev. anthrop., 1911, pp. 359-362.

Conseils aux sous-officiers des Troupes indigènes d'Indochine. Paris, Ch. Lavauzelle, 31 pp. Rev. des Troupes coloniales, 1911, I, pp. 444-469.

Les mines de la province de Tuyên-quang en 1861. (Extrait d'une monographie). Rev. indoch., 2e sem. 1912, pp. 16-23.

Les bois « de cercueil » dans la région de Hà-giang (Tonkin). Bull. écon. Indochine, sept.-oct. 1912, pp. 708-716.

Notice sur le thảo-quả 草菓, sur sa culture et sa valeur économique, comme produit d'échange. Bull. écon. Indoch., nov.-déc. 1912, pp. 804-807.

De l'emploi des partisans au Tonkin. Opérations dans le Dông-quang en 1896. Paris, Imprimerie militaire universelle, 1913, 31 pp., carte.

Notice sur la plante et le rhizome appelés tam-thât (En collaboration avec Ch. LEMARIÉ). Bull. écon. Indochine, mars-avril 1913, pp. 220-223.

Notes sur la plante et le fruit appelés « sa-nhơn ». Bull. écon. Indochine, sept.-oct. 1913, pp. 929-931.

Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. BEFEO., XIV, v, pp. 19-27.

La révolte des Tày en 1833. Hanoi Imprimerie d'Extrême-Orient, 1914, 33 pp., carte.

La révolte de Nông-văn-Vân. Rev. indoch., 1914, juill., pp. 25-57.

La fête tày du hồ-bô. BEFEO., XV, III, pp. 17-23.

La légende de Khổng-lồ. Rev. indoch., juill.-août, 1917, pp. 73-102.

Recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. 3e série. BEFEO., XVIII, v, pp. 1-50.

Cours d'ethnographie indochinoise. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1919, 110 pp.

Sur deux cas d'albinisme en Indochine. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 20 mai 1920, pp. 134-135.

Sur le mouvement de la population métisse au Tonkin. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 3 juin 1920, pp. 136-139.

La province de Tuyên-quang. Rev. indoch., sept.-oct. 1922, pp. 135-192 ; nov.-déc. 1922, pp. 403-434 ; janv.-févr. 1923, pp. 97-126.

La province de Tuyên-quang. Composition littéraire de M. ĐẶNG-XUÂN-BẢNG traduite et annotée. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient. 1923, 118 pp.

Chinois et Annamites. L'Eveil économique de l'Indochine, 4 et 8 nov., 20 déc. 1923.

Les habitants du Haut-Tonkin. L'Eveil économique de l'Indochine, 21 juin et 1er juill. 1923.

L'anthropologie préhistorique en Indochine. L'Eveil économique de l'Indochine, 27 juillet, 2 août 1924.

Conférence sur les groupes ethniques du Haut-Tonkin, au Nord du Fleuve-

Rouge. Hanoi Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924, 30 pp., phot. (Cahier de la Société de Géographie de Hanoi, n° 7.)

Du mariage dans les races humaines. Bull. de la Soc. d'Enseig. mutuel du Tonkin, juill.-sept. 1924, pp. 289-301.

Le canton de Tu-long et la frontière sino-annamite. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924, 1 carte h. t.

CR. : ABADIE, *Les races du Haut-Tonkin, de Phong-tho à Lang-sơn.* BEFEO., XXIV, pp. 588-594.

Précis de palethnologie générale. Bull. gén. instr. publ., 1925, n° 3, pp. 405-410.

Palethnologie de l'Indochine française (suite au *Précis de Palethnologie générale*). Bull. gén. instr. publ., 1925, n° 1, sept., pp. 1-5.

Une mission chez les Man d'octobre 1901 à la fin de janvier 1902. Etudes asiatiques, 1925, t. I, pp. 49-102.

Roland Dorgelès et l'Indochine. Rev. indoch., 1925, 24 pp. (Extr. Rev. indoch., juill.-août 1925, pp. 139-162).

Les Chinois sous les Lê au Tonkin. Bull. gén. instr. publ., mars 1926, pp. 133-140.

Causeries sur l'histoire d'Annam. L'Eveil économique de l'Indochine, 20 juin 1926 — 8 mars 1931.

La palethnologie de l'Indochine et les races actuelles. Bull. gén. instr. publ., 1927, n° 1, sept., pp. 1-8.

Le brahmanisme. Bull. gén. instr. publ., déc. 1927, pp. 171-177.

Le bouddhisme. Bull. gén. instr. publ., fév. 1928, pp. 317-325.

Le taoïsme. Bull. gén. instr. publ., déc. 1928, pp. 54-60.

Le confucianisme. Bull. gén. instr. publ., mars 1929, pp. 112-113.

Valréas : le peuple, les seigneurs, l'Université, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929, 99 pp.

Les débuts du christianisme en Annam. L'Avenir du Tonkin, 23 avril-15 nov. 1929.

Les débuts du christianisme en Annam. Des origines au commencement du 18e siècle. Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930.

Notice sur la vie et les travaux du P. Alexandre de Rhodes.

La montagne, vieux souvenirs. L'Avenir du Tonkin, 14, 20, 29 mars ; 4, 9, 16 avril ; 18 mai 1929.

Hanoi. L'Avenir du Tonkin, 19 et 28 décembre 1929.

CR. : Georges MASPERO, *Un Empire colonial français. L'Indochine.* T. Ier, Bull. gén. instr. publ., 1930, janv., pp. 385-390 ; — T. II, ibid., 1930, déc., pp. 60-72.

CR. : R. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient.* Bull. gén. instr. publ., mars 1930, pp. 218-222.

Les Martyrs du Tonkin au 18e siècle. L'Avenir du Tonkin, 21 fév. et 6 mars 1931.

A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la Guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 42 pp. et 17 pl. (Exposition coloniale internationale).

Relation de la nouvelle mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine, écrite par le Père Cristoforo BORRI... Traduit et annoté par le Lt-Col BONIFACY. Bull. Amis du Vieux Hué, 1931, pp. 277-405.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

6 janvier 1931.

— Arrêté chargeant M. Henri PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'Ecole, d'une mission d'études et de recherches au Siam (*J. O.*, 1931, p. 190).

— Arrêté chargeant M. Jean STOECKEL, professeur technique principal de 1ère classe de l'Enseignement professionnel en Indochine, directeur des Arts cambodgiens, des fonctions de conservateur du Musée Albert Sarraut, en remplacement et pour compter du jour du départ en congé de M. GROSLIER (*J. O.*, 1931, p. 147).

11 janvier 1931.

Décision chargeant Mme Edm. ABOUT, dame-bibliothécaire aux Archives et Bibliothèque de la Cochinchine, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par le port de Saigon, en remplacement de Mlle G. NAUDIN, partie en congé.

14 janvier 1931.

— Arrêté accordant à l'Ecole une subvention extraordinaire de 5.000 piastres à titre de participation du Budget général aux travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan.

— Arrêté accordant à l'Ecole une subvention de 30.000 piastres pour l'aménagement du Parc archéologique d'Angkor (4e annuité).

19 janvier 1931.

Arrêté autorisant le transfèrement à Siemreap d'une statue de dvārapāla provenant d'une terrasse ruinée sur la digue Sud du Baray oriental et actuellement conservée au dépôt archéologique d'Angkor Thom, sous le no d'inventaire 4242 (*J. O.*, 1931, p. 277).

20 janvier 1931.

ARRÊTÉ MODIFIANT CELUI DU 30 SEPTEMBRE 1929 RELATIF A L'ORGANISATION DU PARC D'ANGKOR (*J. O.*, 1931, p. 349).

Le Gouverneur général *p. i.* de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 25 novembre 1930 ;

Vu la circulaire ministérielle du 20 juin 1911 ;

Vu l'arrêté du 30 septembre 1929, relatif à l'organisation du parc d'Angkor ;
La Commission permanente du Conseil de Gouvernement entendue,

Arrête :

Art. 1er. — Sont abrogés les paragraphes 2 et 4 de l'article 5 de l'arrêté du 30 septembre 1929.

Art. 2. — Est abrogé l'article 6 du même arrêté, et remplacé par les dispositions suivantes :

Nouvel article 6 : « En dehors du personnel de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, toute personne désirant prendre des moulages ou des estampages sur des monuments ou objets archéologiques, devra se munir préalablement d'une autorisation spéciale qui lui sera délivrée gratuitement par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou par son délégué. Ce permis s'applique à tous les monuments, sauf les exceptions qui y sont spécifiées. Bien que ces permis soient gratuits, leurs titulaires sont néanmoins tenus au paiement du droit d'entrée prévu à l'article 8. »

Art. 3. — Le paragraphe 1er de l'article 7 du même arrêté est modifié comme suit : « Les permis de cinématographier pour professionnels et les permis de prises de films avec acteurs sont délivrés dans les mêmes conditions, mais donnent lieu à la perception d'une taxe spéciale basée sur les tarifs dégressifs ci-après. »

Le reste sans changement.

Art. 4. — Est ajouté à l'article 8, in fine, du même arrêté, le paragraphe suivant : « Sont également exemptes du droit d'entrée les personnes pouvant établir qu'elles viennent dans la région pour l'exercice de leur profession à l'exclusion de tout but touristique ou artistique. Elles auront à en faire la preuve au Résident de Siemreap qui leur délivrera un permis à présenter aux préposés chargés de la perception du droit d'entrée. Au cas où ces personnes seraient surprises à visiter les ruines, application leur serait faite des peines prévues à l'article 16 du présent arrêté. »

Art. 5. — L'article 16 du même arrêté est modifié comme suit : « Les manquements ou infractions aux dispositions des articles 5, 6 et 7, et des 3 derniers paragraphes de l'article 8 du présent arrêté sont passibles de peines de simple police. »

Art. 6. — Le Secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine, le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 20 janvier 1931.

René Robin

7 février 1931.

Arrêté du Résident supérieur au Cambodge accordant à l'Ecole une subvention de 1.500 piastres à titre de participation du Budget local du Cambodge aux dépenses occasionnées par les travaux de restauration du groupe central de Banteay Srei (*Bull. adm. du Cambodge*, 1931, p. 39).

11 février 1931.

Arrêté accordant à M. Ch. BATTEUR, membre permanent de l'Ecole, un congé administratif de 12 mois (*J. O.*, 1931, p. 651).

4 mars 1931.

Arrêté accordant à l'Ecole une subvention exceptionnelle de 15.000 piastres pour procéder à l'ameublement du nouveau Musée de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 854).

17 mars 1931 et 1er juin 1931.

Arrêté accordant à M. E. GASPARDONE, membre permanent de l'Ecole, un congé administratif de sept mois (*J. O.*, 1931, p. 995).

16 avril 1931.

Arrêté approuvant l'Ordonnance royale n° 44 du 16 avril 1930 qui autorise la reconstruction de la pagode de Pachey-Pa-Ar-Khnong (Vat Nokor), sise dans la circonscription résidentielle de Kompong Cham (*J. O.*, 1931, p. 1344).

22 avril 1931.

Arrêté nommant M. G. TROUVÉ, architecte diplômé par le Gouvernement, membre temporaire de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 1472).

16 mai 1931.

Décision chargeant M. G. TROUVÉ, membre temporaire de l'Ecole, de la Conservation des monuments historiques dans le secteur Cochinchine-Cambodge, non compris le Parc d'Angkor.

19 mai 1931.

Arrêté fixant la solde de présence du Directeur de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 1749).

4 juin 1931.

Arrêté chargeant M. E. GASPARDONE, membre permanent de l'Ecole, à l'expiration du congé administratif dont il est titulaire, d'une mission d'études et de recherches en Chine, en Corée et au Japon.

12 juin 1931.

Décision chargeant M. Marcel NER, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut, d'une mission d'études et de recherches sociologiques dans les régions moï du Sud-Annam pendant la durée de son congé annuel correspondant aux vacances scolaires.

Le Directeur Gérant : G. CŒDÈS.

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 25 piastres d'Indochine, port compris.

Le prix de la collection complète de 1901 à 1929 (t. I-XXIX) est fixé à 1.500 piastres d'Indochine.

Ce tarif annule les précédents.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à Hanoi, Tonkin (Indochine française).

Les abonnements sont reçus à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à Hanoi, et aux Éditions Van Oest, 3 et 5, rue du Petit-Pont, Paris (V^e^).

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. **Eléments de sanscrit classique**. Par VICTOR HENRY. Paris, Leroux, 1902, in-8° . . . . . *Épuisé*

II. **Précis de grammaire pâlie**, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY. Paris, Leroux, 1904, in-8°. . . . . *Épuisé*

MÉMOIRES ARCHÉOLOGIQUES PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. **Le temple d'Içvarapura (Bantây Srei, Cambodge)**. Par L. FINOT, H. PARMENTIER et V. GOLOUBEW. Paris, G. Van Oest, 1926, in-4°.

II. **Le temple d'Angkor Vat**. Première partie. L'ARCHITECTURE DU MONUMENT. Paris, G. Van Oest, 1929, 2 vol. in-4°.

Deuxième partie. LA SCULPTURE ORNEMENTALE DU TEMPLE. Paris, G. Van Oest, 1930, 2 vol. in-4°.

Troisième partie. LA GALERIE DES BAS-RELIEFS (*sous presse*).

PUBLICATIONS HORS SÉRIE.

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Paris, Leroux, 1901, in-f°. . . . . *Épuisé*

Premier Congrès international des études d'Extrême-Orient. Hanoi, 1902, in-8°.

Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Par HENRI PARMENTIER. Hanoi, 1915, in-16. . . . . *Épuisé*

Listes générales des inscriptions et des monuments du Champa et du Cambodge. *Inscriptions*, par George CŒDÈS. *Monuments*, par Henri PARMENTIER. Hanoi, 1923, in-8°.

Liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine. Hanoi, 1930.

Inventaire du fonds chinois de la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. T. I, fasc. 1 et 2. Hanoi, 1929-1931, in-8°.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. **Numismatique annamite.** Par DÉSIRÉ LACROIX. Saigon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de 40 planches . . . . . *Épuisé*

II. **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON. Paris, Leroux, 1901, in-8°.

III. **Phonétique annamite** (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE. Paris, Leroux, 1902, in-8°.

IV. **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Tome Ier. Paris, Leroux, 1902, in-8°. *Épuisé*

V. **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra.** ÉTUDE SUR LES ORIGINES DE L'INFLUENCE CLASSIQUE DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, Tome Ier. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. . . . . *Épuisé*

VI. **Le même.** Tome II, 1ère partie. LES IMAGES. Paris, Leroux, 1918, in-8°.
2e partie. L'HISTOIRE. CONCLUSIONS. Paris, Leroux, 1922, in-8°.

VII. **Dictionnaire cham-français.** Par ÉTIENNE AYMONIER et ANTOINE CABATON. Paris, Leroux, 1906, in-8° . . . . . *Épuisé*

VIII. **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Tome II. Paris, Leroux, 1907, in-8°.

IX. **Le même.** Tome III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°.

X. **Répertoire d'Epigraphie jaina,** PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. *Épuisé.*

XI-XIIbis. **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par HENRI PARMENTIER. Paris, Leroux, 1909-1918, 2 tomes et 2 albums, in-8° . . . . . *Épuisé*

XIII-XIV. **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par ÉDOUARD CHAVANNES. Tome Ier, 1ère partie. LA SCULPTURE A L'ÉPOQUE DES HAN. 2e partie. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE. Paris, Leroux, 1913-1915, 2 vol. in-8° (*tout ce qui a paru*).

XIIIbis-XIVbis. Planches. 2 albums in-4°. Paris, Leroux, 1909 . . . . . *Épuisé*

XV. **Bibliotheca indosinica.** DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS A L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER. Tome Ier. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°.

XVI. **Le même.** Tome II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°.

XVII. **Le même.** Tome III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°.

XVIII. **Le même.** Tome IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. *Épuisé.*

XVIIIbis. **Le même.** INDEX, par Mme R. ROLAND-CABATON (*sous presse*).

XIX-XX. **Études asiatiques,** PUBLIÉES A L'OCCASION DU 25e ANNIVERSAIRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PAR SES MEMBRES ET SES COLLABORATEURS. Paris, G. Van Oest, 1925, 2 vol. in-8°.

XXI-XXII. **L'Art khmèr primitif.** Par HENRI PARMENTIER. Paris, G. Van Oest, 1927, 2 vol. in-8°.

XXIII-XXIV. **Le Thanh-hoá.** ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE D'UNE PROVINCE ANNAMITE. Par CH. ROBEQUAIN. Paris, G. Van Oest, 1929, 2 vol. in-8°.

N. B. — Toutes les publications qui précèdent sont en vente aux Editions Van Oest, 3 et 5, rue du Petit-Pont, Paris (V^e^).

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT. — HANOI.